

AVENTURES
DE
PISISTRATE CAXTON

PAR SIR E. L. BULWER

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR ÉDOUARD SCHEFFTER

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET C^{ie}

Imprimeurs à Paris



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

Aventures de Pisistrate Caxton

Edward Bulwer-Lytton



Hachette, Paris, 1860

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

- [PREMIÈRE PARTIE](#)
- [DEUXIÈME PARTIE](#)
- [TROISIÈME PARTIE](#)
- [QUATRIÈME PARTIE](#)
- [CINQUIÈME PARTIE](#)
- [SIXIÈME PARTIE](#)
- [SEPTIÈME PARTIE](#)
- [HUITIÈME PARTIE](#)
- [NEUVIÈME PARTIE](#)
- [DIXIÈME PARTIE](#)
- [ONZIÈME PARTIE](#)
- [DOUZIÈME PARTIE](#)
- [TREIZIÈME PARTIE](#)
- [QUATORZIÈME PARTIE](#)
- [QUINZIÈME PARTIE](#)
- [SEIZIÈME PARTIE](#)
- [DIX-SEPTIÈME PARTIE](#)
- [DIX-HUITIÈME PARTIE](#)

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

« Monsieur... monsieur... c'est un garçon !

— Un garçon ! dit mon père en levant les yeux de dessus son livre d'un air visiblement embarrassé ; qu'est-ce qu'un garçon ? »

Or, par cette question, mon père n'entendait pas provoquer une enquête philosophique, ni demander à la femme honnête, mais ignorante, qui venait de se précipiter dans son cabinet de travail, une solution de ce mystère physiologique et psychologique qui a embarrassé tant de sages investigateurs, et qui est encore enveloppé dans cette question : *Qu'est-ce que l'homme ?* Car il suffit d'ouvrir le dictionnaire de Johnson, pour apprendre qu'un garçon est *un enfant mâle*, c'est-à-dire le jeune mâle de l'homme ; et celui qui veut aller au fond des choses et savoir scientifiquement ce que c'est qu'un garçon doit pouvoir d'abord préciser ce que c'est qu'un homme.

Selon moi, mon père eût pu s'accommoder de la définition de Buffon ou de celle de Monboddo. Il eût pu prendre parti pour l'évêque Berkeley ou le professeur Combe. Il eût pu considérer le genre spirituellement, comme Zénon, ou matériellement, comme Épicure. Cela posé, que le garçon est le jeune mâle de l'homme, il avait le choix entre une foule de définitions. Il pouvait dire :

« L'homme est un estomac ; *ergo* le garçon est un jeune estomac mâle.

« L'homme est un cerveau ; le garçon est un jeune cerveau mâle.

« L'homme est un composé d'habitudes ; le garçon est un jeune composé d'habitudes mâle.

« L'homme est une machine ; le garçon est une jeune machine mâle.

« L'homme est un singe sans queue ; le garçon est un jeune singe sans queue mâle.

« L'homme est une combinaison de gaz ; le garçon est une jeune combinaison de gaz mâle.

« L'homme est une apparence ; le garçon est une jeune apparence mâle, » etc., etc., etc., *ad infinitum*.

Et si aucune de ces définitions n'avait entièrement satisfait mon père, je suis bien persuadé qu'il ne se serait jamais adressé à M^{me} Primmins pour en avoir une nouvelle.

Mais il se trouvait que mon père était en ce moment occupé à réfléchir sur cette importante question : « *L'Iliade* a-t-elle été écrite par un certain Homère, ou n'est-elle pas plutôt une collection de ballades compilées en grec par divers auteurs, et finalement recueillies, composées et réunies en un tout par un comité de gens de goût, sous la direction du vieux tyran Pisistrate ? » Et cette brusque affirmation : *C'est un garçon*, ne lui semblait pas faire suite à ses pensées. C'est pour cela qu'il demanda : *Qu'est-ce qu'un garçon ?* d'un ton distrait et comme un homme surpris.

« Ô Seigneur ! monsieur, s'écria M^{me} Primmins ; qu'est-ce qu'un garçon ? eh ! mais c'est le petit enfant !

— Le petit enfant ! répéta mon père en se levant. Quoi ! vous ne voulez pas dire que M^{me} Caxton est...

— Si fait, reprit M^{me} Primmins en faisant une révérence, et mes yeux n'ont jamais vu plus joli petit enfant.

— Pauvre chère femme ! dit mon père avec compassion. Il me semble que cela est venu bien vite, ajouta-t-il d'un ton de rêveuse surprise. Il n'y a que quelques jours que nous sommes mariés !

— Dieu me bénisse, monsieur ! s'écria M^{me} Primmins très-scandalisée. Il y a dix mois et plus.

— Dix mois ! répéta mon père avec un soupir. Dix mois ! et je n'ai pas écrit cinquante pages de ma réfutation de la monstrueuse théorie de Wolfe ! En dix mois un enfant ! et j'en jurerais, un enfant complet... mains, pieds,

yeux, oreilles et nez ! Il ne ressemble pas à ce pauvre enfant de mon intelligence (et mon père mit pathétiquement la main sur son traité) qui n'est pas encore formé... non pas même la première phalange de son petit doigt. Ah ! ma femme est une précieuse femme ! C'est bien, laissez-la reposer. Le bon Dieu la conserve, et m'envoie la force... de supporter cette bénédiction !

— Mais Votre Honneur voudra voir l'enfant... Venez, monsieur ! »

Et M^{me} Primmins s'empara doucement de la manche de mon père.

« Le voir... oh ! oui, dit mon père ; le voir ! assurément, ce n'est que justice pour la pauvre M^{me} Caxton, qui a tant souffert, la pauvre amie ! »

Là-dessus, mon père se drapa majestueusement dans sa robe de chambre et monta l'escalier derrière M^{me} Primmins, qui l'introduisit dans une pièce où l'on avait eu soin d'intercepter tout jour trop vif.

« Comment vous trouvez-vous, ma chère ? » demanda mon père avec une tendresse compatissante, en s'approchant du lit à tâtons.

Une voix faible murmura : « Mieux à présent, et si heureuse ! »

Au même instant, M^{me} Primmins tira mon père en arrière, souleva la couverture d'un petit berceau, et approchant une bougie à moins d'un pouce d'un nez non encore développé, s'écria :

« Là ! donnez-lui votre bénédiction.

— Sans doute, madame, je la lui donne, dit mon père avec un peu d'humeur. C'est mon devoir de le bénir. Qu'il soit béni !... Voilà donc comment nous entrons dans le monde !... rouges, très-rouges... nous rougissons sans doute de toutes les folies que nous sommes destinés à faire. »

Mon père s'assit sur la chaise de la garde-malade, et les femmes se pressèrent autour de lui. Il continuait de regarder le contenu du berceau, et dit enfin d'un air rêveur : « Et Homère fut semblable à cela ! »

En ce moment, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque la bougie était si rapprochée de ses organes visuels, la ressemblance d'Homère enfant commença à faire entendre les premières et incultes mélodies de la nature.

« Homère fit beaucoup de progrès dans le chant, quand il fut devenu grand, » observa M. Squills, l'accoucheur, qui était occupé de quelques mystères dans un coin de la chambre. Mon père se boucha les oreilles.

« De petites choses peuvent faire un grand bruit, dit-il avec philosophie ; et plus la chose est petite, plus est grand le bruit qu'elle peut faire. »

Ce disant, il s'approcha du lit sur la pointe du pied, et, saisissant la blanche main qu'on lui tendait, murmura quelques mots qui charmèrent sans doute l'oreille qui les entendit ; car cette blanche main se dégagait soudain de celle de mon père et entourait tendrement son cou. On entendit dans le silence le bruit d'un doux baiser.

« Monsieur Caxton, s'écria M. Squills d'un ton de reproche, vous agitez ma malade, il faut vous retirer. »

Mon père releva sa douce figure, jeta tout autour de lui un regard qui demandait pardon, s'essuya les yeux avec le dos de la main, se glissa vers la porte et disparut.

« Il me semble, dit une bonne vieille assise de l'autre côté du lit de ma mère, il me semble, ma chère amie, que M. Caxton aurait pu montrer plus de joie, plus de tendresse naturelle, pourrais-je dire, à la vue de l'enfant, et d'un tel enfant ! Mais tous les hommes sont les mêmes, des brutes... tous des brutes, croyez-moi.

— Pauvre Austin ! soupira ma mère. Comme vous le comprenez peu !

— À présent il faut que je fasse évacuer la chambre, dit M. Squills, tâchez de dormir, madame Caxton.

— Monsieur Squills, s'écria ma mère, entr'ouvrant les rideaux du lit, voyez, je vous prie, si M. Caxton ne s'échauffe pas ; et dites-lui bien, monsieur Squills, de ne pas s'impatienter de mon absence... Je pourrai bientôt descendre, n'est-ce pas ?

— Si vous restez tranquille, madame.

— Dites-lui cela, je vous en prie. Pour vous, Primmins...

— Oui, madame.

— Je crains qu'on ne néglige votre maître. Et (ici les lèvres de ma mère s'approchèrent tout près de l'oreille de M^{me} Primmins) veillez vous-même à

ce que... son bonnet de nuit soit bien aéré.

— Quelles bonnes créatures que ces femmes ! » se dit M. Squills lorsque, après avoir renvoyé tout le monde, à l'exception de M^{me} Primmins et de la garde-malade, il se dirigea vers le cabinet de mon père. Ayant rencontré le domestique dans le corridor : « John ! dit-il, servez le souper dans la chambre de votre maître, et faites-nous du punch, entendez-vous ?... un punch fort ! »

CHAPITRE II.

« Monsieur Caxton, comment donc êtes-vous arrivé à vous marier ? » demanda brusquement M. Squills, les pieds posés sur les chenets pendant qu'il agitait son punch.

C'était là une question d'intérieur dont beaucoup de gens eussent pu se fâcher avec raison ; mais mon père savait à peine ce que c'était que de se fâcher.

« Squills, dit-il en s'éloignant de ses livres et en posant confidentiellement un doigt sur le bras du chirurgien ; Squills, je serais bien aise moi-même de savoir comment je suis arrivé à me marier. »

M. Squills était un homme jovial, au cœur bon, un homme gros et robuste, avec de belles dents qui rendaient son rire aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles. M. Squills était en outre un peu philosophe à sa manière ; il avait étudié la nature humaine en guérissant ses maladies, et il avait coutume de dire que M. Caxton était lui-même un livre meilleur que tous ceux qu'il avait dans sa bibliothèque. M. Squills se mit à rire en se frottant les mains.

Mon père reprit du ton rêveur d'un moraliste :

« Il y a trois grands événements dans la vie, monsieur : la naissance, le mariage et la mort. Nul de nous ne sait comment il est né ; bien peu savent comment ils mourront. Je suppose que beaucoup peuvent se rendre compte du phénomène intermédiaire... mais pour moi, cela m'est impossible.

— Ce n'était pas pour de l'argent... ce dut donc être par amour, observa M. Squills ; car votre jeune femme est aussi jolie que bonne.

— Ah ! fit mon père, je me rappelle.

— Vraiment, monsieur, s'écria Squills, que cette conversation amusait beaucoup ; comment ce mariage se fit-il ? »

Mon père, ainsi que cela lui arrivait souvent, différa sa réponse et parut ensuite se parler à lui-même plutôt que répondre à M. Squills.

« Le plus bienveillant, le meilleur des hommes, murmura-t-il, *abyssus eruditionis* ! et penser qu'il me légua la seule fortune qu'il avait à donner, plutôt qu'à Jack et à Kitty, sa propre chair et son propre sang. Oui, tout ce que je pus saisir, *deficiente manu*, latin, grec, langues orientales ! Que ne lui dois-je pas ?

— À qui ? demanda Squills. Seigneur Dieu ! de quoi cet homme parle-t-il donc ?

— Oui, monsieur, dit mon père comme au sortir d'un rêve, tel était Gilles Fibbets, maître ès arts, *sol scientiarum*, professeur de l'humble élève auquel vous parlez, et père de la pauvre Kitty. Il me légua ses Elzevirs ; il me légua aussi sa fille orpheline.

— Ah ! en qualité d'épouse ?

— Non, en qualité de pupille. C'est en cette qualité qu'elle vint habiter ma maison. Je suis sûr qu'il n'y avait pas de mal à cela. Mais mes voisins dirent qu'il y en avait, et la veuve Weltraum m'apprit que la réputation de la jeune fille en souffrirait. Que pouvais-je faire ?... Oh ! oui, je me rappelle tout à présent. Je l'épousai afin que la fille de mon vieil ami pût avoir un toit pour s'abriter, afin que sa réputation restât intacte. Vous voyez que je fus forcé de lui faire cette injure ; car, après tout, pauvre jeune créature, c'était un triste mari pour elle qu'un rongeur de livres comme moi, *cochleæ vitam agens*, monsieur Squills, vivant comme un escargot dans sa coquille.

Mais cette coquille était tout ce que je pouvais offrir à l'orpheline de mon pauvre ami.

— Monsieur Caxton, je vous vénère, dit M. Squills se levant en sursaut et renversant la moitié d'un grand verre de punch brûlant sur les jambes de mon père. Vous avez du cœur, monsieur, et je comprends que votre femme vous aime. Vous paraissez un homme froid, mais vous avez les larmes aux yeux dans ce moment.

— Oui, je ne crains pas de l'avouer, dit mon père en se frottant les jambes ; c'était bouillant.

— Et votre fils sera votre consolation à tous deux, reprit M. Squills en se rasseyant. » Dans son émotion, il ne s'était pas même aperçu de la souffrance dont il avait été la cause. « Il sera la colombe de paix dans votre arche.

— Je n'en doute pas, repartit mon père avec tristesse ; seulement ces colombes, lorsqu'elles sont petites, sont des oiseaux d'une espèce très-criarde... *Non talium avium cantus somnum reducent*. Toutefois, il aurait pu m'arriver pis. Léda eut deux jumeaux.

— Et M^{me} Barnabas aussi, la semaine dernière, dit l'accoucheur. Qui sait ce qui vous attend encore ? Je bois à la santé du jeune Caxton, en lui souhaitant bon nombre de frères et de sœurs !

— Des frères ! des sœurs ! je suis sûr que M^{me} Caxton n'aura jamais pareille idée, monsieur, s'écria mon père presque avec indignation. Elle est beaucoup trop bonne pour se conduire ainsi. Une fois, c'est très-bien ; mais deux !... Déjà il n'y a plus un seul de mes papiers à sa place, et depuis trois jours aucune de mes plumes n'a été taillée ; et je ne puis écrire que *cuspidè duriuscula*. Avec cela, le boulanger est déjà venu deux fois me présenter sa note ! Ah ! les *Ilithyæ* sont des divinités bien ennuyeuses, monsieur Squills.

— Qu'est-ce que c'est que les *Ilithyæ* ?

— Vous devriez le savoir, répondit mon père en souriant ; ce sont les démons femelles qui présidaient au *Néogilos*. Elles reçoivent leur nom de Junon. Voyez Homère, livre XI. À propos, mon Néogilos sera-t-il élevé comme Hector ou comme Astyanax, *videlicet* allaité par sa mère ou par une nourrice ?

— Lequel préférez-vous, monsieur Caxton ? demanda M. Squills en écrasant le sucre dans son verre. Je me fais toujours un devoir de consulter à ce sujet les désirs du père.

— Une nourrice, de toutes manières. Et qu'elle le porte *upo kolpo*. Je sais tout ce qu'on a dit sur les mères qui allaitent leurs enfants, monsieur Squills ; mais la pauvre Kitty est si délicate, que je crois qu'une saine et robuste paysanne vaudra beaucoup mieux pour les nerfs du petit et pour ceux de sa mère, à présent et plus tard. Ah ! la chère femme me manquera bien souvent. Quand se lèvera-t-elle, monsieur Squills ?

— Oh ! avant quinze jours.

— Et alors le Néogilos ira à l'école *upo kolpo*... en compagnie de sa nourrice, et tout ira bien de nouveau, dit mon père avec un air de gaieté sournoise et mystérieuse qui lui était particulier.

— À l'école ! quand il vient de naître !

— On ne saurait commencer trop tôt, reprit mon père d'un ton tranchant ; c'est l'opinion d'Helvétius, et c'est aussi la mienne. »

CHAPITRE III.

Que je fusse un enfant merveilleux, je vous l'accorde ; mais ce n'est pas de moi-même que j'ai appris les circonstances exposées dans mes deux premiers chapitres. La conduite de mon père, à l'occasion de ma naissance, fit une vive impression sur tous ceux qui en furent témoins. M. Squills et M^{me} Primmins m'ont raconté ces faits assez souvent pour me les rendre aussi familiers qu'ils l'étaient à ces dignes témoins eux-mêmes. Je me représente parfaitement mon père dans sa robe de chambre gris foncé, avec son sourire étrange, moitié sournois, moitié naïf, et le regard singulièrement embarrassant qui partait de ses yeux d'une beauté calme, sérieuse,

indolente, alors qu'il citait Helvétius au sujet de la convenance qu'il y avait à m'envoyer à l'école dès l'instant de ma naissance.

Personne ne comprenait bien mon père, sa femme exceptée. Les Abdéritains firent venir Hippocrate pour guérir la folie supposée de Démocrite, « qui, à cette époque, dit sèchement Hippocrate, s'occupait sérieusement de philosophie. » Ces mêmes Abdéritains eussent certainement trouvé chez mon pauvre père de très-alarmants symptômes de folie : car, de même que Démocrite, « il estimait autant que rien les choses, grandes ou petites, qui occupaient le reste du monde. »

Aussi les uns le proclamaient sage, les autres fou. Le clergé du voisinage le respectait comme un savant, *ne vivant que de livres*. Les dames le méprisaient comme un pédant distrait, qui avait aussi peu de galanterie qu'une souche ou un rocher. Les pauvres l'aimaient à cause de ses aumônes, mais riaient de lui comme d'un homme faible et facile à tromper. Cependant les propriétaires terriens et les fermiers trouvaient qu'en fait d'agriculture il avait toujours d'utiles renseignements à leur communiquer. Il répondait avec autant d'humilité que de sagesse à quiconque, jeune ou vieux, riche ou pauvre, savant ou ignorant, lui demandait conseil. Dans les affaires ordinaires de la vie, il semblait incapable d'agir par lui-même et s'en remettait entièrement à ma mère, ou, s'il était pris à l'improviste, il était sûr d'être dupé. Pourtant, même dans ces affaires-là, quand un autre le consultait, son œil s'animait, son front s'éclairait, le désir d'être utile faisait de lui un homme nouveau, prudent, profond, pratique. Trop paresseux ou trop lent lorsque ses intérêts seuls étaient en jeu, du moment que vous vous adressiez à sa bienveillance, tous les rouages de l'horloge ressentaient l'impulsion du ressort principal.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, pour d'autres, ce caractère était une noix dure à casser. Mais, aux yeux de ma pauvre mère, Augustin (familièrement Austin) Caxton était le meilleur et le plus grand des humains ; et elle devait bien le connaître, — car elle l'avait étudié avec le cœur ; elle comprenait tous les traits de son visage, et, neuf fois sur dix, devinait ce qu'il allait dire, avant même qu'il eût ouvert ses lèvres. Il y avait, toutefois, dans ce caractère des profondeurs que le fil à plomb de son doux esprit de femme n'avait jamais sondées, et il arrivait assez fréquemment que, dans ses conversations, même les plus familières, ma

mère se demandait s'il était bien réellement cet homme simple et droit pour lequel on le prenait généralement. Il avait, en effet, une sorte d'ironie fine et contenue, trop immatérielle pour être appelée *humour*, mais impliquant une plaisanterie sournoise qu'il gardait pour lui ; et cette ironie ne se faisait remarquer que lorsque ce qu'il disait semblait très-sérieux ou très-naïf, suivant le caractère de ses auditeurs.

Il est superflu d'observer que je n'allai pas à l'école, du moins à ce que M. Squills entendait par ce mot, d'aussi bonne heure qu'on avait eu le dessein de m'y envoyer. Le fait est que ma mère arrangea tout si bien, la chambre de ma nourrice fut, au moyen de doubles portes, si parfaitement isolée, que mon père put jouir, quand cela lui plaisait, du privilège d'oublier mon existence.

Pourtant un jour elle lui fut vaguement rappelée à l'occasion de mon baptême. Or, mon père était un homme timide, qui détestait particulièrement toutes les cérémonies où l'on se donne en spectacle au public. Ce fut donc avec inquiétude qu'il s'aperçut de l'approche d'une grande fête dans laquelle il pouvait être appelé à jouer un grand rôle. Malgré l'abstraction où il était plongé et qui le rendait sourd parfois fort à propos, il avait entendu quelques chuchotements sur ce qu'il fallait « profiter du séjour de l'évêque dans le voisinage, » et sur « la nécessité absolue de se procurer douze verres de gelée, » pour être certain qu'il se préparait quelque ennuyeuse solennité. Et lorsqu'on lui parla de parrain et de marraine, en lui disant que c'était une belle occasion de répondre aux civilités des voisins, il sentit qu'il ne lui restait plus à faire qu'une chose, une vigoureuse tentative d'évasion.

Ayant donc entendu, sans avoir paru écouter, la date du jour fixé, et vu, sans avoir regardé, qu'on avait enlevé les housses des fauteuils de perse du salon (ma chère mère était la femme la plus soigneuse du monde), mon père découvrit soudain qu'il y avait, à vingt milles de chez nous, une vente de livres rares qui devait durer quatre jours, et à laquelle il lui fallait absolument assister.

Ma mère poussa un soupir, mais elle n'osait jamais contredire mon père, même lorsqu'il était dans son tort, comme c'était assurément le cas en cette circonstance. Elle se contenta d'observer timidement qu'elle craignait que

cela ne parût bizarre et que le monde n'interprêtât mal l'absence de mon père. Elle ajouta :

« Ne vaudrait-il pas mieux différer le baptême ? »

Ma chère, répondit mon père, bientôt j'aurai à faire de ce garçon un chrétien, et c'est un devoir qui ne se remplit pas en un jour. Mais je suis sûr qu'à présent l'évêque se passera fort bien de moi. Ne changez pas le jour du baptême, ou si vous le changez, je crois, sur ma parole et mon honneur, que le malin commissaire-priseur différera aussi la vente des livres. Il est une chose dont je suis parfaitement sûr, c'est que cette vente et le baptême auront lieu en même temps. »

Il n'y avait rien à dire à cela ; mais je suis certain que ma mère ne continua pas aussi joyeusement qu'auparavant à découvrir les meubles de perse de son beau salon. Cinq années plus tard, cela ne serait pas arrivé. Ma mère aurait donné un baiser à mon père en lui disant : *Reste*, et il serait resté. Mais elle était alors très-jeune et très-timide ; et lui, homme sauvage, non des bois, mais des cloîtres, ne s'était pas encore fait à la civilisation domestique. Bref, la chaise de poste fut commandée et le sac de nuit préparé.

« Mon ami, dit ma mère en levant les yeux de dessus son ouvrage, la nuit qui précéda cette hégire, mon ami, il est une chose que vous avez complètement oublié de décider. Je vous demande pardon de vous déranger, mais c'est important. Il s'agit du nom de l'enfant ; ne l'appellerons-nous pas Augustin ? »

— Augustin, répliqua mon père d'un air rêveur ; mais c'est mon nom !

— Et vous voudriez que ce fût aussi celui de votre fils ?

— Non pas, dit mon père vivement. Personne ne s'y reconnaîtrait plus. Moi-même je me surprendrais à apprendre les déclinaisons latines ou à jouer aux billes. Je ne saurais plus qui je suis, et M^{me} Primmins me donnerait de la bouillie. »

Ma mère sourit ; et posant sa main, qui était une fort jolie main, sur l'épaule de mon père, elle le regarda tristement et dit :

« Il n'y a pas à craindre qu'on vous prenne pour un autre, même pour votre fils, mon ami. Pourtant si vous préférez un autre nom, quel sera-t-il ? »

— Samuel. Le docteur Parr s'appelle Samuel.

— Oh ! mon ami, Samuel est le plus affreux nom... »

Mon père n'entendit pas l'exclamation ; il s'était replongé dans ses bouquins. Tout à coup il se leva et dit :

« Barnes prétend qu'Homère est le même nom que Salomon. Lisez *Omeros* à rebours, à la manière des Hébreux...

— Oui, mon ami, interrompit ma mère. Mais il faut un nom chrétien pour l'enfant !

— Omeros... Soremo... Solemo... Solomo.

— Solomo ! c'est affreux.

— Affreux, en vérité, répéta mon père, c'est se moquer du sens commun. » Puis, après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur ses livres, il s'écria d'un air rêveur : « Mais, après tout, c'est une absurdité de supposer que les chants d'Homère ne formassent pas un tout avant son temps !

— Le temps de qui ? » demanda machinalement ma mère.

Mon père leva le doigt.

Ma mère continua après un moment de silence.

« Arthur est un joli nom. Il y a encore William, Henri, Charles, Robert. Auquel nous arrêtons-nous, mon ami ?

— Pisistrate ! dit mon père d'un ton de mépris. Pisistrate !

— Pisistrate ! c'est un très-joli nom, dit ma mère avec joie. Pisistrate Caxton. Merci, mon ami, il s'appellera Pisistrate.

— Me contrediriez-vous ? Vous mettriez-vous du parti de Wolfe et de Heyne, et de cet impertinent drôle de Vico ? Voulez-vous dire que les rapsodes...

— Non certes, interrompit ma mère. Mon ami, vous me faites peur. »

Mon père soupira et se renversa dans son fauteuil. Ma mère prit courage et continua :

« Pisistrate est un peu long ; mais nous pourrons l'appeler *Sisty*.

— *Siste, viator*, marmotta mon père, c'est bien vulgaire.

— Non, *Sisty* tout court. Je vous remercie, mon ami. »

Quatre jours après, à son retour de la vente, mon père apprit, et ce lui fut une inexprimable surprise, que Pisistrate grandissait et qu'il était son véritable portrait.

Lorsque enfin le brave homme eut la terrible certitude que son fils et héritier s'appelait du nom, mémorable dans l'histoire, qu'avait porté le tyran d'Athènes, compilateur supposé des chants d'Homère ; lorsqu'on lui affirma qu'il avait lui-même suggéré ce nom, il se fâcha autant qu'il était possible à un homme si doux de se fâcher.

« Mais c'est infâme ! s'écria-t-il. Pisistrate baptisé ! Pisistrate, qui vivait six cents ans avant la naissance du Christ ! Bonté du ciel, madame ! vous m'avez fait le père d'un anachronisme ! »

Ma mère fondit en larmes. Mais le mal était irrémédiable. J'étais un anachronisme, et anachronisme je devais rester jusqu'à la fin du chapitre.

CHAPITRE IV.

« Sans doute, monsieur, vous commencerez bientôt à faire vous-même l'éducation de votre fils ? demanda M. Squills.

— Monsieur, vous avez sans doute lu Martinus Scriblerus ? répliqua mon père.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Caxton.

— Alors vous n'avez pas lu Martinus Scriblerus, monsieur Squills.

— Supposez que je l'aie lu. Que s'ensuivrait-il ?

— Il s'ensuivrait, Squills, que vous sauriez que, bien qu'un savant soit souvent un sot, il n'est jamais un si grand sot, un sot aussi superlatif que lorsqu'il défigure la première page blanche de la vie humaine, en y inscrivant les lieux communs de son pédantisme. Un savant, monsieur, du

moins un savant tel que moi, est de tous les hommes le moins propre à instruire de petits enfants. Une mère, monsieur, une mère telle que les fait la nature, simple, aimante, est le vrai guide de son enfant dans la voie de la science.

— Ma foi ! monsieur Caxton, en dépit d'Helvétius que vous citez le soir de la naissance de l'enfant, je crois que vous avez raison.

— J'en suis sûr, reprit mon père, aussi sûr du moins qu'un pauvre mortel peut l'être de quelque chose. Je dis avec Helvétius que l'éducation de l'enfant doit commencer à l'instant de sa naissance ; mais comment ?... voilà l'embarras. Faut-il l'envoyer tout de suite à l'école ? Assurément il est déjà à l'école de ces deux grands principes, la nature et l'amour. Remarquez que l'enfance et le génie ont de commun ce penchant principal, la curiosité. Laissez aller l'enfant à son propre gré, et puisqu'il commence où commence le génie, il trouvera peut-être ce que trouve le génie. Certain auteur grec nous parle d'un homme qui, afin d'épargner à ses abeilles la fatigue du voyage au mont Hymette, leur coupa les ailes et plaça devant elles les plus belles fleurs qu'il put se procurer. Les pauvres abeilles ne firent point de miel. Or, monsieur, si je devenais le précepteur de mon enfant, ce serait lui couper les ailes et lui apporter les fleurs qu'il doit trouver lui-même. Laissons pour le moment la nature agir seule, avec le mandataire de la nature, une mère aimante et vigilante. »

Là-dessus mon père montra du doigt son héritier qui se débattait sur l'herbe et cueillait des marguerites, tandis que la jeune mère élevait gaïement la voix et riait de la joie de l'enfant.

« Allons ! je vois qu'il ne me faudra pas un grand morceau de papier pour la note de mes soins à votre enfant, » dit M. Squills.

Conformément à ces idées, étranges chez un père si savant, je prospérai et grandis, j'appris à épeler et à griffonner des jambages sous la surveillance de ma mère et de M^{me} Primmins.

Cette dernière était d'une vieille race qui ne tardera pas à disparaître... la race des serviteurs fidèles, la race des vieilles bonnes conteuses. Elle avait élevé ma mère avant moi ; mais son affection produisit de nouvelles fleurs pour la nouvelle génération. C'était une femme du Devonshire ; et les femmes du Devonshire, surtout celles qui ont passé leur jeunesse près des

côtes, sont généralement superstitieuses. Elle avait une merveilleuse provision de contes. Aussi, avant d'avoir atteint l'âge de six ans, j'étais un érudit dans cette littérature primitive dont les légendes remontent, chez tous les peuples, à une source commune : *le Chat botté*, *le Petit Poucet*, *Fortunio*, *Fortunatus*, *Jack le tueur de géants*, tous contes qui, de même que les proverbes, sont familiers, sous différentes versions, au timide adorateur de Beudh et à l'enfant plus audacieux de Thor. Je puis dire, sans vanité, que je serais sorti avec honneur d'un examen sur ces vénérables classiques.

Ma chère mère eut quelques doutes sur la solidité des avantages qu'on pouvait tirer d'une érudition si fantastique, et consulta timidement mon père à ce sujet.

« Mon amie, répondit mon père de ce ton de voix qui embarrassait toujours, même ma mère, au point qu'elle ne savait s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement, certains philosophes découvriraient aisément dans toutes ces fables des significations symboliques de la plus haute moralité. J'ai moi-même écrit un traité pour prouver que *le Chat botté* est une allégorie sur le progrès de l'intelligence humaine, et que cette allégorie a son origine dans les écoles mystiques des prêtres égyptiens. C'est évidemment une image du culte que rendaient les habitants de Thèbes et de Memphis à ces quadrupèdes de la race féline, dont ils avaient fait des symboles religieux et des momies préparées avec soin.

— Mon cher Austin, dit ma mère en ouvrant ses yeux bleus, vous ne pensez pas que Sisty découvrira toutes ces belles choses dans *le Chat botté* ?

— Ma chère Kitty, vous ne pensiez pas, lorsque vous eûtes la bonté de me prendre pour mari, que vous trouveriez en moi toutes les belles choses que j'ai apprises dans les livres. Vous ne voyiez en moi qu'une créature inoffensive, assez heureuse pour plaire à votre caprice. Peu à peu vous découvriîtes que je n'en valais pas moins pour tous les in-quarto qui se sont transformés dans mon esprit en idées qui sont des mystères même pour moi. Si Sisty, comme vous appelez l'enfant (maudit soit ce malheureux anachronisme que vous avez bien fait d'abréger en un dissyllabe !), si Sisty ne peut découvrir toute la sagesse de l'Égypte dans *le Chat botté*, qu'importe ? *Le Chat botté* est un conte innocent qui plaît à son

imagination. Tout ce qui éveille la curiosité est bon, si c'est innocent ; tout ce qui plaît maintenant à l'imagination se changera par la suite en amour ou en science. Ainsi, ma chère, retournez auprès de votre enfant. »

Mais je te ferais injure, ô le meilleur des pères ! si je laissais supposer au lecteur que, parce que tu semblais si indifférent à ma naissance et si peu soucieux de ma première instruction, tu étais indifférent par le cœur à ton ennuyeux Néogilos. À mesure que je grandissais, je m'apercevais de plus en plus que l'œil de mon père veillait sur moi. Je me rappelle parfaitement un incident qui, lorsque je regarde dans le passé de ma vie d'enfant, me paraît comme le premier anneau tangible de la chaîne qui unit mon cœur à cette âme grande et calme.

Mon père était assis sur la pelouse devant la maison, son chapeau de paille abaissé sur les yeux (on était en été) et son livre sur les genoux. Soudain un superbe pot de faïence de Delft, bleu et blanc, qui se trouvait sur une fenêtre du premier étage, tomba avec fracas, et les fragments s'en éparpillèrent autour de mon père. Sublime dans ses études, comme Archimède pendant le siège, il continua de lire. *Impavidum ferient ruinæ !*

« Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria ma mère qui travaillait sous le portique, mon pauvre pot de fleurs auquel je tenais tant ! Qui a pu faire cela ? Primmins, Primmins ! »

M^{me} Primmins montra la tête à la fatale fenêtre, répondit à cet appel, et descendit en un clin d'œil, pâle et hors d'haleine.

« Oh ! dit ma mère avec tristesse, j'aimerais mieux que la grande gelée de mai eût fait périr toutes les plantes de la serre ; j'aimerais mieux qu'on eût cassé mon plus beau thé ! Ce pauvre géranium, que j'avais planté et soigné moi-même, et ce cher pot de Hollande que M. Caxton m'avait acheté pour le dernier anniversaire de ma naissance ! C'est sans doute ce méchant enfant qui a fait cela ? »

M^{me} Primmins avait une peur terrible de mon père... Pourquoi ? je ne le sais pas, à moins que ce ne soit parce que les personnes qui parlent beaucoup ont ordinairement peur de celles qui sont silencieuses et réservées. Elle jeta un coup d'œil rapide sur son maître, qui commençait à donner quelques signes d'attention, et s'écria aussitôt :

« Non, madame, ce n'était pas ce cher petit, Dieu le bénisse !... C'était moi !

— Vous ! comment avez-vous pu être maladroite à ce point ? Et vous saviez combien j'y tenais. Oh ! Primmins !

Primmins se mit à sangloter.

« Ne dites pas de mensonges, ma bonne, » s'écria une petite voix perçante ; et le jeune Sisty, sortant de la maison, hardi comme un page, continua rapidement : « Ne grondez pas Primmins, maman ; c'est moi qui ai fait tomber le pot de fleurs.

— Chut ! » fit la bonne plus effrayée que jamais et tournant vers mon père un regard de terreur ; car il avait résolument ôté son chapeau et regardait cette scène avec de grands yeux sérieux. « Chut ! s'il l'a cassé, madame, c'est par accident ; il n'a jamais eu l'intention de le casser. N'est-ce pas, monsieur Sisty ?... Parlez donc, ajouta-t-elle tout bas, ou papa va se mettre en colère.

— C'est bien ! dit ma mère. Je veux croire que c'était par accident. Mais faites attention à l'avenir, mon enfant. Vous êtes fâché, je le vois, de m'avoir fait de la peine. Venez que je vous embrasse, et ne vous tourmentez pas.

— Non, maman, il ne faut pas m'embrasser ; je ne le mérite pas. J'ai fait exprès de pousser le pot de fleurs.

— Ah ! et pourquoi ? » demanda mon père en s'approchant.

M^{me} Primmins tremblait comme une feuille.

« Pour m'amuser, répondis-je en baissant la tête. Pour voir quelle figure vous feriez, papa ; voilà la vérité. Maintenant battez-moi, battez-moi ! »

Mon père jeta son livre, se baissa et me prit dans ses bras.

« Enfant, dit-il, vous avez fait le mal ; mais vous le réparerez en vous rappelant toute votre vie que votre père rend grâces à Dieu de lui avoir donné un fils qui ne craint pas de dire la vérité... Et vous, madame Primmins, au premier mensonge de cette sorte que vous essayerez de lui apprendre, nous nous séparerons pour toujours. »

C'est en ce moment que je sentis pour la première fois que j'aimais mon père, et que je sus qu'il m'aimait ; de ce moment aussi il commença à s'entretenir avec moi. S'il me rencontrait dans le jardin, il ne passait plus devant moi avec un sourire et un signe de tête ; il s'arrêtait, mettait son livre dans sa poche, et, quoique ses paroles fussent souvent au-dessus de mon intelligence, pourtant je me sentais en quelque sorte plus heureux et meilleur et moins enfant lorsque j'y réfléchissais et que je cherchais à en démêler le sens ; car il avait une certaine façon, non pas d'enseigner, mais de m'insinuer certaines choses dans la tête, où elles se développaient ensuite d'elles-mêmes.

Je me rappelle un fait qui a rapport au pot de fleurs et au géranium. M. Squills, qui était garçon et qui savait son monde, me faisait souvent de petits présents. Peu de temps après l'événement que je viens de raconter, il m'en fit un dont la valeur dépassait de beaucoup celle des objets qu'on donne ordinairement aux enfants : c'était un beau et grand domino en ivoire peint et doré. Ce domino faisait mon bonheur. Je ne me lassais jamais de jouer aux dominos avec M^{me} Primmins, et, la nuit, je mettais la boîte sous mon oreiller.

« Ah ! ah ! dit mon père, un jour qu'il me trouva occupé à ranger mes parallélogrammes d'ivoire dans le salon ; ah ! ah ! vous préférez cela à tous vos autres joujoux, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, papa.

— Vous seriez bien fâché si votre maman jetait cette boîte par la fenêtre, et la cassait pour s'amuser. »

Je regardai mon père d'un air suppliant, mais sans faire de réponse.

« Mais peut-être seriez-vous bien aise, reprit-il, si tout à coup une de ces bonnes fées, dont vous lisez les histoires, changeait ce domino en un beau géranium planté dans un pot bleu et blanc, que vous auriez le plaisir de poser sur la fenêtre de votre maman ?

— Certainement que je serais bien aise ! répondis-je les yeux humides.

— Mon cher enfant, je vous crois ; mais les bonnes intentions ne réparent pas les mauvaises actions. Il faut de bonnes actions pour réparer les mauvaises. »

Ce disant, il ferma la porte et s'éloigna.

Je ne saurais vous dire combien je fus embarrassé pour deviner ce que mon père voulait dire par cet aphorisme. Mais ce jour-là je ne jouai plus aux dominos. Le lendemain matin, mon père me trouva assis tout seul sous un arbre dans le jardin ; il s'arrêta et me regarda fixement de ses beaux yeux si calmes.

« Mon enfant, me dit-il, je vais me promener jusqu'à... (ville éloignée d'environ deux milles) ; venez-vous avec moi ? Allez chercher vos dominos, je voudrais les montrer à quelqu'un. »

Je courus chercher la boîte, et nous partîmes. Je n'étais pas peu fier de me promener avec mon père sur la grande route.

« Papa, dis-je pendant le voyage, il n'y a plus de fées maintenant ?

— Pourquoi cette demande, mon enfant ?

— Mais... comment ma boîte de dominos pourrait-elle se changer en géranium et en un pot bleu et blanc ?

— Mon ami, dit mon père en posant sa main sur mon épaule, quiconque veut sérieusement devenir bon porte avec lui deux fées : une ici, et il toucha mon cœur ; l'autre là, et il toucha mon front.

— Je ne comprends pas, mon cher papa.

— Je puis attendre jusqu'à ce que vous compreniez, Pisistrate... Quel nom ! »

Mon père entra chez un pépiniériste, et, après avoir regardé les plantes, s'arrêta devant un grand géranium à fleurs doubles.

« Ah ! il est plus beau que celui que votre maman aimait tant... Combien le vendez-vous, monsieur ?

— Sept schellings et demi, » répondit le jardinier.

Mon père boutonna sa poche.

« Je ne puis me permettre de l'acheter aujourd'hui, » dit-il doucement, et nous sortîmes.

En entrant dans la ville, nous nous arrê tâmes encore dans un magasin de porcelaines.

« Avez-vous un pot de Delft pareil à celui que je vous ai acheté il y a quelques mois ? Ah ! en voici un marqué trois schellings et demi. Oui, c'est le prix. Eh bien ! au premier anniversaire de la naissance de votre mère, il faudra que nous lui en achetions un. Il y a quelques mois à attendre. Et nous pouvons attendre, monsieur Sisty. Car la vérité, qui fleurit toute l'année, vaut mieux qu'un pauvre géranium ; et une promesse qu'on observe fidèlement vaut mieux qu'un vase de faïence de Delft. »

Je relevai la tête que j'avais baissée, mais la joie qui vint affluer à mon cœur faillit m'étouffer.

« Je suis venu pour payer votre petite note, dit mon père en entrant dans la boutique d'un de ces marchands d'articles de fantaisie, communs dans les villes de province, et qui vendent toutes sortes de jolis riens. À propos, ajouta-t-il tandis que le marchand feuilletait son registre en souriant, je crois que mon petit garçon peut vous montrer un spécimen du travail français beaucoup plus joli que cette boîte à ouvrage qui fut mise en loterie l'hiver dernier, et dont vous engageâtes M^{me} Caxton à prendre quelques billets... Montrez vos dominos, mon ami. »

Je produisis mon trésor, et le marchand n'épargna pas ses éloges.

« Il est toujours bon, mon enfant, de savoir ce que vaut une chose au cas où l'on voudrait la vendre. Si mon petit ami se lassait de son joujou, que lui en donneriez-vous ?

— Ah ! monsieur, répondit le marchand, nous ne pourrions guère lui en donner plus de dix-huit schellings, à moins que le petit monsieur ne voulût prendre en échange quelques-uns de ces jolis objets.

— Dix-huit schellings ! dit mon père ; vous lui donneriez cela ? Eh bien ! mon enfant, quand vous serez las de votre boîte, je vous permets de la vendre. »

Mon père paya sa note et sortit. Pour moi, je restai un peu plus longtemps et le rejoignis ensuite au bout de la rue.

« Papa ! papa ! m'écriai-je en frappant des mains, nous pouvons acheter le géranium... nous pouvons acheter le pot de Delft ! »

Et je sortis de ma poche une poignée d'argent.

« N'avais-je pas raison ? dit mon père en passant son mouchoir sur ses yeux. Vous avez trouvé les deux fées ! »

Oh ! que je fus fier et content lorsque, après avoir posé sur la fenêtre la fleur avec son pot, je tirai ma mère par la robe et la fis me suivre jusque-là !

« C'est lui qui a acheté cela avec son argent, dit mon père ; la bonne action a réparé la mauvaise.

— Comment ! s'écria ma mère lorsqu'elle eut tout appris. Et votre pauvre boîte de dominos que vous aimiez tant ! Nous irons la racheter demain, dût-elle coûter le double.

— La rachèterons-nous, Pisistrate ? demanda mon père.

— Oh non ! non, non. Cela gênerait tout ! m'écriai-je en cachant mon visage dans son sein

— Ma femme, dit mon père d'une voix solennelle, voilà la première leçon que je donne à notre enfant ; il peut apprécier maintenant la sainteté et la félicité du sacrifice de soi-même. Ne détruisez pas les effets que cette leçon est capable de produire jusqu'au jour de sa mort ! »

Et voilà l'histoire du pot de fleurs cassé.

CHAPITRE V.

Dans le cours de ma huitième année, il se fit en moi un changement qui ne sera peut-être qu'une vieille histoire pour les parents dont tout le bonheur repose sur un fils unique. Je perdis la vivacité ordinaire à l'enfance, je devins tranquille, calme et rêveur. L'absence de camarades de mon âge, et la société d'esprits mûrs n'alternant qu'avec une solitude complète, donnèrent quelque chose de précoce soit à mon imagination, soit à ma raison. Les contes étranges que me disait ma vieille bonne pendant les

soirées d'été, ou devant la cheminée en hiver, et les efforts que faisait mon intelligence pour comprendre la sagesse grave et douce des conversations de mon père, tendaient à nourrir mon goût pour la rêverie ; et alors toutes mes facultés luttait entre elles comme dans ces rêves qu'on fait lorsqu'on ne dort plus, et que, cependant, on n'est pas encore éveillé.

J'avais appris à lire avec assez de facilité et à écrire assez couramment, et déjà je commençais à arranger des contes bizarres du genre de ceux que j'avais recueillis dans le pays des fées. Des poésies, grossièrement imitées des volumes qui me tombaient entre les mains, commençaient à défigurer les pages des cahiers à couvertures marbrées destinés aux exercices moins ambitieux de la calligraphie et de l'arithmétique.

Mon esprit était plus agité encore par la force de mes affections domestiques. Mon amour pour mes parents avait quelque chose de morbide et de douloureux. Je pleurais souvent à la pensée de ne pouvoir faire que si peu pour ceux que j'aimais tant. Mon imagination se plaisait à élever devant eux des obstacles que mon bras devait aplanir. Ces sentiments ainsi entretenus me rendirent extrêmement nerveux. La nature m'affectait avec une puissance merveilleuse, et de là naquit une curiosité inquiète, cherchant à analyser les charmes mystérieux qui me faisaient sourire de bonheur ou pleurer d'effroi.

J'obtins de mon père qu'il m'expliquerait les éléments de l'astronomie ; j'arrachai à Squills, qui était botaniste passionné, quelques-uns des mystères de la vie des fleurs. Mais la musique devint ma passion favorite. Ma mère (quoiqu'elle fût la fille d'un savant, d'un grand savant au nom duquel mon père se découvrait s'il lui arrivait d'avoir son chapeau sur la tête lorsqu'il l'entendait ou le prononçait), ma mère, je dois l'avouer franchement, possédait moins de science puisée dans les livres que mainte humble fille de marchand de la génération actuelle ; mais elle avait certains dons naturels qui avaient mûri, Dieu sait comment, et qui s'étaient changés en talents féminins. Elle dessinait élégamment et peignait les fleurs avec une rare perfection. Elle jouait de plusieurs instruments avec plus d'habileté que maint élève des conservatoires ; et, quoiqu'elle ne chantât qu'en anglais, on ne pouvait entendre sa douce voix sans une profonde émotion. Sa musique, ses chants produisaient sur moi un effet merveilleux.

Ainsi une sorte de mélancolie rêveuse, mais ravissante, s'empara de tout mon être ; c'était d'autant plus remarquable que mon caractère avait d'abord été vif, déterminé et joyeux. Ce changement dans mon naturel agit bientôt sur ma santé. Je devins un garçon pâle et chétif, d'enfant robuste et vigoureux que j'étais ; je souffris de malaise et d'ennui, et M. Squills fut appelé.

« Il faut des toniques ! dit M. Squills ; ne le laissez pas pâlir sur ses livres. Faites-lui prendre l'air, faites-le jouer... Approchez, mon garçon. Voici des organes qui se développent trop. » Et M. Squills, qui était phrénologue, mit la main sur mon front : « Ma foi ! monsieur, vous avez la bosse de l'idéalisme et celle de la constructivité, Dieu me bénisse ! » Mon père repoussa ses manuscrits et se mit à se promener par la chambre, les mains derrière le dos ; mais il ne dit pas un mot avant le départ de M. Squills.

« Mon amie, dit-il alors à ma mère, contre le sein de laquelle j'appuyais cette bosse d'idéalisme qui était le siège de mon mal, mon amie, il faut que Pisistrate aille à l'école tout de bon.

— Merci Dieu ! Austin, à son âge !

— Il a près de huit ans.

— Mais il est déjà bien avancé.

— Raison de plus pour qu'il aille à l'école.

— Je ne vous comprends pas bien, mon cher ami. Je reconnais que je ne puis rien lui apprendre, mais vous qui êtes si savant... »

Mon père prit la main de ma mère.

« Nous ne pouvons rien lui apprendre à présent, Kitty. Nous l'enverrons à l'école pour y recevoir les leçons...

— De quelque professeur qui en sait beaucoup moins que vous.

— De quelques camarades qui referont de lui un enfant comme eux, dit mon père presque avec tristesse. Vous vous rappelez, ma chère amie, ces noisetiers plantés par notre jardinier du pays de Kent. Lorsqu'ils furent arrivés à leur troisième année, vous commençâtes à calculer combien ils rapporteraient, et un beau matin vous les vîtes coupés au niveau du sol. Cela vous chagrina beaucoup, et le jardinier répondit à vos questions qu'il ne

fallait pas qu'ils rapportassent trop tôt... Ce n'est pas manque de fécondité qu'il y a ici ; mais il faut reculer l'heure du produit, afin que l'arbre dure.

— Envoyez-moi à l'école, » dis-je en levant languissamment la tête et en souriant à mon père.

Je l'avais compris tout de suite, et c'était comme si la voix de ma vie elle-même lui eût répondu.

CHAPITRE VI.

Un an après que cette résolution avait été prise, je me trouvais à la maison pour les vacances.

« J'espère qu'on rend justice à Sisty, dit ma mère. Je crois qu'il est presque aussi enjoué qu'avant d'aller à l'école... Je voudrais que vous l'examinassiez, Austin.

— Je l'ai examiné, mon amie. Il est juste ce que j'attendais, et je suis très-content.

— Quoi ! vous pensez qu'il se porte réellement mieux ? s'écria ma mère toute joyeuse.

— Il ne s'inquiète plus de botanique, à présent, dit M. Squills.

— Et il aimait tant la musique, ce cher enfant ! observa ma mère avec un soupir. Bonté divine ! quel est ce bruit ?

— C'est la canonnière de votre fils qui a frappé le carreau, répondit mon père. Il est fort heureux que ce ne soit qu'un carreau de cassé ; pourtant le bruit aurait été moins fort s'il avait visé la tête de M. Squills, comme hier matin.

— L'oreille gauche, dit Squills, et c'était un fameux coup. Cependant vous êtes content, monsieur Caxton ?

— Oui, je crois que l'enfant est devenu aussi simple que la plupart des enfants de son âge, répliqua mon père avec beaucoup de satisfaction.

— Mon Dieu ! Austin... un simple !

— Et pourquoi donc l'aurais-je envoyé à l'école ? » demanda mon père.

Puis, remarquant un certain effroi sur le visage de la partie féminine de son auditoire, ainsi qu'une certaine surprise sur la figure de la partie masculine, il se leva et se posa devant la cheminée, une main dans son gilet, selon son habitude, lorsqu'il se préparait à philosopher un peu plus longuement qu'à l'ordinaire.

« Monsieur Squills, dit-il, vous avez eu des rapports avec un grand nombre de familles.

— Une clientèle aussi belle que n'importe quel médecin du comté, reprit M. Squills avec fierté. Ma clientèle est trop considérable pour moi, et je suis obligé de prendre un associé.

— Et vous avez dû presque toujours observer que dans chaque famille il y a ce que le père, la mère, l'oncle et la tante, proclament un enfant prodigieux.

— Au moins un dans chaque famille, dit M. Squills en souriant.

— Il est facile de dire, continua mon père, que c'est là de la partialité des parents ; mais ce n'est pas cela. Examinez l'enfant vous-même, étranger, et il vous effrayera. Vous serez étonné de son averse curiosité, de sa rapide intelligence, de son esprit prompt, de sa perception délicate. Souvent encore vous trouverez quelque faculté développée d'une manière frappante. L'enfant a peut-être le goût des mathématiques et vous fait le modèle d'un bateau à vapeur ; ou bien il a l'oreille sensible à l'harmonie des vers et vous compose un poème semblable à celui qu'on lui a fait apprendre par cœur ; ou bien il a des dispositions pour la botanique, comme Pisistrate, et cultive cette passion avec sa vieille fille de tante, ou bien il joue des marches sur le piano de sa grande sœur. Bref, vous-même, Squills, vous affirmeriez que c'est réellement un enfant prodigieux.

— Sur ma parole, dit M. Squills d'un air rêveur, il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites. Le petit Tom Dobbs est un de ces prodiges, Frank Steppington aussi ; quant à Johnny Styles, il faut que je vous l'amène pour

que vous l'entendiez discourir sur l'histoire naturelle, et que vous voyiez comme il sait manier son joli microscope.

— Le ciel nous en préserve ! s'écria mon père. Laissez-moi continuer. Ces *thaumata*, jusqu'à quand durent-ils, monsieur Squills ? jusqu'à ce que l'enfant aille à l'école ; et alors, de manière ou d'autre, ils s'évanouissent dans l'air, comme les fantômes au chant du coq. Une année après l'entrée au collège du prodige, père, mère, oncle et tante ne vous ennuiant plus du récit de ses actions et de ses paroles. L'enfant extraordinaire est devenu un petit garçon fort ordinaire. N'est-ce pas cela, monsieur Squills ?

— Oui, vous avez raison. Mais comment avez-vous fait toutes ces observations ? Vous ne me paraissent pas avoir jamais...

— Chut ! » interrompit mon père. Puis, regardant avec tendresse le visage de ma mère, il dit pour la consoler : « Ne craignez rien, mon amie, c'est sagement ordonné, et tout est pour le mieux.

— Ce doit être la faute du collège, dit ma mère en secouant la tête.

— C'est ce que doit produire le collège, et c'est en cela que consiste son mérite, ma chère Kate. Gardez un de ces enfants prodigieux, aussi prodigieux que vous croyez Sisty ; gardez-le à la maison ; vous verrez grossir sa tête et son corps maigrir, n'est-ce pas, Squills ? jusqu'à ce que l'esprit ait absorbé toute la nourriture du corps, et que le corps à son tour affaiblisse l'esprit... Vous voyez de la fenêtre ce chêne majestueux ; si des Chinois en avaient pris soin, c'eût été à cinq ans un arbre en miniature ; mais à cent ans, vous l'eussiez pu mettre dans un pot sur votre table, pas plus grand qu'à cinq. Curiosité d'abord pour sa précocité, et plus tard pour sa petitesse... Non ! le collège est l'épreuve du talent. Ramenez le bout d'homme rabougri à l'état d'enfant qui grandit, puis laissez-le, s'il se peut, grandir lentement, mais sainement, hardiment et naturellement. S'il n'arrive pas à être un grand homme, ce sera un homme du moins, ce qui vaut mieux que de rester toute la vie un petit Johnny Styles, un chêne dans une boîte à pilules. »

En ce moment, j'entrai dans la chambre, rouge et haletant, la santé sur les joues, la vigueur dans les membres, mais n'ayant qu'un corps d'enfant.

« Oh ! maman, j'ai fait monter mon cerf-volant si haut, haut ! Venez donc voir. Venez, papa.

— Certainement, dit mon père, seulement ne criez pas si fort. Les cerfs-volants ne font pas de bruit, et vous voyez comme ils s'élèvent pourtant au-dessus de tout. Venez, Kate... Où est mon chapeau ?... Ah ! merci, mon garçon...

— Kitty, reprit mon père en regardant le cerf-volant qui, attaché par la ficelle à la cheville que j'avais plantée en terre, planait calme dans les airs, n'ayez pas peur que votre cerf-volant ne s'élève pas assez haut. L'âme humaine a, pour monter, des tendances beaucoup plus puissantes qu'une charpente de lattes recouverte de quelques feuilles de papier. Mais remarquez que, pour empêcher le cerf-volant de se perdre dans l'espace, il faut l'attacher un peu à la terre ; et remarquez aussi, ma chère amie, que plus il monte, plus il faut lui lâcher de ficelle. »

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

À douze ans, je me trouvais le plus fort de l'école préparatoire où l'on m'avait envoyé. Comme j'avais épuisé tout l'oxygène de la science contenue dans ce petit récipient, mes parents cherchèrent un endroit où je pusse respirer plus à l'aise. Durant les deux dernières années que j'avais passées à cette école, mon amour pour l'étude était revenu ; mais c'était un amour vigoureux, actif, éveillé, stimulé par la rivalité, et animé par le désir de l'emporter dans la lutte.

Mon père ne cherchait plus à mettre un frein à mes aspirations intellectuelles. Il respectait trop la science pour ne pas désirer de me voir devenir un savant, quoiqu'il m'eût dit plus d'une fois avec une certaine tristesse :

« Rendez-vous maître des livres, mais ne souffrez pas qu'ils se rendent maîtres de vous. Lisez pour vivre, ne vivez pas pour lire. C'est assez d'un esclave de la lampe pour une maison, il ne faut pas que mon esclavage devienne héréditaire. »

Mon père se mit alors à chercher un collège convenable ; et la réputation de l'*Institut philhellénique* arriva jusqu'à lui. Cette maison était dirigée par le docteur Herman.

Or, ce docteur Herman était fils d'un maître de musique allemand qui s'était fixé en Angleterre. Il avait achevé son éducation à l'université de Bonn ; mais trouvant que la science était une drogue trop commune sur le marché allemand pour en tirer le prix auquel il estimait la sienne, et étant d'ailleurs attaché à l'Angleterre pour ses théories de liberté politique, il se

décida à y fonder une école qu'il destina à devenir le commencement *d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain*.

Le docteur Herman fut un des premiers de ces maîtres d'une éducation nouvelle, qui depuis se sont merveilleusement multipliés parmi nous, et qui eussent peut-être dangereusement ébranlé les fondements de nos grandes institutions classiques, si ces dernières n'avaient sagement et prudemment emprunté quelques-unes des bonnes choses qui se trouvaient mêlées parmi les idées creuses et chimériques de leurs adversaires.

Le docteur Herman avait écrit un grand nombre de savants ouvrages contre toutes les méthodes d'éducation préexistantes. Celui qui avait fait le plus de bruit s'attaquait à l'infâme tromperie des *syllabaires*.

« Jamais le père du mensonge ne brassa de déception plus menteuse, plus trompeuse et plus embarrassante que celle par laquelle nous abusons les clairs instincts de la vérité dans nos détestables systèmes d'épellation. » Tel était l'exorde de ce fameux traité. « Prenez, par exemple, le monosyllabe RAT. Quel front ne faut-il pas avoir pour dire à un enfant *r, a, t*, font *rat* ? c'est-à-dire que trois sons formant un ensemble tout autre, autre dans chaque détail et autre dans le tout, équivalent à un pauvre petit monosyllabe, que l'enfant apprendrait à épeler rien qu'à le regarder, si vous disiez la vérité pure ? Comment trois sons qui sonnent à l'oreille *err, a, té*, peuvent-ils composer le son *rat* ? Ne composent-ils pas plutôt le son *erraté* ? Comment peut-il subsister, ce système fondé sur une fausseté si monstrueuse que le sens de l'ouïe suffit seul pour le réfuter ? Faut-il s'étonner ensuite que l'ABC soit le désespoir des mères ? »

Par cet exemple, le lecteur doit voir que le docteur Herman commençait par le commencement. Il prenait bravement le taureau par les cornes. Du reste, se fondant sur un large éclectisme, il avait combiné ensemble toutes les inventions nouvelles pour tirer sa jeune idée. Il avait pris la détente à Hofwyl, acheté la bourre d'Hamilton, emprunté les capsules de Bell et de Lancaster. Il avait bourré sa jeune idée de toutes les manières possibles et avec toutes les baguettes imaginables. Il s'était servi de toutes sortes de bourres dures et tendres ; il l'avait bourrée avec des images explicatives ! il l'avait bourrée avec le système monitorial ! mais je doute fort qu'il soit parvenu à envoyer sa jeune idée un pouce plus loin qu'avec un vieux fusil à silex.

Cependant le docteur Herman faisait réellement apprendre une grande quantité de choses trop négligées dans les écoles. Outre le latin et le grec, il enseignait presque toutes ces sciences qu'on comprend de nos jours sous la dénomination de *connaissances utiles* ; il employait des professeurs de chimie, de génie civil et militaire, et d'histoire naturelle ; il tenait beaucoup à l'arithmétique et à la physique élémentaire ; il mêlait les exercices gymnastiques aux jeux des récréations, de sorte que si la jeune idée n'allait pas plus loin, elle éparpillait au moins ses plombs dans un cercle plus vaste, et un enfant ne pouvait rester cinq ans dans la maison sans y apprendre quelque chose, ce qu'on ne peut dire de toutes les institutions.

Il apprenait du moins à se servir de ses yeux, de ses oreilles et de ses membres ; l'ordre, la propreté, le travail, entraient dans ses habitudes ; la maison plaisait aux mamans et contentait les papas ; et le docteur Herman comptait plus de cent élèves à l'époque dont je parle.

Lorsque ce digne homme avait commencé le métier de maître de pension, il avait proclamé l'éloignement le plus complet pour le système barbare des punitions corporelles. Mais, hélas ! à mesure que son établissement voyait s'accroître le nombre de ses élèves, il avait peu à peu rétracté ses idées ennemies des verges. Malgré lui, peut-être, il en était venu à cette conclusion, qu'il existe des sources cachées qui ne peuvent être découvertes qu'au moyen des rameaux de la baguette divinatoire. Et une fois qu'il eut remarqué combien il était plus facile de faire aller la machine de son petit gouvernement avec la verge régulatrice, à mesure qu'il devint plus riche, plus paresseux et plus gros, l'Institut Philhellénique marcha aussi bien qu'un sabot, que l'application perpétuelle du fouet maintient en un mouvement continu de rotation.

Je crois que la réputation de l'école ne souffrit aucunement de cette déplorable apostasie de son chef ; au contraire, elle n'en parut que plus anglaise et plus orthodoxe, moins étrangère et moins hérétique. Elle était au zénith de sa renommée, lorsque, par une belle matinée, je fus déposé devant sa porte hospitalière avec tous mes effets soigneusement arrangés dans ma malle, qui contenait aussi un grand plumcake (gâteau fait de raisins de Corinthe).

Parmi les divers caprices du docteur Herman, il y en avait un auquel il était resté plus fidèle qu'à ceux des articles de son credo relatifs aux

châtiments anticorporels. Et c'était pour cela que brillaient, sur le fronton de son académie, ces mots imposants en grandes capitales dorées : INSTITUT PHILHELLÉNIQUE. Il appartenait à cette fameuse classe de savants qui font aujourd'hui la guerre à nos mythologies populaires et bouleversent tous les souvenirs que nous attachons aux noms de l'histoire ancienne qui nous sont familiers. En un mot, il cherchait à rétablir, dans sa pureté scolastique, l'orthographe mutilée des noms grecs. Il s'indignait vivement de ce qu'on apprenait aux petits garçons à confondre Zeus avec Jupiter, Arès avec Mars, Artémis avec Diane, les divinités grecques avec les divinités romaines ; et il insistait si rigoureusement sur la distinction qu'il fallait toujours faite entre ces deux séries de personnages, que ses interrogatoires contradictoires nous les faisaient toujours confondre.

« Quoi ! disait-il avec son accent allemand à quelque nouvel élève arrivé d'un collège où l'on suivait l'ancien système, qu'entendez-vous par cette traduction de Zeus en Jupiter ? Ce dieu de l'Olympe, amoureux, irascible, qui entasse les nuages, ressemble-t-il le moins du monde au grave, solennel et moral Jupiter Optimus Maximus du Capitole romain ? un dieu, monsieur Simpkins, qui se serait révolté à l'idée de courir après une innocente Fraulein, déguisé en cygne ou en taureau ! Je vous fais cette question une fois pour toutes, monsieur Simpkins. »

M. Simpkins avait soin d'être d'accord avec le docteur. « Et comment avez-vous pu, reprenait gravement le docteur Herman, en se tournant vers un autre élève coupable, comment avez-vous pu traduire l'Arès d'Homère par l'audacieux vulgarisme de Mars ? Arès, monsieur Jones, qui hurlait aussi fort que dix mille hommes lorsqu'il était blessé, ou comme vous hurlerez si je vous rattrape à l'appeler encore Mars ! Arès, dont le corps couvrait sept *plethra* de terrain ; Arès, l'exterminateur, avec le Mars ou Mavors, que les Romains volèrent aux Sabins ! Mars, le solennel et calme protecteur de Rome ! Monsieur Jones, monsieur Jones, vous devriez rougir de votre erreur. »

Puis, s'enthousiasmant et se lançant de plus en plus dans les gutturales de la prononciation allemande, le bon docteur levait ses mains, aux doigts desquelles brillaient deux grosses bagues, et s'écriait :

« Et toi ! et toi, Aphrodité ; toi dont les saisons fêtèrent la naissance ! toi qui cachas Adonis dans un coffre et le changeas ensuite en anémone ; toi

être appelé Vénus par ce petit morveux de Budderfield ! Vénus, qui présidait aux vergers et aux funérailles, et aux cloaques puants ! Vénus Cloacina, ô mein Gott ! Approchez, monsieur Budderfield, il faut que je vous fouette pour cela ; oui, il le faut, petit drôle ! »

Comme notre précepteur philhellène appliquait son purisme archéologique à tous les noms propres grecs, il n'était pas probable que mon malheureux nom de baptême lui échapperait. Aussi, lorsque, la première fois que je signai mon devoir, j'écrivis *Pisistrate Caxton*, de ma plus belle ronde, il s'écria avec mépris :

« Et l'on appelle votre papa un savant ! Votre nom est grec, monsieur, et vous aurez la bonté de l'écrire *Peisistratos*, avec un *epsilon* et un *omicron*, en ayant soin de mettre toujours, les points sur les *i*. Que pouvez-vous espérer devenir, monsieur Caxton, si vous ne donnez pas à votre beau nom l'attention qui lui est due ? *Ach ! ach !* Ne me montrez plus de ces odieuses corruptions. *Mein Gott ! Pi* lorsque le nom est *Pei !* »

La première fois que j'écrivis à mon père, en lui insinuant modestement que j'étais à court d'espèces, qu'une crosse à balle me ferait grand plaisir, et que la déesse favorite des petits garçons (Grecs ou Romains, n'importe) était *Diva Moneta*, je me sentis pénétré d'un orgueil tout classique en signant *Votre affectionné Peisistratos*. Le courrier suivant apporta un triste éteignoir à mon triomphe scolastique. La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher fils,

« Je préfère mes vieilles Connaissances Thucydide et Pisistrate à Thoukydidès et Peisistratos. Horace m'est familier, mais je ne connais Horatius que joint à Coclès. Pisistrate peut jouer à la balle, mais je ne trouve aucune autorité qui me permette de supposer que ce jeu ait été connu de Peisistratos. Je serais trop heureux de vous envoyer une drachme ; mais je ne possède aucune pièce de monnaie qui ait eu cours à Athènes au temps où Pisistrate s'y épelait Peisistratos.

« Votre affectionné père,

« A. CAXTON. »

Ce fut là vraiment le premier embarras pratique produit par ce triste anachronisme, que mon père avait si prophétiquement déploré. Il n'y a rien de tel que l'expérience pour prouver l'importance d'un compromis en ce monde. Je continuai à mettre *Peisistratos* au bas de mes devoirs, et une seconde lettre signée *Pisistrate* fut suivie de l'envoi d'une crosse à balle.

CHAPITRE II.

J'avais à peu près seize ans lorsque, arrivant à la maison pour les vacances, je trouvai le frère de ma mère installé au foyer domestique. L'oncle Jack, comme on l'appelait familièrement, était un joyeux compagnon, un enthousiaste à la langue dorée, un grand discoureur qui avait dépensé trois petites fortunes à essayer d'en faire une grande.

L'oncle Jack était un grand spéculateur ; mais, dans ses spéculations, il affectait toujours de ne pas penser à lui-même. C'était toujours le bien de ses semblables qu'il avait à cœur, et qui peut compter sur ses semblables dans ce monde ingrat ? À son entrée en majorité, il avait hérité six mille livres sterling de son grand-père maternel. Il trouva alors que ses semblables étaient les victimes de leurs tailleurs. Ces neuvièmes d'hommes allongeaient notoirement leurs fractions d'êtres, en demandant des sommes neuf fois trop considérables pour les vêtements que la civilisation et peut-être un changement de climat nous rendent plus nécessaires qu'aux Pictes, nos ancêtres. Ce fut donc par pure philanthropie que l'oncle Jack fonda une *Grande compagnie nationale et bienfaisante pour la confection des vêtements*, laquelle entreprit de fournir au public des pantalons du meilleur drap de Saxe, à sept schellings six pence la paire ; des habits superfinis à une livre dix-huit schellings, et des gilets à tant la douzaine. Tout cela devait être fait à la vapeur. Ces coquins de tailleurs allaient donc être jetés bas, et l'humanité habillée ; et les philanthropes (mais c'était là une considération

secondaire) devaient toucher, en récompense, un revenu de trente pour cent. Malgré la charité évidente qui présidait à ce projet chrétien, et les calculs irréfragables sur lesquels il était basé, cette compagnie mourut victime de l'ignorance et de l'ingratitude de ses semblables. Et tout ce qui resta des six mille livres de Jack fut un cinquante-quatrième de la propriété d'une petite machine à vapeur, un grand assortiment de pantalons tout confectionnés, et les engagements des directeurs.

Alors l'oncle Jack disparut et se mit à voyager. Le même esprit de philanthropie qui avait caractérisé les spéculations de sa bourse l'accompagna partout. L'oncle Jack avait un penchant naturel pour tous les peuples opprimés. Si quelque tribu, race ou nation, se trouvait abaissée dans le monde, l'oncle Jack se jetait lourdement dans l'autre plateau de la balance pour la remettre en équilibre. L'oncle Jack avait le nez fourré dans toutes les affaires des Polonais, des Grecs, qui se battaient alors contre les Turcs, des Mexicains et des Espagnols. Dieu me préserve de te railler, pauvre oncle Jack, à cause de tes généreuses prédilections pour les infortunés ! Tout ce que je veux dire, c'est que, lorsqu'une nation est dans le malheur, il y a toujours quelque tripoteur qui en profite. La cause polonaise, la cause grecque, la cause mexicaine et la cause espagnole, sont nécessairement mêlées à des emprunts et à des souscriptions. Ces patriotes continentaux, lorsqu'ils saisissent l'épée d'une main, essayent généralement d'introduire l'autre jusqu'au fond des goussets de leurs voisins. L'oncle Jack alla en Grèce, de là en Espagne, et de là au Mexique. Nul doute qu'il n'ait été d'une grande utilité à ces populations affligées, car il en revint avec trois mille livres, preuve irréfutable de leur gratitude.

Peu de temps après parut le prospectus d'une *Nouvelle, grande et bienfaisante compagnie nationale d'assurances pour les classes industrielles*. Cet inappréciable document, après avoir démontré les bienfaits immenses que des habitudes de prévoyance produisaient pour la société ; après avoir fait ressortir l'infamie du tarif des primes exigées par les compagnies existantes, et leur inapplicabilité aux besoins de l'honnête artisan ; après avoir déclaré que les plus pures intentions de bienfaisance envers leurs semblables, et les plus purs désirs de moraliser la société, avaient seuls poussé les directeurs à fonder une nouvelle compagnie basée sur les principes et les calculs les plus sages et les plus modérés, cet

inappréciable document démontrait encore que les actionnaires devaient compter sur un bénéfice de vingt-quatre et demi pour cent au minimum.

La compagnie commença sous les plus heureux auspices ; on prit pour président un archevêque, à la condition qu'il ne ferait que prêter son nom à la société. L'oncle Jack, plus euphoniquement désigné sous le nom du *célèbre philanthrope Jones Tibbets, esq.*, reçut le titre de secrétaire honoraire ; et le capital fut fixé à deux millions de livres. Mais telle était l'imbécillité des classes industrieuses, et elles virent si peu le bénéfice qu'il y avait à souscrire pour dix pence par semaine, depuis l'âge de vingt et un ans jusqu'à celui de cinquante, afin de s'assurer pour cette époque un revenu annuel de dix-huit livres, que la compagnie s'évanouit en fumée, et avec elle les trois mille livres de l'oncle Jack.

Pendant trois ans, on ne le vit plus, on n'entendit même plus parler de lui. Son existence demeura si obscure, qu'à la mort d'une tante qui lui laissa une petite ferme dans la Cornouailles, il fallut faire annoncer que « si John Jones Fibbets, esq., s'adressait à MM. Blunt et Tin, Lothbury, entre dix et quatre heures, il lui serait fait communication d'une affaire qui l'intéressait. » Lorsqu'un prestidigitateur dit qu'il va faire paraître l'as de pique que vous avez secrètement caché sous votre pied, cette carte se montre aussitôt sur la table ; ainsi l'oncle Jack reparut soudain, à la suite de cette annonce.

Ce fut avec une inconcevable satisfaction que le nouveau propriétaire s'établit dans son confortable chez soi. La ferme, d'environ deux cents acres d'étendue, était dans les meilleures conditions possibles, et, sauf une ou deux préparations chimiques qui, bien que basées sur les plus sûrs principes de la science, gâtèrent à l'oncle Jack trente acres de sarrasin, dont les épis poussèrent maigres et tachetés comme s'ils avaient eu la petite vérole ; sauf cela, dis-je, l'oncle Jack prospéra pendant les deux premières années.

Mais malheureusement il découvrit un jour une mine de charbon dans un magnifique champ de turneps suédois. La semaine suivante, la maison fut pleine d'ingénieurs et de naturalistes ; et, au bout d'un mois, parut un prospectus rédigé dans le meilleur style de mon oncle, style que la pratique avait beaucoup amélioré. Ce prospectus annonçait la *Grande compagnie*

nationale antimonopoliste du charbon, instituée en faveur des petits ménages contre le monopole monstre des entrepôts de charbons de Londres.

« Une veine du plus beau charbon vient d'être découverte dans les propriétés du célèbre philanthrope John Jones Tibbets, esq. Cette nouvelle mine ayant été éprouvée, d'une manière satisfaisante, par l'éminent ingénieur Gilles Compass, esq., promet un champ inépuisable à l'énergie des hommes de bonne volonté et aux richesses des capitalistes. On a calculé que les meilleurs charbons pourront être livrés à l'embouchure de la Tamise à 18 *sch.* la charge, ce qui ne donnera pas moins de 48 pour cent aux actionnaires. — Actions de 50 liv., payables en cinq versements. Capital demandé : un million. *Adresser sans retard les demandes d'actions à MM. Blunt et Tin, agents, Lothbury.* »

Il y avait là quelque chose de tangible pour les actionnaires de l'oncle Jack ; il y avait de la terre, il y avait une mine, il y avait du charbon, et les actionnaires apportèrent leurs capitaux. L'oncle Jack était si persuadé que sa fortune allait être faite, et il avait en outre un si grand désir de participer à la gloire de ruiner le monopole monstre des entrepôts de Londres, qu'il refusa une somme très-considérable qu'on lui offrit pour sa propriété, demeura principal actionnaire et s'établit à Londres, où il prit voiture et donna des dîners à ses collègues de la compagnie.

Pendant trois années entières la compagnie fut florissante, et toute l'exploitation resta sous la direction de l'éminent ingénieur, Gilles Compass. Ce monsieur payait régulièrement 20 pour cent aux actionnaires, et les actions s'étaient élevées à plus de cent pour cent lorsqu'un beau matin, au moment où l'on s'y attendait le moins, Gilles Compass, esq., se retira aux États-Unis, qui offraient un champ plus vaste à un génie comme le sien. On découvrit alors que, depuis plus d'un an, la mine s'était changée en une grande fosse pleine d'eau, et que M. Compass avait payé les actionnaires sur leur propre capital.

Cette fois, mon oncle eut la satisfaction de se ruiner en très-bonne compagnie. Trois docteurs en théologie, deux membres des Communes, un lord écossais et un directeur de la compagnie des Indes étaient tous dans la même barque... la barque qui avait coulé bas avec la mine de charbon, au fond de la grande fosse pleine d'eau !

Ce fut aussitôt après cet événement que l'oncle Jack, plein de confiance et le cœur joyeux comme toujours, se rappela M^{me} Caxton, sa sœur, et, ne sachant plus où dîner, songea à reposer ses membres sous le *trabs citrea* de mon père, que l'ingénieux W. S. Landor croit devoir traduire par *mahogon*.

Vous n'avez jamais vu plus charmant homme que l'oncle Jack. Les gros hommes sont tous plus populaires que les maigres. Il y a quelque chose d'agréable et de jovial dans l'aspect d'une figure ronde. Quelle conspiration pourrait réussir avec un chef maigre, au visage famélique, comme Cassius ? Si les patriotes romains avaient eu parmi eux un oncle Jack, ils n'auraient peut-être jamais fourni à Shakspeare ce sujet de tragédie. L'oncle Jack était dodu comme une perdrix ; il n'était pas lourd, ni corpulent, ni obèse, ni *vastus*, ce qui, au dire de Cicéron, déplaît en un orateur ; mais toute sa peau était confortablement remplie. Le temps n'avait pas gravé sur son front de cristal ou d'airain plus de rides que sur l'Océan. Toutes les lignes de son corps étaient convexes et arrondies, son sourire des plus aimables, son regard si franc ! Même sa manière de se frotter ses mains blanches et potelées, des mains tout anglaises, avait quelque chose d'attrayant et de débonnaire, quelque chose qui vous inspirait une confiance trompeuse, et vous ne pouviez refuser de remettre votre argent en des mains si prévenantes. C'était vraiment à lui qu'on pouvait pleinement appliquer cette expression : *Sedem animæ in extremis digitis habet*, « le siège de son âme est dans l'extrémité de ses doigts. »

Les critiques disent que peu d'hommes réunissent, à un égal degré de perfection, les facultés de l'imagination et les facultés mathématiques. « Heureux, s'écrie Schiller, celui qui joint la chaleur de l'enthousiaste aux lumières de l'homme du monde ! » Lumières et chaleur, l'oncle Jack avait tout. Il formait une symphonie parfaite d'enthousiasme charmant et de calcul convaincant. Dans les *Acharnenses*, Dicéopole dit à l'auditoire, en présentant un personnage nommé Nicarque : « Il est petit, je l'avoue, mais il n'y a rien de perdu en lui ; tout ce qui n'est pas sottise est malice. » En parodiant ce compliment équivoque, je puis dire, bien que l'oncle Jack ne fût pas un géant, qu'il n'y avait rien de perdu en lui.

Il eût été également cher au philanthrope Howard et au mathématicien Cocker. L'oncle Jack était avenant aussi : il avait le teint blanc et fleuri, avec une petite bouche garnie de bonnes dents ; il ne portait pas de favoris,

mais se rasait aussi ras que s'il s'était agi de tondre une de ses grandes compagnies nationales. Ses cheveux, jadis d'un blond hardi, commençaient à grisonner, ce qui augmentait la respectabilité de son extérieur ; il les portait plats sur les côtés et relevés en toupet sur le front. M. Squills disait que les organes de la constructivité et de l'idéalisme étaient prodigieusement développés chez lui, et ces bosses donnaient une grande largeur à son front.

L'oncle Jack était de belle taille, environ cinq pieds huit pouces, la taille qui convient aux hommes d'action. Il portait un habit de drap noir orné de boutons dorés représentant une couronne et une ancre. À distance ces boutons ressemblaient à ceux de la maison du roi, et lui donnaient l'air d'en faire partie. Il mettait toujours une cravate blanche non empesée et un jabot piqué d'une épingle en diamant. Cette épingle lui fournissait occasion de placer quelques observations sur certaines mines du Mexique, qu'il avait un désir violent, mais jusqu'alors non satisfait, de voir exploitées par une *grande compagnie nationale de Bretons unis*. Son gilet du matin était de couleur chamois pâle, celui du soir de velours brodé, et il y rattachait divers projets d'*associations pour le perfectionnement des manufactures indigènes*. Son pantalon du matin était de cette couleur vulgairement appelée *papier brouillard*. Il ne portait jamais de bottes, il les trouvait peu propres pour l'exercice, mais des guêtres grises et des souliers à bouts carrés. La chaîne de sa montre était garnie d'une grande quantité de cachets sur chacun desquels était gravée la devise de quelque une des compagnies défunctes, et l'on pouvait leur trouver de la ressemblance avec les chevelures scalpées que portaient les Iroquois aborigènes. L'oncle Jack avait aussi nourri des desseins philanthropiques contre cette peuplade, car il avait voulu la convertir au christianisme de l'église épiscopale anglaise, et en même temps profiter de ces relations pour troquer des bibles, de l'eau-de-vie et de la poudre à canon contre des peaux de castor.

Il n'est pas étonnant que l'oncle Jack ait gagné mon cœur. Il y avait bien longtemps qu'il avait gagné celui de ma mère, le jour où il lui avait persuadé de lui céder la grande poupée, présent de sa marraine, pour en faire une loterie au profit des ramoneurs. Elle répétait souvent : « Cela lui ressemble bien !... il est si bon ! » Le billet de loterie coûtait six pence ; il y en eut vingt de vendus ; la poupée avait coûté deux livres. Personne ne s'y

laissa prendre, et la pauvre poupée (elle avait de si jolis yeux bleus !) s'en alla pour le quart de sa valeur. Mais Jack disait qu'on ne pouvait se figurer tout le bien que ces dix schellings avaient fait aux ramoneurs.

Ma mère aimait l'oncle Jack, c'était tout naturel ! mais mon père l'aimait tout autant, et c'était là une grande preuve de la puissance séductrice de mon oncle. Cependant il est à remarquer que, lorsqu'un savant vivant dans la retraite s'intéresse une fois à un homme actif qui vit dans le monde, il est beaucoup plus porté à l'admirer que tout autre. Sa sympathie pour un tel compagnon satisfait à la fois sa curiosité et son indolence ; il peut voyager avec lui, faire des projets avec lui, combattre avec lui, passer avec lui par toutes les aventures dont ses livres parlent si éloquemment, et tout cela sans sortir de sa bergère. Mon père disait qu'il lui semblait écouter Ulysse quand il écoutait l'oncle Jack. L'oncle Jack, lui aussi, avait été en Grèce et en Asie Mineure ; il avait traversé les champs où fut Troie, mangé des figues à Marathon, chassé le lièvre dans le Péloponnèse, et bu trois pintes de bière brune sur le sommet de la grande pyramide.

Aussi l'oncle Jack était comme un livre de renseignements pour mon père. Parfois il le regardait réellement comme un livre et le prenait avec lui après dîner, comme il eût pris un volume de Dodwell ou de Pausanias. Je crois que les savants qui ne sortent jamais de leur retraite n'en sont pas moins une race éminemment curieuse, affairée, active, quand on les comprend bien. Le vieux Burton disait de lui-même : « Quoique je vive enfermé comme un collégien et que je mène une existence de moine séquestré des bruits et des embarras du monde, j'entends et je vois ce qui se fait au-dehors, comment les autres courent, chevauchent, se tourmentent et s'échinent à la ville et à la campagne. »

Cette citation prouve suffisamment que les savants sont naturellement les hommes du monde les plus actifs ; seulement, tandis que leurs têtes conspirent avec Auguste, combattent avec Jules César, traversent les mers avec Colomb, ou changent la face du globe avec Alexandre, Attila ou Mahomet, il existe une attraction mystérieuse (que les progrès du mesmérisme nous expliqueront sans doute bientôt à la satisfaction de la science) entre la partie extrême, antipodienne du corps humain, appelée dans la Vulgate *le siège de l'honneur*, et le cuir rembourré d'un fauteuil à bras. La science descend, d'une manière ou d'une autre, dans cette partie où

elle fut d'abord introduite, et y produit une pesanteur de plomb qui neutralise ces vives émotions du cerveau, lesquelles pourraient, sans cela, rendre ces savants trop volatils et trop agiles pour la sécurité de l'ordre établi. J'abandonne cette conjecture à l'examen des médecins expérimentalistes.

J'étais encore plus charmé que mon père de l'oncle Jack. Il savait une foule de tours amusants, était adroit comme un sorcier, faisait danser le *hornpipe* à un trousseau de clefs, et, si vous lui donniez une demi-couronne, vous étiez sûr qu'il vous la changeait en un demi-penny. Seulement il était moins habile à changer un demi-penny en demi-couronne.

Nous faisions ensemble de longues promenades, et, au milieu de la conversation la plus divertissante, mon oncle exerçait toujours son esprit observateur. Il s'arrêtait pour examiner la nature du sol, et remplissait mes poches (pas les siennes) de grosses mottes d'argile, de pierres, de gravois, pour les analyser à son retour, au moyen d'un appareil de chimie qu'il avait emprunté à M. Squills. Il restait une heure devant la porte d'une chaumière, à admirer les petites filles qui tressaient de la paille ; puis il entra dans les fermes voisines, cherchant à insinuer la possibilité de l'établissement d'une *association nationale pour tresser la paille*. Mais toute cette fécondité d'intelligence était, hélas ! inutilement versée sur la terre ingrate où l'oncle Jack était tombé. Aucun propriétaire ne voulut croire que le bien de ses ancêtres fût riche en minéraux ; aucun fermier ne voulut entendre parler d'une association pour tresser la paille. Et de même qu'un ogre, après avoir dévasté le pays environnant, commence à jeter un coup d'œil affamé sur ses propres petits enfants, ainsi la bouche de l'oncle Jack, longtemps privée de morceaux délicats et légitimes, commençait à avoir envie d'un morceau de mon pauvre père.

CHAPITRE III.

Nous vivions, à cette époque, d'une manière qu'on peut appeler respectable, pour des gens qui n'avaient aucune prétention au luxe. Tout près d'un gros village s'élevait une maison carrée de briques rouges, qui datait du temps de la reine Anne. Sur le faîte de la maison régnait une balustrade ; pourquoi ? Dieu le sait ; car personne, si ce n'est le gros chat Ralph, n'allait se promener sur les plombs. Quoi qu'il en soit, il y en avait une, comme cela se voit souvent aux maisons du temps d'Élisabeth, et même du temps de Victoria. Chacun des petits piliers de cette balustrade était surmonté d'une boule. Il y avait, au milieu de la façade, une architrave de forme triangulaire, sous laquelle était une niche, probablement destinée à une statue absente. Au-dessous de cette niche, on voyait, encadrée de pilastres sculptés, la fenêtre de la petite chambre de ma mère ; et au-dessous de cette fenêtre, une très-belle porte, accompagnée d'un portique en saillie, s'ouvrait sur un escalier de six marches. Toutes les fenêtres avaient de petits carreaux dans des châssis épais, et des encadrements de pierre, de manière que la maison avait un air de solidité et d'aisance ; rien de trop surchargé d'ornements, rien de trop nu non plus.

La maison était un peu en arrière de la porte du jardin, qui était grande et flanquée de deux piliers surmontés de vases. On pouvait dire que, par les temps de pluie, la traversée était un peu longue pour arriver à la voiture ; mais comme nous nous passions de voiture, cette objection n'était pas fondée.

À droite de la maison, l'enclos contenait une petite pelouse, un ermitage entouré de lauriers, un bassin carré, une modeste serre et une demi-douzaine de plates-bandes de résédas, d'héliotropes, de roses, d'œillets barbus et autres. À gauche s'étendait le potager, abrité par des espaliers qui produisaient les meilleures pommes du voisinage, et sillonné par trois sentiers tortueux et sablés, dont le plus reculé avait pour limite un mur exposé au midi, et contre lequel mûrissaient au soleil des pêches, des poires et des brugnon dont je me rappelle encore la saveur délicieuse. Ce sentier était la promenade habituelle de mon père. Il le parcourait les jours de beau

temps, un livre à la main, s'arrêtant souvent, le cher homme ! pour prendre une note au crayon, gesticuler, ou parler tout seul. Lorsqu'il n'était pas dans son cabinet, ma mère était sûre de le trouver là. Dans ses *déambulations*, comme il appelait ses promenades, il avait ordinairement un compagnon si extraordinaire, qu'en le spécifiant je m'attends à une explosion de rires incrédules ou méprisants. Cependant j'atteste et je proteste que c'est la stricte vérité, et non une exagération de romancier.

Il était arrivé, un jour, que ma mère avait entraîné M. Caxton à aller au marché avec elle. En passant sur la pelouse, ils trouvèrent plusieurs petits garçons occupés à lapider un canard estropié. Ce canard devait être porté au marché, lorsqu'on découvrit qu'il était non-seulement estropié, mais encore dyspepsique ; peut-être que le pauvre animal avait avalé quelque herbe nuisible à son appareil ganglionique. Quoi qu'il en soit, la mère de famille avait déclaré que le canard n'était bon à rien ; et, sur la demande de ses enfants, elle le leur avait abandonné, pour qu'en s'amusant avec lui ils ne songeassent pas à jouer quelque mauvais tour. Ma mère dit qu'elle n'avait jamais auparavant vu son mari dans un tel état d'irritation. Il dispersa les gamins, délivra le canard, l'emporta à la maison, le mit dans un panier près du feu, le nourrit et le médicamenta jusqu'à ce qu'il fût guéri. On le lâcha alors dans le bassin carré. Mais, ô surprise ! le canard reconnut son bienfaiteur ; et toutes les fois que mon père dépassait le seuil de la porte, il sortait du bassin en battant des ailes, gagnait la pelouse, et clopinait après lui jusqu'au sentier des pêches. Je dis clopinait, parce qu'il ne recouvra jamais complètement l'usage de la patte gauche. Tantôt il s'arrêtait, regardant gravement les déambulations de son maître ; tantôt il se promenait à côté de lui, et, à tout événement, ne le quittait pas avant d'avoir reçu sa nourriture des propres mains de M. Caxton, lorsqu'il avait fini sa promenade. Nasillant alors de pacifiques adieux, la nymphe se retirait sur son élément naturel.

À l'exception du cabinet favori de ma mère, les principaux appartements, c'est-à-dire le cabinet d'étude, la salle à manger, et le grand salon qui ne servait que dans les grandes occasions, regardaient le midi. Des hêtres, des sapins, des peupliers géants et quelques chênes s'élevaient derrière la maison, et l'entouraient même de toutes parts, à l'exception du côté du

midi ; de sorte qu'elle était bien abritée contre les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été.

Notre principal domestique, en dignité et en rang, était M^{me} Primmins, dame de compagnie, gouvernante de la maison, et dictateur tyrannique de tout l'établissement. Deux autres filles, un jardinier et un valet de pied, composaient le reste de la maison.

Mon père n'avait d'autres terres que quelques prairies qu'il affermaient. Son revenu consistait dans l'intérêt de 15 000 livres placées partie en 3 %, partie sur hypothèque ; et ce revenu suffisait toujours aux dépenses de ma mère et de M^{me} Primmins, à la satisfaction de la manie bouquinière de mon père, et aux frais de mon éducation. Il permettait même d'offrir quelquefois le dîner, et plus souvent le thé à nos voisins.

Ma bonne mère prétendait que notre société était très-choisie. Elle se composait principalement du ministre et de sa famille, de deux vieilles filles qui se donnaient de grands airs, d'un monsieur qui avait été au service de la compagnie des Indes orientales, et qui demeurait dans une grande maison blanche sur le sommet de la colline ; d'environ une demi-douzaine de squires, ou propriétaires campagnards, avec leurs femmes et enfants, et de M. Squills, toujours célibataire. Une fois l'an, on échangeait des cartes, et des dîners aussi, avec certains aristocrates qui inspiraient à ma mère un respect mêlé d'effroi, quoique, de son propre avis, ce fussent les meilleures personnes du monde. Elle étalait toujours leurs cartes à la partie la plus en vue de la glace qui surmontait la cheminée de son beau salon.

Vous voyez donc que notre position était très-honorable, et qu'elle prouvait le bon état de nos finances, et la distinction de notre généalogie, sur laquelle je m'étendrai davantage plus tard. À présent je me contente de dire, à ce sujet, que même les plus fiers des gentillâtres du voisinage ne parlaient jamais de nous que comme d'une très-ancienne famille. Mais tout ce que mon père disait de ses ancêtres était à l'honneur de William Caxton, bourgeois et imprimeur sous le règne d'Édouard IV : *Clarum et venerabile nomen* ! un ancêtre dont un homme de lettres pouvait être fier à juste titre.

« *Heus* ! s'écria mon père en s'arrêtant tout à coup et levant les yeux de dessus les colloques d'Érasme, *salve multum, jucundissime*. »

L'oncle Jack n'était pas fort savant, mais il savait assez de latin pour répondre : « *Salve tantumdem, mi frater.* »

Mon père sourit d'un air approbateur.

« Je vois que vous comprenez la vraie urbanité, ou politesse, comme nous disons. Il est de bon goût de traiter de frère le mari de sa sœur. Érasme recommande cette formule dans son premier chapitre intitulé : *Salutandi formulæ*. Et le fait est, ajouta mon père d'un air rêveur, qu'il n'y a pas loin de la politesse à l'affection. Mon auteur observe en cet endroit qu'il est poli de saluer en quelques petites infirmités de notre nature. Nous devrions saluer ceux qui bâillent, qui ont le hoquet, qui éternuent ou qui toussent ; et cela évidemment à cause de l'intérêt que nous prenons à leur santé ; car ils pourraient se disloquer la mâchoire en bâillant ; le hoquet est quelquefois un symptôme de maladie grave ; l'éternuement est dangereux pour les petites veines de la tête ; et la toux est une affection de la trachée-artère, des bronches, des poumons ou des ganglions.

— C'est très-vrai. Les Turcs saluent toujours celui qui éternue, et le peuple turc est remarquablement poli, dit l'oncle Jack. Mais, mon cher frère, j'étais justement occupé à admirer vos pommiers. Je n'en ai jamais vu de plus beaux. Je suis grand connaisseur en fait de pommes, et, en causant avec ma sœur, j'ai trouvé que vous en tiriez peu de profit. C'est bien dommage. On pourrait établir un verger à cidre dans ce comté. Vous pouvez reprendre les terres que vous avez louées ; vous pouvez même en louer d'autres pour arriver à un total de cent acres. Vous pouvez planter une pommeraie sur une très-grande échelle. Je viens de faire tous les calculs ; cela saute aux yeux. Prenez 40 arbres par acre, c'est la moyenne d'usage ; mettons l'arbre à 1 sch. 6 d. ; 4 000 arbres pour 100 acres font 300 livres. Estimons le travail du labour et des tranchées à 10 liv. par acre, cela fait 1 000 liv. pour 100 acres ; pavez les fonds des trous pour empêcher la racine pivotante de s'enfoncer dans un terrain mauvais ; oh ! vous voyez que je suis attentif aux moindres détails et je l'ai toujours été ; pavez-les de cailloux et de gravois, à 6 pence par trou ; cela fait 100 liv. pour les 4 000 arbres des 100 acres ; ajoutez à cela le revenu de la terre à 30 sch. l'acre, ou 150 liv. ; combien fait le total ? »

Ici l'oncle Jack se mit à compter les *items* sur ses doigts avec une grande rapidité :

Arbres	300 liv.
Travail	1000
Pavement des trous	100
Revenu de la terre	<u>150</u>
Total	1550 liv.

« Voilà votre dépense. Notez-la. Passons aux bénéfices. Les vergers du pays de Kent rapportent 100 liv. par acre, quelques-uns jusqu'à 150 liv. ; mais soyons modérés, disons seulement 50 liv. par acre, ce qui porte à 5 000 liv., sur un capital de 1 550 liv., votre produit brut annuel... 5 000 liv. par an ! Songez à cela, frère Caxton. Déduisez 10 pour 100 ou 500 liv. pour gages du jardinier, engrais, etc. ; il vous restera 4 500 liv. de bénéfice net. Votre fortune est faite, l'homme ; elle est faite, et je vous en félicite. »

Et l'oncle Jack se frottait les mains.

« Dieu me bénisse ! père, s'écria vivement le jeune Pisistrate, qui avait écouté avec ravissement toutes les syllabes et tous les chiffres de ce séduisant calcul ; quoi ! nous serions aussi riches que le squire Rollick, et vous pourriez avoir une meute pour chasser le renard !

— Et acheter une grande bibliothèque, ajouta l'oncle Jack, qui renforça ses tentations par cet argument puisé dans sa connaissance plus profonde de la nature humaine. La collection de mon ami l'archevêque est à vendre. »

Mon père prit haleine lentement et promena doucement ses regards de l'un à l'autre, puis, mettant sa main gauche sur ma tête, tandis que de la droite il levait son Érasme vers l'oncle Jack, il dit d'un ton de reproche :

« Voyez combien il est facile de semer dans un jeune cœur la convoitise et l'avidité. Ah ! frère !

— Vous êtes trop sévère, monsieur. Voyez comme le cher enfant baisse la tête. Eh ! c'est l'enthousiasme naturel à son âge, le joyeux espoir nourri par l'imagination, comme dit le poète. Vous n'allez pas, à cause de ce beau garçon, laisser échapper une si certaine occasion de fortune, sans même l'examiner un peu. Car, remarquez-le, vous formez une pépinière de pommiers ; chaque année vous faites de nouvelles greffes et augmentez votre plantation, louant, achetant même, pourquoi pas ? quelques pièces de terre. Mon Dieu ! monsieur, en vingt ans vous pouvez avoir rempli la moitié

du comté ; mais mettons que vous vous arrêtiez à 2 000 acres ; eh bien ! le bénéfice net serait de 90 000 liv. par an. Le revenu d'un duc... d'un duc !... et il n'y a qu'à vouloir.

— Mais attendez, dis-je modestement ; les arbres ne grandissent pas en un an. Je me rappelle le jour où notre dernier pommier fut planté, il y a cinq ans ; il avait alors trois ans, et, l'automne dernier, il n'a produit encore qu'un demi-boisseau de pommes.

— Quel garçon intelligent cela nous fait ! c'est une bonne tête. Oh ! il fera honneur à sa grande fortune, frère, dit l'oncle Jack d'un air approbateur. Vous avez raison, mon ami. Mais, en attendant, nous pouvons planter le terrain de groseilliers, d'oignons et de choux, comme on fait dans le pays de Kent. Néanmoins, je crains que nous ne devions renoncer à une partie des bénéfices pour diminuer nos dépenses, attendu que nous ne sommes pas de grands capitalistes. Écoutez donc, Pisistrate... Regardez-le, frère ; malgré l'air simple que vous lui voyez là, je crois qu'il est né *avec une cuiller d'argent dans la bouche*... Écoutez : passons aux mystères de la spéculation. Votre père achètera les terres sans bruit, et alors *presto !* nous lançons un prospectus et nous fondons une compagnie. Des compagnies peuvent attendre cinq ans un dividende ; cependant la valeur des actions augmente tous les ans. Votre père prend, disons-nous, 50 actions de 50 liv. chacune, en ne faisant qu'un versement de 2 liv. par action. Il vend 35 actions à 100 pour 100. Il garde les 15 autres, et sa fortune est faite ; seulement, elle n'est pas tout à fait aussi considérable que s'il avait gardé toute l'affaire entre les mains. Que dites-vous maintenant, frère Caxton ? *Visne edere pomum* ? comme nous disions au collègue.

— Je n'ai pas besoin d'un schelling de plus que ce que je possède, dit mon père d'un ton résolu. Ma femme ne m'en aimerait pas plus ; mes repas ne m'en profiteraient pas davantage ; mon fils serait probablement moitié moins robuste et dix fois moins laborieux, et...

— Mais, interrompit opiniâtrement l'oncle Jack, qui avait réservé pour la fin son grand argument, le bien que vous feriez à l'État ! la voie du progrès où vous pousseriez les productions naturelles de votre pays ! le cidre sain et bienfaisant que vous mettriez à la portée des classes laborieuses ! S'il ne s'était agi que de vous, est-ce que j'aurais tant insisté ? est-ce que j'insisterais encore ? cela est-il dans mon caractère ? Mais il s'agit du

peuple ! il s'agit de l'humanité ! il s'agit de nos semblables ! Eh ! monsieur, l'Angleterre ne pourrait exister si des hommes comme vous n'étaient pas un peu philanthrope et spéculateurs !

— *Papæ* ! s'écria mon père, penser que l'Angleterre ne peut exister si Austin Caxton ne devient marchand de pommes ! Mon cher Jack, écoutez-moi. Vous me rappelez un des Colloques de ce livre ; attendez un peu... le voici : *Pamphagus et Coclès*. Coclès reconnaît, à la prééminence remarquable de son nez, un ami qui avait été absent pendant plusieurs années. Pamphagus réplique, un peu fâché, qu'il n'est pas honteux de son nez. « Honteux ! non certes, dit Coclès ; je n'ai jamais vu de nez qui pût servir à tant d'usages divers ! — Ah ! reprend Pamphagus, dont la curiosité était piquée, des usages ! et quels usages ? » Là-dessus, *lepidissime frater*, Coclès, avec une éloquence aussi entraînante que la vôtre, passe en revue une longue liste des usages auxquels peut servir un aussi vaste développement de cet organe. Si la cave est profonde, il peut aspirer le vin, comme la trompe d'un éléphant ; si le soufflet est égaré, il peut allumer le feu ; si la lampe est trop éblouissante, il peut servir d'écran ; il peut devenir le porte-voix d'un héraut, sonner le signal du combat, servir de coin pour fendre le bois, de pioche pour fouiller la terre, de faux pour moissonner, de grappin à bord d'un navire ; jusqu'à ce que Pamphagus s'écrie enfin : « Heureux coquin que je suis ! et j'ignorais auparavant l'utilité du meuble que je portais partout avec moi ! »

Mon père s'arrêta et essaya de siffler ; mais cet effort d'harmonie ne lui réussit pas, et il ajouta en souriant :

« Il en est de même de mes pommes, frère Jack. Laissez-les à leur destination naturelle de remplir des tartes et des chaussons. »

L'oncle Jack parut d'abord un peu troublé ; mais il se mit bientôt à rire avec sa cordialité habituelle, en voyant qu'il n'avait pas encore touché le côté faible de mon père. J'avoue que mon vénéré père grandit dans mon estime après cet entretien ; et je commençai à voir qu'un homme pouvait n'être pas tout à fait privé de sens commun, tout en étant un savant. Le fait est que, soit que la visite de l'oncle Jack agît comme un stimulant bienfaisant sur les facultés relâchées de mon père, soit que, devenu plus grand et plus raisonnable, je commençasse à mieux comprendre son caractère, je date de ces vacances le commencement de l'intimité plus

familière et plus tendre qui a toujours, depuis, existé entre lui et moi. Souvent je renonçais aux excursions lointaines en compagnie de l'oncle Jack, ou au plaisir d'une partie de crosse avec les enfants du village, ou à une partie de pêche dans les étangs réservés du squire Rollick, pour une tranquille promenade avec mon père le long du mur aux pêcheurs ; parfois silencieux et déjà rêvant à l'avenir, tandis qu'il s'occupait du passé ; mais amplement récompensé lorsque, suspendant sa lecture, il me révélait des trésors de science variée et rendue amusante par ses bizarres commentaires et cette satire socratique qui n'était imparfaite que parce que l'esprit n'y devenait jamais méchant. Par moments, il était vraiment éloquent ; tirant de ses vieux livres quelque sentiment héroïque, il redressait son corps courbé, et ses yeux lançaient des éclairs, et vous voyiez alors qu'il n'avait pas été d'abord exclusivement fait et marqué pour la réclusion et l'obscurité où ses jours innocents s'écoulaient alors en paix.

CHAPITRE IV.

« Ma parole ! monsieur, le comté se perd. Nos opinions ne sont représentées ni dans le parlement ni hors du parlement. Le *Mercure* du comté a tourné casaque : qu'il soit maudit ! Et maintenant nous n'avons pas un seul journal pour exprimer les opinions des honnêtes gens de ce comté ! »

Ce discours était prononcé à l'occasion d'un des rares dîners que M. et M^{me} Caxton donnaient aux grands du voisinage ; et celui qui le prononçait n'était rien moins que le squire Rollick de Rollick-Hall, président des sessions trimestrielles.

J'avoue (car on me permit, ce jour-là, pour la première fois, non-seulement de dîner avec les invités, mais encore de rester après les dames, à cause de mon âge et de la promesse que j'avais faite de m'abstenir de tout

excès), j'avoue, dis-je, que moi, pauvre innocent, je fus fort en peine de deviner quel intérêt soudain pouvait faire dresser les oreilles à l'oncle Jack, à la mention du journal du comté, comme un cheval de bataille dresse les siennes au son du tambour, et pourquoi il franchit aussitôt l'intervalle qui le séparait du squire Rollick. Mais ce n'était pas à un gamin de mon âge à sonder les intentions d'un homme aussi profond. On ne pêche pas le saumon soupçonneux avec une épingle recourbée garnie d'un ver, comme on pêcherait un vairon ; ou, pour me servir d'une comparaison plus relevée, on ne pouvait pas dire de lui ce que saint Grégoire disait du Jourdain, « qu'un agneau le passerait facilement à gué. »

« Pas un journal du comté pour soutenir les droits de... ! »

Ici mon oncle s'arrêta comme embarrassé et me murmura à l'oreille :

« Quelle est son opinion ? »

— Je n'en sais rien, » répondis-je.

L'oncle Jack prit intuitivement dans sa mémoire la phrase qui lui venait à la bouche, et ajouta avec une intonation nasale : « Les droits de nos infortunés semblables ! »

Mon père se gratta les sourcils avec l'index, comme c'était son habitude lorsqu'il ne savait à quoi s'en tenir. Le reste de la compagnie regardait en silence.

« Infortunés semblables ! répéta M. Rollick ; allons donc ! »

Évidemment l'oncle Jack s'était fourvoyé. Il revint prudemment sur ses pas :

« Je veux dire nos respectables semblables. »

Puis il lui vint soudain à l'esprit qu'un *Mercur*e de province devait naturellement représenter l'intérêt agricole, et que si M. Rollick envoyait le *Mercur*e au diable, c'est qu'il était sans doute un de ceux qui commençaient déjà à appeler l'intérêt agricole un vampire. Ravi de cette prétendue découverte et croyant être dans la bonne voie, l'oncle Jack se monta et débita toutes les sottises^[1] qui furent depuis débitées à Covent-Garden et dans la salle du Commerce.

« Oui, respectables semblables, hommes de capital et de spéculation ! Car que sont ces squires campagnards en comparaison de nos riches

marchands ? Qu'est-ce que cet intérêt agricole qui prétend être le soutien du pays ?

— Prétend ! s'écria le squire Rollick ; il est bien réellement le soutien du pays ; et quant à ces fripons de manufacturiers qui ont acheté le *Mercure*...

— Acheté le *Mercure*, les misérables ! reprit l'oncle Jack qui venait enfin de trouver la voie. Soyez-en sûr, monsieur, cela fait partie d'un diabolique système de corruption qu'il faut dénoncer courageusement... Oui, comme je disais, qu'est-ce que cet intérêt agricole qu'ils veulent ruiner ? qu'ils prétendent si gorgé ? qu'ils appellent un *vampire* ? eux qui sont les vraies sangsues, ces venimeux *manufacturocrates* !... Nos semblables, monsieur ! Je puis bien appeler nos infortunés semblables les membres de cette classe souffrante dont vous êtes vous-même un des ornements ! Que peut-il y avoir de plus digne de nos efforts et de nos secours qu'un gentilhomme campagnard, comme vous, qui, avec un revenu nominal de... mettons cinq mille livres, est obligé d'entretenir son établissement, de payer la taxe des chiens, de soutenir le peuple par la taxe des pauvres, l'Église par la dîme, la justice, les prisons, les avoués et les huissiers par la contribution locale, et les chemins par les droits de péage ? tandis qu'il est ruiné par les hypothèques, les juifs et les douaires, qu'il a des cadets à pourvoir, des dépenses énormes à faire pour l'exploitation de ses bois, pour les engrais de sa ferme-modèle et l'élève des gros bœufs dont chaque livre de viande lui coûte cinq livres sterling de tourteaux ! Et puis les procès nécessaires pour maintenir ses droits ; les braconniers, les gardes-chasse, les voleurs de moutons et de chiens, les bedeaux, les inspecteurs, les jardiniers et l'intendant, cette canaille nécessaire ! Ah ! si jamais il y a eu quelqu'un que nous puissions vraiment appeler notre infortuné semblable, c'est bien un gentilhomme campagnard chargé d'un grand domaine ! »

Mon père prenait évidemment tout cela pour une excellente raillerie, car je voyais, aux commissures de ses lèvres, qu'il riait intérieurement.

Le squire Rollick, qui avait interrompu cette harangue par plusieurs exclamations d'assentiment, particulièrement aux mots de taxe des pauvres, dîme, contribution locale, hypothèques et braconniers, passa alors la bouteille à l'oncle Jack et lui dit poliment :

« Il y a beaucoup de vrai dans vos paroles, monsieur Tibbets. L'intérêt agricole approche de sa ruine, et quand il sera ruiné, je ne donnerais pas *ça* pour la vieille Angleterre ! » Et M. Rollick fit claquer le doigt avec le pouce. « Mais qu'y a-t-il à faire... à faire pour le Comté ? C'est là le diable !

— J'allais y arriver, reprit l'oncle Jack. Vous dites que vous n'avez pas un seul journal pour défendre votre cause et attaquer vos ennemis ?

— Non, depuis que les whigs ont acheté le *Mercur*.

— Eh ! bon Dieu ! monsieur Rollick, comment pouvez-vous supposer que justice vous sera rendue, si, en un temps pareil, vous négligez la presse ? La presse, monsieur, c'est... c'est l'air que nous respirons ! Ce qui vous manque, c'est un grand journal national, non, pas national, mais *provincial*, hebdomadaire, des propriétaires ; un journal qui soit constamment et libéralement soutenu par le parti puissant dont l'existence est en péril. Sans une telle feuille, vous êtes perdus, vous êtes morts, éteints, défunts, ensevelis vivants ; avec une telle feuille bien conduite, bien rédigée par un homme du monde, par un homme d'éducation, d'expérience pratique dans l'agriculture, qui connaisse bien la nature humaine, les mines, les céréales, les engrais, les assurances, les actes du parlement, les expositions de bétail, l'état des partis et les véritables intérêts de la société... avec un tel homme et une telle feuille, rien ne vous résistera. Mais il faut que cela se fasse par souscription, par association, par coopération, par une *grands société provinciale, bienfaisante, agricole et antinovatrice* !

— Ma foi ! monsieur, vous avez raison, dit M. Rollick en se frappant la cuisse, et, dès demain, je vais voir notre lord lieutenant. Il faut que son fils aîné triomphe aux élections de ce comté.

— Il triomphera si vous encouragez la presse et si vous fondez un journal, » dit l'oncle Jack en se frottant les mains. Puis les ayant étendues doucement, il les ramena peu à peu vers lui, comme s'il enfermait déjà dans ce cercle aérien les confiantes guinées de la compagnie non encore née.

Le bonheur réside toujours plus dans l'espoir que dans la possession ; et j'ose dire que l'oncle Jack éprouvait en ce moment, *circum præcordia* et par tout son corps de cinq pieds huit pouces, à l'éclat anticipé de la déesse

Moneta, un ravissement, plus délicieux que s'il avait joui, depuis dix ans, de la bourse du roi Crésus.

« Je ne pensais pas que l'oncle Jack fût tory, » dis-je à mon ? père le lendemain.

Mon père, qui s'occupait fort peu de politique, ouvrit de grands yeux.

« Êtes-vous whig ou tory, papa ?

— Hum ! fit mon père, il y a fort à dire sur les deux faces de la question. Vous savez, mon fils, que M^{me} Primmins a plusieurs moules pour notre beurre ; elle nous le sert tantôt sous la forme d'une couronne, tantôt avec l'empreinte plus populaire d'une vache. Tout cela est parfait pour les gens qui veulent donner au beurre une forme qui leur plaît, ou faire preuve d'habileté ; pour nous, contentons-nous de beurrer notre pain, de dire nos grâces et de payer la crémière. Comprenez-vous ?

— Pas du tout.

— Alors votre homonyme Pisistrate était plus fin que vous... Maintenant donnons à manger au canard... Où est votre oncle ?

— Il a emprunté la jument de M. Squills, et il est allé avec le squire Rollick faire visite au lord dont ils ont parlé.

— Oh ! oh ! reprit mon père, frère Jack est allé chercher un moule pour son beurre. »

En effet, l'oncle Jack joua si bien son jeu en cette occasion, et fit au lord lieutenant, avec lequel il eut un entretien particulier, un si beau prospectus et des calculs si minutieux, que, avant la fin de mes vacances, il était installé en un charmant bureau, au chef-lieu du comté, avec un appartement au-dessus et un traitement de cinq cents livres par an, pour soutenir la cause de ses infortunés semblables, les gentilshommes, squires, grands et petits fermiers, abonnés à la *Nouvelle gazette hebdomadaire, agricole et antinovatrice des propriétaires du comté de...* En tête de ce journal, l'oncle Jack fit graver une couronne supportée par un roseau et une houlette, avec cette devise : • PRO REGE JEX GREGE.

Tel fut le moule que l'oncle Jack adopta pour son beurre.

CHAPITRE V.

Il me sembla avoir fait un grand bond dans la vie lorsque je rentrai au collège. Je ne me sentais plus enfant. L'oncle Jack, avec l'argent de sa propre bourse, m'avait fait cadeau de ma première paire de bottes à la Wellington ; j'avais tant flatté ma mère, qu'elle avait ajouté de petites basques à des vestes jusqu'alors écourtées ; mes collets de chemise, accoutumés à retomber et à pendre comme des oreilles d'épagneul des deux côtés de mon cou, se redressèrent alors en oreilles de terrier, entourés d'une circonvallation de baleine, de bougran et de soie noire. J'avais près de dix-sept ans, et je me donnais les airs d'un homme.

Observons ici que cette crise dans la vie de l'adolescent, qui change le petit Sistry en M. Pisistrate, ou en Pisistrate Caxton, esq., que cette crise pendant laquelle nous nous arrogeons, avec le consentement tacite de nos aînés, le titre si longtemps envié de jeune homme, nous paraît toujours un élan et un bond. Nous ne remarquons pas les préparations graduelles qui nous y conduisent ; nous ne nous souvenons que d'une époque distincte où tous les signes et symptômes ont éclaté au milieu d'une commune effervescence : les bottes à la Wellington, le frac, le col, le duvet sur la lèvre supérieure, les envies de rasoir, les rêveries sur les jeunes demoiselles, et une nouvelle espèce de sentiment poétique.

Je commençai à lire des choses sérieuses, à comprendre ce que je lisais, et à jeter quelques regards inquiets sur l'avenir, avec l'idée vague que j'avais une place à conquérir dans le monde, et qu'on ne peut rien conquérir sans travail persévérant. J'arrivai ainsi à dix-sept ans, et j'étais le premier de ma classe lorsque je reçus les deux lettres que voici :

I

D'AUGUSTIN CAXTON, ESQ.

Mon cher fils,

J'ai fait savoir au docteur Herman que vous ne retournerez plus chez lui après les vacances prochaines. Vous êtes d'âge maintenant à songer aux embrassements de notre *alma mater*^[2], et aussi, je pense, assez studieux pour espérer les honneurs qu'elle accorde à ses plus dignes enfants. Vous êtes déjà admis au collège de la Trinité, et je me figure retrouver en vous l'image de ma jeunesse. Je vous vois errer dans ces magnifiques jardins qu'arrosent les méandres du Cam ; et, vous confondant avec moi, je rappelle à ma mémoire les rêves qui me hantaient alors que les carillons des cloches vibraient sur les ondes paisibles. *Verum secretumque* Μουσεῖον, *quam multa dictatis, quam multa invenitis* ! Là, dans cet illustre collège, à moins que cette génération n'ait dégénéré, vous vous mesurerez avec de jeunes géants. Vous verrez ceux qui, dans la magistrature, dans l'Église, dans l'État, ou dans les tranquilles cloîtres de la science, sont destinés à devenir les grands hommes de votre époque. Il ne vous est pas défendu d'aspirer à prendre rang parmi eux ; celui qui, dans sa jeunesse, peut mépriser le plaisir et aimer les jours laborieux, doit placer haut son ambition.

Votre oncle Jack dit qu'il fait des merveilles avec son journal, quoique M. Rollick grogne et déclare qu'il est plein de théories incompréhensibles pour les fermiers. L'oncle Jack, en réplique, prétend qu'il se crée un auditoire à lui, qu'il ne s'adresse pas à un public déjà existant, et se plaint de ce que son génie soit enfoui dans une ville de province. C'est réellement un très-habile homme, et j'ose dire qu'il aurait du succès à Londres. Il vient souvent dîner et coucher chez nous, et repart le lendemain matin. Son énergie est merveilleuse et contagieuse.

Pourrez-vous croire qu'il a réussi à allumer la flamme de ma vanité, en ne cessant de tisonner à la grille ? Métaphore à part, je m'occupe de recueillir toutes mes notes, et je m'étonne de voir combien facilement elles se rangent avec méthode, sous forme de chapitres et de livres. Je ne puis m'empêcher de sourire en ajoutant que je crois être sur la voie de devenir auteur ; et je souris encore davantage lorsque je pense qu'il a fallu votre oncle Jack pour m'inspirer une ambition si haute. Pourtant, j'ai lu quelques passages de mon livre à votre mère, et elle m'a dit : *C'est d'une grande*

beauté ; aussi cela m'encourage. Votre mère a beaucoup de bon sens, quoique je ne veuille pas dire qu'elle ait beaucoup d'instruction... il est étonnant qu'elle n'en ait pas plus, si l'on considère que Pic de la Mirandole n'était rien auprès de son père. Cependant il est mort, ce cher grand homme, sans jamais avoir fait imprimer une ligne ; tandis que moi... positivement, je rougis en songeant à ma témérité.

Adieu, mon fils ; employez pour le mieux le temps qui vous reste à passer à l'institut philhellénique. Un esprit bien nourri est le véritable panthéisme. Partout où il y a savoir, il y a Dieu. Ce n'est que dans les recoins de notre cerveau qui restent vides, que le vice trouve à se loger. S'il vient frapper à votre porte, mon fils, tâchez de pouvoir lui dire : « Il n'y a pas de place pour Votre Seigneurie... passez outre. »

Votre affectionné père,

A. CAXTON.

II

DE MADAME CAXTON.

Mon très-cher Sisty,

Vous revenez à la maison !... Mon cœur est si plein de cette pensée, qu'il me semble impossible de vous écrire autre chose. Cher enfant, vous revenez à la maison ; vous en avez fini avec l'école, vous en avez fini avec les étrangers, vous êtes à nous, vous êtes de nouveau notre fils ! Vous êtes à moi, comme vous étiez à moi dans votre berceau, dans votre chambre d'enfant et dans le jardin, Sisty, où nous nous jetions des marguerites !

Vous rirez de moi lorsque je vous dirai qu'aussitôt que j'appris que vous reveniez à la maison pour de bon, je me glissai hors de l'appartement et courus à mon tiroir, où vous savez que je garde tous mes trésors ! Il y a là votre petit bonnet que j'avais fait moi-même, et votre pauvre petite jaquette de nankin que vous étiez si fier de ne plus mettre... oh ! et beaucoup d'autres reliques du temps où vous étiez le petit Sisty, et où je n'étais pas cette froide et cérémonieuse *mère*, connue vous m'appellez maintenant, mais bien votre *chère maman*. Je les embrassai, Sisty, en me disant que mon petit enfant me revenait ! j'étais si folle, que j'oubliais toutes les longues années

qui se sont écoulées, et m'imaginai que je pourrais encore vous porter dans mes bras et vous apprendre doucement à dire : « Dieu vous bénisse, papa ! » Ah ! j'écris maintenant entre le rire et les larmes. Vous ne pouvez être ce que vous étiez ; mais vous êtes toujours mon cher fils, le fils de votre père, ce que j'ai de plus cher au monde, après ce père.

Je suis si heureuse que vous reveniez bientôt ! Venez tandis que votre père est chaudement occupé de son livre, tandis que vous pouvez l'encourager en son travail et l'y maintenir. Car, pourquoi ne serait-il pas grand et célèbre ? Pourquoi tout le monde ne l'admirerait-il pas autant que nous ? Vous savez combien j'ai toujours été fière de lui ; mais je désire que tout le monde sache pourquoi j'en étais si fière. Et pourtant, après tout, ce n'est pas uniquement parce qu'il est si sage et si savant... mais aussi parce qu'il est si bon, parce qu'il a un grand et noble cœur. Il faut que le cœur se montre dans le livre aussi bien que la science : car, quoiqu'il soit plein de choses que je ne comprends pas, à chaque instant j'y rencontre quelque chose que je comprends... et il me semble alors que ce cœur parle à tout l'univers.

Votre oncle a entrepris de faire publier le livre, et votre père ira avec lui à Londres pour cela, dès que le premier volume sera achevé.

Tout le monde se porte bien, excepté la pauvre M^{me} Jones, qui a une forte fièvre. Primmins lui fait porter un charme contre ce mal, et M^{me} Jones affirme qu'elle se trouve déjà beaucoup mieux. On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de vrai dans ces sortes de choses, quoiqu'elles paraissent tout à fait contraires à la raison. En effet, votre père dit : « Pourquoi pas ? un charme doit être accompagné d'un ardent désir de réussite de la part de celui qui le fait ; et qu'est-ce que le magnétisme, sinon un désir ? » Je ne comprends pas bien cela ; mais, comme dans tout ce que dit votre père, il y a un autre sens que celui qui saute aux yeux, j'en suis bien sûre.

Plus que trois semaines jusqu'aux vacances, et puis plus d'école, Sisty... plus d'école ! Je vais faire remettre à neuf votre chambre, et elle sera si jolie ! On vient pour cela demain.

Le canard se porte tout à fait bien, et je crois réellement qu'il ne boite plus tant.

Dieu vous garde, cher, cher enfant !

Votre affectionnée et heureuse mère,

K. C.

L'intervalle qui s'écoula entre ces lettres et la matinée où je devais retourner à la maison me parut comme un de ces longs jours pleins d'inquiétudes et de rêves, que j'avais passés, enfant, dans mon lit de malade. Je fis machinalement mes devoirs ; je composai une ode grecque pour mes adieux à l'Institut philhellénique. Le docteur Herman déclara que j'avais fait un chef-d'œuvre ; mais mon père, à qui je l'envoyai triomphant, me la retourna avec une lettre en mauvais anglais, qui parodiait tous mes barbarismes grecs en les imitant dans ma langue maternelle. J'avalai néanmoins ce poireau, et me consolai en pensant qu'après avoir passé six ans à apprendre à mal écrire le grec, je n'aurais plus aucune occasion de me servir d'un si précieux talent.

C'est ainsi qu'arriva le dernier jour. Alors je visitai seul, avec une sorte de douce mélancolie, chacun des lieux qui m'étaient familiers : la caverne de voleurs que nous avions creusée en hiver, et défendue à six contre toute la police du petit royaume ; la place près de l'enceinte où j'avais combattu mon premier combat ; le vieux tronc de hêtre sous lequel je m'asseyais pour lire les lettres de chez moi ! Avec mon couteau, riche de six lames (outre un tire-bouchon, un tire-bouton et un taille-plume), je sculptai mon nom en grandes capitales sur mon pupitre.

La nuit vint, la cloche sonna, et nous nous rendîmes dans nos chambres. J'ouvris la fenêtre et regardai dehors. Je vis les étoiles et cherchai quelle pouvait être la mienne, celle qui devait conduire à la célébrité et à la fortune le jeune homme entrant dans le monde. L'espoir et l'ambition remplissaient mon cœur, et pourtant la mélancolie les accompagnait. Ah ! lecteurs, lequel d'entre vous pourrait se rappeler toutes les pensées douces et tristes, tous les regrets du passé, regrets contenus et presque ignorés, tous ces vagues désirs de l'avenir, qui changent le plus grossier d'entre nous en poète, la veille du jour où nous sortons définitivement de l'enfance et du collège ?

1. [↑] M. Cobden dit dans un de ses discours : « En commençant nous débitons par des sottises. »
(*Note de l'auteur.*)
2. [↑] L'université.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce fut dans l'après-midi d'un beau jour d'été que la voiture me déposa devant la porte de mon père. M^{me} Primmins accourut pour me recevoir, et je n'échappai à la vive étreinte de sa main amie que pour être serré dans les bras de ma mère.

Dès que cette plus tendre des mères fut bien convaincue que je ne mourais pas de faim (j'avais dîné deux heures auparavant chez le docteur Herman), elle me conduisit doucement, à travers le jardin, vers le berceau.

« Vous trouverez votre père si content ! dit-elle en essuyant une larme. Son frère est avec lui. »

Je m'arrêtai. *Son frère !* Le lecteur le croira-t-il ? je n'avais jamais entendu dire qu'il eût un frère, tellement on parlait peu, devant moi, des affaires de famille. « Son frère ! dis-je. Ai-je donc un oncle Caxton comme j'ai un oncle Jack ?

— Oui, mon ami, » répondit ma mère. Et elle ajouta : « Votre père et lui n'étaient pas aussi bons amis qu'ils auraient dû l'être, et le capitaine a vécu loin de son pays. Mais ils sont maintenant tout à fait réconciliés, Dieu merci ! » Nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage. Nous étions arrivés au berceau, où était dressée une table couverte de vins et de fruits. On était au dessert. Les convives étaient mon père, l'oncle Jack, M. Squills, et un personnage grand, maigre, boutonné jusqu'au menton, droit, martial, majestueux, imposant, et qui paraissait digne de trouver place dans le *Livre de Chevalerie* de mon illustre ancêtre.

Tout le monde se leva lorsque j'entrai ; mais mon pauvre père, qui était toujours lent en ses mouvements, fut le dernier à me faire accueil. L'oncle Jack m'avait laissé sur les doigts la profonde empreinte de sa grande bague à cachet ; M. Squills m'avait tapé sur l'épaule en me disant que j'avais merveilleusement grandi ; mon parent nouvellement trouvé m'avait dit avec une grande dignité : « Monsieur mon neveu, donnez-moi votre main, je suis le capitaine de Caxton ; » et le canard familial lui-même avait retiré son bec de dessous son aile pour le frotter doucement contre mes jambes, ce qui était sa façon habituelle de saluer, avant que mon père, mettant sa blanche main sur mon front, et me contemplant avec une inexprimable douceur, m'eût dit : « De plus en plus ressemblant à votre mère ! Dieu vous bénisse ! »

Une chaise avait été laissée vide pour moi entre mon père et son frère, Je me hâtai de m'y asseoir, car je tremblais, j'étais rouge, j'étouffais presque, tant m'avait affecté la tendresse extraordinaire de mon père. En ce moment même j'eus conscience de ma nouvelle position. Je n'étais plus un écolier venant passer de courtes vacances à la maison ; j'étais de retour sous le toit paternel pour devenir moi-même un de ses supports. J'étais enfin un homme, ayant le privilège d'aider ou de consoler ces êtres si chers, qui jusqu'alors m'avaient élevé et soigné sans retour de ma part. C'est un moment très-grave dans notre vie que celui où nous rentrons à la maison *pour de bon*. La maison nous semble différente de ce qu'elle était. Auparavant nous n'étions, après tout, qu'une sorte de passager accueilli, choyé, fêté, à cause du peu de durée de notre heureuse liberté. Mais lorsqu'on revient à la maison pour de bon, qu'on est sorti de l'école et de l'enfance, on n'est plus un hôte de passage ni un enfant. On partage la vie de tous les jours, avec ses soucis et ses devoirs, on entre dans les *confidences* de la maison. N'est-ce pas, ami lecteur ? Aussi j'aurais pu cacher mon visage dans mes mains et pleurer !

Malgré sa simplicité et ses distractions, mon père avait de temps en temps des moments où il pénétrait au fond des cœurs ; et je crois vraiment qu'il lisait tout ce qui se passait dans le mien, aussi facilement que si ç'avait été du grec. Il me passa doucement le bras autour de la taille, et me dit tout bas : « Chut ! » puis, élevant la voix, il ajouta : « Frère Roland, il ne faut pas oublier de répondre à Jack.

— Frère Austin, répliqua le capitaine d'un ton solennel, monsieur Jack, si je puis prendre la liberté de l'appeler ainsi...

— Vous le pouvez, en vérité ! s'écria l'oncle Jack.

— Monsieur, reprit le capitaine en saluant, c'est une familiarité dont je suis honoré... J'allais dire que monsieur Jack s'était retiré du terrain.

— Loin de là, dit Squills en laissant tomber une poudre effervescente dans une mixture chimique qu'il avait préparée avec une grande attention, et qui se composait de xérès et de jus de limon ; loin de là ! M. Tibbets dont, soit dit en passant, l'organe de la combativité est très-développé, disait que...

— C'est un crime et une honte insigne, reprit l'oncle Jack, qu'en plein dix-neuvième siècle, un homme tel que mon ami le capitaine Caxton...

— De Caxton, monsieur Jack !

— De Caxton... distingué par ses talents militaires et son illustre naissance, un héros issu de héros, après avoir servi tant d'années et avec tant d'éclat dans les armées de Sa Majesté, ne soit qu'un capitaine à la demi-solde. Cela provient, dis-je, de l'infâme système de vénalité qui met en vente les honneurs, comme sous l'empire romain... »

Mon père dressa les oreilles ; mais l'oncle Jack continua avant que mon père eût réuni les forces nécessaires pour l'interruption qu'il méditait :

« Un système auquel, avec un peu d'effort, un peu d'union, il serait si facile de mettre fin. Oui, monsieur... » Et l'oncle Jack, frappant du poing sur la table, fit sauter deux cerises au nez du capitaine de Caxton... « Oui, monsieur, j'ose dire que je mettrais l'armée sur un tout autre pied. Si les officiers les plus pauvres et les plus méritants, comme le capitaine de Caxton, formaient, ainsi que je disais tout à l'heure, une grande association antiaristocratique, chacun payant une petite somme par trimestre, nous réaliserions un capital suffisant pour surenchérir sur tous ces individus sans mérite, et alors chaque homme de mérite aurait une chance honnête d'avancement.

— Pardieu ! monsieur, dit Squills, il y a quelque chose de grand dans cette idée. Qu'en pensez-vous, capitaine ?

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur, répliqua très-sérieusement le capitaine ; il n'y a qu'une seule source d'honneurs dans les monarchies. Ce serait une atteinte au premier devoir du soldat, le respect pour son souverain.

— Mais au contraire, dit M. Squills, ce serait toujours aux souverains qu'on devrait son avancement.

— L'honneur ! poursuivit en rougissant le capitaine, sans tenir compte de cette spirituelle interruption ; voilà la récompense du soldat. Que m'importe qu'un jeune freluquet achète un titre de colonel au détriment de mes droits ? Il ne m'achète ni mes blessures ni mes services, monsieur ; il ne m'achète pas la médaille que j'ai gagnée à Waterloo. Il est riche, et moi, je suis pauvre. On l'appelle colonel parce qu'il a payé ce titre. Cela lui va, c'est très-bien. Cela ne m'irait pas, à moi ! je préfère rester capitaine et trouver ma dignité, non pas dans mon titre, mais dans les services qui me l'ont valu. Une association de misérables fripons d'agents de change, car je connais ces gens-là, m'achèterait un régiment, à moi ! Je ne veux pas être impoli, sans quoi je dirais : « Qu'ils aillent au diable, monsieur Jack ! »

Une sorte de frémissement parcourut l'auditoire du capitaine. L'oncle Jack lui-même parut ému, car il fixa ses regards sur le terrible vétéran, mais sans ouvrir la bouche. La pause était embarrassante. M. Squills rompit le silence.

« J'aimerais à voir, dit-il, votre médaille de Waterloo. Vous ne l'avez pas sur vous ? »

— Monsieur Squills, répondit le capitaine, elle repose sur mon cœur pendant ma vie. Elle sera ensevelie dans mon cercueil, et je ressusciterai avec elle, lorsque l'ordre sera donné au jour de la grande revue ! »

Ce disant, le capitaine déboutonnait lentement son habit ; puis, détachant d'un ruban rayé le plus triste spécimen de l'art de l'orfèvrerie (je lui en demande bien pardon) qui ait jamais récompensé le mérite aux dépens du goût, il posa la médaille sur la table.

La médaille fit le tour, de main en main, sans qu'un mot fût prononcé.

« Il est étrange, dit enfin mon père, que de pareilles bagatelles puissent acquérir une si grande valeur, que l'homme expose aujourd'hui sa vie pour une chose pour laquelle, plus tard, il ne donnerait pas même un bouton. Un

Grec estimait au-dessus de tout quelques feuilles d'olivier tressées en couronne et placées sur sa tête, coiffure que nous trouverions très-ridicule à présent. Un Indien d'Amérique préfère une décoration de chevelures humaines, que nous regarderions tous, je crois, sauf monsieur Squills, qui est accoutumé à de pareilles choses, comme un ornement fort dégoûtant ; et mon frère fait plus de cas de ce morceau d'argent, qui peut valoir cinq schellings, que Jack d'une mine d'or, ou moi de la bibliothèque du Muséum de Londres. Un temps viendra où l'on trouvera cette décoration aussi vaine que les feuilles et les chevelures.

— Frère, dit le capitaine, il n'y a là rien d'étrange. C'est la chose du monde la plus simple pour un homme qui comprend les principes de l'honneur.

— C'est possible, reprit mon père avec douceur. J'aimerais à entendre ce que vous avez à dire sur l'honneur. Je suis sûr que ce serait très-édifiant pour nous tous. »

CHAPITRE II.

Discours de mon oncle Roland sur l'honneur.

« Messieurs, commença le capitaine en entendant l'appel direct qui lui était adressé, messieurs, Dieu fit la terre, mais l'homme fit le jardin. Dieu fit l'homme, mais l'homme se refait lui-même.

— C'est vrai ; par la science, dit mon père.

— Par l'industrie, dit l'oncle Jack.

— Par la condition physique de son corps, dit M. Squills. Il lui eût été impossible de se faire autre qu'il n'était d'abord dans la solitude des bois, s'il avait eu des nageoires comme un poisson, ou s'il n'avait pu que

baragouiner comme un singe. Les mains et la langue, monsieur, voilà les instruments du progrès.

— Monsieur Squills, dit mon père, Anaxagore a dit la même chose à propos des mains, longtemps avant vous.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? repartit M. Squills ; on ne pourrait jamais ouvrir la bouche s'il fallait ne dire que ce que personne n'a encore dit ; mais, après tout, notre supériorité réside moins dans nos mains que dans la grosseur de nos pouces.

— Albinus et notre savant William Lawrence ont fait une remarque semblable, observa de nouveau mon père.

— Que diable, monsieur, s'écria Squills, quel besoin avez-vous de tout savoir ?

— Tout ! oh ! non ; mais les pouces fournissent des sujets d'investigation à la plus simple intelligence, dit mon père avec modestie.

— Messieurs, recommença mon oncle Roland, il a été donné des mains et des pouces à l'Esquimau aussi bien qu'au savant et au chirurgien ; en est-il plus sage pour cela ?... Que diable, messieurs ! vous ne pouvez nous réduire ainsi à l'état de machines. Réfléchissez bien. L'homme, dis-je, se refait lui-même. Comment se refait-il ? *par le principe de l'honneur*. Son premier désir est de l'emporter sur quelqu'un ; sa première impulsion, de se distinguer entre ses semblables. Dieu met dans son âme une sorte de boussole, d'aiguille, qui tend toujours vers un même point : L'HONNEUR, dans ce que ceux qui l'entourent regardent comme honorable. C'est pourquoi, l'homme étant d'abord exposé aux dangers résultant des attaques des bêtes sauvages et d'hommes aussi sauvages que lui-même, le courage devient la première qualité que l'espèce humaine doit honorer. Aussi le sauvage est courageux ; il convoite des louanges pour son courage ; il se décore des peaux des bêtes qu'il a domptées, ou des chevelures des ennemis qu'il a vaincus. Et ne venez pas me dire, messieurs, que ces peaux et ces chevelures scalpées ne sont que des peaux de bêtes et des cuirs chevelus : ce sont les trophées de l'honneur. Ne venez pas me dire que ce sont des choses ridicules ou dégoûtantes : ce sont des choses glorieuses qui prouvent que le sauvage est sorti de l'égoïsme de la brute et qu'il attache du prix aux éloges que les hommes ne donnent jamais qu'aux actions qui assurent ou

augmentent leur bien-être. Plus tard, messieurs, nos sauvages découvrent qu'ils ne peuvent vivre en sécurité, à moins de se dire la vérité les uns aux autres : c'est pourquoi ils arrivent à estimer la *sincérité*, qui devient ainsi un principe d'honneur. Frère Austin nous dira que, dans les premiers temps, la sincérité fut toujours l'attribut d'un héros.

— C'est vrai, dit mon père, Homère ne manque pas de le donner à Achille.

— De là vient la nécessité d'une sorte de justice et de lois grossières. C'est pourquoi les hommes, après le courage chez le guerrier et la sincérité chez tous, commencent à attacher de l'honneur à la vieillesse, qu'ils chargent de maintenir la justice parmi eux. C'est ainsi, messieurs, que naquit la loi.

— Mais les premiers législateurs furent des prêtres, observa mon père.

— Messieurs, j'arrive à cette objection. D'où vient le désir des honneurs, si ce n'est de la nécessité où se trouve l'homme de surpasser ses semblables, en d'autres termes, de la nécessité de perfectionner ses facultés pour augmenter le bien-être d'autrui, quoique réellement il ne se doute pas de cette conséquence et ne cherche que les éloges ? Mais ce désir des honneurs est inextinguible, et naturellement l'on souhaite d'être récompensé jusqu'au delà du tombeau. C'est pourquoi celui qui a tué le plus de lions ou d'ennemis, est naturellement porté à croire qu'il aura la meilleure chasse et la meilleure place au banquet dans le pays d'outre-tombe. Dans toutes ses opérations la nature inspire à l'homme l'idée d'un pouvoir invisible, et le principe de l'honneur, c'est-à-dire le désir des louanges et des récompenses, lui fait rechercher l'approbation que ce pouvoir peut lui donner. De là vient la première et grossière idée de *religion* ; et dans l'hymne de mort qu'il chante attaché au poteau, le sauvage prédit les honneurs qui l'attendent. La société progresse ; on bâtit des hameaux ; la propriété s'établit. Celui qui possède plus qu'un autre a aussi plus de pouvoir que lui ; le pouvoir est un honneur. L'homme convoite l'honneur attaché au pouvoir, qui est attaché lui-même à la possession. Ainsi le sol se cultive, ainsi se forment des radeaux ; ainsi la tribu commerce avec la tribu ; ainsi se fonde le *commerce*, ainsi commence la *civilisation*. Messieurs, tout ce qui paraît le moins lié à l'honneur, lorsque nous approchons de nos jours, a son origine dans l'honneur et n'est qu'un

abus de ses principes. Si les hommes d'aujourd'hui sont des vendeurs et des marchands ; si même les honneurs militaires s'achètent ; si un fripon se fraye, au moyen de son argent, un chemin jusqu'à la pairie, tout cela naît d'une soif de l'honneur que la société, en vieillissant, a attaché aux signes extérieurs, à l'or, aux titres, au lieu de l'attacher comme autrefois à son essence intime, au courage, à la sincérité, à la justice, au travail. C'est pour cela, messieurs, que je dis que l'honneur est la base de toute amélioration de l'espèce humaine.

— Frère, vous avez argumenté comme un homme de l'école, dit M. Caxton avec admiration. Mais pourtant, à propos de cette médaille d'argent, ne retournons-nous pas aux siècles de barbarie en estimant si fort des choses qui n'ont pas de valeur intrinsèque, qui ne pourraient nous donner occasion de nous instruire ?

— Qui ne pourraient même payer une paire de bottes, ajouta l'oncle Jack.

— Ni vous épargner une seule attaque de ce maudit rhumatisme, que vous avez attrapé pour la vie dans ce bivouac nocturne au milieu des marais du Portugal, dit M. Squills ; sans parler de la balle qui vous est restée dans le crâne, ni de cette jambe de bois qui doit fort diminuer les effets salutaires de votre promenade accoutumée.

— Messieurs, reprit le capitaine sans se troubler, en remontant à ces siècles de barbarie, je remonte aux vrais principes de l'honneur. C'est précisément parce que cette médaille d'argent n'a point de valeur sur la place, qu'elle est au-dessus de tout prix ; car ainsi elle reste une preuve de mérite. Où serait la signification de mes services, si cette médaille pouvait me racheter ma jambe, ou si je pouvais la vendre pour quarante mille livres de rente ? Non, messieurs, sa valeur, la voici, c'est, que lorsque je la porte sur ma poitrine, on dit : « Ce triste vieillard n'est pas si inutile qu'il en a l'air. Il fut un de ceux ? qui sauvèrent l'Angleterre et délivrèrent l'Europe. » Et même, lorsque je la cache ici (après l'avoir baisée dévotement, l'oncle Roland la rattacha à son ruban et la remit à sa place), lorsqu'aucun œil ne la voit, sa valeur est plus grande encore pour moi, parce que je pense que ma patrie n'a pas abandonné les antiques et vrais principes de l'honneur, en payant le soldat qui s'est battu pour elle avec la même monnaie qui vous sert, monsieur Jack, à payer la note de votre bottier. Non, non, messieurs. Le courage étant la première vertu que l'honneur provoque, la première

d'où naquirent la sécurité et la civilisation, nous avons raison de préserver au moins cette vertu de toute tâche, de toute souillure de ces abominations mercenaires et sonnantes qui sont les vices de la civilisation, et non ses vertus. »

Ici mon oncle Roland s'arrêta ; puis, ayant rempli son verre, il se leva et dit d'un ton solennel :

« Une dernière rasade, messieurs ! Aux braves qui sont morts pour l'Angleterre ! »

CHAPITRE III.

« En vérité, mon ami, il faut boire cela. Je suis sûre que vous vous êtes refroidi ; vous avez éternué trois fois de suite.

— Oui, maman, parce que j'ai voulu prendre une prise du tabac de l'oncle Roland, rien que pour pouvoir dire que j'avais pris une prise dans sa tabatière... pour l'honneur de la chose, vous savez.

— Quelle est donc cette spirituelle remarque que vous fîtes en même temps et qui fit tant de plaisir à votre père, quelque chose sur les juifs et le collègue ?

— Les juifs et... ! Ah ! *pulverem Olympicum collegisse juvat*. Cela veut dire, ma chère mère, que c'est un plaisir de prendre une prise dans la tabatière d'un brave homme. Mettez là cette tisane, mère. Oui, je la boirai ; je vous dis que je la boirai... Maintenant, asseyez-vous là... Bien ! et dites-moi tout ce que vous savez de ce fameux vieux capitaine. Et d'abord, est-il plus vieux que mon père ?

— Assurément ! s'écria ma mère avec indignation ; il paraît de vingt ans plus âgé, quoiqu'il n'y ait réellement que cinq ans de différence. Votre père aura toujours l'air jeune.

— Et pourquoi l'oncle Roland a-t-il mis cet absurde *de français* devant son nom ? Pourquoi mon père et lui n'étaient-ils pas bons amis ? est-il marié ? a-t-il des enfants ? »

Scène de cette conférence : Ma petite chambre qui a été tendue d'un papier neuf pour fêter mon retour ; papier à treillage, avec fleurs et oiseaux, si frais, si brillant, si gai ! Mes livres rangés sur des rayons polis ; une table à écrire près de la fenêtre. Au dehors, clair de lune et silence. La fenêtre est entr'ouverte. On respire le parfum des fleurs et du foin fraîchement coupé. Onze heures passées. L'enfant est seul avec sa chère mère.

« Mon ami ! mon ami ! Vous me demandez tant de choses à la fois !

— Alors n'y répondez pas. Commencez par le Commencement comme fait la bonne Primmins pour ses contes de fées : Il y avait une fois...

— Eh bien, soit. Il y avait une fois, dit ma mère en me baisant entre les deux yeux, il y avait une fois dans le Cumberland un certain ministre qui avait deux fils. Son bénéfice était peu considérable, et les garçons devaient se frayer un chemin dans le monde. Tout près du presbytère, sur le sommet d'une colline, s'élevait une tour au milieu d'une vieille ruine ; et cette ruine, avec tout le pays d'alentour, avait autrefois appartenu à la famille du pasteur. Mais tout avait été vendu pièce par pièce, mon ami ; et il ne restait plus que la survivance du bénéfice, qui avait été assurée au dernier de la famille. De ces deux enfants, l'aîné était votre oncle Roland, et le cadet votre père. Je crois que leur première querelle naquit de la plus absurde des choses, comme dit votre père. Roland était excessivement susceptible pour tout ce qui regardait ses ancêtres. Il avait toujours les yeux collés sur le vieil arbre généalogique, ou bien lisait des histoires de chevaliers errants. Pour moi, je ne sais où commençait cette généalogie ; mais il paraît que le roi Henri II avait donné certaines terres du Cumberland à un sir Adam de Caxton, et depuis ce temps-là, voyez-vous, la généalogie se suit régulièrement de père en fils jusqu'au règne d'Henri V. À partir de ce prince, probablement par suite des troubles et des désordres résultant de la guerre des Roses, comme dit votre père, il y a une grande lacune ; on ne rencontre plus qu'un ou deux noms, sans dates ni mention de mariages, jusqu'au temps d'Henri VII, si ce n'est qu'un William Caxton est nommé dans un acte sous seing privé daté du règne d'Édouard IV. Or, il y avait dans l'église du village un superbe monument de bronze érigé en mémoire d'un

sir William de Caxton qui avait été tué à la bataille de Bosworth, en combattant pour le méchant Richard III. Vers le même temps vivait, comme vous savez, le grand imprimeur William Caxton. Eh bien, votre père, se trouvant dans la capitale, en visite chez sa tante, s'occupa de parcourir tous les vieux papiers qu'il put trouver au collège héraldique ; et il fut transporté de joie en se convainquant qu'il descendait, non de ce pauvre sir William qui avait été tué pour la défense d'une si mauvaise cause, mais du grand imprimeur, issu lui-même d'une branche cadette de cette famille, et aux descendants duquel ces biens étaient échus sous le règne d'Henri VIII. Ce fut à ce sujet que votre oncle Roland se brouilla avec lui, et je redoute vraiment de les voir retomber de nouveau sur la même question.

— Alors, chère maman, à ne consulter que le sens commun, je dois dire que mon oncle a tort ; pourtant, cela se comprend encore. Mais ce ne fut certainement pas la seule cause de discorde ? »

Ma mère baissa les yeux et passa doucement une de ses mains sur l'autre, comme c'était son habitude lorsqu'elle était embarrassée.

« Qu'y avait-il encore, bonne petite mère ? demandai-je d'un ton câlin.

— Je crois, c'est-à-dire je... je suppose qu'ils aimèrent tous deux la même jeune dame.

— Comment ! vous ne voulez pas dire que mon père ait jamais été amoureux d'une autre que vous ?

— Si, si, sérieusement, Sisty... Et même, ajouta ma mère, après un instant de silence, en poussant un soupir que j'entendis à peine, il n'a jamais été amoureux de moi ; et qui plus est, il a eu la franchise de me le dire.

— Et pourtant vous...

— Je l'épousai... oui ! dit ma mère en levant au ciel les yeux les plus doux et les plus purs où jamais amant ait pu désirer lire son destin. Oui, parce que son amour était sans espoir, parce que je savais que je pourrais le rendre heureux, parce que je savais qu'il finirait par m'aimer... et il m'aime ! Mon fils, votre père m'aime ! »

À ces mots, il vint aux joues de ma mère une rougeur aussi innocente que le fut jamais celle d'une vierge. Elle était si belle, si bonne et si jeune encore, après un si long temps, qu'il aurait fallu que mon père fût possédé

de Dussius, le diable des Teutons, ou de Nock, le démon maritime des Scandinaves, d'où les savants font dériver nos démons modernes, *Deuce* et *Old-Nick*, pour ne pas arriver à aimer une pareille créature.

Je baisai sa main sans dire un mot, car mon cœur était trop ému en ce moment ; puis je changeai en partie de sujet.

« De sorte que cette rivalité les brouilla encore davantage ? Et qui était cette dame ?

— Votre père ne me l'a jamais dit, et je ne le lui ai jamais demandé, répondit ma mère avec simplicité. Mais je sais qu'elle était bien différente de moi, très-accomplie, très-belle et de grande naissance.

— Malgré tout cela, mon père a été heureux de lui échapper. Mais passons. Que fit le capitaine ?

— Vers ce temps-là votre grand-père mourut, et peu après, une tante maternelle, qui était riche et économe, mourut aussi, leur laissant à chacun seize mille livres sterling. Votre oncle employa sa part à racheter, à un prix exorbitant, le vieux castel et quelques terres environnantes, qui ne lui rapportent pas, dit-on, trois cents livres par an. Avec le peu qui lui restait, il acheta une commission dans l'armée, et les deux frères se perdirent de vue jusqu'à la semaine dernière, époque du retour soudain de Roland.

— Il ne s'est pas marié avec cette jeune dame si accomplie ?

— Non, mais avec une autre, et maintenant il est veuf.

— Quoi ! il a été aussi inconstant que mon père ! et je suis sûr qu'il n'avait pas une aussi bonne excuse que lui. Comment cela s'est-il fait ?

— Je l'ignore. Il n'en parle jamais.

— A-t-il des enfants ?

— Deux : un fils, et, soit dit en passant, il ne faut jamais parler de lui. Votre oncle, lorsque je lui demandai comment sa famille était composée, me répondit brièvement : « J'ai une fille, madame. J'avais un fils, mais... — Il est mort ! » s'écria votre père d'une voix douce et pleine de compassion. « — Il est mort pour moi, frère... et vous ne prononcerez jamais son nom ! » Vous auriez dû voir l'air sévère de votre oncle. J'en étais tout effrayée !

— Mais sa fille, pourquoi ne l'a-t-il pas amenée ?

— Elle est encore en France, mais il parle d’aller la chercher ; et nous avons presque promis de leur faire visite lorsqu’ils seront dans leur terre du Cumberland... Dieu me bénisse ! voilà minuit qui sonne, et la tisane est toute froide !

— Encore un mot, chère maman, encore un mot. Le livre de mon père !... y travaille-t-il toujours ?

— Oh ! certainement ! s’écria ma mère en joignant les mains. Et il faut qu’il vous en fasse lecture, comme à moi... vous le comprendrez si bien ! J’ai toujours tant désiré de le voir célèbre, de voir le monde fier de lui comme nous-mêmes ! Car, Sisty, s’il avait épousé cette grande dame, il se serait animé peut-être, il aurait été plus ambitieux. Moi, je n’ai pu lui donner que du bonheur, je n’ai pas su le rendre grand.

— Pourtant il vous a écoutée enfin.

— Moi ! dit ma mère en secouant la tête avec un doux sourire ; non, pas moi ; mais votre oncle Jack, qui, je suis heureuse de le dire, a enfin su mettre la main sur lui.

— La main sur lui, chère maman ! Je vous en prie, prenez garde à l’oncle Jack, sans quoi nous serons tous engloutis dans quelque mine de houille, ou bien nous sauterons en l’air avec une grande compagnie nationale pour transformer les feuilles de thé en poudre à canon.

— Méchant enfant ! » dit ma mère en riant. Puis ayant pris son bougeoir, et s’étant arrêtée tandis que je remontais ma montre, elle ajouta d’un air rêveur : « Pourtant Jack est fort habile, et si nous pouvions faire fortune, pour vous, Sisty...

— Mon Dieu ! vous m’effrayez, mère. Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Et si *mon frère* était le moyen qui doit produire Austin aux yeux du monde...

— Votre frère, madame, suffirait pour faire sombrer tous les vaisseaux qui sont dans la Manche, » dis-je assez irrévérencieusement. Je m’en repentis avant que ces paroles fussent bien sorties de ma bouche ; et, jetant les bras autour du cou de ma mère, j’effaçai par mes baisers la peine que je lui avais faite.

Je restai seul dans ma chambrette, où j'avais toujours dormi d'un sommeil si doux et si facile : mais j'aurais tout aussi bien fait, ce soir-là, de me coucher sur de la paille hachée. Je me tournai de côté et d'autre sans pouvoir m'endormir. Je me levai, mis ma robe de chambre, allumai ma bougie et m'assis à la table près de la fenêtre. D'abord je pensai à cette esquisse inachevée de la jeunesse de mon père, qui venait d'être tracée si brusquement devant moi. J'en complétais les couleurs, m'imaginant que ce tableau expliquait tout ce qui m'avait si souvent embarrassé dans mes conjectures. Je compris, sans doute par quelque sympathie secrète de ma nature, car l'expérience ne pouvait m'avoir appris que peu de chose, je compris, dis-je, comment un esprit ardent, sérieux, investigateur, se débattant contre l'amour sous le poids de la science, avait pu, lorsque ce stimulant lui avait été brusquement ravi, tomber dans le calme d'une étude passive et sans but. Je compris comment dans l'indolence d'un mariage heureux, mais sans amour, avec une compagne si douce, si prévenante, si soigneuse, mais si peu faite pour exciter, pour tourmenter, pour allumer une intelligence naturellement calme et méditative, années sur années s'étaient écoulées dans une oisiveté savante et solitaire. Je compris aussi comment mon père, étant entré dans cette phase du milieu de la vie, où tous les hommes sont portés à l'ambition, entendit de nouveau peu à peu les voix mystérieuses qui avaient gardé le silence pendant si longtemps ; et comment l'esprit, secouant enfin le poids de la nonchalance que lui avait imposé un cœur trompé et déçu, aperçut encore une fois, belle comme dans sa jeunesse, la renommée, seule véritable maîtresse du génie !

Oh ! comme j'étais heureux du paisible triomphe de ma mère ! Comme, en jetant mes regards sur le passé, je découvrais les progrès qu'elle avait faits tous les ans dans l'excellent cœur de mon père ! Avec quel bonheur je voyais que ce qui n'avait été d'abord que bienveillance s'était changé en amour, et que les habitudes et les innombrables anneaux de cette chaîne des douces affections domestiques avaient remplacé, chez l'homme vraiment bon, la sympathie qui manquait d'abord au savant isolé !

Je pensai ensuite à ce vieux soldat grisonnant, au regard d'aigle, avec sa tour en ruine et ses terres stériles ; je vis devant moi son enfance fière, chevaleresque, pleine de préjugés, glissant à travers les débris du castel ou se courbant sur l'arbre généalogique tout moisi. Et ce fils, pour quelle noire

offense était-il renié ? La terreur s'emparait de moi. Et cette fille, sa chère brebis, son tout, était-elle belle ? Avait-elle des yeux bleus comme ma mère, ou un grand nez romain et des sourcils épais comme le capitaine Roland ? Et je rêvai, je rêvai, je rêvai... et la bougie s'éteignit... et le clair de lune devint plus brillant et plus calme, jusqu'à ce qu'enfin, voyageant en ballon avec l'oncle Jack, je vins à tomber dans la mer Rouge... sur quoi la voix bien connue de la bonne Primmins me rappela à la vie, en criant :

« Bonté divine ! l'enfant ne s'est pas mis au lit de toute cette éternelle nuit ! »

CHAPITRE IV.

Je me hâtai de descendre aussitôt que je fus habillé, parce que je voulais revoir mes endroits favoris : le petit bout de jardin où j'avais semé des anémones et du cresson, la promenade le long du mûr tapissé de pêchers, le bassin où j'avais pris à l'hameçon des goujons et des perches.

En arrivant dans le vestibule, j'aperçus mon oncle Roland dans une position très-difficile. La servante lavait avec une brosse les dalles du corridor ; elle était grasse, et il est étonnant combien une femme grasse paraît plus grasse encore à *quatre pattes* ! Je disais donc que la servante lavait les dalles, le dos tourné au capitaine, qui méditait évidemment une sortie et regardait l'obstacle qu'il avait devant lui, en toussant d'une manière très-intelligible : hélas ! la servante était sourde. Je m'arrêtai, curieux de voir comment l'oncle Roland se tirerait de ce dilemme.

Trouvant ses *hem* ! inutiles, mon oncle se fit aussi mince que possible et se glissa le long du mur à gauche ; au même instant la fille se tourna brusquement pour frotter à sa droite, et obstrua complètement par cette manœuvre l'étroite issue à travers laquelle l'espoir venait de poindre aux

yeux de son prisonnier. Mon oncle s'arrêta immobile ; et, à vrai dire, il n'aurait pu avancer d'un pouce sans se trouver personnellement en contact avec les charmes arrondis qui bloquaient ses mouvements. Mon oncle ôta son chapeau et se gratta le front, en proie à une grande perplexité. En ce moment, par un léger tour de ses flancs, l'ennemi, tout en lui laissant la faculté de retourner sur ses pas, lui enleva toute chance de sortir de ce côté. Mon oncle se hâta de faire retraite et se présenta devant l'aile droite de l'ennemi. Il avait à peine fait cette évolution que, sans regarder derrière elle, celle qui faisait le blocus poussa de côté le seau qui gênait ses opérations et le plaça de manière à former une barricade redoutable, que la jambe de mon oncle ne pouvait songer à franchir. Aussi le capitaine Rolland leva vers le ciel des yeux qui imploraient du secours, et je l'entendis s'écrier distinctement :

« Plût à Dieu que ce fût une créature en culotte ! »

Heureusement en ce moment la servante tourna la tête. À la vue du capitaine, elle se leva aussitôt, recula le seau et tira une révérence effrayée.

Mon oncle Roland porta la main à son chapeau.

« Je vous demande mille pardons, ma brave fille, dit-il ; et après un léger salut il se glissa dehors.

— Vous avez la politesse du soldat, oncle, dis-je en passant mon bras sous celui du capitaine Roland.

— Chut ! mon garçon, dit-il avec un grave sourire et en rougissant jusqu'aux tempes ; chut ! dites du gentilhomme. Pour nous toute femme est une dame, de par le droit de son sexe. »

Or, j'ai eu souvent, depuis, l'occasion de me rappeler cet aphorisme de mon oncle ; et il m'a expliqué comment un homme si plein de préjugés sur le chapitre de l'orgueil de race n'a jamais regardé comme une faute, de la part de mon père, d'avoir épousé une femme dont la généalogie était aussi courte que celle de ma mère. Elle eût été une Montmorency que mon oncle n'eût pu se montrer plus respectueux et plus galant qu'il ne l'était envers l'humble descendante des Tibbets. Il avait une opinion que je ne vis jamais soutenir ou approuver par nul autre homme fier de sa naissance, une opinion déduite du raisonnement suivant :

1° Que la naissance n'a pas de valeur par elle-même, mais par la transmission de certaines qualités qui doivent se perpétuer dans la descendance d'une race de guerriers, savoir : la sincérité, le courage, l'honneur ;

2° Que, tandis que du côté féminin dérivent nos facultés les plus intellectuelles, nos facultés morales dérivent du côté masculin : un homme capable et spirituel a généralement une mère capable et spirituelle ; un homme brave et honorable a un père brave et honorable. C'est pourquoi les qualités qui doivent se perpétuer dans une famille sont les qualités viriles, qui ne dérivent que du côté paternel. Il prétendait encore que, tandis que l'aristocratie a des notions plus hautes et plus chevaleresques, le peuple a généralement des idées plus spirituelles et plus vives. Par conséquent, pour empêcher la noblesse de ne plus produire que des buses, un croisement avec le peuple, pourvu qu'il se fasse toujours du côté féminin, est non-seulement excusable, mais encore profitable. Finalement, mon oncle soutenait que, tandis que l'homme est un animal grossier, violent et sensuel, qui a besoin de toutes sortes d'associations pour se dignifier et se civiliser, la femme est naturellement susceptible de tous les beaux sentiments, de tous les desseins généreux, et qu'elle n'a qu'à rester dans la vérité de son caractère de femme pour devenir la digne compagne d'un roi. Idées bizarres, déraisonnables peut-être et sujettes à controverse en ce qui concerne l'opinion sur les races, si même cette opinion est soutenable ; mais mon oncle Roland était un homme aussi excentrique, aussi plein de contradictions que... que... ma foi ! que vous et moi, lecteur, quand nous nous aventurons à penser par nous-mêmes.

« Eh bien, jeune homme, à quelle profession vous destinez-vous ? me demanda mon oncle. Vous ne choisissez pas l'armée, je le crains.

— Je n'y ai jamais songé, mon oncle.

— Dieu merci ! nous n'avons pas encore eu de légiste dans la famille, ni d'agent de change, ni de marchand... hem ! »

Je vis que mon illustre ancêtre l'imprimeur s'était soudain élevé dans ce *hem !*

« Mais, mon oncle, il y a des hommes honorables dans toutes les professions.

— Assurément, monsieur. Ce qui ne veut pas dire que l'honneur soit le premier principe de toutes les professions.

— Pourtant il peut le devenir, si la profession est exercée par un homme d'honneur. Il y a eu des soldats qui ont été de grandes canailles ! »

Mon oncle prit un air rêveur, et ses noirs sourcils se rencontrèrent.

« Vous avez raison, enfant, j'ose le dire, répliqua-t-il avec douceur. Mais pensez-vous que j'aurais, à regarder ma vieille ruine, si elle avait été achetée dans le principe par quelque marchand de harengs, comme le premier ancêtre des Pole, autant de plaisir que j'en éprouve actuellement de savoir qu'elle fut donnée par Henry Plantagenêt à un chevalier, à un gentilhomme qui descendait d'un Anglo-Danois du temps du roi Alfred, en récompense des services qu'il lui avait rendus en Aquitaine et en Gascogne ? Et prétendez-vous que je serais devenu ce que je suis, si je n'avais, dès mon enfance, associé cette vieille tour avec tous les souvenirs de ce qu'avaient été et avaient dû être ses possesseurs, chevaliers et gentilshommes ? Je serais devenu, jeune homme, un être bien différent de ce que je suis, si, à la tête de ma généalogie, on avait mis un marchand de harengs : ce qui ne veut pas dire que le marchand de harengs n'ait pu être tout aussi honnête homme que l'Anglo-Danois, Dieu lui donne la paix !

— Et pour la première raison vous pensez sans doute que mon père ne serait jamais devenu ce qu'il est, s'il n'avait fait cette remarquable découverte, relativement à notre descendance, du grand imprimeur William Caxton ! »

Mon oncle bondit connue s'il avait été frappé d'une balle ; il bondit si maladroitement, considérant la nature d'une de ses jambes, qu'il serait tombé dans un carré de fraisiers, si je ne l'avais retenu par le bras.

« Quoi ! vous... vous, jeune singe ! s'écria le capitaine en me repoussant dès qu'il eut reconquis son équilibre. Avez-vous donc hérité de cette absurde idée que mon frère s'est mise dans la tête ? Voulez-vous supplanter sir William de Caxton, qui combattit et mourut à Bosworth, par l'artisan qui rendait des brochures imprimées en lettres gothiques dans le sanctuaire de Westminster ?

— Cela dépend des preuves, mon oncle.

— Non, monsieur ; comme toutes les grandes vérités, cela dépend de la *foi* ! Aujourd'hui les hommes, continua mon oncle avec un air d'indicible dégoût, demandent des preuves de la vérité !

— C'est une triste fantaisie qu'ils ont, sans doute, mon cher oncle ; mais jusqu'à ce qu'une vérité soit prouvée, comment pouvons-nous savoir que c'est une vérité ? »

Je croyais bien avoir pris mon oncle dans cette question sagace ; mais non : il glissa au travers comme une anguille.

« Monsieur, dit-il, tout ce qui, dans la vérité, rend le cœur d'un homme plus chaud et son âme plus pure, n'est pas une science : c'est une croyance. La preuve, monsieur, est une menotte ; la croyance est une aile. Prouver qu'on a eu tel ou tel ancêtre sous le règne de Richard ! vous ne pouvez pas même prouver d'une manière satisfaisante, pour un logicien, que vous êtes le fils de votre père ! Un homme religieux ne cherche pas à prouver sa religion. La religion n'est pas comme les mathématiques. La religion, il faut la sentir et non la prouver. Il y a beaucoup de choses dans la religion d'un brave homme qui ne sont pas dans le catéchisme... La preuve, continua mon oncle s'animant de plus en plus, la preuve, monsieur, c'est un jacobin lâche, vulgaire, niveleur, canaille. La foi, c'est un gentilhomme loyal, généreux, chevaleresque ! Non, non, prouvez tout ce qu'il vous plaira, vous ne m'ôterez jamais une croyance qui m'a fait...

— La plus noble créature qui ait jamais dit des absurdités, interrompit mon père, survenu juste au bon moment, comme le dieu d'Horace. Qu'est-ce donc, frère, que vous voulez croire absolument, malgré toutes preuves contraires ? »

Mon oncle garda le silence et se mit à fouiller énergiquement le gravier avec le bout de sa canne.

« Il ne veut pas croire, dis-je malicieusement, à notre illustre ancêtre l'imprimeur. »

Le front calme de mon père se couvrit de nuages pour un moment.

« Frère, dit le capitaine d'un air hautain, vous avez le droit d'avoir des idées à vous, mais vous devriez prendre garde qu'elles ne viennent souiller votre enfant.

— Souiller ! » répéta mon père ; et pour la première fois je vis dans ses yeux une étincelle de colère, mais il se contint aussitôt. « Rétractez ce mot, mon cher frère !

— Non, monsieur, je ne le rétracterai pas. Révoquer en doute les archives de la famille !

— Les archives ! une plaque de bronze dans une église de village, en contradiction avec tous les documents du collège héraldique !

— Renier pour ancêtre un chevalier mort au champ d'honneur !

— En défendant la pire des causes que les hommes aient jamais défendue !

— Un chevalier mort pour son roi !

— Un roi qui avait assassiné ses neveux !

— Un chevalier qui avait notre cimier sur son casque !

— Et pas de cervelle dessous, sans quoi il ne se serait jamais fait casser le crâne pour un misérable assassin !

— Un vil imprimeur qui s'épuisa pour gagner de l'argent !

— Le savant et glorieux importateur de l'art qui a éclairé le monde ! Préférer pour ancêtre, à un homme que les savants et les sages ne nomment jamais sans lui rendre hommage, un indigne, obscur et stupide nigaud en cotte de mailles, qui n'a laissé d'autre souvenir qu'une plaque de bronze dans une église de village ! »

Le visage de mon oncle devint livide.

« Assez, monsieur, assez ! Je suis suffisamment insulté. J'aurais dû m'y attendre. Je vous souhaite bien le bonjour, à vous et à votre fils ! »

Mon père était frappé d'horreur. Le capitaine se dirigeait en clopinant vers la grille ; un moment encore, il était hors de notre enceinte. Je courus me pendre après lui.

« Mon oncle, c'est moi qui suis cause de tout cela. Entre vous et moi, je suis tout à fait de votre avis ; je vous en prie, pardonnez-nous à tous deux. À quoi pensais-je donc de vous contrarier ainsi ? Et mon père, qui était si heureux de votre visite ! »

Mon oncle s'arrêta, cherchant le loquet de la porte. Mon père nous avait rejoints ; il prit sa main.

« Que sont tous les imprimeurs qui ont vécu jusqu'à ce jour, et tous les livres qu'ils ont imprimés, auprès d'une blessure faite à ton noble cœur, frère Roland ? Honte sur moi ! Vous connaissez le faible d'un savant. Sans doute je n'aurais jamais dû apprendre à ce garçon quelque chose qui pût vous faire de la peine, frère Roland, quoique je ne me rappelle pas, continua mon père d'un air embarrassé, lui avoir jamais parlé de cela. Pisistrate, si vous estimez ma bénédiction, respectez, comme un de vos ancêtres, sir William de Caxton, le héros de Bosworth. Venez, venez, frère !

— De quelque côté que je retourne la chose, dit l'oncle Roland, je suis un vieux fou ! Ah ! petit coquin, c'est toi qui ris de nous deux !

— J'ai donné ordre de servir le déjeuner sur la pelouse, dit ma mère en sortant du vestibule, ayant sur les lèvres son plus joyeux sourire, et j'espère que le diable ne fera rien qu'à votre fantaisie aujourd'hui, frère Roland !

— Nous avons déjà assez du diable, mon amie, » dit mon père en s'essuyant le front.

Ainsi, tandis que les oiseaux gazouillaient au-dessus de nos têtes, ou sautillaient familièrement sur le gazon pour becqueter les miettes qu'on leur jetait ; tandis que le soleil montait encore à l'orient, et que les feuilles frémissaient sous l'effort de la brise parfumée du matin, nous nous mîmes à table, tous aussi réconciliés de cœur, tous aussi bien disposés à remercier Dieu de la belle nature qui nous entourait, que si la rivière n'avait jamais été rougie par le sang répandu à Bosworth, et que si cet excellent M. Caxton n'avait pas mis aux prises tout le genre humain par son invention, mille fois plus provocante pour nos instincts de combativité, que le son de la trompette et l'éclat des bannières.

CHAPITRE V.

« Frère, dit M. Caxton, nous ferons un tour jusqu'au camp romain. »

Le capitaine sentait que cette proposition était la plus grande preuve de réconciliation que mon père pût imaginer, car 1^o c'était une très-longue promenade, et mon père détestait les longues promenades ; 2^o c'était le sacrifice du travail de tout un jour à son grand ouvrage. Et pourtant, avec cette sensibilité délicate que les hommes généreux possèdent seuls, l'oncle Roland accepta sur-le-champ la proposition. S'il avait refusé, mon père aurait eu un poids sur le cœur pendant un mois entier. Et comment le grand ouvrage aurait-il pu se continuer, si l'auteur avait été sans cesse dérangé par un chagrin ou un remords ?

Une demi-heure après le déjeuner, les deux frères s'éloignèrent bras dessus bras dessous ; et je les suivis d'un peu loin, admirant la démarche assurée du vieux soldat en dépit de sa jambe de bois. C'était fort intéressant d'écouter leur conversation et de remarquer les contrastes existant entre ces deux empreintes originales sorties du moule toujours variable de dame nature, qui ne stéréotype jamais ; car je ne crois pas qu'on puisse trouver même deux puces identiquement pareilles.

Mon père n'était pas un observateur empressé et minutieux des beautés de la campagne. L'organe de la localité était si rudimentaire chez lui, que je crois qu'il se serait égaré dans son propre jardin. Mais le capitaine était d'une exquise sensibilité pour toutes les impressions des objets extérieurs. Il ne lui échappait jamais un trait du paysage. Il s'arrêtait pour regarder chaque vieux tronc d'arbre à l'aspect fantastique ; son œil suivait l'alouette qui prenait l'essor à ses pieds ; et lorsque du sommet des collines descendait un air plus frais, ses narines se dilataient comme pour l'aspirer avec volupté.

Mon père, avec toute sa science, et quoique l'étude l'eût mis à même de puiser dans les trésors de toutes les langues, était bien rarement éloquent. Le capitaine mettait en ses discours une chaleur et une passion qui, jointes à sa voix émouvante et à ses gestes animés, donnaient une tournure poétique

à la moitié de ce qu'il disait. Il y avait quelque chose de fier et d'altier dans toutes les phrases de Roland, dans chaque intonation de sa voix, dans chaque jeu de sa physionomie ; mais, à moins de faire monter mon père sur son grand dada (son illustre ancêtre l'imprimeur), un homœopathe n'eût pas trouvé en lui assez d'orgueil pour une seule de ses doses. Il n'était pas même fier de n'avoir pas de fierté. Hérissez toutes ses plumes, ce ne sera jamais qu'une colombe irritée. Mon père était calme et doux, mon oncle vif et bouillant ; mon père raisonnait, mon oncle imaginait ; mon père avait rarement tort, mon oncle n'avait jamais bien raison ; mais, comme mon père disait un jour : « Roland bat le buisson jusqu'à ce qu'il fasse envoler l'oiseau que nous cherchons ; il n'est jamais dans son tort sans nous montrer le vrai. Tout dans mon oncle était sévère, âpre, angulaire ; tout dans mon père était doux, poli, arrondi avec une grâce naturelle. Le caractère de mon oncle jetait une multiplicité d'ombres, comme un édifice gothique sous le ciel du Nord ; mon père était toujours éclairé comme un temple grec, à midi, sous le ciel méridional.

Leur aspect répondait à leurs caractères. Le grand profil aquilin de mon oncle, son teint bronzé, son œil de feu, sa lèvre supérieure toujours tremblante, formaient un contraste remarquable avec le profil délicat de mon père, son œil calme et rêveur et l'imperturbable douceur de son sourire. Le front de Roland était très-haut et se terminait en pic au sommet de la tête, où les phrénologues placent l'organe de la vénération ; mais il était étroit et sillonné de rides profondes. Celui d'Augustin était peut-être aussi haut, mais une douce et soyeuse chevelure cachait naturellement sa hauteur en laissant voir sa vaste largeur, où l'on ne découvrait pas une ride.

Il existait toutefois une grande ressemblance de famille entre les deux frères. Lorsqu'un sentiment plus doux s'emparait de Roland, il avait tout l'air d'Augustin ; lorsqu'une grande émotion animait mon père, vous auriez pu le prendre pour Roland. J'ai souvent pensé depuis, lorsque la vie m'eut donné une plus grande expérience des hommes, que si leurs destinées avaient été échangées dans leurs jeunes ans, si Roland s'était livré à la littérature, si mon père avait été contraint d'embrasser une vie active, chacun d'eux, tout étrange que cela puisse paraître, aurait eu plus de succès dans le monde : car la passion et l'énergie de Roland auraient donné à ses études un but immédiat et forcé ; il aurait pu devenir historien ou poète. Ce

n'est pas l'étude seule qui fait un écrivain, c'est la vigueur. Dans l'esprit, comme dans une cheminée, il faut rétrécir l'ouverture pour faire brûler le feu vivement. D'autre part, si mon père avait été forcé d'entrer dans le monde pratique, la calme profondeur de sa pénétration, la clarté de sa raison, la justesse générale de ses idées acquises par la méditation, tout cela joint à un caractère que ne pouvaient agiter ni pertes ni revers, à l'absence totale de vanité et d'amour-propre, de préjugés et de passions, aurait pu faire de lui un conseiller très-sage et éclairé dans les grandes affaires de la vie, un jurisconsulte, un diplomate, un homme d'État, que sais-je ? voire un grand général, si son humanité n'était venue contrarier ses calculs stratégiques.

Mais la lente circulation de son sang n'étant jamais stimulée par l'action, et l'étant trop peu même par son ambition de savant, le cercle de l'esprit de mon père s'élargit, s'élargit au point que ses contours se fondirent enfin dans le grand océan de la contemplation ; l'énergie passionnée de Roland, enfiévrée par tous les obstacles de sa lutte avec ses pareils, et rétrécie de plus en plus à mesure qu'elle s'efforçait d'entrer dans les canaux étroits de la discipline active et du devoir, manqua également sa vocation, et celui qui aurait pu devenir poète ne fut qu'un humoriste.

Mais parmi tous ceux qui vous ont connus, quel est celui qui aurait pu vous souhaiter autres que vous ne fûtes, ô vous, naïves, affectueuses, honnêtes et simples créatures ? oui, simples toutes les deux, malgré tout le savoir de l'une, malgré tous les préjugés, tous les caprices, toutes les irritabilités, toutes les lubies de l'autre ! Roland et Augustin, vous voilà tous deux assis sur les hauteurs du vieux camp romain. Sur les genoux de mon père est ouvert un volume des *Stratagèmes* de Polyœnus (ou bien est-ce Frontinus ?) ; les moutons paissent dans les fossés des circonvallations ; un taureau, arrêté au milieu de la campagne où défilaient les brillantes cohortes des Romains, vous regarde d'un œil curieux. Et votre fils, votre biographe, se tient derrière vous les bras croisés ; puis, lorsque le savant lit une description de bataille, ou que le soldat montre avec sa canne les divers postes qu'il s'imagine avoir été occupés par l'armée, Pisistrate complète ce paysage pastoral en y ajoutant les aigles d'Agricola et les chars armés de faux de la reine Boadicee.

CHAPITRE VI.

« Il ne fait jamais deux heures de suite le même temps dans ce pays, » dit mon oncle Roland lorsque, après le dîner ou plutôt après le dessert, nous rejoignîmes ma mère au salon.

En effet, une pluie fine et froide était survenue pendant les deux dernières heures, et, quoiqu'on fût en juillet, il faisait aussi froid qu'en octobre. Ma mère me dit quelque chose à l'oreille et je sortis. Dix minutes après, les bûches (car nous demeurions en un pays de forêts) flambaient joyeusement dans la grille. Pourquoi ma mère n'avait-elle pas sonné et ordonné à la servante d'allumer le feu ? Cher lecteur, le capitaine Roland était pauvre et faisait de l'économie une vertu de premier ordre.

Les deux frères approchèrent leurs chaises du foyer, mon père à gauche, mon oncle à droite ; ma mère et moi, nous nous assîmes pour jouer au jeu du renard et des oies.

On apporta le café... une tasse pour le capitaine, car le reste de notre société évitait ce breuvage échauffant. Et cette tasse était ornée du portrait de... Sa Grâce le duc de Wellington !

Pendant notre visite au camp romain, ma mère avait emprunté la chaise de M. Squills et poussé jusqu'à notre ville de marché, dans le dessein exprès d'offrir aux yeux du capitaine la figure aimée de son vieux général.

Mon oncle changea de couleur, se leva, porta à ses lèvres la main de ma mère et se rassit en silence.

« J'ai ouï dire, dit le capitaine un moment après, que le marquis de Hastings, qui est de la tête aux pieds un vrai soldat et un vrai gentilhomme (ce qui n'est pas peu dire, vu que sa taille mesure soixante-quinze pouces), lorsqu'il reçut à Donnington Louis XVIII exilé, meubla l'appartement de Sa Majesté exactement comme celui qu'elle avait occupé aux Tuileries. C'était là une attention royale (vous savez que milord Hastings descend des

Plantagenêts), une attention royale pour un roi. Cela coûta quelque argent et fit quelque bruit. Une femme peut, avec une simple tasse de porcelaine, faire preuve d'un cœur aussi royalement délicat, et cela si tranquillement, frère Austin, que nous autres hommes ne voyons là qu'une chose fort ordinaire.

— Vous êtes un si grand adorateur des femmes, Roland, qu'il est triste de vous voir vivre seul. Il faut vous remarier. »

Mon oncle commença par sourire, puis fronça le sourcil, puis poussa un profond soupir.

« Le temps vous paraîtra bien long dans votre vieille tour, pauvre frère, sans autre compagnie que celle de votre petite fille.

— Et le passé ! dit mon oncle ; le passé, ce monde immense...

— Lisez-vous encore vos vieux bouquins de chevalerie, Froissard et les chroniques, Palmerin d'Angleterre et Amadis des Gaules ?

— Mais, répondit mon oncle en rougissant, j'ai essayé de m'instruire au moyen de livres un peu plus substantiels... Et puis, ajouta-t-il avec un malin sourire, nous allons avoir votre grand ouvrage, qui nous fera passer plus d'un long hiver.

— Hum ! fit mon père modestement.

— Savez-vous, reprit mon oncle, que dame Primmins est une femme très-intelligente, pleine d'imagination et grande conteuse d'histoires ?

— N'est-ce pas, mon oncle ? m'écriai-je en laissant mon *renard* dans un coin. Ah ! si vous l'aviez entendue contant l'histoire du roi Arthur et du lac enchanté, ou celle de la méchante Femme blanche !

— Je les lui ai déjà entendu conter toutes deux.

— Quel démon vous êtes, frère ! Ma chère amie, il faut faire attention à cela. Ces capitaines sont des hommes dangereux dans une maison rangée. Où avez-vous trouvé, je vous prie, l'occasion d'avoir des rapports aussi intimes avec M^{me} Primmins ?

— Une fois je suis entré dans sa chambre tandis qu'elle raccommodait mon bas, et une autre fois... »

Mon oncle s'arrêta et baissa les yeux.

« Une autre fois ?... allons, allons, expliquez-vous.

— Je suis arrivé au moment où elle chauffait mon lit, dit mon oncle à demi-voix.

— Ah ! ah ! dit ma mère innocemment, voilà pourquoi les draps ont été brûlés au milieu. J'avais deviné que c'était la bassinoire.

— Je suis tout confus ! balbutia mon oncle.

— Il y a de quoi, dit mon père. Une femme qui était jusqu'ici au-dessus de tout soupçon ! Mais voyons, continua-t-il en remarquant la tristesse de mon oncle, et convaincu qu'il calculait le prix de douze yards de toile de Hollande ; voyons, vous fûtes toujours vous-même un fameux rapsode ou conteur. Allons, Roland, racontez-nous quelque histoire de votre cru, quelqu'une de vos aventures qui vous ait laissé une vive impression.

— Allumons d'abord les bougies, » dit ma mère.

Les bougies furent apportées, les rideaux fermés... et nous approchâmes tous nos chaises du foyer. Mais dans l'intervalle mon oncle était tombé dans une sombre rêverie, et lorsque nous l'invitâmes à commencer, il parut secouer avec effort quelque pénible souvenir.

« Vous me demandez, dit-il, de vous conter quelque aventure qui m'ait laissé une profonde impression. Je vous dirai une histoire qui est étrangère à ma vie, mais dont le souvenir m'a longtemps poursuivi. Elle est triste et étrange, madame.

— *Madame* à moi, frère ! dit ma mère d'un ton de reproche, en laissant tomber sa petite main sur la grosse main brûlée du soleil que le capitaine étendait vers elle en parlant.

— Austin, vous avez épousé un ange ! » s'écria mon oncle. Et il est, je crois, le seul beau-frère qui ait jamais émis une assertion aussi hasardée.

CHAPITRE VII.

L'histoire de mon oncle Roland.

« Ce fut en Espagne, peu importe où ni comment, que le sort me fit faire prisonnier un officier français du même grade que moi ; j'étais alors lieutenant. Il y avait entre nous une si grande similitude de sentiments que nous devînmes intimes amis ; ce fut l'ami le plus intime que j'aie jamais eu, ma sœur, en dehors de ce cercle si cher. C'était un rude soldat que le monde n'avait pas bien traité, mais qui ne lui en faisait jamais de reproches et qui soutenait n'avoir eu que selon ses mérites. L'honneur était son idole, et le sentiment de l'honneur lui tenait lieu de tout.

« Nous étions alors tous deux volontaires au service de l'étranger, dans ce pire des services, la guerre civile ; lui d'un côté, moi de l'autre, chacun de nous peut-être mécontent de la cause qu'il avait épousée. Nos relations de famille aussi étaient à peu près pareilles. Il avait un fils qui était tout pour lui dans ce monde, après sa patrie et son devoir. Moi aussi, j'avais alors un fils, quoique de quelques années plus jeune. »

Le capitaine s'arrêta un instant : nous échangeâmes quelques coups d'œil, et tous ceux qui l'écoutaient éprouvèrent une sensation douloureuse et suffocante.

« Nous avions coutume, frère, de parler de ces enfants, de nous représenter leur avenir, de comparer nos espérances et nos rêves. Nous espérions, nous rêvions la même chose. Il ne nous fallut que peu de temps pour nous faire ces confidences. Mon prisonnier fut envoyé au quartier général et bientôt après échangé.

« Je le perdais de vue jusqu'à l'année dernière. Me trouvant alors à Paris, je m'informai de mon vieil ami et j'appris qu'il habitait R..., à quelques milles de la capitale. Je lui rendis visite. Je trouvai sa maison vide et déserte. Ce jour-là même on l'avait conduit en prison sous la prévention d'un crime terrible. J'allai le voir dans sa prison, et c'est de sa propre bouche que j'ai appris son histoire. Son fils avait été élevé, du moins il

aimait à le croire, dans les habitudes et les principes des hommes d'honneur ; et lorsqu'il eut achevé son éducation, il vint habiter R... avec lui. Le jeune homme avait coutume d'aller souvent à Paris. Un jeune Français aime le plaisir, et le plaisir se trouve à Paris. Le père ne voyait en cela rien que de naturel, et privait sa vieillesse de quelques douceurs pour subvenir aux folles dépenses de son fils.

« Peu de temps après l'arrivée du jeune homme, mon ami s'aperçut qu'on le volait. L'argent qu'il gardait dans son bureau était soustrait, il ne savait comment et ne pouvait deviner par qui. Cela devait se faire la nuit. Il se cacha et fit le guet. Il vit un fantôme glisser furtivement ; il vit une fausse clef appliquée à la serrure ; il s'élança en avant, saisit le coupable et reconnut son fils ! Que devait faire le père ? Ce n'est pas à vous que je le demande, sœur ; c'est à ces hommes. C'est à vous, fils, à vous, père, que je le demande.

— Le chasser de la maison ! m'écriai-je.

— Il devait faire son devoir et corriger le malheureux, dit mon père. *Nemo repente turpissimus semper fuit.*

— Le père fit ce que vous lui auriez conseillé, frère. Il garda le jeune homme, il lui fit des remontrances ; il fit plus... il lui donna la clef du bureau : « Prenez ce que je puis vous donner, dit-il ; j'aime mieux être réduit à la mendicité que de savoir mon fils voleur. »

— Très-bien ! Le jeune homme se repentit et devint un honnête homme ? » demanda mon père.

Le capitaine Roland secoua la tête.

« Le jeune homme promit de se corriger et parut se repentir. Il parla des tentations de Paris, de la table de jeu ; de quoi ne parla-t-il pas ? Il cessa ses visites de tous les jours à la capitale. Il parut s'appliquer à l'étude... Quelque temps après, le voisinage fut alarmé par des récits de vols nocturnes sur la route. Des hommes masqués et armés dépouillaient les voyageurs et faisaient même effraction dans les maisons.

« La police prit l'alerte. Un soir, un ancien frère d'armes frappa à la porte de mon ami. Il était tard. Le vétéran (il était privé d'une jambe, comme moi... étrange coïncidence), le vétéran était au lit. Il s'empessa de se lever, lorsque son domestique l'eut réveillé et lui eut dit que son vieil ami blessé

et sanglant cherchait un asile sous son toit. Toutefois la blessure était légère. Le voyageur avait été attaqué et volé sur la route. Le lendemain matin on envoya chercher l'autorité du lieu. L'homme dépouillé détailla ce qui lui avait été pris : quelques billets de cinq cents francs dans un portefeuille sur lequel étaient brodés son nom et une couronne : il était vicomte. Le blessé resta à dîner. Tard dans la matinée, le fils de son ami parut. À sa vue le blessé tressaillit ; son ami le vit pâlir. Un moment après, prétextant une indisposition subite, le blessé se retira dans sa chambre et fit prier son ancien camarade de se rendre auprès de lui.

« Mon ami, lui dit-il, pouvez-vous me rendre un service ? Allez chez le magistrat et retirez ma déposition.

— Impossible. Quel caprice avez-vous là ? »

« L'hôte frémit.

« Je ne veux pas, dit-il, à mon âge être dur pour les autres. Qui sait à quelles tentations le voleur a succombé ? qui sait quels sont ses parents ?... d'honnêtes gens que son crime déshonorerait à jamais ! Bon Dieu ! s'il est découvert, on l'enverra au bagne... au bagne !

— Eh qu'importe ! le voleur ne savait-il pas ce qu'il bravait ?

— Mais son père le savait-il ? » s'écria l'hôte.

« Un trait de lumière frappa mon infortuné compagnon d'armes. Il saisit la main de son ami : « Vous avez pâli à la vue de mon fils ; où l'aviez-vous déjà rencontré ? parlez.

— Sur la route de Paris, la nuit dernière. Son masque s'était dérangé... Retirez ma déposition.

— Vous vous trompez, dit froidement mon ami. J'ai vu mon fils couché, et je lui ai donné ma bénédiction avant de me mettre au lit moi-même.

— Je vous crois, reprit son hôte ; et jamais mon téméraire soupçon ne dépassera mes lèvres... mais retirez ma déposition. »

« Le volé retourna à Paris avant la nuit. Le père s'entretint de ses études avec son fils ; il le suivit dans sa chambre, attendit qu'il fût couché, et, au moment où il se disposait à se retirer, le jeune homme lui dit : « Père, vous avez oublié de me donner votre bénédiction. »

« Le père revint sur ses pas, posa la main sur la tête de son fils et pria. Il était crédule... comme tous les pères ! Il était convaincu que son ami s'était trompé. Il se retira pour se coucher et s'endormit. Il se réveilla subitement au milieu de la nuit, et, je cite ses paroles : « J'entendis comme une voix qui me réveilla... une voix qui me disait : *Lève-toi et cherche !* Je me levai aussitôt, j'allumai une bougie et me dirigeai vers la chambre de mon fils. La porte était fermée. Je frappai une fois, deux fois, trois fois... pas de réponse. Je n'osais appeler tout haut, de peur d'éveiller les domestiques. Je descendis l'escalier... j'ouvris la porte de derrière... j'entrai dans l'écurie. Mon cheval y était, mais pas celui de mon fils. Mon cheval hennit. Il était vieux comme moi, mon brave coursier de Mont-Saint-Jean ! Je rentrai sans faire de bruit, je me cachai dans l'ombre du mur à côté de la porte de l'appartement de mon fils, et j'éteignis ma lumière. Il me semblait que j'étais un voleur moi-même. »

— Frère, interrompit ma mère à demi-voix, racontez vous-même, ne nous citez plus les paroles de ce père infortuné. Je ne sais pourquoi, cela me paraîtra moins horrible. »

Le capitaine fit signe de la tête qu'il se rendait à ce désir.

« Avant le jour, mon ami entendit ouvrir doucement la porte de derrière ; un pas retentit dans l'escalier, une clef grinça dans la serrure de la porte près de laquelle il se trouvait. Le père se glissa dans la chambre à la faveur des ténèbres, derrière son fils qu'il ne voyait pas.

« Il entendit le bruit du briquet, la bougie fut allumée, la lumière se répandit par la chambre ; mais il avait eu le temps de se cacher derrière le rideau de la fenêtre. L'homme qui était devant lui demeura un moment immobile, paraissant écouter attentivement, car il tourna d'abord à droite puis à gauche son visage couvert de ce masque hideux qu'on porte en temps de carnaval. Ce masque noir fut enfin enlevé. Était-il possible que ce fût là le visage de son fils ? du fils d'un brave !... il était pâle, pâle des terreurs d'un misérable ; son front était couvert d'une sueur infâme ; son œil était hagard et injecté de sang. Il ressemblait à un lâche en face de la mort.

« Le jeune homme s'avança, ou plutôt se traîna vers le secrétaire, ouvrit un tiroir secret et y déposa le contenu de ses poches ainsi que son horrible masque. Le père s'approcha sans bruit, regarda par-dessus l'épaule de son

fil et aperçut dans le tiroir le portefeuille où était brodé le nom de son ami. Cependant le fils avait sorti ses pistolets, qu'il désarma prudemment ; il se disposait à les serrer avec le reste quand son père l'arrêta par le bras : « Voleur, tu feras bientôt usage de ces armes ! »

« Les genoux du fils s'entre-choquèrent, un cri de grâce s'échappa de ses lèvres ; mais lorsque, revenu de sa poltronnerie, il vit qu'il n'était pas sous la griffe de quelque mercenaire de la loi, et que c'était la main de son père qui avait saisi son bras, cette basse audace qui ne connaît que la crainte née d'une cause matérielle, et non celle qu'inspire la honte, cette basse audace lui revint aussitôt.

« Silence, monsieur, dit-il ; ne perdez pas le temps en reproches, car je crois que les gendarmes sont sur mes traces. Il est bon que vous soyez ici, vous pourrez jurer que j'ai passé la nuit à la maison. Lâchez-moi, vieillard, j'ai encore ces témoins à cacher. »

« Et il montrait ses vêtements humides et souillés de boue. Il avait à peine cessé de parler que les murailles frémirent ; on entendit, sur le pavé de la route, le bruit des pas de plusieurs chevaux.

« Ils arrivent ! Allons, vieux radoteur, sauvez votre fils du bain.

— Le bain ! le bain ! s'écria le père chancelant. C'est vrai, le bain ! »

« On frappait violemment à la porte. Les gendarmes entouraient la maison. « Ouvrez, au nom de la loi ! » On ne fit pas de réponse, on n'ouvrit pas. Quelques gendarmes, qui avaient fait le tour de la maison, arrivèrent dans la cour de derrière. De la fenêtre de la chambre de son fils, le père vit soudain la lueur des torches et les ombres fantastiques des chasseurs d'hommes. Il entendit le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils descendirent de leurs chevaux. Il entendit une voix qui criait : « Oui, voici le cheval gris du voleur ; voyez, il est encore tout fumant de sueur ! »

« Devant et derrière, aux deux portes, recommencèrent les coups et les cris : « Ouvrez, au nom de la loi ! » Puis les fenêtres des maisons voisines commencèrent à s'illuminer, puis l'espace se remplit rapidement de curieux arrachés au sommeil. Tout le monde se levait, et la foule se précipitait autour de la maison pour savoir quel crime ou quelle honte avait fait irruption dans la demeure du vieux soldat.

« Soudain retentit dans cette maison la détonation d'une arme à feu : une minute après, la porta de devant s'ouvrit et le soldat apparut sur le seuil. « Entrez, dit-il aux gendarmes ; que voulez-vous ?

— Nous cherchons un voleur caché dans cette enceinte.

— Je le sais. Montez, et vous le trouverez ; je vais vous montrer le chemin. »

« Il monta l'escalier et ouvrit la chambre de son fils ; les officiers de justice s'y précipitèrent. Sur le plancher était étendu le cadavre du voleur.

« Ils se regardèrent étonnés.

« Prenez ce qui vous reste, dit le père. Prenez le mort arraché au bagne, prenez le vivant dont les mains sont encore souillées du sang du mort ! »

« J'assistai au procès de mon ami. La vérité s'était répandue avant le jugement. Il était là avec ses cheveux gris, ses membres mutilés, la profonde balafre qui sillonnait son visage, et la croix de la Légion d'honneur sur sa poitrine ; et lorsqu'il eut achevé sa déposition, il ajouta ces mots : « Ce fils que j'avais élevé pour la France, je l'ai sauvé d'un arrêt qui eût épargné sa vie pour la flétrir et la déshonorer. Est-ce un crime ? Je vous donne ma vie en échange du déshonneur de mon fils. Mon pays a-t-il besoin d'une victime ? J'ai vécu pour la gloire de ma patrie, je peux mourir sans murmurer pour donner satisfaction à ses lois, sûr que, si vous me blâmez, vous ne me mépriserez pas ; sûr que les mains qui me livreront au bourreau jetteront des fleurs sur ma tombe. Ainsi j'avoue tout. Moi, soldat, je promène mes regards sur un peuple de soldats, et, au nom de la croix qui brille sur ma poitrine, je défie les pères français de me condamner ! »

« Le soldat fut acquitté, ou, du moins, le verdict répondit à ce qu'on appelle dans nos cours un *homicide justifiable*. Des acclamations s'élevèrent que rien ne put réprimer ; la foule l'aurait porté en triomphe jusqu'en sa maison, mais son aspect repoussait ces vanités. Il rentra chez lui, mais le jour suivant on le trouva mort à côté du berceau sur lequel il avait prononcé sa première prière pour son innocent enfant.

« Et maintenant je demande au père et au fils : Condamnez-vous cet homme ? »

CHAPITRE VIII.

Mon père parcourut trois fois le salon de haut en bas ; puis, s'étant arrêté devant la cheminée, il regarda son frère et parla en ces termes :

« Je condamne cet acte, Roland. Cet homme n'était qu'un orgueilleux égoïste. Je comprends que Brutus ait tué ses fils. Par ce sacrifice il sauva sa patrie. Mais que sauva cette pauvre dupe d'un sentiment exagéré ? rien que son propre nom. Il ne pouvait effacer le crime de l'âme de son fils, ni le déshonneur de sa mémoire ; il ne pouvait que satisfaire son vain orgueil, et, sans qu'il s'en doutât, son action lui fut soufflée par le démon, qui répète toujours au cœur de l'homme : « Redoute les opinions des hommes plus que la loi de Dieu ! » Ô mon cher frère, ce dont les esprits comme le vôtre doivent surtout se garder, ce n'est pas le mal dans ce qu'il a de bas, mais le mal qui revêt une noblesse trompeuse en se parant de la royale magnificence du bien. »

Mon oncle se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, regarda dehors un moment comme pour aspirer un air plus frais, puis la referma doucement et vint se rasseoir sur sa chaise. Mais, pendant le peu de temps que la fenêtre était restée ouverte, un phalène était entré.

« De pareils récits, reprit mon père d'un ton de compassion, déclamés par quelque grand tragédien ou dits dans ton style simple, mon frère, de pareils récits ne sont pas inutiles. Ils pénètrent le cœur pour le rendre plus sage ; et toute sagesse est pleine de douceur, mon cher Roland. Ils nous adressent à nous-mêmes la question que tu nous as faite : « Condamnez-vous cet homme ? » Et la raison répond comme j'ai répondu : « Nous avons pitié de l'homme, nous condamnons son action. Nous... Prenez garde, chère amie, ce phalène va se brûler. Nous... *ouish ! ouish !* »

Mon père essayait de chasser le papillon. Mon oncle se retourna, et, prenant le mouchoir avec lequel il avait cherché à cacher l'émotion que trahissait son visage, il réussit à éloigner le phalène de la flamme. Je voulus

l'attraper dans le chapeau de paille de mon père ; mais ce diable de papillon se moquait de nous, tantôt s'élevant jusqu'au plafond, tantôt se précipitant sur les lumières fatales. Comme par une impulsion simultanée, mon père s'approcha d'une bougie, mon oncle de l'autre ; et au moment où le phalène voletait en rond, ne sachant laquelle choisir pour son bûcher funèbre, elles furent éteintes toutes les deux. Les braises étaient presque entièrement consumées dans la grille, et dans l'obscurité soudaine la douce voix de mon père se fit entendre comme celle d'un être invisible :

« Nous nous mettons dans les ténèbres, mon frère, pour sauver des flammes un phalène ! Faisons-nous moins pour nos semblables ? Éteignons, oh ! éteignons humainement la lumière de notre raison, lorsque les ténèbres sont plus favorables à notre miséricorde ! »

Mon oncle s'était retiré avant que les bougies fussent rallumées. Son frère le suivit. Ma mère et moi nous nous rapprochâmes pour causer à voix basse.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Je me lève toujours de grand matin. Heureux l'homme matinal ! Tous les matins le jour vient à lui avec un amour virginal, plein de fleurs, de pureté et de fraîcheur. La jeunesse de la nature est contagieuse comme la joie d'un enfant heureux. Je ne crois pas qu'on puisse appeler *vieux* un homme qui se lève de bonne heure et qui se promène au point du jour. Et vous, jeunes gens... oh ! retenez mes paroles : le jeune homme en robe de chambre et en pantoufles, qui bâille à midi sur son déjeuner, n'est qu'une image décrépite de celui qui voit la première rougeur du soleil sur les montagnes et la rosée scintiller sur les fleurs des haies.

Je fus surpris, en passant près du cabinet de mon père, de voir ses fenêtres ouvertes ; plus surpris encore, en jetant un coup d'œil dans l'intérieur, de le voir courbé sur ses livres : car, jusqu'alors, je ne l'avais jamais vu travailler qu'après déjeuner. Les personnes studieuses ne sont généralement pas matinales. Hélas ! quel que soit leur âge, elles sont rarement jeunes. Oui, le grand ouvrage se poursuit sérieusement. Cette étude n'est plus un jeu, c'est désormais un travail.

Je passai la grille et arrivai sur la route. Quelques chaumières donnaient signe de leur retour à la vie, mais ce n'était pas encore l'heure du travail, et je ne fus salué, sur la route, d'aucun *Bonjour, monsieur*. Soudain, à un détour que le feuillage d'un hêtre m'avait caché jusque-là, j'arrivai en plein sur mon oncle Roland.

« Eh quoi ! c'est vous, monsieur ? Si matinal ! Écoutez, cinq heures sonnent.

— Pas plus ! Alors j'ai bien marché pour un boiteux. Il doit y avoir plus de quatre milles, pour aller et venir, d'ici à ***.

— Vous avez poussé jusqu'à *** ! pas pour affaire ? Personne n'y doit être levé !

— On trouve toujours quelqu'un debout dans les auberges. Les valets d'écurie ne dorment jamais. Je suis allé commander mon humble chaise attelée de deux chevaux. Je vous quitte aujourd'hui, neveu.

— Ah ! mon oncle, nous vous avons offensé. J'étais fou ; ce maudit impr...

— Bah ! reprit mon oncle vivement, m'offenser ! je vous en défie, enfant ! »

Et il me serra rudement la main.

« Mais cette détermination Soudaine ! Hier encore, au camp romain, vous projetiez avec mon père une excursion au château de G...

— Ne comptez jamais sur un homme capricieux. Il faut que je sois à Londres ce soir.

— Vous reviendrez demain ?

— Je ne sais quand je reviendrai, » dit mon oncle avec tristesse ; et il garda le silence pendant quelques moments. Enfin, s'appuyant un peu plus sur mon bras, il continua : « Jeune homme, vous m'avez plu. J'aime votre front ouvert et hardi sur lequel la nature a écrit : Ayez confiance en moi. J'aime ces yeux limpides qui regardent bravement un homme en face. Il faut que je vous connaisse mieux... que je vous connaisse beaucoup. Il faut que vous veniez me voir quelque jour dans le donjon ruiné de votre ancêtre.

— De tout mon cœur ! Et vous me montrerez la vieille tour.

— Avec les restes des fortifications extérieures ! s'écria mon oncle en brandissant sa canne.

— Et l'arbre généalogique.

— Oui, et l'armure que votre trisaïeul porta à Marston-Moor.

— Et la plaque de bronze dans l'église, mon oncle.

— Au diable ce gamin ! Allons, venez ici. J'ai trois fois envie de vous casser la tête, monsieur.

— C'est bien dommage que personne n'ait cassé la tête à ce misérable imprimeur avant qu'il ait eu l'impudence de nous déshonorer en ayant de la famille, n'est-ce pas, mon oncle ? »

Le capitaine Roland essaya de froncer les sourcils, mais il ne put y parvenir.

« Bast ! » fit-il ; puis il s'arrêta pour prendre une prise. « Le monde des morts est vaste ; pourquoi leurs ombres nous coudoieraient-elles ?

— Nous ne pouvons jamais échapper à ces ombres, mon oncle. Elles nous hantent toujours. Nous ne pouvons ni penser ni agir sans que l'âme de quelque homme qui a vécu avant nous vienne nous montrer notre chemin. Les morts ne meurent pas, surtout depuis...

— Depuis quand, mon garçon ? Vous parlez bien.

— Depuis que notre illustre ancêtre a propagé l'imprimerie, » répondis-je avec majesté.

Mon oncle se mit à siffler : *Malbrouk s'en va-t-en guerre*.

Je n'eus pas le courage de le taquiner plus longtemps.

« Faisons la paix ! dis-je en m'introduisant prudemment dans le cercle où pouvait porter sa canne.

— Non ; je vous préviens...

— La paix ! et faites-moi le portrait de ma cousine, votre jolie petite fille, car je suis sûr qu'elle est jolie.

— Eh bien, oui, la paix ! dit mon oncle en souriant. Mais il faudra que vous veniez juger par vous-même de la beauté de votre cousine. »

CHAPITRE II.

L'oncle Roland est parti. Avant de s'en aller, il est resté enfermé pendant une heure avec mon père, qui l'a accompagné ensuite jusqu'à la porte. Nous étions tous réunis autour de lui lorsqu'il est monté dans sa chaise. Après son départ, j'essayai de sonder mon père sur ce qui pouvait l'avoir décidé si soudainement ; mais il fut impénétrable sur tout ce qui avait rapport aux secrets de son frère. Le capitaine lui avait-il confié la cause de son mécontentement contre son fils ? C'était là un mystère qui me tourmentait souvent ; mon père resta muet sur ce sujet avec ma mère et avec moi. Pourtant M. Caxton fut visiblement inquiet pendant deux ou trois jours. Il ne s'occupait plus de son grand ouvrage, se promenait souvent seul ou accompagné seulement du canard, et sans même avoir un livre à la main. Mais peu à peu les habitudes studieuses lui revinrent ; ma mère retaila ses plumes et l'ouvrage se continua.

Pour moi, abandonné souvent à moi-même, surtout le matin, je commençais à rêver sans cesse de l'avenir. Ingrat que j'étais, le bonheur du toit paternel cessait de me satisfaire. J'entendais dans le lointain le mugissement du grand monde, et j'errais impatient sur ses rivages.

Un soir enfin, après quelques modestes *hum* ! mon père céda en rougissant, mais sans affectation, à mes prières réitérées, et me lut quelques parties de son grand ouvrage. Je ne puis exprimer les sentiments que cette lecture fit naître en moi. C'était une sorte d'effroi plein d'admiration et de respect : car le plan de ce livre était si vaste, et une science si étendue et si variée avait été déployée dans son exécution, qu'il me sembla qu'un esprit venait d'ouvrir devant moi un monde nouveau, un monde qui avait toujours existé à mes pieds, mais que mon aveuglement ne m'avait pas permis d'apercevoir jusque-là. L'indicible patience qu'il avait fallu, pendant tant d'années, pour réunir tous ces matériaux ; la facilité avec laquelle un génie calme et puissant les avait assemblés en un système harmonieux ; l'humilité si vraie avec laquelle le savant exposait les trésors amassés dans le cours de sa vie laborieuse : tout cela se combinait pour réprimer mon ambition impatiente, tout en me remplissant d'orgueil d'être le fils d'un tel père ; et cet orgueil épargna bien des souffrances à mon amour-propre blessé.

C'était, en effet, un de ces livres qui prennent toute une existence. Comme le *Dictionnaire de Bayle*, ou l'*Histoire* de Gibbon, ou les *Fasti Hellenici* de Clinton, c'était un livre auquel des milliers de livres n'avaient

contribué que pour faire ressortir d'une manière plus franche l'originalité de son auteur. Mon père avait jeté dans la fournaise de son esprit tous les vases d'or de tous les siècles ; mais il était sorti du moule une monnaie nouvelle, qui ne portait d'autre empreinte que la sienne. Heureusement le sujet de cet ouvrage ne défendait pas à l'écrivain de s'abandonner à cette ironie naïve qui était particulière à son humeur si calme et si profonde.

Le livre de mon père était l'*Histoire des erreurs de l'humanité*. C'était, par conséquent, l'histoire morale du genre humain, racontée avec une vérité et une gravité qui ne laissaient pas de faire naître sur les lèvres un innocent sourire. Et parfois ce sourire faisait couler de douces larmes ; mais dans toute véritable *humour* on trouve le pathétique, qui en est le germe.

Ah ! par la déesse Moria ou Folie, il était bien chez lui dans son sujet. Il considérait d'abord l'homme à l'état sauvage, préférant les récits positifs des voyageurs aux mythes obscurs de l'antiquité, aux rêves de ceux qui font des théories sur notre état primitif. Il faisait les portraits de l'homme en Australie et en Abyssinie avec des couleurs aussi vives que s'il avait passé toute sa vie au milieu des Bushmen et des sauvages. Il traversait ensuite l'Atlantique et vous présentait l'Indien d'Amérique avec son noble caractère, s'efforçant d'entrer dans l'aurore de la civilisation, au moment même où l'ami Penn le dépouillait des droits de sa naissance et où l'Anglo-Saxon le repoussait dans les ténèbres. Il montrait l'analogie et les contrastes qui existent entre ce spécimen de notre espèce et d'autres également éloignés des extrêmes de l'état sauvage et de l'état civilisé : l'Arabe sous sa tente, le Teuton dans ses forêts, le Groenlandais dans son bateau, le Finnois dans son traîneau attelé de rennes. Soudain on voyait apparaître les grossières divinités du Nord ; ensuite il ressuscitait le druidisme depuis le temps où il n'avait pas de temples jusqu'à l'époque de sa décadence, d'où datent les cromlechs et les idoles. À côté s'élevaient le Saturne des Phéniciens, le Budh mystique des Indiens, les déités élémentaires des Pélasgiens, le Naith et le Sérapis de l'Égypte, l'Ormuzd de la Perse, le Bel de Babylone, les génies ailés de la gracieuse Étrurie.

Comment la nature et la société donnèrent une forme à la religion ; comment la religion elle-même forma les mœurs ; comment et par quelles influences certaines tribus se civilisèrent, tandis que d'autres restaient stationnaires ou disparaissaient dans la guerre et l'esclavage : tout cela était

raconté avec une précision vive et claire comme la voix du destin. Mon père, qui n'était pas seulement antiquaire et philologue, mais encore anatomiste et philosophe, faisait servir à l'éclaircissement de ces points importants toutes les diverses dissertations sur la distinction des races. Il prouvait comment une race parfaite était, jusqu'à un certain point, le produit d'un croisement ; comment les races croisées ont toujours été plus intelligentes ; comment, selon que les circonstances de lieu et de religion ont permis à des tribus différentes de se fondre entre elles, les races se sont perfectionnées et ont joui plus tôt des raffinements de la civilisation. Il suivait les progrès et la dispersion des Hellènes depuis la Thessalie, leur berceau mythique, et montrait Comment ceux qui s'établirent au bord de la mer, se trouvant forcés de se livrer au commerce avec des étrangers, donnèrent à la Grèce ses merveilles artistiques et littéraires, fleurs du vieux monde ; comment d'autres, tels que les Spartiates, vivant toujours dans les camps, toujours en hostilité avec leurs voisins, conservant strictement la pureté de leur race dorienne, ne fournirent au temple d'or qui contient les trésors de l'esprit humain ni artistes, ni poètes, ni philosophes. Il prenait ensuite l'antique race des Celtes, Cimris ou Cimmériens. Il comparait le Celte qui conserve ses mœurs antiques et la pureté de sa race, comme dans le pays de Galles, les Highlands d'Écosse, la Bretagne et l'Irlande incomprise, avec le Celte parisien, dont le sang, mêlé de mille manières, fait subir à l'univers ses modes et ses révolutions. Il mettait en regard le Normand dans sa vieille terre Scandinave et le Normand devenu le modèle de l'esprit chevaleresque, après qu'il se fut fondu peu à peu avec le Frank, le Goth et l'Anglo-Saxon. Il comparait le Saxon resté stationnaire dans le pays de Horsa avec le Saxon colonisateur et civilisateur du globe, alors qu'il ne sait plus par quels canaux, français, flamands, danois, gallois, écossais et irlandais, a passé son sang généreux.

Et de toutes ces considérations, auxquelles je suis obligé des rendre une justice si précipitée et si insuffisante, il déduisait cette heureuse vérité qui porte l'espérance dans le pays du Cafre et dans la hutte du Bushman, savoir : que le crâne aplati et la couleur d'ébène ne sont pas exclusifs de la loi de perfectionnement, qui est la loi de Dieu ; que, par le même principe qui élève le chien, le plus inférieur des quadrupèdes à l'état sauvage, jusqu'au premier degré après l'homme, c'est-à-dire par le croisement de

race, vous pouvez élever les parias de l'humanité, aujourd'hui objets de votre pitié et de votre dédain, au rang de nations pleines de puissance et de majesté.

Mais lorsque mon père pénétrait dans la moelle de son sujet ; lorsque, abandonnant ces discussions préliminaires, il tombait sur la prétendue sagesse des sages ; lorsqu'il s'attaquait à la civilisation elle-même, à ses écoles, à ses portiques, à ses académies ; lorsqu'il mettait à nu les absurdités cachées dans les collèges des Égyptiens et les *symposia* des Grecs ; lorsqu'il prouvait que, même dans la métaphysique, cet objet favori de leurs études, les Grecs n'étaient que des enfants, et que les Romains n'étaient que des visionnaires et des maladroits dans leur politique pratique ; lorsque, suivant le cours de l'erreur à travers le moyen âge, il citait les puérilités d'Agrippa, les crudités de Cardan, et passait avec son calme sourire dans les salons des beaux esprits bavards de Paris au XVIII^e siècle, oh ! alors son ironie était celle de Lucien adoucie par l'aimable esprit d'Érasme. Car même alors la satire de mon père n'empruntait rien à la froide école méphistophélique.

C'est de ces archives de l'erreur qu'il faisait sortir les grandes époques de la vérité. Il prouvait que les hommes sérieux ne pensent jamais en vain, bien qu'ils puissent se tromper dans leurs pensées. Il prouvait que la succession des siècles forme de vastes cycles où l'esprit humain marche sans cesse, pareil à l'Océan qui recule ici pour avancer plus loin. Il prouvait que des rêveries des Grecs était sortie la vraie philosophie, que des institutions des Romains était né tout système de gouvernement durable ; que des robustes folies du Nord étaient issues la glorieuse chevalerie, les délicatesses de l'honneur moderne et les douces et sympathiques influences de la femme. Il faisait descendre nos Sydney et nos Bayard des Hengist, des Genséric et des Attila. Rempli de curieuses et naïves anecdotes, d'exemples originaux et de cette science raffinée qui donne à un goût cultivé le poli le plus brillant, ce livre amusait, séduisait et charmait. L'érudition y perdait son pédantisme pour revêtir tantôt la simplicité de Montaigne, tantôt la pénétration de La Bruyère. Mon père semblait avoir vécu dans tous les temps dont il parlait, et ces temps semblaient revivre en lui. Ah ! quel romancier il eût fait si... si quoi ? s'il avait eu une aussi triste expérience des passions des hommes qu'il avait une heureuse intuition de leurs divers caractères !

Mais celui qui veut voir le rivage se refléter dans les flots doit regarder une rivière, et non l'Océan. La petite rivière réfléchit le tronc noueux, et le troupeau qui se repose sur ses bords, et le clocher du village, et le romantique paysage ; la mer ne réfléchit que les vastes contours du promontoire et les flambeaux éternels des cieux.

CHAPITRE III.

« Je parierais toute la rue des Lombards contre une orange de Chine, dit l'oncle Jack.

— Les chances sont-elles si grandes pour le succès contre l'insuccès ? Vous ne parlez sans doute pas d'après votre expérience, frère Jack, répondit mon père en se baissant pour gratter le canard sous l'oreille gauche.

— Mais Jack Tibbets n'est pas Augustin Caxton. Jack Tibbets n'est pas un savant, un génie, un prod...

— Assez ! s'écria mon père.

— Après tout, dit M. Squills, quoique je ne sois pas un flatteur, M. Tibbets n'est pas si loin de la vérité. Cette partie de votre livre où se trouve la comparaison entre les *crania* ou crânes des différentes races est superbe. Lawrence ou le docteur Prichard n'aurait pu faire mieux. Il ne faut pas qu'un pareil livre soit perdu pour le monde, et je suis d'accord avec M. Tibbets pour vous presser de le publier le plus tôt possible.

— Une chose est d'écrire, une autre de publier, reprit mon père d'un air irrésolu. Lorsqu'on songe à tous les grands hommes qui ont publié ; lorsqu'on songe qu'on va s'introduire audacieusement dans la compagnie d'Aristote, de Bacon, de Locke, de Herder, de tous les graves philosophes qui inclinent vers nous leurs fronts chargés de pensées, on peut bien s'arrêter et...

— Allons donc ! interrompit l'oncle Jack ; la science n'est pas un club, mais un océan ouvert à la nacelle ainsi qu'à la frégate. Un homme le traverse avec un chargement de lingots, un autre y va pêcher des harengs. Qui peut épuiser la mer ? Qui peut dire à l'intelligence : « Les profondeurs de la philosophie sont déjà toutes occupées ! »

— Admirable ! s'écria Squills.

— Donc, mes amis, dit mon père, qui parut frappé des éloquentes comparaisons de l'oncle Jack, vous me conseillez réellement de désertir mes pénates, de me transporter à Londres, puisque ma bibliothèque ne suffit plus à mes besoins, et de chercher un logement dans le voisinage du *British Museum*, pour achever tout de suite au moins un volume ?

— C'est votre devoir envers votre patrie ! dit l'oncle Jack d'un ton solennel.

— Et envers vous-même, ajouta Squills. On doit chercher à activer les évacuations naturelles du cerveau. Ah ! libre à vous de sourire, monsieur ; mais j'ai remarqué qu'un homme qui a beaucoup de choses dans la tête doit leur frayer une issue pour éviter une oppression, sans quoi le système se dérangerait. L'abstraction prolongée finit par stupéfier. Le poids de l'oppression affecte les nerfs. Je ne vous garantirais même pas contre une attaque de paralysie.

— Grand Dieu ! Austin ! s'écria tendrement ma mère en jetant les bras autour du cou de mon père.

— Allons, vous êtes vaincu, dis-je.

— Et que deviendrez-vous, Sisty ? demanda mon père. Venez-vous avec nous et ne pensez-vous plus à l'Université ?

— Mon oncle m'a invité à aller voir son castel. En attendant, je resterai ici, je piocherai ferme et je prendrai soin du canard.

— Tout seul ? s'écria ma mère.

— Non, pas tout seul. L'oncle Jack viendra ici aussi souvent qu'auparavant, j'espère. »

L'oncle Jack secoua la tête.

« Non, mon garçon. Il faut que j'aille à Londres avec votre père. Vous ne comprenez rien à ces affaires. Je verrai les libraires pour lui... Je sais

comment il faut s'y prendre avec ces messieurs. Je préparerai les cercles littéraires à l'apparition du livre. Bref, je sacrifie mes intérêts, je le sais. Mon journal en souffrira. Mais l'amitié et le bien de ma patrie avant tout !

— Cher Jack ! dit ma mère affectueusement.

— Je ne puis y consentir ! s'écria mon père. Vous vous êtes fait un joli revenu. Vous êtes utile à votre poste ; et quant à ce qui est de voir les libraires, eh bien ! lorsque l'ouvrage sera prêt, vous pourrez venir passer une semaine à Londres et régler cette affaire.

— Pauvre cher Austin ! dit l'oncle Jack avec un air de supériorité et de compassion. Une semaine ! L'apparition d'un livre qui doit réussir demande plusieurs mois de démarches, monsieur. Ah ! je ne suis pas un génie, moi ; mais je suis un homme pratique. Je sais ce qu'il en est. Laissez-moi faire. »

Mais mon père s'obstina, et l'oncle Jack cessa d'insister. Il fut donc arrêté qu'on irait à Londres pour arriver à la renommée ; toutefois mon père ne voulut pas entendre parler de me laisser à la maison.

Non ; il faut que Pisistrate aille à Londres aussi, et qu'il voie le monde. Le canard se soignera bien lui-même.

CHAPITRE IV.

Nous avons eu la précaution de faire retenir, la veille, les places qu'il nous fallait (au nombre de quatre, en comptant celle de M^{me} Primmins), dans ou sur *le Soleil*, diligence qui venait d'être lancée dans la circulation pour la plus grande commodité du voisinage.

Cet astre lumineux se levait en une ville distante d'environ sept milles de notre demeure, décrivait d'abord une orbite très-erratique parmi les villages adjacents, et abordait enfin la grande route sur laquelle il achevait sa carrière, aux yeux des hommes, avec la majestueuse rapidité de six milles et

demi à l'heure. Mon père, les poches pleines de livres, et portant sous le bras un in-quarto de Gébelin sur *le Monde primitif*, pour se distraire pendant la route ; ma mère, avec un petit panier contenant des sandwiches et des biscuits de sa façon ; M^{me} Primmins, chargée d'un parapluie neuf acheté pour la circonstance, et d'une cage avec un canari qui lui était aussi cher pour sa vieillesse que pour ses chants, parce qu'elle avait réussi à le guérir d'une pépie dangereuse ; moi-même enfin, nous étions à la grille attendant ce visiteur céleste. Le jardinier se tenait à l'avant-garde avec une brouette chargée de boîtes et de valises ; et le valet de pied, qui devait nous rejoindre lorsque nous aurions trouvé un logement, était monté sur une petite hauteur pour épier le lever de ce *soleil* et nous annoncer son approche en hissant un mouchoir au bout d'un bâton. C'était un signal convenu.

La gentille vieille maison nous regardait tristement par toutes ses fenêtres désertes. La paille éparpillée sur le seuil et dans le vestibule ouvert ; des touffes de foin provenant de l'emballage ; des paniers et des boîtes rejetés après examen ; d'autres entourés de cordes et entassés dans un coin pour partir avec le valet de pied ; les deux servantes actives et empressées qu'on laissait à la maison et qui se tenaient à mi-chemin de la porte du jardin, chuchotant ensemble et paraissant n'avoir pas dormi depuis des semaines : tout cela donnait à cette scène, ordinairement si propre et si régulière, un aspect d'abandon et de désolation des plus émouvants. Le génie de ces lieux semblait nous faire des reproches. Je sentais que les augures nous étaient contraires, et détournai en soupirant mes regards attristés loin de notre chère retraite, au moment où la voiture arrivait dans toute sa majesté. Un personnage important, enveloppé, malgré la chaleur du jour, dans la vaste superfluité d'un foulard au milieu duquel galopait un renard doré ; un personnage qui avait le titre de conducteur, descendit pour nous apprendre qu'il ne restait à notre disposition que trois places, deux dedans et une dessus, les autres ayant toutes été retenues quinze jours avant qu'on eût reçu nos ordres.

Or, sachant que M^{me} Primmins était indispensable au confort de mes honorés parents (d'autant plus qu'ayant déjà habité Londres, elle en connaissait tous les usages), je décidai qu'elle prendrait la place extérieure et que je ferais le voyage à pied. Ce mode primitif de transport a ses charmes pour un jeune homme robuste de membres et joyeux d'humeur. Le

bras étendu du conducteur ne laissa à ma mère que peu de temps pour s'opposer à mes désirs, auxquels mon père consentit par un silencieux serrement de mains. Après avoir promis de les rejoindre dans un hôtel voisin du Strand, et que M. Squills leur avait recommandé parce qu'il était tranquille et bien fréquenté, je fis un dernier geste d'adieu à ma pauvre mère, qui ne cessa de me regarder par la portière que lorsque la voiture fut emportée au milieu d'un nuage pareil à ceux qui enveloppaient les héros d'Homère. Je rentrai ensuite à la maison pour fourrer quelques objets de première nécessité dans un petit sac, que je me rappelais avoir vu dans la décharge et qui avait appartenu à mon grand-père maternel. Ce sac sur l'épaule et un gros bâton à la main, je me mis en marche pour la grande ville, d'un pas aussi léger que si le prochain village avait été le but de ma course. Aussi vers midi je me sentis las et tourmenté par la faim ; et voyant sur le bord de la route une de ces jolies auberges qu'on trouve encore en Angleterre, mais qui, grâce aux chemins de fer, seront bientôt reléguées parmi les choses d'avant le déluge, je m'assis à une table sous un berceau de tilleuls, débouclai mon sac et ordonnai mon menu avec la dignité de celui qui, pour la première fois de sa vie, commande son dîner et le paye de sa poche.

Tandis que j'étais occupé à expédier une tranche de lard et un pot de ce que le maître de l'auberge appelait *no mistake* (pas de méprise), deux piétons voyageant sur la même route s'arrêtèrent, jetèrent simultanément un coup d'œil sur ce que je faisais, et, séduits sans doute par mon exemple, s'assirent sous les mêmes tilleuls, mais à l'autre bout de la table. J'examinai les nouveaux venus avec la curiosité naturelle à mon âge.

Le plus âgé des deux pouvait avoir atteint la trentaine, quoique des rides profondes, des couleurs florissantes autrefois, aujourd'hui fanées, annonçant la fatigue, les soucis ou la débauche, eussent pu le faire paraître plus vieux. Son extérieur n'avait rien de bien prévenant. Il était vêtu avec une prétention peu convenable pour un homme qui voyage à pied. Son habit était étroit et ouaté ; deux énormes épingles réunies par une chaîne décoraient un col très-roide en satin bleu parsemé d'étoiles jaunes ; ses mains enfermées dans des gants très-foncés, qui avaient été jadis couleur paille, jouaient avec une canne de baleine surmontée d'une pomme formidable qui lui donnait l'air d'une arme de sûreté. Lorsqu'il ôta son

chapeau gris râpé, qu'il essuya très-soigneusement avec la manche de son bras droit, une profusion de boucles roides trahit aussitôt l'art de l'homme. De même que pour l'ale de l'aubergiste, il n'y avait pas de méprise possible au sujet de cette perruque, abaissée sur les tempes et relevée sur le sommet de la tête, comme on en voit sur les portraits de Georges IV dans sa jeunesse. La perruque avait été parfumée d'huile, et cette huile avait absorbé une quantité considérable de poussière : aussi huile et poussière avaient laissé leur empreinte sur le front et les joues du propriétaire de la perruque. Du reste, l'expression de son visage était à la fois impudente et insouciant, et ses petits yeux lui donnaient un air assez plaisant.

Le plus jeune paraissait de mon âge, un ou deux ans de plus peut-être, à en juger par sa taille et sa robuste charpente plutôt que par sa figure d'enfant. Mais ses traits, tout enfantins qu'ils étaient, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention même de l'observateur le plus nonchalant. Il avait non-seulement le teint hâlé, mais encore le type de figure du Bohémien ; de grands yeux brillants, des cheveux noirs comme l'aile du corbeau, longs et flottants, mais non bouclés. Son nez était aquilin, mais distingué, et, lorsqu'il parlait, il montrait des dents éblouissantes comme des perles. Il était impossible de ne pas admirer la rare beauté de cette figure, et pourtant elle avait cette expression à la fois astucieuse et féroce que la guerre avec la société a imprimée sur les traits de la race qu'elle me rappelait. Mais, après tout, ce jeune homme avait quelque chose de la bonne compagnie. Son costume consistait en une jaquette de chasseur, ou plutôt une petite blouse de velours de coton noir, avec une large courroie pour ceinture, un large pantalon blanc et un bonnet de police qu'il jeta négligemment sur la table en essuyant son front. Se détournant de son compagnon avec une certaine impatience mêlée de hauteur, il m'examina d'un rapide éclair de ses yeux perçants, puis s'étendit de tout son long sur le banc, et parut s'assoupir ou rêver jusqu'au moment où, en exécution des ordres de son compagnon, la table fut couverte de toutes les viandes froides que put fournir l'office.

Du bœuf ! dit le plus âgé en vissant un lorgnon à son œil droit. Du bœuf, ou plutôt de la vache enragée ; humph ! De l'agneau ! C'est un morceau de vieux bélier cru. Ce pâté date de vingt jours au moins. Ah ! voici du veau ; mais non, c'est du porc ! Que voulez-vous que je vous serve ?

— Servez-vous, » répondit le jeune homme en se levant avec humeur et regardant ces viandes avec dédain. Après une longue pause, il goûta d'abord de l'une, puis de l'autre, avec maints haussements, d'épaules et maintes exclamations de mécontentement.

Tout à coup il releva la tête et demanda de l'eau-de-vie ; et à ma grande surprise, à mon admiration, il en but près de la moitié d'un grand verre, sans mêler d'eau à ce poison, et avec un calme qui dénotait une longue habitude. « Vous avez tort, dit son compagnon en tirant à lui la bouteille et en mêlant l'alcool avec une bonne portion d'eau. Vous avez tort ; les tuniques de l'estomac sont bientôt usées lorsqu'on les frotte avec de pareilles brosse. Mieux vaut s'en tenir à *l'écumante liqueur*, comme dit l'aimable Will. Ce jeune monsieur vous donne un bon exemple. »

Celui qui parlait m'indiquait d'un signe de tête familier. Malgré mon peu d'expérience, je soupçonnai aussitôt que son intention était de faire connaissance avec le voisin qu'il désignait ainsi. Je ne me trompais pas.

« Peut-on vous offrir quelque chose ? me demanda, un instant après, ce sociable personnage, en décrivant un demi-cercle avec la pointe de son couteau.

— Je vous remercie, monsieur ; j'ai dîné.

— Qu'importe ? *Jetez-vous sur un second service*, ainsi que le recommande le cygne... le cygne de l'Avon, monsieur. Non ? *Eh bien, alors je vous adjure avec cette coupe de Canarie*. Allez-vous loin, si toutefois il est permis de vous faire cette question ?

— Jusqu'à Londres, si c'est possible.

— Ah ! fit le voyageur, » tandis que son jeune compagnon levait les yeux. Je fus encore frappé de leur pénétration remarquable et de leur éclat. « Londres est le meilleur endroit du monde pour un garçon d'esprit. La vie à Londres est *le miroir de la mode et le moule de la forme*. Aimez-vous le théâtre, monsieur ?

— Je n'y suis jamais allé !

— C'est possible, dit mon interlocuteur en faisant tomber son couteau de manière à amener la pointe en un plan parallèle à l'horizon. Alors, jeune homme, ajouta-t-il d'un ton solennel, vous avez... mais je ne vous dirai pas

ce que vous avez à voir. Je ne vous le dirai pas, non, quand même vous couvririez cette table de guinées d'or, quand même vous vous écrieriez avec l'ardeur généreuse de la jeunesse : « Monsieur Peacock, tout cela est à vous si vous voulez seulement dire ce que j'ai à voir ! »

Je partis d'un grand éclat de rire. Qu'on me pardonne cette vanterie, mais on disait au collège que j'avais le rire charmant. À ce bruit, le visage du jeune homme s'assombrit, il repoussa son assiette et fit entendre un soupir.

« Ah ! continua son ami, mon compagnon que voici et qui, je suppose, est de votre âge, pourrait vous dire ce que c'est que le théâtre ; il pourrait vous dire ce que c'est que la vie. Il a vu les mœurs de la ville, *et il a étudié les marchands*, comme dit poétiquement le cygne. N'est-ce pas, mon brave ? eh ! »

À cet appel direct, le jeune homme leva la tête avec un sourire de dédain.

« Oui, je sais ce que c'est que la vie ; et je dis que la vie, comme la misère, vous donne d'étranges camarades de lit. Demandez-moi aujourd'hui ce que c'est que la vie, et je vous répondrai : un mélodrame. Interrogez-moi dans vingt ans, et je dirai...

— Que c'est une farce ? interrompit son camarade.

— Non ; une tragédie... ou bien une comédie semblable à celles de Molière.

— Et qu'ont de particulier les comédies de Molière ? demandai-je, intéressé et surpris du ton de mon contemporain.

— Elles se dénouent par le triomphe du fripon le plus intelligent. Mon ami que voilà n'a pas de chance !

— *C'est un éloge venant de sir Hubert Stanley* ; hein ! Oui ; Hal Peacock peut avoir de l'esprit, mais ce n'est pas un fripon.

— Ce n'est pas précisément ce que je voulais dire, répliqua sèchement le jeune homme.

— *Peste soit de ce que vous vouliez dire !* comme dit le cygne. Holà ! vous, monsieur, matamore d'aubergiste, débarrassez la table. D'autres verres, de l'eau chaude, du sucre, un citron... et tenez, la bouteille est vide. Fumez-vous, monsieur ? » Et M. Peacock m'offrit un cigare.

Sur mon refus, il fit pirouetter soigneusement un spécimen fort peu séduisant de quelque fabuleux havane, le mouilla sur toute sa longueur comme ferait un boa constrictor se préparant à engloutir un bœuf, en coupa un bout avec ses dents, alluma l'autre à l'aide d'une petite machine qu'il tira de sa poche, et fut bientôt absorbé dans les vigoureux efforts qu'il fit pour empester notre atmosphère, car l'humidité de la feuille la fit résister longtemps au feu. Alors, soit par émulation, soit dans un but de défense personnelle, le jeune monsieur prit dans sa poche un étui à cigares d'une élégance remarquable. Il était en velours brodé sans doute par quelque jolie main, car on y lisait : *Souvenir de Juliette*. Il en sortit un cigare d'aspect plus invitant que celui de son camarade, et parut aussi familier avec le tabac qu'avec l'eau-de-vie.

« Voilà, monsieur, un garçon avancé ! dit M. Peacock dans les courts intervalles que lui laissait sa lutte acharnée contre sa malheureuse victime ; il ne lui faut, pff ! pff ! rien moins que hff ! hff ! du vrai syl... syl... sylva. Pardieu, mon cigare est éteint. *L'abîme des ténèbres l'a dévoré.* »

Et M. Peacock eut une seconde fois recours à sa machine phosphorique. Cette fois sa patience et sa persévérance furent couronnées de succès, et le cœur du cigare répondit par une lueur d'un rouge sombre à l'ardeur infatigable de son adversaire, tandis que le feu respectait l'extérieur.

Après ce haut fait, M. Peacock s'écria d'une voix triomphante : « Et maintenant que dites-vous, amis, d'une partie de cartes ? Nous ne sommes que trois, nous jouerons avec un mort. Rien de mieux, n'est-ce pas ? »

Ce disant, il tirait de la poche de son habit un foulard rouge, un trousseau de clefs, un bonnet de nuit, une brosse à dents, une boule de savon, quatre petits morceaux de sucre, le reste d'un baba, un rasoir et un jeu de cartes. Il ne choisit que les cartes et renvoya toute leur bizarre compagnie dans l'abîme d'où il l'avait sortie. D'un mouvement du pouce et de l'index il tourna le valet de trèfle, et le mettant au-dessus du jeu, jeta majestueusement les cartes sur la table.

« Vous êtes bien honnête, mais je ne connais pas le whist, dis-je en ce moment.

— Ne pas connaître le whist ! ne pas être allé au théâtre ! ne pas fumer ! Alors dites-moi donc, jeune homme, ajouta-t-il gravement et en fronçant les

sourcils, que savez-vous ? »

Consterné de cet appel direct, et très-honteux de mon ignorance sur les points cardinaux de l'érudition de M. Peacock, je baissai la tête et regardai la terre.

« À la bonne heure, reprit M. Peacock d'un ton plus bienveillant, vous avez la honte naïve de la jeunesse. Cela promet, monsieur ; *l'humilité est l'échelle de sa jeune ambition*, comme dit le cygne. Montez-en le premier degré et apprenez le whist à trois pence la fiche pour commencer. »

Malgré mon inexpérience de la vie active, j'avais eu la bonne fortune d'apprendre quelque chose du chemin qui s'ouvrait devant moi, dans ces guides tant calomniés qu'on appelle romans, et qui sont souvent pour le monde intérieur ce qu'est un atlas pour le monde extérieur. Il me vint à la mémoire quelques passages de *Gil-Blas* et du *Vicaire de Wakefield*. Je ne désirais pas devenir l'émule du digne Moïse, et je sentais que dans mes négociations avec ce nouveau M. Jenkinson il ne me resterait peut-être pas même des lunettes à étui de chagrin. En conséquence je secouai la tête et demandai ma note. Lorsque je sortis ma bourse, que ma mère avait tricotée, et qui contenait une pièce d'or d'un côté, et plusieurs pièces d'argent de l'autre, je vis scintiller les yeux de M. Peacock.

« Pauvre courage, monsieur ! pauvre courage, jeune homme ! *Cette avarice a de profondes racines*, comme remarque admirablement le cygne. Qui ne risque rien n'a rien.

— Qui n'a rien ne risque rien, répliquai-je hardiment.

— Qui n'a rien ! Mon jeune monsieur, douteriez-vous de ma solvabilité, de mon capital, *de mes joies dorées* ?

— Je parle de moi-même, monsieur. Je ne suis pas assez riche pour le métier de joueur.

— Le métier de joueur ! s'écria M. Peacock avec une vertueuse indignation. Le métier de joueur ! Que voulez-vous dire, monsieur ? Vous m'insultez ! »

Et il se leva d'un air menaçant, en mettant son chapeau gris sur sa perruque.

« Allons, laissez-le tranquille, Hal, » lui dit le jeune homme avec mépris. Puis, s'adressant à moi : « Monsieur, rossez-le s'il est impertinent.

— Impertinent ! rosser ! » s'écria M. Peacock en rougissant ; mais, à l'aspect du sourire moqueur qui se dessinait sur les lèvres de son compagnon, il se rassit et bouda en silence.

Cependant je payai ma note. Après avoir rempli ce devoir rarement agréable, je cherchai mon sac du regard, et l'aperçus entre les mains du jeune homme. Il lisait, sans se troubler, l'adresse que j'avais eu la prudence d'y attacher, prévoyant le cas d'accident.

PISISTRATE CAXTON, *Esquire*.

Hôtel de... rue de... Strand.

Je reçus le sac de ses mains, plus surpris d'une telle infraction aux bonnes manières de la part d'un jeune homme qui connaissait si bien la vie, que je ne l'eusse été de la part de M. Peacock. Il ne me fit pas d'excuses, mais un signe d'adieu, après quoi il s'étendit de tout son long sur le banc. M. Peacock, alors absorbé par un jeu de patience, ne daigna pas répondre à mon salut ; et un moment après je me trouvai seul sur la route. Mes pensées roulèrent longtemps sur le jeune homme que je venais de quitter. J'éprouvais pour lui une sorte de compassion instinctive, en songeant au funeste avenir qui devait résulter de ses habitudes et de la compagnie dans laquelle il vivait ; et je sentais en même temps une admiration involontaire, moins pour ses beaux yeux que pour son aisance, son audace et l'insouciance supérieure qu'il avait su prendre sur un camarade beaucoup plus âgé que lui.

Le jour approchait de sa fin lorsque j'aperçus les clochers d'une ville où j'avais intention de passer la nuit. Le son du cor d'une diligence qui venait derrière moi me fit tourner la tête, et lorsqu'elle passa je reconnus, sur la banquette extérieure, M. Peacock luttant de nouveau contre un cigare, et son jeune ami étendu parmi les bagages, sa belle tête appuyée sur une main, et ne paraissant faire attention ni à moi ni à personne.

CHAPITRE V.

À ne juger que par ma propre expérience, je suis porté à mesurer les chances de succès d'un jeune homme, je parle de ce qu'on appelle le succès pratique, sur deux qualités qui, au premier aspect, peuvent paraître très-vulgaires, savoir : la curiosité et la vivacité. Une curiosité qui se jette avidement sur tout ce qui est nouveau pour elle, une vive et nerveuse activité, voisine de la turbulence, et qui se laisse rarement arrêter par la fatigue du corps lorsqu'elle a un but en vue : ces deux qualités constituent, selon moi, une ressource très-profitable pour qui débute dans le monde.

Après avoir fait mes ablutions, je descendis au café de l'auberge où je m'étais arrêté, pour me rafraîchir avec le meilleur breuvage du piéton, le thé, cet ami si souvent calomnié. J'étais encore bien fatigué, mais je ne pus résister à la tentation de faire un tour dans la rue large et bruyante dont la clarté m'invitait à travers les noires fenêtres du café. Je n'avais jamais vu de grande ville, et j'étais frappé du contraste de la nuit illuminée et affairée de ces rues avec les nuits désertes des sentiers de la campagne. Je sortis donc en flâneur, coudoyé et coudoyant, tantôt regardant aux fenêtres des magasins, tantôt emporté par la marée vivante ; j'arrivai enfin devant la boutique d'un cuisinier, où je vis un petit groupe de femmes, de bourgeois et d'enfants. Tandis que je contemplais ce rassemblement, me demandant d'où venait que la grande affaire de la majorité des humains fût de savoir comment, quand et où ils mangeraient, mon oreille fut frappée de ces mots : « *C'est à Troie que la scène se passe*, comme dit l'illustre Will. »

Je jetai un coup d'œil autour de moi, et j'aperçus M. Peacock montrant de sa canne une porte ouverte à côté de la boutique du cuisinier, et un vestibule éclairé au gaz, au-dessus duquel on lisait le mot BILLARDS, peint en lettres noires sur un transparent de verre.

Conformant son action à son geste, M. Peacock disparut par cette porte. Le jeune homme le suivait lentement. Tout à coup son regard rencontra le mien. Sa joue bronzée rougit légèrement ; il s'arrêta, et s'appuyant contre les jambages de la porte, me regarda fixement et me dit enfin :

« Bonsoir, monsieur. Vous trouvez qu'il est difficile de s'amuser dans cette triste ville. Les nuits sont longues hors de Londres.

— Oh ! m'écriai-je ingénument, tout m'amuse ici : les lumières, les boutiques, la foule ; car tout cela est nouveau pour moi. »

Le jeune homme vint à moi, comme pour m'inviter à me promener avec lui, et répondit avec un ton d'amertume qui n'était pas dans ses mélancoliques paroles :

« Il est une chose au moins qui ne peut être neuve pour vous, car c'est une vérité vieille pour chacun avant qu'il ait quitté la chambre de sa nourrice : nous sommes obligés d'acheter tout ce qui a du prix ; *ergo*, celui qui ne peut rien acheter ne possède rien qui ait du prix.

— Je ne pense pas, répliquai-je sagement, qu'il soit possible d'acheter les choses qui ont le plus de prix. Voyez ce pauvre joaillier hydropique debout devant la porte de son magasin, qui est le plus beau de la rue. J'ose dire qu'il s'estimerait heureux de le céder à vous ou à moi en échange de notre santé et de nos bonnes jambes. Oh ! non ; je pense avec mon père que tout ce qui a réellement du prix est donné à tout le monde, et c'est la nature et le travail.

— Votre père dit cela, et vous ajoutez foi à ses paroles. Tous les pères, sans doute, ont prêché la même chose avec beaucoup d'autres belles doctrines, depuis qu'Adam prêchait Caïn ; mais je ne vois pas que les pères aient trouvé en leurs fils des auditeurs bien crédules.

— Tant pis pour les fils ! dis-je sèchement.

— La nature, continua ma nouvelle accointance sans faire attention à mon exclamation, la nature nous donne beaucoup, c'est vrai, et la nature ordonne aussi à chacun de nous de faire usage de ses dons. Si la nature vous donne l'amour du travail, vous travaillerez. Si elle me donne l'ambition de m'élever et le mépris du travail, je m'élèverai peut-être, mais certainement je ne travaillerai pas.

— Ah ! vous êtes d'accord avec Squills, je crois ; vous vous imaginez que nous sommes tous menés par les bosses de nos crânes.

— Et par le sang de nos veines et le lait de nos mères. Nous héritons autre chose encore que la goutte et la phthisie. Ainsi vous faites toujours ce

que vous dit votre père ? Le bon enfant ! »

J'étais piqué. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi nous sommes honteux de l'épithète de *bon* ; mais le fait est que je me sentais humilié. Cependant je répondis hardiment :

« Si vous aviez un aussi bon père que moi, vous ne trouveriez pas aussi singulier de suivre ses conseils.

— Ah ! c'est donc un bien bon père ! Il faut qu'il ait une grande confiance en votre sagesse et votre bonne conduite pour vous laisser errer de la sorte par le monde !

— Je vais le rejoindre à Londres.

— À Londres ! Ah ! est-ce là qu'il demeure ?

— Il va y faire un assez long séjour.

— Alors nous nous reverrons peut-être. Moi aussi, je vais à Londres.

— Oh ! nous nous reverrons certainement ! » m'écriai-je avec une joie véritable ; car la conversation du jeune homme n'avait pas diminué la sympathie qu'il m'inspirait, quoique les sentiments qu'il exprimait me déplussent. Il se mit à rire, et son rire avait quelque chose de particulier : il était doux et musical, mais faux et artificiel.

« Nous reverrons-nous bien certainement ? Londres est grand. Où vous trouvera-t-on ? »

Je lui donnai sans scrupule l'adresse de l'hôtel où j'espérais trouver mon père, quoique son inspection délibérée de mon havre-sac eût déjà dû la lui faire connaître. Il l'écouta attentivement et la répéta deux fois, comme pour la graver dans sa mémoire. Puis nous nous promenâmes en silence jusqu'à ce que, au détour d'une étroite ruelle, nous nous trouvâmes tout à coup dans un grand cimetière que traversait diagonalement un sentier dallé, menant à la place du marché. Dans ce cimetière, sur une pierre tumulaire, était assis un petit Savoyard. Sa vielle, ou quel que soit le nom de son instrument, était sur ses genoux. Il grignotait une croûte de pain qu'il partageait avec quelques pauvres petites souris blanches accroupies sur la vielle, d'un air aussi content que s'il avait choisi le lieu de repos le plus agréable du monde.

Nous nous arrê tâmes tous deux. Le Savoyard, en nous voyant, pencha sur l'épaule sa malicieuse tête, montra ses dents blanches dans ce joyeux sourire qui est particulier à sa race et avec lequel la pauvreté semble mendier si gaiement, et fit faire un tour à la manivelle de son instrument.

« Pauvre enfant ! dis-je.

— Ah ! ah ! vous le plaignez ! mais pourquoi ? D'après vos principes, monsieur Caxton, il n'est pas tant à plaindre. Le joaillier hydropique lui donnerait tout autant pour ses membres et santé que pour les nôtres. Comment se fait-il donc, répondez-moi, ô fils d'un père si sage, que personne ne plaigne le joaillier hydropique, et que tout le monde plaigne le Savoyard bien portant ? C'est qu'il est une triste vérité, plus forte, monsieur, que toutes les leçons spartiates : *La pauvreté est le plus grand des maux de ce monde*. Regardez autour de vous. Les pauvres ont-ils des monuments funèbres ? Voyez ce grand mausolée entouré d'une grille ; lisez cette longue inscription : *Modèle de vertu... meilleur des époux... père affectionné... douleur inconsolable... il dort dans une joyeuse espérance*, etc., etc. Pensez-vous que ces tertres nus et déserts ne recouvrent pas une poussière d'hommes qui furent justes et bons ? Pourtant aucune épitaphe ne dit leurs vertus, ne parle de la douleur de leurs femmes, ne leur promet de joyeuse espérance !

— Qu'est-ce que cela fait ? Dieu regarde-t-il les épitaphes et les pierres tumulaires ?

— *Date mi qualche cosa !* » dit le Savoyard dans son touchant patois, souriant toujours et tendant sa petite main où je laissai tomber une petite pièce de monnaie.

L'enfant témoigna sa gratitude par un nouvel air de sa vielle.

« Ce n'est pas là travailler, dit mon compagnon ; et si vous l'aviez rencontré travaillant, vous ne lui eussiez rien donné. Moi aussi, j'ai un instrument à jouer et des souris à nourrir. Adieu ! »

Il me salua de la main et enjamba irrévérencieusement les tombes dans la direction d'où nous étions venus.

J'étais debout devant le beau mausolée à la pompeuse épitaphe. Le Savoyard me regardait fixement.

CHAPITRE VI.

Le Savoyard me regardait fixement. Je désirais entrer en conversation avec lui. Ce n'était pas facile. Néanmoins, je commençai.

PISISTRATE. « Vous devez souvent avoir bien faim, mon pauvre garçon. Est-ce que les souris vous font vivre ? »

LE SAVOYARD penche la tête d'un côté, la secoue et caresse ses souris.

PISISTRATE. « Vous aimez beaucoup les souris ; je crains que vous n'ayez pas d'autre ami. »

LE SAVOYARD, qui a visiblement compris Pisistrate, baise tendrement les souris, puis les pose doucement sur la tombe et exécute un air de vielle. Les souris jouent tranquillement sur la tombe.

PISISTRATE, montrant d'abord les bêtes, puis l'instrument : « Qu'est-ce que vous aimez le mieux, les souris ou la vielle ? »

LE SAVOYARD montre ses dents en souriant, réfléchit, s'étend sur l'herbe, joue avec les souris, et se met à parler avec volubilité.

PISISTRATE, comprenant avec le secours du latin ce que dit le Savoyard, que les souris sont vivantes et que la vielle ne l'est pas, observe : « Oui, un ami vivant vaut mieux qu'un ami mort. Mortua est viella. »

LE SAVOYARD secoue vivement la tête. *No, no, Eccellenza, non è morta !* et se met à jouer un air joyeux sur l'instrument calomnié. La figure du Savoyard s'illumine... il paraît heureux. Les souris quittent le tertre funèbre et se réfugient dans son sein.

PISISTRATE ému lui demande en latin : « Avez-vous un père ? »

LE SAVOYARD répond avec tristesse : *No, Eccellenza !* Puis, après un instant de silence, il reprend vivement : *Si, si !* et joue sur sa vielle un air grave, s'arrête, pose une main sur son instrument et élève l'autre vers le ciel.

PISISTRATE comprend. Le père est comme la vielle, il est à la fois mort et vivant. La forme n'est qu'une chose morte, mais la musique est vivante. Pisistrate laisse tomber à terre une autre petite pièce d'argent et s'éloigne.

Que Dieu te secoure et te bénisse, Savoyard ! Tu as fait le plus grand bien à Pisistrate. Tu as corrigé la dure sagesse du jeune monsieur à la blouse de velours. Pisistrate est devenu meilleur pour s'être arrêté à t'écouter.

Je regagnai l'entrée du cimetière. Là, je jetai un coup d'œil derrière moi. Le Savoyard était toujours là, assis au milieu des tombes des hommes, mais sous le ciel de Dieu. Il me regardait encore fixement, et, lorsqu'il rencontra mon regard, il porta la main à son cœur et sourit. Dieu te secoure et te bénisse, petit Savoyard !

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

J'avais gagné les bonnes grâces du garçon de l'hôtel au moyen d'une pièce de six pence, que je lui avais donnée pour qu'il me réveillât de bonne heure le lendemain matin. Aussi eut-il l'obligeance, lorsque je me mis en route, de m'apprendre que je pouvais abrégier d'un mille mon voyage et jouir en outre d'une charmante promenade, en prenant un chemin qui traversait un parc dépendant d'un château que j'apercevrais à environ sept milles de la ville.

« On montre le domaine aux curieux, dit le garçon ; mais, si vous êtes disposé à vous arrêter pour le voir, ne vous adressez pas au jardinier, il vous demanderait une demi-couronne. Il y a là une vieille femme qui, pour la moindre des choses, vous montrera tout ce qui mérite d'être vu, les promenades et la grande cascade. Vous pouvez faire usage de mon nom : Bob, garçon de l'hôtel du *Lion*, ajouta-t-il fièrement. C'est une tante à moi, et elle a des égards tout particuliers pour ceux qui viennent de ma part. »

Ne doutant pas que ces avis ne fussent dictés par la plus pure philanthropie, je remerciai mon ami en casquette, et lui demandai machinalement à qui appartenait le parc.

« À môssieur Trévanion, le célèbre membre du parlement, répondit-il. Vous avez entendu parler de lui, monsieur ? ça se voit de reste. »

Je secouai la tête négativement, d'heure en heure plus surpris de voir qu'elle contenait si peu de chose.

« À l'hôtel de l'*Agneau*, on reçoit le *Journal de l'homme modéré*, où l'on dit que c'est un des plus habiles de la chambre des Communes, continua le

garçon d'un ton confidentiel. Mais au *Lion* nous recevons *la Foudre du Peuple*, et nous connaissons mieux ce m^ossieur Trévanion. Ce n'est qu'une girouette, du lait et de l'eau. Ce n'est pas un *horateur* ; pas de la bonne sorte, vous me comprenez ? »

Parfaitement convaincu de ne pas comprendre du tout, je souris et répondis :

« Oui, oui ! »

Puis, endossant mon havre-sac, je commençai mes aventures. Le garçon criait derrière moi :

« Monsieur, rappelez-vous de dire à ma tante que c'est moi qui vous ai envoyé ! »

La ville ne donnait que de faibles symptômes de son retour à la vie lorsque je traversai ses rues. L'indolent Phébus me paraissait pâle et maladif à son lever, en comparaison de la clarté fiévreuse et artificielle dont j'avais été témoin la veille au soir ; les ouvriers que je rencontrais passaient devant moi hagards et abattus ; quelques boutiques matinales étaient seules ouvertes ; un ou deux ivrognes, sortant d'étroites ruelles, rentraient chez eux avec des pipes cassées à la bouche ; des affiches en grandes capitales appelaient l'attention sur *les meilleurs thés de ménage* à quatre schellings la livre, sur *l'arrivée de la ménagerie de bêtes féroces de M. Sloman*, et sur *les pilules paracelsiennes d'immortalité du docteur Floue-les* ; mais ces affiches me regardaient d'un air sombre et triste du haut des maisons désertes et délabrées, à cette froide clarté du soleil levant qui ne favorise aucune illusion.

Je me sentis plus à l'aise lorsque, ayant laissé la ville derrière moi, je vis les moissonneurs dans les champs de blé, et entendis le gazouillement des oiseaux. J'arrivai au château dont le garçon m'avait parlé. C'était une charmante maison de campagne, à demi cachée par un rideau de grands arbres, avec deux grandes grilles de fer pour les amis du maître, et un petit tourniquet pour le public : car, soit par suite d'une étrange négligence du propriétaire, soit à cause de l'indifférence des magistrats du voisinage, le public avait conservé le droit de traverser les domaines de ce riche et de contempler sa grandeur en se conformant toutefois à la sage recommandation placardée à l'entrée, *de rester dans les chemins*. Comme il

n'était pas encore huit heures, j'avais tout le temps de voir cette propriété, et, profitant de l'avis du garçon d'hôtel, j'entrai et demandai la vieille dame qui était la tante de M. Bob. Une jeune femme occupée à faire le déjeuner me salua très-poliment, et, courant vers un tas de guenilles que je découvris alors dans un coin, s'écria :

« Grand'mère, voici un monsieur pour voir la cascade. »

Le tas de guenilles se tourna et montra une figure humaine qui s'éclaira d'un rayon d'intelligence lorsque sa petite-fille me dit avec simplicité :

« Elle est vieille, la brave créature ; mais elle aime encore à gagner sa pièce de six pence, monsieur. »

La vieille s'empara d'une béquille, pendant que sa petite-fille lui mettait un chapeau sur la tête ; puis elle se mit à marcher d'un pas qui me surprit.

J'essayai de lier conversation avec mon guide ; mais cette femme ne paraissait pas très-sociable, et la beauté des berceaux et des allées qui s'ouvraient devant mes yeux me réconcilia avec le silence.

J'ai vu, depuis, beaucoup de sites charmants ; mais je ne me rappelle pas avoir rencontré un plus beau paysage dans le genre qui est particulier à l'Angleterre. Il n'avait aucun des traits caractéristiques des vieux parcs féodaux avec leurs chênes géants, leurs troncs noueux et fantastiques, leurs vallons pleins de fougères et leurs daims groupés sur les flancs des collines. Au contraire, malgré quelques beaux hêtres, l'impression qu'on éprouvait était celle d'un pays nouveau, d'une plantation artificielle. On voyait, dans les prés, les traces des haies qui avaient été arrachées et remplacées par des grillages en fils de fer ; de jeunes arbres plantés avec un goût exquis, mais où l'on ne retrouvait pas ces avenues et ces quinconces vénérables auxquels on reconnaît les parcs qui datent d'Élisabeth et de Jacques, diversifiaient la riche uniformité du tapis de verdure. Au lieu de daims, il y avait du bétail à cornes courtes de la plus belle race, et des moutons qui auraient gagné les prix aux expositions agricoles. Partout on voyait la preuve du perfectionnement, de l'énergie, du capital, mais d'un capital qui n'a pas été dépensé exclusivement pour le revenu. L'ornemental l'emportait trop visiblement sur le lucratif pour ne pas faire dire : « Le propriétaire veut tirer le meilleur parti de sa terre, mais non de son argent. »

Cependant l'empressement de la vieille à gagner six pence m'avait donné une idée peu favorable du caractère de son maître. « Voici, pensai-je, tous les signes de la richesse ; et pourtant cette pauvre vieille, qui vit sur le seuil de l'opulence, se trouve avoir besoin de gagner six pence. »

Ces conjectures, à propos desquelles je me félicitais de ma pénétration, furent changées en certitude par les quelques mots que je parvins enfin à tirer de la vieille.

« M. Trévanion doit être riche ?

— Oh ! oui, riche assez, » grommela mon guide.

Je parcourais du regard une plantation de jeunes arbres par où passait notre chemin, qui, après avoir traversé des prairies et des clairières et un verger de superbes arbres fruitiers, descendait en un vallon, puis remontait une colline ; car chaque inégalité de terrain avait été utilisée pour l'avantage du point de vue. À chaque pas, nous découvrons quelque gracieux produit de l'art ou de l'enchanteresse nature, et je dis :

« Il doit employer ici beaucoup de bras... Il y a abondance d'ouvrage, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ; je ne dis pas qu'il ne donne pas de travail à ceux qui en manquent ; mais ce n'est plus comme dans mon temps.

— Vous vous rappelez donc les anciens maîtres ?

— Oui, oui. Lorsque les Hogtons possédaient ce domaine, les braves gens ! mon mari était jardinier. Ce n'était pas un de ces beaux messieurs qui ne savent pas manier une bêche. »

Pauvre fidèle vieille !

Je commençais à haïr ce propriétaire, que je ne connaissais pas. C'était évidemment quelque usurpateur parvenu, qui, après avoir évincé une ancienne famille simple et hospitalière, négligeait les vieux serviteurs, ne leur laissait gagner que quelques petites pièces à montrer des chutes d'eau, et les insultait par son opulent égoïsme.

« Voici les eaux ; ah ! ce n'était pas ainsi de mon temps, » dit mon guide.

Un petit ruisseau, dont j'entendais depuis longtemps le murmure, se montra soudain à notre vue et ajouta un nouveau charme à ce paysage. Puis, étant retombés dans le silence, nous suivîmes son cours sous des

châtaigniers humides et des tilleuls touffus, et bientôt nous apparut sur la rive opposée le château, édifice moderne en pierres blanches, orné du plus beau portique corinthien que j'aie vu dans ce pays.

« Une belle résidence, en vérité ! m'écriai-je. M. Trévanion y est-il souvent ? »

— Oui, oui. Je ne veux pas dire qu'il s'absente tout à fait ; mais ce n'est pas comme de mon temps, où les Hogton restaient ici toute l'année dans leur chaude maison... pas celle-ci ! »

Bonne vieille ! « Et ces pauvres Hogton sont bannis, pensai-je ; odieux parvenu, va ! » Je fus content lorsqu'un détour nous cacha la maison neuve, dont nous approchions pourtant toujours. La fameuse cascade, dont j'entendais depuis quelque temps le mugissement, s'offrit enfin à notre vue.

Au milieu des Alpes, une pareille chute d'eau aurait été insignifiante ; mais dans ce domaine soigné, où l'on ne rencontrait pas de point de vue plus hardi, son effet était frappant et même grandiose. Le lit était étroit et le ruisseau comprimé entre ses rives ; des rochers placés là, les uns par la nature, les autres par l'art, donnaient à ces rives un aspect sauvage, et le courant tombait d'une hauteur considérable dans un bassin que mon guide dit être d'une profondeur mortelle.

« Un fou franchit le ruisseau d'un bond à l'endroit où vous êtes, dit la vieille. Il y a eu de cela deux ans en juin dernier.

— Un fou ! m'écriai-je en mesurant d'un œil expérimenté, grâce au gymnase de l'institut hellénique, l'étroit espace qui séparait les deux rives. Mais, ma bonne dame, on peut faire ce saut sans être un fou ! »

À ces mots, par une de ces impulsions qu'on aurait tort d'attribuer à un noble courage, je reculai de quelques pas et franchis l'abîme. Mais lorsque de l'autre bord je regardai la distance, et vis qu'un faux pas eût causé ma mort, je me sentis fort troublé, et je n'aurais pas recommencé ce saut quand même il se fût agi de devenir seigneur de ce domaine.

« Et comment retourner ? demandai-je d'une voix émue à la vieille qui me regardait ébahie de l'autre bord. Ah ! je vois un pont là-bas ! »

— Mais vous ne pouvez passer sur ce pont ; il y a une porte dont monsieur garde lui-même la clef. Vous êtes maintenant sur les terres

réservées. Mon Dieu, mon Dieu ! le squire serait si en colère s'il le savait ! Il faut cependant que vous reveniez, et on vous verra de la maison. Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que je vais faire ? Ne pouvez-vous sauter une seconde fois ? »

Touché de ces lamentations, et ne voulant pas exposer la pauvre vieille à la colère d'un maître, qui était évidemment un cruel tyran, je résolus de prendre courage et de sauter une seconde fois par-dessus l'abîme.

« Oh ! ne craignez rien, lui répondis-je. Ce qui se fait une fois doit se faire deux fois, s'il le faut... Mais éloignez-vous un peu. »

Et je reculai de quelques pas sur un terrain beaucoup trop inégal pour favoriser mon élan. Mon cœur bondissait dans ma poitrine. Je sentais qu'une impulsion momentanée peut faire merveille là où la préparation échoue.

« Allons, dépêchez-vous ! » dit la vieille.

Horrible vieille ! je commençais à l'estimer moins. Je serrais les dents et j'allais faire mon saut, lorsqu'une voix me dit tout près de moi :

« Arrêtez, jeune homme, je vais vous ouvrir la porte. »

Je me retournai vivement, et vis tout à côté de moi (très-étonné de ne pas l'avoir aperçu plus tôt) un homme dont le costume simple, sans être cependant un costume de travail, semblait annoncer le jardinier dont mon guide m'avait parlé. Il était assis sur une pierre sous un châtaignier, et avait à ses pieds un affreux mâtin, qui se mit à gronder au moment où je me retournai.

« Je vous remercie, brave homme, lui dis-je joyeusement. J'avoue franchement que ce saut me faisait grand'peur.

— Ah ! vous disiez pourtant que ce qui se fait une fois peut se faire deux fois.

— Je ne disais pas *peut*, mais doit se faire.

— Humph ! à la bonne heure ! »

L'homme se leva ; le chien vint me flairer les jambes ; puis, comme s'il s'était convaincu de ma respectabilité, il remua le tronçon de sa queue.

Je cherchai du regard la vieille femme, et, à ma grande surprise, je la vis s'éloigner clopin-clopat de son pas le plus pressé.

« Ah ! ah ! dis-je en riant, la pauvre vieille créature a peur que vous ne le disiez au maître ; car vous êtes le jardinier, je suppose ? Mais je suis seul à blâmer. Dites cela, je vous prie, si vous parlez de cette aventure. »

Et j'offris une demi-couronne à mon nouveau guide.

Il repoussa l'argent en disant à demi-voix : « Humph ! il n'y a pas de mal. » Puis il ajouta plus haut : « Vous n'avez pas besoin de chercher à me gagner, jeune homme ; j'ai tout vu.

— Je crains que votre maître ne soit bien dur pour les vieux serviteurs des pauvres Hogton.

— Ah ! vraiment !... Humph ! Mon maître... vous voulez dire M. Trévanion ?

— Oui.

— Bien, bien ! je crois qu'on dit cela. Il en est toujours ainsi. »

Et il me fit descendre un petit vallon qui s'éteignait de la cascade.

Tout le monde a sans doute observé qu'après avoir couru ou évité un grand danger, on se sent l'esprit merveilleusement en train, on est dans un état d'agréable excitation. C'était là ce que j'éprouvais. Je parlai au jardinier à cœur ouvert, comme disent les Français, et je ne remarquai pas que les brefs monosyllabes par lesquels il me répliquait tiraient de moi toute ma petite histoire... mon voyage et ma destination, mes études sous le docteur Herman et le grand ouvrage de mon père. Je ne m'aperçus un peu de la familiarité qui s'était établie entre nous que lorsque, après avoir suivi un sentier sinueux, nous atteignîmes une porte en fer placée dans un arceau de rocaille, et devant laquelle mon compagnon me dit simplement :

« Et votre nom, jeune homme ? quel est votre nom ? »

J'hésitai un moment ; puis, me rappelant avoir ouï dire que les visiteurs de certains établissements avaient coutume de faire cette communication, je répondis :

« Oh ! un nom très-vénérable, si votre maître est ce qu'on appelle un bibliomane. Je m'appelle Caxton.

— Caxton ! s'écria vivement le jardinier. Il y a une famille du Cumberland qui porte ce nom.

— C'est la mienne, et mon oncle Roland est le chef de cette famille.

— Et vous êtes le fils d'Augustin Caxton ?

— Oui. Vous avez donc entendu parler de mon cher père ?

— Eh bien ! nous ne passerons pas par cette porte à présent... Suivez-moi par ici. »

Et mon guide, faisant un brusque détour, monta un étroit sentier. Avant que je fusse revenu de ma surprise, le château se trouvait à cent pas devant moi.

« Pardonnez-moi, dis-je ; mais où allons-nous, mon bon ami ?

— Bon ami... bon ami ! voilà qui est bien dit, monsieur. Vous allez chez de bons amis. J'ai été au collège avec votre père. Je l'aimais beaucoup. J'ai aussi connu votre oncle. Mon nom est Trévanion. »

Aveugle jeune fou que j'étais ! Du moment où mon guide eut dit son nom, je fus frappé d'étonnement de mon inexplicable méprise. Ce petit homme à l'air insignifiant me parut soudain plein de dignité. Son costume de gros drap de couleur sombre devint le déshabillé naturel et convenable d'un propriétaire campagnard dans ses terres. L'affreux mâtin lui-même devint un terrier écossais de la plus belle race. Mon guide sourit amicalement de ma stupeur, et me dit en me tapant sur l'épaule :

« C'est au jardinier que vous devez des excuses, pas à moi. C'est un très-bel homme de six pieds de haut. »

Je n'avais pas encore retrouvé l'usage de ma langue lorsque nous montâmes les degrés du portique et traversâmes un grand vestibule décoré de statues et parfumé d'orangers. Nous entrâmes ensuite dans un petit salon orné de tableaux, et où l'on voyait tous les apprêts du déjeuner. Mon compagnon dit à une dame qui se leva derrière la fontaine à thé :

« Ma chère Ellinor, je vous présente le fils de notre vieil ami Augustin Caxton. Faites-le rester avec nous aussi longtemps que possible. Jeune homme, vous voyez dans lady Ellinor Trévanion une personne que vous deviez déjà connaître. Il faut perpétuer les amitiés de famille. »

Mon hôte, après avoir dit gravement ces derniers mots, s'empara d'un sac aux lettres qui était sur la table, en sortit un énorme tas de lettres et de journaux, se jeta dans un fauteuil et parut oublier complètement mon existence.

La dame resta un moment dans une surprise muette, et je la vis changer de couleur, du pâle au rouge et du rouge au pâle, avant de s'avancer vers moi avec la grâce enchanteresse d'une bienveillance non affectée. Elle m'indiqua un fauteuil à côté du sien, et me demanda si cordialement des nouvelles de mon père, de mon oncle, de toute ma famille, qu'en moins de cinq minutes je me sentis comme chez moi. Lady Ellinor écouta en souriant mes naïfs détails ; mais je la vis aussi essuyer quelques larmes qui étaient venues mouiller ses yeux. Enfin elle me dit :

« N'avez-vous jamais entendu votre père parler de moi... je veux dire de nous, des Trévanion ?

— Jamais, répondis-je aussitôt ; le contraire m'eût étonné, car vous savez que mon père n'est pas grand parleur.

— Ah !... il était très-vif dans le temps où je l'ai connu, » dit lady Ellinor, qui détourna la tête et poussa un soupir. En ce moment entra une jeune fille, si fraîche, si belle, si aimable, que toute autre pensée me sortit aussitôt de la tête. Elle entra en chantant, gaie comme un oiseau, et mes yeux qui l'adoraient déjà crurent voir une fille de l'air. « Fanny, dit lady Ellinor, allez serrer la main à M. Caxton, le fils d'un ami que je n'ai pas vu depuis longtemps, lorsque j'avais un peu plus que votre âge, mais que je me rappelle comme si c'était hier. »

M^{lle} Fanny rougit et sourit, et me tendit la main avec une aisance pleine de cordialité que je m'efforçai vainement d'imiter. Durant le déjeuner, M. Trévanion continua de lire ses lettres et de parcourir ses journaux en s'écriant : « Bah ! » ou bien : « Quel fatras ! » dans les intervalles où il avalait machinalement son thé et quelques petites bouchées de rôtie. Puis, se levant avec la brusquerie qui caractérisait ses mouvements, il resta quelques instants debout devant la cheminée, enseveli dans ses réflexions. Alors que son front n'était plus caché par un chapeau à larges bords, et que la vivacité de son premier mouvement jointe au calme de son attitude subséquente attirait mon attention et ma curiosité, j'étais plus que jamais

honteux de ma méprise. Sa figure était fatiguée, vive et pourtant rêveuse ; ses yeux étaient enfoncés et son front sillonné de rides ; mais c'était un de ces visages qui puisent la dignité et le vernis de la politesse dans cette culture intellectuelle qui distingue le véritable aristocrate, c'est-à-dire l'homme dont l'intelligence a été développée par une éducation supérieure. Il avait pu être très-beau dans sa jeunesse, car ses traits étaient fins et délicats ; le front, chauve en partie, était noble et grand, et il y avait une douceur presque féminine dans la courbe de la lèvre. L'expression générale de sa figure était imposante, mais triste. Souvent, lorsque mon expérience de la vie se fut accrue, il me sembla que je lisais, dans cette physionomie si expressive, l'histoire d'une ambition énergique courbée par une philosophie dédaigneuse et une conscience pleine de scrupules ; mais tout ce que j'y découvrais en ce moment, c'était une mélancolie vague et mécontente qui m'attristait moi-même, je ne savais pourquoi.

Trévanion se rapprocha de la table, ramassa ses lettres, se dirigea lentement vers la porte et disparut. Sa femme le suivit tendrement du regard. Les yeux de lady Ellinor me rappelaient ceux de ma mère, et c'est l'effet que produisaient sur moi tous les yeux qui exprimaient une affection dévouée. Je m'approchai d'elle ; je désirais vivement serrer cette main blanche, si nonchalamment étendue devant moi.

« Voulez-vous faire un tour de promenade avec nous ? » demanda M^{lle} Trévanion en se tournant vers moi.

Je m'inclinai, et bientôt je me trouvai seul. Pendant que ces dames cherchaient leurs châles et leurs chapeaux, je pris les journaux que M. Trévanion avait laissés sur la table, pour avoir l'air de faire quelque chose. Mon attention fut attirée par son propre nom souvent répété, et dans tous les journaux. Dans l'un on versait sur lui le mépris, dans l'autre on le comblait d'éloges ; mais un passage d'un journal, qui me parut viser à l'impartialité, me frappa tellement que je le retins dans ma mémoire, et je suis sûr d'en pouvoir répéter, sinon les termes exacts, du moins le sens. Voici à peu près ce paragraphe :

« Dans l'état présent des partis, on a assez naturellement consacré une place considérable aux mérites ou aux démérites de M. Trévanion. C'est un nom qui est incontestablement haut placé dans la chambre des Communes ;

mais ce qui est tout aussi incontestable, c'est qu'il excite peu de sympathie dans le pays. M. Trévanion est essentiellement un *membre du parlement* dans toute la force du terme. C'est un orateur serré, toujours prêt dans la discussion ; c'est un admirable président de comité. Quoiqu'il n'ait jamais exercé de fonction publique, sa longue expérience de la vie politique et l'attention avec laquelle il s'est occupé gratuitement des affaires du pays l'ont placé au premier rang de ces politiques pratiques parmi lesquels on choisit les ministres. C'est un homme d'un caractère sans tache et d'intentions excellentes sans doute ; et tout cabinet gagnerait en lui un membre honorable et utile. Là se borne tout ce que nous pouvons dire à sa louange. Comme orateur, il manque de ce feu, de cet enthousiasme, qui conquièrent les sympathies populaires. Il a l'oreille de la chambre, il n'a pas le cœur du pays. Oracle dans les simples questions d'affaires, il est comparativement nul dans les grandes questions politiques. Il n'embrasse jamais cordialement aucun parti ; il n'épouse jamais sérieusement aucune question. La modération dont on dit qu'il se pique se déploie souvent en minuties ennuyeuses et en tentatives d'une candeur et d'une originalité philosophiques, qui lui ont valu depuis longtemps de la part de ses ennemis la qualification de girouette. Les circonstances peuvent porter un tel homme temporairement au pouvoir ; mais pourra-t-il conserver une longue influence ? non. Que M. Trévanion reste au poste que sa nature et son rang lui ont assigné... le poste d'un membre du parlement, honnête, indépendant, capable, qui concilie les hommes sages des deux partis, lorsque les partis se laissent entraîner aux extrémités. Il est devenu impossible comme ministre dans un cabinet durable. Ses scrupules feraient obstacle à tout gouvernement, et son manque de décision ruinerait sa propre réputation ; car, en politique comme dans toutes les autres affaires humaines, il faut savoir souffrir quelque mal pour obtenir un grand bien. »

Je venais d'achever la lecture de ce paragraphe lorsque les dames rentrèrent.

Mon hôtesse remarqua le journal que je tenais et dit avec un sourire forcé :

« Quelque attaque contre M. Trévanion, je suppose ?

— Non, répondis-je maladroitement, car le paragraphe qui me semblait si impartial était peut-être le plus amer de tous. Non, pas précisément.

— Je ne lis plus les journaux... du moins ce qu'on appelle les premiers-Londres. Cela me fait trop de peine ; et pourtant ils me faisaient tant de plaisir autrefois, au commencement, avant que *sa* réputation fût faite. »

À ces mots, lady Ellinor ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur la pelouse, et quelques moments après nous étions dans cette partie du jardin que la famille déroba à la curiosité publique. Nous passâmes à côté d'arbustes rares, de fleurs étrangères, et d'une grande serre où vivait et fleurissait tout ce que la végétation de l'Afrique et des Indes produit de merveilleux.

« M. Trévanion aime les fleurs ? » demandai-je.

La charmante Fanny se mit à rire.

« Je ne crois pas qu'il soit en état de distinguer une fleur d'une autre, dit-elle.

— Ni moi non plus, c'est-à-dire lorsque je perds de vue la rose et la rose trémière.

— La ferme vous intéressera davantage, » dit lady Ellinor.

Nous arrivâmes à une ferme récemment bâtie, sans doute d'après les principes les plus perfectionnés. Lady Ellinor me montra les machines et les inventions les plus nouvelles pour abrégé le travail et améliorer les opérations mécaniques de l'agriculture.

« M. Trévanion aime donc les travaux de ferme ? » La séduisante Fanny se mit à rire une seconde fois. « Mon père est un des grands oracles de l'agriculture, un des grands protecteurs de tous ses perfectionnements ; mais pour ce qui est d'aimer l'agriculture, je doute qu'il reconnaisse ses terres d'avec celles des autres. »

Nous rentrâmes à la maison, et M^{lle} Trévanion, dont la franchise et la bonté avaient déjà fait une impression trop profonde sur le jeune cœur de Pisistrate II, offrit de me montrer la galerie de tableaux. La collection ne contenait que des œuvres d'artistes anglais, et M^{lle} Trévanion m'indiqua les plus belles toiles.

« Ah ! du moins M. Trévanion est amateur de tableaux ?

— Vous vous trompez encore, répondit Fanny en secouant sa malicieuse petite tête. On dit que mon père est un admirable connaisseur ; mais il n'achète de tableaux que par un sentiment de devoir... pour encourager nos

peintres. Une toile une fois achetée, je ne suis pas sûre qu'il la regarde de nouveau !

— Alors, qu'est-ce donc ?... »

Je m'arrêtai court, car je sentais que la question qui errait sur mes lèvres était inconvenante.

« Qu'est-ce donc qu'il aime, alliez-vous demander ? Eh bien ! je connais mon père depuis que je peux connaître quelque chose ; mais je n'ai pas encore découvert ce qu'il aime. Non, il n'aime pas même la politique, quoiqu'il ne vive que pour elle. Vous paraissez surpris. J'espère que vous le connaîtrez mieux un jour, mais vous n'approfondirez jamais ce mystère ; vous ne saurez jamais ce qu'aime M. Trévanion.

— Vous vous trompez, dit lady Ellinor, qui nous avait suivis sans que nous l'eussions entendue ; je puis vous dire ce que votre père fait plus qu'aimer, ce qu'il révère, ce qui est l'objet constant des efforts de sa noble existence : la justice, la bienfaisance, l'honneur et sa patrie. Celui qui aime cela se fait pardonner son indifférence pour le géranium le plus nouveau, pour la dernière charrue, et même (quoique ceci puisse vous blesser davantage, Fanny) pour le dernier chef-d'œuvre de Landseer ou la dernière mode qu'honore M^{lle} Trévanion.

— Maman ! » s'écria Fanny, dont les yeux se remplirent de larmes.

Mais lady Ellinor me parut sublime tandis qu'elle s'exprimait ainsi ; ses yeux étincelaient, sa poitrine se soulevait. La femme prenant le parti du mari contre l'enfant, et comprenant si bien ce que l'enfant ne sentait pas malgré l'expérience de chaque jour, et ce que le monde ne connaîtra jamais malgré toute sa vigilance pour découvrir des vertus ou des défauts, c'était, à mon avis, un tableau plus beau que tous ceux de la collection.

Sa figure s'adoucit lorsqu'elle vit des larmes dans les beaux yeux de Fanny, qui étaient de la couleur d'une noisette mûre ; elle lui tendit sa main, que l'enfant baisa avec tendresse en murmurant : « Ce n'est pas à mes paroles étourdies qu'il faut faire attention, maman ; sans cela vous aurez toutes les minutes quelque chose à me pardonner. » Et M^{lle} Trévanion sortit de l'appartement.

« Avez-vous une sœur ? demanda lady Ellinor.

— Non.

— Et Trévanion n'a pas de fils, » dit-elle tristement.

Le sang me monta au visage. Oh ! jeune fou que j'étais ! Nous gardions tous deux le silence, lorsque la porte s'ouvrit et M. Trévanion entra.

« Humph ! » fit-il en souriant à ma vue. Son sourire était aussi charmant que rare. « Humph ! jeune homme, je venais vous chercher. Je crois que je me suis conduit peu poliment à votre égard ; pardonnez-moi. Cette idée vient de se présenter à moi ; aussi ai-je laissé là mes livres bleus^[1], après avoir donné une rude tâche à mon secrétaire, pour vous prier de sortir une demi-heure avec moi... une demi-heure tout juste ; je ne puis vous donner que cela, car j'ai une députation à une heure. Vous dînez et couchez chez nous, j'espère ? — Oh ! monsieur, ma mère serait si inquiète si je n'étais pas arrivé ce soir à Londres !

— Bah ! j'enverrai un exprès.

— Non, vraiment, je vous remercie.

— Pourquoi ? »

J'hésitai.

« Voyez-vous, monsieur, mon père et ma mère sont étrangers à Londres, et, quoique je ne connaisse pas la ville non plus, ils peuvent avoir besoin de moi, je puis leur être utile. »

Lady Ellinor avait mis la main sur ma tête et caressait ma chevelure pendant que je parlais.

« Bien, jeune homme, bien ! vous ferez votre chemin dans le monde, si méchant qu'il soit. Je ne pense pas que vous ayez des succès, comme disent les fripons, c'est là une autre affaire ; mais, si vous ne montez pas, vous ne tomberez pas. Maintenant, mettez votre chapeau et suivez-moi... Vous arriverez à temps pour la diligence. »

Je pris congé de lady Ellinor. J'avais bien envie de lui dire quelques mots de compliments pour M^{lle} Fanny ; mais ces mots restaient collés à mon palais, et mon hôte paraissait pressé.

« Il faut que nous nous revoyions bientôt, » dit lady Ellinor avec amitié en nous accompagnant jusqu'à la porte.

M. Trévanion marchait d'un pas rapide et sans rompre le silence... une main dans son gilet, et l'autre balançant avec insouciance une grosse canne.

« Il faut que je fasse le tour par le pont, lui dis-je ; car j'ai laissé là mon havre-sac. Je l'avais ôté pour sauter, et la vieille ne s'en est certainement pas chargée.

— Alors venez par ici. Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans et demi.

— Vous savez le latin et le grec comme on les sait au collège, je suppose ?

— Je crois savoir très-bien ces deux langues, monsieur.

— Votre père est-il de cet avis ?

— Oh ! mon père est difficile à contenter ; mais en somme il s'avoue satisfait.

— Alors je fais de même. Et les mathématiques ?

— Un peu.

— Bien. »

Ici la conversation tomba. J'avais retrouvé mon havre-sac, je l'avais rattaché à mes épaules, et nous étions près de la loge du garde lorsque M. Trévanion dit brusquement :

« Parlez, mon jeune ami, parlez. J'ai du plaisir à vous entendre. Cela me délasse. Il y a dix ans que personne ne m'a parlé naturellement. »

Cette requête fut un éteignoir pour ma naïve éloquence. En ce moment je n'aurais pu parler naturellement quand il se fût agi de ma vie.

« Je vois que j'ai fait une faute, dit amicalement mon compagnon en s'apercevant de mon embarras. Nous voici à la porte. Dans cinq minutes la voiture passera ; vous pourrez employer ce temps à écouter la vieille faire l'éloge des Hogton et déblatérer contre moi. Croyez-moi, monsieur, ne donnez jamais un fétu pour ces louanges ou ces critiques. C'est ici que sont et l'éloge et le blâme ! » Et il se frappa la poitrine avec une ardeur passionnée. « Profitez de cet exemple : les Hogton, gens avarés et sans éducation, étaient la ruine de ce pays ; leur domaine était un lieu sauvage, leur village une écurie de cochons. J'arrive avec des capitaux et de

l'intelligence, j'améliore le terrain, je bannis le paupérisme, je civilise tout autour de moi. Aussi je suis un homme sans mérite, le type du capital dirigé par l'éducation, une machine. Et la vieille ne sera pas seule à vous insinuer que les Hogton étaient des anges, et que je suis l'antithèse ordinaire des anges. Et qui plus est, monsieur, parce que cette vieille, qui reçoit de moi dix schellings par semaine, tient à gagner encore une pièce de six pence de temps en temps, et que je lui accorde cette permission, tous les visiteurs auxquels elle parle la quittent avec l'idée que moi, le riche M. Trévanion, je la laisse mourir de faim avec ce qu'elle peut arracher aux curieux. Eh bien ! je vous le demande, quelle est la valeur de tout cela ?... Adieu, dites à votre père que son vieil ami a besoin de le voir et de profiter de sa paisible sagesse ; son vieil ami est fou par moments et a le cœur plein de tristesse. Quand vous serez installé dans votre logement, envoyez-moi un mot à Saint-James's Square pour me donner votre adresse... Humph ! cela suffira. »

M. Trévanion me serra la main et se retira.

Je ne restai pas à attendre la voiture, mais me dirigeai vers le tourniquet, où la vieille, qui avait vu ou flairé de loin la pièce d'argent dont j'étais la personnification,

Dans un cruel repos épiait sa victime.

Mes opinions sur ses souffrances et les vertus des Hogton étant un peu modifiées, je me contentai de laisser tomber dans sa main ouverte juste la somme convenue. Mais cette main restait toujours ouverte, et les doigts de l'autre main s'emparèrent de moi, tandis que je passais le tourniquet, comme un tire-bouchon s'empare du liège.

« Et trois pence pour le neveu Bob, dit la vieille.

— Trois pence pour le neveu Bob ! en quel honneur ?

— Ce sont ses émoluments lorsqu'il recommande un monsieur. Vous ne voudriez pas me les faire payer sur mon propre bénéfice ; car il lui faut cette somme, ou bien il ruinerait mon commerce. Il est bien juste que les pauvres gens soient payés de leurs peines. »

Je restai sourd à cet appel ; et envoyant mentalement Bob à un maître dont les pieds ne pourraient que gagner à porter des bottes, je m'éloignai à grands pas.

Vers le soir j'atteignis Londres. Qui n'a pas été désappointé la première fois qu'il a vu Londres ? Ces longs faubourgs qui viennent se fondre insensiblement dans la capitale préviennent toute surprise. Tout ce qui est gradué est désenchanté.

Je jugeai prudent de prendre un fiacre qui me cahota jusqu'à l'hôtel de..., dont la porte s'ouvrait sur une rue étroite, quoique la façade principale regardât le Strand, ce bruyant passage de voitures. Je trouvai mon père dans un petit salon, où il se désolait, et qu'il arpentait comme un lion nouvellement pris arpenté sa cage. Ma pauvre mère ne faisait que se plaindre. C'était la première fois que je la voyais vraiment de mauvaise humeur. Le moment n'était pas opportun pour raconter mes aventures. J'avais assez à faire d'écouter. Ils avaient couru vainement toute la journée à la recherche d'un logement. On avait volé dans la poche de mon père un foulard des Indes tout neuf. Primmins, qui devait si bien connaître Londres, ne le connaissait pas du tout, et jurait qu'on l'avait mis sens dessus dessous et que toutes les rues avaient changé de nom. Le parapluie neuf en soie qu'on avait laissé cinq minutes dans le vestibule avait été remplacé par un vieux parapluie de guingan avec trois trous.

Ma mère, s'étant rappelé que, si elle ne veillait pas elle-même à ce que mon lit fût bien aéré, j'y perdrais certainement l'usage de mes membres, disparut avec Primmins et une impertinente fille de chambre, qui semblait penser que nous lui donnions plus de peine que nous ne valions. Ce fut alors seulement que je parlai à mon père de ma nouvelle connaissance, M. Trévanion.

Il ne parut pas m'écouter jusqu'à ce que j'eusse prononcé le nom de Trévanion. Alors il devint fort pâle et s'assit tranquillement.

« Continuez, » dit-il en voyant que je m'arrêtais pour le regarder.

Lorsque je lui eus tout dit, et que je me fus acquitté des messages d'amitié dont m'avaient chargé le mari et la femme, il sourit ; puis, cachant son visage dans ses mains, il parut réfléchir, et sans doute ses réflexions n'étaient pas des plus gaies, car je l'entendis soupirer une ou deux fois.

« Et Ellinor, dit-il enfin sans lever les yeux, lady Ellinor, veux-je dire ; est-elle encore très... très...

— Très quoi, mon père ?

— Très-belle ?

— Belle ! Oui, belle assurément ; mais j'ai fait plus d'attention à ses manières qu'à sa figure. Et puis Fanny, M^{lle} Fanny est si jeune !

— Ah ! » dit mon père, murmurant en grec les fameux vers dont la traduction de Pope est connue de tous :

Like leaves on trees the race of man is found.
Now green in youth, now withering on the ground.

« Les hommes ressemblent aux familles des arbres, qu'on trouve tantôt verdoyantes de jeunesse, tantôt desséchées sur la terre. »

« Et ils désirent me voir. Est-ce Ellinor, lady Ellinor, qui a témoigné ce désir, ou son... son mari ?

— Son mari assurément. Lady Ellinor a donné un consentement tacite.

— Nous verrons. Ouvrez la fenêtre. On étouffe ici. »

J'ouvris la fenêtre qui donnait sur le Strand. Le bruit des voix, du piétinement, du roulement des voitures, devint plus distinct. Mon père se mit à la fenêtre pour quelques moments, et je restai à côté de lui. Puis il se retourna vers moi, la figure sereine :

« Chaque fourmi de la fourmilière charrie son fardeau, et sa demeure n'est composée que de ses fardeaux. Combien je suis heureux ! combien je dois bénir Dieu ! combien mon fardeau est léger ! combien ma demeure est un abri sûr ! »

Ma mère rentrait au moment où il cessait de parler. Il alla à elle, lui passa le bras autour de la taille et lui donna un baiser. L'habitude n'avait rien fait perdre de leur charme à ces tendres caresses ; le front de ma mère, un peu sombre auparavant, s'éclaircit aussitôt ; mais elle leva les yeux sur lui avec surprise.

« Je songeais, dit mon père en forme d'explication, je songeais à tout ce que je vous dois ! Aussi combien je vous aime ! »

CHAPITRE II.

Voyez nous maintenant, trois jours après mon arrivée, installés dans notre grand et splendide appartement de Russel-Street, Bloomsbury, près de la bibliothèque du Musée. Mon père passe ses matinées dans ses *lata silentia*, comme Virgile appelle le monde d'outre-tombe ; et nous pouvons bien appeler monde d'outre-tombe une bibliothèque, ce pays des ombres.

« Pisistrate, dit mon père un soir qu'il arrangeait ses notes en essuyant ses lunettes, Pisistrate, une grande bibliothèque est un lieu effrayant. C'est là qu'est enterré tout ce qui reste des hommes depuis le déluge.

— C'est un cimetière ! ajouta mon oncle Roland, qui nous avait découverts ce jour-là.

— C'est une Héraclée ! reprit mon père.

— Pas de mots inintelligibles, je vous en prie, dit le capitaine en secouant la tête.

— Héraclée était la ville des nécromants qui évoquaient les morts. Ai-je besoin de parler avec Cicéron, je l'évoque. Ai-je besoin de me transporter sur la place du marché d'Athènes pour entendre des nouvelles vieilles de deux mille ans, j'écris mon talisman sur un bout de papier, et un grave magicien me met en présence d'Aristophane. Et tout cela, nous le devons à notre...

— Frère !

— À nos ancêtres qui ont écrit des livres... Je vous remercie. »

Roland venait d'offrir une prise à mon père, qui, bien qu'il eût le tabac en horreur, en prit cependant une pincée par bonté d'âme, et éternua cinq fois de suite ; ce qui fut pour l'oncle Roland une occasion de répéter cinq fois avec beaucoup d'onction :

« Dieu vous bénisse, frère Austin ! » Dès que mon père se fut calmé, il continua, les larmes aux yeux, mais avec autant de sang-froid qu'avant l'interruption, car il était stoïcien :

« Mais ce n'est pas là ce qui est effrayant. C'est d'avoir la présomption de rivaliser avec *ces esprits d'élite*, de leur dire : « Faites place ; moi aussi, je voudrais m'entretenir avec ceux qui vivront, des siècles après que je ne serai plus que poussière. Moi aussi... » Ah ! Pisistrate, je voudrais que l'oncle Jack eût été à Jéricho au lieu de me faire aller à Londres pour prendre place au milieu de ces maîtres du monde ! »

J'étais occupé, pendant que mon père parlait, à polir quelques rayons pour *ces esprits d'élite* : car ma mère, prévoyant toujours ce qui pouvait faire plaisir à mon père, avait deviné qu'il faudrait faire quelques arrangements à cet effet dans un appartement loué. Aussi elle avait emporté ma petite boîte d'outils, et était sortie dans la matinée pour acheter les matières premières. J'arrêtai mon rabot au milieu de son parcours sur la partie déjà aplanie, et fis cette observation :

« Mon cher père, si à l'institut philhellénique j'avais regardé avec autant d'effroi que vous les grands gaillards qui m'avaient devancé, je serais resté à tout jamais le dernier de la dernière division !

— Pisistrate, vous êtes un aussi grand agitateur que votre homonyme ! s'écria mon père en souriant. Ainsi, foin des grands gaillards ! »

En ce moment ma mère entra, coiffée de son charmant bonnet du soir. Elle était tout sourire et toute bonne humeur. Elle venait d'arranger une chambre pour l'oncle Roland, de conclure un traité avantageux avec la blanchisseuse, et de tenir un grand conseil avec M^{me} Primmins sur la meilleure manière d'échapper aux extorsions des marchands de Londres. Contente d'elle-même et de tout le monde, elle baisa le front de mon père incliné sur ses notes, et s'approcha de la table où le thé n'attendait plus que la divinité qui devait présider au banquet. Mon oncle Roland, avec sa galanterie habituelle, se leva, la bouilloire à la main (notre fontaine, car nous en avions une à nous, n'étant pas encore déballée) ; puis, ayant rempli avec la régularité d'un soldat le devoir chevaleresque qu'il s'était imposé, me rejoignit à mon ouvrage et dit :

« Il est une meilleure lame pour les mains d'un homme bien né que celle d'un rabot de menuisier...

— Eh, eh ! mon oncle, cela dépend.

— Cela dépend ! de quoi ?

— De l'usage qu'on en fait. Pierre le Grand travaillait plus utilement en construisant des vaisseaux que Charles XII en coupant des gorges.

— Pauvre Charles XII ! s'écria mon oncle avec un profond soupir. Voilà un brave !

— C'est dommage qu'il n'aimât pas un peu plus les dames !

— Aucun homme n'est parfait ! dit mon oncle sentencieusement. Mais sérieusement, vous êtes à cette heure l'espoir mâle de la famille... vous êtes... »

Mon oncle s'arrêta, et son visage s'assombrit. Je vis qu'il pensait à son fils, ce fils mystérieux ! Pendant que je le regardais avec tendresse, je remarquai que ses rides étaient devenues plus profondes, que ses cheveux couleur de fer avaient pris une nuance plus voisine du blanc. Il y avait sur sa figure les traces de souffrances récentes ; et, quoiqu'il ne nous eût pas dit un mot de l'affaire pour laquelle il nous avait quittés, il ne fallait pas une grande pénétration pour voir que le résultat n'en avait pas été satisfaisant. Mon oncle reprit :

« De temps immémorial, chaque génération de notre race a donné un soldat à son pays. Aujourd'hui je jette mes regards autour de moi ; il n'y a plus qu'une branche qui bourgeonne sur le vieil arbre, et...

— Ah ! mon oncle, mais que diraient-ils ? Croyez-vous que je n'aimerais pas à être soldat ? Ne me tentez pas. »

Mon oncle eut recours à sa tabatière ; et, en ce moment, malheureusement peut-être pour les lauriers qui, sans cela, auraient pu couronner le front du Pisistrate anglais, notre conversation fut arrêtée par l'entrée soudaine et bruyante de l'oncle Jack. Nulle apparition ne pouvait être plus inattendue.

« Me voici, mes chers amis. Comment vous portez-vous ? Comment allez-vous tous ? Capitaine de Caxton, à vous de tout cœur. Oui, je suis délivré, grâce à Dieu ; j'ai abandonné le labeur de ce misérable journal de

province. Je n'étais pas fait pour cela. Un océan dans une tasse de thé ! Moi, attaché à de mesquins, sordides, pitoyables intérêts ! moi, dont le cœur embrasse l'humanité tout entière ! Autant réduire un cercle à un triangle *isolé* !

— *Isocèle*, dit mon père qui repoussa ses notes avec un soupir, en s'apercevant un peu tard de l'éloquence qui venait l'empêcher, pour toute la soirée, de faire faire quelques progrès au grand ouvrage ; *isocèle*, Jack Pibbets, et non pas *isolé*.

— Isocèle ou isolé, c'est tout un, » répliqua l'oncle Jack, en exécutant rapidement trois évolutions qui n'étaient pas du tout d'accord avec sa théorie favorite *du plus grand bien du plus grand nombre*.

D'abord, il vida dans la tasse qu'il reçut des mains de ma mère la moitié du contenu d'un pot de crème de Londres ; deuxièmement, par le retranchement de trois triangles sur le cercle d'un *muffin*, il le réduisit autant que possible à un muffin isocèle ; et, troisièmement, en s'approchant du feu qu'on avait allumé en considération du capitaine de Caxton, il releva sous ses bras les basques de son habit, et, tout en sirotant son thé, permit à un autre cercle, particulier à l'humanité, d'éclipser totalement le foyer de lumière devant lequel il s'était posté.

« Isolé ou isocèle, c'est tout un. L'homme est fait pour ses semblables. Il y a longtemps que j'étais dégoûté de la société de ces gentillâtres égoïstes. Votre départ m'a décidé. J'ai traité avec une maison de Londres qui a de l'intelligence, des capitaux et de vastes projets philanthropiques. C'est samedi dernier que j'ai quitté le service de l'oligarchie. Je suis maintenant dans mon vrai rôle de protecteur de la multitude. Mon prospectus est imprimé. Je l'ai là dans, ma poche. Une seconde tasse de thé, sœur, un peu de crème et un autre muffin. Faut-il sonner ? »

Lorsqu'il se fut débarrassé de sa tasse et de sa soucoupe, l'oncle Jack tira de sa poche une feuille de papier encore humide de l'imprimerie. On y lisait en grandes capitales :

GAZETTE DE L'ANTIMONOPOLE

ou

LE CHAMPION DU PEUPLE.

Il l'agita triomphalement devant les yeux de mon père.

« Pisistrate, me dit mon père, regardez. C'est le nouveau moule que l'oncle Jack a cherché pour son beurre. Un bonnet phrygien sortant d'un livre ouvert. Bien, Jack ! très-bien !

— C'est du jacobinisme ! s'écria le capitaine.

— Très-vraisemblablement, reprit mon père ; mais la science et la liberté sont les meilleurs emblèmes à mouler sur le beurre qu'on veut vendre au marché.

— Le beurre ! je ne comprends pas, dit l'oncle Jack.

— Moins vous comprendrez, mieux le beurre se vendra, Jack, » répliqua mon père en retournant à ses notes.

CHAPITRE III.

L'oncle Jack s'était mis en tête de loger chez nous, et ma mère eut assez de peine à lui faire comprendre qu'il ne nous restait pas de lit.

« C'est malheureux, dit-il. Je n'étais pas plutôt arrivé en ville qu'on m'accablait d'invitations ; et je les ai toutes refusées, me réservant pour vous.

— Vous êtes si bon, si aimable ! reprit ma mère ; mais vous voyez...

— Eh bien, alors il faut que je sorte pour chercher une chambre. N'en soyez pas peiné ; vous savez que cela ne m'empêchera pas de déjeuner et dîner chez vous... lorsque mes autres amis ne me retiendront pas absolument. Je serai terriblement persécuté. »

À ces mots, l'oncle Jack remit son prospectus dans sa poche et nous souhaita le bonsoir.

Onze heures avaient sonné, et ma mère s'était retirée, lorsque mon père laissa ses livres et remit ses lunettes dans leur étui. J'avais fini ma besogne et je m'étais assis devant le feu, rêvant tantôt aux yeux noisette de Fanny Trévanion, tantôt, et avec un cœur tout aussi ému, à la guerre, aux champs de bataille, aux lauriers, à la gloire. Les bras croisés sur la poitrine et la tête baissée, l'oncle Roland regardait les braises qui achevaient de se consumer dans la grille. Mon père jeta un coup d'œil autour de lui, et, après avoir examiné son frère pendant quelques instants, il lui dit presque tout bas : « Mon fils a vu les Trévanion. Ils ont gardé notre souvenir, Roland. »

Le capitaine se leva d'un bond et se mit à siffler selon son habitude lorsqu'il était très-ému.

« Et Trévanion désire nous voir. Pisistrate lui a promis de lui donner notre adresse. Faut-il qu'il la lui envoie, Roland ?

— Si cela vous fait plaisir, répondit le capitaine, se redressant militairement au point qu'il me parut avoir plus de sept pieds.

— Cela me ferait plaisir, reprit mon père avec douceur. Il y a vingt ans que nous ne nous sommes vus.

— Il y a plus de vingt ans, dit mon oncle avec un grave sourire ; et c'était à... à la chute des feuilles.

— Tous les sept ans, l'homme renouvelle les fibres et toute la substance de son corps, continua mon père ; en trois fois sept ans, il a bien le temps de se renouveler le cœur. Il serait impossible de trouver dans la rue deux passants entre les figures desquels il y eût aussi peu de ressemblance qu'il en existe entre un cœur aujourd'hui et le même cœur vingt ans auparavant. Frère, ce n'est pas vainement que la charrue laboure la terre, et le chagrin le cœur de l'homme. Des moissons variées changent la nature du sol ; mais il faut que la charrue s'enfonce profondément avant de ramener à la surface la pierre mère.

— Eh bien, voyons Trévanion ! » s'écria mon oncle. Puis se tournant vers moi, il me demanda brusquement : « Combien a-t-il d'enfants ?

— Une fille.

— Pas de fils ?

— Non.

— Cela doit bien contrarier ce pauvre fou plein d'ambition... Oh ! oh ! vous admirez fort ce M. Trévanion, n'est-ce pas ? Oui, cette belle ardeur, ces belles phrases, ces pensées hardies, il y a là de quoi éblouir la jeunesse.

— De belles phrases, mon cher oncle ! de l'ardeur ! J'allais vous dire, ayant entendu M. Trévanion, que je suis très-surpris, le style de sa conversation étant si commun, qu'il ait pu se faire une si belle réputation d'orateur.

— En vérité !

— La charrue a passé par là, dit mon père.

— Mais pas la charrue des soucis. Riche, célèbre, Ellinor pour femme... et pas de fils !

— C'est parce qu'il a quelquefois le cœur plein de tristesse qu'il désire nous voir. »

Roland regarda fixement mon père d'abord, et moi ensuite.

« Alors, dit-il cordialement, au nom de Dieu, qu'il vienne ! Je puis lui serrer la main comme à un frère d'armes. Pauvre Trévanion ! Écrivez-lui tout de suite, Sisty. »

Je m'assis et obéis. Lorsque j'eus cacheté ma lettre, je levai les yeux et vis que Roland allumait sa bougie sur la table de mon père, et que mon père lui prenait la main et lui disait quelque chose à voix basse. Je devinai qu'il était question de son fils, car il secoua la tête et répondit d'une voix creuse et austère :

« Renouvelez ma douleur si vous voulez, mais non ma honte. Sur ce sujet, silence ! »

CHAPITRE IV.

Laissé à moi-même pendant les premières heures du jour, je parcourais, pensif et solitaire, le vaste désert de Londres. Par degrés, je me familiarisai avec cette solitude populeuse. Je cessai de soupirer après les vertes campagnes. Cette énergique activité qui m'entourait, et qui m'avait d'abord attristé, m'amusa bientôt et finit par devenir contagieuse. Pour un esprit industriel rien n'est si saisissant que l'industrie. Je commençai à me fatiguer des vacances dorées de mon oisive adolescence, à soupirer après le travail, à chercher une carrière autour de moi. L'université, au-devant de laquelle je m'étais porté avec plaisir, me semblait alors une scène d'une tristesse monastique. Après avoir parcouru les rues de Londres, errer au travers des cloîtres, c'était rétrograder dans la vie. Jour par jour, je sentais mon esprit se fortifier en moi ; il sortait de l'aurore de l'enfance, il sentait les effets de l'arrêt prononcé contre Caïn devenu homme.

L'oncle Jack fut bientôt absorbé par sa nouvelle spéculation pour le bien de l'humanité, et nous ne le vîmes plus que rarement, excepté aux heures des repas, auxquelles, pour être juste, il arrivait assez exactement, quoiqu'il ne nous laissât pas dans l'ignorance des sacrifices qu'il nous faisait, et des invitations qu'il refusait pour l'amour de nous. Le capitaine aussi disparaissait ordinairement après le déjeuner, dînait rarement avec nous et ne rentrait souvent que fort tard. Il avait un passe-partout de la maison, et rentrait quand cela lui plaisait. Quelquefois (car sa chambre était à côté de la mienne), son pas dans l'escalier me réveillait ; et souvent je crus distinguer de sourds gémissements. Il paraissait tous les jours plus soucieux, et tous les jours sa chevelure blanchissait davantage. Pourtant il nous parlait avec aisance et bonne humeur, et je croyais être le seul de la maison à m'apercevoir des cruelles angoisses que le brave vieux Spartiate se faisait un point d'honneur de cacher sous son manteau.

La compassion, mêlée à l'admiration, me rendit curieux de savoir comment se passaient ces jours d'absence suivis de nuits si agitées. Je sentais que, si je pouvais me rendre maître de son secret, j'aurais conquis le droit de le consoler et de l'aider. Après bien des scrupules de conscience, je résolus enfin de chercher à satisfaire une curiosité que ses motifs rendaient excusable.

En conséquence, un matin, après avoir guetté l'instant de son départ, je suivis ses traces à quelque distance. Voici le compte rendu de sa journée. D'abord il se mit en route d'un pas ferme, malgré sa jambe de bois, redressant son corps amaigri, et faisant ressortir militairement sa poitrine couverte d'un habit râpé, mais sans tache. Il commença par se diriger du côté de Leicester-Square ; plusieurs fois il passa et repassa l'isthme qui conduit de Piccadilly dans ce réservoir des étrangers et dans les rues et les cours qui aboutissent à la rue Saint-Martin. Après une heure ou deux ainsi employées, son pas devint plus lent, et il ôta à diverses reprises son chapeau usé pour s'essuyer le front. Enfin il tourna ses pas vers les deux grands théâtres, s'arrêta devant les affiches comme pour calculer sérieusement les chances de distraction qu'elles offraient, traversa lentement les petites rues qui avoisinent ces temples de la muse, et déboucha dans le Strand. Là il s'arrêta une heure chez un petit traiteur. Passant devant la fenêtre, j'y jetai un coup d'œil, et le vis assis devant un dîner des plus simples auquel il touchait à peine, occupé qu'il était à parcourir les colonnes d'annonces du *Times*. Lorsqu'il eut fini le *Times* et avalé sans plaisir quelques petites bouchées, le capitaine déposa son schelling en silence, reçut les deux pence qui lui revenaient, et je n'avais eu que le temps de me glisser de côté lorsqu'il reparut sur le seuil. Il s'arrêta pour jeter un regard autour de lui, mais je pris soin qu'il ne pût me découvrir, après quoi il se dirigea vers les quartiers les plus fashionables de la ville. C'était l'après-midi, et, quoiqu'on ne fût pas encore dans la saison, les rues fourmillaient de monde. Lorsqu'il arriva sur la place de Waterloo, un cavalier, boutonné comme lui jusqu'au menton, passa devant lui au petit galop. Tous les yeux étaient tournés vers ce cavalier. L'oncle Roland s'arrêta brusquement et porta la main à son chapeau ; le cavalier toucha le sien de l'index et continua son chemin.

« Qui est, demandai-je à un garçon de boutique qui se trouvait devant moi et qui, lui aussi, était tout yeux, qui est ce monsieur à cheval ?

— Comment ?... c'est le duc, pour sûr, répondit dédaigneusement le commis.

— Le duc de ?...

— Wellington !... Faut-il être stupide !

— Merci ! » lui répondis-je avec douceur. L'oncle Roland était entré dans Regent-Street d'un pas plus rapide. La vue de son vieux chef avait fait du bien au vieux soldat. Là il se promena de nouveau de côté et d'autre ; et moi, qui le suivais toujours du côté opposé au sien, j'étais prêt à tomber de fatigue, quelque bon marcheur que je fusse. Mais le capitaine n'était pas encore à la moitié de sa journée.

Il tira sa montre, la porta à son oreille, puis la remit dans son gousset, passa par Bond-Street et entra dans Hyde-Park. Là, évidemment épuisé, il s'appuya contre la grille, près de la statue de bronze, dans une attitude qui annonçait l'abattement. Je m'assis sur le gazon près de la statue et le regardai. Le parc était désert en comparaison des rues ; cependant on y voyait quelques oisifs à cheval et plusieurs promeneurs à pied. Le regard de mon oncle examinait curieusement chacun d'eux. Une ou deux fois, quelque monsieur à la tournure militaire (car j'avais déjà appris à la connaître) s'arrêtait, le regardait, s'approchait et lui parlait ; mais le capitaine paraissait honteux de ces saluts. Il ne répondait que quelques mots, et finit par s'éloigner.

Le jour baissa, la nuit vint ; le capitaine regarda de nouveau l'heure à sa montre, secoua la tête et se dirigea vers un banc où il resta assis dans une immobilité complète, le chapeau enfoncé sur les sourcils, les bras croisés, jusqu'au lever de la lune. Je n'avais rien mangé depuis le déjeuner : j'étais affamé, mais je continuai mon guet comme une sentinelle de l'ancienne Rome.

Enfin le capitaine se leva et rentra dans Piccadilly ; mais quel changement dans son aspect et sa tenue ! languissant, abattu, la poitrine rentrée, la tête penchée, les membres se traînant avec effort, son boitement nullement déguisé. Quel contraste entre l'invalides rompu de fatigue et le vétéran si robuste le matin !

Oh ! que j'aurais voulu m'élancer vers lui pour lui offrir mon bras ! mais je n'osais pas.

Le capitaine s'arrêta près d'une station de cabriolets. Il mit la main à la poche, en tira sa bourse, en tâta le contenu ; mais la bourse rentra dans la poche, et, comme par un effort héroïque, le capitaine releva la tête et

continua vaillamment sa course. « Où peut-il aller à présent ? pensai-je ; à la maison, pour sûr. Non, il est sans pitié. »

Le capitaine ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé devant un des petits théâtres du Strand. Là, il lut l'affiche et demanda si l'heure du *moitié prix* était sonnée.

« À l'instant, » répondit-on, et le capitaine entra.

Je pris aussi un billet et le suivis. J'entrai dans le salon du buffet et me réconfortai avec quelques biscuits et de l'eau de Seltz. Une minute après, j'assistais pour la première fois de ma vie à la représentation d'une pièce de théâtre. Mais elle ne m'amusa point. On était au milieu d'une des farces qu'on joue après la grande pièce ; des éclats de rire retentissaient autour de moi. Je ne trouvais rien de risible, et promenant hardiment mes regards sur toutes les parties de la salle, j'aperçus enfin, au dernier rang des loges, un visage aussi sombre que le mien. *Eurêka !* c'était celui du capitaine. « Pourquoi va-t-il au spectacle s'il s'y amuse si peu ? pensais-je. Il aurait mieux fait de dépenser son schelling pour un cabriolet, le pauvre vieux ! » Mais bientôt des messieurs à la tournure élégante et des dames plus élégantes encore vinrent se placer près du coin solitaire du pauvre capitaine. Il s'impacienta, il se leva, il disparut. Je quittai ma place et me postai devant les loges pour le voir sortir. Il descendit l'escalier en boitant. Je me reculai dans l'ombre ; et, après s'être arrêté un instant indécis, il entra résolûment dans le salon du buffet.

Or, depuis que j'en étais sorti, il s'était rempli de monde et je m'y glissai inaperçu. C'était un spectacle étrange, grotesque, mais touchant, de voir ce vieux soldat au milieu de cet essaim joyeux. Il dépassait de la tête tous les autres, comme un des héros d'Homère ; et son extérieur était si remarquable qu'il attira l'attention des dames. Je crus, dans ma simplicité, que c'était la tendresse naturelle à ce sexe aimable et pénétrant, toujours prompt à deviner les souffrances et désireux de les soulager, qui portait trois dames en robe de soie, l'une en chapeau à plumes, les deux autres en cheveux longs et bouclés, à quitter un petit cercle de messieurs avec lesquels elles s'entretenaient, pour venir se planter devant mon oncle. Je me fis jour à travers la foule afin d'entendre ce qui se disait.

« Vous cherchez quelqu'un, j'en suis sûre, » dit familièrement l'une d'elles en lui touchant le bras avec son éventail. Le capitaine tressaillit.

« Ne puis-je remplacer ce quelqu'un ? demanda avec une douceur céleste un autre de ces anges compatissants.

— Vous êtes bien bonne, je vous remercie ; non, non, madame, répondit le capitaine en saluant respectueusement.

— Prenons un verre de négus, dit la troisième, lorsque l'autre lui eut fait place. Vous paraissez fatigué, et je le suis aussi. Venez par ici. »

Et elle le prit par le bras pour le conduire vers une table. Le capitaine secoua tristement la tête ; puis, comme s'il venait de s'apercevoir tout à coup du genre d'attention qu'on lui prodiguait, il regarda ces belles Armides avec un air si doux de reproche et de pitié, sans même repousser la main qui s'était emparée de lui (car son dévouement chevaleresque pour les dames s'étendait jusqu'à celles qui ont perdu tous les droits qu'elles auraient pu y avoir), que tous ces regards effrontés se baissèrent. Cette main lâcha timidement et machinalement son bras, et mon oncle passa son chemin. Il traversa la foule et franchit le seuil de la dernière porte. Moi, qui avais deviné son intention, j'étais déjà à l'attendre dans la rue.

« Enfin, Dieu merci ! il va rentrer, » pensai-je. Je me trompais encore. Mon oncle se dirigea d'abord vers ce lieu fréquenté par le peuple, et que j'ai découvert depuis s'appeler *les Ombres*, mais il en ressortit aussitôt, et frappa enfin à la porte d'une maison particulière, dans une des rues qui partent de Saint-James. Elle fut ouverte jalousement et refermée sur-le-champ. Je restai dehors. Qu'était-ce que cette maison ? Tandis que j'attendais devant la porte, quelques autres hommes s'approchèrent et frappèrent un petit coup sec ; elle s'ouvrit de nouveau jalousement, et ils entrèrent à la dérobée. Un agent de police passa et repassa.

« Ne vous laissez pas tenter, jeune homme, me dit-il en me regardant fixement. Suivez mon conseil et rentrez chez vous.

— Qu'est-ce donc que cette maison ? demandai-je en frissonnant à ce sinistre conseil.

— Oh ! vous le savez bien.

— Non ; je suis nouveau à Londres.

— C'est un *enfer*, répondit le policeman, convaincu que j'avais dit la vérité.

— Dieu me bénisse ! un quoi ? Il est impossible que je vous aie bien compris !

— Un *enfer* !... une maison de jeu.

— Oh ! » m'écriai-je, et je fis quelques pas. Le capitaine Roland, lui si austère, si économe, si pauvre, pouvait-il être un joueur ? La vérité se fit jour tout à coup : l'infortuné père cherchait son fils ! Je m'appuyai contre le mur et me contins pour ne pas éclater en sanglots.

Bientôt j'entendis ouvrir la porte ; le capitaine sortit et se dirigea vers notre maison. Je courus devant et rentrai le premier, à l'inexprimable satisfaction de mon père et de ma mère, qui ne m'avaient pas vu depuis le déjeuner, et que cette longue absence avait consternés. Je supportai de bonne grâce leurs reproches. Je prétendis avoir flâné et perdu mon chemin, demandai quelque chose à souper, et me glissai dans mon lit.

Cinq minutes après, le pas fatigué du capitaine retentissait lourdement dans l'escalier.

1. [↑] Les brochures politiques ont toutes des couvertures bleues en Angleterre.

SIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

« Je ne sais pas cela, » dit mon père.

Qu'est-ce que mon père ne sait pas ? Mon père ne sait pas que *le bonheur est la fin et le but de notre être*.

Et à propos de quoi mon père répond-il par des paroles si sceptiques à une assertion qui rencontre si peu d'adversaires ?

Lecteur, M. Trévanion est assis depuis une demi-heure dans notre petit salon. La belle main de ma mère lui a versé deux tasses de thé. Il est ici comme chez lui. Avec M. Trévanion est arrivé un autre vieil ami, sir Sedley Beaudésert, que mon père n'avait pas revu depuis sa sortie du collège.

Or, il faut que vous sachiez que la nuit est chaude. Il est un peu plus de neuf heures ; c'est une nuit entre l'été qui s'en va et l'automne qui approche. Les fenêtres sont ouvertes. Nous avons un balcon, que ma mère a pris soin de garnir de fleurs. Quoique nous soyons à Londres, l'air est doux et frais et la rue tranquille, excepté lorsqu'une voiture ou un cabriolet roule rapidement devant nous. Quelques personnes rentrent chez elles sans bruit. Nous sommes sur une terre classique, près de ce vieux et vénérable musée, sombre édifice monastique, avec ses trésors de science dont le goût du siècle se passait alors. Le calme du temple semble sanctifier tous les alentours. Le capitaine Roland est assis près de la cheminée, et, quoiqu'il n'y ait pas de feu, il s'abrite le visage derrière un écran. Mon père et M. Trévanion ont rapproché leurs chaises au milieu de la chambre. Sir Sedley Beaudésert est adossé contre le mur près de la fenêtre, derrière ma mère qui, depuis que son Austin a ses vieux amis autour de lui, paraît plus jolie et plus heureuse encore que de coutume. Et moi, le coude appuyé sur

la table et le menton dans ma main, je contemple avec admiration sir Sedley Beaudésert.

Ô rare spécimen d'une race qui ne tardera pas à disparaître entièrement ! spécimen du vrai gentilhomme, avant que le mot *dandy* fût connu, avant que l'adjectif *exquisite* fût devenu substantif, je vais m'arrêter ici pour te décrire !

Sir Sedley Beaudésert était contemporain de Trévanion et de mon père ; mais, sans affecter d'être jeune, il paraissait jeune encore. Costume, ton, air, manières, tout en lui était jeune ; et pourtant tout avait une certaine dignité qui n'appartient pas à la jeunesse. À vingt-cinq ans, il avait la réputation d'un marquis français de l'ancien régime, c'est-à-dire, il était *le plus charmant homme de son temps*, le plus populaire de notre sexe, le plus favorisé du vôtre, ma jolie lectrice. C'est une erreur, je crois, de supposer qu'il ne faut pas de talent pour devenir à la mode ; quoi qu'il en soit, sir Sedley était à la mode, et il avait du talent. Il avait beaucoup voyagé, il avait beaucoup lu, surtout des mémoires, de l'histoire et des poésies ; il tournait le vers avec grâce, avec une certaine originalité d'esprit facile et de sentiments élégants ; il causait délicieusement ; ses manières étaient pleines de politesse et d'urbanité ; sa conduite était celle d'un brave et d'un homme d'honneur. Il pouvait être flatteur en paroles, il était sincère dans ses actions.

Sir Sedley Beaudésert ne s'était jamais marié. Quel que fût son âge, il paraissait encore assez jeune pour être épousé par amour. Il était d'une naissance distinguée ; il était riche ; il était populaire, je l'ai déjà dit ; pourtant on voyait sur son beau visage une expression de mélancolie, et sur son front, que l'ambition n'avait pas ridé, que l'étude n'avait pas courbé, une ombre de regret sur laquelle il n'y avait pas à se méprendre.

« Je ne sais pas cela, dit mon père. Je n'ai pas encore trouvé dans ma vie un homme qui fît du bonheur sa fin et son but. L'un cherche à faire sa fortune, l'autre à dépenser celle qu'il possède ; celui-ci veut obtenir une place, celui-là se créer un nom ; mais ils savent bien tous qu'ils ne cherchent point le bonheur. Un utilitaire a-t-il jamais été poussé par l'intérêt personnel, le pauvre homme, lorsqu'il s'est mis à griffonner ses impopulaires billevesées tendant à prouver que l'intérêt personnel est le mobile universel ? Et quant à cette distinction notable entre l'intérêt

personnel vulgaire et l'intérêt personnel éclairé, plus l'intérêt personnel est éclairé, moins nous sommes influencés par lui. Si vous dites au jeune homme qui vient d'écrire un beau livre ou de faire un beau discours, que la célébrité de Milton ou le pouvoir de Pitt ne le rendra pas plus heureux, et qu'il ferait mieux, pour son bonheur, de cultiver une ferme, de vivre à la campagne, et d'ajourner jusqu'à la fin la dyspepsie et la goutte, il vous répondra franchement : « Je sais cela tout aussi bien que vous. Mais que m'importe d'être heureux ou non ? J'ai résolu de devenir, s'il est possible, un auteur célèbre ou un premier ministre. » Il en est de même pour tous les fils actifs de ce monde. Marcher est la loi de la nature. Et vous ne pouvez pas plus dire aux hommes et aux peuples qu'aux enfants : « Restez assis et n'usez pas vos souliers. »

— Alors, reprit M. Trévanion, si je vous dis que je ne suis pas heureux, votre seule réponse est que j'obéis à une loi inévitable.

— Non, je ne dis pas qu'il y ait une loi inévitable qui s'oppose à ce que l'homme soit heureux ; mais il y a une loi inévitable qui, en dépit de l'homme, le force à vivre pour quelque chose de plus élevé que son bonheur personnel. Si égoïste qu'il veuille être, il ne peut vivre en lui-même ni pour lui-même. Tous ses désirs l'enchaînent à d'autres hommes. L'homme n'est pas une machine, il fait partie d'une machine.

— C'est vrai, frère, dit le capitaine Roland ; l'homme est un soldat et non une armée.

— La vie est un drame et non un monologue, continua mon père. Drame est dérivé d'un verbe grec qui signifie *faire*. Chaque acteur du drame a quelque chose à faire, et contribue à la marche de l'ensemble ; c'est pour faire ce quelque chose que l'auteur l'a créé. Jouez donc votre rôle, et que la grande pièce continue.

— Ah ! s'écria vivement Trévanion ; mais ce rôle est difficile à jouer. Chaque acteur contribue à la catastrophe, et pourtant il faut qu'il joue son rôle sans savoir comment tout cela finira. La toile tombera-t-elle sur une tragédie ou sur une comédie ?... Allons, je vais vous dire l'unique secret de ma vie politique, ce qui explique tous mes échecs (car, malgré ma position, j'ai essuyé des échecs), et ce qui fait mes regrets : *Je n'ai pas de conviction !*

— C'est bien cela, dit mon père ; parce que dans toute question il y a deux côtés, et que vous les examinez tous les deux.

— Vous l'avez dit, reprit Trévanion en souriant. Un homme qui se destine à la vie politique ne devrait voir qu'un côté. Il faut qu'il agisse avec un parti ; et un parti prétend que tel bouclier est en argent, tandis que, s'il prenait la peine de le retourner, il verrait qu'il est en or de l'autre côté. Malheur à l'homme qui fait cette découverte seul, pendant que son parti jure toujours que le bouclier est en argent ! Et cela n'arrive pas une fois dans la vie, mais tous les soirs.

— Vous en avez dit assez, observa mon père, pour me convaincre que vous ne devriez appartenir à aucun parti, mais pas assez pour me prouver que vous ne deviez pas être heureux.

— Vous souvent-il, interrompit sir Sedley Beaudésert, d'une anecdote qu'on raconte du premier duc de Portland ? Il avait, dans la grande écurie de sa villa de Hollande, une galerie où l'on donnait un concert une fois par semaine pour égayer et amuser ses chevaux. Je ne doute pas que les chevaux ne se soient beaucoup mieux portés à la suite de ce traitement. Ce qu'il faut à Trévanion, c'est un concert par semaine. Chez lui, c'est toujours la selle et l'éperon. Pourtant, après tout, qui ne l'envierait pas ? Si la vie est un drame, son nom est un des principaux sur l'affiche ; il est imprimé en capitales sur les murailles.

— M'envier, *moi* ! s'écria Trévanion, *moi* ! Non, c'est vous qui êtes l'homme digne d'envie, vous qui n'avez qu'un seul chagrin au monde, et un chagrin si absurde que je vous ferai rougir en le révélant. Écoutez, ô sage Austin ! ô brave Roland ! Olivarès était hanté par un spectre ; Sedley Beaudésert est hanté par la peur de vieillir !

— Eh bien ! dit ma mère sérieusement, je crois qu'il faut avoir un profond sentiment de religion, ou, au moins, des enfants à soi, dans lesquels on puisse se voir rajeunir, pour se réconcilier avec l'idée de vieillir.

— Ma chère dame, dit sir Sedley, qui avait un peu rougi à l'accusation lancée contre lui par Trévanion, mais qui avait déjà recouvré son aisance et son sang-froid, vous avez parlé d'une manière si admirable que vous m'encouragez à avouer ma faiblesse. J'ai peur de vieillir. Toutes les joies de ma vie ont été des joies de jeune homme. La seule sensation de la vie me

causait un plaisir si délicieux que l'approche de la vieillesse m'effraye avec ses yeux ternes et ses cheveux gris. J'ai vécu de la vie d'un papillon. L'été est passé, et je vois mes fleurs qui se flétrissent, et mes ailes sont glacées par les premières bises de l'hiver. Oui, j'envie Trévanion : car, dans la vie politique, l'homme n'est jamais jeune ; mais aussi longtemps qu'il peut travailler il n'est jamais vieux.

— Mon cher Beaudésert, reprit mon père, lorsque saint Amable, patron de Riom en Auvergne, alla à Rome, le soleil se fit son serviteur ; il portait son manteau et ses gants pendant la chaleur, et, lorsqu'il pleuvait, l'abritait comme un parapluie. Vous voudriez employer le soleil au même usage ; certes, vous n'avez pas tort ; mais, voyez-vous, il faut être saint avant de pouvoir compter sur un pareil serviteur. »

Sir Sedley sourit ; mais son charmant sourire fit place à un soupir lorsqu'il ajouta :

« Je ne serais pas long, je crois, à me décider à devenir saint, si le soleil voulait me servir de sentinelle au lieu de courrier. Je ne lui demande que de rester immobile. Vous voyez qu'il marchait, même pour saint Amable. Ma chère dame, nous nous comprenons à merveille, vous et moi ; et c'est une bien pénible chose de vieillir, malgré tout ce qu'on fait pour rester jeune.

— Que dites-vous, Roland, de ces deux mécontents ? » demanda mon père.

Le capitaine se retourna péniblement dans son fauteuil, car un rhumatisme lui mordait l'épaule, et des souffrances aiguës lui donnaient des élancements dans son membre mutilé.

« Je dis, répondit Roland, qu'ils sont las de se promener de Brentford à Windsor... et qu'ils n'ont jamais connu le bivouac et le champ de bataille. »

Les deux grognons tournèrent leurs regards vers le vétéran, et les arrêtrèrent d'abord sur les rides profondes qui sillonnaient son visage d'aigle, puis sur la jambe de bois qu'il étendait devant lui. Ensuite ils se détournèrent.

Cependant ma mère s'était levée sans bruit, et, sous prétexte de chercher son ouvrage sur la table près du vieux soldat, elle se pencha sur lui et lui serra la main.

« Messieurs, dit mon père, je ne crois pas que mon frère ait jamais entendu parler de Nicochore, auteur comique grec ; pourtant il vient de le commenter très-finement. Ce Nicochore dit que le meilleur remède contre l'ivresse, c'est un malheur soudain. Une continuité de malheurs réels doit être très-salutaire contre l'ivresse chronique ! »

Les deux mécontents ne firent aucune réponse, et mon père prit un gros livre.

CHAPITRE II.

« Mes amis, dit mon père en levant les yeux de dessus son livre et s'adressant à ses deux visiteurs, je connais quelque chose de moins dur qu'un malheur et qui vous ferait grand bien à tous deux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda sir Sedley.

— Un sachet de safran porté sur la cavité de l'estomac !

— Austin, mon ami ! » s'écria ma mère d'un ton de reproche.

Mon père ne fit pas attention à cette interruption, et continua gravement :

« Il n'y a rien de meilleur pour remonter l'esprit ! Roland n'a pas besoin de safran, parce qu'il est soldat ; le désir du combat et l'espérance de la victoire lui infusent dans l'esprit une ardeur suffisante pour une longue vie et pour la conservation du système.

— Allons donc ! s'écria Trévanion.

— Mais des hommes de votre profession doivent avoir recours à des moyens artificiels : du nitre dans le bouillon, par exemple, de trois à dix grains (les bestiaux auxquels on donne du nitre engraisent) ; ou bien des parfums terreux, tels qu'il en existe dans les concombres et les choux. Un grand seigneur se faisait mettre sous le nez, tous les matins à son réveil, une

motte de terre fraîche enveloppée dans une serviette. Une légère friction sur la tête avec de l'huile mêlée de roses et de sel est une bonne chose aussi. Mais, par-dessus tout, je vous recommande le sachet de safran sur la...

— Sisty, mon ami, voulez-vous me chercher mes ciseaux ? dit ma mère.

— Quelles absurdités nous chantez-vous là ! s'écria M. Trévanion. À la question !

— Absurdités ! répéta mon père en ouvrant de grands yeux. Je vous donne l'opinion de lord Bacon. Vous avez besoin de conviction. La conviction est le résultat de la passion, la passion du courage, et le courage d'un sachet de safran. Vous, Beaudésert, vous voulez rester jeune. Celui-là reste jeune le plus longtemps qui vit le plus longtemps. Rien ne conduit plus sûrement à la longévité qu'un sachet de safran, pourvu qu'on le porte toujours sur la...

— Sisty, mon dé ! interrompit ma mère.

— Vous avez raison de vous moquer de nous, dit Beaudésert en souriant, et je crois que le même remède nous guérirait tous les deux.

— Oui, reprit mon père, cela n'est pas douteux. C'est dans la cavité de l'estomac que se trouve le grand tissu central des nerfs qu'on appelle ganglions ; c'est de là que les nerfs affectent la tête et le cœur ; M. Squills nous l'a prouvé, Sisty.

— Oui, répondis-je ; mais je n'ai jamais entendu M. Squills faire mention d'un sachet de safran.

— Oh ! le sot garçon ! s'écria mon père. Ce n'est pas le sachet de safran, c'est la *foi* au sachet qui guérit. Appliquez la *foi* au centre nerveux, et tout ira bien.

CHAPITRE III.

— Mais, reprit le membre du parlement, c'est une chose diabolique qu'une conscience trop délicate !

— Et ce n'est pas une chose angélique de perdre une dent de devant, » soupira le gentilhomme.

Là-dessus mon père se leva, et, la main dans son gilet, *more suo*, prononça son fameux *Sermon sur les rapports entre la foi et la résolution*.

C'était un sermon fameux dans notre cercle domestique ; mais jusqu'à présent il n'en a pas dépassé les limites. Et comme le lecteur, j'en suis sûr, n'a pas pris ces mémoires d'un Caxton pour y trouver des sermons, que la renommée de celui-là reste donc circonscrite dans ce cercle ! Tout ce que j'en dirai c'est que c'était un bien beau sermon, et qu'il prouvait irréfutablement, à mon avis du moins, les effets salutaires d'un sachet de safran appliqué sur le grand centre du système nerveux.

Le sage Ali dit qu'*un fou ne sait pas ce qui le fait paraître insensé et n'écoute pas celui qui le conseille*. Je ne puis dire que les amis de mon père fussent des fous, mais ils rentraient certainement dans cette définition de la folie.

CHAPITRE IV.

Car de ce sermon ne sortit pas la conviction, mais la discussion. Trévanion fut logique, Beaudésert sentimental. Mon père tint ferme pour son sachet de safran. Lorsque Jacques I^{er} dédia au duc de Buckingham sa *Méditation sur l'Oraison dominicale*, il donna une raison très-sage du choix

qu'il avait fait de Sa Grâce pour cet honneur : « C'est, dit le roi, parce que cette méditation roule sur une prière très-courte et très-simple, et d'autant plus convenable aux courtisans, qu'ils passent le plus souvent pour n'avoir ni le goût ni le loisir de faire de longues prières, préférant *courte messe et long dîner*. » Je suppose que ce fut pour un semblable motif que mon père persista à dédier au membre du parlement et au parfait gentilhomme cette courte et simple moralité du sachet de safran. Il était évidemment persuadé que, s'il pouvait une fois les décider à se l'appliquer, cela suffirait, et qu'ils n'avaient ni goût ni loisir pour de plus longues instructions. Et ce sachet de safran retombait si rudement sur eux à chaque mouvement de son argumentation, que vous auriez pris mon père pour un de ces combattants plébéiens des ordalies populaires, qui, ne pouvant se servir ni de l'épée ni de la lance, se battaient avec un sac de sable attaché à un fléau ; arme déjà très-étourdissante lorsque le sac n'est rempli que de sable ; mais comment résister à un sac de safran ? Aussi, quoique mon père fût seul contre deux, ils ne purent tenir tête à cette arme diabolique. Après une foule de *bah !* de M. Trévanion, et quelques sourires ironiques de sir Sedley Beaudésert, ils cédèrent, sans toutefois vouloir s'avouer vaincus.

« Allez ! dit le membre du parlement ; je vois que vous ne me comprenez pas. Il faut que je continue de me mouvoir par ma propre impulsion. »

Les *Colloques* d'Érasme étaient le livre favori de mon père ; il avait coutume de dire que ces *Colloques* offraient à chaque page quelque exemple utile pour la conduite de la vie. Ce fut à l'aide des *Colloques* d'Érasme qu'il répondit au membre du parlement :

« Rabirius voulant faire lever son serviteur Syrus, lui cria : « Remue-toi. — Je me remue, dit Syrus. — Je vois bien que tu te remues, reprit Rabirius, mais tu ne remues rien. » Pour en revenir au sachet de safran...

— Au diable le sachet de safran ! » s'écria Trévanion furieux. Puis, s'étant calmé tandis qu'il mettait ses gants, il se tourna vers ma mère, et lui dit avec plus de politesse qu'il n'en avait naturellement, ou du moins habituellement : « À propos, ma chère madame Caxton, j'oubliais de vous dire que lady Ellinor viendra vous voir demain. Nous resterons quelque temps à Londres, Austin ; et, quoique la ville soit déserte, il s'y trouve encore quelques personnes de marque à qui j'aimerais à vous présenter, vous et les vôtres.

— Non, dit mon père, votre monde et le mien ne sont pas le même. Il me faut des livres, et à vous des hommes. Ni Kitty ni moi nous ne pouvons changer nos habitudes, même pour l'amitié. Elle a un long ouvrage à finir, et moi aussi. Les montagnes ne peuvent marcher, surtout quand elles sont en travail ; mais Mahomet peut venir à la montagne aussi souvent qu'il voudra. »

M. Trévanion insista et sir Sedley Beaudésert annonça doucement les mêmes prétentions. Tous deux disaient connaître des hommes de lettres que mon père aurait plaisir à rencontrer. Mon père doutait qu'il pût rencontrer des hommes de lettres plus éloquents que Cicéron ou plus amusants qu'Aristophane ; il ajouta que, si ces hommes existaient, il aimerait mieux les rencontrer dans leurs livres que dans leurs salons. Enfin il fut inébranlable, et le capitaine Roland aussi, mais sans tant d'arguments.

M. Trévanion se tourna alors vers moi.

« Votre fils, du moins, devrait un peu voir le monde. »

Les doux yeux de ma mère brillèrent d'un plus vif éclat.

« Mon cher ami, je vous remercie, dit mon père d'une voix émue ; nous parlerons de cela, Pisistrate et moi. »

Nos hôtes étaient partis. Nous nous réunîmes tous les quatre près de la fenêtre ouverte, et jouîmes en silence de l'air frais et du clair de lune.

« Austin, dit enfin ma mère, je crains que ce ne soit à cause de moi que vous refusez d'aller chez vos vieux amis ; vous saviez que tout ce beau monde m'effrayerait et que...

— Nous avons été heureux plus de dix ans sans eux, Kitty ! Mes pauvres amis ne sont pas heureux, tandis que nous le sommes. Savoir être heureux en famille est une science d'or qui vaut tous les conseils de Pythagore. Les dames de Bubastis (ville d'Égypte où l'on adorait les chats, ma chère amie) ne fréquentaient jamais les messieurs d'Athribis, qui adoraient les musaraignes. Les chats sont des animaux domestiques ; ces musaraignes ne sont que de pitoyables vagabonds. Vous ne pouvez trouver de meilleur exemple, ma Kitty, que celui des dames de Bubastis !

— Comme Trévanion est changé ! dit Roland d'un air rêveur ; lui qui était si vif, si enjoué !

— Il a couru trop fort en montant la colline, repartit mon père, et depuis il est toujours hors d'haleine.

— Et lady Ellinor ? demanda Roland avec hésitation ; la verrez-vous demain ?

— Oui, » répondit mon père avec calme.

Tandis que le capitaine Roland parlait, quelque chose dans le ton de sa question fit sans doute jaillir la lumière de la conviction dans le cœur de ma mère. La femme devine facilement les choses du cœur. Elle recula, pâlit (je m'en aperçus même au clair de la lune) et fixa ses yeux sur mon père ; et je sentis trembler convulsivement sa main qui avait saisi la mienne.

Je la compris. Oui, lady Ellinor était cette première rivale dont jusqu'alors elle avait toujours ignoré le nom. Elle attacha ses regards sur mon père et respira plus librement en le voyant si tranquille et si calme ; puis retirant sa main de la mienne, elle la posa tendrement sur l'épaule d'Austin. Quelques moments après, nous étions seuls debout près de la fenêtre, le capitaine Roland et moi.

« Vous êtes jeune, neveu, dit le capitaine, et vous avez à relever le nom d'une famille tombée. Votre père fait bien de ne pas refuser l'offre de Trévanion de vous ouvrir le grand monde. Quant à moi, mes affaires à Londres paraissent terminées ; je ne puis trouver ce que j'étais venu chercher. Je fais venir ma fille. Dès qu'elle sera arrivée, je rentrerai dans ma vieille tour, et l'homme et la ruine s'écrouleront ensemble.

— Bah ! mon oncle, je travaillerai bien, je gagnerai de l'argent, et puis nous réparerons la vieille tour et nous rachèterons l'ancien domaine. Mon père vendra sa maison rouge ; nous lui arrangerons une bibliothèque dans le donjon, et nous vivrons tous ensemble, jouissant du repos et d'un domaine aussi considérable que celui de nos ancêtres. »

Pendant que je parlais, les regards de mon oncle s'étaient portés vers un coin de la rue, où pénétraient à demi les rayons de la lune et où un jeune homme se tenait dans une complète immobilité.

« Ah ! dis-je en suivant la direction de ses regards, j'ai vu cet homme passer deux ou trois fois devant la maison, et tourner la tête vers notre fenêtre. Mais nous avions cette visite, et mon père était au milieu de son raisonnement ; sans cela... »

Avant que je pusse achever ma phrase, mon oncle, étouffant une exclamation, sortit brusquement du salon et descendit l'escalier clopin-clopant. Il était déjà dans la rue que la surprise me tenait encore cloué à la même place. Je restai à la fenêtre et fixai mes regards sur le jeune homme. Je vis le capitaine traverser la rue, nu-tête, ses cheveux gris flottant au vent. Le jeune homme tressaillit, tourna le coin et s'enfuit.

Je suivis alors mon oncle et arrivai à temps pour l'empêcher de tomber. Il appuya sa tête sur ma poitrine, et je l'entendis murmurer : « C'est lui !... c'est lui !... Il nous a cherchés !... il se repent ! »

CHAPITRE V.

Le lendemain, lady Ellinor vint nous voir, mais sans Fanny, à mon grand désappointement.

L'incident de la veille avait-il apporté à mon oncle une joie qui le rajeunissait ? je l'ignore ; mais il me parut avoir dix ans de moins lorsque lady Ellinor entra. Avec quel soin il avait brossé son habit ! et comme son col noir était brillant ! Le pauvre capitaine avait retrouvé son orgueil ; et qu'il paraissait fier ! Sa joue était animée, ses yeux lançaient des éclairs ; sa tête était rejetée en arrière, sa tournure grave, sévère, martiale et majestueuse. On eût dit qu'il attendait à la tête de son détachement la charge des cuirassiers français. Mon père, au contraire, était en robe de chambre et en pantoufles, comme c'était son habitude jusqu'à l'heure du dîner, où il s'habillait toujours scrupuleusement, par respect pour sa Kitty. Rien n'indiquait qu'il attendît cette visite ; on ne voyait en lui d'autre trace d'émotion qu'une certaine contraction des lèvres.

Lady Ellinor fut charmante. Elle ne put dissimuler une sorte de tremblement nerveux lorsqu'elle prit la main que lui tendait mon père ; et,

reproche touchant adressé au capitaine pour son majestueux salut, elle lui offrit l'autre main restée libre, avec un regard qui l'attira sur-le-champ à côté d'elle. Ce fut de la part de Roland une désertion de son drapeau dont rien n'approche dans l'histoire, si ce n'est la conduite de Ney, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Puis, sans attendre d'être présentée, et avant qu'un mot eût été prononcé, lady Ellinor vint à ma mère, si cordialement et d'une manière si caressante, elle mit dans son sourire, dans sa voix, dans sa conduite, une si séduisante douceur, que moi, qui connaissais intimement le cœur simple et aimant de ma mère, je m'étonnai de voir qu'elle ne se jetait pas au cou de lady Ellinor pour la couvrir de baisers. Il lui fallut sans doute lutter terriblement pour résister à l'envie de le faire. Mon tour vint ensuite. Ce qu'elle me dit, et ce qu'elle dit de moi, eurent bientôt mis tout le monde à l'aise, du moins en apparence.

Je ne puis me rappeler le sujet de la conversation ; je ne pense pas qu'aucun de nous le pût : mais une heure s'écoula, et, pendant tout ce temps, il n'y eut point de silence embarrassant.

Je comparai lady Ellinor à ma mère avec un intérêt plein de curiosité, et par un examen que je m'efforçai de rendre impartial. Je compris la fascination que la grande dame avait dû exercer, à l'époque de leur première jeunesse, sur deux frères si différents l'un de l'autre. Car le charme était ce qui caractérisait lady Ellinor, un charme indéfinissable. Ce n'était pas seulement la grâce d'une éducation raffinée, quoique cette grâce y fût pour beaucoup ; c'était un charme qui paraissait avoir sa source dans une sympathie naturelle. Quelle que fût la personne à qui elle s'adressait, celle-ci semblait occuper pour le moment toute son attention, intéresser tout son esprit. Elle avait un talent de conversation tout particulier. Ce qu'elle disait était comme la continuation de ce qu'on lui avait dit. Elle semblait être entrée dans vos pensées et les exposer tout haut. Évidemment son intelligence était cultivée avec un grand soin, mais il n'y avait pas en elle une ombre de pédantisme. Un demi-mot, une allusion, suffisaient pour faire voir son instruction à une personne instruite, sans mortifier ni embarrasser les ignorants. Oui, de toutes les femmes que mon père avait rencontrées, c'était là probablement la seule qui pût être la compagne de son esprit, qui pût se promener avec lui dans le jardin de la science et en soigner les fleurs pendant qu'il émondait les arbres des allées. D'un autre côté, il y avait dans

les sentiments de lady Ellinor une noblesse innée qui avait dû faire vibrer la corde sensible du caractère de Roland ; et ces sentiments tiraient leur éloquence du regard, de la physionomie, de la dignité suave, d'un simple mouvement de tête. Oui, elle aurait été la digne Orinda d'un jeune Amadis. Il était facile de voir que lady Ellinor était ambitieuse, qu'elle aimait la renommée pour la renommée elle-même, qu'elle était fière, et qu'elle mettait du prix, trop de prix malheureusement, à l'opinion du monde. On le voyait lorsqu'elle parlait de son mari, ou même de sa fille. Il me semblait qu'elle estimait l'intelligence de l'un et la beauté de l'autre d'après l'élévation de son mari dans la société et l'éclat dont brillait sa fille dans le beau monde. Elle mesurait ces dons comme j'avais appris, chez le docteur Herman, à mesurer la hauteur d'une tour par la longueur de l'ombre qu'elle projetait sur le sol.

Mon cher père, avec une pareille femme, vous ne seriez pas resté dix-huit ans à hésiter sur le seuil de votre grand ouvrage !

Mon cher oncle, avec une pareille femme, vous ne vous seriez jamais contenté d'une jambe de bois et d'une médaille de Waterloo !

Et je comprends pourquoi M. Trévanion, vif et ardent, comme vous dites qu'il était dans sa jeunesse, et le cœur tourné vers les grandeurs de la vie, obtint la main de l'héritière.

Eh bien ! vous voyez que M. Trévanion a trouvé le moyen de ne pas être heureux ! À côté de ma mère qui l'écoute avec admiration, à côté de ma mère aux humides yeux bleus, aux lèvres de corail entr'ouvertes, les yeux de lady Ellinor perdent de leur éclat. A-t-elle jamais été aussi jolie que ma mère l'est maintenant ? Jamais. Pourtant elle a été beaucoup plus belle. Quelle délicatesse dans ses traits, et comme ces traits sont décidés malgré leur délicatesse ! Voyez ce sourcil si fin, ce profil si pur et légèrement aquilin, cette narine arrondie, qui, si les physionomistes ne se trompent pas, indique une sensibilité si vive ; voyez cette lèvre classique, qui serait si hautaine sans cette fossette ! Mais les chagrins et les fatigues sont gravés sur ce visage. Ce tempérament nerveux et excitable a été en proie à l'agitation et aux soucis. Mon cher oncle, je ne connais pas encore votre vie privée ; mais quant à mon père, je suis bien sûr qu'il aurait pu faire de plus grandes choses sur la terre, s'il avait épousé lady Ellinor, mais il aurait été moins bon pour le ciel. Enfin elle se termina, cette visite que redoutaient,

j'en suis certain, trois d'entre nous ; pas avant, toutefois, que j'eusse promis de dîner chez les Trévanion ce jour même. Quand nous fûmes seuls, mon père poussa un long soupir ; puis regardant gaiement autour de lui : « Puisque Pisistrate nous abandonne, dit-il, consolons-nous de son absence. Faisons prévenir l'oncle Jack, et allons tous quatre prendre le thé à Richmond.

— Merci, Austin, dit Roland ; mais je n'y suis guère disposé, je vous jure !

— Sur votre honneur ? demanda mon père à demi-voix.

— Sur mon honneur.

— Ni moi non plus. Ainsi Kitty, Roland et moi, nous allons faire un tour de promenade, et nous serons de retour à temps pour voir si ce jeune anachronisme est aussi beau qu'il doit l'être dans ses habits neufs faits à Londres. À proprement parler, il devrait aller avec une pomme à la main et une colombe dans son sein ; mais, j'y pense, cette méthode ne s'introduisit chez les Athéniens qu'au temps d'Alcibiade ! »

CHAPITRE VI.

Vous pourrez juger de l'effet que fit sur mon esprit mon dîner chez M. Trévanion, suivi d'un long entretien avec lady Ellinor, lorsque de retour à la maison, et après avoir répondu à toutes les questions que la curiosité dictait à mes parents, je dis résolûment, tout en baissant la tête : « Mon cher père, j'aurais grand plaisir, si vous n'y faites pas d'objection, à... à...

— À quoi, mon ami ? demanda mon père avec bonté.

— À accepter une offre que lady Ellinor m'a faite de la part de M. Trévanion. Il a besoin d'un secrétaire, et, passant par-dessus mon inexpérience, il a eu la bonté de dire que je ferais son affaire et que je serais

bientôt au courant. Lady Ellinor, continuai-je avec dignité, dit que ce serait pour moi un beau début dans la vie politique. Dans tous les cas, mon cher père, je verrai beaucoup de monde, et ce que j'y apprendrai me sera plus utile, je crois, que tout ce qu'on m'enseignerait au collège. »

Ma mère regarda mon père avec anxiété. « Ce sera en effet une bonne chose pour Sisty, » dit-elle timidement. Puis prenant courage, elle ajouta : « C'est précisément le genre de vie pour lequel il est fait.

— Hem ! » fit mon oncle.

Mon père essuya ses lunettes d'un air rêveur et répondit après une longue pause :

« Peut-être avez-vous raison, Kitty ; je ne pense pas que Pisistrate soit fait pour l'étude ; l'activité lui conviendra mieux. Mais à quoi mène cet emploi ?

— Aux fonctions publiques, répondis-je hardiment, au service de ma patrie.

— S'il en est ainsi, dit Roland, je n'ai pas un mot à dire. Mais j'aurais cru que, pour un garçon de cœur, un descendant des vieux Caxton, l'armée aurait...

— L'armée ! s'écria ma mère en joignant les mains et regardant involontairement la jambe de bois de mon oncle.

— L'armée ! répéta mon père avec humeur. Dieu me bénisse ! Roland, on dirait, selon vous, que l'homme n'est fait que pour servir de but aux balles ! Vous ne voudriez pas entrer dans l'armée, Pisistrate ?

— Oh ! non, mon père, du moment que cela fait de la peine à ma chère mère et à vous ; autrement...

— Papæ ! interrompit mon père, tout cela vient de ce que vous avez donné à ce garçon ce nom fâcheux et ambitieux, madame Caxton ! Un Pisistrate pouvait-il être autre chose qu'une calamité ? Cette idée de servir sa patrie, c'est *Pisistratus ipsissimus* tout entier. Si jamais j'ai un autre fils, *Dii meliora* ! il n'a qu'à s'appeler Érostrate pour mettre le feu à Saint-Paul, qui, soit dit en passant, fut, je crois, construit dans l'origine avec les pierres du temple de Diane ! Assurément vous ferez mieux de servir votre pays avec une plume d'oie qu'avec une de ces baïonnettes qu'on enfonce dans

les flancs de ces malheureux Indiens... Je ne pense pas qu'actuellement le service de votre pays vous fasse une loi de tuer aucun autre peuple !... Qu'en dites-vous, Roland ?

— C'est une belle campagne que l'Inde, dit mon oncle sentencieusement ; c'est une pépinière de capitaines.

— Vraiment ? ces jeunes plants occupent une vaste étendue de terrain qui pourrait être cultivé d'une manière beaucoup plus profitable. Et lorsque je considère que les plus grands capitaines du monde seront finalement enfermés dans une boîte qui n'aura jamais plus de sept pieds de long, je suis tout étonné de l'espace considérable nécessaire au développement de cet *arbor mortis* ! Cependant, Pisistrate, pour revenir à votre requête, j'y penserai, et j'en parlerai à Trévanion.

— Ou plutôt à lady Ellinor, » dis-je imprudemment.

Ma mère frémit et retira sa main de la mienne. Je me sentis blessé au cœur par ce faux pas de ma langue.

« Ce serait, je pense, l'affaire de votre mère, répliqua sèchement mon père, si elle avait besoin de se convaincre que vos chemises seront bien ressuyées. Car je crois que vous logerez chez Trévanion.

— Oh ! non, s'écria ma mère. Alors autant aller au collège, je pensais qu'il resterait avec nous, qu'il partirait le matin pour revenir coucher le soir.

— Si je connais Trévanion, dit mon père, son secrétaire n'aura guère de temps pour dormir. Pauvre garçon ! vous ne savez pas ce que vous désirez. Et pourtant à votre âge je... « Mon père s'arrêta brusquement. « Non, reprit-il tout à coup après un long silence et comme s'il se parlait à lui-même, non, l'homme n'a jamais tort tant qu'il vit pour les autres. Le philosophe qui contemple l'orage du haut d'un rocher est une image moins noble que le matelot qui lutte contre la tempête. Pourquoi y aurait-il deux philosophes dans notre famille ? Et lors même que je le voudrais, pourrait-il être un *alter ego* ? Impossible ! »

Mon père se retourna sur sa chaise, croisa sa jambe gauche sur son genou droit et me dit avec un sourire, en se penchant pour me regarder en face : « Pisistrate, me promettez-vous de porter toujours le sachet de safran ? »

CHAPITRE VII.

Je fais maintenant un grand pas dans mon récit. Vous me retrouvez installé chez les Trévanion. Un très-court entretien avec l'homme d'État a suffi pour décider mon père, et la quintessence de cet entretien se résume dans cette seule phrase de Trévanion : « Je vous promets une chose, c'est qu'il ne sera jamais oisif. »

Lorsque je regarde en arrière, je suis convaincu que mon père avait raison, qu'il avait bien compris mon caractère et les tentations auxquelles j'étais le plus exposé, en consentant à me laisser négliger le collège pour entrer ainsi prématurément dans le monde des hommes. J'étais d'un naturel si porté au plaisir, que j'aurais fait de la vie de collège une longue fête, quitte à devenir ensuite phthisique par repentir.

Mon père avait encore raison de penser que je n'étais pas fait pour me vouer à l'étude, quoi que je pusse étudier.

Après tout, c'était une expérience. J'avais du temps de reste ; si l'expérience manquait, un an de retard ne serait pas absolument un an de perdu.

Me voilà donc installé chez M. Trévanion depuis plusieurs mois. L'hiver est avancé. Le parlement et la saison ont commencé. Je travaille rudement, Dieu le sait, plus rudement que je n'eusse travaillé au collège. L'emploi d'une journée vous servira d'exemple.

Trévanion se lève à huit heures, et, par tous les temps, se promène à cheval pendant une heure avant le déjeuner ; à neuf heures il déjeune dans le cabinet de toilette de sa femme ; à neuf heures et demie il entre dans son étude. À cette heure-là il s'attend à trouver fait par son secrétaire le travail que je vais vous décrire.

En rentrant, ou plutôt avant de se coucher, c'est-à-dire ordinairement après trois heures de la nuit, M. Trévanion a l'habitude de laisser sur la

table de ladite étude une liste d'instructions pour son secrétaire. La suivante, que je prends au hasard parmi beaucoup d'autres que j'ai conservées, montrera la diversité de ces instructions.

1° Rechercher dans les rapports des comités de la Chambre des lords tout ce qui a été dit, pendant les sept dernières années, sur la culture du lin ; m'en marquer les passages. 2° *Idem... Idem...*, pour l'émigration irlandaise. 3° Trouver dans le second volume de l'*Histoire de l'homme*, par Kames, le passage qui a rapport à la logique de Reid... Je ne sais pas où est ce livre. 4° Comment se termine le vers qui commence par *Lumina conjurent, inter ?* Est-il dans Gray ? Chercher. 5° Fra Castorius écrit : *Quantum hoc infecit vitium, quot adiverit urbes*. Ne faudrait-il pas, Je vous prie, d'après la grammaire, *infecerit* au lieu de *infecit* ? ... Si vous ne le savez pas, écrivez à votre père. 6° Écrire les quatre lettres d'après les notes que je laisse. Ce sont celles relatives aux cours ecclésiastiques. 7° Consulter les relevés de la population ; prendre la moyenne des cinq dernières années, pour les morts et les naissances, dans le Devonshire et le Lancashire. 8° Répondre négativement aux six lettres de demandes... et poliment. 9° Aux autres écrites par six de mes constituants, que je n'ai aucun crédit dans le gouvernement. 10° Parcourir, si vous en avez le temps, les livres nouveaux que j'ai laissés sur la table ronde et me dire s'ils valent quelque chose. 11° J'ai besoin de savoir tout ce qu'on a dit sur le blé de Turquie. 12° Longin dit quelque part quelque chose sur le regret que causent des travaux pour lesquels on n'a aucun goût (la vie politique, je suppose) : qu'est-ce que c'est ? *N. B.* Longin n'est pas porté sur mon catalogue de Londres ; mais je sais qu'il est ici dans un des coffres de la décharge. 13° Rectifier le calcul que je vous laisse sur la taxe des pauvres. Je me suis trompé quelque part, etc., etc.

Mon père connaissait bien M. Trévanion, car celui-ci ne pensait pas que son secrétaire eût besoin de dormir ! Pour que tout cela soit prêt à neuf heures et demie, je me lève avant le jour. À neuf heures et demie je cours encore après le Longin, que déjà M. Trévanion arrive avec un paquet de lettres. J'ai à répondre à la moitié de ces lettres. Je reçois, pour cela, des indications verbales dans une sorte de conversation sténographique. Tandis que j'écris, M. Trévanion lit les journaux, examine mon travail, en tire ses notes, soit pour le parlement, soit pour sa conversation, soit pour sa correspondance. Il parcourt ensuite les papiers parlementaires de la matinée et écrit des indications pour que j'en fasse des extraits, des analyses et des comparaisons avec d'autres, vieux peut-être de vingt ans. À onze heures, il se rend à un comité de la Chambre des communes, me laissant force besogne jusqu'à trois heures et demie, où il rentre. À quatre heures, Fanny met la tête dans la chambre, ce qui me fait perdre la mienne. Quatre jours de la semaine M. Trévanion disparaît alors pour le reste de la journée, dîne chez Bellamy ou au club, et m'attend à huit heures au parlement pour le cas où il aurait quelque chose à me demander, un fait ou une citation. Puis il me renvoie, la plupart du temps, avec une nouvelle liste d'instructions.

Cependant j'ai mes jours de congé. Les mercredis et les samedis M. Trévanion donne à dîner, et je me trouve avec les hommes les plus éminents des deux partis. Car Trévanion est lui-même des deux partis, ou d'aucun, ce qui revient tout à fait au même. Les mardis, lady Ellinor me donne un billet pour l'Opéra, et j'y arrive au moins à temps pour le ballet. J'ai déjà un grand nombre d'invitations pour les bals et les soirées, car on me regarde comme un fils unique qui a de grandes espérances. Je suis traité comme il convient à un Caxton qui a le droit, si cela lui plaît, de mettre un *de* devant son nom. Je suis devenu très-élégant ; j'ai la passion de la toilette, chose naturelle à dix-huit ans. J'aime tout ce que je fais et tout ce qui m'entoure. Je suis amoureux fou de Fanny Trévanion, qui, cependant, me déchire le cœur, car elle fait la coquette avec deux lords, un officier aux gardes, trois vieux membres du parlement, sir Sedley Beaudésert, un ambassadeur et tous ses attachés, et même (l'audacieuse friponne !) avec un évêque en perruque, qui veut, dit-on, se remarier.

Pisistrate a perdu ses couleurs et son embonpoint. Sa mère dit qu'il a bien meilleur genre ; ce qu'il attribue naturellement à ses fournisseurs Stultz et Hoby. L'oncle Jack dit qu'il est *raffiné*. Son père le regarde et écrit à Trévanion :

Cher T. — J'ai refusé des appointements pour mon fils. Donne-lui un cheval et deux heures de promenade par jour. — Tout à vous, A. C.

Le lendemain je suis maître d'une charmante jument baie, et je chevauche à côté de Fanny Trévanion. Hélas ! hélas !

CHAPITRE VIII.

Je n'ai pas fait mention de mon oncle Roland. Il est parti pour chercher sa fille. Il reste plus longtemps qu'on ne s'y attendait. Cherche-t-il encore son fils, là comme ici ? Mon père a fini la première partie de son ouvrage, deux

gros volumes. L'oncle Jack, qui a l'air triste depuis quelque temps, et ne sort presque plus excepté le dimanche (jour où toute la famille se réunit chez mon père pour dîner), l'oncle Jack, dis-je, a entrepris de les vendre.

« N'ayez pas trop grand espoir, dit l'oncle Jack en enfermant les manuscrits dans deux cartons rouges à couvercles brisés, qui ont appartenu à une de ses défuntes compagnies. N'ayez pas trop grand espoir au sujet du prix. Ces éditeurs ne risquent jamais beaucoup sur un premier essai. Ils se font prier pour jeter un simple coup d'œil sur un livre.

— Oh ! dit mon père, s'ils se chargeaient seulement de le publier à leurs risques, je ne tiendrais pas beaucoup au reste. Dryden a dit :

Rien de grand n'est sorti d'une plume vénale.

— Dryden a fait là une observation d'une bêtise rare, reprit l'oncle Jack ; il aurait dû s'y mieux connaître.

— Il s'y connaissait bien, dis-je, car il se servait de sa plume pour remplir ses poches, le pauvre homme !

— Mais sa plume n'était pas vénale, monsieur l'anachronisme, riposta mon père. On ne peut appeler vénal un boulanger parce qu'il vend ses pains ; il est vénal s'il se vend lui-même. Dryden ne faisait que vendre ses pains.

— Et il faut que nous vendions les nôtres, dit l'oncle Jack d'un air solennel. Mille livres le volume ne serait pas un prix exagéré, n'est-ce pas ?

— Mille livres le volume ! s'écria mon père. Gibbon, je crois, n'en reçut pas davantage.

— Très-probablement ; mais Gibbon n'avait pas un oncle Jack pour veiller à ses intérêts, reprit M. Tibbets en riant et se frottant les mains. Non ; deux mille livres les deux volumes ! c'est pour rien ; mais j'ai toujours recommandé la modération.

— Je serais heureux, en vérité, si le livre rapportait quelque chose, dit mon père évidemment fasciné, car ce jeune homme fait de la dépense, et vous, mon cher Jack, la moitié de cette somme vous serait peut-être utile.

— À moi, mon cher frère, à moi ! Eh ! quand ma nouvelle spéculation aura réussi, je serai millionnaire.

— Avez-vous donc une nouvelle spéculation, mon oncle ? demandai-je avec inquiétude. Quelle est-elle ?

— Motus ! répondit-il en portant un doigt à ses lèvres et jetant un coup d’œil tout autour de la chambre. Motus !! motus !!!

PISISTRATE. Une grande compagnie nationale pour faire sauter les deux chambres du parlement !

M. CAXTON. Sur ma vie ! j’attends quelque chose de plus nouveau que cela, car, à en juger d’après les journaux, elles n’ont pas besoin du secours de frère Jack pour se faire sauter l’une par l’autre.

L’ONCLE JACK, *avec mystère*. Les journaux ! Vous ne lisez pas souvent les journaux, Austin Caxton.

M. CAXTON. D’accord, John Tibbets.

L’ONCLE JACK. Mais si ma spéculation vous fait lire un journal tous les jours ?

M. CAXTON, *avec étonnement*. Me fait lire un journal tous les jours !

L’ONCLE JACK, *étendant ses mains vers le feu*. Un journal aussi grand que le *Times* !

M. CAXTON, avec inquiétude. Jack, vous m’alarmez !

L’ONCLE JACK. Et si je vous fais écrire pour ce journal, qui plus est... des premiers-Londres !

M. CAXTON repousse sa chaise, saisit la seule arme qu’il trouve à sa portée et la lance à la tête de l’oncle Jack : c’était une grande phrase grecque. Τοὺς μὲν γὰρ εἶναι χαλεπούς, ὥστε καὶ ἀνθρωποφαγεῖν ^[1] !

L’ONCLE JACK, *qui ne s’est pas laissé intimider*. Oui, en vous permettant d’y introduire autant de grec que vous voudrez !

M. Caxton, *soulagé et radouci*. Mon cher Jack, vous êtes un grand homme. Parlez. »

Et l’oncle Jack commença.

Mes lecteurs ont peut-être remarqué que cet illustre spéculateur était réellement heureux dans ses idées. Ses spéculations contenaient toujours une bonne chose en germe, quelque mauvais qu'en fût le fruit ; et c'était là ce qui le rendait si dangereux. L'idée dont l'oncle Jack venait alors de s'emparer fera, j'en suis sûr, un de ces jours, la fortune d'un homme ; et je la rapporte avec un soupir, en pensant combien de choses sont ainsi sorties de la famille. Apprenez donc que ce n'était rien moins que de fonder un journal quotidien sur le plan du *Times*, mais entièrement consacré aux arts, à la littérature, aux sciences, en un mot aux progrès de l'esprit. Je dis sur le plan du *Times*, parce qu'on devait imiter le puissant mécanisme de ce flambeau quotidien. Ce devait être le Salmonée littéraire du Jupiter politique, et il aurait fait gronder son tonnerre sur le pont de la science.

Il devait avoir des correspondants dans toutes les parties du globe. Dans ce foyer de lumière devait trouver place tout ce qui avait rapport à l'histoire de l'esprit humain, depuis les travaux des missionnaires dans les îles de la mer du Sud, depuis les recherches des voyageurs poursuivant ce mirage trompeur qu'on appelle Tombouctou, jusqu'au dernier roman publié à Paris, jusqu'à la dernière correction d'une particule grecque faite dans une université d'Allemagne. Il devait amuser, instruire, intéresser... il n'y avait rien qu'il ne dût faire. Il n'y avait pas un homme parmi tout le public des lecteurs, non-seulement dans les Trois-Royaumes, non-seulement dans l'empire britannique, mais encore sous la voûte des cieux, qu'il ne dût toucher de quelque manière, à la tête, au cœur ou à la poche. Le plus original des membres de la république intellectuelle devait trouver son dada dans ses étables.

« Songez, s'écria l'oncle Jack, songez à la marche de [\[1\]](#) l'esprit ; songez combien on est passionné pour l'instruction à bon marché ; songez combien les journaux trimestriels, mensuels, hebdomadaires, ont peine à satisfaire aux besoins du siècle. Autant avoir un journal politique hebdomadaire qu'une feuille seulement hebdomadaire pour des matières qui intéresseront la masse du public beaucoup plus que ne le peut faire la politique. Mon *Times littéraire* une fois fondé, on s'étonnera d'avoir pu vivre sans lui ! Aussi, monsieur, on n'a pas vécu, on a végété dans des trous et des cavernes comme les *Troggledikes*.

— *Troglodytes*, observa mon père avec douceur, de *troglé*, caverne, et *dumi*, aller dessous. Ils habitaient l'Éthiopie et avaient leurs femmes en commun.

— Quant à ce dernier point, je ne dis pas que le public, pauvre public ! pousse l'immoralité jusque-là, reprit l'oncle Jack avec candeur ; mais il n'est point de comparaison qui soit exacte dans tous ses points. Et le public n'en est pas moins *Trogglédummy*, ou comme vous l'appellez, comparé avec ce qu'il sera lorsqu'il vivra à la belle clarté de mon *Times littéraire*. Monsieur, ce sera une révolution dans le monde. Elle fera descendre la littérature des nuages dans le salon, dans la chaumière, dans la cuisine. Le dandy le plus fainéant, la dame la plus coquette, y trouveront quelque chose à leur goût ; l'homme le plus occupé de son commerce y fera quelque acquisition de science pratique. L'homme pratique y verra les progrès de la théologie, de la médecine, même de la jurisprudence. Monsieur, l'Indien me lira sous son figuier ; je serai dans les sérails de l'Orient, et l'Indien d'Amérique fumera le calumet de paix en lisant mon journal. Nous réduirons la politique au niveau qu'elle doit occuper dans les affaires de la vie ; nous élèverons la littérature à la place qui lui est due dans les pensées et les affaires des hommes. C'est une idée grandiose, et mon cœur se gonfle d'orgueil quand j'y réfléchis !

— Mon cher Jack, dit mon père sérieusement et en se levant avec émotion, c'est une idée grandiose, et je vous honore pour cela ! Vous avez bien raison : ce serait une révolution ! ce serait instruire peu à peu le genre humain. Sur ma vie, je serais fier d'y écrire un premier-Londres, ou tout autre article. Jack, vous vous immortaliserez !

— Je le crois, reprit l'oncle Jack avec modestie ; mais je n'ai pas encore dit un mot du plus grand attrait de...

— Ah ! et c'est...

— LES ANNONCES ! s'écria mon oncle en étendant les mains de manière à ce que tous ses doigts formassent des angles, comme les fils d'une toile d'araignée. Les annonces !... Ah ! songez-y bien, c'est un parfait *Eldorado*. Les annonces, monsieur, nous rapporteront, d'après les calculs les plus modérés, cinquante mille livres sterling par an ! Mon cher Pisistrate, je ne me marierai jamais ; vous êtes mon héritier ; embrassez-moi ! »

Ce disant, mon oncle Jack se jeta sur moi et étouffa l'objection prudente qui me venait aux lèvres.

Ma pauvre mère dit en riant et sanglotant tout à la fois : « Et c'est mon frère qui rendra à son fils tout ce qu'il a négligé pour moi ! »

Mon père se promenait par la chambre, plus excité que je ne l'avais jamais vu, et marmottant : « Inutile chien que je suis resté jusqu'à présent ! Je voudrais être utile aux hommes ; oui, je le voudrais ! »

Cette fois l'oncle Jack avait réussi ! Il avait trouvé la seule amorce qui pût allécher une carpe aussi circonspecte que mon père... *hæret letalis arundo*. Je vis que l'hameçon mortel était à moins d'un pouce du nez de mon père, et qu'il le regardait avec une détermination bien arrêtée de l'avaler.

Mais si cela fait plaisir à mon père ? Enfant que j'étais, je ne voyais pas plus loin. Je dois avouer que j'étais moi-même ébloui ; peut-être la malice naturelle à l'enfant me faisait-elle voir avec satisfaction l'égarement de ceux qui étaient plus sages que moi. La jeune carpe était enchantée de sentir l'eau si agréablement agitée par les mouvements de la queue et des nageoires de la vieille carpe.

« Motus ! dit l'oncle Jack en me lâchant ; pas un mot à M. Trévanion, ni à personne !

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ?... Dieu me bénisse ! pourquoi ? Si mon projet se divulgue, pensez-vous que quelqu'un ne mettra pas à la voile avant moi pour me devancer ? Vous me faites frémir avec votre pourquoi ! Promettez-moi sincèrement d'être muet comme la tombe...

— J'aimerais fort avoir l'avis de Trévanion...

— Vous feriez aussi bien d'écouter le crieur public ! Monsieur, je me suis fié à votre honneur. Monsieur, tous les secrets sont sacrés dans le foyer domestique. Monsieur, je...

— Mon cher oncle Jack, en voilà assez. Je ne soufflerai mot.

— Je suis sûr que vous pouvez vous fier à lui, Jack, dit ma mère.

— Et je me fie à lui... j'ai confiance qu'il ne divulguera pas mon trésor, répliqua mon oncle. Puis-je vous demander un peu d'eau, avec une goutte

d'eau-de-vie et un biscuit... ou un sandwich ? Parler ainsi excite l'appétit. »

Mes regards tombèrent sur l'oncle Jack pendant qu'il disait ces mots. Pauvre oncle Jack, il avait maigri !

-
1. [↑] « Quelques-uns étaient, dit-on, assez barbares pour manger leurs semblables ! » Cette phrase se rapporte aux Scythes, et se trouve dans Strabon. Je dis cela parce que Strabon n'est pas un auteur assez connu pour qu'il soit permis d'espérer qu'un autre que celui qui s'occupe de l'histoire des Erreurs humaines le sache par cœur. (*Note de l'auteur.*)

SEPTIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le docteur Luther dit : « Lorsque je vis que le docteur Gode commençait à compter les saucisses qui pendaient dans sa cheminée, je lui annonçai qu'il ne vivrait plus longtemps. »

J'aurais voulu avoir une copie, en belle écriture ronde, de ce passage des *Propos de table*, pour la placer sous les yeux de mon père, à son déjeuner, le matin qui précéda cette soirée fatale où l'oncle Jack lui persuada de compter ses saucisses.

Maintenant que je réfléchis, l'oncle Jack suspendit bien ses saucisses dans la cheminée, mais il n'engagea pas mon père à les compter.

À part cette idée vague que la moitié des *tomacula* suspendus ferait un bon déjeuner pour l'oncle Jack, et que le jeune appétit de Pisistrate dévorerait le reste, mon père ne songea plus aux propriétés nutritives des saucisses, en d'autres termes, aux deux mille livres qui, grâce à M. Tibbets, pendillaient dans la cheminée. Pour ce qui était de son grand ouvrage, mon père ne s'inquiétait que de sa publication, et ne pensait pas aux bénéfices qu'il en pouvait retirer. Je ne dis pas qu'il n'eût pas faim de louanges, mais je suis bien sûr qu'il se moquait des saucisses. Néanmoins c'était déjà un sinistre augure pour Austin Caxton que la seule apparition, la suspension et les oscillations de n'importe quelles saucisses au-dessus de sa tête, lorsque ces saucisses étaient fabriquées par les mains doucereuses de l'oncle Jack. De toutes les saucisses que ce pauvre homme avait accrochées pendant sa vie, soit dans sa propre cheminée, soit dans les cheminées d'autrui, il n'y en avait pas eu une seule qui se trouvât finalement une vraie saucisse ; elles n'avaient toutes été que des *eidola*, des *erscheinungen*, des fantômes et des

simulacres de saucisses. Je doute que l'oncle Jack connût beaucoup Démocrite d'Abdère ; mais il était certainement imbu de la philosophie de ce fantasque sage. Il peuplait l'air d'images colossales qui impressionnaient ses rêves et ses prévisions, et dont l'influence produisait ses sensations et ses idées. Ainsi toute son existence, qu'il dormît ou qu'il veillât, n'était que le reflet de grands fantômes de saucisses !

Aussitôt que M. Tibbets se fut emparé des deux volumes de l'*Histoire des Erreurs humaines*, il put enfin mettre une main ferme sur mon père ; jusqu'alors il avait eu les mains trop glissantes pour pouvoir le saisir. Il avait donc trouvé ce qu'il avait si longtemps cherché en vain, un point d'appui où fixer la vis d'Archimède. Il la fixa solidement dans l'*Histoire des Erreurs humaines*, et fit mouvoir le monde caxtonien.

Un jour ou deux après la conversation que j'ai rapportée dans mon dernier chapitre, je vis sortir l'oncle Jack par la porte d'acajou du banquier de mon père. Depuis ce temps-là il n'y avait plus aucune raison pour que M. Tibbets ne visitât pas sa famille les jours de la semaine aussi bien que les dimanches. En effet, il ne se passait plus un jour sans qu'il vînt causer longuement avec mon père. Il avait beaucoup à raconter de ses entrevues avec les éditeurs. Dans ces conversations il revenait naturellement à cette grandiose idée du *Times littéraire*, qui avait tant ébloui l'imagination de mon pauvre père ; et une fois qu'il avait chauffé le fer, l'oncle Jack était trop fin pour ne pas le battre pendant qu'il était chaud.

Lorsque je pense à la simplicité dont mon sage père fit preuve dans cette crise de sa vie, je dois avouer que je suis moins ému de pitié que d'admiration pour ce pauvre savant au grand cœur. Nous avons vu que l'ambition, qui est l'instinct de l'homme de génie, s'était enfin dégagée d'une studieuse indolence de vingt ans. La préparation sérieuse du grand livre que le monde devait lire avait insensiblement rétabli les droits de ce monde bruyant sur cet ami du silence. Et avec cette ambition était venu le noble remords d'avoir jusque-là si peu fait pour ses semblables. Suffisait-il d'écrire des in-quarto sur l'histoire des vieilles erreurs des hommes ? N'était-il pas de son devoir, puisqu'il s'en présentait une si belle occasion, d'entrer en guerre avec l'erreur et de la combattre tous les jours à toute heure ? Cette lutte est la chevalerie de la science. Saint Georges ne disséquait pas des dragons morts, il combattait les dragons vivants. Et

Londres, avec cette atmosphère magnétique qui, dans les grandes capitales, remplit l'air respirable de molécules stimulantes, contribuait à activer les lentes pulsations du Savant. À la campagne il ne lisait que ses vieux auteurs et vivait avec eux dans les siècles passés. À Londres, pendant les intervalles où il ne travaillait pas à son grand ouvrage, et à présent surtout que le grand ouvrage était arrivé à la fin d'une partie, mon père parcourut les productions de la littérature contemporaine. Elles firent sur lui un effet prodigieux. Il ne ressemblait pas au commun des savants et même des lecteurs, qui, dans leurs superstitieux hommages aux morts, sont toujours disposés à sacrifier les vivants. Il rendit justice à la merveilleuse fécondité d'intelligence qui caractérise les auteurs de notre siècle. Et par *notre siècle* je n'entends pas seulement l'époque actuelle, je commence avec le siècle.

« Ce qui caractérise la littérature de notre époque, dit un jour mon père à Trévanion avec lequel il était en discussion, c'est l'intérêt humain. Il est bien vrai que nous ne voyons plus des savants s'adresser à des savants : ce sont des hommes qui s'adressent aux hommes, non qu'il y ait moins de savants, mais parce que le public qui lit est plus nombreux. Les auteurs cherchent toujours à intéresser leurs lecteurs ; mais ce qui intéressait une dizaine de moines ou de rongeurs de livres n'intéresse plus une immense communauté. La cité littéraire était jadis une oligarchie : c'est aujourd'hui une république. C'est l'éclat général de l'atmosphère qui vous empêche de distinguer la grandeur de telle étoile particulière. Ne voyez-vous pas qu'avec l'éducation des masses s'est éveillée la littérature des affections ? Toute opinion trouve un interprète, tout sentiment un oracle. Comme Épiménide, j'ai dormi dans une taverne, et à mon réveil je trouve de la barbe aux mentons de ceux que j'avais laissés enfants, et des villes se sont élevées au milieu de contrées que j'avais traversées, vastes solitudes. »

Ainsi le lecteur peut apercevoir les causes du changement qui s'était opéré dans mon père. Comme Robert Hall le dit, je crois, du docteur Kippis, « il avait amoncelé tant de livres sur le sommet de sa tête, que son cerveau en était réduit à l'immobilité. » Mais l'électricité venait de pénétrer dans son cœur, et la vigueur nouvelle de ce noble organe avait rendu le mouvement au cerveau. Cependant je laisse mon père à ces influences et aux interminables conversations de l'oncle Jack, pour en revenir à moi-même.

Grâce à M. Trévanion, mes habitudes n'étaient pas de celles qui favorisent les amitiés avec les oisifs ; mais je fis la connaissance de quelques jeunes gens un peu plus âgés que moi, qui occupaient des positions inférieures dans les administrations, ou qui se destinaient au barreau. Ce n'était pas manque d'habileté chez ces jeunes gens, mais ils ne s'abandonnaient pas encore entièrement au triste prosaïsme de la vie. Leurs heures de travail ne les disposaient qu'à mieux jouir des heures de récréation. Et lorsque nous étions réunis, quelle troupe légère et joyeuse nous faisions !

Nous n'avions jamais assez d'argent pour nous lancer dans des extravagances, ni assez de loisirs pour nous trop dissiper, mais cela ne nous empêchait pas de nous amuser. Mes nouveaux amis étaient d'une érudition merveilleuse pour tout ce qui avait rapport aux théâtres. Depuis l'opéra jusqu'au ballet, depuis *Hamlet* jusqu'au dernier vaudeville français, ils savaient sur le bout des doigts de leurs gants jaune-paille toute la littérature de la scène. Ils connaissaient beaucoup les acteurs et les actrices, et étaient de parfaits petits Walpole pour la chronique scandaleuse du jour. Mais rendons-leur justice entière. Ils n'étaient pas indifférents à une science plus sérieuse, nécessaire en ce monde méchant. Ils parlaient aussi familièrement des vrais acteurs de la vie que des acteurs de la scène. Ils réglaient parfaitement les prétentions rivales des hommes d'État querelleurs. Ils ne se vantaient pas d'être bien au courant des mystères des cabinets étrangers (à l'exception d'un de ces jeunes gens, employé au *Foreign-Office*, lequel se faisait gloire de savoir exactement ce que les Russes feraient de l'Inde, lorsqu'ils l'auraient conquise !) ; mais, en revanche, la plupart avaient pénétré les secrets les plus intimes de notre cabinet. Il est vrai que, s'étant convenablement partagé ce travail, chacun avait pris un membre du gouvernement pour but spécial de ses observations, comme ces très-habiles chirurgiens qui, tout profondément versés qu'ils sont dans la structure générale de la charpente humaine, basent leur réputation anatomique sur la lumière qu'ils jettent sur certaine partie de cette charpente, l'un sur le cerveau, l'autre sur le duodénum, un troisième sur la moelle épinière, tandis qu'un quatrième peut-être est passé maître dans l'art de découvrir tous les symptômes qui peuvent se révéler dans le petit doigt. Ainsi l'un de mes amis s'était attribué le département de l'intérieur, un autre les colonies, et

un troisième, que nous regardions tous comme un futur Talleyrand, ou au moins comme un de Retz, s'était consacré à l'étude particulière de sir Robert Peel ; aussi devinait-il, au simple aspect de la manière dont ce profond et inscrutable homme d'État déboutonnait son habit, toutes les pensées qui agitaient son cœur ! Avocats comme employés, ils avaient tous une haute idée d'eux-mêmes, de ce qu'ils *seraient* plutôt que de ce qu'ils *feraient* un jour. Comme le roi de nos élégants le disait de lui-même en paraphrasant Voltaire, « ils avaient dans leurs poches des lettres adressées à la postérité, mais qu'ils oublieraient peut-être de remettre. » Il y avait sans doute un peu de fatuité chez quelques-uns ; mais ils étaient en somme beaucoup plus intéressants que ceux qui ne courent qu'après le plaisir. Ils avaient tous de commun une certaine ressemblance de famille, une surabondance d'activité, une joyeuse exubérance d'ambition, une vive ardeur lorsqu'ils étaient au travail, un plaisir d'écolier aux heures de récréation.

Il y avait un grand contraste entre ces jeunes gens et sir Sedley Beaudésert, qui me témoignait beaucoup de bienveillance, et dont la maison m'était toujours ouverte après midi ; avant cette heure, sir Sedley n'était visible que pour son valet de chambre. C'était bien une maison de garçon, avec ses fenêtres s'ouvrant sur le parc et ses sofas nichés dans les embrasures, des sofas sur lesquels vous pouviez vous étaler à l'aise pour voir, comme le philosophe de Lucrèce, la foule joyeuse se promener dans *Rotten-Row*,

Despicere unde queas alios passimque videre
Errare...

sans avoir la fatigue de vous mêler à elle, fatigue plus grande encore lorsque le vent souffle de l'est.

Il n'y avait dans cet appartement aucune affectation d'opulence, rien de ce que les tapissiers appellent *recherche*, mais une merveilleuse accumulation de ce qui fait le *comfort*. Là, trouvait sa place tout fauteuil breveté qui offrait une nouvelle façon de s'étendre dans une molle oisiveté ; et près de chaque fauteuil il y avait une petite table sur laquelle vous pouviez déposer votre livre ou votre tasse de café, sans avoir l'ennui de remuer autre chose que la main. Rien de plus chaud, en hiver, que ces tapis

d'Axminster et ces rideaux doublés et piqués ; en été, rien de plus frais et de plus léger que ces draperies de mousseline et ces nattes de l'Inde. Je défie qui que ce soit de savoir jusqu'à quel point peut être poussée la perfection d'un dîner, s'il n'a dîné chez sir Sedley Beaudésert. Certainement, si ce personnage distingué n'avait été qu'un égoïste, il eût été le plus heureux des hommes. Mais, malheureusement pour lui, il était plein d'affection et de bienveillance. Il avait la *bonne digestion* sans avoir le mauvais cœur, cette seconde condition du bonheur matériel. Il éprouvait une compassion sincère pour tous ceux qui demeuraient dans des appartements privés de fauteuils brevetés et de petites tables à café, dans des appartements dont les fenêtres ne s'ouvraient pas sur le parc et n'avaient pas de sofas nichés dans leurs embrasures. De même que Henri IV souhaitait à chacun la poule au pot, de même sir Sedley Beaudésert aurait voulu, s'il avait été le maître, qu'on servît à chacun un cornichon avec le poisson, et une carafe d'eau glacée avec le pain et le fromage. Il montrait ainsi en politique une simplicité naïve qui contrastait délicieusement avec sa finesse en matière de goût. Je me rappelle lui avoir entendu dire dans une discussion à propos de la loi sur la bière : « On ne devrait pas permettre aux pauvres de boire de la bière, elle engendre tant de rhumatismes ! La meilleure boisson, lorsqu'on fatigue beaucoup, c'est du champagne sec, pas du mousseux. J'ai fait cette découverte en chassant dans les marais. »

Malgré son indolence, sir Sedley avait réussi à creuser une quantité extraordinaire de fossés d'écoulement à sa fortune.

D'abord comme propriétaire terrien, il avait toujours à écouter les sollicitations de fermiers malheureux, de vieillards dans la détresse, de sociétés de bienfaisance, et de braconniers sans emploi, parce que, pour plaire à ses tenanciers, il avait renoncé à chasser dans ses réserves.

Ensuite, comme homme de plaisir, toute la race des femmes avait des demandes légitimes à lui adresser. Depuis la duchesse malheureuse, dont le portrait était caché sous un ressort secret de la tabatière de sir Sedley, jusqu'à la blanchisseuse ruinée à qui il avait pu faire jadis un compliment sur son talent pour repasser les complications d'un jabot, il suffisait d'être une fille d'Ève pour avoir de justes droits, de par notre père Adam, à l'héritage de sir Sedley.

Et puis, en qualité d'amateur des arts et de serviteur respectueux des muses, peintres, acteurs, poètes, musiciens, tous ceux à qui la protection du public avait fait défaut, se tournaient vers le sourire compatissant de sir Sedley Beaudésert, comme les tournesols mourants vers le soleil. Ajoutez encore la multitude diverse qui avait entendu parler de la bienfaisance de sir Sedley, et vous pourrez supputer ce que lui coûtait sa réputation. Le fait est que, quoique sir Sedley ne pût pas dépenser pour *lui-même* le cinquième de son revenu, je suis certain qu'il avait de la peine à nouer les deux bouts à la fin de l'année. Et s'il y parvenait, il le devait peut-être à deux règles que sa philosophie avait irrévocablement adoptées. Il ne faisait jamais de dettes et ne jouait jamais. Je crois qu'il était redevable à la bonté de son caractère de ces deux aberrations de la routine ordinaire des élégants. Il éprouvait une vive compassion pour tout infortuné tracassé par ses créanciers. « Pauvre homme ! disait-il, ce doit être si pénible pour lui de passer toute sa vie à dire *non*. » Tellement il méconnaissait cette classe de prometteurs ! Comme si un homme poursuivi pour dettes disait jamais *non* ! Lorsqu'on demanda au beau Brummel s'il aimait les légumes, il répondit qu'il lui était arrivé un jour de manger un pois. De même sir Sedley Beaudésert avouait avoir joué une fois au piquet. « J'eus le malheur de gagner, disait-il en parlant de cette imprudence, et je n'oublierai jamais l'angoisse qui se peignit sur le visage de l'homme qui me paya. À moins de pouvoir toujours perdre, ce serait pour moi un vrai purgatoire de jouer. »

Il ne pouvait y avoir deux hommes plus dissemblables dans leur bienfaisance que sir Sedley et M. Trévanion. M. Trévanion avait le plus grand mépris pour la charité individuelle. Il mettait rarement la main à la bourse, il faisait de fortes traites sur ses banquiers. Une congrégation était-elle sans église, un village sans école, une rivière sans pont ? M. Trévanion se mettait à ses calculs, trouvait, au moyen d'une formule algébrique $x-y$, la somme exacte qu'il fallait, et la payait comme il eût payé son boucher. Il faut avouer qu'un malheureux qu'il reconnaissait digne de secours ne s'adressait jamais vainement à lui ; mais il est étonnant combien il dépensait peu de cette manière. Il était difficile de convaincre M. Trévanion qu'un homme digne de pitié en fût réduit à demander l'aumône.

Je crois cependant que Trévanion faisait infiniment plus de bien réel que sir Sedley ; mais il le faisait par un calcul de l'esprit, nullement par

impulsion du cœur. Je suis fâché de dire que la principale différence entre ces deux personnages consistait en ceci : le malheur grossissait toujours auprès de sir Sedley, et s'évanouissait en présence de Trévanion. Partout où se montrait Trévanion avec son esprit actif et investigateur, l'énergie se réveillait et avec elle l'amélioration. Partout où se montrait sir Sedley avec son cœur chaud et généreux, une sorte de torpeur se répandait à la suite de ses bienfaits. Les pauvres couchés par terre se levaient à l'approche du premier, comme aux approches d'un hiver piquant et rigoureux ; mais le dernier faisait sur eux l'effet du soleil d'été sur les paresseux Italiens. L'hiver est un excellent fortifiant sans doute, mais nous aimons tous mieux l'été.

Pour vous faire comprendre combien sir Sedley était aimable, je vous dirai que je l'aimais quoique je fusse jaloux de lui. De tous les satellites qui gravitaient autour de ma belle Cynthia, Fanny Trévanion, c'était cet astre aimable que je redoutais le plus. En vain je me disais, avec l'insolence de la jeunesse, que sir Sedley Beaudésert était du même âge que le père de Fanny ; à les voir ensemble, on aurait pu le prendre pour le fils de Trévanion. Parmi toute la jeune génération, il n'y avait pas un homme dont la beauté approchât de celle de Sedley Beaudésert. À première vue, il pouvait être éclipsé par l'effet séduisant d'une chevelure plus abondante et d'une plus éclatante fleur de jeunesse ; mais il n'avait qu'à parler, à sourire, pour jeter dans l'ombre une nombreuse cohorte de dandys. C'était l'expression de sa physionomie qui était si séduisante ; il y avait quelque chose de si bienveillant dans ses manières, dans son caractère ! et il comprenait si bien les femmes ! il flattait leurs faibles avec tant de finesse ! il commandait leurs affections avec une dignité si gracieuse ! il savait surtout si bien s'y prendre pour les *intéresser* par ses qualités, sa réputation, son long célibat et la douce mélancolie de ses sentiments ! Il n'y avait pas de femme charmante qui ne se crût sur le point de prendre cet homme charmant. Sir Sedley était comme une belle truite qui, dans un clair ruisseau, nage pensive aux environs de la mouche de votre hameçon, ne sachant encore si elle se décidera à la gober. Quelle truite ! et quel dommage d'y renoncer lorsqu'elle paraît si bien disposée ! Cette truite, belle demoiselle ou gentille veuve, vous eût tenue, depuis le matin jusqu'à la rosée du soir, fouettant le ruisseau et traînant votre mouche. Je ne

souhaite certes rien de pire à mon plus cruel ennemi de vingt-cinq ans qu'un rival de quarante-sept, tel que Sedley Beaudésert.

Fanny me jetait dans une perplexité insupportable. Quelquefois je m'imaginais qu'elle m'aimait ; mais à peine cet espoir m'avait-il fait frémir de plaisir, qu'il s'évanouissait dans la glace d'un regard indifférent ou le froid éclat d'un rire sarcastique. Enfant gâtée du monde, elle était si innocente dans l'exubérance de son bonheur, qu'on oubliait tous ses défauts dans l'atmosphère de joie qu'elle répandait autour d'elle. Et puis, malgré sa gentille insolence, elle avait un si bon cœur de femme ! Dès qu'elle s'apercevait qu'elle vous avait fait de la peine, elle devenait si douce, si séduisante, si humble, qu'elle guérissait bien vite votre blessure. Mais alors voyait-elle qu'elle vous avait fait trop de plaisir, la petite fée n'avait de cesse qu'après vous avoir de nouveau tourmenté. Héritière d'un père ou plutôt d'une mère si riche (car la fortune venait de lady Ellinor), elle était naturellement entourée d'admirateurs qui n'étaient pas tout à fait désintéressés. Elle avait raison de les tourmenter ; mais moi !...

Pauvre garçon que j'étais, pourquoi lui aurais-je paru plus désintéressé que les autres ? Comment aurait-elle vu tout ce qu'il y avait au fond de mon jeune cœur ? N'étais-je pas, selon le monde, le moins digne de ses poursuivants, et ne pouvais-je pas paraître, par conséquent, le plus avide ? moi qui n'avais jamais pensé à sa fortune ; ou si cette pensée m'était venue, ç'avait été pour me faire trembler et pâlir, et puis pour se dissiper à sa vue comme un fantôme au point du jour. Combien il est difficile de prouver toutes les inégalités de la vie à un jeune homme qui voit tout l'avenir devant lui, et qui remplit cet avenir de palais dorés ! Dans mon roman fantastique et sublime, lorsque je regardais dans ce grand futur, je me voyais orateur, homme d'État, ministre, ambassadeur, Dieu sait quoi encore ! et déposant aux pieds de Fanny des lauriers que je prenais pour des inscriptions de rentes.

Quoi que Fanny ait pu découvrir sur l'état de mon cœur, ce cœur était un abîme qui, aux yeux de Trévanion et de lady Ellinor, ne valait pas la peine d'être sondé. Le premier, comme on peut le supposer, était trop occupé pour penser à de pareilles vécilles. Quant à lady Ellinor, elle me traitait en véritable enfant, presque comme son enfant à elle, tant elle était bonne pour moi. Mais elle ne voyait guère ce qui se passait autour d'elle. Toujours

absorbée par les charmes d'une conversation brillante avec des poètes, des hommes d'esprit, de grands politiques, sympathisant avec tous les travaux de son mari, occupée de projets orgueilleux d'agrandissement, lady Ellinor vivait d'une vie d'excitation. Ses grands yeux, qui lançaient des éclairs de fiévreux mécontentement, semblaient chercher dans le lointain quelque nouveau monde à conquérir ; le monde qu'elle avait sous ses pieds échappait à sa vue. Elle aimait sa fille, elle en était fière, elle mettait en elle une confiance superbe, elle ne la surveillait pas. Lady Ellinor était seule debout sur une montagne au milieu d'un nuage.

CHAPITRE II.

Un jour les Trévanion étaient tous allés à la campagne faire visite à un ancien ministre, parent éloigné de lady Ellinor ; c'était un homme du très-petit nombre de ceux que Trévanion daignait consulter. J'eus presque un jour entier de congé. J'allai voir Sedley Beaudésert. J'avais toujours désiré le sonder sur certain sujet, mais je n'avais jamais osé. Cette fois je résolus de ressembler mon courage.

« Ah ! mon jeune ami, dit-il en détournant ses regards d'un affreux tableau qu'il venait d'acheter pour encourager un jeune artiste, je pensais à vous ce matin... Attendez un moment. Summers (ceci s'adressait à son valet), ayez la bonté de prendre ce tableau, emballez-le et l'envoyez à la campagne. C'est un de ces tableaux, ajouta-t-il en se tournant vers moi, qui demandent une grande salle. J'ai une vieille galerie avec de petites fenêtres qui ne laissent pas passer le jour. C'est étonnant comme cette galerie convient à certaines toiles ! »

Dès que le tableau eut disparu, sir Sedley poussa un long soupir, comme s'il se sentait soulagé, et reprit plus gaiement :

« Oui, je pensais à vous ; et si vous pardonniez à un vieil ami de votre père de se mêler un peu de vos affaires, je serais très-flatté d'obtenir votre permission pour demander à Trévanion quel profit il veut vous faire retirer des horribles travaux qu'il vous impose...

— Mais, mon cher sir Sedley, ces travaux, je les aime ; je suis parfaitement content...

— Pas de rester toujours secrétaire de quelqu'un, qui, s'il n'y avait rien autre à faire au monde, se mettrait à enseigner aux fourmis l'art de bâtir leurs fourmilières d'après de meilleurs systèmes d'architecture ! Mon cher monsieur, Trévanion est un homme terrible, un homme effrayant. On se sent pris de lassitude rien qu'à rester trois minutes avec lui dans la même chambre. À votre âge, un âge qui devrait être si heureux, continua sir Sedley avec une compassion tout angélique, il est triste d'avoir si peu de plaisirs !

— Mais, sir Sedley, je vous assure que vous vous trompez. Je m'amuse infiniment. Et ne vous ai-je pas entendu dire à vous-même qu'on peut être oisif sans être heureux ?

— Je ne suis convenu de cela qu'après avoir dépassé le mauvais côté de la quarantaine, » dit sir Sedley, dont un léger nuage vint obscurcir le front.

Je répondis avec une artificieuse flatterie, et en entrant dans mon sujet :

« Personne ne penserait jamais que vous avez dépassé ce mauvais côté !... M^{lle} Trévanion, par exemple... »

Je m'arrêtai. Sir Sedley me regarda fixement de ses grands yeux bleu foncé.

« Eh bien, M^{lle} Trévanion, par exemple ?... »

— M^{lle} Trévanion, qui a autour d'elle tout ce qu'il y a de plus élégant à Londres, vous préfère évidemment à tout le monde. »

Je dis cela tout d'un trait. J'étais fermement décidé à sonder la profondeur de mes craintes. Sir Sedley se leva, posa doucement sa main sur la mienne et me dit :

« Ne vous laissez pas tourmenter par Fanny Trévanion plus encore que par son père ! »

— Je ne vous comprends pas, sir Sedley !

— Mais moi, je vous comprends, et c'est plus important. Une fille comme M^{lle} Trévanion est cruelle jusqu'à ce qu'elle découvre qu'elle a un cœur. Il n'est pas prudent de risquer le sien avec une femme qui n'a pas cessé d'être coquette. Mon cher jeune ami, si vous preniez la vie moins au sérieux, je vous épargnerais l'ennui de ces conseils. Les uns sèment des fleurs, d'autres plantent des arbres. Pour vous, vous plantez un arbre, sous lequel vous apercevrez bientôt qu'il ne peut croître aucune fleur. Et encore cela serait parfait, si l'arbre pouvait durer assez pour porter des fruits et donner de l'ombre ; mais prenez garde d'être obligé de l'arracher un jour ou l'autre : car alors qu'arrivera-t-il ? c'est que vous arracherez toute votre vie avec ses racines ! »

Sir Sedley dit ces derniers mots avec une telle énergie que je sortis tout à coup du trouble que j'avais éprouvé au commencement de son allocution. Il fit une longue pause, frappa sur sa tabatière, huma lentement une prise, et continua avec l'enjouement qui lui était habituel :

« Allez dans le monde autant que vous pourrez. Je vous le répète, *amusez-vous* ! Et je vous le demande encore une fois : À quoi vous servira tout ce travail ? Certains hommes, beaucoup moins haut placés que Trévanion, se croiraient obligés à vous ouvrir une carrière, à vous assurer un emploi public. Pour lui, non. Il ne voudrait pas engager un pouce de son indépendance en demandant une faveur à un ministre. Il croit tellement que le travail fait le bonheur de la vie, qu'il vous en fournit par pure affection. Votre avenir ne lui trouble pas la tête. Il suppose que votre père y pourvoira, et ne réfléchit pas qu'en attendant votre travail ne vous mène à rien. Songez à tout cela... Et maintenant je vous ai assez *assommé*. »

J'étais étourdi ; j'étais muet. Ces hommes pratiques, comme ils savent nous prendre à l'improviste ! J'étais venu pour *sonder* sir Sedley, et voilà que j'étais moi-même sondé, jaugé, mesuré, sans avoir pénétré d'un pouce au-dessous de la surface de cette aisance souriante, débonnaire et tranquille. Pourtant, grâce à son invariable délicatesse, sir Sedley, malgré toute cette horrible franchise, n'avait pas dit un mot blessant pour ce qu'il pouvait croire la partie la plus sensible à mon *amour-propre*, pas un mot sur cette inégalité de fortune qui devait m'empêcher de songer sérieusement à Fanny

Trévanion. Si nous avions été le Céladon et la Chloé de quelque village ignoré, il n'aurait pas pu nous regarder comme plus égaux selon le monde. D'ailleurs il donnait plutôt à entendre que la pauvre Fanny, la grande héritière, n'était pas digne de moi, alors que moi je me croyais indigne de Fanny.

Je compris qu'il serait peu sage de bégayer en rougissant quelques dénégations, quelques équivoques ; aussi je tendis la main à sir Sedley, pris mon chapeau et me retirai. Je me dirigeai machinalement vers la maison de mon père. Il y avait plusieurs jours que je n'y étais allé. Non-seulement j'avais eu beaucoup à faire, mais, je suis honteux de le dire, le plaisir avait tellement absorbé toutes mes heures de loisir, et M^{lle} Trévanion m'avait si bien fait oublier tout ce qui n'était pas elle, que, sans le moindre pressentiment inquiet, j'avais laissé mon père se débattre de plus en plus faiblement dans la toile de l'oncle Jack. En arrivant dans Russell-Street, je trouvai la mouche et l'araignée face à face. L'onde Jack se leva dès mon entrée, en s'écriant :

« Félicitez votre père, félicitez-le !... mais non, félicitez le monde !

— Quoi donc, mon oncle ? dis-je avec un lugubre effort pour paraître sympathiser avec lui ; le *Times littéraire* est-il enfin lancé ?

— Oh ! ça, c'est fini... fini depuis longtemps. Voici un spécimen du caractère que nous avons choisi pour les premiers Londres. (Et l'oncle Jack dont la poche contenait toujours quelque épreuve humide de n'importe quoi, en tira un monstre, produit de la vapeur et du papier, qui pour la taille était au *Times* politique ce que le mammoth serait à l'éléphant.) Tout cela est définitivement arrêté. Nous ne nous occupons que de réunir des collaborateurs, et nous ferons paraître notre programme la semaine prochaine ou celle d'après... Non, Pisistrate, je parlais du grand ouvrage.

— Mon cher père, je suis si content ! Quoi ! il est donc réellement vendu !

— Hum ! fit mon père.

— Vendu ! s'écria l'oncle Jack. Vendu !... non, monsieur, nous ne consentirions pas à le vendre ! Non, tous les éditeurs se mettraient-ils à genoux devant nous, comme cela arrivera quelque jour, qu'il ne faudrait pas vendre ce livre ! Monsieur, ce livre est une révolution ; c'est une ère

nouvelle ; c'est l'émancipation du génie resté jusqu'à ce jour dans un esclavage mercenaire ; CE LIVRE... »

Je promenais mes regards curieux de mon oncle à mon père, et rétractais mentalement mes félicitations. Enfin M. Caxton, rougissant un peu et essuyant timidement ses lunettes, me dit :

« Vous voyez, Pisistrate, que, malgré toutes les peines que l'oncle Jack s'est données pour amener les éditeurs à reconnaître le mérite qu'il a découvert dans l'*Histoire des Erreurs humaines*, il n'a pu y parvenir.

— Ce n'est pas cela du tout ; ils reconnaissent tous la science merveilleuse, la...

— C'est vrai ; mais ils ne pensent pas qu'elle se vendra. Aussi sont-ils égoïstes à ce point de refuser de l'acheter. Un libraire a offert d'entrer en arrangement, si je voulais supprimer tout ce qui est relatif aux Hottentots, aux Cafres, aux philosophes grecs, aux prêtres égyptiens, et me borner à la société civilisée, en intitulant ce livre : *Anecdotes des cours de l'Europe ancienne et moderne*.

— Le misérable ! grogna l'oncle Jack.

— Un autre pensait qu'on pourrait le découper en petits essais distincts, qu'on intitulerait : *Les hommes et les mœurs* ; mais il faudrait supprimer les citations. Un troisième eut la bonté d'observer que, quoique cet ouvrage fût tout à fait invendable, cependant, comme je paraissais avoir assez de connaissance de l'histoire, il se ferait un plaisir d'éditer un roman historique sorti de *ma plume pittoresque*. Ce sont ses propres termes, n'est-ce pas, Jack ? »

Jack était trop courroucé pour parler.

« Pourvu que j'y introduisisse une intrigue d'amour convenable, et que je fisse la matière de trois volumes in-8° format *écu*, vingt-trois lignes par page, ni plus ni moins, il s'est trouvé enfin un honnête homme qui m'a paru très-respectable et très-entreprenant. Après avoir fait une série de calculs tendant à prouver l'impossibilité de tout bénéfice, cet homme m'offrit très-généreusement la moitié de ce non-bénéfice à condition que je lui garantis la moitié de ses dépenses. J'étais justement occupé à réfléchir s'il serait prudent d'accepter cette proposition, lorsque votre oncle fut saisi

d'une idée sublime qui a emporté mon livre dans un tourbillon plein d'espérances.

— Et cette idée ? demandai-je avec découragement.

— Cette idée, reprit l'oncle Jack qui s'était calmé, la voici simplement et sans détours. Depuis un temps immémorial les auteurs ont toujours été la proie des éditeurs. Monsieur, les auteurs ont vécu dans les mansardes, se sont étouffés dans la rue à manger une croûte de pain qu'ils n'attendaient plus, comme cet homme qui écrivait des drames, l'infortuné !

— Otway ! dit mon père. Le fait est controuvé ; mais n'importe !

— Milton, monsieur, tout le monde le sait, Milton a vendu le *Paradis perdu* pour dix livres sterling... dix livres, monsieur. Bref, il y a trop d'exemples pareils pour les citer. Tandis que les libraires... monsieur, les libraires sont des léviathans ; ils se vautrent dans des océans d'or. Ils vivent de la substance des auteurs comme ces vampires qui sucent le sang des petits enfants. Mais la patience a enfin atteint sa limite ; l'arrêt est prononcé ; le tocsin de la liberté s'est fait entendre ; les auteurs ont brisé leurs fers, et nous venons d'inaugurer l'institution de la GRANDE SOCIÉTÉ ANTIÉDITORIALE DES AUTEURS CONFÉDÉRÉS, par le moyen de laquelle, Pisistrate, par le moyen de laquelle, notez-le bien, chaque auteur devient son propre éditeur ; c'est-à-dire chaque auteur qui se joindra à la société. Des ouvrages immortels ne seront plus soumis à des calculateurs mercenaires et sans goût. Plus de durs marchés, ni de cœurs brisés ! plus de *Paradis perdus* à dix livres la pièce ! L'auteur soumet son livre à un comité désigné pour cet effet, un comité d'hommes délicats, instruits, polis, auteurs eux-mêmes ; ils lisent, la société édite, et, après une modeste déduction, qui entre dans la caisse de la société, le trésorier remet les bénéfices à l'auteur.

— De sorte que, mon oncle, tout auteur qui ne pourra trouver d'éditeur viendra s'adjoindre à la société. La confrérie sera nombreuse.

— Certainement.

— Et la spéculation... ruineuse.

— Ruineuse ! Pourquoi ?

— Parce que, dans toute affaire commerciale, il est ruineux de placer des capitaux sur des articles qui ne sont pas demandés. Vous entreprenez de

publier des livres que les libraires ne veulent pas publier, pourquoi ? parce qu'ils prévoient qu'ils ne les vendront pas. Il est probable que vous ne les vendrez pas plus facilement que les libraires. Ainsi, plus votre affaire s'étendra, plus votre situation sera désastreuse : *quod erat demonstrandum*.

— Bah ! le comité décidera quels sont les livres bons à publier.

— Alors où diable voyez-vous un avantage pour les auteurs ? J'aimerais tout autant soumettre mon ouvrage à un éditeur qu'à un comité d'auteurs. Au moins l'éditeur n'est pas un rival ; et je soupçonne qu'il est encore, après tout, aussi bon juge d'un livre, qu'un accoucheur doit l'être d'un enfant nouveau-né.

— Sur ma parole, neveu, vous faites là un vilain compliment au grand ouvrage de votre père, dont les libraires ne veulent pas. »

Cela fut dit à propos, et je fus mis à quia. M. Caxton observa alors avec un sourire apologétique :

« Le fait est, mon cher Pisistrate, que je veux publier mon livre sans diminuer la petite fortune que je conserve pour vous plus tard. L'oncle Jack fonde une société à l'effet de le publier. Bonne santé et longue vie à la société de l'oncle Jack ! On ne doit pas examiner la bouche d'un cheval donné. »

En ce moment ma mère entra, toute rose d'une expédition qu'elle venait de faire dans les boutiques avec M^{me} Primmins ; et sa joie d'apprendre que je restais pour dîner nous fit oublier tout le reste. Par un hasard prodigieux et dont je n'eus aucun regret, l'oncle Jack était réellement invité à dîner ailleurs.

Il avait d'autres fers au feu que le *Times littéraire* et la *Société des auteurs confédérés* ; il avait formé un projet pour établir des toits en feutre (projet qui a réussi depuis, je crois, en d'autres mains) ; et il avait trouvé un homme riche (un chapelier, je suppose) à qui cette invention paraissait plaire, et qui l'avait invité à dîner pour qu'il lui développât ses vues en détail

CHAPITRE III.

Nous voilà tous trois assis devant la fenêtre ouverte, après dîner, en famille, comme dans le vieux temps où nous étions si heureux. Ma mère me parle à demi-voix pour ne pas troubler mon père, qui semble réfléchir.

Cr-cr-crr-cr-cr ! Je le sens ; je le tiens. Où ? quoi ? Où donc ? Faites-le tomber ; emportez-le avec la brosse ! Pour l'amour du ciel, voyez donc ce que c'est ! *Crrrr-crrrr !* Là, ici, dans mes cheveux, dans ma manche, dans mon oreille. *Cr-cr !*

Je vous le dis sérieusement, sur ma parole de chrétien, au moment où je venais de m'asseoir pour commencer ce chapitre, je m'abandonnais insensiblement à une sorte de sombre rêverie, ma plume m'avait glissé de la main, et, renversé dans mon fauteuil, je m'étais mis à regarder le feu. On était à la fin du juin, et la soirée était extraordinairement froide pour cette saison de l'année. Et tandis que je regardais ainsi, je sentis quelque chose se traîner sur ma nuque, madame. Instinctivement et machinalement, car je rêvais toujours, j'y portai la main et en ôtai... quoi ? C'est ce *quoi* qui m'embarrasse. C'était une chose... une chose foncée... une chose beaucoup plus grosse que je ne me l'étais figurée. Et je fus tellement surpris à sa vue que je secouai vivement la main, et que la chose s'en alla... je ne sais où ! Le *quoi* et le *où*, voilà les points difficiles dans toute cette affaire. Cette chose ne fut pas plus tôt partie que je me repentis de ne l'avoir pas examinée plus attentivement, de ne pas m'être assuré quelle créature c'était.

C'était peut-être un perce-oreille, un gros perce-oreille femelle, une femelle très-avancée dans cet état que désirent les perce-oreilles femelles qui ont de l'amour pour leurs époux ; J'ai une horreur profonde des perce-oreilles. Je crois fermement qu'ils entrent dans l'oreille. C'est là une question sur laquelle il serait inutile d'entamer avec moi une discussion philosophique. Je me rappelle parfaitement une histoire que m'a racontée M^{me} Primmins : comment une femme souffrit plusieurs années les maux de tête les plus atroces ; comment *tous les secours des médecins furent impuissants* (style d'épithaphe) ; comment elle mourut ; comment on fit l'autopsie de sa tête, et comment un nid de perce-oreilles, et quel nid,

madame !... Les perce-oreilles sont les êtres les plus prolifiques, et ils ont une immense tendresse pour leurs petits. Ils couvent leurs œufs comme les poules, et les petits, dès qu'ils ont vu le jour, se réfugient sous leur mère pour trouver protection... C'est bien touchant ! Figurez-vous une colonie pareille logée dans votre tympan !

Mais cet animal était certainement plus gros qu'un perce-oreille. C'était peut-être un membre de la famille des *forficulidæ*, appelée *labidoura*, monstres dont les antennes ont trente articulations ! On trouve de ces insectes en Angleterre ; mais, au grand chagrin des naturalistes, la Providence a voulu qu'ils fussent très-rares ; grâce lui en soient rendues ! ils sont infiniment plus gros que le perce-oreille commun ou *forficulida auriculana*.

Était-il possible que ce fût un frelon précoce ? Assurément il avait la tête noire et de grandes antennes. J'ai une horreur plus grande encore, s'il se peut, des frelons que des perce-oreilles. Deux frelons tueraient un homme, et trois un cheval d'équipage de seize palmes.

Quoi qu'il en soit, l'animal était parti. Oui, mais où ? Où l'avais-je si inconsidérément jeté ? Il pouvait être tombé dans un pli de ma robe de chambre, ou dans mes pantoufles, ou dans toute autre cachette que les vêtements d'un homme bien né peuvent offrir aux perce-oreilles et aux frelons.

Voyant enfin que je ne suis pas seul dans la chambre, je me persuade autant que possible qu'il n'est pas sur moi. J'examine le tapis devant la cheminée, puis le fauteuil, je regarde derrière le garde-feu. Je ne le trouve pas. J'entretiens alors la barbare espérance qu'il rôtit dans la grille, derrière ce gros charbon noir. Je prends courage ; je me transporte prudemment à l'autre bout de la chambre ; je saisis ma plume ; je commence mon chapitre, et très-convenablement, ce me semble ; je viens d'entrer dans mon sujet, lorsque *cr-cr-cr-cr-cr*, la chose se met à ramper, à se traîner... exactement, ma chère dame, à la même place qu'auparavant.

Oh ! par toutes les puissances de la nature ! j'oublie tous mes regrets scientifiques de pp m'être pas assuré d'abord du genre de l'insecte, *forficulida* ou *labidoura*. Mes deux mains s'agitent avec désespoir, frappant d'estoc et de taille, madame. La bête a disparu. Oui, mais où encore ? Je dis

que cet *où* fait une horrible question. Puisque l'insecte est venu deux fois, malgré toutes mes précautions, et exactement à la même place, cela prouve qu'il est très-porté à s'habituer à un endroit, à s'établir sur moi comme sur sa paroisse. Il y a là quelque chose de surnaturel et d'effrayant. Je vous assure que je n'ai pas une partie du corps qui n'ait éprouvé l'horreur du *cr-cr* forficulidien ; et, je vous le demande, quelle espèce de chapitre puis-je faire après une telle... ?

Ma bonne petite fille, veuillez prendre la bougie et regarder attentivement sous la table !... Voilà une chère petite ! Oui, mon amour, elle était très-foncée, avec deux cornes, et de grandes dispositions à l'embonpoint.

Messieurs et mesdames, si vous avez cultivé la connaissance de la langue égyptienne, vous savez que Belzébub, examiné étymologiquement et entomologiquement, n'est rien moins que Baal-Zébub, *Jupiter-Mouche*, emblème de l'attribut destructeur, qu'on trouve plus ou moins dans toutes les familles d'insectes. C'est pourquoi M. Payne Knight, dans ses *Recherches sur les langues symboliques*, a observé que les prêtres égyptiens se rasaient tout le corps, même les sourcils, de peur d'offrir involontairement quelque asile à l'un des petits Zébubs du grand Baal. Si j'étais tant soit peu persuadé que ce noir *cr-cr* se trouve encore sur moi, et que le sacrifice de mes sourcils le privera de son asile, par les âmes des Ptolémées ! je raserais... et, ma foi ! sur-le-champ...

Sonnez, ma chère petite !... John, mon... mon porte-cigares. Il n'y a pas de *cr-cr* sur la terre qui puisse résister à la fumée du havane !...

Allez, monsieur, je ne suis pas le seul qui laisse ainsi ses idées premières se refroidir et se terminer, comme ce chapitre, en *pff... pff... pff* !

CHAPITRE IV.

Tout dans ce monde a son utilité, même une chose noire qui vous rampe sur le cou. Affreux inconnu ! je ferai de toi une... comparaison.

Vous m'accorderez, je crois, madame, que vous, ayant cette horreur des perce-oreilles qui convient aux dames (malgré la tendresse maternelle de ces insectes), et une horreur semblable des frelons précoces, comme aussi de toutes les bêtes inconnues à têtes noires ornées de deux grandes cornes, ou antennes, ou pinces, qui viendraient se promener aux environs de vos oreilles, vous m'accorderez, je crois, dis-je, que, s'il vous était arrivé une aventure pareille à celle que je viens de raconter, vous auriez eu de la peine à vous remettre à votre ouvrage avec votre placidité habituelle. Vous vous sentiriez les nerfs agacés, et quelque chose se promènerait en faisant *cr-cr* par tout votre corps, comme disent les enfants. Et ce qu'il y a de pire, c'est que vous seriez honteuse de l'avouer. Vous vous croiriez obligée de paraître gaie, de vous joindre à la conversation, de ne pas trop remuer, de ne pas secouer trop souvent les volants de votre robe, ni regarder trop attentivement dans les plis de votre tablier. Il en est de même pour bien des choses dans la vie, abstraction faite des insectes. On a une peine secrète, un souci, quelque chose de mitoyen entre un souvenir et un sentiment, et qui fait l'effet de ce *cr-cr* rampant. Eh bien ! ce quelque chose, on n'a jamais osé l'analyser.

J'étais donc assis à côté de ma mère, essayant de sourire et de causer comme dans le bon vieux temps ; mais désireux de marcher, de regarder autour de moi, et d'échapper à ma solitude, et de mettre à nu mon âme, et de voir ce qui m'avait ainsi troublé et effrayé ; car le trouble et l'effroi s'étaient emparés de moi. Et ma mère, qui (Dieu la bénisse !) est toujours curieuse de tout ce qui concerne son cher Anachronisme, l'était particulièrement ce soir-là. Elle me fit dire où j'étais allé, et ce que j'avais fait, et comment j'avais passé mon temps. Et Fanny Trévanion (qu'elle avait vue deux ou trois fois, et qu'elle regardait comme la plus jolie personne du monde), oh ! elle voulut savoir exactement ce que je pensais de Fanny Trévanion !

Pendant tout ce temps, mon père semblait plongé dans ses réflexions. Un bras passé par-dessus le fauteuil de ma mère, et une main dans les siennes, je lui répondais, parfois en hésitant, parfois avec un violent effort de volubilité, quand, à une question qui me fit tressaillir le cœur, je me

retournai péniblement, et rencontrai les regards de mon père fixés sur les miens ; mais fixés comme ils l'avaient été ce jour où, sans que personne sût pourquoi, j'avais été si affligé et si abattu en lui entendant dire de moi : *Il faut qu'il aille à l'école*. Ils étaient fixés sur moi avec une tendresse calme et vigilante. Ah ! ses pensées n'avaient pas roulé sur son grand ouvrage. Non ; il avait scruté intimement les pages d'un livre moins important, et pour lequel il éprouvait un amour paternel plus fort encore que celui de l'écrivain. Je rencontrai son regard et fus aussitôt porté à me jeter sur son cœur, et à lui tout dire. Lui dire quoi ? Je ne le savais pas plus, madame, que je ne sais ce qu'était cette chose noire qui m'a si fort tracassé toute cette soirée.

« Pisistrate, dit mon père avec douceur, je crains que vous n'ayez oublié le sachet de safran.

— Non, vraiment, répondis-je en souriant.

— Celui qui porte le sachet de safran a l'esprit plus gai et plus tranquille que vous, mon pauvre garçon.

— Mon cher Austin, j'espère que son esprit n'est pas dérangé, » dit ma mère avec inquiétude.

Mon père secoua la tête, et fit ensuite deux ou trois tours dans la chambre.

« Faut-il sonner pour de la lumière ? Il fait sombre, et vous voudrez lire.

— Non, Pisistrate ; c'est vous qui lirez, et ce crépuscule est ce qui convient le mieux au livre que je vais vous ouvrir. »

Ce disant, il avança un fauteuil entre ma mère et moi, et s'assit gravement. D'abord il tint longtemps les yeux baissés, puis il nous regarda l'un après l'autre.

« Ma chère femme, dit-il enfin d'un ton presque solennel, je vais parler de moi, tel que j'étais avant de vous connaître. »

Malgré l'obscurité du crépuscule, je vis pâlir ma mère.

« Vous avez respecté mes secrets en épouse tendre et fidèle, Catherine. Aujourd'hui le temps est venu de vous les dire, à vous et à notre fils. »

CHAPITRE V.

Premier amour de mon père.

« Je perdis ma mère de bonne heure. Mon père (un brave homme, mais si indolent qu'il quittait rarement son fauteuil et restait souvent des jours entiers sans mot dire, comme un derviche indien), mon père nous laissa, Roland et moi, faire nous-mêmes notre éducation selon nos propres goûts. Roland tirait, chassait, pêchait, lisait tous les poèmes et livres de chevalerie qu'il trouvait dans la bibliothèque paternelle, riche en ouvrages de ce genre, et faisait une foule de copies du vieil arbre généalogique, seul objet qui ait jamais excité chez mon père un grand intérêt. J'éprouvai dès mon enfance une vive passion pour des études plus sérieuses, et j'eus le bonheur de trouver dans M. Tibbets un maître qui, sans sa modestie, bonne Kitty, serait devenu le rival de Porson. C'était un second Budée pour l'ardeur au travail, et, soit dit en passant, il répétait exactement la même chose que Budée, savoir : *que le seul jour qu'il eût perdu dans sa vie avait été celui de son mariage, parce que ce jour-là il n'avait eu que six heures pour lire !* Sous un tel maître je ne pouvais manquer de devenir savant. Je sortis de l'université d'une manière si brillante que je regardai l'avenir avec assurance.

« Je revins au tranquille séjour de mon père pour songer au sentier que je prendrais pour arriver à la gloire. Le presbytère était au pied de la colline sur le sommet de laquelle on voit les ruines du castel que Roland a acheté depuis. Et quoique je ne me sentisse pas pour les ruines la vénération romanesque de mon frère (car mes rêves de tous les jours revêtaient une nuance plus classique que féodale), cependant j'aimais à gravir la colline, un livre à la main, et à bâtir mes châteaux en l'air, au milieu des débris dont le temps avait jonché le sol.

« En entrant un jour dans la vieille cour où croissaient des ronces et des orties, je vis une dame assise à ma place favorite. Elle croquait les ruines. Cette dame était jeune, plus belle que toutes les femmes que j'avais vues jusqu'alors. En un mot, je fus fasciné, charmé, comme on dit vulgairement, Je m'assis à une petite distance et la contemplai sans désir de parler. D'une autre partie des ruines, alors inhabitées, sortit un grand monsieur âgé, à l'air tout à la fois imposant et bienveillant. Il était accompagné d'un petit chien, qui courut à moi en aboyant, et attira ainsi l'attention de la dame et du monsieur. Ce dernier s'approcha, rappela son chien et me fit des excuses très-polies. Après m'avoir examiné avec curiosité, il commença à me faire quelques questions sur ce vieux castel et sur la famille à laquelle il avait appartenu, et dont il connaissait bien le nom et les antécédents. Il apprit, dans la conversation, que j'étais le descendant de cette famille et le fils cadet de l'humble pasteur qui en était alors le chef. Là-dessus ce monsieur se présenta à moi sous le nom de comte de Rainsforth. C'était le plus riche propriétaire du voisinage ; mais il avait si rarement visité le comté pendant mon enfance et mon adolescence, que je ne l'avais jamais vu. Pourtant son fils unique, un jeune homme de grande espérance, avait été mon camarade de collège durant la première année que j'avais passée à l'université. Ce jeune lord aimait les livres et était fort instruit, et nous nous étions liés un peu avant son départ pour ses voyages.

« En apprenant mon nom, lord Rainsforth me prit cordialement la main, et, me conduisant à sa fille :

« Imaginez-vous, Ellinor, dit-il, combien cette rencontre est heureuse. Voici ce M. Caxton, dont votre frère nous parlait si souvent. »

« Bref, mon cher Pisistrate, la glace était rompue, la connaissance faite, et lord Rainsforth, après avoir dit qu'il venait réparer le tort qu'avait causé sa longue absence, et qu'il résiderait à Compton la plus grande partie de l'année, me pressa de lui faire visite. Je me rendis à son invitation. L'amitié de lord Rainsforth pour moi s'accrut ; j'allai le voir souvent. »

Mon père s'arrêta, et, voyant que ma mère tenait ses regards attachés sur lui avec une sorte de mélancolique ardeur, et que ses mains étaient jointes très-étroitement, il se pencha vers elle et lui baisa le front.

« Pourquoi me regarder ainsi, mon enfant ? » lui dit-il.

C'est la seule fois que je l'aie entendu donner à ma mère ce nom d'amour paternel. Mais jamais non plus je ne lui avais remarqué cette voix grave et solennelle ! Et puis, pas la moindre citation ; c'était à n'y pas croire. Ce n'était plus mon père qui parlait, c'était un autre homme.

« Oui, j'allai le voir souvent. Lord Rainsforth était un homme remarquable. Une timidité sans aucun orgueil (chose rare), et un grand amour pour des travaux littéraires et tranquilles, l'avaient empêché d'aborder la vie politique à laquelle le destinait sa naissance ; mais sa réputation de sagesse et de loyauté et sa popularité lui avaient donné, je crois, une grande influence jusque dans la formation des cabinets ; et l'on avait une fois obtenu de lui d'accepter une haute position diplomatique à l'étranger. Je pense qu'il y avait été aussi malheureux que doit l'être tout honnête homme dans cette position. Il s'estimait donc heureux de se retirer du monde, et de ne plus le voir qu'à travers les fenêtres de sa retraite. Lord Rainsforth faisait grand cas du talent, et s'intéressait chaudement aux jeunes gens qui lui paraissaient en avoir. C'était par les talents, et par des talents supérieurs, que sa famille s'était élevée. Un de ses ancêtres, le premier lord de ce nom, avait été un jurisconsulte éminent ; son père s'était distingué par ses travaux scientifiques ; ses enfants, Ellinor et lord Pendarvis, continuaient dignement la famille, qui se confondait ainsi avec l'aristocratie de l'intelligence, et semblait ne pas songer aux titres qui lui donnaient place parmi l'autre aristocratie, bien inférieure à la première. Il ne faut pas perdre cela de vue dans le cours de mon histoire.

« Lady Ellinor partageait les goûts et les idées de son père (elle n'était pas alors une héritière). Lord Rainsforth me parla de mon avenir. C'était le temps où la révolution française avait forcé les hommes d'État à regarder autour d'eux avec anxiété, afin de chercher à fortifier l'ordre de choses existant par une alliance avec tous ceux de la génération nouvelle qui faisaient preuve d'assez d'habileté pour exercer quelque influence sur leurs contemporains.

« Les honneurs universitaires sont, ou du moins étaient autrefois, un passe-port pour entrer dans la vie politique. Bientôt lord Rainsforth m'aima au point de m'offrir un siège dans la Chambre des communes. Un membre du parlement peut s'élever à tout, et lord Rainsforth avait assez d'influence pour assurer mon élection. C'était là un avenir éblouissant pour un jeune

homme tout frais sorti de Thucydide, et qui sait encore son Démosthène sur le bout du doigt. Mon cher fils, je n'étais pas alors, vous voyez, ce que je suis maintenant ; en un mot, j'aimais Ellinor Compton : c'est pour cela que j'étais ambitieux. Vous savez combien elle est ambitieuse encore. Mais je ne pouvais modeler mon ambition sur la sienne. Je ne pouvais penser à entrer dans le sénat de mon pays, comme le subordonné d'un parti ou d'un protecteur, comme un homme qui doit y faire sa fortune, comme un homme qui, dans chacun de ses votes, doit penser à s'avancer vers un poste plus avantageux. Je n'étais pas même certain que les vues politiques de lord Rainsforth fussent d'accord avec les miennes. Comment la politique d'un homme qui a l'expérience du monde pouvait-elle être celle d'un jeune enthousiaste ? Mais, lors même que nous eussions été d'accord sur ces matières, je sentais que je ne pourrais jamais être sur un pied d'égalité avec la fille d'un protecteur. Non ; j'étais prêt à abandonner mes prédilections pour la science, à me faire violence, à entrer dans la carrière du barreau pour me frayer ainsi un chemin à la fortune. Et puis, si j'arrivais à l'indépendance, alors, eh bien ! alors j'aurais le droit de parler d'amour et d'avoir de l'ambition.

« Ce n'était pas la manière de voir d'Ellinor Compton. L'étude des lois lui semblait un travail vétilleux et inutile ; il n'y avait là rien qui pût captiver son imagination. Elle m'écoutait avec ce charme qu'elle conserve encore, et par lequel elle semble s'identifier avec ceux qui lui parlent. Elle tournait vers moi un regard, argument puissant, lorsque son père s'étendait sur le brillant avenir qui s'ouvre devant un succès parlementaire ; car n'ayant pas eu de ces succès, et ayant vécu avec ceux qui en avaient eu, il les estimait plus qu'ils ne valaient, et paraissait toujours souhaiter d'en jouir par l'entremise d'un autre. Mais quand, à mon tour, je parlais d'indépendance, de barreau, le visage d'Ellinor s'assombrissait. Le monde... le monde était en elle, et l'ambition du monde qui cherche toujours le pouvoir et l'effet.

« Une partie du château était exposée au vent d'est.

« Faites une plantation à mi-côte de la colline, dis-je un jour.

— Une plantation | s'écria lady Ellinor, il faudra vingt ans avant que les arbres aient grandi ! Non, mon cher père, bâtissez une muraille et couvrez-la de plantes grimpantes ! »

« Cela vous donne une idée de tout son caractère. Elle n'avait pas la patience d'attendre que les arbres eussent grandi ; une muraille était bien plus vite élevée, et des parasites grimpants devaient faire un bien plus bel effet. Néanmoins, c'était un grand et noble caractère ; et moi... j'étais amoureux, et pas aussi découragé qu'on le peut supposer ; car lord Rainsforth me donnait souvent des encouragements indirects, qu'il n'était pas possible d'interpréter autrement. S'inquiétant peu du rang et ne souhaitant à sa fille qu'une fortune raisonnable, il voyait en moi tout ce qu'il cherchait : un jeune homme d'ancienne famille, dans lequel son esprit actif pourrait poursuivre le même genre d'ambition intellectuelle qui débordait en lui-même, ambition à laquelle cependant il n'avait jamais donné d'issue. Et Ellinor !... le ciel me préserve de dire qu'elle m'aimât ! mais quelque chose me faisait penser qu'elle pourrait m'aimer un jour. Dans cet état de choses, supprimant toutes mes espérances, je fis un violent effort pour me rendre maître des influences qui m'entouraient, et pour embrasser la carrière qui me semblait la plus digne de nous tous. Je partis pour Londres afin d'y étudier le droit.

— Le droit ! est-il possible ? » m'écriai-je.

Mon père sourit tristement.

« Tout me paraissait possible alors. J'étudiai pendant quelques mois. Je commençais à voir clair sur ma route, même au bout de ce court espace de temps ; je commençais à comprendre les difficultés qui se présentaient devant moi, et à sentir qu'il y avait en moi quelque chose qui pourrait les surmonter. Je pris des vacances et revins dans le Cumberland, où je trouvai Roland. Toujours d'humeur vagabonde et aventureuse, quoiqu'il ne se fût pas encore engagé dans l'armée, il avait, pendant plus de deux ans, parcouru à pied la Grande-Bretagne et l'Irlande. Ce fut un jeune chevalier errant que j'embrassai, et il m'accabla de reproches parce que j'étudiais le droit. Il n'y avait jamais eu d'homme de loi dans la famille ! Ce fut vers ce temps, je crois, que je le pétrifiai par la découverte de l'imprimeur !

« Sans savoir précisément pourquoi, jalousie ou triste pressentiment, je ressentis une vive douleur en apprenant de Roland qu'il était dans l'intimité des habitants de Compton-Hall. Roland et lord Rainsforth s'étaient rencontrés chez un propriétaire du voisinage, et lord Rainsforth avait fait

accueil à sa nouvelle connaissance pour moi peut-être d'abord, et ensuite pour mon frère lui-même.

« Se fût-il agi de ma vie, je n'aurais pu demander à Roland s'il admirait Ellinor ; mais lorsque je trouvai qu'il ne me le demandait pas non plus, je tremblai !

« Nous allâmes ensemble à Compton, n'échangeant que peu de mots pendant le chemin, et nous y séjournâmes quelques jours. »

Ici mon père glissa la main sous son gilet. Tous les hommes ont certaines façons d'agir très-significatives, et, lorsque mon père glissait la main sous son gilet, c'était toujours signe de quelque effort d'esprit. On pouvait être sûr qu'il allait prouver, argumenter, moraliser ou prêcher. C'est pourquoi, encore que j'eusse écouté auparavant de toutes mes oreilles, je crois, magnétiquement et mesmériquement parlant, que j'eus une nouvelle paire d'oreilles, un sens nouveau, lorsque je vis mon père glisser la main sous son gilet.

CHAPITRE VI.

Dans lequel mon père continue son histoire.

« Il n'est pas de création, de type, de symbole mystique, pas d'invention poétique contenant un sens caché, secret, incompréhensible, qui n'aient été représentés par le genre féminin, dit mon père, la main tout à fait ensevelie sous son gilet. L'inscrutable Sphinx, la Chimère et Isis, dont nul homme n'a soulevé le voile, sont des femmes, oui, Kitty ! Proserpine était une femme, elle qui devait être toujours dans le ciel ou dans l'enfer ; et Hécate aussi, qui n'était pas la nuit ce qu'elle était le jour. Les Sibylles étaient femmes, ainsi que les Gorgones, les Harpies, les Furies, les Parques et les Valkyries, les

Nornies des Teutons, et Héla elle-même ; bref, toutes les représentations d'idées obscures, inscrutables et sinistres, sont des noms féminins. »

Dieu bénisse mon père ! Augustin Caxton était redevenu lui-même. Je commençais à craindre que son histoire ne lui eût échappé au milieu de ce labyrinthe d'érudition. Mais heureusement, lorsqu'il s'arrêta pour reprendre haleine, son regard tomba sur les yeux bleus et limpides de ma mère, sur son front si ouvert et si pur, qui n'avait certainement rien de commun avec les Sphinx, les Chimères, les Parques, les Furies ou les Valkyries. Je ne sais si son cœur l'accusa, ou si sa raison lui fit reconnaître qu'il était tombé dans une série d'idées défectueuses et vicieuses ; mais son front s'éclaircit, et il reprit avec un sourire :

« Ellinor était la personne du monde la moins capable de tromper quelqu'un volontairement. Nous trompait-elle, Roland et moi, parce que nous nous imaginions, sans être des fats pour cela, que, si nous avions osé lui parler d'amour franchement, nous ne l'eussions pas osé en vain ? ou bien pensez-vous, Kitty, qu'une femme puisse réellement aimer, pas beaucoup, mais peut-être un peu, deux, ou trois, ou six hommes à la fois ?

— Impossible ! s'écria ma mère. Et quant à cette lady Ellinor, je suis choquée de sa... je ne sais vraiment quel nom donner à cela !

— Ni moi non plus, mon amie, dit mon père en retirant lentement la main de dessous son gilet, comme si cet effort eût été trop grand et le problème insoluble pour lui. Mais je crois, et je vous en demande pardon, qu'avant d'avoir concentré réellement, sincèrement et cordialement ses affections sur un seul objet, une jeune femme laisse son caprice, son imagination, le désir du pouvoir, la curiosité, ou Dieu sait quoi, simuler de pâles reflets de l'astre qui n'est pas encore levé, des parhélies qui précèdent le soleil. Ne jugez pas le Roland d'autrefois d'après ce que vous le voyez maintenant, Pisistrate, laid, grisonnant, formaliste. Imaginez-vous un caractère qui prend l'essor et s'élève à d'audacieuses pensées, un caractère luxuriant de l'inexprimable poésie de la jeunesse ; un corps sans rival pour sa bondissante élasticité, un cœur d'où les nobles sentiments jaillissaient comme les étincelles du fer rouge qu'on bat sur l'enclume. Lady Ellinor avait l'imagination ardente, curieuse. Ce caractère hardi, impétueux, devait l'intéresser vivement. D'un autre côté, elle avait l'esprit cultivé et avide de savoir. Est-ce orgueil chez moi de dire, après tant d'années écoulées, que son esprit trouvait dans le

mien un compagnon qui lui plaisait ? Lorsqu'une femme aime, se marie, s'établit, elle devient... un tout ; c'est un être complété. Mais une jeune fille comme Ellinor a en elle plusieurs femmes. Variable elle-même, toutes les variétés lui plaisent. Je crois que, si l'un de nous s'était prononcé hardiment, Ellinor se serait retirée dans le fond de son cœur. Elle l'aurait examiné, scruté, et elle aurait donné une réponse franche et généreuse. Et celui qui se fût déclaré le premier eût eu sans doute la meilleure chance de ne pas essuyer un refus. Mais aucun ne parla. Et peut-être était-elle plus curieuse de savoir si elle avait fait impression que vraiment désireuse de la faire. Ce n'était pas qu'elle nous trompât volontairement, mais toute l'atmosphère qui l'entourait était trompeuse. Les brouillards précèdent le lever du soleil. Quoi qu'il en soit, Roland et moi, nous nous fûmes bientôt devinés l'un l'autre. De là naquirent la froideur d'abord, puis la jalousie, enfin des querelles.

— Ô mon père, votre amour devait être bien fort pour mettre la division entre les cœurs de deux frères pareils !

— Oui. Ce fut au milieu des vieilles ruines du castel où j'avais vu Ellinor pour la première fois, que, passant mon bras autour du cou de Roland assis au milieu des ronces et des pierres et la figure cachée dans ses mains, ce fut là que je lui dis : « Frère, nous aimons tous les deux cette femme ! Mon caractère est plus calme que le vôtre, je sentirai moins vivement sa perte. Frère, serrons-nous la main, et que Dieu vous protège ! car je pars. »

— Austin ! murmura ma mère en courbant la tête sur la poitrine de mon père.

— Et là-dessus nous nous querellâmes. Car ce fut Roland qui insista, les larmes aux yeux et en frappant du pied, disant qu'il était l'usurpateur, l'intrus ; qu'il n'avait aucun espoir ; qu'il avait été fou, insensé, et que c'était à lui de partir ! Or, pendant cette dispute où nous commencions à nous échauffer, le vieux domestique de mon père arriva dans ce lieu désolé, avec un billet de lady Ellinor qui me demandait de lui prêter quelques livres dont je lui avais fait l'éloge. Roland vit l'écriture, et tandis que je tournais et retournais le billet, indécis si je romprais ou non le cachet, il disparut.

« Il ne rentra pas à la maison paternelle. Nous ne pûmes savoir ce qu'il était devenu. Mais moi, songeant à son caractère volcanique, je pris

l'alarme et me mis à sa recherche. Je découvris enfin ses traces et le trouvai, plusieurs jours après, dans une misérable chaumière, au milieu des plus tristes de ces landes qui forment une si grande partie du Cumberland. Il était si changé que je le reconnus à peine. Pour abrégé, nous fîmes enfin un compromis. Nous devions retourner à Compton. Cette incertitude était intolérable. Un de nous au moins devait prendre courage et apprendre sa destinée. Mais qui parlerait le premier ? Nous tirâmes au sort, et le sort tomba sur moi.

« Et alors qu'il s'agissait sérieusement de passer le Rubicon, alors qu'il fallait relever le secret espoir qui m'avait si longtemps animé, qui avait été pour moi une vie nouvelle, quelles furent mes sensations ! Soyez persuadé, mon cher fils, que l'âge le plus heureux est celui où de pareils sentiments ne peuvent plus nous agiter. Ce sont des erreurs dans le cours de la vie sereine et pleine de majesté que le ciel a destinée à l'homme contemplatif. Nos âmes devraient être sur la terre comme des étoiles fixes, non comme des météores, des comètes vagabondes. Que pouvais-je offrir à Ellinor, à son père ? Rien qu'un avenir de travail et de patience ! Et quelle que fût la réponse, quelle alternative de misère ! mon existence brisée, ou brisé le noble cœur de Roland !

« Eh bien ! nous allâmes à Compton. Dans nos précédentes visites, nous avions été presque les seuls hôtes. Lord Rainsforth n'aimait pas beaucoup la société des propriétaires campagnards, moins instruits alors qu'aujourd'hui. Ce qui peut excuser Ellinor et nous, c'est que nous avons été presque les seuls hommes de son âge qu'elle eût vus dans ce grand et triste château. Mais alors la saison de Londres venait de finir ; Compton était encombré ; nous ne pouvions plus approcher aussi familièrement de la maîtresse du château. Il y avait autour d'elle de grandes dames, des élégants ; un regard, un sourire, un mot en passant, c'était tout ce que nous avions le droit d'attendre. Et la conversation aussi, quelle différence ! Autrefois je pouvais parler de livres, et j'étais chez moi alors. Roland pouvait répandre au dehors ses rêves, son amour chevaleresque pour le passé, ses bravades contre un avenir inconnu. Et Ellinor, instruite et pleine d'imagination, sympathisait avec nous ; son père aussi, qui était un savant autant qu'un homme du monde. Mais alors !... »

CHAPITRE VII.

Dans lequel mon père amène le dénouement.

« Dans le monde, reprit mon père, il ne sert à rien de savoir toutes les langues exposées dans les grammaires et déchiquetées dans les dictionnaires, si on ne sait pas le langage du monde. C'est une langue à part, Kitty ! s'écria mon père qui s'échauffait. C'est un *anaglyphe*, un anaglyphe parlé, mon amie ; lors même que tous les hiéroglyphes des Égyptiens vous seraient aussi familiers que l'A, B, C, aussi longtemps que vous ne connaissez pas l'anaglyphe, il vous est impossible de pénétrer le vrai sens des mystères des prêtres^[1].

« Ni Roland ni moi nous ne connaissions une seule des lettres symboliques de l'anaglyphe. Parler, parler sans cesse, parler de personnes dont nous n'avions jamais entendu les noms, de choses dont nous ne nous étions jamais inquiétés ! Tout ce que nous avions cru important, bagatelles puériles ou pédantesques ! Tout ce que nous avions cru banal et puéril, l'affaire importante de la vie ! Si, rencontrant un petit écolier qui profite de son demi-jour de congé pour pêcher des goujons avec une épingle recourbée, vous vous mettiez à lui exposer toutes les merveilles des abîmes, les lois des marées, et les restes antédiluviens de l'iguanodon et de l'ichthyosaure ; si même vous lui parliez des pêcheries de perles, et des bancs de corail, et des *water-kelpies* ou naïades, ce petit garçon ne s'écrierait-il pas avec humeur : « Allez-vous-en avec toutes ces absurdités ! Laissez-moi pêcher en paix mes goujons ! » Je crois qu'il aurait raison dans son sens ; car c'était pour pêcher des goujons qu'il était sorti, le pauvre enfant, et non pour écouter l'histoire des iguanodons et des *water-kelpies*.

« La société réunie à Compton pêchait des goujons, et il n'y avait pas moyen de dire un mot de nos pêcheries de perles et de nos bancs de corail. Pour ce qui était de pêcher des goujons nous-mêmes, nous eussions été

moins embarrassés, mon cher fils, si l'on nous eût demandé de pêcher une sirène ! Voyez-vous maintenant une des raisons pour lesquelles je vous ai laissé entrer de bonne heure dans le monde ?... Eh bien ! l'un de ces pêcheurs de goujons pêchait d'un air qui faisait paraître ses goujons plus gros que des saumons.

« Trévanion s'était trouvé à Cambridge avec moi. Nous avions même été intimes. C'était un jeune homme comme moi, qui avait son chemin à faire dans le monde ; pauvre comme moi, et d'une famille qui marchait de pair avec la mienne, très-ancienne, mais tombée. Il existait cependant entre nous cette différence qu'il avait des parents dans le grand monde, et que moi je n'en avais pas. Sa principale ressource pécuniaire consistait, comme chez moi, dans son traitement d'agrégé de collège. Trévanion s'était fait une grande réputation à l'université, mais moins comme savant, quoiqu'il le fût réellement, que comme un homme qui devait faire son chemin. Toutes ses facultés étaient énergiques. Il visait à tout, perdait quelquefois, et quelquefois gagnait. Il était le principal orateur d'une société discutante et membre d'un club politico-économique. C'était un parleur sempiternel, brillant, élégant, paradoxal, fleuri, différent de ce qu'il est aujourd'hui. Car, redoutant les effets de l'imagination, toute sa carrière, depuis cette époque, n'a été qu'un long effort pour la dompter. Son esprit s'attachait à ce que, nous autres Anglais, nous appelons le solide ; c'était un esprit qui s'étendait, non pas, ma chère Kitty, comme une grande baleine qui nage à travers la science pour le plaisir de faire du chemin, mais comme un polype qui développe toutes ses palpes afin d'attraper quelque chose.

« Au sortir de l'université, Trévanion était allé tout droit à Londres. Sa réputation et sa faconde éblouirent justement tous ses amis, qui firent un effort et le poussèrent au parlement. Il parla, il réussit. Puis il arriva à Compton dans la fleur de sa réputation vierge. Je ne puis vous donner une idée, à vous qui connaissez le Trévanion d'à présent avec son visage fatigué, ses manières brusques et sèches, ce Trévanion à qui ses luttes perpétuelles dans l'arène politique n'ont laissé que la peau et les os, je ne puis vous donner une idée de ce qu'il était au moment où il fit son premier pas dans la carrière de la vie.

« Voyez-vous, mes auditeurs, vous devez vous rappeler que nous, gens d'âge mûr, nous étions jeunes alors, c'est-à-dire que nous différions de ce

que nous sommes maintenant, autant que la branche verte diffère du bois sec dont on fait un bateau ou un montant de porte. L'homme, ainsi que le bois, ne peut servir aux usages de la vie que lorsque les feuilles vertes sont tombées et que la sève est tarie. Et alors les usages de la vie nous transforment en d'étranges choses qui ont d'autres noms : l'arbre n'est plus un arbre, c'est une porte ou un bateau ; le jeune homme n'est plus un jeune homme, c'est un soldat qui n'a plus qu'une jambe, ou un savant en lunettes et en pantoufles ! Lorsque Micyllus (ici la main s'introduisit de nouveau sous le gilet), lorsque Micyllus demanda au coq qui avait été autrefois Pythagore^[2], si l'affaire de Troie s'était réellement passée d'une manière conforme au récit d'Homère, le coq répondit dédaigneusement : « Comment Homère aurait-il pu en savoir quelque chose ? il n'était alors qu'un chameau de Bactriane. » Selon la doctrine de la métempsycose, Pisistrate, vous auriez pu être un chameau de Bactriane à l'époque où ce qui fut le siège de Troie de ma vie voyait devant ses murs Roland et Trévanion.

« Vous pouvez voir que Trévanion a été beau ; mais la beauté de sa physionomie consistait surtout dans son enjouement, sa vivacité et son esprit. Sa conversation était si sage, si variée, si animée, et surtout si pleine d'actualité ! S'il avait été prêtre de Sérapis pendant cinquante ans, il n'aurait pu mieux connaître l'anaglyphe. Aussi versait-il sa lumière brusque, pétulante, révélatrice, sur toutes les parties restées obscures du gouffre de la société ! Aussi était-il admiré, prôné, écouté ; et chacun disait : « Trévanion fera son chemin ! »

« Pour moi, je ne lui rendais pas la justice que je lui rends aujourd'hui ; car, nous autres savants et penseurs abstraits, nous sommes trop portés, dans notre première jeunesse, à sonder du regard la profondeur de l'intelligence ou du savoir d'un homme, et pas assez à en mesurer la surface. Il peut y avoir plus d'eau, et certainement il y a plus de force et de vigueur dans un ruisseau qui serpente dans la plaine, quoiqu'il n'ait que quatre pieds de profondeur, qu'il n'y en a dans un sombre trou profond de quatre-vingt-dix pieds ! Je ne rendais pas justice à Trévanion. Je ne voyais pas combien il réalisait naturellement l'idéal de lady Ellinor. J'ai dit qu'elle était comme une réunion de plusieurs femmes ; Trévanion avait en lui seul un millier d'hommes. Il avait le savoir pour plaire à l'esprit d'Ellinor, l'éloquence pour éblouir son imagination, la beauté pour charmer ses yeux, une

réputation précisément telle qu'il fallait pour flatter sa vanité, de l'honneur et de la conscience pour satisfaire son jugement. Et par-dessus tout il était ambitieux ; ambitieux non pas comme moi ni comme Roland, mais ambitieux comme Ellinor ; ambitieux non pas pour réaliser quelque grand idéal dans le silence de son cœur, mais pour saisir les avantages positifs et pratiques qui s'offraient devant lui.

« Ellinor était l'enfant du grand monde, et lui aussi.

« Je ne voyais pas tout cela, ni Roland non plus ; et Trévanion ne semblait pas faire particulièrement la cour à Ellinor.

« Mais le temps approchait où je devais parler. La maison commençait à se vider. Lord Rainsforth avait le temps de reprendre ses entretiens avec moi ; et un jour que nous nous promenions dans le jardin, il me donna l'occasion que j'attendais. Car je n'ai pas besoin de vous dire, Pisistrate, continua mon père en me regardant sérieusement, qu'avant d'ouvrir son cœur à la fille, tout homme d'honneur, surtout s'il est inférieur par le rang ou la fortune, doit d'abord s'adresser au père, dont la confiance lui impose ce devoir. »

Je baissai la tête et rougis.

« Je ne sais comment cela arriva, mais lord Rainsforth fit tomber la conversation sur Ellinor. Après avoir parlé des espérances qu'il fondait sur son fils, qui revenait à la maison, il dit :

« Mais il suivra sans doute la carrière politique ; il se mariera, je pense, bientôt ; il aura une maison séparée, et je ne le verrai plus que rarement. Pour mon Ellinor, je ne puis supporter l'idée de ne plus l'avoir auprès de moi ! Et s'il faut dire la vérité dans tout son égoïsme, c'est la raison pour laquelle je n'ai jamais souhaité qu'elle se mariât avec un homme riche, car elle me quitterait pour toujours. Je puis espérer qu'elle donnera sa main à quelqu'un qui consentira à demeurer, au moins une grande partie de l'année, chez moi, et qui, loin de me ravir ma fille, deviendra pour moi un fils que je bénirai. Je ne veux pas le forcer à gaspiller sa vie à la campagne ; ses occupations l'appelleront sans doute à Londres ; mais peu m'importe où est ma maison ; tout ce que je demande, c'est d'être chez moi. Vous savez, ajouta-t-il avec un sourire que je crus significatif, vous savez combien de fois je vous ai dit que je n'avais pas d'ambition vulgaire pour Ellinor. Sa dot

sera très-petite, car mes biens sont substitués, et je me suis trop habitué à dépenser mon revenu toute ma vie, pour en épargner beaucoup à présent. Mais elle n'a pas le goût de la dépense ; et tant que je vivrai, du moins, il n'y a pas besoin de changements. Elle peut faire choix d'un homme dont les talents sympathiques aux siens lui frayeront un chemin, et ce chemin pourra être parcouru avant que je meure. »

« Lord Rainsforth s'arrêta, et puis... comment, en quels termes, je l'ignore ; mais je déclarai tout : mon amour longtemps contenu, timide, inquiet, défiant et craintif ; l'énergie étrange qu'il avait imprimée à mon caractère jusqu'alors si réservé et si calme ; le parti que j'avais pris d'étudier le droit ; la confiance que j'avais de réussir avec une telle récompense devant moi ; car il ne s'agissait que de changer de travaux. Le travail n'est-il pas tout-puissant, et l'habitude ne rend-elle pas douces les choses les plus pénibles ? Le barreau était sans doute une carrière moins brillante que le parlement : mais le premier but d'un homme peu fortuné doit être l'indépendance. Bref, Pisistrate, misérable égoïste que j'étais, j'oubliai Roland dans ce moment, et je parlai comme quelqu'un qui sent que sa vie dépend de ses paroles.

« Lord Rainsforth me regarda quand j'eus fini. Son regard était plein d'affection ; mais il n'était pas joyeux.

« Mon cher Caxton, me dit-il d'une voix tremblante, je vous avoue que j'ai souhaité cela... je l'ai souhaité depuis la première heure où je vous ai connu. Mais pourquoi avez-vous tardé si longtemps... ? je n'ai jamais soupçonné cela... et Ellinor non plus, j'en suis sûr. »

« Il s'arrêta, puis reprit presque aussitôt :

« Toutefois allez et parlez à Ellinor comme vous m'avez parlé. Allez, peut-être n'est-il pas encore trop tard. Et pourtant... mais allez. »

« Trop tard ! que signifiaient ces mots ? Lord Rainsforth avait pris brusquement une autre allée et m'avait laissé seul, occupé à méditer une réponse qui cachait une énigme. Je me dirigeai lentement vers le château et cherchai lady Ellinor, espérant et redoutant à la fois de la trouver seule. Il y avait une petite chambre qui communiquait avec une serre, et où elle se retirait d'habitude dans la matinée. Ce fut de ce côté que je portai mes pas.

« Cette chambre, je la vois encore ! Les murs étaient couverts de tableaux faits par elle, et dont plusieurs représentaient les lieux aimés que nous avions visités ensemble. Les ornements étaient simples, convenables pour une femme, sans être efféminés. Les livres qui se trouvaient sur la table m'étaient devenus chers par les doux souvenirs qui s'y rattachaient. Oui, c'était le Tasse où nous avions lu ensemble l'épisode de Clorinde ; c'était Eschyle dont je lui avais traduit le Prométhée. Cela paraîtrait sans doute bien pédant à certaines personnes, et peut-être y avait-il réellement de la pédanterie ; mais c'était aussi la preuve de la sympathie qui avait uni l'homme des livres à la fille du monde. Cette chambre, c'était la retraite chère à mon cœur ; et je me figurais, dans ma folle présomption, que je respirerais désormais toujours un air pareil à celui-là. Je jetai autour de moi un regard troublé, confus ; et lorsque je m'arrêtai timidement, je vis devant moi Ellinor, la tête appuyée sur une main, la joue plus rouge que d'habitude, et les larmes aux yeux. Je m'approchai en silence, et en avançant ma chaise vers la table, j'aperçus par terre un gant. C'était un gant d'homme ! Savez-vous que j'ai vu autrefois, j'étais bien jeune encore, un tableau hollandais appelé *le Gant*, et dont le sujet était un meurtre ? Il y avait, au milieu d'un paysage lugubre et désolé, un étang verdâtre et marécageux, qui suffisait seul pour évoquer des idées de crime et de terreur. Deux hommes, qui semblaient être arrivés là par hasard, étaient sur le bord de la mare ; le doigt de l'un montrait un gant taché de sang, et ils se regardaient comme si toute parole était inutile. Ce gant racontait son histoire ! Longtemps ce tableau avait tourmenté ma jeunesse ; mais jamais il n'avait fait naître en moi un sentiment aussi triste que ce gant que je voyais réellement là sur le parquet. Pourquoi ? Mon cher Pisistrate, la théorie des pressentiments est une de ces choses qui nous feront toujours demander *pourquoi* ? Plus intimidé que je ne l'avais été en parlant à son père, je pris enfin courage et m'adressai à Ellinor. »

Mon père s'arrêta. La lune s'était levée et donnait en plein dans le salon et sur sa figure, et à cette clarté sa figure paraissait changée ; des émotions pleines de jeunesse avaient ramené la jeunesse ; mon père semblait un jeune homme. Mais quelle douleur dans l'expression de ses traits ! Si le souvenir suffisait à évoquer ce qui n'était, après tout, qu'un fantôme de douleur,

qu'avait dû être la réalité ? Involontairement je saisis sa main. Mon père serra la mienne convulsivement, et dit avec un profond soupir :

« Il était trop tard ! Trévanion était l'amant heureux, le fiancé de lady Ellinor... Ma chère Catherine, je ne l'envie plus maintenant. Levez la tête, ma chère femme, levez la tête ! »

CHAPITRE VIII.

« Ellinor, laissez-moi lui rendre justice, Ellinor fut émue de ma silencieuse douleur. Nulle bouche humaine n'aurait pu exprimer une sympathie plus tendre pour moi, ni s'adresser à elle-même de plus généreux reproches ; mais ce n'était pas là le baume qu'il fallait à ma blessure. Aussi je quittai le château, je renonçai au barreau, je perdis toute activité et tout motif d'activité ; je retournai à mes livres. Et j'aurais pu jusqu'à la fin de mes jours porter tristement, lâchement, indignement, le deuil de mon amour, si le ciel, dans sa miséricorde, ne m'avait envoyé ta mère, Pisistrate ; et nuit et jour je remercie Dieu et je bénis ma femme ; car je suis, oui, je suis véritablement un homme heureux ! »

Ma mère se jeta en sanglotant dans les bras de mon père, puis sortit de la chambre sans dire un mot. Mon père la suivit de ses yeux voilés par les larmes. Après avoir fait quelques tours dans la chambre, il vint à moi et, appuyant son bras sur mon épaule, me dit à voix basse :

« Devinez-vous maintenant pourquoi je vous ai raconté tout cela, mon fils ?

— Oui, en partie... Je vous remercie, mon père. »

Je m'assis tout troublé, sur le point de perdre connaissance.

« Il y a des fils, dit mon père en s'asseyant à côté de moi, qui trouveraient dans les folies et les erreurs de leurs pères une excuse pour leurs propres

folies et leurs propres erreurs. Vous ne ferez pas comme eux, Pisistrate !

— Je ne vois là ni folie ni erreur, mon père ; mais seulement nature et douleur.

— Attendez un peu avant de juger ainsi. Grande était ma folie et grande aussi mon erreur de me livrer à un espoir sans fondement, d'enchaîner toute l'utilité de ma vie à la volonté d'une créature humaine. Le ciel n'a pas voulu que l'amour fût un tyran, et il ne l'est pas non plus pour la multitude des hommes. Nous autres rêveurs, amis solitaires de la science comme moi, ou demi-poètes comme le pauvre Roland, nous faisons nous-mêmes notre malheur. Combien j'ai perdu d'années, même après que j'eus reconquis ma sérénité, et que votre mère m'eut donné une paix domestique que j'ai été si long à apprécier ! Le grand ressort de mon existence était brisé ; je ne tenais plus compte du temps. Et vous voyez que Némésis s'éveille tard dans ma vie. Je jette en arrière un regard de regret à toutes mes facultés négligées, à toutes les occasions perdues. J'ai galvanisé mon énergie, que le repos avait presque paralysée, et vous voyez que, plutôt que de croupir inutile, je me laisse entraîner dans ce que j'ose appeler les tristes folies d'un oncle Jack !... À présent que j'ai revu Ellinor, je m'écrie avec surprise : *Hélas ! hélas ! toutes mes angoisses, toute ma longue torpeur, pour ces traits fatigués, pour cet esprit mondain !* Il en est toujours ainsi dans la vie. À chaque pas que nous faisons vers la tombe, les choses mortelles se flétrissent de plus en plus, et les choses immortelles reprennent une nouvelle vigueur !... Ah ! continua mon père en soupirant, il en eût été autrement si, à votre âge, j'avais connu le secret du sachet de safran ! »

CHAPITRE IX.

« Et Roland, demandai-je, comment prit-il la chose ?

— Avec toute l'indignation d'un homme orgueilleux et déraisonnable. Il s'indignait plus pour moi que pour lui-même, le bon frère ! Aussi me blessa-t-il et m'irrita-t-il par tout ce qu'il dit contre Ellinor ; et sa fureur contre moi fut telle, parce que je ne voulais pas partager son dépit, que nous nous querellâmes de nouveau. Nous nous séparâmes, et de longues années s'écoulèrent sans que nous nous revissions une seule fois. Soudain nous fûmes mis en possession de nos petites fortunes. Il employa la sienne, vous le savez, à acheter les vieilles ruines et une commission dans l'armée. Ç'avait été là son rêve continuel. Puis il partit courroucé. Ce petit héritage servit d'excuse à mon indolence en satisfaisant à tous mes besoins ; et lorsque mon vieux maître mourut, lorsque sa petite-fille devint ma pupille, puis, je ne sais trop comment, de ma pupille ma femme, cet héritage me permit de renoncer à ma place d'agrégé et de vivre au milieu de mes livres, tranquille comme un livre moi-même.

« Un peu avant mon mariage, il m'était venu une consolation ; et Roland m'a dit depuis que c'en avait été aussi une pour lui. Ellinor était devenue une héritière par la mort de son pauvre frère. Tous les biens de celui-ci, qui ne passèrent pas à son plus proche parent mâle, lui revinrent à elle. Cette fortune creusait entre nous un abîme presque aussi large que son mariage. Pour Ellinor, pauvre et sans dot malgré son rang, j'aurais pu travailler comme un esclave. Mais Ellinor RICHE ! cela m'aurait écrasé. Oui, ce fut là une consolation ! Pourtant il y avait toujours, toujours le passé ! toujours, toujours ce sentiment douloureux de savoir qu'il me manquait quelque chose qui m'avait semblé essentiel à ma vie ! Ce qui me restait, ce n'était plus de la douleur, c'était un vide ! Si j'avais vécu davantage avec les hommes et moins avec mes rêves et mes livres, j'aurais assez fortifié mon caractère pour supporter courageusement la perte d'un amour. Mais dans la solitude, nous nous recroquevillons. Nulle plante n'a, autant que l'homme, besoin d'air et de soleil. Je comprends à présent pourquoi la plupart des hommes les meilleurs et les plus sages ont vécu dans des capitales. C'est pour cela aussi que, je le répète, c'est assez d'un savant dans une famille. Confiant dans l'intégrité de votre cœur et la puissance de votre honneur, je vous ai envoyé de bonne heure dans le monde. Ai-je eu tort ? Prouvez que non, mon enfant. Savez-vous ce qu'a dit un sage ? Écoutez et suivez mes préceptes, mais ne suivez pas mon exemple !

« L'état du monde est tel et dépend tellement de l'action, que toute chose semble crier à tout homme : Fais quelque chose, fais quelque chose^[3] ! »

J'étais profondément ému, et je me levai moins triste et plus riche d'espoir, lorsque soudain la porte s'ouvrit, et entra... qui ou quoi ? Oh ! bien certainement il, ou elle, ou ils n'entreront pas dans ce chapitre, j'y suis fermement décidé ! Non, ma charmante jeune lectrice, je suis extrêmement flatté de votre curiosité, je vous en remercie ; mais je ne vous permettrai pas un coup d'œil, pas le moindre !... Et pourtant, puisque vous le voulez absolument et que vous me regardez d'un œil si caressant, ce qui entra d'une manière si brusque, si inattendue, sans laisser le temps de respirer ni de dire : *Permettez ! un instant !* ce qui nous fit rester la bouche grande ouverte de surprise, et tourner sur la porte de grands yeux ronds stupéfaits, c'était...

1. ↑ L'anaglyphe était particulier aux prêtres égyptiens ; l'hiéroglyphe était connu de toutes les personnes qui avaient reçu de l'éducation.

(Note de l'auteur.)

2. ↑ Lucien, rêve de Micyllus.

3. ↑ *Remains of the Rev. Richard Cecil*, p. 349.

HUITIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui entra dans le grand salon de la maison qu’habitait mon père dans Russell-Street, c’était... une elfe ! une fée vêtue de blanc, petite, délicate... avec des boucles de cheveux noirs comme du jais tombant sur ses épaules ; avec des yeux si grands et si brillants qu’il me semblait impossible que les yeux d’une simple mortelle brillassent d’un éclat pareil à celui que ces yeux-là répandaient dans le salon. L’elfe s’approcha et s’arrêta en face de nous. Cette apparition était si inattendue et si étrange, que nous restâmes quelques instants muets de surprise. Enfin mon père, plus hardi, plus sage et plus en état d’entrer en relations avec les êtres aériens d’un autre monde, eut l’audace de s’avancer jusqu’à la petite créature ; et, se penchant pour regarder son visage, il lui demanda :

« Que voulez-vous, ma jolie enfant ? »

Jolie enfant ! N’était-ce, après tout, qu’une jolie enfant ? Ah ! il serait heureux que toutes celles que nous prenons pour des fées au premier coup d’œil ne fussent en fin de compte que de jolies enfants !

« Venez, répondit l’enfant avec une étrange inflexion de voix, et en saisissant le pan de l’habit de mon père ; venez, mon pauvre papa est si malade ! J’ai bien peur ! venez... et sauvez-le.

— Certainement ! s’écria mon père. Où est mon chapeau, Sisty ?... Certainement, mon enfant, nous allons sauver papa.

— Mais qui est ce papa ? » demanda Pisistrate ; et cette question ne se fût jamais présentée à l’esprit de mon père. Il ne demandait jamais ce

qu'étaient les papas malades des pauvres enfants qui venaient le tirer par le pan de son habit. « Qui est ce papa ? »

L'enfant me jeta un regard sévère, et de grosses larmes s'échappèrent de ses grands yeux brillants, mais elle ne répondit pas. En ce moment une grande personne arriva sur le seuil et, lorsqu'elle fut sortie de l'ombre, nous présenta l'aspect d'une jeune femme, forte et de bonne mine. Elle fit une révérence et dit en minaudant :

« Oh ! mademoiselle, vous eussiez dû m'attendre et ne pas effrayer ainsi ces messieurs en montant l'escalier... Pardon, monsieur, j'étais occupée à régler avec le cocher, et il était si insolent ! Ces gens-là sont toujours insolents lorsqu'ils ont affaire à de pauvres femmes, comme nous... et...

— Mais de quoi s'agit-il ? m'écriai-je ; car mon père avait pris l'enfant dans ses bras pour la consoler, et elle pleurait alors, la figure cachée contre sa poitrine.

— Ah ! voilà, monsieur ! » Nouvelle révérence. « Ce monsieur est arrivé hier soir à notre hôtel de *l'Agneau*, près le pont de Londres, monsieur, et il est tombé malade... et il ne paraît pas tout à fait dans son bon sens ; de sorte que nous avons fait venir le médecin, qui, après avoir examiné la plaque de cuivre du sac de nuit de ce monsieur, et consulté le *Court-Guide*, nous dit : « Il y a un M. Caxton dans Great-Russell-Street... est-ce un parent ? » Alors cette petite demoiselle répondit : « C'est le frère de mon papa, et c'est chez lui que nous allions. » De sorte que, le garçon étant sorti, j'ai pris un cabriolet, et mademoiselle a voulu venir avec moi, et...

— Roland ! Roland malade ! Vite, vite, vite ! » s'écria mon père, et il descendit l'escalier en courant, portant toujours l'enfant dans ses bras. Je le suivis avec son chapeau, qu'il avait oublié. Heureusement un cabriolet passait devant notre porte ; mais la fille de l'hôtel ne voulut nous y laisser entrer qu'après s'être assurée que ce n'était pas le même qu'elle était renvoyé. Cette investigation préliminaire terminée, nous montâmes et primes le chemin de *l'Agneau*.

La fille de service, assise en face de nous, passa le temps à faire d'inutiles ouvertures pour débarrasser mon père de la petite fille qui se serrait contre son cœur. Elle nous fit aussi un long récit, semé de nombreux épisodes, des motifs qui l'avaient engagée à congédier l'autre cocher, qui,

pour augmenter le prix de sa course, avait jugé à propos de prendre une foule de *circumbendibus* ! Tout cela ne l'empêchait pas de tirailler de temps en temps son chapeau, d'arranger les plis de sa robe, et de nous faire mille excuses de ce qu'elle était aussi mal fagotée, surtout lorsque ses regards s'arrêtaient sur ma cravate de satin ou tombaient sur la splendeur de mes bottes.

Arrivés à l'hôtel, la fille nous précéda, avec la conscience de sa dignité, dans un grand escalier qui me sembla interminable. Après avoir dépassé la région du troisième étage, elle s'arrêta pour reprendre haleine et nous informer, en manière d'excuse, que l'hôtel était plein, mais que, si ce monsieur restait jusqu'à vendredi, on le transférerait au N^o, *où il y avait de la vue et une cheminée*. Ma petite cousine se laissa glisser des bras de mon père, monta en courant, et nous fit signe de la suivre. C'est ce que nous fîmes. L'enfant nous conduisit à une porte où elle s'arrêta pour écouter ; puis, ayant ôté ses souliers, elle entra sur la pointe des pieds. Nous entrâmes après elle.

À la lueur d'une simple chandelle, nous vîmes le visage de mon pauvre oncle. Il était échauffé par la fièvre, et ses yeux avaient ce regard vague qui est si effrayant. Il est moins terrible de voir le corps épuisé, les membres amaigris par la grande lutte de la vie contre la mort, que de regarder le visage d'où l'intelligence s'est retirée, les yeux qui ne reconnaissent plus personne. Un tel spectacle est un coup violent qui fait tressaillir le matérialisme involontaire avec lequel nous regardons habituellement ceux que nous aimons ; car, en voyant ainsi l'absence de l'intelligence, du cœur, de l'affection, qui s'élançaient au-devant de notre intelligence, de notre cœur, de notre affection, nous reconnaissons aussitôt que c'était quelque chose dans le corps, et non le corps lui-même qui nous était si cher. Le corps n'est peut-être encore que peu changé ; mais cette bouche qui ne nous sourit plus, cet œil pour lequel nous sommes comme des étrangers, cette oreille qui ne distingue plus notre voix... tout cela, ce n'est pas l'ami que nous cherchions ! Notre amour lui-même se glace, et se change en une sorte de terreur vague et superstitieuse. Ah ! ce n'était pas la matière, encore présente là, qui s'était attiré tous ces sentiments subtils et indéfinissables qu'on réunit et qu'on confond dans le mot *affection* ; c'était ce quelque chose d'aérien, d'intangible, d'électrique, dont l'absence nous épouvante.

Je restai immobile et muet... Mon père s'avança sans bruit, et prit une main qui ne lui rendit pas son étreinte ; l'enfant seule ne semblait pas partager nos émotions ; elle grimpa sur le lit, appuya sa joue sur le sein du malade, et resta ainsi.

« Pisistrate, murmura enfin mon père (et je m'approchai en retenant mon haleine), Pisistrate, si votre mère était ici ! »

Je fis un signe de tête. La même pensée nous avait frappés tous deux. La profonde sagesse de mon père et mon active jeunesse reconnaissaient leur impuissance en ces lieux. Dans la chambre du malade, nous sentions tous les deux qu'il fallait une *femme*.

Je sortis donc sans bruit, descendis l'escalier et me trouvai en plein air, en proie à une espèce d'étourdissement. Puis le piétinement de la foule, le roulement des voitures de toutes sortes, et le grand mugissement de Londres, me rappelèrent à la vie. Cette contagion de la vie pratique qui endort le cœur et stimule le cerveau, quel mystère intellectuel ne contient-elle pas dans son atmosphère ! En un moment j'eus choisi, comme par inspiration, du milieu d'une longue file de desservants de notre déesse Trivia, le cabriolet le plus léger avec le cheval le plus vigoureux, et je me mis en route non pour aller trouver ma mère, mais le docteur M... H... de Manchester-Square, que je connaissais parce qu'il était le médecin de Trévanion. Fort heureusement ce bon et habile docteur était chez lui, et il me promit d'être rendu auprès du malade avant que j'eusse pu le rejoindre. Je me dirigeai alors vers Russell-Street, et appris à ma mère, avec toutes les précautions possibles, la nouvelle dont j'étais porteur.

En arrivant à l'hôtel, nous y trouvâmes le docteur écrivant déjà ses ordonnances. L'activité du traitement était un indice du danger. Je courus chercher le chirurgien qu'on avait appelé d'abord.

Heureux ceux qui sont étrangers à cet indéfinissable et silencieux bruissement qu'offre parfois la chambre d'un malade ! C'est une lutte corps à corps entre la vie et la mort. La pauvre machine humaine, qui n'a plus la force de résister ni la conscience de soi-même, est livrée aux étreintes de son terrible ennemi. Un sang noir coule lentement. Le médecin interroge le poulx en retenant son haleine. Tous les regards sont fixés sur sa tête penchée. On applique des sinapismes aux pieds du malade et de la glace sur

sa tête ; et, au milieu du murmure confus des assistants, sa voix se fait enfin entendre, incohérente, parlant peut-être de vertes prairies et du pays des fées, tandis que la douleur nous brise le cœur ! Puis il S'endort... et ce sommeil cache sans doute une crise favorable. Vous le surveillez, osant à peine respirer ; vous guettes son réveil, ses premières paroles sensées. Oui, voilà bien son sourire d'autrefois, mais un peu plus pâle. Et vous versez de douces larmes, et vous dites à voix basse : « Ô mon Dieu, soyez béni, soyez béni ! »

Tout cela n'est qu'un tableau ; car c'est passé. Roland a parlé ; le sentiment lui est revenu ; ma mère est penchée sur lui ; les petits bras de son enfant sont entrelacés autour de son cou. Le chirurgien, qui vient de passer là six heures, a pris son chapeau ; il sourit en faisant un signe d'adieu. Mon père, appuyé contre le mur, se cache le visage dans ses mains.

CHAPITRE II.

Tout cela a été si soudain que, pour me servir d'une phrase banale (il n'y en a pas de plus expressive), il semblait que ce fût un rêve. J'éprouvais un besoin impérieux, absolu, de grand air et de solitude. Le sentiment de la reconnaissance me suffoquait presque ; la chambre n'était plus assez vaste pour mon cœur gonflé. Si, dans notre première jeunesse, nous avons peine à contenir nos émotions, nous trouvons qu'il est difficile aussi de leur donner issue en présence d'autrui. Lorsque nous sommes du côté le plus printanier de nos vingt ans, si quelque chose nous affecte, nous courons nous enfermer dans notre chambre, ou bien nous vaguons par les rues ou par les champs ; car dans nos jeunes années nous sommes encore les sauvages de la nature, et nous faisons comme la brute ; le cerf blessé erre à l'écart du troupeau ; le chien fidèle se réfugie dans un coin, quand son cœur est oppressé. Aussi je m'esquivai de l'hôtel et me mis à parcourir les rues désertes. C'était au

lever de l'aube, l'heure la plus triste du jour, à Londres surtout. Dans cet air froid et humide, je ne sentais que fraîcheur, et que calme dans ce silence désolé. L'amour que mon oncle inspirait était d'une nature très-remarquable ; il ne ressemblait pas à cette affection tranquille dont se contentent le plus souvent ceux qui sont avancés dans la vie, car il s'y mêlait cet intérêt plus vif qu'excite la jeunesse. Il y avait encore en lui tant de feu et de vivacité, dans ses erreurs et ses caprices tant de cette illusion du jeune âge, qu'il était difficile de se l'imaginer autrement que jeune. Ces idées *don-quichottiquement* exagérées sur l'honneur, ces sentiments romanesques, que (chose singulière à une époque où tous les jeunes gens se disent blasés à vingt-deux ans !) n'avaient pu détruire ni privations, ni soucis, ni chagrins, ni déceptions, semblaient lui conserver tout le charme de la jeunesse. Une saison à Londres m'avait fait plus homme du monde et plus vieux de cœur que mon oncle. Pourtant, le chagrin le rongait avec un muet acharnement. Ah ! le capitaine Roland était un de ces hommes qui s'emparent de vos pensées et se mêlent à votre vie ! L'idée que Roland pouvait mourir, mourir sans que son cœur fût soulagé du poids qui l'oppressait, était une idée qui me semblait enlever un ressort à la machine de la nature, et à la vie, à ma vie du moins, un de ses objets. Car je m'étais imposé, comme un des buts de mon existence, de ramener le fils à son père, et de faire renaître sur la courbe sévère de ces inflexibles lèvres le sourire qui avait dû être si gai.

Roland est hors de danger. Mais, semblable à celui qui vient d'échapper au naufrage, je tremble à l'aspect du danger passé ; la voix de l'abîme dévorant mugit encore à mon oreille.

Tandis que j'étais plongé dans mes rêveries, je m'arrêtai machinalement pour écouter une horloge qui sonnait quatre heures ; puis, jetant un coup d'œil autour de moi je m'aperçus que je n'étais plus au cœur de la Cité, mais dans une de ces rues qui sont les dégorgeoirs du Strand. Immédiatement devant moi, sur les degrés d'un grand magasin, dont les volets fermés gardaient un silence aussi obstiné que s'ils protégeaient des secrets de dix-sept siècles dans quelque rue de Pompéïa, était couché un homme profondément endormi. Un de ses bras appuyé sur la pierre dure supportait sa tête, et son corps était péniblement étendu sur les marches. Les habits du dormeur étaient tachetés de boue et usés ; mais on y découvrait les

restes d'une certaine élégance. Un air d'élégance fanée, râpée, sans le sou, rend la pauvreté plus pénible à voir, parce qu'il dénote qu'on ne peut lutter contre elle. Le visage de cet homme était maigre et pâle ; mais l'expression de ses traits, même dans le sommeil, était dure et fière. Je m'approchai ; je reconnus cette physionomie, ces traits réguliers, ces cheveux noirs comme l'aile du corbeau, et une grâce particulière jusque dans cette posture. C'était le jeune homme que j'avais rencontré dans l'auberge au bord de la route, et qui m'avait laissé seul dans le cimetière avec le Savoyard et ses souris. Je restais à l'ombre d'une des colonnes du porche, appuyé contre une grille de fer, à réfléchir si une accointance aussi légère me donnait le droit d'éveiller le dormeur, lorsqu'un agent de police, s'avançant tout à coup de derrière un angle de la rue, mit fin à mon indécision avec les manières tranchantes de sa profession ; car il saisit le bras du jeune homme et le secoua rudement.

« Vous ne devez pas rester là ; levez-vous et rentrez chez vous ! »

Le dormeur s'éveilla en sursaut, se frotta les yeux, promena ses regards autour de lui, puis les arrêta sur le policeman d'un air si hautain que ce sage fonctionnaire crut sans doute que ce n'était pas la misère qui lui avait fait choisir un lit aussi peu confortable, car il lui dit plus respectueusement : « Vous avez bu, jeune homme ; pourrez-vous trouver votre chemin pour rentrer chez vous ?

— Oui, répondit le jeune homme en se réinstallant à sa place ; vous voyez que je l'ai trouvé !

— Par le roi Henri ! murmura le policeman, ne va-t-il pas se remettre à dormir ? Allons, allons ! en route, ou bien il faudra que je vous fasse marcher ! »

Mon ancienne connaissance se retourna.

« Policeman, reprit le jeune homme avec un sourire étrange, que croyez-vous que vaut ce logement ? je ne dis pas pour une nuit, car vous voyez que la nuit est passée, mais pour deux heures encore ; le logis est primitif, mais il me plaît ; je crois qu'un schelling serait un joli loyer, n'est-ce pas ?

— Vous aimez à plaisanter, monsieur, » dit le policeman, dont le front se dérida. Il ouvrit la main machinalement.

« Alors, va pour un schelling ; c'est marché conclu ! Mais vous me faites crédit. Bonsoir. Venez me réveiller à six heures ! »

Sur ce, le jeune homme se recoucha si résolûment, et la figure du policeman me révéla un tel ébahissement, que j'éclatai de rire et sortis de ma cachette. Le policeman me regarda.

« Connaissez-vous ce... ce...

— Ce monsieur ? dis-je sérieusement. Oui, vous pouvez le laisser à mes soins ; » et je glissai le prix du logement dans la main du policeman.

Il jeta un coup d'œil sur le schelling d'abord, puis sur moi, puis à droite et à gauche, secoua la tête et s'éloigna. Je m'approchai alors du jeune homme, lui touchai le bras et lui dis :

« Vous souvenez-vous de moi ? Qu'avez-vous fait de M. Peacock ?

L'ÉTRANGER, après une pause. Je me souviens de vous. Votre nom est Caxton.

PISISTRATE. Et le vôtre ?

L'ÉTRANGER. *Pauvre diable*, si vous interrogez mes poches — les poches sont le symbole de l'homme — *Affronte-diable*, si vous interrogez mon cœur. (*Puis, après m'avoir examiné de la tête aux pieds :*) Le monde paraît vous avoir souri, monsieur Caxton ! N'avez-vous pas honte de parler à un misérable couché sur les pierres ?... Après tout, assurément personne ne vous voit.

PISISTRATE, *gravement*. Si j'avais vécu dans le siècle dernier, j'aurais pu trouver Samuel Johnson couché sur les pierres.

L'ÉTRANGER, *se levant*. Vous avez troublé mon sommeil ; vous en aviez le droit, puisque vous avez payé ma place. Promenons-nous un peu ; vous n'avez rien à craindre, je ne suis pas un filou... pas encore !

PISISTRATE. Vous dites que le monde m'a souri ; je crains qu'il ne vous ait tenu rigueur. Je ne vous dis pas : Courage ! car vous paraissez en avoir assez ; mais je vous dis : Patience ! c'est une qualité bien plus rare.

L'ÉTRANGER. Hem ! (*Il m'examine attentivement.*) Comment se fait-il que vous vous arrêtiez pour me parler... à moi, dont vous ne savez rien, ou pis que rien ?

PISISTRATE. Parce que j'ai souvent pensé à vous ; parce que vous m'intéressez ; parce que, pardonnez-moi, je voudrais vous aider, si c'était en mon pouvoir... c'est-à-dire si vous avez besoin qu'on vous aide

L'ÉTRANGER. Besoin !... je ne suis que besoin ! J'ai besoin de dormir ; j'ai besoin de manger ; j'ai besoin de cette patience que vous me recommandez, la patience de mourir de faim et de pourrir. J'ai fait le voyage de Paris à Boulogne à pied, avec douze sous dans ma poche. Sur ces douze sous j'en ai économisé quatre, avec lesquels je suis entré dans une salle de billard à Boulogne ; et j'ai gagné juste de quoi payer mon passage et acheter trois petits pains. Vous voyez qu'il ne me faut qu'un capital pour faire fortune. Si avec quatre sous je puis gagner dix francs en une nuit, que ne gagnerais-je pas avec un capital de quatre souverains et dans le cours d'une année ? C'est une application de la règle de trois que je calculerais à l'instant, si je n'avais pas si mal à la tête. Eh bien, ces trois petits pains m'ont duré trois jours ; j'ai soupé hier au soir avec la croûte du dernier. Ainsi, prenez garde de m'offrir de l'argent ; car c'est là ce que les hommes appellent venir en aide. Vous voyez que je n'aurais d'autre choix que de le prendre. Mais je vous préviens de ne pas compter sur ma reconnaissance !... je n'en ai pas.

PISISTRATE. Vous n'êtes pas aussi méchant que ce portrait. Je voudrais faire pour vous, s'il est possible, quelque chose de plus que de vous prêter le peu que j'ai à vous offrir. Voulez-vous être franc avec moi ?

L'ÉTRANGER. Cela dépend... Il me semble que j'ai été assez franc jusqu'à présent.

PISISTRATE. C'est vrai ; aussi je poursuis sans hésiter. Ne me dites ni votre nom ni votre condition, si cette confiance ne vous convient pas ; mais dites-moi si vous avez des parents auxquels vous puissiez vous adresser... Vous secouez la tête. Eh bien, alors, voulez-vous travailler pour vous tirer de là, ou n'est-ce qu'au billard (pardonnez-moi) que vous pouvez essayer de faire produire dix francs à quatre sous ?

L'ÉTRANGER, *d'un air rêveur*. Je vous comprends. Je n'ai jamais travaillé. J'abhorre le travail. Mais je n'ai rien à objecter à un essai pour voir si je pourrai travailler.

PISISTRATE. Vous le pourrez. Un homme qui peut aller de Paris à Boulogne avec douze sous dans sa poche, et en garder quatre pour un projet arrêté ; un homme qui peut risquer ces quatre sous sur une froide confiance en sa propre adresse, même au billard ; un homme qui peut vivre trois jours

avec trois petits pains, et qui le quatrième se réveille sur le pavé d'une capitale, avec le courage et la fierté qui brillent dans vos regards : cet homme a en lui tout ce qu'il faut pour subjuguier la fortune.

L'ÉTRANGER. Est-ce que vous travaillez, vous ?

PISISTRATE. Oui... et ferme !

L'ÉTRANGER. Alors, je suis prêt à travailler.

PISISTRATE. Bien ! Et maintenant que savez-vous faire ?

L'ÉTRANGER, *avec son sourire de tout à l'heure*. Beaucoup de choses utiles. Je sais couper une balle sur la lame d'un canif ; je connais la tierce secrète de Coulon, le maître d'armes ; je sais deux langues, outre l'anglais, et cela aussi bien qu'un homme du pays, même y compris l'argot ; je sais tous les jeux de cartes ; je puis jouer la comédie, la tragédie, la farce ; je vaincrais Bacchus lui-même à boire ; je me fais fort de rendre amoureuses de moi toutes les femmes que je voudrai, c'est-à-dire toutes les femmes qui ne valent pas le diable. Pourrai-je tirer de tout cela un joli revenu, porter des gants de chevreau et avoir un cabriolet ? Vous voyez que mes désirs sont modestes !

PISISTRATE. Vous parlez deux langues, dites-vous, comme un homme du pays. Le français, je suppose, est l'une d'elles.

L'ÉTRANGER. Oui.

PISISTRATE. Voulez-vous l'enseigner ?

L'ÉTRANGER, *avec hauteur*. Non. *Je suis gentilhomme*, ce qui veut dire plus ou moins que gentleman. *Gentilhomme* veut dire bien né, parce qu'un gentilhomme est né libre. Les professeurs sont des esclaves !

PISISTRATE, *imitant, sans le savoir, M. Trévanion*. Pures sornettes !

L'ÉTRANGER, *d'un air fâché d'abord, et riant ensuite*. C'est vrai. Je ne puis monter sur des échasses avec les souliers que j'ai. Mais il m'est impossible de donner des leçons. Le ciel soit en aide à ceux à qui j'en donnerais !... Voyons toute autre chose.

PISISTRATE. Toute autre chose ! Vous me laissez une grande marge. Vous savez parfaitement le français... écrire et parler ; c'est beaucoup. Donnez-moi une adresse où je puisse vous trouver... ou bien voulez-vous venir chez moi ?

L'ÉTRANGER. Non ! Le soir à la nuit tombante, nous nous rencontrerons. Je n'ai point d'adresse à donner ; et je ne puis montrer ces haillons à la porte de personne.

PISISTRATE. Eh bien, à neuf heures du soir, ici dans le Strand, jeudi prochain. Je puis d'ici là trouver quelque chose qui vous convienne. En attendant... »

Il glisse sa bourse dans la main de l'étranger.

N. B. La bourse n'est pas des mieux garnies.

L'étranger, de l'air de quelqu'un qui vous accorde une faveur, met la bourse dans sa poche. Il y a quelque chose de si frappant dans cette absence de toute émotion au moment où ce secours inespéré l'arrache à la faim, que Pisistrate s'écrie :

« Je ne sais pourquoi j'ai un caprice pour vous, M. Affronte-diable, si c'est là le nom qui vous plaît le mieux. Le bois dont vous êtes fait paraît tortu et plein de nœuds ; et pourtant je crois que, dans les mains d'un sculpteur habile, il aurait beaucoup de prix.

L'ÉTRANGER, *surpris*. Le croyez-vous ? le croyez-vous en vérité ? Je ne pense pas que personne, avant vous, ait eu cette opinion de moi. Mais je suppose que le bois dont on fait une potence pourrait aussi bien devenir le mât d'un vaisseau de guerre. Toutefois je vais vous dire d'où vient que vous avez ce caprice pour moi : c'est que les forts sympathisent avec les forts. Vous aussi, vous pourriez subjuguer la fortune.

PISISTRATE. Arrêtez ! S'il en est ainsi, s'il y a sympathie entre nous, il devrait y avoir amitié réciproque. Eh bien, dites que cette amitié existe chez vous ; car si je puis toucher votre cœur, vous êtes déjà à moitié sauvé.

L'ÉTRANGER, *visiblement ému*. Si j'étais un aussi grand coquin que je devrais l'être, ma réponse serait bien facile. Mais je préfère la différer. Adieu... à jeudi. »

L'étranger disparaît dans le labyrinthe de ruelles qui avoisinent Leicester-Square.

CHAPITRE III.

À mon retour à l'hôtel, je trouvai mon oncle paisiblement endormi. Après une visite que fit le chirurgien dans la matinée, et où il nous assura que la fièvre se calmait et qu'il n'y avait plus rien à craindre, je crus devoir aller expliquer à M. Trévanion le motif de mon absence pendant cette nuit. Mais la famille n'était pas revenue de la campagne. Trévanion arriva seul pour quelques heures dans l'après-midi, et parut très-affecté de la maladie de mon pauvre oncle. Quoique très-occupé, comme toujours, il vint avec moi à l'hôtel pour voir mon père et lui donner du courage. Roland allait de mieux en mieux, disait le médecin ; et en retournant dans Saint-James-Square, Trévanion eut l'attention de me délivrer de ses galères pour quelques jours.

Mon esprit, affranchi de toute inquiétude au sujet de Roland, se tourna vers mon nouvel ami. Ce n'avait pas été sans motif que j'avais interrogé le jeune homme sur sa connaissance de la langue française. Trévanion entretenait à l'étranger une grande correspondance dans cette langue, pour laquelle je ne pouvais lui être que de peu d'utilité. Lui-même, quoiqu'il écrivît et parlât couramment et correctement le français, n'avait pas une connaissance assez intime de la plus délicate et la plus diplomatique des langues pour satisfaire son purisme classique. Car Trévanion était un terrible peseur de mots. Son goût était le tourment de ma vie et de la sienne. Ses discours préparés, ses péroraisons, étaient les morceaux les plus finis et les plus froids qu'on pût concevoir sous le portique de marbre des stoïciens. Ils étaient si limés et si tournés, si émondés et si châtiés, qu'on n'y trouvait jamais une phrase qui pût chauffer le cœur ; il est vrai qu'il n'y en avait pas non plus qui pût blesser l'oreille. Il avait une horreur si grande du vulgarisme, que, comme Canning, il eût employé une périphrase d'une couple de lignes pour éviter de se servir du mot *chat*. Ce n'était que dans ses improvisations qu'un rayon de son vrai génie pouvait se trahir. On s'imagine quel travail un tel *super-raffinement* de goût infligeait à un homme écrivant dans une langue qui n'était pas la sienne, et s'adressant à un homme d'État distingué, ou à quelque corps littéraire ; d'autant plus

qu'il savait assez de cette langue pour sentir toutes les élégances naturelles qu'il ne pouvait atteindre.

Trévanion s'occupait alors d'un document statistique, qu'il se proposait de communiquer à une société de Copenhague, dont il était membre honoraire. Depuis trois semaines ce document était le tourment de toute la maison, surtout de la pauvre Fanny, qui savait mieux le français que nous deux. Mais Trévanion avait trouvé sa phraséologie trop mignarde, trop efféminée, et sentant le *boudoir*. C'était donc là une occasion de présenter mon nouvel ami et de mettre à l'épreuve le talent que je lui croyais. En conséquence j'arrivai, non sans hésitation, à parler des *Remarques sur les trésors des mines de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (c'était le titre de l'ouvrage qui devait éclairer les savants, du Danemark), et, au moyen de certaines circonlocutions ingénieuses, connues de tous les solliciteurs capables, j'insinuai que j'avais fait la connaissance d'un jeune homme qui possédait intimement la langue française, et qui pourrait être très-utile pour revoir le manuscrit. Je connaissais assez Trévanion pour sentir que je ne pouvais lui révéler les circonstances au milieu desquelles cette connaissance s'était faite, car il était beaucoup trop patricien pour ne pas s'emporter à l'idée de soumettre une œuvre aussi classique à un garnement aussi mal famé. Mais Trévanion, dont l'esprit était alors farci de mille autres choses, saisit ma suggestion sans me faire subir un interrogatoire très-rigoureux, et me confia le manuscrit avant de quitter Londres. « Mon ami est pauvre, dis-je timidement.

— Oh ! quant à cela, s'écria aussitôt Trévanion, s'il s'agit de charité, je mets ma bourse entre vos mains ; mais ne mettez pas mon manuscrit entre les siennes ! S'il s'agit d'affaire, c'est autre chose, et il faut que je juge de son travail avant de pouvoir dire ce qu'il vaudra... peut-être rien du tout ! »

Tant cet homme excellent était sec, même dans ses qualités !

« Non, c'est une affaire, et c'est ainsi que nous la considérerons.

— Dans ce cas, reprit Trévanion pour terminer l'affaire et en boutonnant ses poches, si son travail ne me convient pas, *rien* ; s'il me convient, vingt guinées... Où sont les journaux du soir ? »

Un instant après, le membre du parlement avait oublié le statisticien et se livrait à des interjections incohérentes en parcourant le *Globe* ou le *Sun*.

Le jeudi, mon oncle fut en état d'être transporté dans notre maison ; et le même soir j'allai à mon rendez-vous avec l'étranger. Neuf heures sonnaient lorsque nous nous rencontrâmes. Nous pouvions nous partager la palme de la ponctualité. Il avait profité de l'intervalle qui s'était écoulé depuis notre dernière entrevue pour réparer les imperfections les plus visibles de son costume ; et quoiqu'il y eût encore dans tout son extérieur quelque chose de sauvage, d'étrange, de dissolu, cependant il y avait dans l'énergique élasticité de sa démarche, dans l'assurance résolue de son maintien, ce que la nature donne à son aristocratie. Car, si je puis m'en rapporter à mes observations, ce qu'on a appelé le *grand air*, et qui est entièrement distinct du poli des manières ou de la gracieuse urbanité du grand monde, est toujours accompagné de deux qualités, et peut-être produit par elles : le courage et le désir de commander. Il est plus commun aux natures demi-sauvages qu'aux natures tout à fait civilisées. On le trouve chez l'Arabe et chez l'Indien d'Amérique ; et je soupçonne qu'il était plus fréquent chez les chevaliers et les barons du moyen âge que chez les élégants plus polis de nos salons modernes.

Nous nous serrâmes la main et fîmes quelques pas en silence. Puis la conversation s'engagea.

L'ÉTRANGER. Je crains que vous n'ayez plus de peine que vous ne pensiez à faire tenir debout le sac vide. Comme un tiers au moins de ceux qui sont nés pour travailler ne trouvent pas de travail, pourquoi en trouverais-je, moi ?

PISISTRATE. Je suis assez endurci de cœur pour croire que le travail ne manque jamais à ceux qui le cherchent sérieusement. On m'a raconté d'un homme fameux pour sa fidélité à sa parole que, lorsqu'il vous avait promis un gland, il en eût fait chercher un jusqu'en Norvège, si les chênes d'Angleterre n'en avaient pas produit. Si je manquais de travail, je me mettrais en route pour le Nouveau Monde, supposé que l'ancien n'en eût pas pour moi. Mais au fait ! j'ai trouvé pour vous quelque chose qui ne blessera pas, je pense, votre susceptibilité, et qui peut vous ouvrir la voie d'une indépendante honorable. Je ne puis vous expliquer cela convenablement dans la rue. Où irons-nous ?

L'ÉTRANGER, *après quelque hésitation*. J'ai pris d'ici un logement où je puis vous conduire sans rougir... Je veux dire qu'il n'y a là ni fripons ni

vagabonds.

PISISTRATE, *prenant avec satisfaction le bras de l'étranger*. Eh bien, allons.

Pisistrate et l'étranger traversent le pont de Waterloo, et s'arrêtent devant une petite maison d'apparence respectable. L'étranger entre le premier, grâce à un passe-partout, précède Pisistrate jusqu'au troisième étage, allume une chandelle, et fait les honneurs d'une petite chambre propre et bien rangée. Pisistrate explique le travail qu'il y a à faire, et ouvre le manuscrit. L'étranger approche résolûment sa chaise de la lumière et parcourt rapidement les pages. Pisistrate tremble en le voyant s'arrêter sur une longue série de chiffres et de calculs. Sans doute cela n'est pas attrayant ; mais bah ! cela fait à peine partie du travail, qui se borne à corriger le style.

L'ÉTRANGER. Il doit y avoir là une erreur... Attendez !... je vois.

Il retourne quelques pages, et corrige, avec une rapide précision, une erreur dans un calcul assez abstrait et compliqué.

PISISTRATE, *surpris*. Vous paraissez bon arithméticien.

L'ÉTRANGER. Ne vous avais-je pas dit que j'étais fort à tous les jeux où l'adresse se combine avec le hasard ? Pour cela il faut une tête d'arithméticien. Un fort joueur de cartes est un financier manqué. Je suis sûr que vous ne trouveriez jamais un heureux parieur aux courses ou au jeu, qui n'ait une excellente tête pour les chiffres... Ce français est assez bon ; il y a seulement, par-ci par-là, quelques locutions qui, à la rigueur, sont plus anglaises que françaises. Mais, en somme, cela vaut à peine un salaire.

PISISTRATE. Le travail de la tête rapporte un prix proportionné non pas à la quantité, mais à la qualité. Quand viendrai-je reprendre cela ?

L'ÉTRANGER. Demain.

Il serre le manuscrit dans un tiroir.

Nous restâmes encore près d'une heure à causer de diverses choses ; et l'idée que je m'étais faite des talents naturels de ce jeune homme ne fit que se confirmer et s'accroître. Mais ses capacités étaient aussi fourvoyées et aussi perverses dans leur direction et dans leurs instincts que celles d'un romancier français. Il semblait avoir à un haut degré la portion la plus difficile de la faculté du raisonnement, mais être presque entièrement privé

de cette imagination qui embellit le caractère et purifie l'intelligence. Car, quoiqu'on nous apprenne beaucoup trop à nous mettre en garde contre l'imagination, je soutiens, avec le capitaine Roland, que c'est la partie la plus divine de nos facultés et celle qui nous égare le moins. Dans la jeunesse, il est vrai, elle peut nous induire en erreur ; mais ces erreurs ne sont pas d'une nature basse et avilissante. Newton dit qu'une des destinations finales des comètes est d'alimenter les mers et les planètes, en y condensant les vapeurs et les exhalaisons. De même les éclairs d'une imagination réellement saine et vigoureuse nous permettent de pénétrer plus avant dans les profondeurs de la science, et entretiennent l'éclat de nos lumières. Ils alimentent nos mers et nos étoiles.

Mon nouvel ami était aussi étranger à ces éclairs que le pouvait désirer l'homme d'affaires le plus positif. Il avait des idées en quantité, et des plus mauvaises ; mais d'imagination pas une étincelle ! Son esprit était un de ceux qui vivent emprisonnés dans la logique, et qui ne peuvent pas ou ne veulent pas regarder au delà de ses barreaux : une telle nature est à la fois positive et sceptique. Ce jeune homme avait cru devoir juger par son malheur et sa propre expérience les innombrables complications du monde social. Ce monde n'était pour lui que guerre et tromperie. Si l'univers avait été entièrement composé de fripons, il aurait été sûr de faire son chemin. Or, ce travers d'esprit, à la fois subtil et peu aimable, n'aurait pas eu de danger s'il avait été accompagné d'un caractère léthargique ; mais il menaçait de devenir terrible chez un individu qui, à défaut d'imagination, avait abondance de passions : et c'était là le cas de notre jeune proscrit. Les passions excitaient en lui les pires émotions qui combattent contre le bonheur de l'homme. Vous ne pouviez le contredire sans le mettre aussitôt en colère ; vous ne pouviez lui parler de fortune sans qu'une convoitise dévorante vînt faire pâlir ses joues. Les grands avantages naturels de ce pauvre garçon, sa beauté, sa vivacité, l'esprit audacieux qui le remplissait comme d'une atmosphère de feu, avaient changé son amour-propre en une arrogance qui prévenait contre lui tous ceux qui l'eussent admiré. Irascible, envieux, hautain, voilà déjà bien assez de défauts ; mais il aurait pu être pire encore, car ses angles saillants étaient vernis d'un cynisme froid et repoussant qui faisait que ses passions s'exhalaient en ironie. Il ne paraissait y avoir en lui aucune susceptibilité morale ; et, chose plus remarquable en

un caractère orgueilleux, il ne savait rien où peu de chose du véritable point d'honneur. Il avait, à un excès morbide, ce désir qu'on appelle vulgairement ambition ; mais il ne paraissait pas avoir le désir de la renommée, de l'estime, de l'amour de ses semblables. Il voulait réussir, mais non briller ni être utile ; réussir, seulement afin d'avoir le droit de mépriser un monde qu'il haïssait, et de jouir des plaisirs que son tempérament luxuriant et nerveux semblait réclamer avec instance.

Tels étaient les attributs les plus saillants d'un caractère qui, tout mauvais qu'il fût, m'intéressait cependant ; qui me paraissait pouvoir être corrigé et même contenir les éléments d'une certaine grandeur. Ne peut-on arriver à faire quelque chose de grand d'un jeune homme au-dessous de vingt ans, et qui possède au suprême degré l'intelligence qui conçoit et le courage qui exécute ? D'un autre côté, les facultés qui nous font grands contiennent celles qui nous font bons. Dans le sauvage Scandinave, dans l'impitoyable Frank, il y a les germes d'un Sydney et d'un Bayard. Que serait le meilleur d'entre nous, s'il se trouvait tout à coup en guerre avec tout le monde ? Et ce farouche esprit était en guerre avec tout le monde. Cette guerre, il l'avait cherchée peut-être, mais ce n'était pas moins la guerre. Il faut entourer le sauvage d'une paix profonde, si vous voulez qu'il ait les vertus de la paix.

Je ne veux pas dire que j'arrivai à ces convictions dans une seule conversation ; je résume plutôt les impressions que je reçus à mesure que je connus davantage celui de la destinée de qui j'avais eu la présomption de me charger.

En le quittant je lui dis :

« À tout événement, vous avez un nom dans cette maison ; qui demanderai-je demain en revenant ?

— Oh ! je puis vous dire mon nom à présent, répondit-il avec un sourire ; c'est Vivian, Francis Vivian. »

CHAPITRE IV.

Je me rappelle qu'un matin, quand j'étais encore enfant, je m'arrêtai devant un vieux mur, à examiner les opérations d'une araignée de jardin, que sa toile appelait en plusieurs directions à la fois. Lorsque j'arrivai, elle était le plus tranquillement du monde occupée à recevoir une mouche du genre domestique, qu'elle traitait avec aisance et dignité. Mais au moment le plus intéressant de cette absorbante occupation, survint un couple de moucherons, puis un cousin, puis une grosse mouche bleue, en différents endroits de la toile. Jamais pauvre araignée ne fut aussi bouleversée par sa bonne fortune. Elle ne savait évidemment lequel de ces présents de Dieu attaquer le premier. Après avoir abandonné sa première victime, elle se glissait vers les deux moucherons, lorsqu'à mi-chemin, l'un de ses huit yeux apercevant la grosse mouche bleue, elle s'élance aussitôt dans cette direction.

Mais le bourdonnement du cousin l'appelle, et au milieu de non embarras arrive à fondre sur la toile une jeune guêpe des plus fougueuses. Alors l'araignée perd sa présence d'esprit ; elle devient comme folle ; puis, après être restée une minute ou deux immobile de stupéfaction au centre de sa toile, elle s'enfuit en son antre de sa course la plus rapide, et laisse ses hôtes se dépêtrer comme ils pourront.

J'avoue que je suis à peu près dans l'embarras de cet aimable et divertissant insecte. Je m'en suis assez bien tiré tant que je n'ai eu à m'occuper que de ma mouche domestique. Mais maintenant que je vois s'agiter quelque chose à tous les coins de mon filet, et surtout depuis l'arrivée de cette jeune guêpe à la tête ardente qui s'irrite et bourdonne à l'angle le plus voisin, je ne sais vraiment plus à qui m'attaquer d'abord. Hélas ! je n'ai pas, comme l'araignée, un antre où me cacher, et je ne puis laisser la toile faire l'œuvre du tisserand. Cependant je vais, autant que possible, imiter l'araignée ; et tandis que les autres s'agitent et bourdonnent impatients, je les laisse faire et me retire dans le labyrinthe de ma vie intime.

La maladie de mon oncle et le renouvellement de ma liaison avec Vivian avaient naturellement suffi à détourner mes pensées de l'amour inconsidéré que j'avais conçu pour Fanny Trévanion. Pendant l'absence de la famille (absence qui dura un peu plus longtemps qu'on ne s'y attendait), j'eus le loisir de me rappeler la touchante histoire de mon père et la morale qu'elle m'avait prêchée si à propos, et je formai tant de bonnes résolutions que ma main ne trembla pas en serrant celle de M^{lle} Trévanion à son retour à Londres, et que j'évitai assez courageusement le charme fatal de sa société. La lenteur de la convalescence de mon oncle me fournit une excuse raisonnable pour discontinuer nos promenades à cheval. Le temps que Trévanion me laissait, il était naturel que je le passasse auprès de ma famille. Je n'allais plus à aucun bal, à aucune soirée. Je m'absentais même des dîners que Trévanion donnait périodiquement. M^{lle} Trévanion me railla d'abord de ma vie retirée, avec la spirituelle malice qui lui était ordinaire. Mais je supportai courageusement mon martyre. Je pris garde de ne pas laisser échapper un regard de reproche contre cette gaieté qui me déchirait le cœur, de peur de trahir ainsi mon secret. Alors Fanny parut piquée, dédaigneuse ; elle évita même d'entrer dans le cabinet de son père. Puis tout à coup elle changea de tactique et fut saisie d'un étrange désir de savoir, qui l'amenait dix fois par jour dans ce cabinet pour chercher un livre ou faire une question. J'étais à l'épreuve de tout ; mais, à dire vrai, j'étais profondément malheureux. Quand je regarde dans le passé, je suis effrayé, maintenant encore, au souvenir de mes souffrances. Ma santé s'altéra sérieusement ; je redoutais également les épreuves du jour et les angoisses de la nuit.

Je n'avais d'autres distractions que mes visites à Vivian, et les heureux moments que je passais dans le cercle de ma famille. Ma famille fut ma sauvegarde et ma préservation dans cette crise de ma vie. Son atmosphère d'honneur sans prétention et de vertu sereine fortifiait toutes mes résolutions ; elle m'armait pour les luttes que j'avais à soutenir contre la passion la plus violente de la jeunesse, et neutralisait les vapeurs méphitiques de l'atmosphère au milieu de laquelle vivait et s'agitait l'esprit gâté de Vivian. Sans l'influence d'une famille pareille, si j'avais réussi à me conduire comme la probité l'exigeait envers ceux dont j'étais l'hôte et qui avaient mis en moi leur confiance, je ne crois pas que j'eusse pu résister à la

contagion de cette amertume haineuse, méchante et morbide, contre le sort et contre le monde, que l'amour contrarié par la fortune est trop porté à concevoir, et que Vivian exprimait avec cette éloquence qui appartient à la conviction, à la foi en une chose vraie ou fausse. Mais je ne sortais jamais de la petite chambre où je voyais et la magnanime douleur du vétéran, dont les lèvres souvent frémissantes ne laissaient jamais échapper un murmure, et la tranquille sagesse qui, chez mon père, avait succédé à des épreuves semblables aux miennes, et le sourire aimable de ma tendre mère, et l'innocente enfance de Blanche (nom sous lequel la fée, que déjà j'aimais comme une sœur, s'était familiarisée avec nous), sans reconnaître que ces quatre murs renfermaient de quoi adoucir le monde, son immense coupe fût-elle remplie jusqu'aux bords de fiel et d'hysope.

Trévanion avait été plus que satisfait du travail de Vivian, il en avait été frappé : car, quoiqu'il n'eût fait que de rares corrections de style, certains mots avaient été remplacés par d'autres qui faisaient mieux valoir les idées ; et, outre cette notable rectification d'une erreur de calcul, que l'esprit de Trévanion appréciait plus que tout autre, Vivian avait hasardé, en marge, de courtes notes qui suggéraient quelque anneau plus solide, dans la chaîne du raisonnement, ou indiquaient la nécessité de quelque nouvelle preuve à l'appui d'une assertion. Et tout cela était le fruit de la logique simple et nue d'un esprit subtil, qui n'avait pas la moindre connaissance de la matière traitée !

Trévanion fournit assez d'ouvrage à Vivian, et le rémunéra assez libéralement pour réaliser les promesses d'indépendance que je lui avais faites, Plus d'une fois Trévanion me demanda de lui présenter mon ami : mais j'éludai toujours de le faire. Dieu sait que ce n'était pas par jalousie ; mais simplement parce que je craignais que les manières et le langage de Vivian ne déplussent singulièrement à un homme qui détestait toute présomption, et ne comprenait d'autre originalité que la sienne.

Cependant Vivian, dont l'industrie avait l'aile vigoureuse, mais seulement pour quelques élans, n'avait d'occupation que pour quelques heures par jour, et je craignais que l'oisiveté ne le fît retomber dans ses vieilles habitudes, et rechercher ses vieilles amitiés. Son candide cynisme avouait que ces habitudes et ces amitiés étaient assez mauvaises pour justifier mes craintes au sujet de ce qui pourrait en résulter ; et je

m'arrangeai de manière à trouver le temps, dans mes soirées, de diminuer son ennui, en l'accompagnant dans ses promenades par les rues éclairées au gaz, ou parfois aussi en passant une heure ou deux avec lui dans un des théâtres.

Les premières dépenses de Vivian, lorsqu'il s'était trouvé assez riche, avaient été pour son costume. L'observation et l'imitation, ces deux facultés que possèdent toujours à un degré éminent les esprits aussi vifs que le sien, lui avaient permis d'arriver à cette gracieuse simplicité de costume qui est particulière au bon goût anglais. Pendant les premiers jours de cette métamorphose, on avait pu remarquer encore des traces de son amour naturel pour l'ostentation ou de ses liaisons vulgaires ; mais elles disparurent peu à peu. D'abord s'en alla une cravate trop éclatante avec des faux-cols rabattus ; une paire d'éperons s'évanouit ensuite ; enfin un instrument diabolique qu'il appelait une canne, mais qui, grâce à une boule de plomb, pouvait servir d'assommoir, et dont l'autre extrémité cachait un poignard, fut remplacé par la canne ordinaire, en usage dans notre paisible métropole. Un changement analogue, quoique à un moindre degré, se fit sentir peu à peu dans ses manières et sa conversation. Ses manières devinrent moins brusques, sa conversation plus calme et peut-être plus enjouée. Évidemment il n'était pas insensible au noble plaisir de pourvoir à son entretien par un travail louable, et de pouvoir se dire, pour la première fois, que son intelligence le faisait vivre honorablement. À travers la brume et les brouillards, il commençait à entrevoir la première lueur d'un monde nouveau.

Telle est notre vanité, à nous pauvres mortels, que mon intérêt pour Vivian s'accrut, et que mon aversion pour beaucoup de choses qui étaient en lui diminua, quand je m'aperçus que j'avais conquis une sorte d'ascendant sur sa sauvage nature. Lorsque nous nous étions rencontrés pour la première fois à l'auberge, et ensuite dans le cimetière où nous avions eu l'entretien qu'on sait, l'ascendant n'était certes pas de mon côté. Mais j'arrivais à présent d'un monde beaucoup plus élevé que celui où il avait vécu jusqu'alors. J'avais vu et entendu les hommes les plus éminents de l'Angleterre. Ce qui d'abord m'avait ébloui n'excitait plus que ma pitié. Son esprit actif ne pouvait manquer de voir le changement qui s'était opéré en moi. Soit envie, soit tout autre sentiment meilleur, il voulait bien

apprendre de moi comment m'éclipser et regagner sa première supériorité ; il était vexé de ne plus m'être supérieur. Il m'écoutait donc avec docilité lorsque je lui indiquais les livres qui avaient rapport aux sujets traités dans les écrits qu'il révisait. Quoique Vivian eût l'esprit moins littéraire que les autres personnes aussi bien douées que lui, quoiqu'il eût peu lu, eu égard à l'abondance de ses idées (et l'étalage qu'il faisait de quelques ouvrages avec lesquels il s'était familiarisé en offrait la preuve la plus évidente), il se mit cependant résolûment à l'étude ; et j'augurai favorablement de sa persistance en ce qui lui semblait fastidieux à présent, mais qui devait lui être d'un grand avantage pour l'avenir. Aurais-je approuvé le but qu'il se proposait d'atteindre, si je l'avais bien connu ? c'est là une autre question. Il existait, dans sa vie passée et dans son caractère, des abîmes que je ne pouvais sonder. Il y avait en lui à la fois une franchise insouciante et une vigilante réserve. Sa franchise se manifestait dans toutes les conversations que nous avions, car il ne faisait pas le moindre effort pour paraître meilleur qu'il n'était. Sa réserve se voyait dans l'adresse avec laquelle il éludait toute espèce de confiance qui aurait pu me révéler ceux des secrets de sa vie qu'il voulait me laisser ignorer. Où était-il né ? Où avait-il été élevé ? Comment s'était-il trouvé réduit à ses propres ressources ? Comment s'était-il arrangé ? Comment avait-il subsisté ? C'étaient là des sujets sur lesquels il semblait avoir fait vœu de se taire à Harpocrate, dieu du silence. Et pourtant il racontait une foule d'anecdotes sur ce qu'il avait vu, sur d'étranges compagnons qu'il ne nommait jamais, mais avec lesquels il s'était trouvé mêlé. Pour lui rendre justice, je dois dire que, quoique sa précoce expérience parût avoir été recueillie dans les antres et les cavernes, les égouts et les cloaques de la vie ; quoiqu'il semblât n'éprouver aucune haine pour l'improbité, et regarder la vertu et le vice avec une indifférence aussi sereine qu'un grand poète, qui ne voit en eux que des serviteurs de son art ; cependant il ne laissa jamais soupçonner qu'il eût lui-même le moins du monde manqué à la probité. Il lui arrivait de rire de quelque ingénieuse fraude dont il avait été témoin, il paraissait insensible à sa turpitude ; mais il en parlait comme un témoin qui n'y voit aucun mal, et non comme un complice actif. À mesure que notre intimité augmenta, il éprouva peu à peu cette pudeur, cette honte instinctive que produit insensiblement le contact des individus habitués à distinguer le bien d'avec le mal, et il cessa de

raconter de pareilles histoires. Il ne parla qu'une fois de sa famille, et ce fut de la brusque et bizarre manière que voici :

« Ah ! s'écria-t-il un jour en s'arrêtant devant une boutique de gravures, comme cette image me rappelle ma chère et bonne mère !

— Laquelle ? » demandai-je avec empressement, embarrassé que j'étais entre une *Madone* de Raphaël et la *Femme du Brigand*.

Vivian ne satisfît pas ma curiosité, mais m'entraîna ailleurs malgré mon désir de rester.

« Vous aimiez donc bien votre mère ? dis-je après quelques instants.

— Oui... comme un petit tigre aime la tigresse.

— Voilà une étrange comparaison.

— Ou comme un bouledogue aime le boxeur, son maître. Préférez-vous celle-ci ?

— Pas beaucoup. Votre mère aimerait-elle cette comparaison ?

— Elle ?... elle est morte ! » dit-il avec émotion.

Je serrai davantage son bras sous le mien.

« Je vous comprends, reprit-il avec son sourire cynique et repoussant. Mais vous avez tort de vous affliger de la perte que j'ai faite. J'en suis affligé, moi ; quant à ceux qui s'intéressent à moi, ils ne devraient pas sympathiser avec ma douleur.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ma mère n'était pas ce que le monde appelle une femme comme il faut. Je ne l'en aimais pas moins pour cela... et maintenant changeons de sujet.

— Non. Puisque vous en avez tant dit, Vivian, laissez-moi vous persuader de m'en dire davantage. Votre père n'est-il plus de ce monde ?

— Le *Monument* n'est-il plus debout ?

— Je suppose que si ; mais qu'est-ce que cela nous fait ?

— Cela nous fait très-peu, à vous et à moi ; ma question répond à la vôtre. »

Je ne pus insister après cela, et je n'en appris pas davantage. Je dois avouer que, si Vivian ne donnait pas libéralement sa confiance, il ne chercha jamais la mienne. Il m'écoutait avec intérêt quand je parlais de Trévanion (je lui avouai franchement mes relations avec ce personnage, mais vous pouvez être sûr que je ne lui dis rien de Fanny) et de la brillante société que m'ouvrait mon séjour auprès de cet homme distingué. Mais si jamais, dans la plénitude de mon cœur, je commençais à parler de mes parents, de la maison paternelle, il témoignait un ennui si impertinent ou prenait un sourire si glacial, que je m'éloignais alors avec indignation et dégoût sans achever le sujet que j'avais commencé.

Une fois surtout que je lui demandai de me permettre de le présenter à mon père (je le désirais vivement, car je ne pouvais m'empêcher de croire que le contact de mon père apprivoiserait le diable qui était en lui), il me répondit avec un sourire méprisant :

« Mon cher Caxton, lorsque j'étais enfant je fus si ennuyé de Télémaque, qu'afin de pouvoir le souffrir je le travestis.

— Eh bien ?

— Ne craignez-vous pas que le même mauvais caractère ne me fasse faire la caricature de votre Ulysse ? »

Sur ce, je restai trois jours sans voir M. Vivian ; et je ne l'aurais pas revu de sitôt si nous ne nous étions rencontrés par hasard sous la colonnade de l'Opéra. Vivian était appuyé contre une des colonnes, et regardait la longue procession qui entrait dans le seul temple en vogue que l'art ait conservé dans le Babel anglais. Il voyait passer rapidement devant lui des carrosses et des coupés blasonnés d'armoiries et de couronnes ; des cabriolets (le brougham ne les avait pas encore remplacés) de nuances foncées, mais de formes gracieuses, avec des chevaux gigantesques et des tigres pygmées, de belles dames et de brillantes toilettes, des croix et des rubans, la distinction et la beauté du monde patricien. Et je ne pouvais résister au sentiment de compassion que m'inspirait cet esprit isolé, sans amis, avide et mécontent, qui contemplait avec l'ardeur du désir et le désespoir de l'exclusion cette existence luxueuse au milieu de laquelle il se croyait destiné à briller. Un seul coup d'œil sur sa sombre physionomie me fit lire ce qui se passait dans son cœur encore plus sombre. Son émotion pouvait n'être pas agréable, ni

sages ses pensées ; mais n'étaient-elles pas naturelles ? J'avais éprouvé quelque chose de ce genre, non pas à la vue des toilettes brillantes, de la richesse, de l'oisiveté, du plaisir et de la fashion ; mais aux portes du Parlement, lorsque des hommes qui se sont acquis des noms illustres, et dont les paroles pèsent sur les destinées de notre glorieuse Angleterre, entraient avec insouciance dans cette grande arène ; ou lorsqu'au milieu de l'éclat vulgaire de la multitude endimanchée, j'entendais bruire le murmure de la gloire autour de quelque travailleur éminent dans les arts ou la littérature. Ce contraste entre une gloire à la fois si près et si loin de nous, et notre propre obscurité, je l'avais senti aussi ; qui ne l'a pas senti ? Hélas ! plus d'un jeune homme qui n'est pas prédestiné à devenir un Thémistocle éprouvera cependant que les trophées d'un Miltiade l'empêchent de dormir. Je m'approchai donc de Vivian et posai ma main sur son épaule.

« Ah ! dit-il avec plus de douceur que d'habitude, je suis bien aise de vous voir et de vous faire mes excuses ; je vous ai offensé l'autre jour. Mais vous n'obtiendriez pas de réponses aimables des âmes du purgatoire, si vous leur parliez du bonheur du ciel. Ne me parlez jamais ni de pères ni de maisons paternelles !... En voilà assez, car je vois que vous me pardonnez. Pourquoi n'allez-vous pas à l'Opéra ? Vous le pouvez, vous !

— Et vous aussi, si vous en avez envie. Un billet est horriblement cher, sans doute ; cependant, si vous aimez la musique, c'est un plaisir que vous pouvez vous permettre.

— Oh ! vous me flattez si vous vous imaginez que le désir de l'économie me retient. J'y suis entré l'autre soir, mais je n'y retournerai plus... La musique ! lorsque vous allez à l'Opéra, est-ce pour la musique ?

— En partie seulement, je l'avoue ; les lumières, les décors, le coup d'œil, m'attirent tout autant. Mais je ne pense pas que l'opéra soit un plaisir qui puisse nous être profitable, à vous et à moi. Pour des gens riches et désœuvrés, c'est peut-être un amusement aussi innocent que tout autre ; mais je trouve qu'il finit par attrister et énerver.

— Moi, tout le contraire ! quel horrible stimulant ! Caxton, savez-vous, quelque désagréable que cela puisse vous paraître, que je commence à m'impatisser de cette *honorable indépendance* ? À quoi cela mène-t-il ? La table, les habits, le logement ! cela me rapportera-t-il jamais plus ?

— Vivian, vous limitiez d’abord votre ambition à des gants de chevreau et un cabriolet. Vous avez déjà les gants ; vous arriverez avant peu au cabriolet.

— Nos désirs augmentent par la pâture que nous leur donnons. Vous vivez dans le grand monde ; vous y pouvez trouver de l’excitation ; moi, j’ai besoin d’excitation aussi, j’ai besoin du monde, j’ai besoin d’espace pour mon esprit ! Me comprenez-vous ?

— Parfaitement. Et je sympathise avec vous, mon pauvre Vivian ; mais tout cela viendra. *Patience* ! je vous ai dit ce mot quand l’aurore vous trouva si malheureux sur le pavé de Londres. Vous ne perdez pas votre temps ; vous remplissez votre esprit ; vous lisez, vous étudiez, vous vous mettez en état de satisfaire votre ambition. Pourquoi vouloir voler avant d’avoir des ailes ? Vivez dans les livres à présent ; les livres sont, après tout, des palais magnifiques ouverts à tout le monde, aux pauvres comme aux riches.

— Les livres, les livres ! Ah ! vous êtes bien le fils d’un savant. Ce n’est pas par les livres que les hommes s’avancent dans le monde et jouissent de la vie.

— Je ne sais pas ; mais vous voudriez à la fois ces deux choses, mon ami : avancer dans le monde aussi vite que le travail peut faire avancer, et jouir de la vie aussi agréablement que ceux qui vivent dans l’indolence. Vous voudriez vivre comme le papillon, et pourtant avoir tout le miel de l’abeille ; et, ce qui est le diable, vous demandez, comme papillon, que toutes les fleurs s’ouvrent en un clin d’œil, et, comme abeille, que la ruche soit remplie en un quart d’heure ! *Patience, patience, patience !* »

Vivian poussa un gros soupir.

« Je suppose, dit-il après un moment d’agitation, que le vagabond et le proscrit sont bien forts en moi ; car je voudrais retourner à mon ancien genre de vie, qui était tout action et qui, par conséquent, ne me laissait pas le temps de réfléchir. »

Pendant qu’il disait ces mots, nous avions fait le tour de la colonnade, et nous étions arrivés à cet étroit passage où se trouve l’entrée particulière de l’Opéra. Tout près de la porte de cette entrée flânaient deux ou trois jeunes

gens. Au moment où Vivian cessait de parler, la voix riante d'un de ces oisifs arriva jusqu'à nous.

« Oh ! disait cette voix, en réponse sans doute à quelque question, j'ai un moyen beaucoup plus prompt que le vôtre pour arriver à la fortune : j'épouserai une héritière ! »

Vivian tressaillit et regarda celui qui parlait. C'était un jeune homme de très-bonne mine. Vivian l'examina délibérément des pieds à la tête, puis se détourna avec un sourire satisfait et rêveur.

« Assurément, dis-je en traduisant son sourire, vous avez raison. Vous êtes encore mieux que ce chasseur aux héritières. »

Vivian rougit ; mais, avant qu'il eût eu le temps de me répondre, un des flâneurs s'écria au moment où venaient de s'apaiser les joyeux éclats de rire provoqués par la fatuité de son camarade :

« Eh bien, s'il vous faut une héritière, en voici une des plus riches d'Angleterre ; mais au lieu d'être un cadet, avec deux ou trois vies entre vous et une pairie irlandaise, il faudrait être comte au moins pour aspirer à Fanny Trévanion ! »

Ce nom me fit tressaillir ; je me sentis trembler, et, levant les yeux, j'aperçus lady Ellinor et M^{lle} Trévanion qui descendaient de leur équipage pour entrer à l'Opéra. Elles me reconnurent, et Fanny me dit :

« Vous voici ! quel bonheur ! Il faut venir nous voir dans notre loge, ne fût-ce qu'un instant.

— Mais je ne suis pas habillé pour l'Opéra, répondis-je avec embarras.

— Et pourquoi pas ? » demanda M^{lle} Trévanion. Puis, baissant la voix, elle ajouta : « Pourquoi nous délaisser aussi obstinément ? »

Elle s'appuya sur mon bras, et je fus irrésistiblement entraîné dans le foyer. Les jeunes flâneurs nous firent place et me regardèrent sans doute avec envie.

« Mais vous oubliez, dis-je en affectant de rire, lorsque je vis que M^{lle} Trévanion attendait ma réponse, vous oubliez combien peu j'ai de temps à présent pour de pareils divertissements... et mon oncle...

— Oh ! nous sommes allées le voir aujourd'hui, maman et moi, et il est presque tout à fait rétabli... n'est-ce pas, maman ? Je ne puis vous dire combien je l'aime et je l'admire. Il est juste tel que je me figure un Douglas des anciens jours. Mais maman s'impatiente. Eh bien, il faut venir dîner avec nous demain... promettez-le-moi ! Je ne vous dis pas *adieu*, mais *au revoir*. »

Et Fanny reprit le bras de sa mère. Lady Ellinor, toujours bonne et aimable pour moi, avait eu la bonté d'attendre la fin de ce dialogue, ou plutôt de ce monologue.

En rentrant dans le corridor, je trouvai Vivian qui l'arpenait du haut en bas. Il avait allumé son cigare et fumait vigoureusement.

« Ainsi cette riche héritière, dit-il en souriant, qui, d'après ce que j'ai pu entrevoir sous son capuchon, ne paraît pas moins belle que riche, est la fille, je présume, du M. Trévanion dont vous avez la bonté de me soumettre les effusions ! Il est donc très-riche ? Vous ne me l'avez jamais dit, mais j'aurais dû le savoir. Vous voyez que je ne sais rien de votre *beau monde*... pas même que M^{lle} Trévanion est une des plus riches héritières d'Angleterre.

— Oui, M. Trévanion est riche, dis-je en étouffant un soupir ; très-riche !

— Et vous êtes son secrétaire. Mon cher ami, vous pouvez bien m'exhorter à la patience, car une grande partie de la vôtre vous sera superflue, j'espère.

— Je ne vous comprends pas.

— Cependant vous avez entendu ce jeune homme aussi bien que moi-même ; et vous demeurez dans la même maison que l'héritière.

— Vivian !

— Eh bien ! qu'ai-je dit de si monstrueux ?

— Puisque vous vous en rapportez à ce jeune homme, vous avez entendu aussi ce que lui a dit son camarade. Il faudrait être comte, au moins, pour aspirer à Fanny Trévanion !

— Bah ! autant dire qu'il faut être millionnaire pour aspirer à un million... Moi, je crois que ceux qui gagnent des millions ont commencé avec des pence.

— Cette croyance devrait être une consolation et un encouragement pour vous, Vivian. Et maintenant, bonne nuit... j'ai beaucoup à faire.

— Bonne nuit donc ! » dit Vivian ; et nous nous séparâmes.

Je me dirigeai vers la maison de M. Trévanion, et j'entrai dans son cabinet. Il y avait là un arriéré formidable qui m'attendait, et je me mis d'abord résolument à l'ouvrage ; mais peu à peu mes pensées s'éloignèrent de ces éternels livres bleus, et la plume me glissa de la main au milieu de l'extrait d'un rapport Sur Sierra-Léone. Mon pouls battait fort et vite ; je me trouvais dans cet état de fièvre nerveuse que l'émotion seule peut produire. La douce voix de Fanny résonnait à mes oreilles ; ses yeux, tels que je venais de les voir, pleins d'une douceur extraordinaire, des yeux presque suppliants, me regardaient de quelque côté que je me tournasse. Et puis, j'entendais comme une raillerie ces mots : « Il faudrait être comte au moins pour aspirer à... ! »

Est-ce que j'y aspirais ? Étais-je à ce point insensé ? Étais-je un traître domestique aussi consommé ? Non, non ! Alors qu'est-ce que je fais sous le même toit ? pourquoi rester à absorber ce doux poison qui corrode les ressorts de ma vie ? À ces questions que, si j'avais été d'un ou deux ans plus âgé, je me fusse adressées longtemps auparavant, une terreur mortelle me saisit, mon sang se retira de mon cœur, et je me sentis froid... froid comme glace. Quitter la maison ! quitter Fanny ! ne plus revoir ces yeux, ne plus entendre cette voix ! Oh ! plutôt mourir de ce suave poison que d'un exil si désolé !

Je me levai ; j'ouvris les fenêtres ; je parcourus la chambre à grands pas ; je ne pus rien décider, penser à rien ; j'étais tout bouleversé ! Je me rapprochai de la table avec un violent effort pour me vaincre. Je résolus de continuer forcément mon travail, ne fût-ce que pour recueillir mes facultés et leur donner la force de supporter mes tortures.

Je retournais les livres avec impatience, lorsque tout à coup au milieu d'eux qu'est-ce qui s'offre à mes regards, d'un air à la fois malicieux et plein de reproche ? La figure de Fanny elle-même. C'était son portrait en miniature. Il avait été fait, je le savais, quelques jours auparavant par un artiste que Trévanion protégeait. Je suppose que ce dernier l'avait emporté dans son cabinet pour l'examiner, et qu'il l'avait oublié là. Le peintre avait

bien saisi l'expression particulière des traits de Fanny, son ineffable sourire si charmant et si plein de malice, même son attitude favorite, sa petite tête tournée sur son épaule arrondie comme celle d'Hébé, ses yeux qui regardaient le ciel de dessous les boucles de sa belle chevelure. Je ne sais quel nouveau changement se fit dans ma folie ; mais je tombai à genoux, et, couvrant de baisers la miniature, je fondis en larmes. Quelles larmes ! Je n'entendis pas ouvrir la porte ; je ne vis pas une ombre glisser sur le parquet. Mais une petite main vint se poser en tremblant sur mon épaule ; je tressaillis : Fanny elle-même était penchée sur moi !

« Qu'avez-vous ? me demanda-t-elle avec tendresse. Qu'est-il arrivé ?... Votre oncle... votre famille... tout le monde se porte bien ? Pourquoi pleurez-vous ? »

Je ne pus répondre ; mais je serrai étroitement la miniature dans mes mains, afin qu'elle ne vît pas ce que je tenais.

« Ne répondrez-vous pas ? Ne suis-je pas votre amie... presque votre sœur ?... Eh bien ! faut-il que j'appelle maman ?

— Oui... oui ! Allez, allez !

— Non, je n'irai pas encore. Qu'avez-vous là ? que cachez-vous ? »

Innocemment, comme ferait une sœur avec son frère, ses mains prirent les miennes... et le portrait fut découvert ! Il y eut un silence de mort. Je regardai Fanny à travers mes larmes. Elle avait reculé de quelques pas, ses joues étaient rouges, ses yeux baissés. Il me sembla que j'avais commis un crime... que le déshonneur s'était attaché à moi. Et pourtant je réprimai, oui, grâce au ciel ! je réprimai ce cri qui me gonflait le cœur, ce cri qui cherchait à s'échapper de mes lèvres : *Ayez pitié de moi, car je vous aime !* Je le réprimai, je ne poussai qu'un gémissement... la plainte de mon bonheur perdu ! Puis, me levant, je posai la miniature sur la table, et je dis d'une voix que je crus ferme :

« Mademoiselle, vous avez été pour moi aussi bonne qu'une sœur ; c'est pour cela que je disais à votre portrait un adieu de frère : il vous ressemble tant !

— Adieu ! répéta Fanny sans relever les yeux.

— Adieu, *ma sœur* ! Voilà que je vous ai dit ce mot hardiment ; car... car... » Je me précipitai vers la porte, et me retournant sur le seuil j'ajoutai, avec ce que je croyais un sourire : « Car on dit à la maison que... que je ne me porte pas bien, que ce travail est au-dessus de mes forces. Vous savez que les mères ont quelquefois des craintes ridicules, et... je parlerai à votre père demain... Bonne nuit. Dieu vous bénisse, mademoiselle ! »

NEUVIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Et mon père mit ses livres de côté.

Ô jeune lecteur, qui que tu sois ! toi du moins, lecteur qui as été jeune, ne peux-tu te rappeler un temps où, portant encore en secret le poids d'affreuses douleurs, tu laissas là ce monde dur et sévère qui s'était ouvert à toi lorsque tu tournas tes pas loin du seuil paternel, pour revenir vers ces quatre murs tranquilles entre lesquels tes parents sont assis en paix ? Et n'as-tu pas vu avec un étonnement mêlé de tristesse combien tout y est resté calme et heureux ? La génération qui t'a précédé dans le chemin des passions, la génération de tes parents (qui n'est peut-être pas éloignée de la tienne d'un grand nombre d'années), à quelle incommensurable distance ne paraît-elle pas, cependant, de ta turbulente jeunesse, plongée qu'elle est dans un paisible repos ! Elle jouit d'une sorte de tranquillité classique, semblable à celle des antiques statues des Grecs. Cette routine monotone dans laquelle sont plongés ceux qui t'ont précédé, les occupations qui leur suffisent pour être heureux à l'entour du foyer domestique, chacun dans son fauteuil et dans le coin qu'il a choisi, combien tout cela ne contraste-t-il pas étrangement avec ta fébrile excitation !

Et voilà qu'ils te font une place au milieu d'eux ! Ils te souhaitent la bienvenue et reprennent ensuite leurs silencieuses occupations, comme s'il n'était rien survenu. Rien survenu ! tandis que dans ton cœur il te semblait peut-être que le monde avait perdu son axe, que tous les éléments étaient en guerre !... Alors tu t'assois écrasé par ce bonheur tranquille que tu ne peux plus partager, tu souris machinalement ; tu regardes brûler le feu ; le plus

souvent tu restes muet jusqu'à ce que sonne l'heure du coucher ; tu prends alors ta lumière, et tu te traînes misérablement seul jusqu'à ta chambre.

Si, au cœur de l'hiver, dans une diligence où trois voyageurs sont chaudement et commodément assis, un quatrième tout couvert de neige et demi-gelé descend de l'impériale et les force de se gêner un peu pour lui faire place au milieu d'eux, ils se retournent tous trois sur leur banc, relèvent avec inquiétude les collets de leurs manteaux, rajustent leurs cache-nez et constatent avec humeur qu'ils ont fait une perte sensible de calorique ; du moins l'intrus a fait sensation. Mais eussiez-vous dans le cœur toute la neige des monts Grampians, vous entreriez sans qu'on prît garde à vous. Tâchez seulement de ne pas marcher sur les pieds de votre vis-à-vis, pas une âme ne se dérangera, pas un cache-nez ne se relèvera d'un pouce !

Je n'avais pas fermé l'œil, je ne m'étais pas même couché de toute la nuit, après avoir dit adieu à Fanny Trévanion ; et le lendemain matin, lorsque le soleil se leva, je sortis ; pour aller où ? je l'ignore. J'ai un vague ressouvenir de longues rues grises et solitaires ; de la rivière qui semblait couler dans un lugubre silence, loin, bien loin, vers quelque invisible éternité ; d'arbres et de gazon, et de joyeuses voix d'enfants. J'avais dû traverser d'un bout à l'autre la grande Babylone ; mais ma mémoire n'était claire et distincte qu'à partir du moment où je frappai, un peu avant midi, à la porte de la maison de mon père, et où, montant lentement l'escalier, j'arrivai dans le salon qui servait de rendez-vous à la petite famille : car, depuis que nous étions à Londres, mon père n'avait plus de cabinet et se contentait de ce qu'il appelait son *coin*, coin assez grand pour contenir deux tables, une sorte de guéridon et des chaises à discrétion, le tout chargé de livres. De l'autre côté de ce vaste coin était assis mon oncle, alors presque convalescent, et il traçait, de sa rude main de soldat, quelques chiffres dans un petit carnet rouge ; car vous savez déjà que mon oncle Roland est l'homme du monde le plus méthodique dans ses dépenses.

Mon père avait l'air plus gai que d'habitude ; car devant lui était une épreuve, la première épreuve de son premier ouvrage, de son unique ouvrage, le grand ouvrage ! Oui, il avait définitivement trouvé une presse. Et la première épreuve du premier ouvrage... demandez à n'importe quel auteur ce que c'est ! Ma mère était sortie avec la fidèle Primmins, sans

doute pour courir boutiques et marchés ; aussi, les deux frères étant ainsi occupés, il est naturel que mon entrée n'ait pas fait autant de bruit qu'une bombe, ou un chanteur, ou la foudre, ou la dernière grande nouvelle de la saison, ou toute autre chose qui faisait du bruit dans ce temps-là. Car qu'est-ce qui fait du bruit maintenant ? maintenant que la chose la plus étonnante est notre familiarité avec les choses étonnantes ; maintenant que nous disons avec indifférence : *Une nouvelle révolution à Paris !* ou : *Il paraît qu'il y a un remue-ménage du diable à Vienne !* maintenant que Joinville pêche dans les étangs de Claremont, et que l'on se retourne à peine pour voir passer Metternich sur la jetée de Brighton ^[1] !

Mon oncle hocha la tête et gronda sourdement ; mon père....

« Mit ses livres de côté ; vous nous avez déjà dit cela ! »

Vous vous trompez très-fort, monsieur l'interrupteur. Ce ne fut pas en ce moment qu'il mit ses livres de côté, car il ne s'occupait pas alors de ses livres ; il lisait son épreuve. Il sourit, et la montra (l'épreuve) d'un air ému et avec une sorte de malicieuse gaieté, comme pour me dire : « Que pouvez-vous attendre, Pisistrate ? Voilà mon nouvel enfant encore dans ses langes, ou en *petit romain*, ce qui est la même chose ! »

Je pris une chaise entre les deux frères, et regardai d'abord l'un, puis l'autre, et, Dieu me pardonne ! je me sentis un dépit rebelle et ingrat contre tous deux. Mon cœur devait être bien rempli d'amertume pour avoir débordé dans cette direction, mais le fait est qu'il déborda. Le chagrin de la jeunesse est un abominable égoïste, c'est bien vrai ! Je me levai et m'approchai de la fenêtre ; elle était ouverte, et, en dehors, était le canari de M^{me} Primmins, dans sa cage. Il s'était habitué au ciel de Londres et chantait joyeusement. Or, lorsque le canari me vit debout devant sa cage, le regardant avec ennui et d'un air très-sombre, j'en suis sûr, la pauvre créature s'arrêta court, pencha la tête d'un côté et me regarda obliquement et avec défiance. Puis, voyant que je ne lui faisais aucun mal, l'oiseau recommença à risquer quelques notes timides, s'arrêtant après chacune, comme pour m'interroger ; et voyant enfin que je ne lui répondais pas, il pensa évidemment que la question était résolue et que j'étais plus à plaindre qu'à redouter ; car il se laissa aller peu à peu à des accords d'une modulation si suave et si argentine, que je crois vraiment qu'il avait

l'intention de me consoler, moi, son vieil ami, qu'il avait si injustement soupçonné !

Jamais musique ne m'émut aussi profondément que cette longue et plaintive cadence. Et lorsque l'oiseau eut fini, il vint se percher tout contre les barreaux de sa cage, et me regarda fixement avec ses yeux brillants d'intelligence. Je sentis les miens se remplir de larmes ; je m'éloignai et m'arrêtai debout au milieu de la chambre, ne sachant que faire ni où aller. Mon père avait corrigé son épreuve et s'était replongé dans ses in-folio. Roland, après avoir fermé son petit livre rouge, l'avait remis dans sa poche et avait essuyé soigneusement sa plume ; il m'examinait alors attentivement de dessous ses épais sourcils. Tout à coup il se leva et, frappant l'âtre de sa jambe de bois, s'écria :

« Laissez là ces maudits livres, frère Austin ! Qu'y a-t-il sur les traits de ce garçon ? Traduisez cela, si vous pouvez. »

CHAPITRE II.

Et mon père mit ses livres de côté et se leva vivement. Il ôta ses lunettes, les essuya machinalement, mais sans rien dire ; et mon oncle, après l'avoir considéré un moment, s'écria, tout surpris de son silence :

« Ah ! je vois ! Il sera tombé dans quelque mauvaise affaire, et vous êtes fâché. Fi ! il faut que jeunesse se passe, Austin ; il le faut ! Je ne le blâme pas pour cela... ce n'est que... Venez ici, Sisty. Morbleu ! jeune homme, approchez donc. »

Mon père écarta doucement la main du capitaine, s'avança vers moi et m'ouvrit ses bras. Le moment d'après, je sanglotais sur son cœur.

« Mais qu'est-ce qu'il y a ? s'écria le capitaine Roland ; personne ne me dira-t-il ce qu'il y a ? Affaire d'argent, je suppose. Une affaire d'argent, ô

extravagant jeune homme ! Heureusement que vous avez un oncle qui a de l'argent de reste. Combien vous faut-il ? Cinquante... cent... deux cents livres ? Comment voulez-vous que je fasse le mandat, si vous ne parlez pas ?

— Chut ! frère, ce n'est pas l'argent que vous pourriez donner qui arrangerait cette affaire. Mon pauvre ami ! Ai-je deviné la vérité ? Ai-je deviné juste l'autre soir, lorsque...

— Oui, oui. J'ai été si malheureux ! Mais je suis mieux à présent, et je puis tout vous dire. »

Mon oncle se dirigea lentement vers la porte. Son exquise délicatesse lui faisait penser qu'il serait de trop dans la confession d'un fils à son père.

« Non, mon oncle, dis-je en lui tendant la main, restez ; vous aussi, vous pouvez me donner des conseils, me fortifier. Jusqu'à présent j'ai gardé mon honneur intact... Aidez-moi à le conserver toujours. »

À ce mot d'honneur, le capitaine Roland s'arrêta et leva soudain la tête.

Je racontai tout... d'une manière assez incohérente d'abord, mais plus clairement et plus résolûment à mesure que j'avancais. Je sais bien que ce n'est pas l'usage des amoureux de prendre pour confidents leurs pères et leurs oncles. À en juger par les drames et les romans, ces miroirs de la vie, ils choisissent mieux que cela : des valets et des soubrettes, et des amis qu'ils ont ramassés dans la rue, comme j'avais moi-même ramassé le pauvre Francis Vivian. C'est à des gens de cette sorte qu'ils confient leurs chagrins. Pour leurs pères et leurs oncles, ils restent froids, impénétrables, boutonnés jusqu'au menton. Mais la famille Caxton était une famille excentrique, et jamais elle ne faisait rien comme les autres. Lorsque j'eus fini, je levai les yeux et demandai :

« Maintenant, dites-moi, n'y a-t-il plus aucun espoir... aucun ?

— Pourquoi n'y en aurait-il pas ? s'écria le capitaine Roland. Les de Caxton sont d'aussi bonne famille que les Trévanion ; et quant à vous, tout ce que je dirai, c'est que la jeune demoiselle pourrait choisir plus mal pour son bonheur. »

Je serrai la main de mon oncle, et me tournai vers mon père avec une anxiété pleine de crainte ; car je savais que, malgré sa vie retirée, peu

d'hommes jugeaient plus sainement des affaires du monde, lorsqu'il se décidait à s'en mêler. C'est une chose merveilleuse que cette sagesse que les savants et les poètes ont souvent pour conseiller les autres, quoiqu'ils daignent rarement s'en servir pour eux-mêmes. Où la prennent-ils ? Je regardai mon père, et le vague espoir que Roland avait fait naître en moi tomba avec ce regard.

« Frère, dit-il lentement en secouant la tête, le monde, qui fait des lois et des codes pour ceux qui vivent au milieu de lui, ne fait pas d'une généalogie que lorsque les parchemins sont accompagnés d'une fortune.

— Trévanion n'était pas plus riche que Pisistrate, quand il épousa lady Ellinor, dit mon oncle.

— C'est vrai ; mais lady Ellinor n'était pas alors une héritière, et son père avait une manière de voir que ne partageait peut-être aucun pair d'Angleterre. Trévanion, j'ose le dire, n'a pas de préjugés au sujet du rang ; mais c'est un homme de sens commun. Il s'estime parce qu'il est homme pratique. Ce serait folie de lui parler d'amour et des affections du jeune âge. Il verrait dans le fils d'Augustin Caxton, vivant de l'intérêt de quinze ou seize mille livres sterling, un parti qu'aucun homme prudent, dans sa position, n'accepterait pour sa fille. Et quant à lady Ellinor...

— Elle nous a beaucoup d'obligations, Austin ! s'écria Roland, dont le visage s'assombrit.

— Lady Ellinor est aujourd'hui ce qu'elle promettait d'être autrefois, si nous l'avions mieux connue : une femme du monde, ambitieuse, avide de briller, toujours occupée de projets ! N'est-ce pas, Pisistrate ? »

Je ne répondis pas. J'étais trop ému.

« Et la jeune fille vous aime-t-elle ?... Mais je pense qu'il n'est pas besoin de le demander ! s'écria Roland. Fatalité ! fatalité ! cette famille nous est fatale. Morbleu ! Austin, c'est votre faute aussi. Pourquoi l'avez-vous laissé aller dans cette maison ?

— Mon fils est un homme à présent, un homme par le cœur, sinon par les années. L'homme peut-il échapper aux dangers et aux épreuves ? N'en ai-je pas été assailli dans le vieux presbytère, mon frère ? » dit mon père avec douceur.

Mon oncle fit trois fois en boitant le tour de la chambre, puis s'arrêta court, se croisa les bras et dit avec décision :

« Si la jeune fille vous aime, votre devoir n'en est que plus évident ; vous ne pouvez en tirer avantage. Vous avez bien fait de quitter la maison, car la tentation aurait pu devenir trop forte.

— Mais quelle excuse donner à M. Trévanion ? demandai-je d'une voix éteinte ; quelle histoire inventer ? Autant il est insouciant lorsqu'il a confiance, autant il devient pénétrant une fois qu'il a des soupçons ; il verra à travers tous mes subterfuges, et... et...

— Il n'y a rien de plus évident, reprit mon oncle brusquement ; mais il n'est pas besoin de subterfuges en cette affaire. *Il faut que je vous quitte, Monsieur Trévanion. — Pourquoi ?* dira-t-il. *Ne me le demandez pas.* Il insistera. *Eh bien donc, monsieur, si vous voulez le savoir, j'aime votre fille. Je n'ai rien, elle est une riche héritière. Vous n'approuveriez pas cet amour, c'est pourquoi je vous quitte !* Voilà la conduite qui convient à un gentilhomme anglais ; n'est-ce pas, Austin ?

— Vous êtes toujours dans le vrai quand vous laissez parler votre cœur, Roland. Pourrez-vous soutenir ce langage, Pisistrate, ou s'il faut que je le tienne pour vous ?

— Qu'il parle lui-même, reprit Roland, et qu'il juge lui-même de la réponse. Il est jeune, il a du mérite, il peut jouer un rôle dans le monde. Peut-être que Trévanion répondra : *Vous obtiendrez votre dame quand vous aurez conquis vos lauriers, comme les chevaliers d'autrefois.* Dans tous les cas, vous entendrez ce qu'il vous dira.

— J'irai, » dis-je avec fermeté.

Je pris mon chapeau et sortis de la chambre. Au moment où je traversais le palier, un pied léger descendait l'escalier de l'étage supérieur, et une petite main s'empara de la mienne. Je me retournai vivement, et mon regard rencontra les yeux noirs, sérieux et doux, de ma cousine Blanche.

« Ne vous en allez pas encore, Sisty, dit-elle d'une voix caressante. Je vous attendais ; j'avais entendu votre voix, mais je ne voulais pas entrer, de peur de vous déranger.

— Et pourquoi m'attendiez-vous, ma petite Blanche ?

— Pourquoi ? simplement pour vous voir. Mais vous avez les yeux rouges. Ô mon cousin ! » Et avant que j'eusse pu prévoir son mouvement enfantin, elle m'avait sauté au cou et m'embrassait. Or, Blanche n'était pas comme la plupart des enfants ; elle était très-avare de ses caresses. Ce baiser venait donc du fond de son bon petit cœur. Je le lui rendis sans dire un mot ; et, l'ayant déposée doucement sur le palier, je descendis précipitamment l'escalier et me trouvai dans la rue.

À peine avais-je fait quelques pas, que j'entendis la voix de mon père. Il vint à moi, et passant son bras sous le mien me dit :

« Ne sommes-nous pas deux à souffrir ?... pourquoi n'irions-nous pas ensemble ? »

Je pressai son bras et nous cheminâmes en silence. Mais lorsque nous fûmes près de la maison de Trévanion, je dis en hésitant :

« Ne vaudrait-il pas mieux que j'entrasse seul ? s'il doit y avoir une explication entre M. Trévanion et moi, votre présence ne semblerait-elle pas impliquer ou bien une prière qui nous abaisserait tous deux, ou un doute de moi qui...

— Eh bien ! entrez seul. Je vous attendrai.

— Pas dans la rue... Oh ! non, mon père ! » m'écriai-je, ému au delà de toute expression. Car tout cela était tellement hors des habitudes de mon père, que j'eus des remords d'avoir ainsi communiqué les chagrins de ma jeunesse à la calme dignité de sa vie sereine.

« Vous ne savez pas, mon fils, combien je vous aime. Je ne l'ai su moi-même que bien tard. Voyez-vous, je vis en vous maintenant, en vous mon premier-né, et non dans mon autre fils, le grand ouvrage. Laissez-moi agir à ma tête. Entrez ; c'est bien cette porte, n'est-ce pas ? »

Je serrai la main de mon père, et je sentis alors que, tant que cette main répondrait à la mienne, la perte de Fanny Trévanion elle-même ne ferait pas du monde un désert. Combien la vie est immense devant nous, tant que nous conservons nos parents ! Combien elle est riche en espérances ! Que de motifs de vaincre nos chagrins, pour qu'ils ne les partagent pas avec nous !

CHAPITRE III.

J'entrai dans le cabinet de Trévanion. À cette heure on le trouvait rarement à la maison ; mais je n'y avais pas pensé, et je vis sans surprise que, contrairement à son habitude, il était dans son fauteuil, à lire un de ses classiques favoris, au lieu d'être à quelque comité de la chambre des communes.

« Vous êtes un charmant garçon, dit-il en me regardant, de me laisser comme cela toute la matinée, sans rime ni raison. Et mon comité est remis, parce que le président est malade ; les gens sujets à être malades ne devraient pas entrer à la chambre des communes. De sorte que me voilà à lire Properce. Parr a raison ; il n'est pas aussi élégant que Tibulle... Mais que diable avez-vous ? pourquoi ne vous asseyez-vous pas ?... Humph ! vous avez l'air bien sérieux ; vous avez quelque chose à me dire... Dites-le. »

Et laissant là Properce, le regard perçant et pénétrant de Trévanion devint aussitôt sérieux et attentif.

« Mon cher monsieur Trévanion, dis-je avec toute la fermeté que je pus réunir, vous avez été très-bon pour moi ; et, en dehors de ma famille, il n'y a pas d'homme que j'aime et respecte plus que vous. »

TRÉVANION. Humph ! qu'est-ce que tout cela ? (*À demi-voix :*) Voudrait-il me mettre dedans ?

PISISTRATE. Ainsi ne me croyez pas ingrat lorsque je vous dis que je viens résigner mes fonctions... quitter la maison où j'ai été si heureux.

TRÉVANION. Quitter la maison ! Bah ! je vous aurai surchargé de besogne. Je serai plus miséricordieux à l'avenir. Vous devez pardonner à un économiste. C'est le défaut de ceux de ma secte, de regarder les hommes comme des machines.

PISISTRATE, *avec un faible sourire*. Non, en vérité, Ce n'est pas cela ! Je n'ai à me plaindre de rien. Je ne souhaiterais aucun changement... s'il m'était possible de rester.

TRÉVANION, *m'examinant d'un air rêveur*. Et votre père approuve-t-il que vous me quittiez ainsi ?

PISISTRATE. Oui, tout à fait.

TRÉVANION, *après un moment de réflexion*. Je vois ce que c'est. Il veut vous envoyer à l'Université, faire de vous un rongeur de livres comme lui. Bah ! cela ne se fera pas ; vous ne serez jamais complètement un homme de livres ; cela n'est pas dans votre caractère. Jeune homme, encore que je puisse paraître insouciant, je lis très-facilement dans les caractères, lorsque cela me plaît. Vous avez tort de me quitter. Vous êtes taillé pour le grand monde. Je puis vous ouvrir une belle carrière. Je veux le faire... c'est le désir de lady Ellinor... elle tient beaucoup à cela... pour l'amour de votre père aussi bien que pour vous. Je n'ai jamais demandé de faveur aux ministres, et je n'en demanderai jamais. Mais (*ici Trévanion se leva tout à coup, et il ajouta, la tête haute, avec un geste rapide*), mais un ministre peut disposer comme il lui plaît de son patronage. Voyez-vous, C'est encore un secret, et je le confie à votre honneur. Avant que l'année soit finie, je ferai nécessairement partie du cabinet. Restez avec moi, je vous garantis votre fortune. Il y a trois mois, je n'aurais pas tenu ce langage. Plus tard, je vous ouvrirai le Parlement... Vous n'avez pas encore l'âge... travaillez jusqu'à... Et maintenant asseyez-vous, et écrivez mes lettres. Il y a un arriéré considérable !

— Mon cher, bien cher monsieur Trévanion, dis-je avec une émotion qui m'ôta presque la parole, et saisissant sa main, je la serrai dans les miennes ; je n'ose, je ne puis pas vous remercier ! Mais vous ne connaissez pas mon cœur ; il n'est pas ambitieux. Non, si je pouvais rester ici pour toujours aux mêmes conditions... ici... Et je regardais tristement la place où Fanny s'était tenue la veille... Mais c'est impossible. Si vous saviez tout, vous seriez le premier à me dire de partir !

— Vous avez fait des dettes ? dit froidement l'homme du monde. C'est mal, très-mal ! pourtant...

— Non, monsieur, non ; pis que cela.

— Il est difficile, jeune homme, bien difficile de faire pis que cela ! Mais faites comme vous voudrez ; vous me quittez sans vouloir me dire pourquoi ! Adieu. Que tardez-vous ? Donnez-moi la main, et partez !

— Je ne puis vous quitter ainsi ; je... je... La vérité sortira, monsieur. J'ai été assez téméraire, assez insensé, en voyant M^{lle} Trévanion, pour oublier que je suis pauvre, et...

— Ah ! interrompit Trévanion en pâlisant, voilà qui est malheureux, en vérité ! Et moi qui parlais de lire dans les caractères ! Ah ! nous autres hommes pratiques, nous sommes des sots... oui, des sots !... Et vous avez fait la cour à ma fille ?

— Monsieur ! Oh ! monsieur Trévanion ! jamais, non jamais je n'aurais été vil à ce point ! Dans votre maison, honoré de votre confiance... comment avez-vous pu le penser ? J'osais l'aimer peut-être ; je sentais du moins que je ne pourrais résister à une tentation trop forte. Mais le dire à votre fille ! demander son amour en retour ! J'aurais aussi bien pu forcer votre caisse. Je vous raconte franchement ma folie ; c'est une folie, mais non une chose déshonorante. »

Trévanion vint à moi brusquement. J'étais appuyé contre la bibliothèque ; il me prit la main avec cordialité et me dit :

« Pardonnez-moi ; vous vous êtes conduit comme devait se conduire le fils de votre père. Je lui envoie un pareil fils ! Maintenant, écoutez-moi. Je ne puis vous donner ma fille...

— Croyez-moi, monsieur, jamais je...

— Chut ! écoutez-moi. Je ne puis vous donner ma fille. Je ne parle pas d'inégalité... tous les hommes sont égaux ; et quand ils ne le seraient pas, toute insolente affectation de sa supériorité irait mal, en ces circonstances, à un homme qui doit sa fortune à sa femme ! Toutefois, j'ai dans le monde un rang qui n'est pas le produit de la fortune seulement, mais aussi du travail de toute ma vie, de l'immolation de la moitié de mon caractère, de la mortification incessante de tout ce qui faisait le bonheur et la joie de ma jeunesse : tout cela pour devenir la chose que l'Angleterre s'attend à trouver dans un homme d'État ! Je suis arrivé peu à peu au développement naturel de ma position, au pouvoir ! Je vous le dis, j'aurai bientôt de hautes fonctions dans le gouvernement. J'espère rendre de grands services à ma

patrie ; car nous autres politiques anglais, quoi que disent de nous la populace et la presse, nous ne sommes pas d'égoïstes coureurs de places. Je refusai, il y a dix ans, la position à laquelle j'aspire aujourd'hui. Nous avons foi en nos croyances, et nous saluons le pouvoir qui peut les mettre en pratique. J'aurai des ennemis dans ce cabinet. Oh ! ne pensez pas que nous laissons la jalousie derrière nous aux portes de Downing-Street. Je ferai partie de la minorité. Je sais bien ce qui doit arriver. Comme tous les hommes qui sont au pouvoir, il faut que je me fortifie par d'autres têtes et d'autres mains que les miennes. Il faut que ma fille m'apporte l'alliance de la famille d'Angleterre dont j'ai le plus besoin. Ma vie s'écroulerait comme une pyramide de cartes élevée par un enfant, si je gaspillais, je ne dirai pas en votre faveur, mais en faveur d'hommes qui auraient dix fois votre fortune, quelle qu'elle soit, la force que j'ai à ma disposition dans la main de Fanny Trévanion. Voilà la fin à laquelle je vise ; c'est aussi le but des désirs de sa mère : car ces affaires domestiques, quoique non entièrement étrangères aux hommes, appartiennent plus particulièrement à la politique des femmes. Voilà pour nous. Quant à vous, mon ami au cœur franc et magnanime, si je n'étais pas le père de Fanny ; si j'étais votre plus proche parent ; s'il n'y avait qu'à demander Fanny pour l'avoir avec sa dot princière, car elle est princière ; je vous dirais : Fuyez un fardeau qui pèserait sur votre cœur, sur votre génie, sur votre énergie, votre fierté, votre courage ; un fardeau que pas un homme sur dix mille ne pourrait porter ; fuyez le malheur de tout devoir à votre femme ! C'est le renversement de la nature, c'est un coup porté à notre virilité. Vous ne savez pas ce que c'est ; je le sais trop, moi ! La fortune de ma femme ne lui vint qu'après notre mariage. Comme cela, c'était bien. On ne put me reprocher d'avoir couru après la fortune... Mais je vous le dis franchement, si elle n'était pas venue du tout, je serais plus fier, plus grand, plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici, que je ne le serai jamais avec tous ces avantages. Cette fortune a été comme une meule de moulin autour de mon cou ! Et pourtant jamais Ellinor n'a dit un mot qui pût blesser mon orgueil. Je voudrais que sa fille eût autant de délicatesse. Si fort que soit mon amour pour Fanny, je doute qu'elle ait le grand cœur de sa mère... Vous me regardez avec incrédulité ; c'est tout naturel. Oh ! vous pensez que je sacrifierai le bonheur de ma fille à l'ambition de l'homme politique. Folie de jeunesse ! Fanny serait malheureuse avec vous. Peut-être ne le pense-t-elle pas à présent ; elle le

penserait dans cinq ans d'ici. Fanny fera une admirable duchesse, une comtesse, une grande dame ; mais la femme d'un homme qui lui devrait tout !... Non, non, n'entretenez pas cette illusion. Je ne sacrifierai pas son bonheur, soyez-en assuré. Je vous parle franchement, comme un homme à un homme, comme un homme du monde à un homme qui ne fait que d'y entrer, c'est vrai ; mais c'est toujours comme un homme à un homme. Eh bien, que dites-vous ?

— Je méditerai vos paroles. Je sais que vous me parlez avec la plus grande bienveillance, comme parlerait un père. Maintenant, laissez-moi partir, et que Dieu vous protège, vous et les vôtres !

— Partez... je vous souhaite la même protection. Partez. Je ne vous ferai pas à présent mes offres de service ; mais rappelez-vous que vous avez des droits à ces services, de toute manière et en toute occasion... Arrêtez ; emportez avec vous cette consolation... consolation triste aujourd'hui, mais qui sera bien grande plus tard. Dans une position qui eût pu exciter ma colère, mon dédain, ma pitié, vous avez excité l'admiration d'un homme au cœur froid. Vous, un enfant, vous m'avez fait, à moi dont les cheveux grisonnent, avoir meilleure opinion du monde. Dites cela à votre père. »

Je fermai la porte et sortis doucement, doucement ; mais, lorsque j'arrivai dans le vestibule, Fanny ouvrit tout à coup la porte de la salle à manger. Son regard, son geste m'invitaient à entrer. Sa figure était très-pâle, et on voyait en ses yeux des traces de larmes.

Je m'arrêtai un moment ; mon cœur battait avec violence. Puis je murmurai quelque chose d'inarticulé, et, après un salut profond, je gagnai vivement la porte.

Je crus, mais mes oreilles me trompaient peut-être, je crus entendre mon nom ; heureusement le gigantesque portier se leva du fauteuil de cuir où il lisait le journal, et la porte s'ouvrit. Je rejoignis mon père.

« Tout est fini, lui dis-je avec un courageux sourire. Et maintenant, mon cher père, je sens la reconnaissance que je vous dois pour ce que vos préceptes et votre vie m'ont appris ; car, croyez-moi, je ne suis pas malheureux. »

CHAPITRE IV.

Nous revînmes à la maison, et dans l'escalier nous rencontrâmes ma mère, que l'air grave de Roland et l'étrange absence de son Austin avaient alarmée. Mon père nous conduisit tranquillement à une petite chambre que ma mère avait arrangée pour Blanche et pour elle ; puis, mettant ma main dans celle de la femme qui l'avait soutenu dans le sentier pierreux et conduit à travers les paisibles vallons de la vie, il me dit : « La nature vous donne là une consolation. » Et, ce disant, il sortit de la chambre.

Et c'était vrai, ô ma mère ! C'est dans ton cœur simple et aimant que la nature a placé les sources profondes de la consolation ! Nous nous adressons aux hommes quand nous voulons de la philosophie, aux femmes quand nous voulons être consolés. À toi je confiai sans honte les mille faiblesses et regrets, les mille minuties qui font naître le chagrin, toutes ces choses que je n'aurais osé révéler à aucun homme, pas même à lui, le plus aimant et le plus tendre de tous ! Et tes larmes, qui tombèrent sur ma joue, eurent la vertu du baume d'Arabie, car mon cœur s'endormit enfin apaisé par l'influence de l'humide douceur de tes yeux.

Je fis un effort pour prendre place au milieu du petit cercle à l'heure du dîner ; je me sentis plein de reconnaissance en voyant qu'on ne faisait aucune tentative violente pour relever ma gaieté ; tout se borna à une affection plus calme, plus douce, plus tranquille. La petite Blanche elle-même cessa son babil, comme par une sympathie intuitive, et sembla vouloir étouffer le bruit de ses pas en se glissant auprès de moi. Mais après le dîner, lorsque nous fûmes réunis dans le salon, que les bougies brillèrent de tout leur éclat, que les rideaux furent fermés... et que le roulement rapide de quelques voitures nous rappela seul qu'il y avait un monde au dehors, mon père se mit à parler. Il avait laissé là son ouvrage ; son fils cadet, mais moins périssable, était oublié. Il commença ainsi :

« C'est une chose bien connue, dit-il d'un air rêveur, que certaines drogues et certaines herbes font du bien au corps en telle ou telle maladie. Quand nous sommes malades, nous n'ouvrons pas notre pharmacie domestique pour y prendre au hasard la première poudre ou la première fiole qui nous tombe sous la main. Le médecin habile est celui qui détermine la dose selon la gravité de la maladie.

— Il ne peut y avoir de doute à ce sujet, dit le capitaine Roland. Je me rappelle un exemple remarquable qui confirme vos paroles. Pendant que j'étais en Espagne, nous tombâmes malades en même temps, mon cheval et moi ; une dose différente fut prescrite à chacun de nous, et je ne sais par quelle infernale méprise j'avalai la médecine du cheval ; le cheval, pauvre bête, avala la mienne !

— Et qu'en résulta-t-il ? demanda mon père.

— Le cheval mourut, répondit Roland avec tristesse, un animal bien précieux, bai clair, avec une étoile au front !

— Et vous ?

— Oh ! le docteur dit que la médecine du cheval me tuerait ; mais il fallait bien plus qu'une misérable bouteille de purgatif pour tuer un homme dans mon régiment.

— Nous arrivons néanmoins à la même conclusion, poursuivit mon père, vous avec votre expérience et moi avec ma théorie : c'est qu'il ne faut pas prendre une médecine au hasard, et qu'une erreur de bouteille peut tuer un cheval. Mais lorsqu'il s'agit de la médecine de l'âme, on ne pense presque jamais à la règle précieuse que le sens commun nous impose pour notre corps !

— Eh bien ! dit le capitaine, quelle médecine y a-t-il pour l'âme ? Shakspeare a dit là-dessus quelque chose qui, si j'ai bonne mémoire, signifie qu'il n'y a point de remède pour une âme malade.

— Je ne pense pas, frère. Il a dit seulement que la médecine (celle des bolus et des boissons noires) est impuissante en pareil cas. Et Shakspeare était le dernier homme à trouver son art en défaut, car il a été vraiment un grand médecin de l'âme.

— Ah ! je vous comprends, frère. Encore des livres ! Ainsi vous croyez que lorsqu'un homme a le cœur brisé, qu'il perd sa fortune, ou sa fille (Blanche, mon enfant, venez ici), vous croyez qu'il n'y a qu'à lui appliquer un emplâtre de quelque chose d'imprimé sur la partie malade, et que tout ira bien ? Je voudrais que vous pussiez me trouver un pareil remède !

— Voulez-vous l'essayer ?

— Si ce n'est pas du grec, » répondit mon oncle.

CHAPITRE V.

Idées de mon père sur l'hygiène chimique des livres.

« Si nous acceptons l'autorité de Diodore, dit mon père, et sa main s'ensevelit profondément sous son gilet, en ce qui concerne l'inscription de la grande bibliothèque égyptienne... Et je ne vois pas pourquoi Diodore ne serait pas aussi près de la vérité que n'importe quel autre, » ajouta mon père en nous interrogeant du regard.

Ma mère crut qu'il s'adressait à elle, et accepta, par un gracieux signe de tête, l'autorité de Diodore. Son opinion ainsi fortifiée, mon père continua :

« Si, dis-je, nous acceptons l'autorité de Diodore, l'inscription de la bibliothèque égyptienne était : LA MÉDECINE DE L'ÂME. Cette phrase est devenue vulgaire et banale, et l'on répète partout que les livres sont la médecine de l'âme. Oui ; mais la grande chose, c'est d'appliquer cette médecine !

— C'est ce que vous nous avez dit au moins deux fois déjà, frère, interrompit le capitaine brusquement. Et qu'est-ce que Diodore a à faire ici ? je ne le sais pas ; invoquez aussi l'habitant de la lune.

— Je ne pourrai jamais conclure si vous m’interrompez ainsi, reprit mon père, d’un ton qui tenait le milieu entre le reproche et la prière.

— Soyez donc sages, Roland et Blanche, mes enfants ! dit ma mère, qui suspendit son travail et les menaça de son aiguille. Elle piqua même légèrement l’épaule du capitaine.

— *Rem ACU tetigisti*^[2], ma chère, dit mon père empruntant en cette occasion le calembour de Cicéron. Et maintenant tout ira comme sur du velours. Je dis donc que les livres, pris indistinctement, ne sont pas des remèdes pour les maladies et les afflictions de l’âme. Il faut tout un monde de science pour s’en servir convenablement. J’ai connu des personnes qui, dans un grand chagrin, avaient recours à un roman, au livre à la mode. Autant vaudrait prendre un verre d’eau de roses contre la peste ! Une lecture frivole n’est pas ce qui convient à un cœur accablé sous le poids de la douleur. On m’a raconté que Goethe, lorsqu’il eut perdu son fils, se mit à étudier une science nouvelle pour lui. Ah ! Goethe était un médecin qui savait ce qu’il lui fallait. Dans une douleur comme celle-là, vous ne pouvez pas chatouiller et divertir votre esprit ; il faut l’arracher, l’abstraire, l’absorber, le plonger dans un abîme, l’égarer dans un labyrinthe. C’est pourquoi, dans les irrémédiables chagrins de l’âge mûr et de la vieillesse, je recommande l’étude sérieuse et suivie d’une science qui occupe tout le raisonnement. C’est une contre-irritation. Amenez le cerveau à agir sur le cœur. Si la science est trop ardue, car nous n’avons pas tous la tête mathématicienne, il faut prendre quelque chose qui soit à la portée d’intelligences plus humbles, mais qui pourtant occupe suffisamment l’esprit le plus élevé... comme une langue étrangère, le grec, l’arabe, le scandinave, le chinois ou le gallois.

« Si l’on a perdu sa fortune, il faut que la dose s’applique moins directement à l’intelligence ; et dans ce cas j’administrerais quelque chose d’élégant et de cordial. Le cœur est déchiré et écrasé par la perte d’une personne qu’on aimait, tandis que c’est plutôt la tête qui souffre d’une perte d’argent. Ici nous trouvons que les poètes sont un remède très-précieux. Remarquez, en effet, que les poètes du génie le plus grand et le plus vaste ont en eux deux hommes séparés, tout à fait distincts l’un de l’autre : l’homme d’imagination et l’homme pratique. Et cet heureux mélange de ces deux hommes convient aux maladies de l’âme, qui est moitié imagination et

moitié pratique. Homère, tantôt perdu au milieu des divinités, tantôt occupé des détails les plus minutieux de la vie domestique, Homère est le vrai *poète de circonstance*, ainsi que Gray l'a finement surnommé ; et il a assez d'imagination pour séduire et flatter le plus borné des hommes, et pour lui faire oublier quelque temps cette place du pupitre que peut couvrir le livre de son banquier. Il y a encore Virgile, bien au-dessous d'Homère, il est vrai,

... Virgile le sage,
Dont le vers monte haut, mais ne saurait voler,

comme dit Cowley. Cependant Virgile a encore assez de génie pour avoir en lui les deux hommes, pour vous conduire aux champs, où non-seulement vous entendez le chalumeau des bergers et le bourdonnement des abeilles, mais où vous apprenez encore à tirer le meilleur profit de la terre et de la vigne. Il y a Horace, un charmant homme du monde, qui pleurera avec vous la perte de votre fortune, qui ne dépréciera jamais les douces jouissances de la vie, mais qui vous montrera cependant que l'homme peut être heureux avec un *vile modicum* ou des *parva rura*. Il y a Shakspeare qui, plus que tous les autres poètes, a cette dualité mystérieuse du sens commun et de l'imagination la plus sublime. Il y en a une foule d'autres qu'il serait inutile de nommer, et qui, si vous vous adressez doucement et tranquillement à eux, ne vous diront pas, comme un déraisonnable stoïcien, que vous n'avez rien perdu, mais vous feront sortir insensiblement de ce monde, de ses épreuves et de ses adversités, et vous auront entraînés dans un autre monde avant que vous sachiez où vous êtes... dans un monde où vous serez le bienvenu, quoique de vos arpents perdus vous n'emportiez pas plus de terre que ce qui aura pu s'en attacher à la semelle de vos souliers.

« Pour les hypocondriaques et les hommes rassasiés de tout, est-il rien de mieux qu'un gai voyage, surtout un de ces voyages primitifs, merveilleux, semés de légendes et qui vous font traverser des pays inconnus ? Comme ils délassent l'esprit ! Comme ils vous arrachent au train de vie monotone où vous êtes enseveli ! Regardez, avec Hérodote, la jeune Grèce naissant à la vie, ou le vieil Orient s'écroulant déjà en ruines gigantesques. Ou bien suivez Carpini et Rubruquis en Tartarie ; vous rencontrerez avec eux les chariots de Zagathai chargés de maisons, et vous croirez qu'une grande ville s'avance vers vous^[3]. Contemplez ce vaste empire des sauvages Tartares, où les descendants de Genghis se multiplient et se répandent sur

l'immensité d'un désert aussi vaste que l'Océan. Embarquez-vous avec les premiers voyageurs du Nord, et pénétrez au cœur de l'hiver parmi les serpents de mer et les ours, et les morses à figure humaine munie de défenses. Que pensez-vous de Colomb, de l'indomptable Cortez, et du royaume de Mexico, et de la ville d'or des Péruviens, et de l'audacieux et brutal Pizarre ? et des Polynésiens semblables aux anciens Bretons ? et des Indiens d'Amérique et des insulaire ? de la mer du Sud ? Comme un régime pareil doit rendre vos hypocondriaques pétulants, et jeunes, et aventureux, et fringants !

« Puis contre ce vice de l'âme, que j'appelle sectarianisme, non pas dans le sens religieux du mot, mais dans le sens de ces préjugés étroits et mesquins qui vous font haïr votre voisin parce qu'il aime les œufs durs, tandis que vous les préférez à la coque ; contre ces commérages indiscrets et médisants sur les affaires d'autrui ; contre ceux qui cherchent à vous faire croire que le ciel et la terre vont se confondre parce qu'un balai aura emporté une toile d'araignée que vous aviez laissé obscurcir la fenêtre de votre cerveau, quel large, quel généreux et doux apéritif qu'un cours d'histoire (je vous demande pardon, mon amie) ! Comme cela dissipe les vapeurs de la tête ! et beaucoup mieux que l'ellébore avec laquelle les vieux médecins du moyen âge vous purgeaient le cerveau. Au milieu de ce grand tourbillon, de ces orages qui bouleversent les royaumes et les empires, les races et les siècles, combien votre âme s'élève au-dessus de cette animosité mesquine et fébrile contre John Styles, au-dessus de cette misérable idée que tout le monde doit s'intéresser à vos griefs contre Tom Stokes et sa femme !

« Vous voyez que je ne puis indiquer que quelques ingrédients de cette magnifique pharmacie. Ses ressources sont illimitées, mais il faut s'en servir avec la plus scrupuleuse discrétion. Je me rappelle avoir guéri, avec un cours de géologie, un veuf inconsolable qui refusait obstinément tout autre médicament. Je le plongeai profondément dans le gneiss et le mica-schiste. Lorsque nous fûmes arrivés aux premières couches, je laissai les humeurs aqueuses des yeux se répandre sur des masses de cristaux qui se refroidissaient ; et quand je le fis pénétrer dans la période tertiaire, parmi les craies de transition de Maestricht et les marnes conchifères de Gosau, il était prêt à prendre une nouvelle femme. Ma chère Kitty, il n'y a pas là de

quoi rire ! Je fis une cure non moins remarquable dans la personne d'un jeune étudiant de Cambridge qui se destinait à l'état ecclésiastique, lorsqu'il fut pris tout à coup d'un accès de philosophie accompagné de frissons, pour avoir voulu traverser à gué les profondeurs de Spinoza. Aucun des théologiens que j'essayai d'abord ne lui fit de bien ; aussi je m'adressai ailleurs et lui administrai doucement les chapitres sur la foi, du livre d'Abraham Tucker, que vous devriez lire, Sisty. Puis, je lui fis avaler de fortes doses de Fichte ; après quoi je lui fis prendre les métaphysiciens écossais, et lui recommandai quelques plongeurs dans le transcendantalisme de certains Allemands. L'ayant convaincu que la foi n'est pas un état antiphilosophique de l'âme, et qu'il pouvait croire sans compromettre sa raison, car il était très-infatué de sa raison, je lui fis prendre mes théologiens, qu'il était désormais en état de digérer. Et depuis cette époque, sa constitution théologique est devenue si robuste, qu'il a déjà consommé deux cures et un doyenné !

« J'ai conçu un plan de bibliothèque dont les compartiments, au lieu d'être intitulés : *Philologie, Sciences naturelles, Poésie*, etc., porteraient les noms des maladies du corps et de l'âme que peuvent guérir les ouvrages qu'ils contiennent, depuis une grande calamité ou les douleurs de la goutte jusqu'à un accès de spleen ou un catarrhe. Pour cette dernière maladie, on prend une lecture légère avec une tisane de petit-lait et de l'eau d'orge. Mais, continua mon père plus gravement, lorsqu'un chagrin, qui est encore réparable, s'empare de votre esprit comme une monomanie ; lorsque vous vous imaginez, parce que le ciel vous a refusé ceci ou cela vers quoi vous aviez tourné votre cœur, que toute votre vie doit être stérile ; oh ! alors, traitez-vous par la biographie, celle des grands hommes et des hommes vertueux. Voyez combien un chagrin tient peu de place dans une vie. Peut-être a-t-on à peine consacré une page à une douleur semblable à la vôtre. Voyez comme la vie sort triomphante de cette épreuve ! Vous croyez avoir l'aile brisée ! bah ! ce n'est qu'une plume de froissée. Voyez combien la vie occupe encore de feuillets après celui-là ! Cette vie est un composé de faits positifs étrangers à la région des chagrins et des souffrances, et qui s'enchaîne à l'existence du monde. Oui, la biographie est le vrai remède en ce cas. Roland, vous disiez que vous feriez l'essai de ma prescription. La voici. »

Et mon père tendit un livre au capitaine. Mon oncle y jeta un coup d'œil et lut : *Vie du révérend Robert Hall*.

« Frère, c'était un dissident, et, Dieu merci ! je suis dévoué à l'Église et à l'État.

— Robert Hall fut un brave, un vrai soldat du grand capitaine ! » répondit adroitement mon père.

Roland porta machinalement son index à son front selon l'usage militaire, et salua respectueusement le livre.

« J'en ai un autre exemplaire pour vous, Pisistrate. C'est le mien que j'ai prêté à Roland. Celui-ci, que j'ai acheté pour vous aujourd'hui, vous le garderez.

— Je vous remercie, dis-je avec indifférence, ne voyant pas quel grand bien pourrait me faire la *Vie de Robert Hall*, ni pourquoi le même remède convenait également au vieil oncle battu par la tempête, et au neveu qui n'avait pas encore vingt ans.

— Je n'ai rien dit, reprit mon père en inclinant légèrement son large front, je n'ai rien dit du Livre des livres, parce que c'est le *lignum vitæ*, le remède cardinal pour tous les maux. Les autres livres ne sont que des auxiliaires. Vous pouvez vous rappeler, ma chère Kitty, m'avoir entendu dire, auparavant, que nous ne pouvons jamais maintenir notre système en bon état, si nous ne posons au milieu du grand centre ganglionique, d'où les nerfs portent sa douce et salutaire influence à travers toute la machine... LE SACHET DE SAFRAN ! »

CHAPITRE VI.

Le lendemain matin après le déjeuner, je prenais mon chapeau pour sortir, lorsque mon père, me regardant et voyant à mes traits fatigués que je

n'avais pas dormi, me dit doucement :

« Mon cher Pisistrate, vous n'avez pas encore essayé mon remède.

— Quel remède ?

— Robert Hall.

— Non vraiment, pas encore, dis-je en souriant.

— Essayez-le, mon fils, avant de sortir. Soyez persuadé que votre promenade vous sera beaucoup plus agréable ensuite. »

J'avoue que je n'obéis pas sans une certaine répugnance. Je retournai à ma chambre et m'assis résolûment à ma tâche.

Y a-t-il parmi vous, mes lecteurs, quelqu'un qui n'ait pas lu la *Vie de Robert Hall* ? À celui-là je dirai, en me servant des propres termes du grand capitaine Cuttle : *Si vous la trouvez, prenez-en connaissance*. Quelle que soit votre opinion en théologie, que vous soyez Épiscopal, Presbytérien, Anabaptiste, Pédobaptiste, Indépendant, Quaker, Unitaire, Philosophe, ou Libre-Penseur, procurez-vous Robert Hall ! Oui, s'il existe encore sur la terre des descendants de ces grandes hérésies qui firent tant de bruit dans leurs temps, des hommes qui croient, avec Saturnin, que le monde fut créé par sept anges ; ou avec Basilide, qu'il y a autant de cieux que de jours dans l'année ; ou avec les Nicolaïtes, que les femmes doivent être communes à tous les hommes (cette secte est encore florissante, surtout dans la république rouge) ; ou avec les Gnostiques, leurs successeurs, qu'il faut croire en Jaldaboath ; ou avec les Carpacratien, que le monde est l'œuvre du diable ; ou avec les Cérinthiens, les Ébionites et les Nazarithes, que la femme de Noé s'appelait Ouria, et qu'elle mit le feu à l'arche ; ou avec les Valentiniens, que trente *Æons*, siècles ou mondes, naquirent du mâle Abîme et de la femelle Silence ; ou avec les Marcites, les Colarbasiens et les Héracléonites, que cette sotte histoire des *Æons*, de M. Abîme et de M^{me} Silence est la vérité même ; ou avec les Caïnites, qu'il faut honorer Judas parce que, en trahissant notre Sauveur, il prévoyait tout le bien qui en résulterait pour l'humanité ; ou avec, les Séthites, que Seth était une partie de la substance divine ; ou avec les Archontiques, les Ascothyptes, les Cerdoniens, les Marcionites, les disciples d'Apelle, de Sévère (ce Sévère disait que le vin avait été inventé par Satan !) et de Tatien, que tous les descendants d'Adam sont irrévocablement damnés, à l'exception d'eux-

mêmes (il y a certainement encore de ces gens-là) ; ou avec les Cataphrygiens, qui furent aussi appelés Tascodragytes, qu'il faut se fourrer l'index dans le nez pour faire preuve de dévotion ; ou avec les Pépuziens, les Quintiliens et les Artotyrites, que... mais peu importe ! Si je voulais énumérer toutes les folies des hommes qui ont cherché la vérité, je n'arriverais jamais à la fin de mon chapitre, ni à Robert Hall. Donc, que tu sois orthodoxe ou hétérodoxe, lecteur, procure-toi la *Vie de Robert Hall*. C'est la vie d'un homme que l'humanité tout entière gagnerait à étudier.

J'avais achevé la lecture de cette biographie, qui n'est pas longue, et je méditais sur ce que j'avais lu, lorsque j'entendis dans l'escalier la jambe de bois du capitaine. J'ouvris la porte. Il entra, le livre à la main, et je le reçus debout, également le livre à la main.

« Eh bien, jeune homme, dit Roland en s'asseyant ; le remède vous a-t-il fait du bien ?

— Oui, mon oncle, un grand bien.

— Et à moi aussi ! Par Jupiter ! Sisty, ce Hall était un fameux homme. Je suis curieux de savoir si la médecine a passé par les mêmes canaux chez nous deux. Dites-moi d'abord comment elle a agi sur vous.

— *Imprimis* donc, mon oncle, il me semble qu'un livre tel que celui-là doit faire du bien à tous ceux qui, comme nous, mènent la vie ordinaire du monde, parce qu'il nous introduit dans un cercle dont je soupçonne que nous connaissions fort peu de chose. Nous voyons là un homme qui s'attache directement à un but céleste, et qui dirige toutes ses facultés vers ce seul but ; qui cherche à rendre son âme aussi parfaite que possible, afin de faire le bien sur la terre et d'arriver au ciel ; un homme qui s'occupe d'un devoir sublime, qui ne vit que d'une vie spirituelle, et qui est si rempli de la conscience de son immortalité et si fort du lien qui unit l'homme à Dieu, que, sans aucune affectation de stoïcisme, sans être insensible à la douleur (car son tempérament nerveux devait même la lui faire ressentir plus vivement), il goûte cependant un bonheur tout à fait indépendant de ce monde. Il est impossible de ne pas tressaillir d'une admiration qui vous élève et vous inspire une crainte respectueuse, en lisant cette solennelle consécration de lui-même à Dieu. Cette offrande de son âme et de son corps, de son temps, de sa santé, de sa réputation, de ses talents, au Principe

divin et invisible du bien, nous fait tout à coup apercevoir la vanité de nos projets et de nos espérances, et nous réveille de cet égoïsme qui exige tout et ne veut céder en rien. Mais ce livre a surtout fait vibrer la corde sensible de mon cœur par ce trait caractéristique, que mon père dit appartenir à toutes les biographies. C'est une vie remarquablement remplie par de grandes études, de grandes pensées et de grandes actions ; et pourtant, ajoutai-je en rougissant, combien ces sentiments qui ont exercé sur moi leur tyrannie et qui m'ont fait paraître le monde vide et désert tiennent peu de place dans cette vie ! Ce n'est pas que cet homme ait mené la vie froide et austère d'un ascète ; il est facile de voir qu'il avait une sensibilité remarquable et de vives affections, mais avec cela une volonté puissante et la passion de toutes les natures vigoureuses. Oui, je comprends mieux à présent ce que doit être l'existence de l'homme !

— Tout cela est fort bien dit, répliqua le capitaine ; mais ce n'est pas cela qui m'a frappé. Ce que j'ai vu dans ce livre, c'est le courage. J'y ai vu une pauvre créature se roulant par terre au milieu des plus horribles souffrances, torturée depuis son enfance jusqu'à sa mort par une maladie mystérieuse et incurable, une maladie qui est représentée comme un *appareil intérieur de torture* ; et cet homme, grâce à son héroïsme, fait plus que la supporter ; il la met hors de pouvoir de l'affecter, et, je cite le passage, *quoique son sort fût de souffrir continuellement, jour et nuit, néanmoins une vive satisfaction était la compagne de son existence*. Robert Hall m'a donné une leçon, à moi vieux soldat qui me croyais au-dessus de toute leçon ; il m'a donné une leçon de courage, au moins. Et lorsque je suis arrivé à ce passage, où, dans les terribles paroxysmes qui précèdent la mort, il dit : *Je ne me suis pas plaint, n'est-ce pas, monsieur ? Je ne veux pas me plaindre !* lorsque je suis arrivé à ce passage, j'ai tressailli et je me suis écrié : « Roland de Caxton, tu as été un couard ! et si tu avais eu ce que tu méritais, tu aurais été cassé et chassé du régiment au son du tambour, il y a longtemps déjà ! »

— Après tout, mon père n'avait donc pas si grand tort ; il a bien pointé ses canons et tiré un bon coup.

— Il a dû les pointer de six à neuf degrés au-dessus de la crête du parapet, reprit mon oncle d'un air rêveur, ce qui est, je crois, la meilleure hauteur pour les boulets et obus, quand il s'agit d'abattre quelques travaux de défense.

— Alors, capitaine, le sac sur le dos ; et en avant, marche !

— Par le flanc droit... front ! s'écria mon oncle, droit comme une colonne.

— Et ne regardons pas en arrière, si nous pouvons nous en empêcher.

— Attaquons l'ennemi de face. Allons, gardes, chargez !

— L'Angleterre attend de chacun qu'il fasse son devoir !

— Un cyprès ou un laurier ! » s'écria mon oncle en brandissant le livre au-dessus de sa tête.

CHAPITRE VII.

Je sortis pour voir Francis Vivian ; car, en quittant M. Trévanion, je n'étais pas sans inquiétude sur l'avenir de mon nouvel ami. Mais Vivian n'était pas chez lui, et je flânai dans les faubourgs de l'autre côté de la rivière, songeant sérieusement à ce que j'avais de mieux à faire. En abandonnant le poste que j'occupais, je renonçais à un avenir beaucoup plus brillant, à une fortune beaucoup plus rapide que je ne pouvais espérer en avoir dans toute autre carrière. Je sentais aussi qu'il fallait, si je voulais rester ferme dans ma résolution, entreprendre quelque travail sérieux et continu. Mes pensées revinrent à l'Université ; et la paix de ses cloîtres, qui m'avait paru si triste et si monotone avant que j'eusse été aveuglé par l'éclat du monde de Londres, avant que le chagrin eût un peu émoussé le tranchant de mes désirs et de mes espérances, revêtit alors à mes yeux un aspect plus séduisant. J'y voyais ce dont j'avais surtout besoin : un nouveau théâtre, une arène nouvelle, un retour partiel vers l'enfance, le repos pour des passions prématurément excitées, une nouvelle direction dans laquelle pourrait s'exercer l'activité de mon intelligence.

Je n'avais pas perdu mon temps à Londres ; j'y avais conservé, sinon l'habitude d'études purement classiques, au moins celle de l'application au travail ; j'avais aiguisé mon jugement et augmenté mes ressources intellectuelles. Je résolus donc de parler à mon père en rentrant à la maison. Mais je trouvai qu'il m'avait prévenu ; et lorsque je rentrai, ma mère me fit monter l'escalier qui conduisait à sa chambre. Avec un sourire excité par mon sourire, elle me dit que son Austin et elle avaient pensé qu'il vaudrait mieux pour moi quitter Londres dès que cela serait possible ; que mon père pouvait se passer quelques mois de la bibliothèque du Muséum ; que le bail de notre logement expirait dans quelques jours ; que l'été était avancé, la ville triste, la campagne magnifique. Bref, nous devions retourner à la maison. Là, je pourrais me préparer pour Cambridge jusqu'à la fin des grandes vacances. Ma mère ajouta en hésitant, et après une préface insinuante, que mon père, dont le revenu ne lui permettait guère de payer la pension nécessaire, comptait sur moi pour le soulager de ce fardeau en obtenant bientôt une bourse. Je sentis combien il y avait de tendresse prévoyante dans tout cela, même dans cette allusion à une bourse qui devait exciter mes facultés et m'éprouver par de nouveaux motifs d'ambition. Je n'étais pas moins charmé que reconnaissant.

« Mais le pauvre Roland, dis-je, et la petite Blanche ! viendront-ils avec nous ?

— Je crains que non, car Roland désire revoir sa tour ; et il sera en état de partir dans un jour ou deux.

— Ne pensez-vous pas, ma chère mère, que, de manière ou d'autre, ce fils perdu n'est pas étranger à la maladie de Roland, et que cette maladie est autant morale que physique ?

— Je n'en doute pas, Sisty. Ce jeune homme doit avoir bien mauvais cœur !

— Mon oncle paraît avoir abandonné tout espoir de le trouver à Londres ; sans cela, malgré sa maladie, je suis sûr que nous n'eussions pu le retenir dans la chambre. Il retourne donc à sa vieille tour ! Pauvre oncle, il doit bien s'ennuyer là ! Il faudra tâcher de lui faire une visite. Blanche parle-t-elle de son frère ?

— Non, car il paraît qu'ils n'ont pas vécu longtemps ensemble ; dans tous les cas elle ne s'en souvient pas. Qu'elle est charmante ! Sa mère a dû être bien belle !

— Oui, c'est une belle enfant, quoique sa beauté ait un caractère étrange. Quels grands yeux ! Et puis elle est si affectueuse ! elle aime bien Roland comme on doit aimer son père. »

Ici la conversation tomba.

Nos plans ainsi arrêtés, je n'avais pas de temps à perdre pour voir Vivian et prendre quelques arrangements pour son avenir. Ses manières avaient beaucoup perdu de leur brusquerie et je croyais pouvoir m'aventurer à le recommander personnellement à Trévanion. Je savais, après ce qui s'était passé, que Trévanion se ferait un devoir de m'obliger, et je résolus de consulter mon père à ce sujet. Jusqu'alors je n'avais pas trouvé ni fait naître l'occasion de parler de Vivian à mon père ; il avait été si occupé ! et puis, s'il m'avait proposé de lui présenter mon nouvel ami, quelle réponse aurais-je pu lui donner au lieu des cyniques objections de Vivian ? Mais comme nous allions partir, cette dernière considération perdait son importance.

Le savant n'était plus entièrement absorbé par ses livres, et j'épiaï le moment où il se rendait au Muséum. Glissant alors mon bras sous celui de mon père, je lui dis en quelques mots, et tout en cheminant, comment j'avais fait cette singulière connaissance et quelle était ma position actuelle à son égard. Cette histoire n'intéressa pas mon père autant que je l'avais espéré, et il ne comprit pas toutes les complications du caractère de Vivian. Comment aurait-il pu les comprendre ? Il me répondit brièvement :

« Il me semble qu'un jeune homme, qui n'a sans doute pas six pence vaillant et dont l'éducation est si imparfaite, ne trouvera dans Trévanion qu'une ressource temporaire et incertaine. Parlez de lui à votre oncle Jack. Je suis sûr qu'il pourra lui trouver une place, peut-être celle de correcteur dans une imprimerie ou de sténographe de quelque journal, s'il est capable de la remplir. Si vous voulez lui assurer une position, donnez-lui quelque chose de régulier et de stable. »

Sur ce, mon père laissa là ce sujet et entra dans le Muséum.

Correcteur d'imprimerie, sténographe de journal, un jeune homme ambitieux, vain et arrogant comme Francis Vivian, qui ne se contentait déjà

plus de gants de chevreau et d'un cabriolet ! Il ne fallait pas espérer qu'il y consentît ; et je me dirigeai vers son logis, embarrassé et inquiet. Je trouvai Vivian chez lui, oisif, debout à sa fenêtre, les bras croisés, et plongé dans une rêverie si profonde qu'il ne s'aperçut de mon entrée que lorsque je lui eus touché l'épaule.

« Ah ! dit-il alors avec un de ses soupirs courts, vifs, impatients, je croyais que vous m'aviez abandonné et oublié ; mais vous avez l'air pâle, exténué. On dirait que vous avez maigri depuis ces quelques jours.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, Vivian. Je suis venu pour vous parler de vous. J'ai quitté Trévanion. Il est décidé que j'entre à l'Université... et nous partons tous sous peu de jours.

— Sous peu de jours ! Tous ! qui sont ces tous ?

— Ma famille : père, mère, oncle, cousine et moi-même... Mais, mon cher ami, songeons maintenant à ce que nous pouvons faire de mieux pour vous. Je puis vous présenter à Trévanion.

— Ah !

— Mais Trévanion est un homme rude et difficile, quoique excellent ; et comme il change souvent de travaux, il se pourrait que, dans un mois ou deux, il n'eût plus rien à vous donner. Vous m'avez dit que vous vouliez travailler. Ne vous plaindriez-vous pas si votre travail ne pouvait plus se faire en gants de chevreau ? Il y a des jeunes gens qui sont arrivés bien haut dans le monde et qui ont commencé, c'est une chose bien connue, par être sténographes dans le journalisme. C'est un emploi honorable, fort recherché, et difficile à obtenir. Je crois cependant... »

Vivian m'interrompt brusquement.

« Je vous remercie mille fois ; mais ce que vous me dites là me confirme dans une résolution que j'avais prise avant votre arrivée. Je veux me réconcilier avec ma famille et retourner à la maison.

— Oh ! que cela me fait de plaisir ! que c'est sage à vous ! »

Vivian se détourna tout à coup.

« Vos tableaux de la vie de famille et de la paix domestique, dit-il, m'ont séduit, vous le voyez, plus que vous ne pensiez. Quand partez-vous ?

— Au commencement de la semaine prochaine, je crois.

— Sitôt ! reprit Vivian d'un air rêveur. Eh bien ! peut-être vous demanderai-je de me présenter à M. Trévanion ; car, qui sait ? nous pouvons nous brouiller une seconde fois, ma famille et moi. Mais j'y réfléchirai. Il me semble vous avoir entendu dire que ce Trévanion était un très-ancien ami de votre père ou de votre oncle ?

— Oui, de tous les deux ; ou plutôt c'est lady Ellinor qui est leur ancienne amie.

— Par conséquent on prendrait en considération votre recommandation. Mais peut-être n'en aurai-je pas besoin. Ainsi vous avez quitté, volontairement quitté une position qui devait être plus agréable, à mon avis, qu'un logement au collège. Pourquoi l'avez-vous quittée ? »

Et Vivian fixa sur mes yeux ses regards pénétrants.

« Je n'étais là que pour un temps, pour un essai, répondis-je évāsivement ; j'étais là comme en nourrice jusqu'à ce que *Alma mater* m'ouvrît les bras... et elle devrait bien être *alma* (nourrissante) pour le fils de mon père. »

Vivian ne parut pas satisfait de mon explication ; mais il ne m'interrogea pas davantage. Il fut même le premier à détourner la conversation, et causa même avec plus de cordialité que de coutume. Il s'informa de nos projets de famille, des probabilités de notre retour à Londres, et tira de moi la description de notre Tusculum champêtre. Il fut calme et paisible, et je crus même voir une ou deux fois une larme dans ses yeux brillants. Nous nous quittâmes en nous donnant des marques d'une amitié plus vive et plus tendre qu'auparavant ; car le ciment de la cordialité avait manqué jusqu'alors à notre singulière intimité, où l'un refusait toute confiance, et où l'autre mêlait la défiance et la crainte avec l'intérêt et une admiration compatissante.

Ce même soir, avant qu'on apportât les lumières, mon père se tourna vers moi et me demanda brusquement si j'avais vu mon ami, et ce qu'il comptait faire.

« Il compte retourner dans sa famille, » répondis-je.

Roland, qui avait paru s'endormir, tressaillit avec inquiétude.

« Qui est-ce qui retourne dans sa famille ? demanda le capitaine.

— Il faut que vous sachiez, dit mon père, que Sisty a pêché un ami sur le compte duquel il n'est pas en état de donner des renseignements capables de satisfaire un policeman, et qu'il croit cependant devoir protéger.

— Vous êtes heureux, Sisty, qu'il ne vous ait pas vidé les poches ; mais j'ose dire qu'il l'a fait. Quel est son nom ?

— Vivian, Francis Vivian.

— Un beau nom, un nom de Cornouailles, dit mon père. Les uns le font venir des Romains : *Vivianus* ; les autres d'un mot celtique qui signifie...

— Vivian ! interrompit Roland, Vivian ! je me demande si c'est le fils du colonel Vivian.

— C'est certainement le fils d'un homme comme il faut, répliquai-je ; mais il ne m'a jamais rien dit de sa famille ni de ses parents.

— Vivian, répéta mon oncle, pauvre colonel Vivian ! Ainsi le jeune homme retourne auprès de son père. Je ne doute pas que ce ne soit le même. Ah !

— Que savez-vous du colonel Vivian, ou de son fils ? lui demandai-je. Dites-le-moi, je vous prie ; je m'intéresse tant à ce jeune homme !

— Je ne sais rien ni de l'un ni de l'autre que par les bruits qui courent, répondit mon oncle avec un peu d'humeur. J'ai entendu dire que le colonel Vivian, un excellent officier et un homme d'honneur, avait eu... »

Ici la voix de Roland fut prise d'un tremblement douloureux.

« Avait eu beaucoup de chagrin à cause de son fils, qu'il avait détourné, presque encore enfant, d'un mariage déshonorant, et qui avait fui la maison paternelle pour aller en Amérique, pensait-on... Cette histoire m'affecta vivement alors, » ajouta mon oncle en s'efforçant de parler avec calme.

Nous gardâmes tous le silence, car nous sentions pourquoi Roland était si troublé, et pourquoi la douleur du colonel Vivian l'avait si fort touché. Un malheur semblable rend frères deux hommes qui ont été jusque-là tout à fait étrangers l'un pour l'autre.

« Vous dites donc qu'il retourne dans sa famille ? J'en suis bien heureux ! » dit bravement le vieux soldat, qui enviait le bonheur du colonel Vivian.

On apporta les lumières, et, deux minutes après, l'oncle Roland et moi nous étions assis à côté l'un de l'autre ; et je lisais par-dessus son épaule, et son doigt était posé sur ce passage qui l'avait surtout frappé : *Je ne me suis pas plaint, n'est-ce pas, monsieur ? Je ne veux pas me plaindre !*

-
1. ↑ Ce passage indique l'époque où fut composé ce livre (1848).
 2. ↑ Jeu de mots de Cicéron au sujet d'un sénateur qui était fils d'un tailleur : « Tu as touché la chose avec une aiguille, *acu*. » Cette locution proverbiale revient à notre expression française : Toucher la chose du doigt.
 3. ↑ RUBRUQUIS, sect. XII.

DIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les conjectures de mon oncle au sujet de la famille de Francis Vivian me parurent une découverte positive. Il était très-vraisemblable que, se voyant contrarié dans un amour opiniâtre que nul père n'aurait sanctionné, ce jeune homme volontaire s'était irrité et jeté seul au milieu du monde.

Cette explication m'était d'autant plus agréable, qu'elle éclaircissait tout ce qui paraissait moins honorable dans le mystère dont s'entourait Vivian. Je n'aurais pu m'habituer à croire qu'il eût commis quelque action basse et criminelle, encore que je pensasse qu'il avait été coupable par légèreté. Il était naturel que le caractère équivoque de la société au milieu de laquelle il s'était lancé, voyageur sans amis, n'eût pas révolté son esprit plein d'audace et de curiosité et son caractère aventureux ; mais il était naturel aussi que les habitudes résultant d'une naissance distinguée, et cette éducation muette que les Anglais de bonne famille reçoivent ordinairement dès le berceau, eussent préservé son honneur à travers toutes les vicissitudes. L'orgueil, les préjugés, les défauts des gens bien nés, avaient assurément conservé chez lui toute leur force ; pourquoi les qualités meilleures n'auraient-elles pas de même survécu en lui, quoique momentanément étouffées ? Je me sentais reconnaissant envers Dieu de ce que Vivian retournait dans un élément où il pourrait purifier son esprit, et se mettre en état de rentrer dans la sphère à laquelle il appartenait ; je me sentais reconnaissant aussi de ce que nous pourrions nous revoir, et de ce que notre demi-intimité se pourrait changer en bonne et franche amitié.

Ce fut avec ces pensées que je pris mon chapeau le lendemain matin pour me mettre à la recherche de Vivian, et juger si nous avions trouvé le vrai fil,

lorsqu'un bruit assez rare à notre porte nous fit tressaillir. C'était le coup frappé par le facteur de la poste. Mon père était au Muséum ; ma mère avait une conférence importante avec M^{me} Primmins, ou s'occupait avec elle des préparatifs de notre prochain départ ; Roland, Blanche et moi, nous étions au salon.

« La lettre n'est pas pour moi, dit Pisistrate.

— Ni pour moi, j'en suis sûr, » dit le capitaine.

Mais la servante entra et le confondit, car la lettre était pour lui. Il la prit avec étonnement et d'un air soupçonneux, comme Glumdalclitch prit Gulliver, ou comme, si nous sommes naturalistes, nous prenons une chose inconnue dont nous ne sommes pas bien sûrs de n'être pas mordus ou piqués.

Ah ! elle vous a piqué ou mordu, capitaine Roland, car vous avez tressailli, vous avez changé de couleur ; vous étouffez un cri en brisant le cachet, vous respirez à peine en la lisant ! La lettre paraît courte, mais vous êtes longtemps à la lire, parce que vous la recommencez plusieurs fois. Puis vous la pliez ; vous la froissez, vous la mettez dans la poche de côté de votre habit ; vous regardez autour de vous comme un homme qui se réveille d'un rêve. Est-ce un rêve de douleur ou de plaisir ? En vérité, je ne puis deviner ; car on ne voit sur ce visage d'aigle ni douleur ni plaisir, mais plutôt de la crainte, de l'agitation, de l'égarement. Toutefois ces yeux sont brillants, et un sourire se dessine sur cette lèvre de fer.

J'ai dit que mon oncle regarda autour de lui ; il demanda précipitamment sa canne et son chapeau, et se mit à boutonner son habit sur sa large poitrine, quoique le jour fût assez chaud pour faire déboutonner tous les habits.

« Vous n'allez pas sortir, mon oncle ?

— Si fait, si fait.

— Mais êtes-vous assez fort ? Permettez que je vous accompagne.

— Non, jeune homme, non ! Blanche, venez ici. » Il prit l'enfant dans ses bras, la contempla avec anxiété et l'embrassa. « Vous ne m'avez jamais fait de chagrin, Blanche. Dites : *Que Dieu vous bénisse et vous protège, mon père !*

— Que Dieu bénisse et protège mon cher, mon bien cher papa ! répéta Blanche en joignant ses petites mains comme pour prier.

— Là ! cela doit me porter bonheur, Blanche, » dit gaiement le capitaine en remettant l'enfant à terre. Puis prenant la canne que lui tendait la servante, il mit résolûment son chapeau sur sa tête et sortit vivement.

De la fenêtre, je le vis descendre la rue aussi joyeux que s'il se fût agi d'assiéger Badajoz.

« Oui, Dieu te protège ! » m'écriai-je involontairement.

Et Blanche s'empara de ma main, et me dit de son air le plus charmant (car elle en avait plusieurs, tous charmants) : « Je voudrais que vous vinssiez avec nous, cousin Sisty, pour m'aider à aimer papa. Pauvre papa ! il a besoin de nous deux ; il a besoin de tout l'amour que nous pouvons lui donner !

— C'est vrai, ma chère Blanche ; et je trouve que nous avons bien tort de ne pas demeurer tous ensemble. Votre papa ne devrait pas aller à sa tour, qui est au bout du monde ; il devrait venir dans notre gentille petite maison, où il y a un jardin rempli de fleurs dont vous seriez la *reine de mai*, depuis mai jusqu'en novembre ; sans parler d'un canard qui a plus d'esprit qu'aucune des créatures de ces fables que je vous ai données l'autre jour, »

Blanche se mit à rire et à battre des mains. « Oh ! que ce serait gentil ! » s'écria-t-elle. Mais ici elle s'arrêta, puis ajouta gravement : « Mais voyez-vous, il n'y aurait pas la tour pour aimer papa ; et je suis sûre que la tour doit l'aimer beaucoup, parce qu'il l'aime tendrement, lui. »

Ce fut à mon tour de rire.

« Je vois ce que c'est, petite sorcière ! vous voudriez nous amener à force de caresses à aller demeurer avec vous et les chouettes ! Pour ma part, j'y consens de tout mon cœur.

— Sisty, reprit Blanche avec une effrayante solennité, savez-vous la pensée qui m'est venue ?

— Non, mademoiselle. Qu'est-ce donc ? quelque chose de bien noir, de bien horrible, d'après ce que je puis juger ; vous avez l'air si sérieux !

— Eh bien ! j'ai pensé, continua Blanche sur le même ton solennel, et sans que la moindre rougeur vînt colorer ses joues, j'ai pensé que je

deviendrais votre petite femme ; et de cette manière nous demeurerons tous ensemble. »

Blanche ne rougit pas ; mais quant à moi je rougis.

« Demandez-moi cela dans dix ans, si vous l'osez, impudente petite créature ! Et maintenant courez auprès de M^{me} Primmins, et dites-lui de veiller sur vous, car il faut que je vous dise adieu. »

Mais Blanche ne s'éloigna pas, et sa dignité parut excessivement blessée de l'accueil que j'avais fait à son alarmante proposition ; car elle alla boudoir dans un coin et s'assit avec une grande majesté.

Je la laissai là pour me rendre chez Vivian. Il était sorti ; mais voyant des livres sur la table, et n'ayant rien à faire, je résolus d'attendre son retour. Je tenais assez du caractère de mon père pour me passer de compagnie quand j'avais des livres. À côté de quelques ouvrages plus sérieux que j'avais recommandés à Vivian, je trouvais des romans français qu'il avait pris dans un cabinet de lecture. J'eus la curiosité de les lire ; car, à l'exception des vieux romans classiques de la France, cette vaste branche de sa littérature populaire était alors nouvelle pour moi. Je fus bientôt intéressé ; mais quel intérêt !... celui qu'exciterait un cauchemar, si on pouvait l'extraire de son sommeil et se mettre à l'examiner. À côté d'une pénétration éblouissante, à côté d'une profonde connaissance de ces replis du cœur humain, dont Goethe parlait sans doute en disant quelque part (si ma mémoire ne me trompe pas et si je ne le cite pas à faux, et je ne répondrais pas que non) : « Il y a dans le cœur de tout homme quelque chose qui nous le ferait haïr, si nous pouvions le connaître ! » À côté de tout cela et de beaucoup d'autres qualités qui témoignaient d'une audace prodigieuse et d'une rare vigueur d'intelligence, quelle étrange exagération ! quelle fausse noblesse de sentiment ! quelle inconcevable perversité de raisonnement ! quelle infernale démoralisation ! L'artiste véritable est souvent obligé de nous intéresser, soit dans un roman, soit dans un drame, à un caractère vicieux et criminel, mais il ne nous fait pas moins détester le vice ou le crime ; tandis qu'ici mon intérêt se trouve sollicité non-seulement pour le scélérat (ce qui est parfaitement admissible : Macbeth et Lovelace m'intéressent beaucoup), mais encore pour la scélératesse, qu'on cherche à me faire admirer et avec laquelle on voudrait me faire sympathiser ! Ce n'était pas non plus tant la

confusion du bien et du mal dans un caractère individuel qui me choquait si fort ; mais plutôt l'aspect de toute la société représentée sous des couleurs si hideuses, que, si elles étaient vraies, ce ne serait pas vers une révolution qu'on marcherait, ce serait vers un déluge. Ce qui me révoltait, c'était la haine qu'on s'efforçait d'inspirer au pauvre contre le riche ; c'était la guerre qu'on allumait entre eux ; c'était cette basse jalousie contre toutes les supériorités, qui aime à se manifester en ne reconnaissant de vertu que sous la blouse, et en prétendant qu'un homme doit être un coquin parce qu'il appartient à cette classe de la société dans laquelle, grâce aux bienfaits de l'éducation, grâce au concours des circonstances, l'infamie est la chose la moins probable et la moins naturelle^[1]. C'était tout cela, et mille autres choses pires encore, qui bouleversait ma tête à mesure que les heures s'écoulaient et que je regardais, comme fasciné, ces chimères et ces typhons, symboles du principe de destruction. « Pauvre Vivian, m'écriai-je en me levant enfin, si tu lis ces livres avec plaisir, ou par habitude, je ne m'étonne plus que tu m'aies paru si obtus sur le juste et l'injuste. Il y a peut-être sur ton crâne une vaste cavité à l'endroit où devrait ressortir pleinement la bosse de la conscience ! » Néanmoins, pour rendre justice à ces démoniaques, grâce à leur secours pestilentiel, le temps s'était passé presque inaperçu pour moi, et je fus surpris en voyant à ma montre qu'il était déjà fort tard.

Je venais de prendre la résolution de laisser un mot d'écrit pour fixer un rendez-vous à Vivian, et de rentrer chez moi, lorsque je l'entendis frapper à la porte. C'était un coup très-caractéristique, un coup fier, impatient, irrégulier ; ce n'était pas un coup net, symétrique, harmonieux, sans prétention ; non, c'était un coup de matamore, un coup plein d'ostentation, un coup irrité et provocateur, *impiger et iracundus*.

Toutefois le pas que j'entendis dans l'escalier ne répondit pas à ce coup ; c'était un pas léger quoique ferme, lent quoique élastique.

La servante qui avait ouvert la porte avait sans doute informé Vivian de ma visite, car il ne parut pas surpris de me voir ; mais il jeta autour de la chambre ce regard précipité et soupçonneux d'un homme qui a laissé ses papiers dehors, et qui trouve assis au milieu de ses secrets sans défense quelque oisif dont la discrétion ne lui inspire pas une grande confiance. Ce regard n'était pas flatteur pour moi ; mais ma conscience était si exempte de

tout reproche, que je rejetai tout blâme sur le caractère soupçonneux de Vivian.

« Il y a trois heures au moins que je suis ici, dis-je malicieusement.

— Trois heures ! et le même regard parcourut la chambre.

— Et voici le pire secret que j’aie découvert. Je lui montrais du doigt ces Manichéens de la littérature.

— Ah ! dit-il avec insouciance, des romans français ! Je ne m’étonne pas que vous soyez resté si longtemps. Il m’est impossible de lire vos romans anglais ; je les trouve plats et insipides. Dans ceux-ci il y a la vérité et la vie !

— La vérité et la vie ! m’écriai-je tandis que mes cheveux se dressaient d’étonnement sur ma tête. Hourra donc pour le mensonge et la mort !

— Ils ne vous plaisent pas ! On ne peut pas disputer des goûts.

— Je vous demande pardon ; je trouve que votre goût est mauvais, si vous prenez réellement pour la vérité ces monstres hideux et infâmes. Pour l’amour du ciel, mon cher ami, ne pensez pas qu’en Angleterre un homme pût arriver ailleurs qu’à Old-Bailey ou Norfolk-Island, s’il réglait sa conduite d’après des idées aussi extraordinairement fausses que celles que je trouve ici.

— De combien d’années êtes-vous plus vieux que moi, demanda Vivian avec ironie, que vous jouiez ainsi le mentor et corrigiez mon ignorance du monde ?

— Vivian, ce n’est pas l’âge ni l’expérience qui parlent ici, c’est quelque chose de plus sage qu’eux : l’instinct du cœur et l’honneur d’un gentilhomme.

— Bien, bien, dit Vivian un peu troublé, laissez ces pauvres livres ; vous savez mon opinion : les livres n’exercent jamais une grande influence sur nous.

— Par la grande bibliothèque égyptienne et l’âme de Diodore ! je voudrais que vous entendissiez mon père sur ce point. Allons, ajoutai-je avec une noble compassion, allons, il n’est pas trop tard ; laissez-moi vous présenter à mon père. Je consens à lire des romans français toute ma vie, si un seul entretien avec Austin Caxton ne vous renvoie pas chez vous le

visage plus épanoui et le cœur plus léger. Allons, venez dîner avec nous aujourd'hui.

— Impossible, dit Vivian un peu troublé, impossible ; je quitte Londres aujourd'hui-même. Une autrefois peut-être... Car, ajouta-t-il froidement, nous nous reverrons sans doute.

— Je l'espère, répliquai-je en serrant sa main ; c'est vraisemblable, puisque malgré vous j'ai deviné votre secret, votre naissance et votre famille.

— Quoi ! s'écria Vivian en pâlisant et se mordant les lèvres ; que voulez-vous dire ? parlez.

— Eh bien donc, n'êtes-vous pas le fils perdu et fugitif du colonel Vivian ? Allons, dites la vérité ; ayez confiance en moi. »

Vivian poussa quelques brusques soupirs ; puis s'asseyant, il s'appuya la figure sur la table, comme s'il avait été confus de se voir découvert.

« Vous approchez du vrai, dit-il enfin ; mais ne m'interrogez pas davantage en ce moment. Quelque jour, s'écria-t-il impétueusement en se relevant tout à coup, quelque jour vous saurez tout ! Oui, un jour, si je vis, quand ce nom aura conquis une belle place dans le monde, quand le monde sera à mes pieds ! » Il étendit la main droite comme pour s'emparer de l'espace, et ajouta avec son froid sourire : « Des rêves, encore des rêves !... Maintenant, examinez ce papier. » Et il me tendit un mémorandum tout hérissé de chiffres. « C'est, je crois, la note de tout l'argent que je vous dois. Dans quelques jours je m'acquitterai. Donnez-moi votre adresse.

— Oh ! m'écriai-je tristement, pouvez-vous me parler d'argent, Vivian ?

— C'est un instinct de cet honneur que vous me vantez si souvent, répondit-il en rougissant. Pardonnez-moi.

— Voici mon adresse, dis-je en me baissant pour écrire et pour cacher la blessure qu'il venait de me faire. Vous vous en servirez souvent, j'espère, et vous me direz que vous êtes heureux.

— Quand je serai heureux, vous le saurez.

— Vous ne me demandez pas de lettre d'introduction pour Trévanion ? »

Vivian hésita. « Non je ne pense pas. Si jamais j'en ai besoin, je vous écrirai. »

Je pris mon chapeau, me disposant à partir, car j'étais encore glacé et blessé, lorsque, comme par une impulsion irrésistible, Vivian vint vivement à moi, jeta ses bras autour de mon cou et m'embrassa comme un frère embrassa un frère.

« Pardonnez-moi ! s'écria-t-il tout ému ; je ne croyais pas aimer quelqu'un comme vous vous êtes fait aimer de moi, malgré moi. Si vous ne devenez pas mon bon ange, c'est que ma nature et l'habitude seront trop fortes contre vous. Nous nous reverrons certainement quelque jour. En attendant, j'aurai le temps de voir si *le monde* est vraiment *mon huître que je puis ouvrir avec mon épée*^[2]. Je veux être *aut Cæsar aut nullus*. C'est à peu près tout le latin que je pourrais citer. Si je deviens *César*, les hommes me pardonneront tous les moyens par lesquels je serai arrivé. Si je reste *nullus*, il y a une rivière à Londres, et dans chaque rue on peut acheter une corde !

— Vivian ! Vivian !

— Partez maintenant, mon cher ami, tandis que mon cœur est attendri. Partez avant que je vous blesse par quelque retour du *grossier Adam*. Partez ! » Et, me prenant doucement par le bras, Francis Vivian me fit sortir de la chambre, puis rentra et ferma sa porte.

Ah ! si j'avais pu lui laisser Robert Hall au lieu de ces exécrables typhons ! Mais ce remède lui eût-il convenu, ou bien la terrible expérience à la main de fer devait-elle lui en prescrire de plus violents ?

CHAPITRE II.

Lorsque je rentrai, c'est-à-dire au moment où l'on se mettait à table pour le dîner, Roland n'était pas de retour, et il ne revint que tard dans la soirée. Quand nous nous levâmes tous pour lui faire accueil, nos regards

l'examinèrent curieusement ; mais son visage était comme un masque... froid, rigide, mystérieux.

Il referma soigneusement la porte derrière lui, s'approcha de la cheminée, et s'appuya contre elle, debout et calme ; puis, après quelques instants, il demanda :

« Blanche est-elle couchée ? »

— Oui, répondit ma mère ; mais je suis sûre qu'elle ne dort pas. Elle m'a fait promettre de l'avertir de votre retour. »

Le front de Roland s'éclaircit.

« Demain, sœur, reprit-il lentement, vous chargerez-vous de lui faire faire une robe de deuil convenable ?... Mon fils est mort.

— Mort ! nous écriâmes-nous tous d'une voix, en l'entourant aussitôt. Mort ! impossible. Vous ne le pourriez dire avec tant de calme. Mort ! Comment le savez-vous ? On peut vous tromper... Qui vous l'a dit ? Qui vous le fait croire ?

— J'ai vu sa dépouille mortelle, répondit mon oncle avec le même calme lugubre. Nous porterons tous son deuil. Pisistrate, vous voilà maintenant l'héritier de mon nom, aussi bien que de celui de votre père... Bonne nuit ! Excusez-moi, vous tous qui m'êtes si chers et qui m'aimez ; je suis épuisé de fatigue. »

Roland alluma sa bougie et s'éloigna, nous laissant comme foudroyés. Mais il rentra... jeta un coup d'œil autour de la chambre... prit son livre, ouvert à son passage favori... nous salua de la tête, et disparut. Nous nous regardâmes comme si nous avions vu un fantôme. Ensuite mon père se leva, sortit, et resta dans la chambre de Roland presque jusqu'au jour. Nous restâmes levés, ma mère et moi, jusqu'à son retour. Sa physionomie si douce était profondément triste.

« Qu'y a-t-il père ? Pouvez-vous nous en dire davantage ? »

Mon père secoua la tête.

« Roland nous prie d'être toujours aussi discrets que nous l'avons été jusqu'à présent, et de ne jamais prononcer devant lui le nom de son fils. Paix au vivant comme au mort ! Cela change nos plans, Kitty. Il faut que nous allions tous en Cumberland... nous ne pouvons laisser Roland ainsi.

— Pauvre, pauvre Roland ! dit ma mère à travers ses larmes. Et penser que le père et le fils n'étaient pas réconciliés ! Mais Roland lui pardonne maintenant... oh oui, *maintenant* !

— Ce n'est pas Roland qui est à blâmer, reprit mon père presque avec colère ; c'est... mais suffit. Il faut que nous quittions Londres le plus tôt que nous pourrons. Roland se consolera dans l'air natal de ses vieilles ruines. »

Nous allâmes nous coucher tristement.

« Voilà donc la fin d'un des grands objets de ma vie ! pensai-je. J'avais espéré réunir ces deux êtres. Mais, hélas ! quel réconciliateur que le tombeau ! »

CHAPITRE III.

Trois jours durant, mon oncle ne quitta pas sa chambre ; mais il reçut de fréquentes visites d'un homme de loi. Mon père laissa échapper quelques mots qui semblaient impliquer que le défunt avait des dettes et que le pauvre capitaine donnait hypothèque sur sa petite propriété.

Roland ayant dit qu'il avait vu la dépouille mortelle de son fils, je me persuadai d'abord que nous assisterions à ses funérailles ; mais il n'en fut pas question.

Le quatrième jour, Roland en grand deuil monta dans un fiacre avec l'homme de loi, et resta absent environ deux heures. Je ne doutai pas qu'il n'eût tranquillement rendu les derniers devoirs à son fils.

À son retour, il s'enferma de nouveau pour le reste de la journée, et ne voulut même pas voir mon père. Mais le lendemain matin il fit son apparition accoutumée, et il me sembla même plus joyeux que je ne l'avais connu jusqu'alors, soit qu'il jouât un rôle, soit que ses pires craintes fussent

passées et que la tombe fût moins cruelle que l'incertitude. Le jour suivant, nous nous mîmes tous en route pour le Cumberland.

Dans l'intervalle, l'oncle Jack avait été presque constamment à la maison, et, pour lui rendre justice, il avait paru sincèrement affligé du malheur de Roland. L'oncle Jack ne manquait pas de cœur ; mais ce cœur était difficile à trouver, si, pour y arriver, vous preniez un détour qui passait par ses poches.

Le digne spéculateur avait beaucoup d'affaires à terminer avec mon père avant notre départ. La *Société anti-éditoriale* avait été fondée, et c'était grâce à cette association fraternelle que le grand ouvrage devait venir au monde. Le nouveau journal, *le Times littéraire*, était aussi très-avancé. Il n'avait pas encore paru ; mais mon père y était très-intéressé. On avait fait pour son début d'immenses préparatifs, et deux ou trois messieurs en noir, dont l'un ressemblait à un homme de loi, le second à un imprimeur, et le troisième à un juif, vinrent deux fois avec des papiers d'un aspect formidable. Tous ces préliminaires arrangés, la dernière chose que j'entendis dire à l'oncle Jack, en tapant sur le dos de mon père, fut :

« Votre gloire et votre fortune sont faites à présent ! Vous pouvez dormir en sûreté, car vous me laissez bien éveillé. Jack Tibbets ne dort jamais ! »

J'avais trouvé étrange que, depuis mon brusque départ de l'hôtel de Trévanion, ni lui ni lady Ellinor n'eussent paru penser à aucun de nous. Mais la veille même de notre départ, arriva pour moi un billet de Trévanion, daté de sa campagne favorite, et accompagné d'un présent de livres rares pour mon père. Il disait, en quelques mots, qu'on avait été malade dans sa famille, ce qui l'avait obligé de quitter Londres pour changer d'air, mais que lady Ellinor espérait rendre visite à ma mère la semaine prochaine. Il avait trouvé parmi ses livres quelques ouvrages curieux du moyen âge, et entre autres un Cardan complet, qu'il savait que mon père désirait avoir, et qu'il lui envoyait. Du reste, aucune allusion à ce qui s'était passé entre nous.

En réponse à ce billet, après avoir exprimé les remerciements de mon père, qui s'empara du Cardan (édition de Lyon, 1663, 10 vol. in-folio) comme un ver à soie s'empare d'une feuille de mûrier, je parlai du regret que nous avions de ne pouvoir espérer la visite de lady Ellinor, parce que

nous étions à la veille de quitter Londres. J'aurais ajouté quelque chose au sujet de la perte qu'avait faite mon oncle ; mais mon père pensa que, puisque Roland reculait devant toute mention de son fils, même par ses plus proches parents, il désirait sans doute ne pas faire parade de son affliction en dehors de ce cercle.

L'on avait été malade dans la famille Trévanion ! Sur qui la maladie était-elle tombée ? Je ne pouvais me contenter de cette expression générale, et je portai moi-même ma réponse à l'hôtel de Trévanion, au lieu de la mettre à la poste. À mes questions, le concierge répondit qu'on attendait toute la famille pour la fin de la semaine ; qu'il avait appris que lady Ellinor et miss Trévanion avaient été souffrantes, mais qu'elles allaient mieux. Je laissai ma lettre, avec ordre de la faire parvenir, et mes blessures saignèrent de nouveau, quand je m'éloignai de cette maison.

Nous eûmes toute la diligence à nous seuls pour ce voyage, qui fut silencieux et monotone jusqu'à notre arrivée en une petite ville distante d'environ huit milles de la résidence de mon oncle, et où il nous fallut prendre un chemin de traverse. Mon oncle insista pour nous précéder et partir cette nuit même. Quoiqu'il eût écrit avant notre départ, pour annoncer notre arrivée, il craignait que la pauvre tour ne fît pas sa meilleure figure. Il partit donc seul, et nous couchâmes à l'auberge.

Le lendemain de bonne heure, nous louâmes *une accélérée* ; car jamais une chaise n'aurait pu nous contenir avec les livres de mon père. Nous fûmes cahotés à travers un labyrinthe de pitoyables chemins que jamais nul Marshal Wade n'avait tirés de leur chaos originel. Mais la pauvre M^{me} Primmins et le canari parurent seuls sensibles à ces secousses. La première, assise en face de nous, au milieu d'une confusion de caisses sur toutes lesquelles on lisait : *Ne les mettez pas sens dessus dessous* (je ne sais trop pourquoi, car elles ne contenaient que des livres, qui ne pouvaient rien perdre de leur valeur à avoir le titre en bas), la première dis-je, s'efforçait d'étendre ses bras par-dessus ces disjecta membra, pour saisir les courroies des fenêtres à droite et à gauche, et se tenait rampant comme l'aigle double de l'empire d'Autriche. Et certes, il serait heureux aujourd'hui que l'aigle double fût aussi solidement assise que l'était M^{me} Primmins^[3] ! Quant au canari, il ne manquait jamais de répondre par un petit cri de surprise à chaque *Bonté divine* ! ou *Seigneur, protégez-nous* ! que les cahots et les

secousses arrachaient aux lèvres de M^{me} Primmins avec une douleur aussi éloquente que les Aï, aï ! des chœurs grecs.

Mon père, son chapeau à larges bords enfoncé jusqu'aux sourcils, était plongé dans ses méditations. Les scènes de sa jeunesse se levaient devant lui, et sa mémoire, comme un esprit ailé, volait doucement au-dessus des ornières et des cailloux du chemin.

Ma mère, assise à côté de lui, le regardait jalousement, un bras passé sur son épaule. Croyait-elle que ce visage rêveur exprimait un regret de son premier amour ?

Blanche qui avait été bien triste, et qui avait pleuré longtemps en silence depuis qu'on lui avait mis sa robe de deuil et qu'on lui avait appris la mort de son frère (quoiqu'elle n'eût aucun souvenir de ce frère perdu), commença enfin à manifester l'empressement et la curiosité de son âge pour découvrir de loin la chère tour de son père. Blanche était assise sur mes genoux, et je partageais son impatience.

Enfin on aperçut la flèche d'une église... puis l'église même... puis un bâtiment carré tout auprès ; c'était le presbytère (la maison où mon père avait vu le jour)... puis une longue rue irrégulière de chaumières et de pauvres boutiques, avec, çà et là, une maison de plus belle apparence... et à l'arrière-plan, une grande masse informe de murailles en ruines, sur une de ces éminences où les Danois aimaient à asseoir leurs camps et leurs forteresses. Une autre tour anglo-normande s'élevait du milieu de ces ruines. Il y avait alentour quelques arbres, des peupliers ou des sapins, avec un grand chêne vigoureux et intact.

Notre chemin tournait alors derrière le presbytère et montait une pente escarpée. Quel chemin ! toute la paroisse méritait d'être fouettée pour ce chemin. Si j'avais tracé un chemin pareil, même sur un plan, tandis que j'étais chez le docteur Herman, je serais bien resté une semaine sans pouvoir m'asseoir à l'aise sur mon banc !

L'accélérée s'arrêta tout à fait.

« Descendons, » m'écriai-je en ouvrant la portière et sautant à terre pour donner l'exemple.

Blanche me suivit, et mes chers parents sortirent après elle. Mais au moment où M^{me} Primmins se disposait à prendre son élan !

« *Papæ* ! s'écria mon père. Je crois, madame Primmins, que vous devriez rester pour maintenir les livres en place.

— Dieu vous bénisse ! dit M^{me} Primmins avec effroi. — La soustraction d'une pareille masse, ou *moles*, souple et élastique comme toute chair, et cédant à tous les angles de la matière inerte... une pareille soustraction, madame Primmins, laisserait un vide qui dérangerait tout système naturel, et à bien plus forte raison une organisation artificielle. Les atomes se mettraient à danser en cadence, madame Primmins ; mes livres s'envoleraient de tous côtés, au fond de la voiture, par les fenêtres !

Corporis officium est quoniam premere omnia deorsum.

L'affaire d'un corps comme le vôtre, madame Primmins, est de presser toutes choses pour les maintenir à leur place, ainsi que vous l'apprendrez un de ces jours... c'est-à-dire si vous voulez me faire le plaisir de lire Lucrèce et d'étudier cette philosophie matérielle, dont je puis dire sans flatterie, madame Primmins, que vous êtes un vivant exemple. »

Ces paroles, les premières que mon père eût prononcées depuis notre départ de l'auberge, parurent convaincre ma mère qu'elle n'avait rien à redouter des méditations d'Austin ; car son front s'éclaircit et elle dit en riant :

« Regardez seulement la pauvre Primmins et cette montée !

— Je vous permets de soustraire Primmins, si vous me répondez de ce qui reste dans la voiture, Kitty. Seulement je vous préviens que cela est contraire à toutes les lois de la physique. »

Cela dit, il s'éloigna d'un pied léger, s'empara de mon bras, puis s'arrêta, jeta un coup d'œil auteur de lui et aspira bruyamment l'air pur du pays natal.

« Et pourtant, dit mon père, après cette aspiration pleine de reconnaissance et d'affection, et pourtant, il faut avouer qu'il est impossible de voir un pays plus laid en dehors du Cambridge-shire^[4].

— Non, répliquai-je, ce pays a une beauté particulière, hardie et grandiose. Ces routes à perte de vue, ondulées, sauvages, sans arbres, ont le charme du désert et de la solitude. Et comme elles s'accordent bien avec le caractère de cette ruine ! Tout est féodal ici, et à présent je comprends mieux Roland.

— J'espère que le ciel ne permettra pas qu'il arrive malheur à Cardan ! s'écria mon père ; il est très-bien relié ; et il s'adaptait si merveilleusement à la partie la plus charnue de cette remuante Primmins ! »

Cependant Blanche s'était mise à courir devant nous, et je la suivais de près. On voyait encore les restes de cette profonde tranchée qui était la fortification favorite de toutes les tribus teutoniques. Elle entourait les ruines de trois côtés ; le quatrième était fermé par une colline escarpée. Une chaussée, élevée sur des arceaux, remplaçait le pont-levis, et la porte extérieure n'était plus qu'une ruine pittoresque. Lorsqu'on entra dans la cour du bailliage, la vieille esplanade du château, du haut de laquelle on avait rendu la justice, était en pleine vue, s'élevant au-dessus des murs écroulés et en partie couverts de ronces qui l'entouraient. La grande tour, ou donjon, était comparativement intacte ; et sur le seuil du portail se dessinait la silhouette du vétéran, seigneur de ces lieux.

Ses ancêtres auraient pu nous recevoir avec plus de magnificence, mais certes pas avec plus de cordialité. Le fait est que, dans son domaine, Roland semblait un autre homme. Sa roideur, un peu répulsive pour ceux qui ne le comprenaient pas, avait entièrement disparu. Il paraissait moins fier, précisément parce que, sur ce terrain, sa fierté et lui étaient parfaitement d'accord. Avec quelle galanterie il tendit, non pas le bras, comme nos jeunes fats, mais la main droite à ma mère ! Avec quel soin il la conduisit à travers les ronces, les buissons et les irrégularités du terrain jusqu'à la porte basse voûtée, où se tenait debout, comme une sentinelle, vêtu d'une livrée scrupuleusement conforme aux couleurs héraldiques (ses bas étaient rouges !), un grand domestique en qui l'on reconnaissait facilement un ancien soldat.

En entrant dans la salle principale, nous fûmes agréablement surpris de la trouver si gaie. On y voyait une grande cheminée où pétillait un bon feu, quoiqu'on fût en été ! Et ce feu ne paraissait pas de trop, car les murs étaient de pierre nue, on voyait les chevrons du toit, et les fenêtres étaient si

petites, si étroites, si hautes et si profondes, qu'on pouvait se croire dans un caveau. Néanmoins cette salle paraissait gaie et amie de la société, grâce surtout au feu et ensuite à un morceau de vieille tapisserie qui cachait ingénieusement une des extrémités, à une natte qui couvrait une partie des dalles, et à un ameublement qui témoignait du goût de mon oncle pour le pittoresque.

Après que nous eûmes bien regardé et admiré tout cela, Roland nous fit monter, non pas un de ces nobles escaliers que vous voyez dans les châteaux de construction plus moderne, mais une petite spirale de pierre, et nous conduisit aux appartements qu'il avait préparés pour ses hôtes. Il y avait d'abord une petite chambre qu'il appelait le cabinet d'étude de mon père, et qui aurait convenu à un philosophe ou à un saint désireux de se retirer du monde. Cette pièce aurait pu passer pour l'intérieur d'une de ces colonnes qu'habitaient les stylites ; car il aurait fallu une échelle pour regarder par la fenêtre et une bonne vue pour plonger dans la profondeur de cette étroite ouverture, à travers laquelle on ne pouvait, après tout, découvrir que le ciel du Cumberland et quelquefois une corneille. Mais mon père, je crois l'avoir dit, s'inquiétait peu du paysage, et il examina avec une grande satisfaction la retraite qu'on lui assignait.

« Il sera facile de clouer des rayons pour vos livres, dit mon oncle en se frottant les mains.

— Ce sera une bonne œuvre, répliqua mon père ; car ils sont restés longtemps dans une position gênante, et ils aimeront bien à s'étendre un peu, ces pauvres livres. Mon cher Roland, cette chambre est faite pour des livres... elle est si ronde et si profonde ! Je serai ici comme la Vérité dans son puits.

— Et voici une chambre pour vous, sœur, dit mon oncle en ouvrant une petite porte basse comme celle d'une prison, et nous introduisant dans une charmante petite pièce dont la fenêtre avait un balcon en fer. Votre chambre à coucher est à côté... Quant à vous, Pisistrate, mon garçon, je crains de ne pouvoir vous donner qu'un logement de soldat. Mais n'importe ; dans un jour ou deux nous l'aurons rendu digne d'un général de votre illustre nom ; car c'était un grand général que Pisistrate I^{er}, n'est-ce pas, frère ?

— Tous les tyrans sont généraux, répondit mon père ; il leur faut jouer aux soldats pour s'amuser.

— Oh ! ici vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira, » reprit joyeusement Roland.

En descendant avec moi l'escalier, il s'excusa encore d'être réduit à me donner un si triste appartement, et cela si sérieusement, que je commençais à croire qu'il allait me conduire à quelque oubliette. Mes soupçons ne se dissipèrent pas, lorsque je vis que nous quittions le donjon, pour nous frayer un chemin vers ce qui ne me paraissait qu'un monceau de décombres, sur la droite de la cour. Mais je fus agréablement surpris de trouver, au milieu de ces débris, une chambre avec une grande fenêtre qui dominait toute la contrée et qui se trouvait immédiatement au-dessus d'une pièce de terre cultivée en jardin. L'ameublement était beau, quoique sans faste ; les murs et le parquet étaient couverts de nattes ; et, malgré l'inconvénient d'avoir à traverser la cour pour rejoindre les autres habitants de ce domaine, et d'être complètement privé de sonnette, ce bienfait du luxe moderne, je trouvai qu'on ne pouvait être mieux logé.

« Mais voilà une retraite charmante, mon cher oncle ! Assurément c'était le boudoir des dames de Caxton. Qu'elles reposent en paix !

— Non, dit mon oncle gravement ; je soupçonne que ce devait être la chambre du chapelain, car la chapelle était à votre droite. Antérieurement, il existait une chapelle dans le donjon, car il est rare qu'on voie un vrai donjon sans chapelle, sans puits et sans grande salle. Je peux vous montrer encore une partie du toit de la chapelle ; le puits et la salle existent toujours ; le puits est très-curieux et pratiqué dans l'épaisseur du mur, à un angle de la salle. Au temps de Charles I^{er}, notre ancêtre y fit descendre son fils unique dans un seau, et l'y laissa six heures, tandis qu'une populace insurgée assiégeait la tour. Je n'ai pas besoin de dire que notre ancêtre dédaigna de se cacher devant une telle canaille, car il n'était plus un enfant, lui. L'enfant vécut, devint un prodigue, et se servit du puits pour rafraîchir son vin. Il changea en vin une grande partie des terres de ses aïeux.

— Si j'étais vous, je le rayerais de l'arbre généalogique. Mais n'avez-vous pas découvert, je vous prie, la chambre de ce grand sir William, à l'existence duquel mon père refuse si honteusement d'ajouter foi ?

— Pour vous dire mon secret, répondit le capitaine en me donnant un léger coup dans les reins, apprenez que j’y ai logé votre père. On voit les initiales W. C. dans le cœur de la rose d’York, et la date de la construction, antérieure de trois ans à la bataille de Bosworth, sur la cheminée. »

Je ne pus m’empêcher de me joindre au rire bas et malicieux qu’excitait chez mon oncle la pensée de cette plaisanterie caractéristique ; et, après lui avoir fait compliment sur cette judicieuse manière de prouver qu’il avait raison, je lui demandai comment il avait pu si bien arranger sa ruine, y étant si rarement venu depuis qu’il en avait fait l’acquisition.

« Il y a quelques années, dit-il, ce pauvre diable de domestique que vous avez vu, et qui me sert à la fois de jardinier, de bailli, de sénéchal, de sommelier et de tout ce que vous voudrez, fut renvoyé de l’armée et inscrit sur la liste des invalides. Je l’installai ici. Comme il est excellent charpentier et qu’il a reçu une éducation convenable, je lui dis ce que je voulais et lui allouai chaque année une petite somme pour les réparations et achats de meubles. C’est étonnant comme tout cela me coûte peu d’argent ; car ce pauvre diable de Bolt (c’est son nom) saisit le véritable esprit de la chose et ramassa dans diverses fermes et chaumières du voisinage la plupart de ces meubles, qui, vous le voyez, sont anciens et très-convenables pour un édifice tel que celui-ci. Nous avons encore beaucoup de chambres... mais, continua mon oncle en rougissant, il m’a été impossible de mettre la moindre somme de côté dans ces derniers temps... À présent, venez, ajouta-t-il avec un effort visible, venez voir ma caserne ; elle est de l’autre côté de la grande salle, sans doute sur l’emplacement de la laiterie. »

En repassant par la cour, nous trouvâmes l’accélérée qui venait enfin d’arriver devant la porte. La tête de mon père était profondément ensevelie dans le véhicule... Il ramassait ses caisses, et l’on entendait de sourdes imprécations, des anathèmes contre M^{me} Primmins et le vide qu’elle avait occasionné, sortir de sa bouche avec la lenteur solennelle des oracles. Quant à M^{me} Primmins, elle était là debout, avec son tablier tendu pour recevoir en même temps paquets et anathèmes qu’elle supportait avec une douceur angélique, levant les yeux au ciel et murmurant quelque chose relativement à ses pauvres vieux os. Mais, pour ce qui était des os de M^{me} Primmins, depuis vingt ans ils avaient passé à l’état de mythes ; et vous eussiez aussi

facilement trouvé un plésiosaure dans les gras marais de Romney, qu'un os au milieu de ces couches de chair dans lesquelles mon père croyait avoir si moelleusement encotonné son Cardan.

Laissant ces parties arranger leurs affaires, nous passâmes sous la porte basse et entrâmes dans la chambre de Roland. Oh ! certes, que Bolt avait bien saisi l'esprit de la chose ! Certes, qu'il avait pénétré jusqu'au fond du caractère de Roland ! Buffon a dit : Le style, c'est l'homme. Ici la chambre, c'était l'homme. Cette propreté inexprimable, militaire et méthodique, qui appartenait à Roland, était la première chose qui vous frappait ; c'était le caractère général de l'ensemble. Si nous entrons dans les détails, on voyait, sur de fortes tablettes de chêne, les livres à propos desquels mon père aimait à plaisanter son plus poétique frère. C'étaient Froissard, Barante, Joinville, *la Mort d'Arthur*, *Amadis de Gaule*, *la Reine des Fées*, de Spenser ; un bel exemplaire de *l'Horda*, de Strutt ; *les Antiquités du Nord*, de Mallet ; *les Reliques*, de Percy ; *l'Homère*, de Pope ; des livres sur l'artillerie, sur l'art de tirer de l'arc, sur la fauconnerie, sur les fortifications ; la vieille chevalerie et la guerre moderne côte à côte.

La vieille chevalerie et la guerre moderne ! Voyez ce casque de tournois avec le haut cimier de Caxton ; voyez, à côté de ce trophée, une cuirasse française... et cette vieille bannière (un pennon de chevalier) surmontant deux baïonnettes croisées. Et au-dessus de la cheminée, voyez l'épée de Roland qu'on nettoie tous les jours ; aussi comme elle est propre et brillante ! Voyez ses fontes et ses pistolets, et même la selle trouée de balles et lacérée, de laquelle il tomba lorsque sa jambe... Je soupirai, j'avais deviné tout cela d'un regard, et je me glissai doucement du côté de la cheminée. Si Roland n'avait pas été là, j'aurais baisé cette épée aussi pieusement que celle de Bayard ou de Sydney.

Mon oncle était trop modeste pour deviner mon émotion ; il crut plutôt que j'avais détourné la tête pour cacher le sourire qu'excitait sa vanité, et me dit en manière d'excuse et d'un ton presque suppliant :

« C'est Bolt qui a fait tout cela, le drôle de corps ! »

CHAPITRE IV.

Notre hôte nous traita avec une magnificence qui différait remarquablement de ses habitudes d'économie lorsqu'il était à Londres. Sans doute c'était Bolt qui avait pris le grand brochet, premier plat du festin ; c'était Bolt aussi qui avait élevé *ab ovo* ces superbes poulets ; c'était Bolt encore qui avait fait cette excellente omelette à l'espagnole ; et, quant au reste, il y avait les produits du parc à moutons et du jardin, auxiliaires volontaires, bien différents des recrues mercenaires par lesquelles le boucher et la fruitière de Londres, ces *condottieri* métropolitains, précipitent la ruine de la triste république des petits rentiers.

La soirée se passa joyeusement, et Roland, contrairement à sa coutume, fut celui qui parla le plus. Onze heures sonnèrent avant que Bolt parût avec sa lanterne pour me conduire, à travers la cour, jusqu'à ma chambre à coucher située au milieu des ruines, cérémonie qu'il voulut absolument répéter tous les soirs, que la nuit fût sombre ou qu'il fût clair de lune.

Je fus longtemps sans pouvoir m'endormir, et je ne pouvais me persuader qu'il ne se fût écoulé que si peu de jours depuis que Roland avait appris la mort de son fils... de ce fils dont la destinée l'avait si longtemps tourmenté ; car jamais Roland n'avait paru si libre de tout souci. Était-ce naturel, était-ce forcé ? Plusieurs jours se passèrent avant qu'il me fût possible de répondre à cette question ; et même alors je ne fus pas entièrement satisfait de la réponse. Il y avait effort, ou plutôt détermination systématiquement arrêtée. Par moments la tête de Roland retombait sur sa poitrine, ses sourcils se contractaient et tout son être semblait s'affaïssir ; mais cela ne durait qu'un instant. Bientôt il se réveillait, comme un coursier assoupi se réveille au son de la trompette ; il secouait le poids qui l'oppressait. Toutefois, il était impossible de ne pas reconnaître que, grâce à la vigueur de sa détermination ou à quelque secours venu d'un autre ordre d'idées, la tristesse de Roland était réellement moins grave et moins amère qu'elle ne l'avait été, ou qu'on ne l'eût naturellement supposée. Il semblait tous les jours de plus en plus transférer ses affections de celui qui était mort sur ceux qui l'entouraient, et particulièrement sur Blanche et sur moi. Il

laissait voir qu'il me regardait désormais comme son successeur légitime, comme le soutien futur de son nom ; il aimait à me confier tous ses petits projets et à me consulter. Il se promenait avec moi autour de son domaine (dont je parlerai plus longuement ci-après) ; il me montrait, du haut de chaque colline que nous gravissions, jusqu'où s'étendaient à l'horizon les vastes propriétés de ses ancêtres ; il me déroulait d'une main tremblante l'arbre généalogique tout moisi, et s'arrêtait longuement sur ceux de ses aïeux qui avaient eu un commandement militaire ou qui étaient morts sur le champ de bataille.

Un d'eux avait pris la croix et suivi Richard à Ascalon ; un autre s'était battu à Azincourt ; un cavalier aux longs cheveux (dont le portrait existe encore) avait succombé à Worcester ; c'était sans doute celui qui avait mis son fils à rafraîchir dans le puits que ce fils consacra ensuite à de plus agréables usages. Mais de tous ces braves il n'en était pas un que mon oncle, par esprit de contradiction peut-être, estimât autant que cet apocryphe sir William. Et pourquoi ? Parce que, lorsque le traître Stanley changea la fortune de la bataille de Bosworth, et que ce cri de désespoir : *Trahison ! trahison !* fut poussé par le dernier Plantagenêt, ce brave soldat, *trouvé fidèle parmi les infidèles* ^[5], avait péri dans cette attaque de lion qui porta Richard au cœur de l'ennemi.

« Votre père me dit que Richard était un meurtrier et un usurpateur, disait mon oncle. Monsieur, cela peut être vrai, comme cela peut être faux ; mais ce n'est pas sur le champ de bataille que les soldats doivent discuter le caractère du maître qui a eu confiance en eux, surtout lorsqu'ils se trouvent en face d'une armée d'étrangers mercenaires. Je ne voudrais pas être un descendant de ce renégat de Stanley, quand cela me ferait seigneur de tous les domaines des fiers comtes de Derby. Monsieur, les hommes combattent et meurent pour un grand principe, la fidélité au prince ; et ce brave sir William paya au dernier Plantagenêt la dette des bienfaits dont le premier Plantagenêt l'avait comblé !

— Et pourtant on peut douter, dis-je malicieusement, si William Caxton, l'imprimeur, n'a pas...

— Que la peste et le feu anéantissent William Caxton, l'imprimeur, et son invention aussi ! s'écria barbarement mon oncle. Lorsqu'il n'y avait

que peu de livres, au moins ils étaient bons ; maintenant qu'il y en a tant, ils ne font que confondre le jugement, déranger la raison, pousser à l'oubli des bons livres, et faire passer la charrue de l'innovation sur tous les anciens chefs-d'œuvre. Ils corrompent les femmes, efféminent les hommes, renversent les États, les Églises et les trônes ; ils élèvent une race de fats bavards et vaniteux qui trouvent toujours une foule de livres pour s'excuser de ne pas faire leur devoir ; ils allument le mécontentement du pauvre, rendent le riche capricieux et bizarre, et raffinent les bonnes antiques vertus jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que des mots et des idées ! Jadis toute imagination se dépensait en actions courageuses, en aventures, en entreprises fameuses, en exploits guerriers, en hautes aspirations ; aujourd'hui un homme n'a d'imagination que grâce à l'excitation factice des passions qu'il n'a jamais connues, et il gaspille tout ce qu'il y a en lui de force et de vigueur dans les peines d'amour imaginaires de Bond-street et de Saint-James. Monsieur, la chevalerie a fini lorsque l'imprimerie a commencé. Et l'on m'imposerait pour aïeul, de tous les hommes qui ont vécu et péché à travers les âges, celui-là même qui a détruit ce que j'estimais le plus ; celui qui, avec sa maudite invention, a presque déraciné tout respect des aïeux ! Morbleu ! c'est là une cruauté dont mon frère n'eût jamais été capable, si ce diable d'imprimeur ne s'était emparé de lui. »

Trouver un pareil Vandale dans ce XIX^e siècle si privilégié ! Mon oncle Roland tenir un langage dont Totila eût été honteux, et cela si peu de temps après le discours érudit de mon père sur l' *hygiène des livres* ! Il y avait là de quoi faire désespérer des progrès de l'intelligence et de la perfectibilité de notre espèce. Et je savais d'une manière certaine que, pendant tout ce temps, mon oncle avait dans sa poche deux volumes, dont l'un était Robert Hall ! Le fait est qu'il s'était laissé emporter par la passion, et qu'il ne se doutait pas de l'absurdité de ce qu'il disait ;

Mais cette explosion du capitaine Roland a rompu le fil de mon récit. Ouf ! il faut que je reprenne haleine pour recommencer.

Oui, il était visible que, malgré mon impertinence, le vieux soldat me prenait de plus en plus en affection. Outre notre promenade critique à travers la propriété et la généalogie, il m'emmenait avec lui dans ses excursions jusqu'en des villages éloignés, où l'on voyait encore quelque souvenir d'un Caxton défunt, tel qu'un écusson ou une épitaphe sur une

pierre tumulaire. Il me faisait parcourir des ouvrages topographiques et des histoires du comté (oubliant, le Visigoth, qu'il devait être reconnaissant envers l'imprimeur répudié de la conservation de ces autorités), pour y trouver quelque anecdote relative aux morts qu'il aimait.

On trouvait, en effet, dans un rayon de plusieurs milles à la ronde, des *vestigia* de ces vieux seigneurs ; leur signature était gravée sur mainte muraille en ruines, et, si obscurs qu'ils fussent tous en comparaison du travailleur de Westminster^[6] auquel mon père tenait tant, cependant le respect populaire et l'affection traditionnelle que je retrouvais partout pour leur nom dans les chaumières des paysans, prouvaient clairement que, depuis la naissance jusqu'à la poussière de la mort, jamais un jour de honte n'avait déshonoré leurs écussons. C'était une douce chose que de voir la vénération qu'inspirait ce petit hidalgo de quelque trois cents ans, et l'affection patriarcale par laquelle il y répondait. Roland entrait dans une chaumière, reposait sa jambe de bois sur le foyer et restait une heure à causer de tout ce qui intéressait le plus son humble propriétaire. Il y a un esprit très-aristocratique chez ces paysans ; ils aiment les anciens noms et les anciennes familles ; ils s'identifient avec les honneurs d'une maison, comme s'ils appartenaient à son clan. Ils ne regardent pas tant à la richesse que les habitants des villes et la classe moyenne ; ils ont de la pitié, mais une pitié respectueuse, pour la noblesse pauvre. Et puis ce Roland, qui allait dîner dans une gargote et reprenait la monnaie d'un schelling, qui, par économie, se passait de faire une course en cabriolet, ce même Roland était d'une libéralité extravagante pour ceux qui l'entouraient. C'était tout à fait un autre homme dans le domaine de ses pères. Le capitaine à la demi-solde et à l'habit râpé, perdu dans le tourbillon de Londres, adoptait ici une aisance pleine de dignité, que Chesterfield eût admirée. Et, si plaire est la preuve de la politesse des manières, je Voudrais que vous eussiez vu le sourire qui s'épanouissait sur tous les visages, lorsque le capitaine Roland descendait au village, saluant à droite et à gauche.

Un jour une vieille femme, franche et cordiale, qui avait connu Roland enfant, le voyant appuyé sur mon bras, nous arrêta afin, disait-elle naïvement, de pouvoir *me reluquer à son aise*.

Heureusement que je suis assez bien bâti pour être passé en revue, même par une matrone du Cumberland ; et, après un compliment qui parut faire

grand plaisir à Roland, elle me dit en montrant le capitaine :

« Ah ! monsieur, vous avez devant vous le vaste avenir, et [6] vous pouvez vous efforcer de devenir aussi bon que lui. Et si vous vivez, vous le deviendrez, car cette souche n'a jamais produit de mauvais rejeton. Écoutant les petits avec bienveillance et marchant fièrement la tête haute devant les grands, tels vous avez été depuis la sortie de l'arche. Béni soit le vieux nom ! Quoiqu'il ne soit pas accompagné de grandes richesses, il sonne pourtant comme une pièce d'or à l'oreille des pauvres gens.

— Ne voyez-vous pas, me dit Roland lorsque nous eûmes quitté la vieille, ce que nous devons à un nom et ce que nous devons à nos ancêtres ? Ne voyez-vous pas que le plus reculé de nos ancêtres a droit à notre respect, à notre considération... parce qu'il fut un parent ? *Honorez vos parents*. La loi ne dit pas : « Honorez vos enfants. » Si un enfant nous déshonore, nous et les morts, et notre nom, ce grand héritage de leurs vertus ; s'il... » Roland s'arrêta, puis ajouta avec ferveur : « Mais vous voilà mon héritier à présent. Je n'ai plus de crainte. Qu'importe la douleur d'un vieux fou ? Le nom, cette propriété des générations, le nom est sauf, Dieu merci ! »

J'avais donc le mot de l'énigme ; je comprenais pourquoi, au milieu de la douleur si naturelle à un père qui a perdu son fils, ce noble père était consolé. Il était lui-même moins père que fils... fils de ceux qui étaient morts depuis des siècles. De chacune des tombes où dormait un de ses ancêtres, il entendait sortir la voix d'un père. Il pouvait supporter la perte d'un fils, pourvu que les ancêtres ne fussent pas déshonorés. Roland était plus qu'un demi-Romain ; le fils pouvait bien encore être l'objet de ses affections intimes, mais les *lares* faisaient partie de sa religion.

CHAPITRE V.

Cependant j'aurais dû travailler ferme et me préparer pour Cambridge. Diable ! comment cela m'eût-il été possible ? Le point de l'éducation académique sur lequel j'avais le plus besoin de préparation, c'était la composition grecque. Je m'adressai à mon père qui, comme on peut bien le penser, possédait parfaitement ce sujet. Mais il est rare de trouver un grand savant qui soit bon professeur.

Mon cher père, si l'on se contente de vous prendre tel que vous êtes, il n'y eut jamais de plus agréable instructeur pour le cœur, la tête, les principes et le goût, lorsque, ayant découvert une maladie à guérir, un défaut à redresser, vous enfoncez votre main entre votre jabot et votre gilet, après avoir essuyé vos lunettes. Mais aller à vous sèchement, monotonement, régulièrement, le livre et la composition à la main ; voir la patiente tristesse avec laquelle vous vous arrachez à ce grand volume de Cardan, dans la vraie lune de miel de la possession ; voir ensuite votre front si calme se contracter en diagonales embarrassées à l'aspect d'une fausse quantité ou d'un barbarisme, jusqu'à ce que s'échappe enfin cet horrible *papæ* ! qui signifie beaucoup plus sur vos lèvres, j'en suis sûr, qu'il n'a jamais signifié lorsque le latin était une langue vivante, et *papæ* ! une exclamation naturelle et sans pédanterie !... oh ! je préférerais mille fois tâtonner dans les ténèbres, plutôt que d'allumer ma veilleuse à la lampe de ce *papæ* phlégéthonien !

Et puis mon père vous raturait sagement et doucement, et avec une lenteur merveilleuse, les trois quarts de vos vers favoris, pour vous en intercaler d'autres qui étaient excellents, on le voyait bien, mais on ne savait pas exactement pourquoi. Et lorsqu'on lui demandait ce pourquoi, mon père secouait la tête avec désespoir et disait : « Mais vous devriez le *sentir*, ce pourquoi ! »

Bref, la science était pour lui comme la poésie. Il ne pouvait pas plus vous l'enseigner que Pindare n'eût pu vous apprendre à faire une ode. Vous respiriez l'arôme, mais vous ne pouviez pas plus le saisir et l'analyser que vous n'eussiez pu emporter dans la main le parfum d'une rose.

Je laissai bientôt mon père tranquille auprès de son Cardan et de son grand ouvrage, qui, soit dit en passant, n'avancait que lentement ; car l'oncle Jack avait insisté pour qu'il fût imprimé in-4°, avec des planches

explicatives, et ces planches prenaient un temps infini et devaient coûter une somme énorme. Mais c'était l'affaire de la société anti-éditoriale.

Comment donc travailler ? Je ne suis pas plus tôt retiré dans ma chambre, *penitus ab orbe divisus*, tout à fait séparé du monde, que j'entends frapper à ma porte. Tantôt c'est ma mère qui s'est mise à faire des rideaux pour toutes les fenêtres (bagatelle superflue que Bolt avait oubliée ou dédaignée), et qui a besoin de savoir comment sont arrangées les draperies chez M. Trévanion ; prétexte pour venir s'asseoir à côté de moi, et voir de ses propres yeux que je ne suis pas à pleurer ; du moment qu'elle entend que je m'enferme dans ma chambre, elle s'imagine que c'est par chagrin. Tantôt c'est Bolt, qui fait des rayons pour les livres de mon père et qui vient me consulter à tout moment, car je lui ai donné un modèle gothique qui lui plaît infiniment. Tantôt c'est Blanche à qui, dans une heure néfaste, j'ai entrepris d'apprendre le dessin ; elle entre sur la pointe des pieds, promettant de ne pas me déranger, et reste assise si tranquille, qu'elle me donne des crispations et me fait perdre patience. Tantôt, et le plus souvent, c'est le capitaine qui a besoin de moi pour faire une promenade, pour monter à cheval ou pour pêcher. Et par saint Hubert, patron des chasseurs ! voici le beau mois d'août ; il y a des coqs de bruyère dans ces campagnes stériles, et mon oncle m'a donné le fusil dont il se servait à mon âge : un fusil à un coup et à silex ! Mais ce fusil ne vous aurait pas fait rire, si vous aviez été témoin de l'adresse avec laquelle Roland s'en servait ; tandis que moi, je pouvais toujours rejeter la faute sur le silex. Ah ! le temps passait vite ; et si nous avions nos heures sombres, Roland et moi, nous les chassions bien loin avant qu'elles eussent pu se poser ; nous les tirions au vol dès qu'elles se montraient.

Et puis, quoique les environs immédiats du castel de mon oncle fussent déserts et désolés, un peu plus loin le pays était si rempli d'objets intéressants, de sites poétiques, grandioses ou gracieux, qu'à force de caresses nous obligeons mon père à laisser là son Cardan et à passer des jours entiers sur le rivage de quelque beau lac.

Entre autres excursions, j'en fis une tout seul aux lieux où mon père avait connu le bonheur et les angoisses de ce premier amour dont mon cœur portait encore les cicatrices. La maison, vaste et imposante, était fermée. Il y avait plusieurs années que Trévanion n'y était venu. Les jardins

d'agrément avaient été réduits au plus petit espace possible. Ce n'était pas positivement ruine ni délabrement ; cela, Trévanion ne l'eût jamais souffert ; mais il y avait partout la tristesse de l'absence. À l'aide de ma carte et d'une demi-couronne, je pénétrai dans la maison. Je vis ce boudoir mémorable, je crus trouver la place même où mon père avait entendu la sentence qui changea le cours de sa vie ; et, rentré chez mon oncle, je contemplai avec une nouvelle tendresse le front placide de mon père, je bénis de nouveau la douce compagne dont l'amour patient en avait chassé tous les nuages.

Quelques jours après notre arrivée, j'avais reçu une lettre de Vivian. Elle m'avait été envoyée de la maison de mon père, où je lui avais dit de m'adresser ses lettres. Elle était courte, mais respirait un air de bonheur. Il disait qu'il croyait avoir enfin rencontré la bonne voie, et qu'il s'y maintiendrait ; que lui et le monde étaient devenus meilleurs amis, et que le seul moyen de conserver l'amitié du monde, c'était de le traiter comme un tigre apprivoisé, c'est-à-dire une main sur la pince tandis que l'autre caresse la bête. Il m'envoyait, inclus dans la lettre, un billet de banque qui payait sa dette et même un peu au delà, me priant de lui rendre le surplus lorsqu'il me le réclamerait et qu'il serait devenu millionnaire. Il ne me donnait aucune adresse ; mais sa lettre portait le timbre de Godalming. J'eus la curiosité de consulter une vieille description du Surrey, et dans un supplément qui contenait un itinéraire, je trouvai ce passage : « À gauche de la forêt de hêtres qui est à trois milles de Godalming, on voit l'élégante résidence de Francis Vivian, Esquire. » À en juger par la date de l'ouvrage, ce Francis Vivian pouvait être le grand-père de mon ami, son homonyme. Il était impossible de conserver aucun doute sur la famille de cet enfant prodigue.

Les grandes vacances approchaient de leur fin, et le pauvre capitaine allait se voir abandonné de tous ses hôtes. Nous avions longuement abusé de son hospitalité, et il fut convenu que j'accompagnerais mon père et ma mère à leurs pénates, longtemps négligés, pour de là me diriger sur Cambridge.

Notre séparation fut douloureuse. M^{me} Primmins elle-même pleura en serrant la main à Bolt. Mais aussi ce vieux soldat de Bolt était un homme comme il en faut aux femmes. Les frères ne se contentèrent pas de se serrer la main ; ils s'embrassèrent tendrement, comme le font rarement

aujourd'hui des frères de cet âge ailleurs que sur la scène. Et Blanche, un bras passé autour du cou de ma mère et l'autre autour du mien, me sanglotait à l'oreille : « Mais je veux devenir votre petite femme, oui, je le veux ! » Finalement, l'accélérée nous reçut tous une seconde fois... tous, à l'exception de la pauvre Blanche ; et nous vîmes bien qu'elle nous manquait.

CHAPITRE VI.

Alma mater ! alma mater ! Les gens à idées nouvelles, avec leurs grandes théories d'éducation, peuvent te trouver des défauts. Mais tu es une vraie mère Spartiate, dure et sévère comme la vieille matrone qui apporta la première pierre pour murer son fils Pausanias^[7] ; dure et sévère, dis-je, pour les indignes, mais pleine d'une noble tendresse pour les fils qui sont dignes de toi.

Pour un jeune homme qui ne va à Cambridge (je ne dis rien d'Oxford, que je ne connais pas) que parce que c'est la coutume d'y gaspiller trois ans avec οἱ πολλοί, afin d'arriver à un grade ; pour celui-là, *Oxford-street* elle-même, que l'immortel *Mangeur d'opium*^[8] a si terriblement apostrophée, n'est pas une mère plus indifférente et plus insensible que l'Université. Mais pour celui qui veut étudier, qui veut travailler, qui veut profiter des grands avantages qui s'offrent à lui, qui veut choisir judicieusement ses amis ; pour celui qui, dans cette vaste fermentation d'idées jeunes et exubérantes de vigueur, veut choisir les bonnes et rejeter les mauvaises, il y a de quoi faire pendant ces trois années une ample récolte de fruits impérissables, il y a de quoi employer noblement ces trois années, quoiqu'il faille passer par le pont des ânes pour entrer au temple de l'Honneur.

Il est question d'introduire des changements importants dans le système académique ; on prétend que les mathématiques cesseront d'avoir le premier rang à Cambridge, et que les palmes d'honneur seront décernées aux heureux disciples des sciences morales et naturelles. On a placé, dit-on, deux fauteuils très-utiles, deux fauteuils-voltaire, à côté du trône antique de la déesse Mathésis. Je n'y vois pas d'inconvénient ; mais ce qui me semble excellent dans les trois années de la vie scolaire, c'est bien moins la chose qu'on apprend que la persévérance opiniâtre à apprendre quelque chose.

Ce fut un bonheur pour moi, sous un rapport, d'avoir un peu vu le monde réel, le monde de Londres, avant de voir son imitation, le monde de l'Université. Ce qu'on appelait plaisir à l'Université eût pu me séduire, si j'y étais arrivé immédiatement au sortir de l'institut philhellénique ; mais ce prétendu plaisir fut sans attrait pour moi, qui avais vécu de la vie de la capitale. Boire jusqu'à l'ivresse, jouer gros jeu, affecter un air de rusticité et faire des dépenses extravagantes, voilà ce qui était à la mode quand j'étais à l'Université, *sub consule Planco*, lorsque Wordsworth était principal du collège de la Trinité. Peut-être cela est-il changé aujourd'hui.

Mais j'avais déjà moralement passé l'âge où de pareils exemples auraient pu être dangereux pour moi. Je me trouvai donc tout naturellement en dehors de la société des fainéants, et je fréquentai celle des piocheurs.

À vrai dire, je n'avais plus mon ancienne passion pour les livres. Si mon initiation à la vie du monde m'empêchait de me jeter dans les excès de la vie d'étudiant, elle avait d'autre part augmenté ce besoin d'activité pratique qui était un des éléments de mon caractère. Hélas ! malgré ce que j'avais lu dans la biographie de Robert Hall, bien des fois le souvenir du passé revenait si cruel, que je fuyais tout à coup ma chambre, poursuivi par de trop charmantes visions, et je cherchais à éteindre en fatiguant mon corps la fièvre qui dévorait mon cœur. Cette ardeur de la première jeunesse qu'il est si sage de consacrer aux études, je l'avais consumée déjà sur les autels d'un culte plus aimable. Aussi j'avais beau travailler, le travail me causait une sensation que n'éprouve jamais le véritable amant de la science, ainsi que je le reconnus plus tard. La science, cette statue de marbre, s'anime de la chaleur vitale, non pas sous les coups de ciseau, mais par le culte du sculpteur. Elle reste une statue muette pour celui qui ne se donne à elle que machinalement.

Un journal était chose rare chez l'oncle Roland. À Cambridge, les journaux avaient leur importance, même pour les lecteurs littéraires. On s'occupait beaucoup de politique, et j'étais à peine depuis trois jours à Cambridge, que j'entendis parler de Trévanion. Les journaux politiques avaient donc leurs charmes pour moi. Ce que mon patron avait prédit de lui-même semblait sur le point d'arriver. Il était fortement question de changement de cabinet ; le nom de Trévanion revenait toujours, loué ou critiqué ; tantôt porté bien haut, tantôt abaissé bien bas ; les journaux se le renvoyaient comme les raquettes se renvoient un volant. Cependant les changements n'avaient pas lieu et le cabinet restait le même.

Le *Morning-Post* a une colonne spéciale, où sont enregistrés, sous le titre de *Fashionable intelligence*, les événements grands et petits de la haute société. Je n'y trouvai pas un mot d'une nouvelle qui m'eût plus agité que la conquête ou la décadence d'un empire, à plus forte raison qu'un changement de ministère ; il n'y avait pas la moindre insinuation au sujet des *fiançailles prochaines de la fille et unique héritière d'un membre riche et influent de la Chambre des Communes*. Seulement, lorsque le journal énumérait les hôtes distingués qui avaient honoré ou embelli de leur présence la soirée de tel ou tel chef de parti, je sentais mon cœur défaillir si je lisais les noms de lady Ellinor et de M^{lle} Trévanion.

Mais parmi tous ces nombreux organes de la presse périodique, postérité reculée de l'illustre ancêtre dont je porte le nom (car je suis fidèle à la foi de mon père), je ne voyais pas le *Times littéraire*. Qu'est ce qui retardait donc ainsi l'épanouissement de ses feuilles ? Pas le plus petit follicule, sous forme de prospectus, n'était encore sorti de l'imprimerie. J'espérais secrètement que l'entreprise était abandonnée, et j'avais bien soin de n'en pas parler dans les lettres que j'écrivais à la maison, de crainte d'en ressusciter l'idée. Toutefois, à défaut du *Times littéraire*, il parut un nouveau journal quotidien, un long et maigre rejeton de la presse avec une grosse tête en guise de programme, qui durant trois semaines précéda tous les jours le premier article. Le corps de cette feuille nouvelle était composé de paragraphes pleins de subtilité, et les annonces qui lui servaient de jambes étaient bien le plus pauvre appendice de ce genre que j'aie jamais vu à la première ou à la dernière page d'un journal. Pourtant cet avorton avait un titre grandiose, un titre qui évoquait le souvenir de tous les plaisirs et de

toutes les jouissances, un titre qui sentait le gibier et la soupe à la tortue... il s'appelait *le Capitaliste*.

Tous ses paragraphes étaient entrelardés de recettes pour faire de l'argent. Dans chaque phrase il y avait un Eldorado. À en croire *le Capitaliste*, personne avant lui n'avait trouvé le juste intérêt de ses livres, schellings et pence. Qu'était-ce que 20 pour 100 ? Une misère. On y entretenait souvent le lecteur de l'Irlande... non pas de ses injures et de ses malheurs, Dieu merci ! mais de ses pêcheries. On y demandait ce qu'étaient devenues les perles pour lesquelles la Grande-Bretagne était autrefois si fameuse. Venait ensuite une digression savante sur des sciences longtemps perdues et heureusement retrouvées ; une proposition fort ingénieuse pour convertir la fumée des cheminées de Londres en engrais, grâce à un nouveau procédé chimique ; une recommandation aux pauvres de faire éclore des œufs, comme les anciens Égyptiens ; des projets pour faire pousser des oignons dans les terres incultes, d'après le système adopté près de Bedford, et retirer un profit net de cent livres par arpent ! Bref, au dire de ce journal, toute pièce de terre pouvait nourrir son homme, et tout schelling pouvait devenir le fécond procréateur de cent autres.

Trois jours durant, nous n'entendîmes parler que de ce journal, dans le salon de lecture du club de l'Union à Cambridge. Aux uns il faisait hausser les épaules, les autres en riaient ; d'autres se contentaient d'exprimer leur étonnement, jusqu'à ce qu'un mathématicien taquin, qui avait du temps de reste, car il venait de passer sa thèse, envoya au *Morning-Chronicle* une lettre où il démontra que certain article, sur lequel l'infortuné *Capitaliste* avait particulièrement appelé l'attention, contenait plus de bévues qu'il n'en eût fallu pour remplir l'île de Laputa, dont il est question dans les Voyages de Gulliver. Après la publication de cette lettre, nul ne daigna plus lire le *Capitaliste*. Combien de temps traîna-t-il encore son existence ? je l'ignore ; mais il est certain qu'il ne mourut pas d'une maladie de langueur.

Lorsque je me joignais à ceux qui se moquaient du *Capitaliste*, je ne pensais guère que j'aurais plutôt dû suivre ses funérailles avec un crêpe à mon chapeau. Mauvais cœur que j'étais ! Mais, semblable à maint poète, tu ne devais, ô *Capitaliste*, être reconnu, apprécié, estimé à ta juste valeur et pleuré dignement qu'après ta mort et ton enterrement, lorsque fut présentée la note des frais de tes funérailles.

Le terme de mon premier stage venait d'arriver, lorsque je reçus de ma mère une lettre alarmante, écrite avec une telle agitation et si peu intelligible à la première lecture, que tout ce que je pus comprendre, c'est qu'un grand malheur était arrivé... Je m'arrêtai et fléchis les genoux pour prier le ciel de conserver la vie et la santé à ceux que la catastrophe paraissait surtout menacer... Mais après avoir relu jusqu'à trois fois la dernière phrase un peu effacée, je m'écriai enfin : « Dieu soit loué ! après tout, ce n'est qu'une perte d'argent ! »

-
1. ↑ S'il y a quelque chose de vrai dans les reproches que l'auteur adresse à certains romanciers français, il faut avouer aussi qu'il y a beaucoup d'exagération et même d'injustice dans un blâme d'autant plus sévère qu'il ne semble pas admettre d'exception.

(Note du traducteur.)

2. ↑ Shakspeare, *Les joyeuses commères de Windsor*.

3. ↑ Écrit en 1848.

4. ↑ Cela ne peut certainement pas se dire du Cumberland en général, qui est un des plus beaux comtés de la Grande-Bretagne. Mais le district particulier auquel se rapporte l'exclamation de M. Caxton est, sinon laid, du moins sauvage, âpre et nu. (Note de l'auteur.)

5. ↑

« Amongst the faithless faithful found. »

MILTON, *Paradis perdu*.

6. ↑ William Caxton établit son imprimerie dans le sanctuaire de l'abbaye de Westminster. Il écrivait, composait et imprimait lui-même ses ouvrages ; et comme on ne connaissait pas alors les errata, il reprenait chaque exemplaire et y corrigeait les fautes à l'encre rouge. Cette première imprimerie était établie dans une chapelle, comme nous l'avons dit ; de là vient qu'aujourd'hui encore on se sert du mot *chapel*, en Angleterre, pour désigner une imprimerie.

(Note du traducteur.)

7. ↑ Anchithée, mère de Pausanias, apporta elle-même la première pierre qui devait servir à murer le temple où celui-ci, accusé de trahison, s'était réfugié pour échapper à la rigueur des lois. (Note du traducteur.)

8. ↑ Titre d'un livre de Quincey.

ONZIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Il se trouva le lendemain sur l'impériale du *Télégraphe* (ainsi se nommait la diligence de Cambridge) un voyageur qui aurait dû donner à ses compagnons de route une haute idée de ses connaissances en fait de langues mortes ; car depuis l'instant où il s'éleva à ce poste éminent de la voiture publique jusqu'à celui où son pied foula de nouveau la terre, notre mère commune, il ne daigna pas prononcer une seule syllabe d'une langue vivante. « Le sommeil couvre un homme mieux qu'un manteau, » dit l'honnête Sancho Pança. J'en rougis pour toi, brave Sancho, mais tu n'es ici qu'un plagiaire. Tibulle avait dit la même chose bien longtemps avant toi : *Te somnus fusco velavit amictu* ^[1].

Le silence n'est-il pas un aussi bon manteau que le sommeil ? N'enveloppe-t-il pas l'homme d'un voile aussi sombre et aussi épais ? Le silence... il cache un monde ! que de projets, que d'espérances brillantes et de tristes craintes ! que d'ambitions et de désappointements ! Vous est-il possible de voir quelqu'un silencieusement assis pendant des heures entières, sans éprouver un impatient désir de franchir le rempart qu'il met ainsi entre lui et la société ? Ne vous intéresse-t-il pas plus que ce beau parleur à votre gauche... ou, à votre droite, cet esprit frivole dont les traits vont heurter vainement la barrière de l'homme muet ? Ô silence, frère de la Nuit et de l'Érèbe, combien, depuis l'enfer jusqu'au ciel, tu étends de voiles d'ombres et de mystères sur les deux asiles que tu as choisis : la tombe et le cœur humain !

Je voyageais donc enveloppé de mon silence et de ma grande redingote. Le soir du second jour, j'arrivai au manoir paternel. Comme la cloche tinta

aigrement à mon oreille ! Comme la lumière qui passa derrière la fenêtre parut étrange et sinistre à mon impatience ! Comme je sentis battre mon cœur en scrutant la figure du domestique qui m'ouvrit enfin la porte !

« Tout le monde se porte bien ? m'écriai-je.

— Tout le monde se porte bien, répondit joyeusement le domestique. M. Squills est ici, mais je ne pense pas que ce soit pour un malade. »

En ce moment ma mère accourut sur le seuil, et je me jetai dans ses bras.

« Sisty, Sisty !... mon cher fils !... ruiné peut-être, et par ma faute... à moi.

— À vous !... Venez dans cette chambre pour qu'on ne nous entende pas... Par votre faute !

— Oui, oui !... car si je n'avais pas eu de frère, ou si je ne m'étais pas laissé entraîner... Si j'avais, comme c'était mon devoir, supplié le pauvre Austin de ne pas...

— Ma bonne et chère mère, vous vous accusez de ce qui fut, ce semble, le *malheur* de mon oncle... car je suis sûr qu'il n'y a pas même de sa *faute* à lui. (Je ne disais pas là ce que je pensais.) Non, rejetez la faute sur les épaules du vrai coupable... sur les défunctes épaules de cet horrible ancêtre, William Caxton l'imprimeur ; car, quoique je ne connaisse pas encore les détails de ce qui est arrivé, je gagerais que cela se rapporte à cette fatale invention de l'imprimerie. Allons, allons... Mon père va bien, n'est-ce pas ?

— Oui, Dieu merci !

— Et vous aussi, et moi, et Roland, et la petite Blanche ! Ah ! mais vous pouvez bien remercier Dieu, puisque vos véritables trésors sont intacts. Eh, bien ! asseyez-vous et expliquez-moi tout, je vous prie.

— Je ne puis rien expliquer. Je ne comprends qu'une chose, c'est que lui, *mon* frère, a entraîné Austin dans... dans... »

Nouveau torrent de larmes.

Je consolai, grondai, ris, prêchai et suppliai en même temps ; puis, emmenant doucement ma mère, j'entrai dans le cabinet de mon père.

À la table était assis M. Squills, la plume à la main, et un verre de son punch favori à côté de lui. Mon père était debout contre la cheminée, un peu

plus pâle qu'à l'ordinaire ; mais sa physionomie exprimait une résolution toute nouvelle pour son indolence douce et rêveuse. Il leva les yeux quand la porte s'ouvrit, et mettant le doigt sur ses lèvres, il dit gaiement en jetant un coup d'œil du côté de ma mère :

« Le mal n'est pas grand. Ne croyez pas ce qu'elle vous dit ! Les femmes exagèrent toujours et prennent leurs vains fantômes pour des réalités : c'est le défaut de leurs vives imaginations, ainsi que Wierus l'a clairement prouvé en expliquant les signes, taches et becs-de-lièvre qu'elles infligent à leurs innocents enfants, même avant qu'ils soient nés... Mon cher fils, ajouta mon père lorsque je l'eus embrassé en souriant, je vous remercie de ce sourire ! Dieu vous bénisse ! »

Il me serra la main et se détourna un moment. « C'est une grande consolation, reprit mon père après un instant de silence, de savoir, quand un malheur arrive, qu'on n'aurait pu l'empêcher. Squills vient de découvrir que je n'ai pas la bosse de la prudence, de sorte que, craniologiquement parlant, si j'avais évité un mal, je me serais certainement heurté la tête contre un autre.

— Un homme qui a votre tête est fait pour être *mis dedans*, dit M. Squills en manière de consolation.

— Entendez-vous cela, ma bonne Kitty, et avez-vous encore le cœur de blâmer Jack, cette pauvre créature affligée d'une bosse à *mettre dedans* tous les joueurs à la Bourse ? Quelqu'un peut-il résister à sa bosse, Squills ?

— Impossible, répondit le chirurgien d'un ton d'autorité.

— Tôt ou tard elle l'embarrassera dans ses invisibles mailles, n'est-ce pas, Squills ? elle le fera tomber dans le piège fatal de sa cellule cérébrale. C'est là que le sort l'attend, comme le fourmi-lion dans son trou.

— Ce n'est que trop vrai, dit Squills. Quel professeur de phrénologie vous eussiez fait !

— Allez donc, ma chère amie ! reprit mon père, et ne blâmez que cette triste cavité de mon crâne, où la prudence... n'est pas. Allez, et faites souper Sisty ; car Squills dit qu'il a les organes mathématiques bien développés, et nous avons besoin de lui. Nous sommes au milieu d'un dédale de chiffres, mon cher Pisistrate. »

Ma mère était dans la désolation ; mais, obéissant avec soumission, elle se glissa vers la porte sans dire un mot. Arrivée sur le seuil, elle se retourna et me fit signe de la suivre.

Je dis quelques mots à l'oreille de mon père et sortis. Ma mère était debout dans le vestibule, et je vis à la clarté de la lampe qu'elle avait essuyé ses larmes ; sa figure, quoique bien triste, était plus calme.

« Sisty, dit-elle d'une voix qui s'efforçait d'être ferme, promettez-moi de m'apprendre tout... même le pire, Sisty. On me le cache, et c'est mon plus cruel châtiment ; car lorsque je ne sais pas tout ce qu'il... tout ce que Austin souffre, il me semble que j'ai perdu son cœur. Oh ! Sisty, mon enfant, mon fils, ne craignez rien pour moi ! Quoi qu'il arrive, je serai heureuse, si je recouvre mon privilège... le privilège, Sisty, de consoler, de partager !... Me comprenez-vous ?

— Oui, vraiment, ma mère ! Avec votre bon sens, votre sain esprit de femme, vous serez notre meilleur conseil, si vous sentez combien nous en avons besoin. Ainsi, ne craignez rien, il n'y aura pas de secret entre vous et moi. »

Ma mère m'embrassa et s'éloigna d'un pas plus léger.

Lorsque je rentrai, mon père vint me serrer dans ses bras.

« Mon fils, dit-il d'une voix émue, si vos modestes espérances sont ruinées...

— Mon père, pouvez-vous songer à moi en un pareil moment ?... Moi... Est-il possible de ruiner celui qui a jeunesse, force et santé ? Me ruiner, avec ces muscles et ces nerfs !... Me ruiner, avec l'éducation que vous m'avez donnée, cette éducation qui fait les nerfs et les muscles de l'âme ! Oh ! non, cette fortune-là est invulnérable. Et puis vous oubliez, père... le sachet de safran ! »

Squills bondit de dessus sa chaise, et, essuyant ses yeux d'une main, me donna de l'autre un rude coup sur l'épaule.

« Je suis fier du soin que j'ai pris de votre enfance, maître Caxton. Voilà ce que c'est que de fortifier, dès les premiers jours, les organes digestifs. De pareils sentiments attestent de magnifiques ganglions dans les meilleures conditions possibles. Lorsqu'on a la langue aussi nette que vous, car je suis

sûr que vous l'avez très-nette, on glisse à travers le malheur comme une anguille. »

Je me mis à rire aux éclats, mon père ne fit que sourire ; puis, m'étant assis, je tirai à moi un papier tout couvert des calculs de Squills, et dis :

« Il s'agit à présent de trouver la quantité inconnue. Qu'est-ce que ceci ? *Valeur supposée de la bibliothèque, 750 liv.* Oh ! père, c'est impossible. J'étais prêt à tout, cela seul excepté. Vos livres... mais c'est votre vie !

— Non ; après tout, ce sont eux les coupables dans cette affaire ; ils doivent donc être les principales victimes. D'ailleurs, je crois que je les sais presque tous par cœur. Mais nous ne faisons qu'énumérer notre actif, pour être sûrs, ajouta mon père fièrement, que, vienne que pourra, nous ne serons pas déshonorés.

— Laissez-le faire, me dit Squills tout bas ; nous garderons les livres. » Puis il ajouta à haute voix en me tâtant le pouls : « Un, deux, trois, soixante-dix environ... pouls excellent, doux et régulier ; il peut tout supporter : administrons-lui tout. »

Mon père fit un signe d'assentiment.

« Certainement. Mais, Pisistrate, il faut que nous ménagions votre chère mère. Qu'elle se fasse des reproches parce que le pauvre Jack s'y est mal pris pour nous enrichir, voilà ce que je ne puis comprendre. Mais, comme j'ai déjà eu occasion de le remarquer, Sphinx est un nom féminin^[2]. »

Mon pauvre père ! ce n'était là qu'un vain effort pour retrouver ton innocente plaisanterie. Tes lèvres tremblaient.

Puis vint l'histoire. Lorsqu'il avait été résolu qu'on publierait le *Times littéraire*, l'infatigable oncle Jack avait réuni un certain nombre d'actionnaires ; et, dans l'acte de société, le nom de mon père figurait en évidence comme propriétaire d'un quart de l'apport. Si, en cela, mon père avait commis quelque imprudence, du moins il n'avait rien fait qui, d'après les calculs ordinaires d'un savant retiré du monde, pût devenir ruineux. Mais, juste au moment où nous étions pressés de quitter Londres, Jack avait représenté à mon père qu'il faudrait peut-être changer quelque chose au plan du journal, et que, pour attirer un plus grand nombre de lecteurs, il serait bon de dire quelques mots des nouvelles du jour et des intérêts de

l'époque. Un changement de plan pourrait amener un changement de titre ; aussi M. Tibbets suggéra-t-il à mon père qu'il serait bon de lui laisser carte blanche pour ce qui regardait le titre technique et la forme précise de la publication. Mon père y avait consenti maladroitement, en apprenant que les autres actionnaires feraient comme lui. M. Peck, imprimeur fort riche et jouissant d'une haute considération, avait avancé les fonds nécessaires pour publier les premiers numéros, sur la garantie dudit acte de société et d'un document signé de mon père, autorisant M. Tibbets à faire au titre et au plan du journal tous les changements qui pourraient paraître convenables, d'accord avec les autres actionnaires.

Or, il paraît que, dans ses conférences antérieures avec M. Tibbets, M. Peck avait jeté beaucoup d'eau froide sur l'idée du *Times littéraire*, et suggéré quelque chose qui devait attirer les hommes d'argent. Le fait est, comme on le découvrit plus tard, que l'imprimeur, dont l'esprit entreprenant était sympathique à celui de l'oncle Jack, avait des actions dans trois ou quatre spéculations sur lesquelles il était naturellement bien aise de pouvoir attirer l'attention du public. Bref, mon pauvre père n'eut pas plus tôt tourné le dos, que le *Times littéraire* fut jeté là ; MM. Peck et Tibbets se mirent à concentrer toutes leurs idées lumineuses dans ce météore brillant qui apparut enfin comme une comète, sous le titre du *Capitaliste*.

À cette transformation, les plus prudents et les plus solvables des actionnaires s'étaient retirés de l'entreprise. Il restait sans doute une majorité ; mais la plupart de ceux qui la composaient étaient dociles à l'influence de l'oncle Jack, et prêts à prendre toutes sortes d'actions, parce que, jusqu'alors, ils ne possédaient rien.

Assuré de la solvabilité de mon père, l'aventureux Peck s'empressa de lancer le premier numéro du *Capitaliste*. Toutes les murailles furent placardées de ses annonces ; des avertissements circulèrent d'un bout à l'autre du royaume. Des agents furent enrôlés, des correspondants furent levés en masse. Lorsque Xerxès envahit la Grèce, il n'était pas aussi bien approvisionné que le fut le *Capitaliste* quand il fit invasion au milieu de la crédulité et de l'avarice des hommes.

Mais, de même que la Providence donne des nageoires aux poissons, afin qu'ils puissent régler et diriger leurs mouvements les plus rapides et les plus vagabonds à travers les profondeurs des eaux ; ainsi, ce même pouvoir

protecteur accorde à ces créatures à sang froid de notre espèce, qu'on peut classer dans le genre *hommes d'argent*, certaines facultés de prudence analogues aux nageoires des poissons, afin qu'elles puissent se guider et voguer majestueusement à travers les grandes mers de la spéculation. Bref, les poissons pour lesquels on avait jeté le filet s'enfuirent aussitôt, effrayés du bruit qu'il fit en tombant dans l'eau. Ils revinrent ensuite flairer les mailles avec leurs gros nez de requin ; mais, mettant en jeu leurs précieuses nageoires, ils s'enfuirent aussi vite que possible, se plongèrent dans la vase, ou se cachèrent sous les rochers et les bancs de corail. Métaphore à part, les capitalistes boutonnèrent leurs poches et ne voulurent rien avoir de commun avec leur homonyme.

Ni Peck ni Tibbets ne soufflèrent mot de ce changement au pauvre Augustin Caxton, qui avait tant d'horreur d'une pareille affaire. Il mangeait, il dormait, il travaillait au grand ouvrage, s'étonnant parfois de ne pas entendre parler de l'avènement du *Times littéraire*, ne se doutant aucunement de la terrible responsabilité que lui préparait *le Capitaliste*. *Le Capitaliste* était pour lui chose aussi inconnue que le dernier emprunt des Rothschild.

Il eût été difficile, pour tout autre que mon père, de ne pas lancer un anathème d'indignation sur la tête à projets du beau-frère qui avait ainsi violé les obligations sacrées que lui imposaient la confiance et la parenté, et mis dans une pareille passe un solitaire sans méfiance. Mais il faut être juste, même pour Jack Tibbets ; il était fermement convaincu que *le Capitaliste* ferait la fortune de mon père, et, s'il ne lui apprit pas le développement étrange et monstrueux qu'avait pris la chrysalide du *Times littéraire*, c'était purement parce qu'il connaissait ce qu'il appelait les *préjugés* de mon père, et que ces préjugés devaient l'empêcher de devenir un Crésus. Oui, l'oncle Jack avait si pleine confiance dans son projet, qu'il s'était mis complètement au pouvoir de M. Peck et qu'il lui avait signé des billets pour une somme fabuleuse. Aussi se trouvait-il en ce moment à la prison de la Flotte, d'où il avait daté son aveu, plein de repentir et de désespoir. Cette confession nous était arrivée en même temps qu'une lettre fort brève de M. Peck, par laquelle ce respectable imprimeur annonçait à mon père qu'il avait continué à ses propres risques la publication du *Capitaliste*, autant que l'avait permis sa prévoyance pour sa famille ; qu'il

n'avait pas besoin de dire qu'un nouveau journal quotidien était une très-grande affaire ; que les frais d'une feuille telle que *le Capitaliste* étaient immensément plus grands que ceux d'un simple journal littéraire, comme celui dont il avait d'abord été question ; et que, forcé alors de s'adresser aux actionnaires pour rentrer dans ses avances, qui se montaient à plusieurs milliers de livres, il priait mon père de régler immédiatement avec lui, insinuant délicatement qu'il réglerait lui-même comme il pourrait avec les autres actionnaires, dont la plupart, ajoutait-il avec douleur, lui avaient été faussement signalés par M. Tibbets comme des gens riches, tandis qu'ils n'étaient en réalité que des hommes de paille.

Et ce n'était pas encore tout le mal. La grande société anti-éditoriale, qui avait eu beaucoup de peine à se soutenir, avait annoncé la publication de divers ouvrages d'un intérêt solide et d'un succès durable. Au milieu d'une longue et pompeuse liste de poèmes, de drames non destinés au théâtre, et d'essais par Philéleuthéros, Philanthropos, Philopolis, Philodémus et Philaléthès, brillait l'*Histoire des erreurs humaines*, volumes I et II, in-quarto, avec illustrations. La société anti-éditoriale, qui avait jusque-là manifesté sa vie naissante par ces enfoliations de sa frêle tige, périt d'une mort soudaine, dès que son soleil, sous la forme de l'oncle Jack, se coucha dans les régions cimmériennes de la prison de la Flotte. Une lettre plus polie d'un autre imprimeur (Ô William Caxton, William Caxton !... fatal ancêtre !) informa mon père de cet événement. Elle ajoutait que c'était à lui, comme le membre le plus respectable de l'association, que ledit imprimeur serait forcé de s'adresser au sujet des frais faits, non-seulement pour la coûteuse édition de l'*Histoire des erreurs humaines*, mais aussi pour les poèmes, les drames non destinés au théâtre, les essais de Philéleuthéros, Philanthropos, Philopolis, Philodémus et Philaléthès, ainsi que pour quelques autres ouvrages, très-estimables sans doute, mais qui au point de vue pécuniaire devaient nécessairement occasionner une perte considérable.

J'avoue que, lorsque j'eus pris connaissance de ces agréables nouvelles, et que M. Squills m'eut assuré que mon père semblait s'être rendu légalement responsable de toutes ces sommes, je me renversai sur ma chaise, étourdi et effrayé.

« Vous voyez donc, dit mon père, que jusqu'à présent nous luttons contre des monstres dans les ténèbres ; dans les ténèbres, tous les monstres

paraissent plus grands et plus affreux. César Auguste lui-même, quoique certainement il ne se fût jamais fait scrupule de changer les vivants en fantômes, lorsque cela lui paraissait utile, n'aimait pas à recevoir leur visite et ne restait jamais seul *in tenebris*. Nous ne savons quel est le total des sommes qu'on me réclame ; ce qu'on pourra tirer des autres actionnaires est également vague et obscur. Mais la première chose à faire, c'est de délivrer de prison le pauvre Jack.

— Délivrer de prison l'oncle Jack ! m'écriai-je. Assurément, c'est pousser le pardon trop loin.

— Mais il ne serait pas en prison si je n'avais fatalement oublié son faible, le pauvre homme ! j'aurais dû le mieux connaître. Ma vanité m'a égaré ; j'ai voulu publier un grand ouvrage... comme si, dit M. Caxton en regardant les rayons de sa bibliothèque, il n'y en avait pas assez dans le monde ! J'ai voulu aussi avancer et répandre la science sous la forme d'un journal, moi qui ne connaissais pas assez le caractère de mon propre beau-frère pour empêcher ma ruine ! Arrive que pourra, je me croirais le dernier des hommes si je laissais pourrir en prison cette pauvre créature que j'aurais dû considérer comme un monomane, et cela parce que moi, Austin Caxton, je n'ai pas eu le sens commun. Et puis, dit résolûment mon père, c'est le frère de votre mère, Pisistrate ; j'aurais dû aller à Londres sur-le-champ ; mais, ayant appris que ma femme vous avait écrit, j'ai attendu afin de pouvoir la laisser en compagnie de l'espérance et de la consolation, deux anges qui sourient à toute mère par la figure d'un fils tel que vous. Demain je pars.

— Pas du tout, dit M. Squills avec fermeté ; en qualité de votre médecin, je vous défends de quitter la maison d'ici à six jours. »

CHAPITRE II.

« Monsieur, continua Squills en coupant avec les dents le bout d'un cigare qu'il venait de tirer de sa poche, vous m'accordez que c'est pour une affaire très-importante que vous vous proposez d'aller à Londres.

— Sans doute.

— Or, il dépend de la santé du corps qu'une affaire soit bien ou mal faite ! s'écria M. Squills triomphant. Savez-vous, monsieur Caxton, que, tandis que vous semblez si calme et parlez si tranquillement, rien que pour encourager votre fils et tromper votre femme, savez-vous que votre pouls, qui compte naturellement un peu plus de soixante pulsations, en a présentement près de cent ? Savez-vous, monsieur, que vos membranes muqueuses sont dans un état de grande irritation, ainsi qu'on le voit par les papilles du bout de votre langue ? Et si, avec un pouls comme celui-là et une langue comme celle-ci, vous voulez régler des affaires d'argent avec des marchands rusés, tout ce que je puis dire, c'est que vous êtes un homme ruiné.

— Mais... commença mon père.

— Le squire Rollick, poursuivit M. Squills, le squire Rollick, la plus forte tête que je connaisse pour les affaires, le squire Rollick n'a-t-il pas vendu à trente pour cent de perte sa jolie petite ferme de Scranny-Holt ? Et pourquoi, monsieur ? Tout le comté en était stupéfait. Pourquoi ? Parce qu'il commençait à sentir l'attaque d'une jaunisse qui lui faisait voir en sombre la vie humaine et les intérêts de l'agriculture. D'autre part, l'avocat Cool, l'homme le plus prudent des Trois-Royaumes, l'avocat Cool, qui était si méthodique que toutes les horloges du comté se réglaient sur sa montre, ne s'est-il pas un beau matin jeté la tête en avant dans une folle spéculation pour cultiver les marais d'Irlande ? Durant les trois mois suivants, sa montre marcha de travers, ce qui fit avancer tout notre comté d'une heure sur le reste de l'Angleterre. Et personne ne sut quelle en était la cause, jusqu'à ce que, ayant été appelé, je trouvai les membranes cérébrales dans un état d'irritation aiguë, probablement dans la région des bosses de l'acquisitivité et de l'idéalité. Non, monsieur Caxton, vous resterez à la

maison et vous prendrez un calmant de feuilles de laitue et de mauve des marais, que je vous enverrai. C'est moi, continua Squills en allumant son cigare dont il tira deux fameuses bouffées, c'est moi qui irai à Londres pour régler votre affaire ; et je prendrai avec moi ce jeune homme, dont les fonctions digestives sont en état de résister à ces horribles éléments de dyspepsie, les livres, schellings, pence. »

Ce disant, M. Squills posa significativement son pied sur le mien.

« Mais, reprit mon père avec douceur, je ne vois pas la nécessité d'accepter votre offre amicale, Squills, quoique je vous en remercie beaucoup. Je ne suis pas aussi mauvais philosophe que vous paraissez l'imaginer ; et le coup que j'ai reçu n'a pas dérangé mon organisation physique au point de me rendre incapable de faire mes affaires.

— Hum ! grommela Squills en se levant pour tâter le pouls à mon père. Quatre-vingt-seize... quatre-vingt-seize pulsations ou pas une ! Et la langue, monsieur !

— Bah ! vous ne l'avez pas même vue !

— Je n'ai pas besoin de la voir ; je sais comment elle est par l'état des paupières ; la pointe est écarlate et les côtés raboteux comme une râpe à muscade.

— Bah ! répéta mon père, et cette fois avec impatience.

— Eh bien ! dit solennellement Squills, il est de mon devoir de déclarer... (ici entra ma mère pour me dire que le souper était prêt) et je vous déclare, à vous, madame Caxton, et à vous, monsieur Pisistrate Caxton, comme étant les plus intéressés, que si vous, monsieur, vous allez à Londres pour cette affaire, je ne répons pas des conséquences.

— Oh ! Austin, Austin ! » s'écria ma mère, qui courut se jeter au cou de mon père, tandis que moi, presque aussi alarmé par le ton et l'air sérieux de Squills, je représentais fortement l'inutilité de l'intervention personnelle de M. Caxton dans le premier moment. Tout ce qu'il pourrait faire en arrivant à Londres, ce serait de mettre l'affaire entre les mains d'un bon avocat ; et cela, nous le ferions pour lui ; il serait temps de l'envoyer chercher lorsque nous connaîtrions mieux l'étendue du mal. Cependant Squills serrait le pouls à mon père, et ma mère était suspendue à son cou.

« Quatre-vingt-seize... quatre-vingt-dix-sept ! soupira Squills d'une voix sourde.

— Je n'en crois rien ! s'écria mon père presque en colère ; jamais de ma vie je n'ai été si calme et bien portant !

— Et la langue ! regardez la langue, madame Caxton ; une langue si brillante, madame, qu'on pourrait lire à sa clarté !

— Oh ! Austin, Austin !

— Ma chère, ce n'est pas ma langue qui est en faute, je vous assure, dit mon père en parlant entre ses dents ; cet homme ne connaît pas plus ma langue que les mystères d'Éleusis.

— Montrez-la donc, s'écria Squills, et si elle n'est pas telle que je dis, je vous permets d'aller à Londres, et de jeter toute votre fortune dans les deux gouffres que vous lui avez creusés. Montrez-la !

— Monsieur Squills, dit mon père en rougissant, monsieur Squills, vous devriez être honteux.

— Cher, cher Austin ! votre main est brûlante... Je suis sûre que vous avez la fièvre.

— Pas le moins du monde.

— Mais, mon père, rien que pour contenter Squills, dis-je d'un ton câlin.

— La voilà ! la voilà ! » reprit mon père, se soumettant enfin et exhibant timidement le bout de l'organe vaincu de l'éloquence.

Squills y jeta ses yeux de lynx.

« Rouge comme un homard et âpre comme un groseillier à maquereau ! » s'écria-t-il avec une joie sauvage.

CHAPITRE III.

Comment était-il possible à une pauvre langue si injuriée, si persécutée, si humiliée, si insultée, si vilipendée, de résister à trois langues liguées contre elle ?

Finalement, mon père céda ; et Squills, triomphant, déclara qu'il allait souper avec moi, pour m'empêcher de rien manger qui pût tendre à ébranler sa confiance en mon système. Laissant ma mère avec son Austin, le bon chirurgien me prit le bras, et, dès que nous fûmes dans la chambre voisine, il ferma soigneusement la porte, s'essuya le front et dit :

« J'espère que nous l'avons sauvé !

— Cela aurait-il donc réellement fait tant de mal à mon père ?

— Tant de mal ! ah ça, jeune étourdi, ne voyez-vous pas qu'avec son ignorance des affaires toutes les fois qu'il s'agit de lui-même (quoique ni Rollick ni Cool n'aient un meilleur jugement lorsqu'il y va de l'intérêt d'autrui) et avec son maudit esprit d'honneur poussé à une exaltation digne de don Quichotte, il serait allé tout droit à M. Tibbets, en s'écriant : *Combien devez-vous ? Voilà l'argent !* Ne voyez-vous pas qu'il aurait fait la même chose avec ces imprimeurs, et qu'il serait revenu sans une pièce de six pence ? Tandis que nous pourrions regarder froidement autour de nous, vous et moi, et réduire l'inflammation à son minimum.

— Je le vois, et je vous remercie de tout mon cœur, Squills.

— D'ailleurs, dit le chirurgien avec plus de sentiment, votre père a réellement fait un généreux effort sur lui-même. Il souffre plus que vous ne pourriez croire... Non pour lui (car je crois que, s'il était seul au monde, il se contenterait de cinquante livres de rente arrachées au naufrage, et de sa bibliothèque), mais pour votre mère et pour vous. Avec un nouvel accès d'émotion et l'anxiété nerveuse de ce voyage à Londres, il aurait pu avoir une attaque de paralysie ou d'épilepsie. Mais nous le tenons bien ici ; et ce que nous aurons de pire à lui annoncer sera meilleur que ce à quoi il s'est attendu. Pourquoi ne mangez-vous pas ?

— Manger ! le puis-je ? Mon pauvre père !

— Les effets du chagrin sur le système nerveux et sur les sucs gastriques sont très-remarquables, dit philosophiquement M. Squills en se servant une grillade ; le chagrin augmente la soif et ôte la faim. Non... ne touchez pas au porto ! il est échauffant !... Prenez du xérès avec de l'eau. »

CHAPITRE IV.

La porte de la maison s'était fermée sur M. Squills, après qu'il m'eut promis de venir déjeuner avec moi le lendemain, afin de prendre la voiture devant nos fenêtres. Je restais seul à table, réfléchissant à tout ce que j'avais appris, quand mon père entra.

« Pisistrate, dit-il gravement en regardant autour de lui, votre mère !... supposons le pire... votre premier soin doit être de chercher à lui assurer quelque chose. Nous sommes des hommes, vous et moi ; nous ne manquerons jamais de pain, tant que nous aurons la santé de l'esprit et du corps ; mais une femme... et s'il m'arrivait quelque chose... »

Les lèvres de mon père tremblaient tandis qu'il articulait ces courtes phrases.

« Mon cher et excellent père ! dis-je, pouvant à peine retenir mes larmes, tous les maux, comme vous l'avez dit vous-même, paraissent plus terribles par anticipation. Il est impossible que toute votre fortune y passe ; le journal n'a vécu que quelques semaines, et le premier volume seulement de votre ouvrage est imprimé. D'ailleurs, il doit y avoir d'autres actionnaires qui payeront leur quote-part. Croyez-moi, j'ai bon espoir quant au résultat de mon ambassade. Pour ce qui est de ma pauvre mère, ce n'est pas la perte de la fortune qui la blessera ; soyez persuadé qu'elle y songe peu ; c'est la perte de votre confiance.

— De ma confiance !

— Oh ! oui. Dites-lui toutes vos craintes, toutes vos espérances. Ne souffrez pas qu'une affectueuse pitié l'exclue d'un seul petit coin de votre cœur.

— C'est cela... c'est bien cela, Austin... mon mari, ma joie, mon orgueil, mon âme, mon tout ! » s'écria une douce voix entrecoupée de sanglots.

Ma mère s'était glissée inaperçue derrière nous.

Mon père nous regarda tous deux, et les larmes qui étaient jusque-là restées dans ses yeux coulèrent librement. Puis ouvrant ses bras, où Kitty se jeta toute joyeuse, il leva au ciel ses yeux humides, et je vis, au mouvement de ses lèvres, qu'il remerciait Dieu.

Je sortis sans faire de bruit. Je sentais qu'il fallait laisser ces deux cœurs battre et se confondre sans témoins. Je suis convaincu qu'à partir de cet instant Austin Caxton acquit une philosophie plus forte que celle des stoïciens. Il n'avait plus besoin de cette force qui dissimule le chagrin, car il n'avait plus de chagrin.

CHAPITRE V.

Nous achevâmes notre voyage sans aventure, M. Squills et moi, et presque sans conversation, attendu que nous n'étions pas seuls sur l'impériale. Nous descendîmes à une petite auberge de la Cité, et le lendemain matin je partis pour voir Trévanion, car nous croyions qu'il nous donnerait les meilleurs conseils. Mais en arrivant dans le square Saint-James, j'eus le désappointement d'apprendre que toute la famille était partie pour Paris trois jours auparavant, et qu'on ne l'attendait pas avant la réunion du parlement.

Il y avait de quoi se décourager, car j'avais compté beaucoup sur la sagesse de Trévanion, et sur ces rares qualités par lesquelles mon ancien

patron se distinguait si éminemment en toutes sortes d'affaires qui se rapportaient à la vie pratique. La première chose maintenant, c'était de trouver l'avocat de Trévanion ; car Trévanion était un de ces hommes dont les avocats sont certainement capables et actifs. Mais le fait est qu'il laissait si peu de besogne aux hommes de loi, qu'il n'avait jamais eu occasion d'en appeler un pendant le temps que je l'avais connu, et j'ignorais par conséquent jusqu'au nom de son avocat. Le concierge qui gardait l'hôtel ne put me donner aucun renseignement. Heureusement je me rappelai sir Sedley Beaudésert, qui ne pouvait guère manquer de me donner ce renseignement, et qui, dans le cas contraire, me recommanderait quelque autre homme de loi. Je me rendis donc chez lui.

Je trouvai sir Sedley à déjeuner avec un jeune homme qui paraissait avoir vingt ans. L'excellent baronnet fut enchanté de me voir ; mais il me sembla qu'il était un peu embarrassé, lui si plein d'aisance et de cordialité, en me présentant à son cousin, lord Castleton. Ce nom m'était familier, quoique je n'eusse jamais encore rencontré le patricien auquel il appartenait.

Le marquis de Castleton était un objet d'envie pour tous les jeunes oisifs, et fournissait un sujet de conversation intéressante à des politiques en barbe grise. Souvent j'avais entendu parler de cet heureux coquin de Castleton, qui, à sa majorité, devait entrer en possession d'une de ces fortunes colossales avec lesquelles on pourrait réaliser les rêves d'Aladin ; d'une fortune qu'on avait mise en nourrice pendant sa minorité. Souvent j'avais entendu de plus graves bavards se demander si Castleton voudrait jouer un rôle actif en politique, et s'il maintiendrait les influences de famille. Sa mère, qui vivait encore, était une femme supérieure ; elle s'était consacrée, depuis la naissance de son fils, à remplacer son père et à le rendre digne de sa haute position. On disait qu'il était habile, qu'il avait été élevé par un précepteur célèbre dans l'Université, et qu'il suivait pour la seconde fois un cours de dernière année à Oxford.

Ce jeune marquis se trouvait le chef d'une de ces quelques maisons qui conservent encore en Angleterre l'ancienne importance des temps féodaux. Il était important, non-seulement par son rang et sa vaste fortune, mais encore par un cercle immense de relations puissantes ; par l'habileté de ses deux prédécesseurs, adroits politiques et ministres ; par le prestige qu'ils avaient légué à son nom ; par la nature particulière de ses domaines, qui

mettaient à sa disposition six fauteuils parlementaires dans la Grande-Bretagne et l'Irlande ; sans faire mention de cet ascendant indirect que le chef des Castleton avait toujours exercé sur beaucoup de nobles et puissants alliés de cette maison princière. Je ne savais pas qu'il fût parent de sir Sedley, qui se mêlait si peu de politique ; aussi ce fut avec une certaine surprise que je l'entendis me le présenter comme son cousin. Je contemplai certainement avec intérêt ce jeune héritier d'un eldorado fabuleux, moi qui allais peut-être me trouver réduit à l'indigence.

Il était facile de voir que lord Castleton avait été élevé dans le sentiment de sa grandeur future et de la sérieuse responsabilité qui pèserait sur lui. Il était tout à fait au-dessus de ces affectations communes aux jeunes patriciens d'un rang inférieur. On ne lui avait pas appris à s'estimer d'après la coupe d'un habit ou la forme d'un chapeau. Son monde était bien au-dessus de celui de la rue Saint-James et des clubs. Il se mettait simplement, quoiqu'il eût un genre particulier : une cravate blanche (ce n'était pas alors chose aussi rare qu'aujourd'hui, pour le matin), un pantalon sans sous-pieds, des souliers minces et des guêtres. Dans ses manières il n'y avait rien de cette apathie pleine de présomption qui caractérise le dandy, quand on le présente à quelqu'un qu'il doute de pouvoir saluer de la fenêtre de White. Non, lord Castleton était exempt de cette fatuité vulgaire, et pourtant il était impossible de voir un jeune homme plus fat.

On lui avait dit, sans doute, qu'en sa qualité de chef d'une maison qui faisait presque à elle seule un parti dans l'État, il devait être bienveillant et poli avec tout le monde ; et cette obligation, entée sur une nature singulièrement froide et insociable, donnait à sa politesse quelque chose de si roide et qui sentait tellement la condescendance, que cela vous faisait monter le rouge au visage. Mais cette irritation momentanée était contre-balancée par un contraste presque ridicule entre cette gracieuse majesté de manières et la figure insignifiante et imberbe de l'adolescent.

Lord Castleton ne se contenta pas d'un simple salut, quand on nous présenta l'un à l'autre. À mon grand étonnement de le voir si bien informé, il me fit un petit discours à la Louis XIV, comme ce roi en adressait aux nobles de province. Ce discours était soigneusement calqué sur cette maxime de royale politesse, qui veut qu'un monarque soit un peu au fait de la naissance, de la parenté et de la famille du plus humble de ses

gentilshommes. C'était un petit discours où se trouvaient adroitement mêlés le savoir de mon père, les services de mon oncle et les aimables qualités de votre humble serviteur ; le tout débité d'un ton de fausset, comme s'il avait été appris par cœur, quoiqu'il fût nécessairement improvisé ; Puis, s'étant rassis, lord Castleton me fit un gracieux signe de la tête et de la main, comme pour m'autoriser à suivre son exemple.

La conversation s'engagea par secousses galvaniques et saccades spasmodiques, et lord Castleton sut si bien l'entraîner hors de ce qui entretenait ordinairement l'aimable causerie du pauvre sir Sedley, que cet homme charmant, accoutumé, ainsi qu'il le méritait bien, à être le coryphée de sa tablée, fut complètement réduit au silence. Avec ses lectures d'œuvres légères, ses riches trésors d'anecdotes, sa science du monde des salons, il trouvait à peine un mot à placer au milieu des grandes, rudes et sérieuses matières que lord Castleton attaquait, tout en grignotant ses rôties. On eût dit qu'il ne fallait rien moins que les sujets les plus graves et les points de vue les plus pratiques des intérêts de l'humanité pour attirer ce futur chef des humains.

Le fait est que lord Castleton avait étudié tout ce qui est relatif à la *propriété*, et c'est une science qui embrasse un cercle immense. On lui avait dit : « Vous aurez de vastes domaines, il est essentiel que vous possédiez cette science. Vous serez embarrassé, joué, dupé, tourné en ridicule tous les jours de votre vie, si vous ne savez pas tout ce qui attaque ou défend, tout ce qui diminue ou augmente la propriété. Vous avez un gros enjeu dans le pays ; il faut que vous connaissiez tous les intérêts de l'Europe, plus encore, tous ceux du monde civilisé : car ces intérêts réagissent sur le pays, et les intérêts du pays sont de la plus haute importance pour les intérêts du marquis de Castleton. » Aussi le jeune lord avait à sa disposition une demi-douzaine de phrases empesées pour discuter et décider l'état du continent, la politique de Metternich, la condition de la papauté, les progrès des dissidents, les meilleurs moyens à employer contre cet esprit général de démocratie qui est l'épidémie des monarchies européennes, les proportions relatives des populations agricoles et manufacturières, les lois sur les céréales, le système monétaire, les lois qui réglementent les salaires, le talent des principaux orateurs de la chambre des Communes (à cette dernière critique étaient toujours mêlées quelques observations sur

l'importance d'engraisser le bétail), l'introduction du lin en Irlande, l'émigration, la condition des pauvres, les doctrines de M. Owen, la pathologie des pommes de terre, la connexion qu'il y a entre les pommes de terre, le paupérisme et le patriotisme, et autres sujets de réflexion non moins étonnants, qui se rattachaient tous, plus ou moins, à l'idée de la propriété castletonienne. Pour être juste, il faut dire que le jeune lord faisait preuve de beaucoup d'instruction et d'un esprit tourné vers les choses graves. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que ces sujets ne fussent pas choisis et traités par quelque jeune avocat ou quelque économiste déjà mûr, plutôt que par ce magnifique lis des champs. D'un homme moins élevé en rang on aurait dit certainement : « Il a du talent, mais il est trop prétentieux. » Chez un personnage né pour une si grande fortune, et qui n'avait rien à faire qu'à se chauffer au soleil, il y avait réellement quelque chose de si respectable à se donner tant de peine et à daigner identifier ses intérêts, les intérêts de la propriété castletonienne, avec les intérêts de ses inférieurs, qu'on sentait que le jeune marquis avait en lui l'étoffe d'un homme très-considérable.

Le pauvre sir Sedley, à qui toutes ces choses étaient aussi peu familières que la théologie du Talmud, après avoir fait quelques vains efforts pour ramener la conversation sur un terrain plus facile, y renonça enfin. Avec un sourire de compassion sur sa belle figure, il se réfugia dans son fauteuil, où il se mit à contempler sa tabatière.

Enfin, à notre grand plaisir, le valet annonça la voiture de lord Castleton. Après m'avoir adressé un autre discours d'une affabilité accablante, lord Castleton serra froidement la main à sir Sedley et s'en alla.

La salle à manger donnait sur la rue, et je me tournai machinalement du côté de la fenêtre pendant que sir Sedley suivait son hôte. Une voiture de voyage attelée de quatre chevaux attendait à la porte ; et un domestique, qui paraissait étranger, avait sur le bras le manteau de son maître. Lorsque je vis lord Castleton s'avancer dans la rue et s'envelopper de ce précieux manteau garni de zibeline, je remarquai mieux que dans la chambre sa taille frêle et énervée et la pâleur étrange de son visage maigre et triste. Puis, au lieu d'envie, ce fut de la compassion que j'éprouvai pour le possesseur de tant de pompe et de grandeur ; je sentis que je n'échangerais pas ma robuste santé, mon caractère content, la facilité que j'avais de trouver des jouissances dans les choses les plus simples et les plus à la portée de tout le

monde, contre les richesses et la grandeur que ce pauvre jeune homme méritait peut-être d'autant plus qu'il ne les mettait pas au service de ses plaisirs.

« Eh bien ! dit sir Sedley, que pensez-vous de lui ?

— C'est juste l'espèce d'homme que Trévanion aimerait, répondis-je évasisivement.

— Vous avez raison, reprit sir Sedley d'un ton sérieux et en me regardant attentivement. Savez-vous donc ?... Mais, non, vous ne pouvez le savoir encore.

— Quoi ?

— Mon cher jeune ami, dit le meilleur et le plus délicat de tous les hommes du monde, en s'éloignant un peu pour ne pas voir l'émotion qu'il causait, lord Castleton va rejoindre les Trévanion à Paris. Le but que lady Ellinor avait à cœur depuis tant d'années est atteint, et notre jolie Fanny sera marquise de Castleton quand son fiancé sera majeur, c'est-à-dire dans six mois. Les deux mères ont tout arrangé entre elles. »

Je ne fis aucune réponse, mais je continuai à regarder par la fenêtre.

« Cette alliance, reprit sir Sedley, était tout ce qui manquait pour assurer la position de Trévanion. Quand le parlement se réunira, il aura quelque grande place. Le pauvre homme ! comme j'aurai pitié de lui ! Je n'ai jamais pu comprendre, continua sir Sedley, pour me donner le temps de me calmer, comment cette maladie qu'on appelle *les affaires* est devenue si contagieuse dans notre brumeuse Angleterre ! Vous voyez que Trévanion n'est pas seul attaqué de ce fléau dans sa forme la plus dangereuse et la plus compliquée ; mais ce pauvre cher cousin à moi, qui est si jeune (ici sir Sedley poussa un soupir) et qui pourrait si bien s'amuser, est dans un état pire que vous, lorsque Trévanion vous faisait piocher à mort. Sans doute un grand nom et une grande position doivent être une lourde charge pour un esprit consciencieux. Vous voyez combien le sentiment de sa responsabilité a déjà vieilli Castleton ; il a positivement deux grandes rides sous les yeux. Eh bien ! après tout, je l'admire et je respecte son précepteur ; il a soigneusement cultivé un sol que je crois peu profond ; et Castleton, avec l'aide de Trévanion, sera le plus grand homme de la pairie, premier ministre quelque jour, j'en suis sûr... Et, lorsque j'y songe, quelle reconnaissance je

devrais avoir pour son père et sa mère, qui lui ont donné le jour dans leur vieillesse ! car, s'il n'était pas né, je serais le plus malheureux des humains. Oui, positivement, cet horrible marquisat me serait tombé sur les bras ! Je ne pense jamais aux regrets d'Horace Walpole, lorsque le comté d'Orford lui revint, sans la plus profonde sympathie et sans frémir à l'idée de ce dont ma chère lady Castleton a eu la bonté de me sauver... grâce aux eaux d'Ems, car elle avait vingt ans de mariage !... Eh bien ! mon jeune ami, comment se porte tout le monde chez vous ? »

Lorsqu'un acteur célèbre n'est pas encore arrivé dans les coulisses, qu'il est occupé à changer de costume ou à se débarrasser de l'influence échauffante d'un verre d'extra, et que par conséquent la toile verte retarde indûment son ascension, vous voyez la première basse de l'orchestre se livrer charitablement à un prélude d'une prolixité étonnante, appelant à son secours les souvenirs de *Lodoïska* ou du *Freischutz* pour faire prendre patience au public, et donner au comédien le temps de passer son pantalon couleur de chair ou de se déguiser en Coriolan ou en Macbeth. De même sir Sedley avait fait ce long discours, qui n'exigeait aucune réponse, afin de laisser au pauvre Pisistrate Caxton le temps de se calmer. Puis voyant le moment venu, il me rappela sur la scène en me posant sa question finale. Il y a certainement une bonté exquise et une bienveillance prévenante dans cette qualité la plus rare de toutes, une parfaite éducation ; et lorsque, me retournant fortifié et résolu, je vis sir Sedley me regarder de ses yeux bleus pleins de douceur et de discrétion, tandis que, avec une grâce sans pareille depuis les jours de Pope, il ouvrait lentement sa tabatière pour y puiser une prise du fameux mélange Beaudésert, je me sentis le cœur aussi rempli de reconnaissance pour lui que s'il m'avait rendu quelque service colossal. Cette question finale : « Comment se porte tout le monde chez vous ? » me remit complètement et détourna pour le moment le cours amer de mes pensées.

Je répondis par un court exposé des embarras de mon père, en déguisant nos craintes et en parlant de cette affaire comme d'une cause d'ennui plutôt que comme d'une cause de ruine. Je finis en demandant à sir Sedley l'adresse de l'avocat de Trévanion.

Le bon baronnet m'écouta avec une grande attention ; et cette vive pénétration qui appartient à l'homme du monde lui fit deviner que j'avais

adouci les choses plus qu'il ne convenait à un narrateur fidèle.

Il secoua la tête et, s'asseyant sur le sofa, me fit signe de me mettre à côté de lui. Puis appuyant son bras sur mon épaule, il me dit de son ton le plus séduisant :

« Nous deux, jeunes gens, nous devrions nous entendre quand nous parlons affaires d'argent. Je puis vous dire ce que je ne dirais pas à mon respectable aîné de trois ans, votre excellent père. Franchement donc, je soupçonne que c'est là une vilaine affaire. Je ne connais pas grand'chose aux journaux, si ce n'est que je suis forcé de souscrire à l'un de ceux de mon comté, et qu'il me coûte une petite rente annuelle ; mais je sais qu'un journal quotidien à Londres peut ruiner un homme en peu de semaines. Quant aux actionnaires, mon cher Caxton, je me suis laissé entraîner une fois, à force d'importunités, à devenir actionnaire d'un canal qui traversait ma propriété et qui finit par m'emporter trente mille livres sterling ! Les autres actionnaires furent tous noyés dans le canal, comme Pharaon et son armée dans la mer Rouge. Mais votre père est un grand savant, et il ne faut pas que ces affaires le tourmentent. Je lui ai beaucoup d'obligation. Il fut très-bon pour moi à Cambridge et me donna le goût de la lecture, auquel je dois les plus douces heures de ma vie. Ainsi, quand les gens de loi vous auront fait connaître toute l'étendue du mal, il faudra que nous trouvions ensemble moyen d'arranger cela.

« Que diable ! mon jeune ami, je n'ai pas d'*embarras*, moi, comme les domestiques appellent si impoliment une femme et des enfants. Je ne suis pas non plus un malheureux millionnaire chargé d'un vaste domaine, comme ce pauvre Castleton, qui a tant de devoirs à remplir envers la société qu'il ne peut dépenser un schelling que sur une grande échelle et pour le bien public. Ainsi, mon enfant, allez voir l'avocat de Trévanion ; c'est aussi le mien. Habile homme et pointu comme une aiguille ! M. Pike, grande rue d'Ormond ; son nom est sur un écusson en cuivre ; et quand il aura réglé le compte, nous autres, jeunes vauriens, nous nous aiderons l'un l'autre, sans dire un mot aux vieux. »

Quel bien cela fait à un homme, pour toute sa vie, de rencontrer dans sa jeunesse pareille bonté et générosité pareille !

Il n'est pas besoin de dire que je représentais trop fidèlement l'orgueil de mon savant père et l'indépendance de son caractère susceptible, pour accepter cette proposition ; et probablement que sir Sedley, tout riche et généreux qu'il était, ne soupçonnait pas ce qu'elle aurait pu lui coûter. Mais j'exprimai ma gratitude de manière à contenter et émouvoir ce dernier reste des *de Coverley*, et je courus droit aux bureaux de M. Pike, avec un mot de recommandation de la main de sir Sedley. Je trouvai dans M. Pike exactement l'homme que j'attendais, d'après la connaissance que j'avais du caractère de Trévanion : vif, intelligent et bref dans ses questions et dans ses réponses ; imposant et quelque peu hautain dans ses manières ; pas trop surchargé d'affaires, mais en ayant assez pour lui valoir expérience et considération ; ni jeune ni vieux, ni une de ces pédantes machines de parchemin, ni un de ces fats qui affectent la légèreté de manières du West-End.

« C'est une vilaine affaire, dit-il, mais qui demande à être bien menée. Laissez-moi libre pendant trois jours. N'allez voir ni M. Tibbets ni M. Peck ; et samedi prochain, à deux heures, si vous passez ici, vous saurez ce que je pense de tout cela. »

Sur ce, M. Pike regarda la pendule, je pris mon chapeau et me retirai.

Il n'est pas de séjour plus plaisant qu'une grande capitale, si vous y êtes confortablement établi, si vous avez méthodiquement arrangé l'emploi de votre temps, et si vous savez allier les affaires et les plaisirs en proportion raisonnable. Mais une visite faite en passant à une grande capitale, avec un logement à l'auberge, et, qui pis est, dans une auberge de la Cité, avec l'esprit accablé d'une tourmentante affaire dont vous n'aurez de nouvelles que dans trois jours, avec un chagrin cuisant et une misérable jalousie dans le cœur, sans travail, sans goût pour aucun plaisir, oh ! alors une grande capitale est vraiment un séjour perdu, ennuyeux et oppressif ! c'est le *Château de l'indolence*, non tel que l'a construit Thomson, mais tel que Beckford l'a dessiné dans son *Palais d'Éblis*, un espace immense et terrible où vous errez çà et là, montant et descendant, la main posée sur votre cœur, et... Oh ! qui me donnera une course au galop sur un cheval à demi dompté, à travers les immenses et vertes solitudes de l'Australie ? Voilà ce qu'il faut à celui qui n'a pas de demeure dans Babylone, et dont la main comprime toujours un cœur consumé d'une lente douleur.

M. Squills m'entraîna le second soir à l'un des petits théâtres, et M. Squills s'amusa cordialement de tout ce qu'il vit, de tout ce qu'il entendit. Et pendant que je faisais des efforts de mâchoire convulsifs pour essayer de rire aussi, je reconnus soudain dans un des acteurs, qui jouait le rôle respectable d'un bedeau de paroisse, un visage que j'avais déjà vu auparavant. Cinq minutes après, j'avais disparu d'à côté de Squills, et j'étais au milieu d'un étrange monde, DANS LES COULISSES.

Mon bedeau était beaucoup trop occupé et trop important pour m'offrir une occasion favorable de l'accoster avant la fin de la pièce. Je m'emparai alors de lui, tandis qu'il partageait amicalement un pot de porter avec un gentleman en culottes noires et en gilet brodé, qui devait jouer le rôle d'un père malheureux dans le drame intime en trois actes par lequel finissaient les plaisirs de la soirée.

« Excusez-moi, lui dis-je ; mais, comme dit très-justement le Cygne : *Devrait-on oublier une vieille accointance ?*

— Le Cygne, monsieur ! s'écria le bedeau effaré ; jamais le Cygne ne s'est avili par ce maudit jargon écossais.

— La Tweed a ses cygnes aussi bien que l'Avon, monsieur Peacock.

— St... st... chut... chut... ch-u-t ! » murmura le bedeau très-alarmé, en m'examinant d'un œil sauvage de dessous ses sourcils noircis. Puis me prenant par le bras il m'entraîna au loin.

Lorsqu'il fut arrivé aux extrêmes limites de cette petite scène, Peacock me dit :

« Monsieur, vous avez l'avantage sur moi ; je ne me souviens pas de vous. Ah ! vous n'avez pas besoin de me regarder ainsi ! Je ne suis pas, morbleu ! de ceux qui se laissent intimider... C'était tout franc jeu. Si vous voulez jouer avec des gentlemen, monsieur, il faut en subir les conséquences. »

Je m'empressai d'apaiser le digne homme.

« Vraiment, monsieur Peacock, ne vous rappelez-vous pas que j'ai refusé de jouer avec vous ? Et, bien loin de vouloir vous offenser, je viens pour vous faire compliment de votre talent dramatique, et vous demander si vous avez des nouvelles récentes de votre jeune ami, M. Vivian.

— Vivian ?... je n'ai jamais entendu ce nom, monsieur. Vivian ! allons, vous cherchez à me mystifier ; excellent !

— Je vous assure, monsieur Peac...

— St... st... Comment diable avez-vous appris que je m'appelais autrefois Peac... c'est-à-dire qu'on m'appelait Peac... sobriquet familier, pas davantage... laissez-le de côté, monsieur, ou *vous me mettez dans une noble fureur !*

— Bien, bien ; quelque nom qu'on lui donne, la rose a son parfum, comme le remarque judicieusement, cette fois au moins, le Cygne. Mais M. Vivian aussi paraît avoir d'autres noms à sa disposition. Je veux parler d'un bel homme, brun, un adolescent plutôt, en compagnie duquel je vous ai rencontré un matin sur la grand'route.

— Oh ! fit M. Peacock d'un air tout rassuré, je sais de qui vous parlez, quoique je ne me rappelle pas avoir jamais eu le plaisir de vous voir. Non, je n'ai pas de nouvelles récentes du jeune homme. Je voudrais savoir ce qu'il fait. C'était un *gentilhomme dans mon genre*. Le doux Will l'a peint trait pour trait ! *Langue de courtisan, œil de savant, épée de soldat*. Quelle adresse au billard ! Il aurait fallu le voir *chercher cette bulle de savon qu'on appelle la réputation* au bruit d'un carambolage ! Je puis dire, continua M. Peacock avec emphase, que c'était un véritable atout... oui, atout ! répéta-t-il en tressaillant, comme si ce mot l'avait piqué. Un atout ! c'était un CARREAU ! »

Puis, fixant les yeux sur moi, laissant tomber ses bras, entrelaçant ses doigts à la façon de Talma dans le fameux : *Qu'en dis-tu ?* il reprit d'une voix creuse, lente et distincte :

« Quand... l'avez-vous... vu, jeune... homme ? »

Voyant le jeu tourner contre moi, et ne voulant pas donner à M. Peacock un fil d'Ariane pour retrouver le pauvre Vivian qui semblait, à ma grande satisfaction, avoir planté là cette connaissance plus versatile qu'honorable, je parvins, au moyen de quelques phrases évasives, à tenir la curiosité de M. Peacock à distance, jusqu'à ce qu'on vint l'avertir en hâte de changer de costume pour le drame intime. C'est ainsi que nous nous quittâmes.

CHAPITRE VI.

Je hais les détails de procès autant que peuvent les haïr mes lecteurs ; aussi je me contenterai de dire que M. Pike conduisit si bien toute cette affaire, qu'au bout, non de trois jours, mais, de quinze, l'oncle Jack fut tiré de prison et mon père déchargé de tous ses engagements, moyennant une somme inférieure des deux tiers à celle qu'on avait d'abord réclamée, et qui avait excité notre horreur et notre indignation. C'était pourtant un arrangement auquel n'aurait rien trouvé à redire le plus rigide formaliste, celui qui exige la signature du chancelier de l'échiquier lui-même, sur l'acquit de ses contributions en retard. Mais cette somme était très-grande encore pour le revenu de mon pauvre père. Les dettes de Jack, les réclamations de l'imprimeur de la société anti-éditoriale (comprenant les planches très-coûteuses commandées avec tant de prodigalité pour l'*Histoire des erreurs humaines*, et en grande partie achevées) ; par-dessus tout, les engagements contractés pour *le Capitaliste*, grand arbre vénéneux, comme M. Peck appelait le total, se ramifiant en caractères d'imprimerie, casses, presses, machines, etc., qu'il fallait revendre au tiers de leur valeur ; les annonces, les affiches qui avaient couvert toutes les murailles des Trois-Royaumes au pied desquelles il était permis de jeter les décombres ; les traitements des sténographes et des rédacteurs, dont les droits survivaient au malheureux journal qu'ils avaient tué et enterré ; bref, tout ce que l'ingénuité combinée de l'oncle Jack et de l'imprimeur Peck avait pu réunir pour la ruine complète de la famille Caxton, tout cela formait une somme telle que, même après toutes déductions et réductions, après tout ce qu'on put loyalement exiger des moins pauvres de ces fantômes appelés actionnaires, la fortune de mon père se trouva réduite à un peu plus de huit mille livres sterling, lesquelles, étant placées, sur hypothèque à quatre pour cent, rapportaient juste trois cent soixante-douze livres dix schellings par an, assez pour faire vivre mon père, mais pas assez pour lui permettre de procurer à son fils Pisistrate les avantages de l'éducation qu'on reçoit au

collège de la Trinité, à Cambridge. Le coup frappait sur moi plus que sur mon père, et mes jeunes épaules le supportèrent sans trop regimber.

Tout étant réglé à notre satisfaction générale, j'allai faire ma visite d'adieu à sir Sedley Beaudésert. Il m'avait témoigné beaucoup d'amitié durant mon séjour à Londres. J'avais très-souvent déjeuné et dîné avec lui ; je lui avais présenté Squills ; et celui-ci n'eut pas plutôt jeté les yeux sur cette splendide conformation, qu'il se mit à décrire son caractère avec la plus entière exactitude, comme la conséquence nécessaire des facultés que la nature lui avait départies pour jouir des plaisirs rosés de la vie. Sa philosophie consola et enchantait sir Sedley. Nous n'avions plus reparlé du mariage de Fanny, et nous étions tous deux tacitement d'accord pour ne pas prononcer le nom de Trévanion. Mais, à cette dernière visite, tout en gardant la même réserve au sujet de Fanny, il ne fit pas scrupule de parler de son père.

« Eh bien ! mon jeune Athénien, dit-il, après m'avoir félicité du résultat des négociations et s'être vainement efforcé une seconde fois de supporter au moins une partie des pertes de mon père ; eh bien ! je vois que je ne puis insister davantage là-dessus ; mais je mets à votre service le peu de crédit que je peux avoir pour vous faire obtenir une place dans quelque administration publique. Trévanion pourrait sans doute, vous être plus utile ; mais je comprends qu'il ne soit pas l'homme à qui vous voudriez vous adresser.

— Faut-il vous avouer, mon cher sir Sedley, que je n'ai aucun goût pour les affaires publiques ? J'aime trop ma liberté. Depuis que j'ai passé quelque temps dans la vieille tour de mon oncle, je m'explique la moitié de mon caractère par ce sang d'homme des frontières qui coule dans mes veines. Je doute que je sois taillé pour la vie des cités, et j'ai des idées bizarres qui flottent dans ma tête. Elles m'amuseront quand je serai de retour à la maison, et peut-être se fixeront-elles en projets... Maintenant, pour changer de sujet, puis-je vous demander quelle espèce d'individu m'a remplacé comme secrétaire de M. Trévanion ?

— Oh ! il a un individu voûté, à larges épaules, en lunettes et en bas de coton, qui a écrit sur la *rente*, je crois. Il a dû faire d'imagination ce traité-là, j'en ai peur ; car il n'a jamais touché de rente de sa vie, et je ne crois pas qu'on lui ait souvent confié des capitaux. Cependant c'est un de nos

économistes, et il voudrait que Trévanion vendît ses tableaux, comme étant un *capital improductif*. Plus barbare que la Narcissa de Pope, il ferait bouillir un petit enfant pour composer un cosmétique. Outre ce secrétaire officiel, Trévanion a encore un jeune homme habile, de bonne mine, qu'il aime beaucoup, et en qui il a grande confiance.

— Quel est son nom ?

— Son nom ?... Gower... quelque fils naturel, je pense, de la famille Gower. »

En ce moment entrèrent deux élégants de la société de sir Sedley, et ma visite finit.

CHAPITRE VII.

« Je jure que cela sera ! s'écria mon oncle qui fronça le sourcil et saisit d'un air farouche l'instrument fatal.

— Vraiment, frère, cela ne doit pas être, » dit mon père en posant doucement une de ses pâles mains de savant sur le poignet bruni, martial et osseux du capitaine Roland, tandis qu'il étendait l'autre pour protéger la victime palpitante, si terriblement menacée.

Mon oncle n'avait pas entendu souffler mot de nos pertes, jusqu'à ce que tout eût été réglé et payé ; car nous savions que Roland, cédant à la première impulsion de sa généreuse amitié, eût aussitôt vendu la vieille tour à quelque propriétaire du voisinage ou à quelque procureur agioteur. Austin en danger ! Austin ruiné !... Il n'aurait pas eu de repos avant d'être venu, argent en main, à son secours. Je n'écrivis donc au capitaine que lorsque tout fut arrangé, et alors je lui contai gaiement ce qui était arrivé. Mais si bon marché que j'eusse fait de nos infortunes, ma lettre amena le capitaine à la maison rouge le soir même de mon retour, et environ une heure après

moi. Mon oncle n'avait pas vendu la tour, mais il venait prêt à nous enlever *vi et armis*. Nous devions aller demeurer chez lui et vivre à ses dépens, louer ou vendre la maison de briques, et mettre en nourrice le reste des revenus de mon père pour les accumuler. Et c'est en voyant la résistance opiniâtre de mon père, que mon oncle recula jusqu' dans le vestibule, où il avait laissé son sac de nuit, et en revint armé d'un vieil étui de chêne. Il pressa un ressort, et de la boîte s'échappa... la généalogie des Caxton.

Elle s'échappa, inonda, comme un Nil sorti de son lit, toute la table, couvrant les livres, les papiers, la boîte à ouvrage de ma mère, le service à thé (car la table, véritable emblème de l'esprit de son propriétaire, était un monde en abrégé) ; puis, descendant sur le tapis, y déroula lentement sa longueur jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par le garde-feu. « Voyons, dit mon oncle d'un ton solennel, il n'y a jamais eu que deux causes de différend entre vous et moi, Austin. L'une a cessé d'être ; pourquoi l'autre subsisterait-elle ? Ah ! ah ! je sais pourquoi vous reculez. Vous pensiez que nous pourrions avoir des disputes à ce sujet.

— Au sujet de quoi, Roland ?

— Au sujet de cela, vous dis-je. Eh bien ! Dieu me damne si la chose arrive ! s'écria mon oncle en rougissant. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, et je ne doute pas que vous n'ayez raison. J'ai donc emporté le vieux parchemin avec moi et vous allez voir que je remplis la lacune comme vous le feriez vous-même. Après cela, j'espère que vous viendrez vivre avec moi, et que nous n'aurons plus jamais aucun sujet de dispute. »

Ce disant, l'oncle Roland cherchait des yeux une plume et de l'encre. Après les avoir trouvées, non sans difficulté, car tout avait été submergé par la généalogie débordée, il se disposait à remplir la lacune, ou hiatus, qui avait donné lieu à tant de mémorables controverses, en inscrivant le nom de *William Caxton, imprimeur dans le Sanctuaire*, lorsque mon père, qui avait lentement repris haleine et qui s'apercevait enfin du dessein de mon oncle, intervint à temps. Cela vous eût fait du bien au cœur d'entendre les deux frères. Ô inconséquence de la nature humaine ! ils avaient complètement changé de rôle ; mon père était tout pour sir William de Caxton, le héros de Bosworth, et mon oncle tout pour l'immortel imprimeur. La discussion s'anima ; leurs yeux étincelèrent ; leurs voix retentirent, la voix de Roland tonnante et sonore, celle d'Austin aiguë et perçante.

M. Squills se bouchait les oreilles. Ils en étaient arrivés à ce point que mon oncle, à bout d'arguments, s'écria avec colère : « Je jure que cela sera ! » et que mon père, ayant recours à la dernière ressource du pathétique, regarda l'oncle Roland avec des yeux suppliants, et dit d'une voix douce comme la miséricorde : « Vraiment, frère cela ne doit pas être. » Cependant l'aride parchemin se crispait, craquait et tremblait de tous les pores de sa jaune peau.

« Mais, dis-je, intervenant à propos comme la divinité d'Horace ; je ne vois pas qu'aucun de vous, messieurs, ait le droit de disposer de mes ancêtres. Il est évident que nul homme ne possède rien dans sa postérité. Sa postérité, elle, pourra la posséder ; mais du diable si ses arrière-petits-enfants ajoutent la moindre des choses à son bien-être.

SQUILLS. — Écoutez, écoutez !

PISISTRATE (*s'échauffant*). Mais les ancêtres d'un homme font positivement partie de sa propriété. Sans parler de ses arpents de terre, n'hérite-t-on pas souvent, d'un ancêtre éloigné de dix générations, sa constitution, son tempérament, ses manières, son caractère, sa nature ? Bien plus, sans cet ancêtre, serait-on jamais né ?... Un Squills vous aurait-il introduit dans le monde, ou une nourrice porté *upo kolpo* ?

SQUILLS. — Écoutez, écoutez !

PISISTRATE (*avec une émotion pleine de dignité*). — Aussi nul homme n'a le droit de dépouiller d'un trait de plume un autre homme d'un de ses ancêtres, ses motifs fussent-ils les plus bienveillants. Dans le cas présent, vous direz peut-être que l'ancêtre en question, imprimeur ou chevalier, est apocryphe. Soit ; mais, là où l'histoire est en défaut, vous déciderez-vous par pur sentiment ? Tant que le doute plane sur tous deux, mon imagination s'approprie l'un et l'autre. Je puis vénérer tantôt la science et l'industrie dans l'imprimeur, tantôt la valeur et le dévouement dans le chevalier. Ce doute heureux me donne deux grands ancêtres, et par eux deux séries d'idées qui, selon les circonstances, influent sur ma conduite. Je ne vous permettrai pas, capitaine Roland, de me ravir un de ces deux ancêtres, une de ces séries d'idées. Laissez donc béant ce vide sacré, ne le profanez pas. Acceptez ce compromis de courtoisie chevaleresque : tant que mon père

demeurera avec le capitaine, nous croirons à l'imprimeur ; lorsqu'il sera loin du capitaine, nous serons pour le chevalier.

— Bien ! s'écria l'oncle Roland, lorsque je m'arrêtai un peu hors d'haleine.

— Et puis, dit ma mère avec douceur, je pense, Austin, qu'on peut arranger les choses de manière à contenter tout le monde. Il est tout à fait triste de penser que le pauvre Roland et la chère petite Blanche restent tout seuls dans la tour, et je suis sûre que nous serions beaucoup plus heureux ensemble.

— Là ! s'écria Roland qui triomphait. Si vous n'êtes pas le plus obstiné, le plus entêté et le plus insensible des animaux de ce monde, et je ne crois pas que vous le soyez, frère Austin, il n'y a plus un mot à dire après ce discours vraiment superbe de votre femme.

— Mais, Roland, nous n'avons pas encore entendu Kitty jusqu'au bout.

— Je vous demande pardon mille fois, madame... ma sœur, dit le capitaine en s'inclinant.

— Eh bien ! j'allais ajouter, reprit ma mère, que nous irons demeurer chez vous, Roland, et joindre ensemble nos petites fortunes. Blanche et moi, nous prendrons soin de la maison, et nous serons juste deux fois aussi riches ensemble que nous le sommes séparément.

— Jolie sorte d'hospitalité que celle-là ! grommela le capitaine. Je ne m'attendais pas à pareil traitement. Non, non ; il faut que vous mettiez de côté pour ce garçon. Qu'advient-il de lui ?

— Mais nous mettrons *tous* de côté pour lui, dit ma mère avec simplicité, vous aussi bien qu'Austin ; nous aurons plus à économiser si nous avons plus à dépenser.

— Ah ! économiser, c'est facile à dire ; il y aurait du plaisir à économiser alors ! dit le capitaine tristement.

— Et qu'advient-il de moi ? s'écria Squills avec une grande pétulance. Va-t-on me laisser ici dans mes vieux jours, sans un être raisonnable à qui parler, sans une autre maison dans le village où l'on puisse avoir une goutte de punch passable ! *Peste soit de vos deux maisons !* comme disait cet individu, l'autre soir au théâtre.

— Il y a place pour un docteur dans notre voisinage, monsieur Squills, dit le capitaine. Je sais que le gentleman de votre profession qui nous soigne veut vendre sa clientèle.

— Humph ! c'est un voisinage horriblement sain, je soupçonne !

— Mais, oui, malheureusement, monsieur Squills ; toutefois, si vous vous en mêlez, dit mon oncle malicieusement, un grand changement pour le mieux peut s'effectuer sous ce rapport. »

M. Squills allait répliquer, quand drelin-drelin-tin-tin ! tout à coup la sonnette de la grande porte fut secouée d'une manière si vigoureuse, si impatiente et si familière, que nous nous levâmes tous en sursaut, nous regardant avec surprise. Qui pouvait-ce bien être ? Nous ne restâmes pas longtemps en suspens ; car un instant après, la voix de l'oncle Jack, toujours claire et distincte, retentit dans le vestibule. Nous nous regardions encore stupéfaits, lorsque M. Tibbets, un cache-nez tout neuf autour du cou, et un paletot très-confortable du meilleur drap de Saxe sur le dos, se précipita dans la chambre, entraînant avec lui une quantité considérable d'air froid, qu'il se hâta de fondre, d'abord dans les bras de mon père, puis dans ceux de ma mère. Il se dirigea ensuite vers le capitaine ; mais celui-ci se réfugia derrière une petite table, avec un : « Hem ! monsieur... Jack... hem, hem ! » Ayant échoué de ce côté, M. Tibbets se débarrassa de ce qui restait de froid après son paletot, en le frottant contre votre humble serviteur, donna une tape amicale à Squills sur le dos, et alla ensuite se mettre dans sa position favorite devant le feu.

« Je vous ai fait une surprise, eh ? dit l'oncle Jack en se dépouillant de son paletot devant la cheminée ; mais non, ce n'est pas une surprise ; vous deviez connaître le cœur de Jack, vous du moins, Austin Caxton, qui savez tout ; vous avez dû voir qu'il regorge des émotions les plus tendres et les plus fraternelles, qu'une fois délivré de cette maudite prison (vous pouvez vous figurer quel triste séjour cela fait, monsieur), je n'aurais de repos ni jour ni nuit avant d'être accouru ici... ici, au cher nid de famille, pauvre pigeon blessé que je suis ! » ajouta pathétiquement l'oncle Jack, après avoir tiré son mouchoir de son paletot, qu'il venait de jeter sur le fauteuil de mon père.

Pas un mot ne fut répondu à cette touchante pèroraison d'un si éloquent discours. Ma mère baissait sa jolie tête et paraissait honteuse. Mon oncle recula tout à fait dans le coin, attirant après lui sa petite table, de manière à se retrancher derrière une fortification complète. M. Squills saisit la plume que Roland avait jetée, et se mit à la tailler avec fureur, c'est-à-dire à la découper par morceaux, montrant ainsi symboliquement comment il voudrait traiter l'oncle Jack, si jamais il pouvait le bien tenir entre ses mains habiles en opérations. Je me penchais sur la généalogie, et mon père essuyait ses lunettes.

Ce silence aurait été effrayant pour quelque autre ; l'oncle Jack ne s'effrayait de rien.

L'oncle Jack se tourna vers le feu, et se chauffa d'abord un pied, puis l'autre. Après cette confortable cérémonie, il se retourna vers la société, et reprit d'un air rêveur, comme s'il eût répondu à quelques observations imaginaires :

« Oui, oui ; vous avez bien raison, et cela a été une spéculation diaboliquement malheureuse ; mais je me suis laissé mener par ce coquin de Peck. Je lui disais : « *Capitaliste* ! allons donc... il n'y a pas là de quoi intéresser le peuple... cela ne s'adresse pas au grand public ! C'est une classe bien peu nombreuse que celle des capitalistes ; mieux vaut nous jeter hardiment du côté du peuple. Oui, disais-je, prenez le titre d'*Anticapitaliste*. » Morbleu ! monsieur, nous aurions tout emporté devant nous ; mais j'étais dominé. L'*Anticapitaliste* ! ... quelle idée ! C'était s'adresser à tout le monde lisant, monsieur ; chacun hait le capitaliste... chacun voudrait avoir l'argent de son voisin. L'*Anticapitaliste* ! Nous nous serions propagés comme le feu grégeois dans les villes manufacturières. Mais que pouvais-je faire ?

— John Tibbets, dit mon père d'un ton solennel, *Capitaliste* ou *Anticapitaliste*, tu avais le droit de suivre ton penchant, quel qu'il fût, pourvu toutefois que tu n'eusses dépensé que ton argent. Tu ne vois pas la chose à son vrai point de vue, John Tibbets ; et un peu de repentir devant ceux à qui tu as fait tort ne messierait pas au fils de ton père, au frère de ta sœur ! »

Jamais réprimande aussi sévère n'était sortie d'entre les douces lèvres d'Austin Caxton, et je levai les yeux avec un frisson de pitié, m'attendant à voir John Tibbets s'enfoncer peu à peu et disparaître sous le plancher.

« Du repentir ! s'écria l'oncle Jack, en bondissant comme s'il avait été frappé d'un coup de feu. Et croyez-vous donc que j'aie un cœur de pierre ponce ? Croyez-vous que je ne me repente pas ? Je n'ai fait que me repentir... Je me repentirai jusqu'au jour de ma mort.

— Alors il n'y a plus rien à dire, Jack, s'écria mon père en se radoucissant et lui tendant la main.

— Oui ! s'écria M. Tibbets, qui saisit cette main et la pressa sur le cœur qu'il venait de défendre contre le soupçon d'être une pierre ponce... Oui, je me repens d'avoir eu confiance en cette entêtée canaille, en ce ladre de Peck ; de l'avoir laissé prendre ce titre de *Capitaliste*, en dépit de toutes mes convictions, tandis que l'*Anti*...

— Bah | fit mon père en retirant sa main.

— John, dit ma mère gravement et avec des larmes dans la voix, vous oubliez qui vous a délivré de prison... Vous oubliez qui vous avez failli envoyer en prison... Vous oubl...

— Chut ! chut ! reprit mon père, qu'il ne soit pas question de cela. C'est vous qui oubliez, ma chère, les obligations que j'ai à Jack. Il a réduit ma fortune de moitié, c'est vrai ; mais je crois aussi qu'il a rendu deux fois plus grands qu'avant les trois cœurs où sont mes vrais trésors,... Pisistrate, mon ami, sonnez.

— Ma chère Kitty, s'écria l'oncle Jack d'une voix dolente en se glissant auprès de ma mère, ne soyez pas si dure pour moi. Je croyais faire votre fortune à tous... Je le croyais vraiment. »

Ici le domestique entra.

« Veillez à ce que les effets de M. Tibbets soient portés dans sa chambre. Qu'on y fasse un bon feu, » dit mon père.

L'oncle Jack continua fièrement :

« Et je veux faire encore votre fortune à tous. Je l'ai là ! et il se frappa la tête.

— Attendez un instant, dit mon père au domestique qui s'était dirigé vers la porte ; attendez un instant, répéta-t-il d'un air très-effrayé ; peut-être que M. Tibbets préfère l'auberge.

— Austin, dit l'oncle Jack avec émotion, si j'étais un chien sans autre domaine qu'un chenil, et si vous veniez me demander abri, j'en sortirais pour vous laisser le meilleur de la paille. »

Cette fois mon père fut tout à fait ému.

« Que Primmins ait soin de bien arranger tout pour M. Tibbets, dit-il en renvoyant le domestique d'un signe de la main. Donnez-nous quelque chose de bon à souper, Kitty, ma chère... et le plus grand bol de punch. Aimez-vous le punch, Jack ?

— Le punch, Austin ! » dit l'oncle Jack en portant son mouchoir à ses yeux.

Le capitaine repoussa la petite table, traversa la chambre et vint serrer la main à l'oncle Jack ; ma mère se cacha la figure dans son tablier et se sauva vivement. Pour Squills, il me dit à l'oreille :

« Tout cela vient des sécrétions biliaires. Il ne pourrait s'expliquer cela, celui qui ne connaît pas votre père et la délicate organisation de son..., foie ! »

1. ↑ Tibulle, *Élégies*, III, iv, 55.

2. ↑ En anglais.

DOUZIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'hégire est accomplie. Nous sommes tous juchés dans la vieille tour. Les livres de mon père, arrivés par le roulage, se sont tranquillement établis dans leur nouvelle demeure ; ils remplissent l'appartement attribué à leur propriétaire, savoir : une chambre à coucher et deux cabinets. Le canard est venu aussi, sous l'aile de M^{me} Primmins ; il s'est habitué au vieux vivier, à côté duquel mon père a trouvé une promenade qui remplace celle des pêcheurs en espalier, surtout depuis qu'il a fait connaissance avec certaines carpes vénérables qui lui permettent de leur donner à manger après qu'il a soigné le canard. C'est un privilège dont mon père est naturellement fier, parce que les carpes disparaissent dès que quelque autre personne s'approche. Tous les privilèges sont précieux en proportion de l'*exclusivisme* de la jouissance.

Or, du moment que la première carpe eut mangé le pain que mon père lui avait jeté, M. Caxton décida qu'une race si confiante ne serait jamais sacrifiée à Cérès ni à Primmins. Mais tous les poissons qui frétilaient dans le domaine de mon oncle étaient sous la surveillance spéciale de ce Protée de Bolt... et Bolt ne semblait pas homme à souffrir que les carpes gagnassent leur pain sans contribuer pour leur part aux besoins de la communauté. Tel maître, tel valet. Aussi Bolt était un aristocrate digne d'être mis à la lanterne. Il était plus Roland que Roland lui-même, par son respect pour les noms sonores et les vieilles familles ; et par cette amorce mon père l'eut bientôt attrapé avec une adresse qui montra, que si Austin Caxton avait été pêcheur, il aurait rempli de poissons sa corbeille, les jours de soleil comme les jours de pluie.

« Vous remarquez Bolt, dit mon père en commençant adroitement, que ces poissons, tout stupides qu'ils vous paraissent peut-être, sont des créatures capables de faire un syllogisme ; et s'ils s'apercevaient que vous dépeuplez le vivier en proportion de leur politesse à mon égard, ils rapprocheraient les deux circonstances et renonceraient à ma connaissance.

— Est-ce là ce que vous appelez syllogisme, monsieur ? répliqua Bolt. Vrai, il y a beaucoup de chrétiens qui ne sont pas de moitié aussi sages.

— L'homme, continua mon père d'un air rêveur, l'homme est un animal moins syllogistique que maintes créatures qui passent pour lui être inférieures. Oui, si une seule de ces cyprinidæ, avec son bon sens et sa logique, remarque que celles de ses semblables qui mangent du pain sont soudainement enlevées de leur élément et disparaissent à jamais, vous aurez beau émietter tout un pain, elle vous fera la queue d'un air de mépris intelligent... Pour moi, ajouta mon père, se parlant à lui-même, si j'avais été aussi syllogistique que ces logiciens à écailles, je n'aurais jamais avalé cet hameçon qui... hum ! allons... moins nous en parlerons, plus tôt ça sera réparé. Mais, monsieur Bolt, pour en revenir aux cyprinidæ...

— Qu'est-ce que ce nom baroque que Votre Honneur donne à ces carpes ?

— Cyprinidæ, c'est une famille de la section des malacoptérygiens abdominaux, qui n'ont de dents qu'aux os pharyngiens, et quelques rayons seulement à la membrane des branchies. Cela les distingue des poissons vulgaires et voraces.

— Si j'avais su, monsieur, dit Bolt en regardant le vivier, que ces carpes fussent d'une famille si importante, je les aurais sûrement traitées avec plus de respect.

— C'est une famille très-ancienne, Bolt, et qui est établie en Angleterre depuis le XIV^e siècle. Une plus jeune branche de la famille s'est fixée dans un vivier des jardins de Péterhoff (le célèbre palais de Pierre le Grand, Bolt, empereur pour lequel mon frère a un grand respect, parce qu'il a eu la gloire de tuer en grand nombre d'hommes à la guerre, sans compter ceux qu'il sabrait pour son amusement particulier). Il y a un officier, ou domestique de la maison impériale, dont la fonction est d'appeler ces cyprinidæ russes à dîner en sonnant une cloche. Un instant après, on peut voir l'empereur et

l'impératrice, avec toute leur suite de gentilshommes et de dames d'honneur, venir dans leurs carrosses pour être témoins du repas des cyprinidæ. Vous voyez donc, Bolt, que ce serait un procédé républicain et jacobin de faire cuire à l'étuvée des membres d'une famille si intimement alliée à la royauté !

— Mon Dieu monsieur, je suis bien aise que vous me l'ayez dit. J'aurais dû savoir que ce sont des poissons nobles ; ils sont très-réservés... comme toutes les personnes réellement de qualité. »

Mon père sourit et se frotta doucement les mains ; il avait gagné la partie, et désormais les cyprinidæ de la section des malacoptérygiens abdominaux furent aussi sacrés aux yeux de Bolt que les chats et les ichneumons l'avaient été aux yeux des prêtres de Thèbes.

Mon pauvre père ! avec quelle vraie et simple philosophie tu t'accommodas au plus grand changement qu'eût connu ta vie innocente et tranquille, depuis qu'elle avait dépassé la période courte et brûlante des passions ! Elle était perdue, la demeure que t'avaient rendue si chère tant de silencieuses victoires de l'âme, tant de muettes histoires du cœur ; car le savant seul connaît tous les charmes de la monotonie, des vieux souvenirs, des vieilles habitudes, qui sont comme l'horloge des jours paisibles. Après tout, la demeure peut être remplacée (ton cœur sait partout se construire une demeure), et la vieille tour peut tenir lieu de la maison de briques ; la promenade à côté du vivier peut devenir aussi chère que celle qui longeait le mur où les pêcheurs s'étendaient au soleil. Mais qu'est-ce qui remplacera pour toi le beau rêve de ton innocente ambition, cet ange ailé qui a illuminé ton âge mûr, à l'heure qui s'écoule entre le midi et le coucher ? Qui remplacera pour toi le *magnum opus*, le grand ouvrage, ce bel arbre aux vastes rameaux isolé au milieu d'un paysage uniforme, et qui est maintenant arraché par les racines ? L'oxygène a été soustrait de l'air que tu respires.

Car, sachez-le, ô mes compatissants lecteurs, à la mort de la société anti-éditoriale, la circulation du sang s'est arrêtée dans le grand ouvrage ; son poulx est muet, son cœur ne bat plus. Trois mille exemplaires des sept premières feuilles, in-4^o, avec nombre de planches inachevées, anatomiques, architecturales et descriptives, représentant : 1^o divers

développements du crâne de l'homme (ce temple des erreurs humaines), depuis le Hottentot jusqu'au Grec ; 2° des esquisses d'anciens édifices cyclopéens et pélasgiques ; 3° des pyramides et des pur-tors ; tous restes des races qui écrivaient sur leurs murailles ; 4° des paysages expliquant l'influence de la nature sur les coutumes, les croyances et la philosophie des hommes ; montrant, par exemple, comment les vastes déserts de la Chaldée conduisirent à la contemplation des étoiles ; 5° des reproductions du zodiaque pour élucider les mystères du culte des symboles ; 6° des images fantastiques de la terre après le déluge, bien capables d'inspirer une terreur superstitieuse des forces grossières de la nature ; 7° des vues des défilés rocheux de la Laconie : Sparte, voisine de la silencieuse Amyclæ, expliquait, pour ainsi dire, géographiquement, les mœurs sévères de la belliqueuse colonie (c'étaient les ultra-torys placés au milieu des démocraties rusées et bavardes de la Grèce) ; tandis que les mers, les côtes et les baies d'Athènes et de l'Ionie invitaient aux aventures, au commerce et aux changements. Ah ! en suggérant à l'artiste ces quelques planches imparfaites, mon père avait jeté autant de lumière sur l'enfance de la terre et de ses tribus, que par les paroles brillantes qui découlaient de sa science calme et radieuse ! Planches et feuilles imprimées, tout est maintenant dans la paix et la poussière, en compagnie des ténèbres et de la mort, sur les rayons sépulcraux du cabinet où elles ont été empilées, soleils éclipsés, mondes incomplets ! Le Prométhée est enchaîné, et le feu qu'il avait dérobé au ciel est retenu captif dans la pierre de son rocher !

Le moule où l'oncle Jack et la société anti-éditoriale avaient voulu couler cette exposition des Erreurs humaines était si coûteux, que tous les libraires frémissaient à son aspect, comme le hibou cligne les yeux à la clarté du jour, ou l'erreur à l'éclat de la vérité. Vainement, avant de quitter Londres, nous avions, Squills et moi, colporté un spécimen gigantesque du grand ouvrage dans les cabinets des éditeurs les plus opulents et les plus aventureux ; ils tressaillirent tous d'effroi, l'un après l'autre, comme si nous avions approché de leur oreille le bout d'une espingole. Tout *Pater-Noster-Row* s'était écrié : « Dieu nous en préserve ! » Les *Erreurs humaines* ne trouvèrent aucun homme qui fût assez leur victime pour compléter à ses frais ces deux in-quarto, qui devaient être suivis de deux autres. J'avais espéré que mon père, pour l'amour de l'humanité, se laisserait persuader de

risquer encore une partie de sa fortune (et ce n'eût pas été peu de chose) pour achever une entreprise commencée avec tant de soin. Mais il se montra opiniâtre dans sa résistance. Les grands mots d'humanité et d'intérêt des générations à venir ne purent l'ébranler.

« Allons donc, répliquait M. Caxton avec humeur, les devoirs d'un homme envers l'humanité et la postérité commencent à son propre fils ; et, après avoir gaspillé la moitié de votre patrimoine, je ne veux pas encore couper une grosse tranche de ce peu qui vous reste pour satisfaire ma vanité : car, franchement, il ne s'agit que de cela. Il faut que l'homme expie son péché. J'ai péché par le livre, c'est par le livre que j'expierai. Empilez ces feuilles dans le cabinet, afin qu'un homme, du moins, devienne plus sage et plus humble à la vue des *Erreurs humaines*, chaque fois qu'il passera à côté de ce qui en est un si prodigieux monument. »

Vraiment, je ne sais pas comment mon père pouvait regarder ces muets fragments de lui-même, ces stratifications de formation caxtonienne, gisant couches par couches, empaquetées et disposées pour le génie investigateur de quelque Murchison ou Mantell du monde moral. Moi, je ne jetais jamais un coup d'œil sur leur sombre repos dans le cabinet, sans penser : « Courage Pisistrate ! courage ! Voilà qui vaut qu'on tienne à la vie. Travaillons ferme, devenons riche, et le grand ouvrage sera publié un jour. »

Cependant, je parcourais pays, je faisais connaissance avec les fermiers, avec l'intendant de Trévanion, homme capable et grand agriculteur. J'appris d'eux à mieux connaître la nature des domaines de mon oncle. Ces domaines couvraient un terrain immense ; mais, sauf une petite ferme, ils n'avaient alors aucune valeur. Pourtant des terres de même qualité avaient été récemment améliorées par une simple méthode de drainage, que tout le monde connaît à présent dans le Cumberland. Avec des capitaux, les marais stériles de mon oncle Roland pouvaient donc devenir une superbe propriété.

Mais ces capitaux, d'où viendront-ils ? La nature nous donne tout, excepté les moyens de la changer en valeurs négociables. Comme dit si spirituellement le vieux Plaute : « Jour, nuit, eau, soleil et lune, tout cela est gratis ; mais pour tout le reste... secouez votre poussière ! »

CHAPITRE II.

On n'a pas de nouvelles de l'oncle Jack. Avant de quitter la maison de briques, le capitaine l'avait invité à venir à la tour, plutôt, je soupçonne, par égard pour ma mère que par une impulsion spontanée qui l'entraînât vers M. Tibbets. Mais celui-ci avait refusé poliment. Durant son séjour à la maison rouge, il avait reçu et écrit un grand nombre de lettres ; quelques-unes de celles qu'il recevait étaient adressées poste restante au village, à M. AB ou XY. Car jamais aucun revers de fortune ne paralysa l'activité de l'oncle Jack. Il disparaissait, il est vrai, pendant l'hiver de l'adversité ; mais, tout en disparaissant, il végétait encore. Il ressemblait à cette algue appelée *protococcus nivalis*, qui donne une couleur rose aux neiges polaires sous lesquelles elle se cache, et qui fleurit oubliée au milieu de la mort générale de la nature. L'oncle Jack était donc aussi vivant et aussi entreprenant que jamais, quoiqu'il commençât à laisser deviner de vagues intentions d'abandonner la cause générale de ses semblables, et de ne plus travailler que pour son propre compte. Mon père en avait paru enchanté, ce qui ébranla fortement ma foi en sa philanthropie. Je soupçonne que lorsque l'oncle Jack s'enveloppa de son paletot neuf de drap de Saxe, et s'éloigna enfin, il emporta quelque chose de plus que les bons souhaits de mon père pour l'aider à se convertir à la philosophie de l'égoïsme.

« Cet homme s'en tirera encore, » dit mon père la dernière fois que nous vîmes l'oncle Jack se dresser sur le siège de la voiture, à côté du cocher, tant pour nous faire un geste d'adieu (nous étions devant la porte) que pour s'envelopper plus commodément d'une espèce de carrick à six collets, que le cocher lui avait prêté.

« Croyez-vous ? m'écriai-je d'un air de doute. Puis-je demander pourquoi ?

— Il faut qu'il ait quelque chose de la nature du chat, pour tomber si légèrement. On le jetterait du haut de Saint-Paul, que l'instant d'après on le verrait grimper au faite du Monument. Mais le chat le plus vivace n'a que neuf vies ; et l'oncle Jack doit être très-avancé dans sa huitième. »

M. CAXTON (*ne faisant pas attention à ma réplique, car il a glissé la main dans son gilet*). — La terre, au dire d'Apulée, dans son *Traité sur la philosophie de Platon*, est le produit de triangles rectangles, tandis que l'air et le feu sont le produit du triangle scalène, dont les angles, je n'ai pas besoin de le dire, sont bien différents de ceux du triangle rectangle. Or, je crois qu'il est au monde certaines gens qu'on ne peut expliquer qu'en appliquant ces principes mathématiques à leur construction originelle : car, si l'air ou le feu prédominent dans notre nature, nous sommes des triangles scalènes ; si c'est la terre, des triangles rectangles. L'air se manifeste si noblement dans l'organisation de Jack, qu'il est produit, *volens volens*, en conformité avec l'élément prédominant en lui. Il est un triangle scalène et doit être, par conséquent, jugé d'après des principes échancrés et irréguliers ; tandis que vous et moi, mortels vulgaires, nous sommes produits, comme la terre notre élément prépondérant, par des triangles tous rectangles, confortables et complets. Remercions la Providence de ce bienfait, et soyons charitables pour ceux qui sont nécessairement venteux et gazeux par suite de ce malheureux triangle scalène, d'après lequel ils ont eu la mauvaise chance d'être construits, et qui, vous voyez, est tout à fait en désaccord avec la constitution mathématique de la terre !

PISISTRATE. — Je suis très-heureux d'entendre une explication si simple, si facile et si intelligible, des singularités de l'oncle Jack ; mais j'espère bien qu'à l'avenir les côtés de son triangle scalène ne se mesureront plus avec nos organisations rectangulaires.

M. CAXTON (*descendant de ses échasses, avec un air de doux reproche, comme si j'avais critiqué les vertus de Socrate*). — Vous ne rendez pas justice à votre oncle, Pisistrate : c'est un très-habile homme, et je suis sûr qu'en dépit de son malheur scalène, il serait un honnête homme... c'est-à-dire (ajouta M. Caxton en se corrigeant) non pas romanesquement ou héroïquement honnête... mais honnête comme la plupart des humains, s'il pouvait assez longtemps garder la tête au-dessus de l'eau. Mais vous voyez, quand le meilleur homme du monde commence à enfoncer, il se cramponne à tout ce qu'il trouve sous la main, au risque de noyer avec lui l'ami qui s'est jeté à la nage pour le sauver.

PISISTRATE. — C'est parfaitement vrai ; mais l'oncle Jack fait métier d'enfoncer toujours.

M. CAXTON (*avec naïveté*). Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il portait tous ses semblables dans les poches de ses culottes ? Maintenant qu'il s'est débarrassé de ce poids inerte, je ne serais pas surpris de le voir surnager comme un bouchon.

PISISTRATE (*qui, depuis l'Anticapitaliste, est devenu fortement antijackien*). — Mais, si vous pensez réellement que l'amour de l'oncle Jack pour ses semblables est sincère, ce n'est assurément pas ce qu'il y a de pire en lui !

M. CAXTON. — Ô raisonnement littéral et insensible à la vraie logique de l'ironie attique ! Ne pouvez-vous comprendre qu'une affection peut être à la fois sincère chez celui qui l'éprouve et d'une nature fausse par rapport aux autres ? Un homme peut croire sincèrement qu'il aime ses semblables, tout en les faisant rôtir comme Torquemada, ou guillotiner comme Saint-Just | Heureusement le triangle scalène de Jack, étant le produit de l'air plus que du feu, ne donne pas à sa philanthropie le caractère inflammatoire qui distingue la bienveillance des inquisiteurs et des révolutionnaires. Aussi sa philanthropie prend une forme plus venteuse et plus innocente ; elle dépense ses forces à faire monter des ballons de papier, desquels Jack se précipite avec ceux de ses semblables qu'il a pu entraîner à voguer en sa compagnie. Sans doute, la philanthropie de l'oncle Jack est sincère lorsqu'il coupe les cordes et s'enlève à perte de vue ; mais cette sincérité ne guérit pas les meurtrissures que se font ses semblables et lui, en tombant la tête la première. Il faut qu'il soit bien vaste, le cœur qui peut loger toute l'espèce humaine, et fait de fibres bien fortes pour résister à un poids pareil. Il y a de ces cœurs, Dieu merci ! à eux toutes nos louanges ! Mais Jack n'est pas de cette qualité. Jack est un triangle scalène. Jack n'est pas un cercle. Et pourtant, s'il voulait seulement le laisser en repos, c'est un bon cœur que le sien... un très-bon cœur, continua mon père s'abandonnant à une tendresse vraiment enfantine, toutes choses considérées. Pauvre Jack ! comme il a bien dit ces mots : que s'il était un chien, et qu'il n'eût d'autre demeure qu'un chenil, il en sortirait pour me donner le meilleur de la paille ! Pauvre frère Jack ! »

Ainsi tomba la discussion. Et cependant, l'oncle Jack, comme le gentleman à courte face du spectateur, se distinguait par un profond silence.

CHAPITRE III.

Blanche est parvenue à partager, sinon mes passe-temps les plus actifs, lorsque je parcours le pays et me lie avec les fermiers, du moins mes occupations plus tranquilles et plus domestiques. Il y a en elle un charme muet qu'il est bien difficile de définir, mais qui semble venir d'une sorte de sympathie innée pour le caractère et l'humeur de ceux qu'elle aime. Si l'on est gai, son rire a des accents joyeux qui semblent ceux de la gaieté elle-même ; si l'on est triste, si l'on se glisse dans un coin pour se cacher la figure dans les mains et rêver, bientôt, et juste au bon moment, alors qu'on a rêvé tout son soûl et que le cœur a besoin de quelque chose qui le soulage et le réconforte, on sent deux bras innocents autour de son cou, on lève la tête, on regarde, et on voit les doux yeux de Blanche remplis d'une tendresse pensive et compatissante. Elle a le tact de ne pas faire de questions ; c'est assez pour elle de s'affliger de votre affliction, elle n'en demande pas davantage. C'est une étrange enfant ! intrépide et pourtant aimant les choses qui font peur aux enfants : ces contes de fées, d'esprits et de revenants, que dame Primmins tire frais et nouveaux de sa mémoire, comme un prestidigitateur tire des omelettes brûlantes du fond d'un vieux chapeau. Mais Blanche est si sûre de son innocence, que ses contes ne troublent jamais ses rêves dans sa petite chambre solitaire, pleine de coins et de recoins obscurs, malgré les gémissements du vent autour des ruines désolées, malgré le bruit rauque des fenêtres secouées dans leurs embrasures profondes comme des cachots. Elle ne craindrait pas de traverser dans les ténèbres l'affreux donjon, ni de passer par le cimetière lorsque,

À la pâle lueur d'une lune néfaste,

les pierres sépulcrales ressemblent à des spectres, et que les ombres des ifs se projettent immobiles sur le gazon. Quand le front du capitaine Roland est le plus sombre, quand ses lèvres contractées lui donnent un air de si austère tristesse, soyez sûr que Blanche est couchée à ses pieds, attendant le moment où un profond soupir relâchera ses muscles ; elle est certaine alors de le faire sourire en grimpant sur son genou. Il est charmant de la voir monter les escaliers ébranlés des tourelles, ou debout et silencieuse dans les embrasures en ruine et privées de leurs fenêtres ; alors vous vous demandez quelles pensées de vague terreur et de plaisir solennel peuvent travailler sous ce calme petit front.

Elle comprend aussitôt tout ce qu'on lui enseigne ; elle sait déjà à fond ce que ma mère a pu lui apprendre. Mon père a dû fouiller dans sa bibliothèque pour trouver des livres capables d'entretenir (ou d'éteindre) ce désir de savoir ; et il a promis à Blanche de lui donner des leçons de français et d'italien, dans un temps caché dans les ténèbres du vague, *bientôt*. Cette promesse a excité tant de reconnaissance, qu'on pourrait croire que Blanche prend *Télémaque* et les *Novelle morale* pour des poupées et des joujoux. Dieu lui fasse traverser le français et l'italien avec plus de succès que n'en ont eu les leçons de grec de M. Caxton à Pisistrate !

Blanche a l'oreille musicale, et ma mère, qui n'est pas mauvais juge, déclare qu'elle a d'excellentes dispositions. Heureusement il s'est fixé, dans une ville éloignée de dix milles environ, un vieil Italien qu'on dit habile professeur de musique, et qui fait deux fois par semaine le tour des familles aisées du voisinage.

J'ai appris à Blanche le dessin ; c'est un art où je ne suis pas sans talent, et elle a déjà fait d'après nature une esquisse qui, perspective à part, n'est pas trop mal. Elle a même eu la pensée d'*idéaler* d'après ses propres instincts (ce qui promet de l'originalité) ; elle a donné au vieux orme, qui se penche sur le ruisseau, la branche qui lui manque pour plonger dans l'eau ; elle a su adoucir aussi les lignes trop dures. Ma seule crainte, c'est que Blanche ne devienne trop pensive et rêveuse. Pauvre enfant elle n'a personne avec qui jouer ! Aussi j'ai cherché et trouvé pour elle un chien frétillant et jeune, qui abhorre les occupations sédentaires. C'est un petit épagneul, noir comme du charbon, avec des oreilles qui traînent jusqu'à terre. Je lui ai donné le nom de *Juba*, en l'honneur du *Caton* d'Addison, et

en considération de ses boucles noires et de sa couleur mauritanienne. Blanche n'a déjà plus l'air si aérien et si féérique, lorsqu'elle se glisse à travers les ruines en compagnie de Juba qui aboie et effarouche les oiseaux nichés dans le lierre.

Un jour que j'avais arpenté la grande salle déserte, l'aspect des armures et des portraits, témoins muets de la vie active et aventureuse des vieux hôtes de la tour, qui semblaient me reprocher mon inactive obscurité, m'avait fait enfourcher un de ces Pégases sur lesquels la jeunesse s'élève jusqu'aux nues pour délivrer des vierges enchaînées à des rochers et égorger des Gorgones ou autres monstres, lorsque Juba entra en bondissant, suivi de Blanche son chapeau de paille à la main.

BLANCHE. — Je pensais vous trouver ici, Sisty ; puis-je rester ?

PISISTRATE. — Pourquoi, chère enfant ? le jour est si beau, qu'au lieu de le perdre enfermée, vous devriez courir les champs avec Juba.

JUBA. — Bow-wow !

BLANCHE. — Viendrez-vous avec nous ? Si Sisty reste à la maison, Blanche ne se soucie pas des papillons.

Pisistrate, voyant que le fil de ses rêves est rompu, consent d'un air de résignation. Mais, au moment d'atteindre la porte, Blanche s'arrête et regarde comme si quelque chose la préoccupait.

PISISTRATE. — Qu'est-ce qui vous prend à présent, Blanche ? pourquoi faites-vous des nœuds à ce ruban, et écrivez-vous avec la pointe de ce petit pied si actif d'invisibles caractères sur le plancher ?

BLANCHE (*mystérieusement*). — J'ai découvert une nouvelle chambre, Sisty. Croyez-vous que nous puissions y jeter un coup d'œil ?

PISISTRATE. — Certainement, à moins que quelque Barbe-Bleue de votre connaissance ne vous l'ait interdit. Où est-elle ?

BLANCHE. — En haut de l'escalier, à gauche.

PISISTRATE. — Cette vieille petite porte où l'on descend par deux marches, et qui est toujours fermée ?

BLANCHE. — Oui, elle n'est pas fermée aujourd'hui. La porte était entr'ouverte, et j'ai regardé par la fente ; mais je n'ai pas voulu entrer avant de vous avoir demandé si ce ne serait pas mal.

PISISTRATE. — Vous avez bien fait, ma discrète petite cousine. Je ne doute pas que ce ne soit une trappe à revenants ; pourtant je crois que nous pouvons nous y aventurer ensemble sous la protection de Juba.

Pisistrate, Blanche et Juba, gravissent l'escalier et prennent à gauche un sombre corridor qui s'éloigne des chambres habitées.

Nous atteignons la porte en ogive, faite de planches de chêne grossièrement clouées ensemble ; nous la poussons et nous voyons un petit escalier à vis qui descend à l'étage inférieur ; nous sommes juste au-dessus de la chambre du capitaine Roland.

La pièce a une odeur d'humidité ; on l'a probablement laissée ouverte pour l'aérer, car le vent entre par la fenêtre et une bûche se consume dans cheminée. Il y règne cet air attrayant et fascinateur qui est particulier aux décharges, et qui captive si bien l'intérêt et l'imagination des jeunes gens. Que de trésors pour eux sont cachés souvent dans ces fouillis bizarres que les générations aînées ont mis au rebut ! Tous les enfants sont antiquaires par nature et chasseurs de reliques. Pourtant il y a, dans l'ordre et la précision avec lesquels sont arrangés les objets de cette chambre, quelque chose qui contredit l'idée de rebuts ; on n'y voit pas cette rouille et cette poussière qui donnent un intérêt si lugubre aux choses qu'on abandonne à leur décadence.

Dans un coin sont empilées des boîtes et des malles de soldat ; elles paraissent de provenance étrangère et portent sur les côtés les initiales R. D. C. en clous de cuivre. Nous nous en détournons avec un respect involontaire, et nous rappelons Juba, qui s'est insinué derrière elles à la poursuite de quelque souris imaginaire. Dans l'autre coin se trouve une sorte de berceau d'enfant, évidemment pas un berceau anglais ; il est en bois, sans doute en bois de rose d'Espagne, garni d'une balustrade de colonnes torses. J'aurais à peine reconnu là un berceau, sans le couvre-pied qui semble avoir été fait par des fées, et les petits oreillers proclamant l'usage de ce meuble.

Contre le mur, au-dessus du berceau, étaient arrangés divers petits articles qui avaient peut-être fait autrefois le bonheur d'un cœur d'enfant : des joujoux brisés, dont la peinture avait disparu par suite du frottement ; un sabre et une trompette en fer-blanc, et quelques livres déchirés, espagnols

pour la plupart. À en juger par leur format et leur apparence, c'étaient sans doute des livres d'enfant. Près de là, sur le plancher, il y avait un tableau tourné vers la muraille. Juba avait poursuivi jusque derrière cette toile la souris que son imagination s'obstinait à lui présenter, et, au moment où il se retirait brusquement, elle tomba dans mes mains, étendues à temps pour la recevoir. Je tournai la peinture vers le jour, et je fus surpris de voir que ce n'était qu'un vieux portrait de famille, celui d'un gentilhomme qui devait avoir été contemporain d'Élisabeth, car il avait la veste à fleurs et la roide fraise de ce règne. C'était une noble et mâle figure. Dans un angle se trouvait un écusson à demi effacé, au-dessous duquel était cette inscription :

HERBERT DE CAXTON, EQ : AUR : ÆTAT. XXXV.

Au revers de la toile, je remarquai, en replaçant le tableau contre le mur, une étiquette de la main de Roland, mais d'une écriture plus jeune et plus courante que celle qu'il avait alors. Voici ce que j'y lus : « Le meilleur et le plus brave de notre race. Il chargea l'ennemi aux côtés de Sydney, à la bataille de Zutphen ; il combattit sur le vaisseau de Drake contre la flotte espagnole. Si jamais j'ai un... » Le reste de l'étiquette paraissait avoir été arraché.

Je me détournai honteux et plein de remords d'avoir à ce point satisfait ma curiosité, s'il faut appeler d'un nom aussi sévère l'intérêt puissant qui m'avait absorbé ! Je cherchai Blanche des yeux ; elle s'était retirée près de la porte, et là, elle pleurait les mains sur les yeux. Lorsque je me glissai vers elle, mes regards rencontrèrent un livre placé sur une chaise, près de la fenêtre et à côté de ces reliques d'une enfance jadis pure et sereine. Aux antiques fermoirs d'argent, je reconnus la bible de Roland. Il me sembla alors que je m'étais rendu coupable de profanation en pénétrant si légèrement dans cette retraite. J'emmenai Blanche ; nous redescendîmes sans bruit l'escalier, et ce ne fut qu'après être arrivés à notre endroit favori, au milieu d'un amas de ruines, sur le monticule où se rendait la justice féodale, que je cherchai à essuyer ses larmes par un baiser, et à lui en demander la cause.

« Mon pauvre frère ! dit Blanche en sanglotant. Cela n'a pu être qu'à lui, et nous ne le reverrons plus jamais, jamais !... Et la bible de mon pauvre

papa, qu'il lit quand il est bien, bien triste !... Je n'ai pas assez pleuré lorsque mon frère est mort... À présent, je sais mieux ce que c'est que la mort... Pauvre papa, pauvre papa ! N'allez pas mourir aussi, Sisty ! »

Il ne fut plus question de courir après les papillons, ce matin-là, et il me fallut longtemps pour consoler Blanche. Durant plusieurs jours, elle porta les traces de son abattement dans ses deux yeux ; et souvent elle me demanda en soupirant : « Ne croyez-vous pas que j'ai bien mal fait de vous conduire là-haut ? » Pauvre petite Blanche ! vraie fille d'Ève, elle ne voulait pas me laisser ma part de la faute ; elle prétendait l'assumer tout entière, conformément à la justice primitive d'Adam : « La femme m'a tenté, et j'ai mangé. »

Et depuis ce jour, Blanche paraît aimer Roland plus que jamais ; elle m'abandonne comparativement pour se nicher près de lui, jusqu'à ce qu'il lève les yeux et lui dise : « Mon enfant, vous êtes pâle ; allez courir après les papillons. » Et c'est à lui, non plus à moi, qu'elle dit : « Venez aussi ! » l'entraînant au soleil d'une main qui ne veut pas lâcher prise.

De toute la race de Roland, cet Herbert de Caxton fut *le meilleur et le plus brave*. Pourtant mon oncle ne m'avait jamais nommé cet ancêtre ; il n'avait jamais comparé aucun de ses aïeux à ce douteux et mythique sir William. Je me rappelai alors qu'en parcourant la généalogie, j'avais été frappé de ce nom d'Herbert, le seul Herbert de toute la liste, et que j'avais demandé : « Que sait-on de lui, oncle ? » Mais Roland avait marmotté quelques mots inintelligibles, et s'était éloigné. Je me rappelai aussi avoir vu, sur le mur de la chambre de Roland, la trace laissée par un tableau de la même dimension. Il avait été ôté de là avant ma première visite ; mais il fallait qu'il y fût resté des années pour avoir laissé cette trace. Bolt peut-être l'avait suspendu là durant la longue absence de Roland sur le continent. Si jamais j'ai un... Quels étaient les mots qui manquaient ? Hélas ne se rapportaient-ils pas au fils perdu pour toujours, mais évidemment non encore oublié ?

CHAPITRE IV.

Mon oncle était assis d'un côté de la cheminée, ma mère de l'autre, et moi à une petite table entre eux, prêt à prendre note des résultats de leur conférence ; car ils s'étaient réunis en grand conseil pour taxer leurs fortunes, déterminer ce qu'on mettrait en commun pour la liste civile, et ce qu'on mettrait de côté comme fonds perdu.

Or, ma mère, en vraie femme qu'elle était, avait un amour de femme pour une sorte d'ostentation, tranquille comme elle-même ; elle aimait à faire bonne figure aux yeux du voisinage. Elle voulait non-seulement qu'une pièce de six pence allât aussi loin que six pence doivent aller, mais encore que, dans sa course, elle émît une splendeur la fois douce et imposante ; non pas une flamme extravagante, un éclat qui étonne comme celui d'une aurore boréale (cela n'est pas dans le rôle modeste et placide d'une pièce de six pence), mais un rayon d'aimable et bienfaisante lumière qui annonçât qu'on avait dépensé six pence, et qui laissât le temps de dire : *Regardez*, avant que

L'abîme ténébreux n'eût englouti le tout.

Ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire au lecteur, nous avions toujours occupé un rang très-respectable parmi les voisins de notre maison rouge ; nous avions été aussi sociables que le permettaient les habitudes de mon père ; nous avions donné nos petits thés, et de temps à autre un dîner ; enfin, sans chercher à rivaliser avec des amis plus riches, nous avions toujours eu une propreté si exquise et une si bonne table, et ma mère avait si bien su tirer tout le parti possible des propriétés intrinsèques d'une pièce de six pence, qu'il n'était pas de vieille fille, à sept milles à la ronde, qui ne déclarât nos thés parfaits ; et la grande M^{me} Rollick, qui donnait quarante guinées par an à une femme de charge, cordon bleu renommé, ne manquait jamais, quand nous dînions à Rollick-Hall, d'interpeller hautement ma mère (que cela faisait rougir Jusqu'aux oreilles), pour la prier d'excuser sa gelée de fraises. Il est vrai que si, en revenant à la maison, ma mère faisait allusion à ce compliment flatteur et délicat, mon père, soit qu'il voulût

ramener la vanité de Kitty à une humilité convenable et chrétienne, soit que cette étrange sagacité qui le distinguait lui eût fait deviner la vérité, faisait remarquer, d'un ton qui révélait la présomption du cœur humain, que M^{me} Rollick avait le caractère difficile et grondeur, et que ce compliment n'était pas destiné à faire plaisir à ma mère, mais à dépiter la femme de charge cordon bleu, à qui le sommelier le rapporterait sûrement.

En se fixant à la tour et se mettant à la tête de la maison, ma mère désirait naturellement, toute pauvre, invalide et ébranlée que fût la tour, qu'elle fît cependant sa meilleure mine. Quoique les environs fussent bien clair-semés de voisins, plusieurs cartes avaient été déposées à notre porte ; diverses invitations, que mon oncle avait jusqu'alors refusées, avaient salué son retour au manoir de ses ancêtres ; elles étaient même devenues plus nombreuses depuis que la nouvelle de notre arrivée s'était répandue : de sorte que ma mère voyait devant elle une très-bonne occasion d'exercer ses qualités hospitalières ; son ambition était que la tour portât la tête haute, ainsi qu'il convient à une tour qui loge le chef de la famille.

Mais il ne faut pas que je te fasse injure, ô chère mère ! assise là si belle en face du sévère capitaine, avec ton tablier aussi blanc, tes cheveux aussi coquettement lissés, et ton bonnet du matin à rubans bleus, aussi soigneusement arrangé que si tu redoutais de perdre le cœur de ton Austin à la moindre négligence de ta part ; il ne faut pas que je te fasse injure en attribuant à des motifs purement frivoles tes rêves des douceurs de la vie. Je sais que ton cœur, dans sa tendresse prévoyante, est tout aussi intéressé que ta vanité pourra jamais l'être aux pensées hospitalières qui t'occupent. D'abord, et avant tout, c'est le désir de ton âme que ton Austin s'aperçoive le moins possible du changement survenu dans sa fortune ; aussi faut-il autant que possible conserver à son humeur absorbée et savante ces interruptions qui l'irritaient, il est vrai, et provoquaient ses *bah !* et ses *papæ !* mais qui pourtant lui faisaient toujours du bien et rafraîchissaient le cours de ses pensées. Ensuite tu as la ferme conviction que la société de quelques bons amis et le noble plaisir de montrer ses ruines et de faire les honneurs de la grand'salle de ses ancêtres, arracheront Roland à ces sombres rêveries où il retombe encore parfois. Enfin, pour ce qui est de nous autres jeunes gens, Blanche ne doit-elle pas trouver des compagnes parmi les enfants de son âge et de son sexe ? Déjà il y a dans ses grands

yeux noirs quelque chose de mélancolique et de mystérieux, comme dans les yeux de tous les enfants qui ne vivent qu'avec leurs aînés. Et quant à Pisistrate, avec ses projets renversés et le triste souvenir qui lui ronge le cœur (il cherche à se le cacher à lui-même, mais une mère et une mère qui a aimé le voit du premier coup d'œil), que peut-il y avoir de mieux pour lui que ces relations que la femme sait si bien nouer avec le monde qui nous entoure, si petit qu'il soit ?... De sorte que tu n'allais pas, comme le terrible Florentin,

Sopra lor vanita che par persona,

sur des ombres légères qui semblaient la substance d'êtres réels ; c'étaient plutôt les êtres réels qui semblaient des ombres, *vanita*.

Quelle digression ! Ne pourrai-je jamais raconter mon histoire simplement et sans détours ? Assurément je suis né sous le signe du Cancer, car tous mes mouvements sont détournés, obliques, pareils à ceux du crabe.

CHAPITRE V.

Je pense, Roland, dit ma mère, que la maison est constituée : Bolt, qui vaut trois serviteurs au moins ; Primmings, cuisinière et femme de charge ; Molly, fille active et pleine de bonne volonté, quoique j'aie eu quelque peine à lui persuader, pauvre créature ! qu'elle ne devait pas se faire appeler Anna-Maria. Leurs gages sont peu de chose, mon cher Roland.

— Hem ! fit Roland ; puisque nous ne pouvons nous tirer d'affaire avec moins de domestiques et moins de gages, je suppose qu'il faut appeler cela peu de chose...

— En effet, reprit ma mère d'un ton positif et plein de douceur. Et vraiment, avec le gibier et le poisson, avec le jardin et la basse-cour et vos moutons, la dépense de notre table est voisine de rien.

— Hem ! fit de nouveau le frugal Roland en contractant légèrement ses épais sourcils. Cela peut être voisin de rien, madame... ma sœur, tout comme un étal de boucher peut être voisin de Northumberland-House. Mais il y a une grande distance entre rien et ce voisin que vous lui donnez. »

Ce discours ressemblait si bien à certain discours de mon père, c'était une si naïve imitation de cette figure de rhétorique employée si souvent par ce subtil raisonneur, et qu'on appelle *antanaclase* (répétition des mêmes mots avec un sens différent), que je me mis à rire, et que ma mère sourit. Mais elle sourit révérencieusement et sans songer à l'*antanaclase*. Puis, posant la main sur le bras de Roland, elle répliqua par une figure de discours encore plus formidable, appelée *épiphonème* (exclamation) : « Pourtant, avec toute votre économie, vous vouliez nous...

— Bah ! s'écria mon oncle, qui para l'*épiphonème* avec une magistrale *aposiopèse* (interruption) ; bah ! si vous aviez fait selon mon désir, j'aurais eu plus de plaisir pour mon argent. »

L'arsenal de la rhétorique de ma pauvre mère ne lui fournit aucune arme à opposer à cette artificieuse *aposiopèse* ; aussi renonça-t-elle tout à fait à la rhétorique. Elle continua avec cette éloquence sans ornement qui lui était naturelle, ainsi qu'à d'autres grands réformateurs financiers :

« Je vous assure, Roland, que je suis une bonne ménagère, et que... ne grondez pas ; mais vous ne grondez jamais ; je voulais dire : n'ayez pas l'air de gronder. Le fait est que, même en mettant de côté cent livres par an pour nos petites parties...

— Petites parties ! cent livres par an ! » s'écria le capitaine effaré.

Ma mère continua sans remords :

« Nous pouvons bien nous permettre cette dépense ; et, sans compter votre demi-solde, que vous devez garder pour votre argent de poche, pour votre garde-robe et celle de Blanche, je calcule que nous pouvons donner cent cinquante livres par an à Pisistrate, ce qui, avec la bourse qu'il obtiendra, suffira aux frais de Son entretien à Cambridge. »

Comme je vis que la bourse était encore parmi les plaisirs de l'espérance, je hochai la tête d'un air de doute. Ma mère continua sans faire attention à moi :

« Nous pourrons encore mettre quelque chose de côté. »

La figure du capitaine prit une expression burlesque de compassion et d'horreur ; il croyait évidemment que les malheurs de ma mère lui avaient fait tourner la tête. Son tourmenteur continua avec un hochement tout à fait calculateur et un mouvement de l'index de la main droite vers les cinq doigts de la main gauche :

« Car 370 livres, intérêt de la fortune d'Austin, et 50 que nous pouvons compter pour la rente de notre maison, font 420 livres par an. Ajoutez-y vos 330 livres, revenu de la ferme, de la bergerie et des chaumières que vous louez, nous aurons un total de 750 livres. Or, avec tout ce que nous avons gratis pour le ménage, comme je l'ai déjà dit, 500 livres par an nous suffiront parfaitement pour faire même bonne figure. De sorte que, tout en donnant 150 livres à Sisty, nous aurons encore 100 livres à mettre de côté pour Blanche.

— Arrêtez, arrêtez, arrêtez ! s'écria le capitaine en proie à une grande agitation ; qui vous a dit que j'avais 330 livres de revenu ?

— Mais c'est Bolt... Ne vous fâchez pas contre lui.

— Bolt est un imbécile. De 330 livres ôtez 200 livres ; ce qui reste est tout mon revenu, en dehors de ma demi-solde. »

Ma mère ouvrit de grands yeux et moi aussi.

« À ces 130 livres ajoutez, si vous voulez, 130 livres des vôtres. Tout ce que vous aurez de plus, ma chère Sœur, est à vous, à Austin et à votre fils ; mais il ne faut pas en prendre un schelling pour donner du luxe à un pauvre vieux soldat ébréché. Me comprenez-vous ?

— Non, Roland, dit ma mère, je ne vous comprends pas du tout. Votre propriété ne rapporte-t-elle pas 330 livres ?

— Oui, mais elle est grevée d'une dette de 200 livres par an, dit le capitaine avec une sombre répugnance.

— Oh ! Roland ! » s'écria tendrement ma mère en s'approchant si près de lui que, si mon père avait été dans la chambre, je suis sûr qu'elle n'eût

pas hésité à embrasser le sévère capitaine, quoique je ne l'eusse jamais vu si sombre et si rébarbatif. « Oh ! Roland ! s'écria ma mère, achevant enfin ce fameux *épiphonème* que l'*aposiopèse* de mon oncle avait étouffé dans son germe ; et pourtant vous vouliez que nous, qui sommes deux fois aussi riches, nous vous dépouillions de ce petit tout !

— Ah ! fit Roland en essayant de sourire ; mais j'aurais été le maître alors, et je vous aurais laissés cruellement mourir de faim. Qu'il ne soit donc plus question de petites parties et autres choses semblables. Il ne faut pas non plus à présent retourner le jeu contre moi, ni apporter vos 420 livres pour embellir les 130 qui me restent.

— Mais, dit ma mère généreusement, vous oubliez ce que vous fournissez et qui vaut de l'argent, tout ce que vos terres produisent, tout ce que cela nous fait économiser. Je suis sûre que tout cela vaut 300 livres au moins.

— Madame... ma sœur, je suis sûr que vous ne voulez pas me blesser. Tout ce que j'ai à dire, c'est que, si vous ajoutez à ce que j'apporte une somme égale, pour empêcher de crouler ma pauvre vieille ruine, voilà tout ce que je puis permettre ; le reste n'est pas de trop pour la dépense de Pisistrate. »

À ces mots, le capitaine se leva, salua, et, avant que l'un de nous eût pu l'arrêter, sortit clopin-clopant de la chambre.

« Mon Dieu ! Sisty, dit ma mère en se tordant les mains, je l'ai certainement chagriné. Comment pouvais-je supposer qu'il y avait une si grosse hypothèque sur sa propriété ?

— N'a-t-il pas payé les dettes de son fils ? N'est-ce pas la raison pour laquelle...

— Oh ! interrompit ma mère presque en pleurs, voilà ce qui troublait Roland ; et moi, ne l'avoir pas deviné ! Que faire ?

— Recommencer vos calculs, chère mère, et le laisser agir à sa guise.

— Mais alors votre oncle va périr d'ennui, et votre père n'aura aucune distraction, quand vous voyez qu'il a perdu son ancien intérêt pour ses livres ! Et Blanche ! et vous aussi ! Si nous ne fournissons que la somme apportée par Roland, je ne vois pas comment, avec 260 livres par an, nous

pourrons jamais recevoir nos voisins ! Je voudrais savoir ce que dit Austin ! J'ai presque eu idée... non, je vais examiner avec Primmins le livre de comptes. »

Ma mère s'en alla toute triste, et je restai seul.

Je contemplai alors la noble grand'salle, majestueuse encore dans sa décadence et son abandon. Et les rêves dont j'avais commencé à nourrir mon cœur passèrent sur moi et m'entraînèrent loin, bien loin, dans la terre d'or où l'espérance appelle la jeunesse. Rétablir la fortune de mon père ; ressouder les anneaux de cette ambition brisée qui avait uni son génie avec le monde ; rebâtir ces murailles tombées ; cultiver ces landes stériles ; rendre son éclat à l'ancien nom ; réjouir la vieillesse du soldat ; être pour les deux frères ce que Roland avait perdu : un fils ! tels étaient mes rêves ; et en me réveillant je trouvai qu'ils avaient laissé en moi un grand dessein, un but fixe ! Rêve donc, ô jeunesse, rêve des projets nobles et courageux, et tes rêves seront des prophètes !

CHAPITRE VI.

Lettre de Pisistrate Caxton à Albert Trévanion, esq.,
membre du Parlement.

Confession d'un jeune homme qui se trouve de trop dans le vieux monde.

MON CHER MONSIEUR TRÉVANION, — Je vous remercie cordialement, et nous vous remercions tous, de votre réponse à la lettre par laquelle je vous informais des traîtres pièges à travers lesquels nous avons passé, non sans quelques accrocs à notre peau, mais en conservant du moins la vie et les membres ; et c'est plus que nous ne pouvions raisonnablement espérer, si l'on considère que ces pièges étaient au nombre de trois et armés de dents

pointues. Nous nous sommes retirés dans le désert, en sages renards, et je ne crois pas qu'on puisse trouver encore une amorce capable de séduire le père renard. Quant au renard fils, c'est différent ; et je vais vous prouver qu'il brûle de réparer la honte de la famille... Ah ! mon cher monsieur Trévanion, si vous êtes absorbé par vos livres bleus, au moment où vous recevrez cette lettre, arrêtez-vous ici, et mettez-la de côté pour un de vos rares instants de loisir. Je veux vous ouvrir mon cœur et vous demander, à vous qui connaissez si bien le monde, de m'aider à m'échapper de ces *flammantia moenia* dont je trouve le monde entouré et cerné de toutes parts. Car, voyez-vous, monsieur, vous aviez raison, vous et mon père, de prétendre que la vie des livres n'est pas mon affaire. Et pourtant, qu'est-ce que la vie des livres n'est pas pour un jeune homme qui veut faire son chemin par les sentiers ordinaires et conventionnels de la fortune ? Toutes les professions sont tellement doublées, garnies et bourrées de livres, que, de quelque côté que mes bras robustes s'étendent pour agir, ils rencontrent des remparts d'in-octavo, crénelés d'in-quarto. D'abord cette vie de collègue commençant par une bourse et finissant peut-être par une place de *fellow*, prime offerte au célibat, ainsi que vous le désirez, ô économiste malthusien ! examinez quelle espèce de chose cela est ^[1].

Trois années de livres sur livres, trois années durant lesquelles on a devant soi une grande mer morte ; et les pommes que produisent ses rivages sont toutes remplies de cendres de *cicéro* et de *petit-romain* ! Ces trois années passées, peut-être a-t-on gagné le grade de *fellow* ; toujours livres sur livres ! si le monde entier ne finit pas aux portes du collège... Si, au sortir de l'université, je veux me lancer dans la littérature, devenir auteur de profession ; livres sur livres ! Si j'entre dans le barreau : livres sur livres ! *Ars longa, vita brevis* ; cela signifie que c'est une longue affaire de se frayer un chemin jusqu'au brevet ! Si je me fais médecin, comment tuer le temps, sinon avec des livres, jusqu'à ce que, vers mes quarante ans, j'aie enfin la chance de tuer autre chose ? L'Église... j'avoue d'abord que je ne me sens pas assez de vertu pour cette carrière ; mais c'est la vie des livres par excellence soit que je parcoure, inglorieux et pauvre, toute la série des théologiens et des Pères ; soit que, ambitieux d'évêchés, je corrige les corruptions, non pas du cœur humain, mais d'un texte grec, pour arriver à l'épiscopat à travers les défilés des scoliastes et des commentateurs. Bref,

excepté la noble profession des armes (qui, après tout, vous le savez, n'est pas précisément le chemin de la fortune), pouvez-vous m'indiquer un moyen d'échapper à ces éternels livres, à cette sonnerie de l'âme, à cette léthargie du corps ? Où trouver une issue pour cette ardeur de vivre qui parcourt tumultueusement mes veines ? Où cette large poitrine et ces membres robustes trouveront-ils leur prix, dans cette serre chaude qui produit des fièvres cérébrales et des indigestions d'intelligence ? Je sais ce qu'il y a en moi ; je sais que j'ai les qualités qui doivent accompagner des membres robustes et une large poitrine ; j'ai quelque bon sens, assez de promptitude et de pénétration ; j'aime l'émotion des dangers ; je suis de force à supporter la douleur, et je bénis Bien de m'avoir donné ces qualités parce, qu'elles sont bonnes et utiles dans la vie privée. Mais sur le forum public, sur le marché de la fortune, cela n'est-il pas *flocchi, nauci, nihili* ?

En un mot, cher monsieur et ami, il n'y a plus, dans ce vieux monde si peuplé, autant de place qu'en trouvaient nos hardis aïeux pour se démener et coudoyer leurs voisins. Non ; il faut rester assis comme des écoliers sur leur banc, et achever sa tâche le dos voûté et les doigts crispés. Il y a eu un siècle de pasteurs, un siècle de chasseurs et un siècle de guerriers. Nous sommes arrivés au siècle sédentaire.

Les hommes qui restent le plus longtemps assis emportent tout devant eux ; mais ce sont de pauvres êtres chétifs et délicats, aux mains juste assez fortes pour manier la plume, aux yeux si troublés par la lampe de minuit qu'ils ne trouvent pas de joie dans ce radieux soleil (qui m'entraîne aux champs, comme la vie attire les vivants), aux organes digestifs usés et affaiblis par cette flagellation incessante du cerveau. Certainement, si ce doit être le règne de l'esprit, il est inutile de murmurer et de se révolter contre le bât qui nous blesse ; mais est-il vrai que toutes les qualités dont j'ai été doué pour agir ne soient bonnes à rien ? Si j'étais riche, heureux et content, très-bien ; je tirerais, je chasserais, j'affermerais mes terres, je voyagerais, je jouirais de la vie et je me moquerais de l'ambition. Si j'étais assez pauvre et assez humblement élevé pour devenir garde-chasse ou piqueur, comme faisaient anciennement les gentilshommes pauvres, très-bien encore ; j'épuiserais cette vitalité qui me tourmente dans des combats nocturnes avec des braconniers, ou en franchissant de larges fossés et de hautes murailles. Si j'étais assez démoralisé pour vivre sans remords de la

petite fortune de mon père et m'écrier avec Claudien : *La terre me donne des festins qui ne me coûtent rien*, très-bien toujours ; ce serait la vie qui convient à un légume ou à un très-petit poète. Mais examinons le cas où je me trouve ; et ici j'étale devant vous un autre feuillet de mon cœur ! Dire que, étant pauvre, je veux faire fortune, c'est dire que je suis Anglais. S'attacher à quelque chose de positif, voilà le propre de notre race entreprenante. Même dans nos rêves, quand nous bâtissons des châteaux en l'air, ce ne sont pas des *châteaux de l'indolence* ; et vraiment ils n'ont que très-peu des caractères du château ; ils ressemblent beaucoup plus à la banque de Hoare, à l'est de Temple-Bar ! Je désire donc faire fortune. Mais je diffère de mes compatriotes, d'abord en ne désirant que ce que, vous autres riches, vous appelleriez une petite fortune ; et ensuite en ce que je ne voudrais pas passer toute ma vie à faire cette fortune. Vous voyez donc à présent quelle est ma position.

Si je suis la routine commune, il faut que je commence par ôter à mon père une bonne part d'un revenu qui supporterait mal une réduction. D'après les calculs que j'ai faits, mes parents et mon oncle ont besoin de tout leur bien ; et la soustraction annuelle de la somme qui doit entretenir Pisistrate jusqu'à ce qu'il puisse vivre de son travail, serait autant d'arraché à leur modeste aisance. Si je retourne à Cambridge, quelque économiquement que je vive, il me faudra restreindre encore plus *res angusta domi* ; puis, lorsque j'aurai fini à Cambridge et que je serai lancé dans le monde, sans avoir pu, comme c'est assez probable, conquérir le grade de *fellow*, combien d'années faudra-t-il que je travaille, ou plutôt, hélas ! que je ne travaille pas au barreau (cette carrière, après tout, paraît être celle qui me convient le mieux), avant de pouvoir à mon tour entretenir ceux qui, jusque-là, se seront dépouillés pour moi ! Et quand j'arriverai à l'âge mûr, quand la marée de la fortune commencera à monter pour moi, alors viendront pour eux la vieillesse et les infirmités ! Je voudrais, si je puis gagner de l'argent, que ceux que j'aime le plus en jouissent avant qu'il soit trop tard ; que mon père voie, sur les rayons de sa bibliothèque, un exemplaire de l'*Histoire des Erreurs humaines*, bien complet et relié en cuir de Russie ; que ma mère goûte les innocents plaisirs qui font son bonheur, avant que l'âge ait terni l'éclat de son joyeux sourire ; que l'oncle Roland, avant que ses cheveux soient blancs comme la neige (hélas ! la neige

s'amoncelle rapidement sur sa tête), s'appuie sur mon bras lorsque nous irons décider ensemble quelle partie des ruines il faut réparer, quelle partie il faut laisser aux hiboux, et quelle région des landes désolées doit se réjouir d'une moisson d'épis dorés. Car vous connaissez la nature des terres du Cumberland, vous qui en possédez tant, et qui avez conquis sur le désert tant d'acres fertiles ; vous savez que le domaine de mon oncle qui, une seule ferme exceptée, vaut à peine un schelling l'acre, n'a besoin que d'un capital pour devenir plus lucratif que ne le fut jamais celui de ses aïeux. Vous le savez, car vous avez employé votre fortune à améliorer des terres semblables, et vous avez ainsi répandu des bienfaits auxquels vous ne songez pas dans votre bibliothèque, à Londres. Que de bouches vous nourrissez ! que de bras vous faites travailler ! J'ai calculé que les landes de mon oncle, qui entretiennent à peine aujourd'hui deux ou trois bergers, pourraient, si elles étaient transformées par des capitaux, faire vivre deux cents familles de travailleurs. Tout cela vaut qu'on en fasse l'essai. Aussi Pisistrate veut gagner de l'argent. Pas énormément ! il n'a pas besoin de millions. Quelque mille livres sterling iraient loin. Avec un modeste capital pour commencer, Roland deviendrait un vrai squire, un vrai propriétaire, au lieu d'être simplement seigneur d'un désert. Ainsi donc, cher monsieur, dites-moi comment, avec les qualités que je possède, je puis arriver à ce capital, et cela avant qu'il soit trop tard ; il ne faut pas que je rencontre la tombe avant d'avoir gagné cet argent.

Je me suis détourné avec désespoir de ce monde civilisé où nous sommes ; j'ai jeté les yeux sur un monde beaucoup plus vieux encore, et puis sur un autre qui est un géant dans son enfance. Ici l'Inde... là l'Australie ! Qu'en dites-vous, monsieur ? Vous verrez froidement ces mêmes choses qui flottent devant mes yeux à travers une brume qui me les fait paraître d'or dans le lointain ; et telle est ma confiance en votre jugement, que vous n'avez qu'à m'écrire : « Insensé, laisse là tes Eldorados et reste à la maison, assis devant ton pupitre et collé sur tes livres ; anéantis cette exubérance de vie animale qui est en toi ; deviens une machine intelligente. Tes qualités physiques te sont inutiles ; prends place parmi les esclaves de la lampe, » pour que je vous obéisse sans murmurer. Mais si j'ai raison, si j'ai en moi des qualités qui n'ont aucune valeur ici, si ma tristesse n'est que l'instinct de la nature qui me pousse à sortir de cette civilisation

décrépite pour aller grandir au milieu de l'agitation de quelque société plus jeune et plus vigoureuse ; alors, donnez-moi, je vous prie, un conseil qui puisse revêtir mon idée d'un corps tangible et réel. Me suis-je fait comprendre ?

Nous recevons rarement un journal ici ; pourtant il en arrive un de temps à autre du presbytère, et, il y a quelques jours, j'ai eu le plaisir de lire un paragraphe qui parlait de votre prochaine entrée au cabinet, comme d'une chose certaine. Je vous écris avant que vous soyez ministre ; et vous voyez que je ne cherche pas votre patronage officiel. Une niche dans une administration ! oh ! pour moi ce serait le pire de tout. Cependant j'ai rudement travaillé chez vous ; mais c'était bien différent. Je vous écris avec cette franchise, et comme si vous étiez mon père, parce que je connais votre bon et noble cœur. Permettez-moi d'ajouter mes humbles mais sincères félicitations au sujet du prochain mariage de M^{lle} Trévanion avec quelqu'un qui est digne, sinon d'elle, du moins de son rang. Je fais cela comme doit le faire celui à qui vous avez bien voulu laisser le droit de prier pour votre bonheur et pour celui des vôtres.

Mon cher monsieur Trévanion, voilà une longue lettre, et je n'ose même pas la relire, de peur, si je la relisais, de ne pas l'envoyer. Prenez-la avec ses fautes, et jugez-la avec cette bienveillance que vous avez toujours eue pour

Votre reconnaissant et dévoué serviteur,
PISISTRATE CAXTON.

Lettre d'Albert Trévanion, esq., membre du Parlement,
à Pisistrate Caxton.

Bibliothèque de la chambre des Communes, mardi soir.

MON CHER PISISTRATE, — X... est à la tribune. Nous en avons pour deux mortelles heures. Je me réfugie dans la bibliothèque et je vous consacre ces deux heures. Que ce que je vais vous dire ne vous enorgueillisse pas trop ; mais ce portrait de vous-même que vous m'avez fait m'a frappé vivement. C'est un véritable original. L'état de l'âme que vous décrivez si bien en maître doit être fort commun dans notre ère de civilisation ; pourtant je ne l'ai jamais vu dépeint avec tant de verve et de chaleur. Toute la journée mes

pensées ont été occupées de vous. Oui, combien il doit y avoir dans ce vieux monde de jeunes gens comme vous, capables, intelligents, actifs, persévérants, et qui cependant ne peuvent réussir dans aucune de nos professions ! Que de *Raleighs muets et sans gloire* ! Votre lettre, jeune artiste, est un plaidoyer en faveur de la colonisation. Je comprends mieux, après l'avoir lue, la vieille colonisation grecque, qui envoyait au dehors non-seulement les pauvres, le rebut d'un État trop peuplé, mais encore une grande proportion d'hommes supérieurs, des individus pleins de moelle et de sève comme vous. Elle confondait, dans ces sages *cleruchiaë*, une certaine partie de l'élément aristocratique avec l'élément démocratique ; elle ne lâchait pas la canaille sur un sol vierge, mais elle plantait dans les établissements étrangers tous les rudiments d'un ensemble harmonieux, analogue à celui de la mère-patrie ; non-seulement elle se débarrassait des bouches affamées, mais elle donnait une issue à cette surabondance d'intelligence et de courage, qui est réellement inutile dans l'État et produit souvent plus de mal que de bien, qui menace sans cesse nos digues artificielles, tandis qu'emportée dans un aqueduc elle peut vivifier le désert.

Pour moi, dans mon idéal de colonisation, j'aimerais que chaque exportation d'hommes eût, comme autrefois, ses guides et ses chefs. Ils ne seraient pas désignés uniquement par leur rang : on les choisirait souvent dans les classes plus humbles ; mais il faudrait pourtant qu'un certain degré d'éducation leur eût donné la promptitude, la pénétration et l'aptitude à captiver la confiance de leurs compagnons. Les Grecs comprenaient cela. Puis, à mesure que la colonie ferait des progrès, que sa ville principale s'élèverait à la dignité de capitale (de πόλις ayant besoin de politique), peut-être serait-il sage d'aller plus loin encore, non-seulement d'y transplanter un modèle plus parfait de civilisation, mais encore de la rattacher plus étroitement à la mère-patrie, et de faire écouler plus facilement de l'une dans l'autre la surabondance d'intelligence, de capacité et de civilité, en y exportant les rejetons superflus de la royauté elle-même. Je sais qu'un grand nombre de mes amis, plus libéraux que moi, rejetteraient cette idée ; mais je suis sûr que, lorsque la colonie serait arrivée à un état capable d'accepter cette importation, elle n'en prospérerait que mieux. Et quand viendrait ce jour, qui doit venir tôt ou tard pour toute colonie saine, où l'établissement se transformerait en État indépendant, peut-être aurions-

nous posé les germes d'une constitution et d'une civilisation semblables aux nôtres. La monarchie et l'aristocratie s'y seraient développées sous des formes plus simples que dans les vieilles sociétés, et nous ne verrions pas ce chaos étrange où s'agite une démocratie, géant sauvage et livide, capable de faire trembler Frankenstein, non point parce que c'est un géant, mais parce que c'est un géant demi-complet^[2]. Soyez bien convaincu de ceci : le nouveau monde sera l'ami ou l'ennemi de l'ancien, *non pas en proportion de la parenté des races, mais en proportion de la ressemblance des mœurs et des institutions*. C'est une grande vérité pour laquelle nous avons été aveugles en fondant nos colonies.

Passant de ces théories plus lointaines au cas qui est actuellement devant nous, vous voyez déjà, par ce que j'ai dit, que je sympathise avec vos aspirations, que je les examine conformément à votre désir. Après avoir bien considéré votre caractère et le but que vous poursuivez, je vous donne mon avis en un mot : ÉMIGREZ !

Mon avis, toutefois, est fondé sur cette hypothèse, que vous êtes parfaitement sincère, que vous vous contenterez d'une vie austère, et d'une fortune modeste à la fin de votre tentative. Ne songez pas à émigrer si vous voulez amasser un million de livres sterling, ou la dixième partie de ce million. Ne songez pas à émigrer, si vous ne pouvez *jouir* des fatigues de ce genre de vie ; car, vraiment, les *supporter* ne suffit pas.

L'Australie est le pays qu'il vous faut, comme vous semblez le croire. L'Australie est la terre qu'il faut à deux classes d'émigrants : 1^o à l'homme qui n'a rien que son intelligence et qui en a beaucoup ; 2^o à l'homme qui a un petit capital et qui ne craint pas de passer dix ans à le tripler. J'admets que vous appartenez à cette dernière classe. Prenez avec vous trois mille livres, et, avant que vous ayez trente ans, vous pourrez revenir avec dix ou douze mille livres. Si cela vous satisfait, pensez sérieusement à l'Australie. Je vous enverrai demain par la voiture les meilleurs livres et rapports sur ce sujet ; et je vous procurerai tous les détails que je pourrai trouver au ministère des colonies. Lorsque vous aurez lu tout cela et que vous y aurez réfléchi de sang-froid, passez encore quelques mois dans les bergeries du Cumberland ; apprenez tout ce que vous pourrez de tous les bergers que vous rencontrerez, depuis Thyrsis jusqu'à Ménalque. Faites plus encore :

préparez-vous de toutes manières à la vie du bocage australien, où la théorie de la division du travail n'est pas encore arrivée ; apprenez à mettre la main à tout. Soyez un peu forgeron, un peu charpentier, faites le plus possible avec le plus petit nombre d'outils ; devenez excellent tireur ; domptez tous les chevaux et poneys sauvages que vous pourrez emprunter. Lors même que vous n'auriez besoin d'aucune de toutes ces choses dans votre établissement, avoir appris à les faire vous rendra propre à beaucoup d'autres que nous ne prévoyons pas à présent. *Dégentilhommez-vous* du sommet de la tête à la plante des pieds, et n'en devenez que plus grand aristocrate ; car il est plus qu'un aristocrate, il est roi, celui qui se suffit en tout, celui qui est son propre maître parce qu'il n'a pas besoin de valetaille. Je crois que Sénèque a exprimé cette pensée avant moi, et je vous citerais le passage ; mais je crains que ce livre ne se trouve pas dans la bibliothèque de la chambre des Communes. Arrivons maintenant... (On applaudit, par Jupiter ! je suppose que X... a fini de parler. En effet ; c'est C... qui a pris sa place. Ces applaudissements ont suivi un bon mot contre moi ! Que je voudrais avoir votre âge et aller en Australie avec vous !) Mais reprenons ma période interrompue. Arrivons au point important : le capital. Il vous en faut un, à moins que vous ne partiez comme berger, et alors adieu les dix mille livres dans dix ans ! Vous voyez donc tout d'abord que vous êtes toujours forcé de faire appel à votre père. Mais, direz-vous, avec cette différence que vous empruntez le capital avec toute chance de le rembourser, au lieu de dissiper le revenu d'année en année, jusqu'à ce que vous ayez au moins trente-huit ou quarante ans. Cependant, Pisistrate, ce n'est pas en un jour que vous atteindrez votre but, et il ne faut pas que mon vieux cher ami perde à la fois son fils et son argent. Vous dites que vous m'écrivez comme à votre père. Vous savez combien je hais les protestations ; et, si vous ne pensez pas ce que vous dites, vous m'avez mortellement offensé ! Je prends donc les droits d'un père, et je vous parle franchement.

M. Bolding, un ami à moi, un ecclésiastique, a un fils, une tête chaude, qui risque de tomber dans toute sorte d'embarras en Angleterre, mais qui néanmoins a beaucoup de bon. Il est franc et hardi ; il ne manque pas de talent, mais plutôt de prudence ; il cède facilement à la tentation et se laisse entraîner à des extravagances. Il ferait un excellent colon (ces tentations

n'existent pas dans le Bocage), si on pouvait l'attacher à un homme comme vous. Or, voici ce que je propose, si vous le permettez ; son père lui avance quinze cents livres, qui toutefois ne seront pas remises dans ses mains, mais dans les vôtres, en qualité de principal associé. Vous, de votre côté, vous avancerez la même somme de quinze cents livres, que vous m'empruntez pour trois ans, sans intérêts. Au bout de ce temps l'intérêt commencera, et à votre retour il me sera remboursé avec le capital, à moi ou à mes exécuteurs testamentaires. Quand vous aurez passé un ou deux ans dans le Bocage, étudié votre chemin et appris votre métier, vous pourrez, en toute sûreté, emprunter quinze cents livres de plus à votre père ; et, cependant, vous et votre associé vous aurez eu pour commencer une somme ronde de trois mille livres. Vous voyez donc que je ne vous fais pas un cadeau ; et je ne cours aucun risque, même dans le cas de votre mort. Si vous mourez insolvable, je promets de m'en prendre à votre père, le pauvre homme !... Car ce qui lui restera alors de sa fortune lui causera peu de joie et peu de souci. Voilà ! j'ai tout dit ; et je ne vous pardonnerai jamais, si vous rejetez un secours qui vous sera si utile et qui me coûtera si peu.

J'accepte vos félicitations au sujet des fiançailles de Fanny avec lord Castleton. Quand vous reviendrez d'Australie, vous serez encore un jeune homme, tandis qu'elle, quoique vous soyez à peu près du même âge, sera déjà une femme mûre, avec la tête remplie de pompes et de vanités. Les jeunes filles n'ont qu'une courte période de jeunesse, qui est la même pour toutes ; mais une fois mariée, chaque femme devient la femme de sa classe. Quant à moi et au ministère pour lequel le bruit public me désigne, vous savez ce que je vous ai dit lorsque nous nous sommes quittés, et... Mais voilà J... qui entre pour me dire qu'on attend de moi une réponse à N... qui vient de monter à la tribune, tout plein d'animosité contre moi. Ainsi, moi, l'homme du vieux monde, je me ceins les reins, et vous laissez en soupirant à la fraîche jeunesse du monde nouveau.

Ne tibi sit duros acuisse in prœlia dentes,

Votre affectionné,
ALBERT TRÉVANIION.

CHAPITRE VII.

Ainsi, lecteur, tu possèdes maintenant le secret de mon cœur.

Ne t'étonne pas si moi, fils d'un homme de livres et homme de livres moi-même à certaines époques de ma vie, quoique je n'aie occupé qu'un humble grade dans cette classe vénérable, ne t'étonne pas si, dans cet état de transition entre la jeunesse et l'âge mûr, je me suis détourné des livres avec impatience. À une époque ou à une autre de leur existence, la plupart des amis de l'étude ont entendu l'appel impérieux de ce principe turbulent qui est en nous, et qui demande à tous les fils d'Adam de contribuer pour leur part à l'immense trésor des actes de l'humanité. Quoique les grands savants ne soient pas nécessairement ni habituellement des hommes d'action, cependant les hommes d'action que l'histoire nous propose ont rarement manqué d'un certain degré d'éducation littéraire : car les idées que les livres éveillent, les livres ne peuvent pas toujours les satisfaire. Bien que le royal élève d'Aristote dormît avec Homère sous son oreiller, ce n'était pas pour rêver à faire des poèmes épiques, mais à conquérir de nouvelles Iliion dans l'Orient. Maint homme, quelque peu qu'il ressemble d'ailleurs à Alexandre, peut avoir le but du conquérant, un but que l'action seule peut atteindre ; et le livre qu'il met sous son oreiller est peut-être le plus fort antidote contre l'inaction. Comme les sévères destinées qui gouverneront l'homme entrelacent leurs premiers fils délicats avec les premières impressions de l'enfant ! Ces contes frivoles par lesquels ma vieille crédule bonne amusait mon enfance (c'étaient des contes merveilleux de chevaliers errants et d'aventures) avaient laissé derrière eux des semences longtemps cachées, des semences qui auraient pu ne jamais germer, si je n'avais été transplanté de si bonne heure dans la serre brûlante de Londres. Là, même au milieu des livres et de l'étude, un esprit observateur et une ambition pétulante sortirent du vain feuillage du roman, cet inutile produit d'une jeunesse poétique. L'amour, qui est une révolution dans tous les éléments de

l'individu, avait fait de moi un homme nouveau, plein d'ardeur et de vie ; il avait enterré les vieilles habitudes et les formes de convention, ces cendres qui disent où le feu a brûlé. Loin de moi, comme de tout esprit un peu viril, de vouloir exciter l'intérêt en insistant longuement sur les luttes que j'eus à soutenir contre un attachement mal placé, qu'il était de mon devoir de vaincre ! Mais, ainsi que je l'ai déjà fait entendre, tout amour pareil est un terrible agitateur :

L'herbe ne pousse plus où la fée a dansé.

Rentrer dans la vie d'écolier, suivre avec douceur et docilité cette discipline routinière, j'avais trouvé cela bien dur au milieu du cloître monotone de mon collège ! Mon amour pour mon père et ma soumission à ses désirs avaient sans doute embelli un peu ces objets désagréables ; mais, à présent que mon retour à l'université doit être accompagné de privations réelles à la maison, la pensée m'en est devenue odieuse et repoussante. Sous prétexte que je ne me sens pas encore en état de faire honneur au nom de mon père, j'ai facilement obtenu de perdre la prochaine inscription au collège et de poursuivre mes études à la maison. Cela me donne le temps de préparer mon plan et d'y amener... Mais comment amènerai-je jamais à mes projets aventureux ceux que je me propose de quitter ? Il est difficile de faire son chemin dans le monde... bien difficile ! mais le pas le plus difficile de tous est celui qui nous éloigne du seuil d'une maison aimée... Comment ? Ah ! comment, en vérité ?

« Non, Blanche, vous ne pouvez m'accompagner aujourd'hui ; je sors pour plusieurs heures. Il sera tard avant que je revienne à la maison. »

La maison !... ce mot me suffoque ! Juba s'en retourne désolé auprès de sa jeune maîtresse ; Blanche me regarde tristement du haut de notre éminence favorite, et les fleurs qu'elle a moissonnées tombent inaperçues de sa corbeille. J'entends ma mère ; elle chante à demi-voix, assise avec son ouvrage à sa fenêtre ouverte. Comment... ? ah ! comment, en vérité ?

1. [↑] En se mariant, on perd tous les émoluments appartenant au titre de *fellow*, ou agrégé de l'université.
2. [↑] Ces pages étaient sous presse avant que l'auteur eût lu l'ouvrage de M. Wakefield, dans lequel les vues exprimées ici sont développées avec beaucoup de talent et une sagacité remarquable. Et, bien que l'auteur ait le malheur de ne pas toujours être d'accord avec M. Wakefield, il n'en est pas moins satisfait de cette coïncidence d'opinions. (*Note de l'auteur.*)

TREIZIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans son ouvrage sur le Sacerdoce, saint Chrysostome, s'appuyant sur plusieurs exemples tirés des Écritures, approuve la supercherie, lorsqu'elle est fondée sur un bon motif. Il finit son premier livre en affirmant qu'elle est souvent nécessaire et que beaucoup de bien peut en résulter ; et il commence le second en disant qu'il ne faut pas l'appeler *supercherie*, mais *bonne politique*.

Permettez-moi donc d'appeler bonne politique les innocents artifices que j'ai employés pour faire approuver mon projet par ma famille sans défiance. Je me suis adressé d'abord à Roland. Il m'a été facile de l'engager à lire quelques-uns des livres remplis du charme de la vie australienne, que Trévanion m'a envoyés. Et ces descriptions ont si heureusement flatté ses goûts aventureux et l'homme indépendant et demi-sauvage caché sous la rudesse de sa nature militaire, que lui-même, en quelque sorte, a paru me suggérer mon ardent désir. Il a soupiré, comme le vieux Trévanion, de n'avoir plus mon âge ; et son souffle a volontairement attisé le feu qui me consume. Si bien que finalement, un jour que nous errions au hasard dans les landes sauvages, je lui dis, sachant combien il hait le barreau et les avocats :

« Quel dommage, mon oncle, qu'il ne me reste plus que le barreau ! »

Le capitaine Roland enfonça sa canne dans la tourbe, et s'écria :

« Morbleu, monsieur, comment pouvez-vous parler du barreau et de ses mensonges, quand vous avez devant vous la vérité et un monde tout frais sorti des mains de Dieu ?

— Votre main, cher oncle ; nous nous comprenons l'un l'autre. À présent, aidez-moi auprès de ces deux paisibles cœurs que nous avons à la maison.

— Peste soit de ma langue ! qu'ai-je fait ? » s'écria le capitaine effaré. Puis, après avoir un peu réfléchi, il tourna sur moi son œil noir et dit en grognant : « Je soupçonne, jeune homme, que vous m'avez tendu un piège ; et j'y suis tombé, comme un vieux fou que je suis.

— Oh ! si vraiment vous préférez le barreau...

— Fripon !

— Ou peut-être obtiendrai-je une place de commis chez quelque marchand.

— Si cela vous arrive, je vous raye de la généalogie.

— Hourra donc pour l'Australie !

— Bien, bien ! » dit mon oncle,

La bouche souriante et les larmes aux yeux ;

« le sang du vieux roi des mers l'emporte ! Soldat ou aventurier, vous n'avez pas d'autre choix. Nous porterons le deuil de votre absence ; mais qui peut enchaîner à leur aire les jeunes aiglons ? »

La tâche fut plus rude auprès de mon père, qui d'abord sembla m'écouter comme si je parlais d'un voyage à la lune. Mais après que j'eus adroitement introduit une phrase relative aux vieilles *cleruchiæ* grecques citées par Trévanion, il se mit à trotter sur son dada, fit une courte promenade dans l'Eubée et la Chersonèse, et se perdit tout à fait dans les colonies ioniennes de l'Asie-Mineure. Je l'attirai alors peu à peu et artificieusement dans son ethnologie favorite ; et, tandis qu'il dissertait sur l'origine des sauvages d'Amérique, et discutait les prétentions rivales des Cimmériens, des Israélites et des Scandinaves, je dis tranquillement :

« Et vous, père, qui croyez que tout perfectionnement de l'humanité dépend du mélange des races, vous dont toute la théorie n'est qu'un plaidoyer en faveur de l'émigration, de la transplantation et du croisement de notre espèce, vous deviez être le dernier à enchaîner au sol votre fils,

votre fils aîné, alors que votre fils cadet est le missionnaire des coureurs d'aventures.

— Pisistrate, dit mon père, vous raisonnez par synecdoque, éloquemment, mais illogiquement. »

Puis, décidé à ne pas en entendre davantage, mon père se leva et se retira dans son cabinet.

Mais son observation, que je venais d'éveiller, commença dès ce jour à étudier mes goûts et mon caractère ; il devint silencieux et rêveur, et finalement eut de longues conférences avec Roland. Il en résulta qu'un soir de printemps, pendant que j'étais nonchalamment couché au milieu des herbes et des fougères qui croissaient entre ces tristes ruines, je sentis une main sur mon épaule, et mon père, s'asseyant à côté de moi sur un fragment de pierre, me dit gravement :

« Pisistrate, causons. J'avais espéré mieux de votre étude de Robert Hall.

— Oh ! cher père, le remède m'a fait grand bien. Je n'ai plus murmuré depuis, et je regarde la vie d'un œil intrépide et joyeux. Mais Robert Hall a rempli sa mission, et je voudrais remplir la mienne.

— N'est-il aucune mission à remplir dans ton pays natal, ô esprit *planéticost* et *exallorioté*^[1] ? demanda mon père d'un ton d'affectueux reproche.

— Hélas ! si. Mais l'instinct de la vocation est pour les esprits médiocres ce qu'est l'impulsion du génie pour les grands esprits. Il y a dans chaque homme une boussole ; dans la chose que l'homme ferait le mieux, il y a un aimant.

— Papæ ! dit mon père en ouvrant de grands yeux ; et ne peut-on vous trouver d'aimant plus rapproché que la grande terre d'Australie ?

— Ah ! père, si vous avez recours à l'ironie, je ne dirai plus rien. »

Mon père me regarda tendrement pendant que je baissais la tête, triste et confus.

« Mon fils, dit-il, pensez-vous que je sois vraiment d'humeur à plaisanter, lorsqu'il s'agit de savoir si vous mettrez entre nous de vastes mers et de longues années ? »

Je me rapprochai de lui sans faire aucune réponse.

« Mais je vous ai étudié depuis quelque temps, continua mon père, et j'ai remarqué que vos anciennes études vous sont devenues désagréables ; j'ai causé de cela avec Roland, et je vois que votre désir est plus qu'un simple caprice d'enfant. Puis, je me suis demandé quel avenir j'ai à vous offrir ici pour vous y retenir content, et je n'en ai trouvé aucun. C'est pourquoi je devrais vous dire : *Va ton chemin, et Dieu te protège !*... Mais, Pisistrate, votre mère ?

— Ah ! père, voilà en effet la question, et c'est là ce qui me fait frémir. Mais, après tout, quelque carrière que je suive, soit que je m'épuise au barreau, soit que je travaille dans quelque administration publique, il me faudra toujours être loin d'ici et loin d'elle. D'ailleurs père, elle vous aime tant, que...

— Non, interrompit mon père, vous ne pouvez vous servir d'arguments de ce genre pour toucher un cœur de mère. Il n'en est qu'un qui puisse le toucher ; est-ce pour votre bien que vous la quittez ? S'il en est ainsi, il ne sera pas besoin d'autres paroles. Mais ne décidons de rien à la hâte ; vivons ensemble, nous deux, pendant deux mois. Prenez vos livres, asseyez-vous à côté de moi ; quand vous voudrez sortir, tapez-moi sur l'épaule et dites : « Sortons. » À la fin de ces deux mois, je vous dirai : Partez ou Restez. Mais vous aurez pleine confiance en moi ; et si je vous dis : Restez, vous vous soumettrez ?

— Oh ! oui, père, oui ! »

CHAPITRE II.

Ce pacte conclu, mon père laissa là toutes ses études, me consacra toutes ses pensées, employa toute sa douce sagesse à me sevrer imperceptiblement

de l'idée fixe qui me tyrannisait, et fouilla par toute sa grande pharmacie de livres pour y trouver des médicaments capables de changer le cours de mes pensées. Il se doutait peu qu'il travaillait contre lui, car à chaque nouvelle preuve de sa tendresse et de sa sagesse, mon cœur s'écriait :

« N'est-ce pas pour récompenser ta tendresse et faire connaître au loin ta sagesse, ô mon père, que je te quitte et que je vais dans une terre étrangère ? »

Et les deux mois expirèrent, et mon père vit que la boussole n'avait pas cessé de se tourner vers l'aimant de la grande terre australienne ; et il me dit :

« Allez consoler votre mère ; je lui ai fait part de votre désir auquel je donne mon consentement, parce que je crois à présent que c'est pour votre bien. »

Je trouvai ma mère dans la petite chambre qu'elle s'était appropriée à côté du cabinet de mon père. Et il y avait dans cette chambre une éloquence que nulles paroles ne sauraient rendre, car le cœur si bon, si doux et si tendre de ma mère, y parlait, de manière que c'était comme une sorte de sanctuaire intime. Elle avait soigneusement transporté de la maison rouge et arrangé avec amour tous les humbles souvenirs du passé qu'elle aimait tant. À la place d'honneur, au-dessus de la petite cheminée, on voyait encadrée sous verre une silhouette de papier noir, représentant mon père de profil, en robe et en toque, dans toute la pompe des honneurs académiques. Comment avait-il jamais pu consentir à poser pour ce portrait ? Des esquisses du temps de mon enfance à l'institut hellénique, mes premiers dessins à la sépia et à l'encre de Chine, ornaient les murailles ; et lorsque Kitty était assise là dans le crépuscule, seule à rêver, ils la ramenaient aux heures joyeuses où Sisty et sa jeune mère se jetaient des pâquerettes à la figure. Il y avait aussi là, protégé par une grande cloche de verre et épousseté tous les jours de la propre main de Kitty, le pot à fleurs que Sisty avait acheté du produit de ses dominos, dans cette circonstance mémorable où il avait appris à réparer une mauvaise action par une bonne. Dans un coin se trouvait le petit piano champêtre que je n'ai jamais oublié ; il était de forme antique, et sa voix chevrotante annonçait l'approche de la décrépitude ; mais elle était intimement unie pour moi avec ces mélodies que nous n'entendons plus après l'enfance ! Là, sur ces modestes rayons décorés de

rubans, de franges et de cordons de soie, était rangée la bibliothèque de ma mère ; elle en dit plus au cœur que tous les froids et sages poètes dont mon père évoque les âmes dans sa grande Héraclée. Voilà la Bible que mes yeux, ne sachant pas lire encore, contemplaient avec un vague et respectueux amour, quand elle était ouverte sur les genoux de ma mère, dont la douce voix, seulement alors sérieuse, se faisait l'oracle de ses vérités. Voilà aussi, soigneusement réunis, tous mes premiers livres d'étude. Ce volume enveloppé de papier, mais richement relié bleu et or, c'est un exemplaire des *Poèmes de Cowper*, présent de mon père, au temps où il faisait sa cour à Kitty ; c'est un trésor sacré, que je n'ai pas moi-même le privilège de toucher, et que ma mère ne prend que dans les grandes épreuves et tribulations de la vie conjugale, alors qu'une parole moins affectueuse que de coutume s'échappe des lèvres du savant distrait. Ah ! ces pauvres dieux familiers, ils semblaient tous me regarder avec une douce colère, et de chacun d'eux sortait une voix qui m'allait au cœur : « Cruel, est-ce que tu nous abandonnes ? » Et au milieu d'eux était assise ma mère, désolée comme Rachel et pleurant en silence.

« Mère, mère ! m'écriai-je en me jetant à son cou, pardonnez-moi ! c'est fini, je ne puis vous quitter ! »

CHAPITRE III.

« Non, non ! c'est pour votre bien... Austin l'a dit. Partez donc... ce n'est que l'émotion du premier moment. »

Alors j'ouvris à ma mère les écluses de ce fleuve profond que j'avais caché au savant et au soldat. À elle je confiai toutes les pensées inquiètes et vagabondes qui avaient parcouru les ruines de mon amour ; à elle je confessai ce que jusqu'alors je m'étais à peine avoué à moi-même. Et lorsque je lui eus montré ce tableau du côté le plus sombre de mon âme, ce

fut d'un air plus fier et d'une voix moins émue que je lui parlai ensuite des espérances plus mâles et du but plus noble qui rayonnaient à travers ruines et déserts, et me montraient le port du salut.

« Ne m'avez-vous pas dit un jour, mère, que vous éprouviez comme un remords de voir le génie de mon père se perdre ainsi dans le silence ? N'accusiez-vous pas presque le bonheur que vous lui donniez d'étouffer son ambition dans le contentement de son cœur ? N'avez-vous pas senti un but nouveau dans la vie, lorsque cette ambition se réveilla enfin, et que vous crûtes entendre les applaudissements du monde autour de la cellule de votre savant ? N'avez-vous pas partagé les visions qu'évoquait votre frère, et ne vous êtes-vous pas écriée : « Oh ! si *mon* frère pouvait servir à le grandir aux yeux du monde ! » et lorsqu'à vous sembla que nous avions trouvé le chemin de la réputation et de la fortune, n'avez-vous pas dit en sanglotant dans la plénitude de votre cœur : « C'est *mon* frère qui remboursera à son fils tout... tout ce à quoi il a renoncé pour moi ? »

— Je ne puis entendre cela, Sisty !... cessez, cessez !

— Non ; car je vois que vous ne me comprenez pas encore. Ne sera-ce pas mieux encore, si votre fils, à vous, restitue à votre Austin tout ce qu'il a perdu, n'importe de quelle manière ? Si par votre fils, mère, vous faites réellement connaître au monde le génie de votre mari ; si vous rendez le ressort à son esprit, la gloire à ses travaux ; si vous restaurez même ce nom si vanté des ancêtres, qui est la gloire pour notre pauvre Roland, privé de son fils ; si votre fils relève ce que les générations ont laissé tomber en décadence, et rebâtit du milieu de la poussière cette maison où vous êtes entrée comme un doux ange gardien ; ah ! mère, si tout cela se fait, ce sera votre ouvrage... car, à moins que vous ne puissiez partager mon ambition, sécher vos larmes, me dire : *Partez*, d'une voix joyeuse et la figure souriante, je sens que tout mon courage va se fondre, et que je vais dire encore une fois : « Je ne puis vous quitter ! »

Ici ma mère me serra dans ses bras, et nous pleurâmes tous deux sans pouvoir dire un mot ; mais nous étions heureux tous deux.

CHAPITRE IV.

Voilà donc le plus terrible passé, et ma mère a été la plus héroïque de tous. Aussi je commençai à me préparer sérieusement. Je suivis les instructions de Trévanion avec une persévérance que jamais, à cet âge, je n'aurais pu apporter dans la vie morte des livres. J'étais à bonne école, au milieu de nos bergeries du Cumberland, pour apprendre ces simples éléments de la science rurale qui appartiennent à l'état de pasteur. M. Sidney, dans son admirable *Manuel australien*, recommande aux jeunes gens qui songent à s'établir dans le Bocage de bivouaquer trois mois dans la plaine de Salisbury. Ce livre n'était pas encore écrit, autrement j'aurais peut-être suivi ce conseil ; mais, sans manquer de respect à pareille autorité, je crois avoir passé par une préparation tout aussi utile pour aguerrir le futur émigrant. Je me mêlai de bon cœur avec les bons paysans et les artisans qui me servirent de maîtres. Avec quel orgueil j'offris à mon père un pupitre, et à ma mère une boîte à ouvrage, façonnés de mes propres mains ! Je fis à Bolt une serrure pour le coffre où il serrait l'argenterie ; puis (mais ceci fut mon *magnum opus*, mon grand chef-d'œuvre), je réparai et fis marcher la vieille horloge de la tourelle, qui, de mémoire d'homme, était arrêtée à deux heures après midi. J'aimais à penser que, chaque fois que l'heure sonnerait, ceux qui entendraient sa voix grave se souviendraient de moi. Mais les troupeaux m'occupèrent principalement. Le mouton que je soignai et que j'aidai à tondre, l'agneau que je retirai de la grande mare, et les trois vénérables brebis que je sauvai d'une épidémie mystérieuse qui mit sur les dents tout le voisinage : tout cela n'est-il pas inscrit dans tes chères chroniques, ô maison de Caxton ?

Enfin, comme une grande partie du succès de mon expérience allait dépendre de la bonne intelligence qui régnerait entre mon associé et moi, j'écrivis à Trévanion pour le prier d'engager le jeune homme qui devait se joindre à moi, et dont je devais administrer le capital, à venir nous visiter. Trévanion se rendit à ma demande, et bientôt arriva un grand gaillard d'un peu plus de six pieds de haut^[2], répondant au nom de Guy Bolding. Il était vêtu d'une veste de chasse, avec un sifflet à la boutonnière, de culottes et de

guêtres grises, et d'un gilet garni de toutes sortes de poches secrètes. Guy Bolding avait passé un an et demi à Oxford, et il y avait à peine un marchand de cette ville dans les livres duquel il n'eût réussi à se glisser.

Son père fut obligé de le retirer de l'université, où il avait déjà eu l'honneur d'être plumé à son premier examen ; et quand on demanda au jeune homme à quelle profession il était propre : « Je pourrais bien faire une voiture ! » répondit-il avec la fierté d'un homme sûr de lui-même. Désespéré, son père, qui devait son bénéfice à Trévanion, demanda l'avis de cet homme d'État, et ce fut cet avis qui me donna un compagnon d'émigration.

Mon premier sentiment, lorsque je saluai le jeune homme, fut certes un profond désappointement et une forte répugnance. Mais j'avais pris la résolution de ne pas être trop difficile ; et, comme j'avais l'heureux talent de me faire à tous les caractères (talent sans lequel on fait mieux de ne pas chercher son aimant dans la grande terre d'Australasie), je réussis, avant la fin de la première semaine, à établir entre nous tant de points de sympathie, que nous devînmes les meilleurs amis du monde. Vraiment c'eût été ma faute, si cela ne fût pas arrivé ; car Guy Bolding, avec tous ses défauts, était une de ces excellentes créatures qui ne sont les ennemies que d'elles-mêmes. Sa bonne humeur était inépuisable. Ni fatigue ni privation ne la contrariaient. Il avait une exclamation : *Quelle chance !* qui lui venait toujours à la bouche avec un éclat de rire, alors qu'un autre aurait pesté et gémi. Si nous nous égarions dans ces vastes landes privées de tout chemin, si nous manquions le dîner quand nous étions à demi morts de faim, Guy se frottait les mains (des mains qui eussent assommé un bœuf) et s'écriait en riant. *Quelle chance !* Si nous nous enfoncions dans quelque fondrière, si nous étions surpris par l'orage, si les poulains sauvages que nous essayions de dompter nous lançaient la tête en avant, la seule élégie de Guy Bolding, c'était : *Quelle chance !* Ce grand shibboleth de sa philosophie ne lui faisait défaut qu'à l'aspect d'un livre ouvert. Je ne crois pas qu'à cette époque *Don Quichotte* même lui eût paru risible. Cet enjouement n'était pas de l'insensibilité : jamais meilleur cœur ne battit dans poitrine humaine ; mais il battait certainement une mesure étrange, une sorte de tarentelle qui le faisait danser sans cesse ; aussi était-il un de ces bons enfants pleins d'obligeance qui ne sont jamais en repos et ne laissent jamais de repos aux

autres, quand cela dépend d'eux. Mais le grand défaut de Guy, dans ce monde prévoyant, c'était son incontinence d'argent. Si vous aviez fait couler, le matin, un fleuve d'or dans ses poches, à midi elles auraient été aussi arides que le Grand-Sahara. Ce qu'il faisait de l'argent était un mystère pour lui comme pour tous les autres. Son père me dit dans une de ses lettres qu'il l'avait vu pourchasser des moineaux à coups de demi-couronnes ! Qu'un pareil jeune homme ne pût venir à bien en Angleterre, cela semblait parfaitement clair. Pourtant on raconte de plusieurs grands hommes, qui n'ont pas fini leurs jours à l'hôpital, qu'ils furent également incapables de garder l'argent. Lorsqu'il n'avait rien d'autre à donner, Schiller donnait l'habit qu'il avait sur le dos, et Goldsmith, les couvertures de son lit. Des mains amies croyaient devoir vider les poches de Beethoven avant de le laisser sortir de chez lui. De grands héros, qui ne se sont pas fait scrupule de voler le monde entier, ont été tout aussi prodigues que de pauvres poètes et de pauvres musiciens. Alexandre, en faisant le partage du butin, ne gardait pour lui que l'*espérance*. Quant à Jules César, il devait deux millions lorsqu'il jeta sa dernière demi-couronne aux moineaux de la Gaule. Encouragé par ces illustres exemples, je ne perdis pas espoir. D'ailleurs Guy Bolding, connaissant bien son infirmité, était très-satisfait de l'arrangement qui me faisait trésorier de son capital ; et il m'avait même prié de ne jamais laisser son argent lui tomber sous la main, dans aucune circonstance, et quelque instamment qu'il m'en demandât, Bref, je parvins à gagner un grand ascendant sur cette nature simple, généreuse et insouciante. Par un appel adroit à ses affections, en lui parlant de son père qui avait fait pour lui tant de sacrifices restés inutiles, et de sa petite sœur dont la dot se trouvait réduite de moitié, par suite des dettes qu'il avait contractées à l'Université, en lui représentant comme une obligation sacrée de reconstituer cette dot, je réussis enfin à lui faire comprendre qu'il avait des motifs d'être économe.

Trois autres compagnons furent choisis par moi pour notre *cleruchia*. Le premier était le fils de notre vieux berger. Marié depuis peu, il n'était pas encore embarrassé d'enfants. C'était un bon berger, un homme intelligent et sûr. Le second avait un tout autre caractère. Il avait été la terreur de tous les propriétaires. Jamais il n'y eut braconnier plus hardi ni plus adroit. Or, voici comment j'avais fait connaissance avec cet individu nommé Will Peterson,

et plus vulgairement *Will o' the Wisp* (Feu-follet). Bolt avait imaginé d'élever une jeune colonie de faisans, qu'il honorait du titre de *réserve*, dans un petit taillis à un mille environ de la tour. C'était, de tout le domaine de mon oncle, la seule parcelle que, par courtoisie, l'on pût appeler *bois*. Cette colonie fut audacieusement ravagée et tristement dépeuplée, en dépit de deux gardes qui, avec Bolt, veillèrent pendant sept nuits consécutives sur les élèves endormis. Telle fut l'insolence de l'attaque, que, piff paff ! le traître fusil lâcha ses deux coups devant et derrière, à quelques pas seulement des sentinelles, et que, lorsqu'elles arrivèrent sur le lieu du délit, le braconnier avait déjà disparu avec sa proie. La hardiesse et la dextérité de l'ennemi désignèrent aussitôt Feu-follet aux gardes expérimentés ; mais la force et le courage de ce drôle inspiraient une si grande terreur, que les gardes désespérèrent de rivaliser avec lui de finesse et de célérité, et qu'ils refusèrent de veiller après la septième nuit. Le pauvre Bolt lui-même fut obligé de se mettre au lit, vaincu par une attaque de ce qu'un médecin eût appelé rhumatisme, et un moraliste, fureur. Cet échec mortifiant excita vivement mon indignation et ma sympathie, et les anecdotes qu'on m'avait contées de Feu-follet éveillèrent en moi un intérêt romanesque. Aussi je me glissai dehors à la nuit, armé d'un gros bâton, et me dirigeai vers le taillis. Les arbres avaient encore leurs feuilles, et je ne m'expliquais pas comment le braconnier pouvait voir ses victimes ; mais il tira cinq coups qui portèrent, sans me fournir une occasion de l'apercevoir. Je me retirai alors vers la lisière du bois, et j'attendis patiemment dans un angle d'où je voyais deux côtés du taillis. Au point du jour, je vis mon homme sortir des broussailles, à moins de vingt pas de moi. Je retins mon haleine, je le laissai s'avancer à une certaine distance, et je me glissai suivant une ligne oblique de manière à lui couper la retraite ; puis... quel bond ! je lui mis la main sur l'épaule ; mais brr, brr ! jamais anguille ne fut aussi glissante ! Il m'échappa comme une chose immatérielle et se mit à courir à travers les landes, avec une vitesse qui aurait bien défié tous nos lourdauds, car c'est une race dont les mollets sont généralement absorbés par les gros clous des semelles de leurs souliers. Mais l'institut hellénique, avec son gymnase classique, avait habitué ses élèves à tous les exercices du corps ; et, quoique Feu-follet fût agile pour un paysan, il ne pouvait distancer à la course un jeune homme qui avait passé son enfance à jouer aux barres, à la crosse et au diable boiteux. Je l'atteignis à la fin et le réduisis aux abois.

« Arrière ! dit-il haletant, en tournant contre moi le canon de son fusil ; il est chargé.

— Oui, répliquai-je ; mais, quoique vous soyez un hardi braconnier, vous n'oseriez faire feu sur votre semblable. Donnez-moi ce fusil à l'instant. »

Mon allocution le surprit ; il ne fit pas feu. D'un coup de bâton je relevai le canon et nous en vînmes aux mains. Notre lutte était serrée, et, pendant que nous nous débattions, le coup partit tout seul. Mon adversaire lâcha prise.

« Seigneur, ayez pitié de moi ; je ne vous ai pas blessé ! dit-il d'une voix brisée.

— Non, mon brave, répondis-je ; et maintenant jetons-là fusil et bâton, et vidons notre querelle en vrais Anglais ; ou bien asseyons-nous et causons de notre affaire en amis. »

Feu-follet se gratta la tête en riant.

« Eh bien ! vous faites un fier original ! » dit-il.

Le braconnier laissa tomber son fusil et s'assit.

Nous causâmes de l'affaire, et j'obtins de Peterson la promesse de respecter désormais la réserve. Là-dessus nous devînmes si bons amis qu'il m'accompagna à la maison et m'offrit même, timidement et en s'excusant, les cinq faisans qu'il avait tués. Depuis ce temps je recherchai sa société. C'était un jeune homme au-dessous de vingt-quatre ans, qui s'était mis à braconner parce que cela l'amusait, et parce qu'il avait une idée confuse que le braconnage était permis par la nature. Je reconnus bientôt qu'il était né pour quelque chose de mieux que de passer six mois sur douze en prison, et de finir sa vie à la potence, après avoir tué un garde-chasse. Telle était probablement la destinée qui l'attendait dans le vieux monde, et je lui inspirai un désir ardent d'aller s'établir dans le nouveau. Il me fut d'un grand secours dans le nouveau Bocage.

Mon troisième choix tomba sur un personnage qui ne pouvait nous apporter que peu de force physique, mais qui avait plus d'esprit que tous les autres ensemble, quoique cet esprit fût un peu de travers.

Un digne couple du village avait eu un fils grêle et chétif, en comparaison des autres Cumberlandais. Exclu pour cela des travaux

agricoles, il s'en alla, encore enfant, dans une ville manufacturière. Or, vers l'âge de trente ans, une longue maladie mit cet artisan hors d'état de travailler, et il revint à la maison pour y rétablir sa santé. Bientôt nous n'entendîmes plus parler que des doctrines pestilentielles qui offensaient ou infectaient nos villageois primitifs. Corcyre même n'engendra jamais, disait-on, démocrate plus terrible. Le pauvre homme était réellement très-malade et ses parents très-pauvres ; mais ses malheureuses doctrines avaient tari tous les ruisseaux de charité qui traversaient ordinairement notre paisible hameau. L'ecclésiastique (excellent homme, mais de la vieille école) passait devant sa demeure comme devant un lieu frappé d'interdit. L'apothicaire disait : « Miles Square devrait avoir du vin, » mais il ne lui en envoyait pas. Les fermiers exécraient son nom, car il avait poussé tous les journaliers à se mettre en grève pour avoir un schelling de plus par semaine. Et sans la vieille tour, Miles Square aurait bientôt trouvé le chemin de la seule république où il pouvait obtenir cette fraternité démocratique après laquelle il soupirait, le cimetière étant, je pense, la seule communauté où règne cette plate et mortelle égalité sociale que partout la vie abhorre si cordialement.

Mon oncle alla voir Miles Square, et revint la figure pourpre. Miles Square lui avait prêché un long sermon sur l'impiété de la guerre.

« Même pour la défense de votre roi et de votre patrie ! » s'était écrié le capitaine.

Miles Square avait répliqué 1^o par une remarque sur *les rois en général*, que le capitaine n'aurait pu répéter sans craindre de voir la vieille tour s'écrouler sur sa tête ; 2^o par une observation sur *la patrie en particulier*, impliquant que *la patrie ne s'en porterait que mieux, si elle était conquise !*

En entendant le récit de ces loyales et patriotiques réponses, mon père s'écria : « Papæ ! » et, tiré de l'indifférence philosophique qui lui était habituelle, il alla lui-même visiter Miles Square. Mon père revint aussi pâle que mon oncle avait été pourpre.

« Et penser, dit-il tristement, que dans la ville d'où vient cet homme, il y a, selon lui, dix mille autres créatures de Dieu qui hâtent l'œuvre de la civilisation tout en maudissant ses lois ! »

Mais ni père ni oncle ne firent la moindre opposition lorsque, portant au bras une corbeille garnie de vin, d'arrow-root et d'une jolie petite Bible reliée en brun, ma mère prit le chemin de la chaumière excommuniée. Sa visite fut un échec aussi signalé que les visites précédentes. Miles Square refusa la corbeille : il ne voulait pas accepter d'aumônes, ni manger le pain de la charité. Ma mère ayant suggéré avec douceur que si M. Miles Square daignait consulter la Bible, il verrait que la charité n'est un péché ni pour celui qui la fait, ni pour celui qui la reçoit, M. Miles Square avait entrepris de prouver que, selon la Bible, il avait autant droit à ce qui appartenait à ma mère que ma mère elle-même, et que toutes choses devaient être en commun. Or, toutes choses étant en commun, que devenait la charité ? Non, il ne pouvait manger l'arrow-root de mon oncle, ni boire son vin, tant que mon oncle retenait injustement une si grande étendue de terres inutiles qui appartenaient à lui Miles, et à ses semblables. La terre appartient au peuple.

Ce fut alors le tour de Pisistrate. Il alla voir Miles Square une fois, et il y retourna souvent. Miles Square et Pisistrate se disputèrent et raisonnèrent tant et si bien qu'à la fin ils se prirent de caprice l'un pour l'autre ; car ce pauvre Miles n'était pas de moitié aussi méchant que ses doctrines. Ses erreurs provenaient d'une vive sympathie pour les souffrances dont il avait été témoin au milieu de la misère qui accompagne le règne des *manufacturocrates*, et des vagues aspirations d'une nature ardente, passionnée, mais qui ne savait rien qu'à demi. Je lui persuadai peu à peu de boire le vin et de manger l'arrow-root, en attendant ce millénium qui devait rendre la terre au peuple. Puis ma mère revint, elle adoucit ce cœur, elle fit descendre pour la première fois dans ses replis glacés la chaude lumière de la gratitude humaine. Je lui prêtai plusieurs livres, entre autres quelques volumes sur l'Australie. Un passage d'un de ces derniers frappa son imagination et entraîna ses désirs dans une direction salubre. Il y était dit qu'un artisan intelligent réussissait ordinairement mieux dans la colonie, même en qualité de berger, qu'un lourd et grossier paysan. Finalement, lorsqu'il fut rétabli, il me supplia de lui permettre de m'accompagner. Et comme il se peut que je n'aie plus à m'occuper de Miles Square, je crois bon de dire ici qu'il vint avec moi en Australie, et qu'il y réussit, d'abord comme berger, puis comme surintendant, et enfin, quand il eut économisé de l'argent, comme propriétaire ; que, malgré ses opinions sur l'impiété de

la guerre, il ne fut pas plus tôt en possession d'une confortable maison de bois, qu'il la défendit avec une vaillance peu commune contre une attaque des aborigènes (ils avaient, pourtant, au moins autant de droit au sol australien que Miles Square aux acres de mon oncle) ; qu'il célébra l'acquisition subséquente d'un nouveau domaine, bâtiments, bétail, et instruments d'exploitation compris, par une petite brochure, publiée à Sydney, sur la *Sainteté des droits de la propriété* ; et que, à l'époque où je quittai la colonie, Miles Square ayant eu beaucoup à souffrir de deux aides indociles qu'il avait ajoutés à son établissement, il venait de se distinguer par un discours très-antiniveleur sur les devoirs des serviteurs envers ceux qui les emploient. Qu'est-ce que le vieux monde aurait fait pour cet homme ?

CHAPITRE V.

Je n'étais pas pressé de terminer mes arrangements ; car, indépendamment de ce que je voulais me familiariser avec les petits métiers utiles qui pouvaient m'être nécessaires dans un pays où chaque individu forme un État à lui seul, je désirais naturellement habituer mes parents à l'idée de notre séparation. Je cherchais aussi dans ma fertile imagination tous les moyens de les distraire et de compenser mon absence. D'abord, dans l'intérêt de Blanche, de Roland et de ma mère, j'amenai le capitaine à sanctionner, non sans répugnance, la proposition que sa belle-sœur lui avait faite de confondre leurs revenus et leurs dépenses, sans regarder qui apportait la plus forte somme à l'association. Je lui représentai que, s'il ne faisait ce sacrifice de son orgueil, ma mère n'aurait aucune de ces petites jouissances de ménage qui sont si chères aux femmes ; que, toutes relations étant impossibles avec le voisinage, elle trouverait le temps terriblement long, et n'aurait d'autre ressource que de se désoler en rêvant à son fils

absent. Je lui dis franchement que, s'il persistait dans ce faux orgueil, j'engagerais mon père à quitter la tour. Ces représentations aboutirent. Déjà l'hospitalité avait commencé dans la vieille salle ; ma mère était devenue le centre d'un groupe de voisines dont les commérages l'amusaient ; de joyeux enfants avaient déridé le front de Blanche, et le capitaine lui-même était plus sociable et plus joyeux. Je m'occupai ensuite d'engager mon père à achever le grand ouvrage.

« Ah ! donnez un motif à mon travail, une récompense à mon industrie. Faites que je puisse me dire à chaque plaisir coûteux qui viendra me tenter : « Non, non ; je veux économiser pour le grand ouvrage ! » Et le souvenir du père préservera le fils de toute erreur. Faites attention, père, que M. Trévanion m'avait offert le prêt de quinze cents livres nécessaires pour commencer, et que vous vous y êtes généreusement opposé en me disant aussitôt : « Non, il ne faut pas débiter dans la vie courbé sous le poids d'une dette. » J'ai reconnu que vous aviez raison, et j'ai cédé, cédé avec d'autant plus de gratitude que je ne pouvais accepter pareil service du père de M^{lle} Trévanion, sans perdre quelque chose de la juste fierté de l'homme. C'est pourquoi j'ai accepté de vous cette somme. Elle eût presque suffi à placer pour toujours dans le monde votre second et plus digne enfant. Laissez-moi rembourser cette dette à cet enfant, ou je refuse l'argent. Consentez que je le garde comme un dépôt appartenant au grand ouvrage ; et promettez-moi que le grand ouvrage sera prêt quand votre fils reviendra vous rendre compte du talent que vous lui avez confié. »

Mon père fit quelques objections et essuya l'humidité qui s'était amassée sur les verres de ses lunettes ; mais je ne voulus pas lui laisser de repos jusqu'à ce qu'il m'eût donné sa parole de faire marcher le grand ouvrage à pas de géant, jusqu'à ce que je l'eusse vu s'asseoir de bon cœur au travail, et que ce rouage du tranquille mécanisme de sa douce vie se fût mis à fonctionner de nouveau.

Enfin, et ce fut le triomphe de ma diplomatie, je fis pour Squills l'acquisition de la clientèle et des bonnes grâces de l'apothicaire du voisinage, à des conditions auxquelles notre ami souscrivit volontiers ; car le pauvre homme ne pouvait s'habituer à la perte de ses clients favoris, quoique, Dieu le sait, ils n'ajoutassent pas grand chose à son revenu. Quant à mon père, il n'y avait pas d'homme qui le divertît autant que Squills, bien

qu'il l'accusât d'être matérialiste, et qu'il mît à ses trousses toute la meute des sages spiritualistes, depuis Platon et Zénon jusqu'à Reid et Abraham Tucker.

Quoique je n'aie indiqué que vaguement la marche du temps, il s'écoula plus d'une année entre le jour de notre arrivée à la tour et celui fixé pour mon départ.

Cependant, malgré la rareté chez nous de ce phénomène qu'on appelle un journal, nous n'étions pas si complètement séparés des bruits du monde, que la nouvelle d'un changement de ministère et de la nomination de M. Trévanion à l'un des grands postes de l'État n'arrivât à nos oreilles. Depuis la lettre qui nous avait amené la visite de Guy Bolding, je n'avais plus correspondu avec Trévanion ; je lui écrivis alors pour le complimenter. Sa réponse fut courte et faite à la hâte.

Une nouvelle qui me surprit davantage et qui émut mon cœur profondément me fut apportée, trois mois environ avant mon départ, par l'intendant de Trévanion. La mauvaise santé de lord Castleton avait retardé son mariage, qui d'abord avait dû être célébré aussitôt après sa majorité. Au sortir de l'Université, où il avait remporté tous les honneurs, sa constitution avait semblé se remettre des suites d'études plus fatigantes pour lui que pour un jeune homme d'une intelligence plus vive et plus brillante ; lorsqu'un refroidissement accompagné de fièvre, qu'il avait attrapé dans un meeting de province, où sa première apparition justifia pleinement les plus grandes espérances de ceux de son parti, produisit une inflammation des poumons et se termina fatalement. Mon esprit fut frappé de ce contraste : ici, mort soudaine, cadavre glacé ; là, jeunesse dans sa fleur, rang princier, fortune immense, espoir d'une brillante carrière, avenir heureux souriant par les yeux de Fanny. Ce contraste me remplit d'une terreur étrange. La mort paraît si près de nous lorsqu'elle frappe ceux que la vie flatte et caresse le plus ! D'où vient cette curieuse sympathie que nous ressentons tous pour ceux qui possèdent les grandeurs de ce monde, lorsque leur sablier se vide et que la faux les moissonne ? Si la fameuse entrevue de Diogène et d'Alexandre avait eu lieu, non pas avant, mais après les exploits qui valurent à Alexandre le nom de Grand, peut-être que le cynique n'aurait pas envié au héros ses plaisirs et ses splendeurs, ni les charmes de Statira, ni la tiare du Mède. Mais si, le lendemain, avait retenti ce cri : « Alexandre le

Grand est mort ! » je crois, en vérité, que Diogène se serait replié dans le fond de son tonneau, et qu'il eût senti que le soleil qui ne serait plus intercepté par l'ombre de cet illustre héros avait perdu quelque chose de sa chaleur et de son éclat. Il existe, dans la nature de l'homme le plus humble ou le plus insensible, une idée vague de beauté ou de bonheur que, même dans les vains rêves de son enfance, son espoir et son désir ont cherché à s'approprier.

CHAPITRE VI.

« Pourquoi rester tout seul ici, cousin ? Quel froid et quel silence au milieu des tombeaux !

— Asseyez-vous à côté de moi, Blanche ; il ne fait pas plus froid dans le cimetière que sur la pelouse du village. »

Et Blanche s'assit à côté de moi, se serra contre mon cœur, et appuya la tête sur mon épaule. Nous gardâmes tous deux un long silence. C'était une de ces soirées claires et sereines du commencement du printemps. Les reflets roses s'effaçaient peu à peu d'un long banc de nuages gris foncé, étroits et fantastiques. De grands peupliers sans feuilles, plantés en ligne régulière dans le terrain bas qui sépare le cimetière de la colline où trône la vieille tour, dressaient distinctement en l'air leurs cimes pointues. Mais les ombres tombaient plus pesantes et plus épaisses sur la haie toujours verte qui borde le cimetière, de sorte que ses contours étaient vagues et confus. Il y avait quelque chose de grave dans ce sombre silence, qui n'était rompu que lorsqu'une grive s'échappait des buissons ; et alors les épaisses feuilles des lauriers s'agitaient comme malgré elles pour rentrer aussitôt dans leur rigide repos. Il règne une certaine mélancolie dans les premières soirées du printemps, et c'est de toutes les influences de la nature la plus universellement reconnue, la plus difficile à expliquer. L'agitation muette de

la vie qui renaît, et qui ne se trahit pas encore par les boutons et les fleurs, mais seulement par une plus aimable transparence de l'air, par la durée un peu plus longue du jour qui grandit lentement, par la fraîcheur plus délicate et plus balsamique du crépuscule, par un accent plus gai quoique encore inquiet dans la voix des oiseaux lorsqu'ils se réfugient dans leurs nids ; le vague sentiment qui domine ce silence encore revêtu extérieurement de la triste stérilité de l'hiver, et qui nous dit que sous cette livrée de la mort s'agite un principe de vie travaillant sans relâche à renouveler la jeunesse du monde, à parer de feuilles et de fleurs les squelettes des choses : tous ces messages du cœur de la nature au cœur de l'homme peuvent bien nous affecter et nous émouvoir. Mais pourquoi nous rendent-ils mélancoliques ? Nulle pensée ne surgit en nous pour relier et expliquer ces douces voix qui nous parlent tout bas. Non, ce n'est pas la pensée qui répond et qui raisonne ; c'est le sentiment qui entend et qui rêve. N'examine pas, ô enfant de l'homme, n'examine pas cette mystérieuse mélancolie avec les yeux sévères de ta raison ; tu ne peux l'empaler sur les pointes de ta logique épineuse, et ce ne sont pas les problèmes que tu as étudiés à l'école qui t'apprendront à décrire son cercle enchanté. Placé toi-même sur les limites de deux mondes, celui des morts et celui des vivants, prête l'oreille à ces accents, et incline ta raison devant les ombres qui s'élèvent, au printemps, du sein de ces ténébreuses limites.

BLANCHE (*à demi-voix*). — À quoi pensez-vous ? parlez, je vous prie.

PISISTRATE. — Je ne pense pas, Blanche ; ou, si je pensais, ma pensée s'est enfuie au moindre effort pour la saisir ou l'arrêter.

BLANCHE (*après un moment de silence*). — Je sais ce que vous voulez dire. La même chose m'arrive souvent... très-souvent, quand je suis assise toute seule et silencieuse. C'est comme dans cette histoire que Primmins nous racontait l'autre soir. Il y avait dans son village une femme qui voyait les personnes et les choses dans un morceau de cristal pas plus grand que ma main^[3] ; elle les y voyait passer de grandeur naturelle... mais ce n'étaient que des tableaux dans le cristal. Depuis que j'ai entendu cette histoire, quand ma tante me demande à quoi je pense, j'ai toujours envie de lui dire : « Je ne pense pas, je vois des tableaux dans le cristal ! »

PISISTRATE. — ConteZ cela à mon père ; il en sera enchanté. Il y a là plus de philosophie que vous ne pensez, Blanche. Car il y a eu des sages qui ont cru que le monde entier avec son orgueil, ses pompes et toutes ses splendeurs, n'était qu'une image fantastique, un tableau dans le cristal.

BLANCHE. — Et je vous verrai, je vous verrai à côté de moi, tels que nous sommes ici, et cette étoile qui vient de se lever là-bas, je verrai tout cela dans mon cristal quand vous serez parti... parti, cousin !

Et Blanche baissa la tête.

Il y avait quelque chose de si calme et de si profond dans la tendresse de cette pauvre enfant sans mère, qu'on n'en était pas affecté superficiellement, comme on l'est de l'amitié bruyante et momentanée d'un enfant auprès de qui nous savons que le premier joujou nous remplacera. Je baisai la joue pâle de ma petite cousine et lui dis :

« Moi aussi, Blanche, j'ai mon cristal ; et, quand je le consulterai, je serai très-fâché si je vous vois triste, chagrine ou assise toute seule ; car, il faut que vous le sachiez, Blanche, cela annoncerait un caractère égoïste. Dieu nous a faits, non pour contempler des tableaux dans le cristal, ni pour imaginer des choses qui ne sont pas, ni pour nous désoler dans la solitude, ni pour nous affliger de ce que nous ne pouvons changer ; mais pour être alertes et actifs, et pour donner du bonheur à notre prochain. Or, Blanche, voyez quelle tâche je vais vous léguer : vous devrez me remplacer auprès de tous ceux que je quitte ; vous devrez apporter un rayon de soleil partout où passeront vos pas timides et doux ; soit à votre père, quand vous le verrez froncer les sourcils et se croiser les bras (et je dois dire que vous parvenez toujours à l'égayer) ; soit au mien, lorsque le volume s'échappera de ses mains, et qu'il arpentera la chambre d'un air inquiet en se parlant à lui-même. Alors il faudra vous glisser auprès de lui, mettre votre main dans la sienne, le ramener à ses livres et lui murmurer tout bas : « Que dira Sisty si, à son retour, son jeune frère, le grand ouvrage, n'est pas arrivé au terme de sa croissance ? » Et ma pauvre mère, Blanche !... ah ! comment vous conseiller ici ? où trouver les moyens de la consoler ? Seulement, Blanche, insinuez-vous dans son cœur, et soyez une fille pour elle... mais pour remplir cette triple tâche, il ne faudra pas rester à contempler des images dans le cristal ; me comprenez-vous ?

— Oh, oui ! répondit Blanche en levant ses yeux d'où coulaient les larmes, et en croisant résolûment ses bras sur sa poitrine.

— Et voyez, ajoutai-je, tandis que nous sommes assis tous deux dans ce tranquille cimetière, à nous encourager aux devoirs et aux soins de la vie ; voyez, Blanche, comme les étoiles se lèvent l'une après l'autre pour nous sourire... Car ces orbes glorieux ont aussi leur tâche à remplir. Les choses semblent se rapprocher de Dieu en proportion de ce qu'il y a en elles de vitalité et de mouvement. De toutes choses, la moins inerte et la moins engourdie devrait être l'âme humaine. Comme le gazon pousse sur les tombes elles-mêmes, sa croissance est verte et rapide... moins verte et moins rapide cependant, ma chère Blanche, que l'espérance et la consolation au milieu des afflictions des hommes. »

1. ↑ Mots forgés du grec par M. Caxton, de *πλανητικός*, errant, et *ἐξαλλοτριόω*, j'exporte.

2. ↑ Six pieds anglais ne font que 1^m,82.

3. ↑ Dans les villages retirés, à l'ouest de l'Angleterre, la croyance qu'on peut voir les absents dans un morceau de cristal est, ou était encore il y a peu d'années, une superstition assez commune. J'ai vu plus d'un de ces miroirs magiques, que Spencer a si bien décrits. Ils sont à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de cygne. Mais ce n'est pas tout le monde qui peut voir dans ces cristaux ; comme la seconde vue, c'est un don particulier. Depuis que cette note a été écrite pour la première édition de ce livre, les cristaux et ceux qui voient dans les cristaux sont devenus très-familiers aux personnes qui s'occupent des phénomènes attribués à la clairvoyance mesmérique. (*Note de l'édition de 1857*).

QUATORZIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a dans le Dante un beau et singulier passage, qui n'a peut-être pas attiré toute l'attention qu'il mérite. C'est celui où l'austère Florentin défend la Fortune contre les accusations du vulgaire. Selon lui, la Fortune est une des puissances angéliques, désignée par l'Être suprême pour diriger et ordonner le cours des splendeurs humaines ; elle obéit à la volonté de Dieu ; elle est bénie ; elle accomplit sa révolution circulaire et jouit de sa béatitude, calme et sublime au milieu des autres puissances angéliques, sans entendre ceux qui blasphèment contre elle ^[1].

C'est là une conception bien différente de l'idée populaire qu'Aristophane, avec son véritable instinct des choses populaires, exprime par la bouche hargneuse de son Plutus. Ce dieu explique sa cécité en disant que, dans son enfance, il avait fait le vœu téméraire de ne visiter que les bons, et que Jupiter avait été si jaloux des bons qu'il avait aveuglé le pauvre dieu de l'argent. Sur ce Chrémylus lui demande si, au cas où il recouvrerait la vue, il fréquenterait la compagnie des bons. « Certainement, répond Plutus ; il y a si longtemps que je n'en ai pas vu ! — Ni moi non plus, réplique Chrémylus avec énergie ; et pourtant j'y vois de mes deux yeux. »

Mais cette repartie misanthropique de Chrémylus n'a rien à faire ici ; elle ne peut que nous détourner de la vraie question, qui est celle-ci : la Fortune est-elle un ange céleste et chrétien, ou une vieille divinité païenne, aveugle et étourdie ? Pour ma part, je suis de l'opinion de Dante, et j'en donnerais plusieurs bonnes raisons si cela me plaisait, ou si, à cette partie si avancée de mes mémoires, j'avais une demi-douzaine de pages de reste. Mais une chose bien claire, c'est qu'il ne sert de rien d'injurier la Fortune, soit qu'elle

ressemble à Plutus ou à un ange. Et je crois que, si l'on examinait de près ses opérations, on verrait qu'elle donne une chance à tout homme, au moins une fois dans sa vie. S'il sait la prendre et en tirer parti, elle renouvelle ses visites ; sinon... *itur ad astra* ! Cela me remet en mémoire un incident naïvement raconté par Mariana, dans son *Histoire d'Espagne*. Il dit que l'armée des rois espagnols se tira d'un mauvais pas dans les montagnes, au défilé de Losa, grâce à un berger qui lui montra le chemin. « Mais, ajoute Mariana, quelques-uns prétendent que ce berger était un ange ; car, après qu'il eut indiqué la route, on ne le revit plus jamais. » C'est-à-dire que la nature angélique du guide se prouvait par ce fait, qu'on ne le vit qu'une fois, et qu'après avoir tiré l'armée du danger, il la laissa combattre ou prendre la fuite, selon qu'elle était disposée. Or, je regarde ce berger ou cet ange comme un très-bon emblème au moins de ma fortune. L'apparition me montra mon chemin au milieu des rochers qui sont le théâtre de la grande bataille de la vie ; mais après, tiens bon et frappe fort !

Me voici à Londres avec l'oncle Roland. Mes pauvres parents voulaient naturellement m'accompagner pour voir l'aventurier monter à bord du navire ; mais, sachant bien que la séparation leur semblerait moins douloureuse auprès du foyer, alors qu'ils pouvaient dire : « Pisistrate est avec Roland, il n'a pas encore quitté le pays, » j'insistai pour qu'ils restassent à la maison. Et ce fut ainsi que nous nous dîmes adieu. Mais Roland, le vieux soldat, avait tant d'instructions utiles à me donner, il pouvait si bien m'aider dans le choix d'un équipement, et pour les préparatifs du voyage, que je n'osai refuser sa compagnie jusqu'au dernier moment. Guy Bolding, qui était allé prendre congé de son père, devait me rejoindre à Londres, ainsi que mes plus humbles compagnons du Cumberland.

Comme nous étions d'accord, mon oncle et moi, sur la question d'économie, nous descendîmes à un hôtel de la Cité ; et ce fut là que je fis connaissance avec une partie de Londres, que bien peu de mes élégants lecteurs se vanteraient de connaître. Mon intention n'est pas de me moquer de la Cité même, mon cher alderman ; ce sont là des plaisanteries usées ; je ne fais point allusion aux rues, aux cours, aux ruelles. Ce dont je veux parler peut se voir à l'extrémité ouest, pas si bien qu'à l'est, mais assez bien encore ; je veux parler des TOITS DES MAISONS.

CHAPITRE II.

Qui est un chapitre sur les toits.

Les toits ! quelle impression calmante cet aspect produit sur l'âme ! mais il faut la réunion d'un grand nombre de conditions pour former un bon point de vue. Il ne suffit pas de se loger sous le toit ; ne vous laissez pas entraîner dans une mansarde donnant sur la rue. Non, il faut absolument que votre mansarde soit sur le derrière ; que la maison dont elle fait partie s'élève légèrement au-dessus des maisons voisines ; que la fenêtre ne s'ouvre pas obliquement sur le toit, comme cela a lieu communément, car vous n'apercevriez alors qu'une petite partie de ce dais de plomb que les Londoniens s'obstinent à appeler le ciel. Il faut que cette fenêtre soit perpendiculaire, et non à demi bloquée par les parapets de ce fossé qui a nom gouttière. Il faut enfin que la vue soit telle que vous ne puissiez entrevoir le pavé. Dès que vous voyez le monde inférieur, tout le charme du monde supérieur est détruit. Supposez donc que vous ayez rempli toutes les conditions requises, ouvrez votre fenêtre, appuyez votre menton sur vos deux mains, étayez les coudes contre le rebord, et contemplez la scène extraordinaire qui s'offre à vos yeux. Vous avez peine à croire que la vie puisse être tranquille en haut, tandis qu'elle est si bruyante et si agitée en bas. Quel calme étonnant ! Eliot Warburton (séduisant enchanteur) vous recommande de descendre le cours du Nil, si vous avez besoin de calmer votre âme troublée. Il est plus facile et moins coûteux de louer une mansarde dans Holborn ! Vous n'avez pas les crocodiles ; mais vous avez des animaux non moins sacrés en Égypte, les chats ! Comme ces tranquilles créatures se mêlent harmonieusement au coup d'œil ! comme elles se glissent, s'arrêtent, examinent les alentours, et disparaissent enfin sans bruit dans le lointain ! Ce n'est que de la mansarde que vous pouvez apprécier ce

qu'il y a de pittoresque dans notre petit tigre domestique. Il faut voir la chèvre sur les Alpes, le chat sur les toits.

Par degrés, l'œil curieux saisit la scène dans ses détails, et d'abord, quelle fantastique variété dans les hauteurs et les formes des cheminées ! Les unes rangées en ligne avec une respectable symétrie, mais sans aucun intérêt ; les autres s'élevant au-dessus de toute proportion et vous imposant l'impérieuse obligation de deviner pourquoi elles sont si ambitieuses. La raison répond que ce n'est qu'un simple expédient pour donner plus libre issue à la fumée ; sur quoi l'imagination arrive et vous représente la mauvaise humeur, la fumée, l'ennui, les soucis qui accablaient les propriétaires de cette cheminée aujourd'hui la plus haute de toutes, avant qu'ils se fussent débarrassés de ses vapeurs en l'élevant ainsi. Vous voyez le désespoir de la cuisinière lorsque le fuligineux envahisseur se précipitait sur le rôti du dimanche, comme un loup sur un troupeau. Vous entendez les exclamations de la maîtresse (peut-être une nouvelle mariée qui vient de s'installer dans une maison meublée à neuf) lorsque, en bonnet et tablier blancs, elle entrait dans le salon et y était aussitôt saluée par la danse joyeuse de ces monades qu'on appelle des flocons de suie. Vous vous indignez contre ce brutal de marié qui, poursuivi par ces atomes dansants, sort de la maison et s'écrie : « Allons, bon ! voilà encore la fumée qui me chasse ! Par l'archifumeur lui-même, je vais dîner au club ! » Oui, tout cela a bien pu arriver jusqu'à ce que la cheminée eût été élevée de quelques pieds. Aujourd'hui peut-être, cette famille longtemps tourmentée a l'intérieur le plus heureux de toute la rue... Que d'inventions pour se débarrasser de la fumée ! Tout le monde ne se contente pas d'élever sa cheminée ; il est des gens qui coiffent ce bourreau creux de toutes sortes de bonnets et de capuchons. Ici, des inventions brevetées jouent le rôle de girouettes, tournant à tous les vents ; là, d'autres se tiennent aussi fixes que si elles avaient arrangé l'affaire par un *sic jubeo*. Mais de toutes les maisons devant lesquelles on passe dans une rue, sans se douter de ce qui se fait dans l'intérieur, il n'en est pas une sur cent où ce n'ait pas été le diable à chasser, que de guérir les cheminées de la fumée ! À cette réflexion, la philosophie abandonne le sujet et conclut que, soit que l'on vive dans une hutte ou dans un palais, la première chose à faire est d'examiner le foyer et de se débarrasser des vapeurs.

De nouvelles beautés nous réclament. Quelles ondulations sans fin dans ces toits qui montent et descendent ! ici un toit oblique, là un toit en zigzag. Quel majestueux dédain dans celui qui se dresse à gauche ! C'est sans doute un palais de génies ou gin^[2] ; car tel est le nom arabe de ces êtres employés par Aladin, et qui de rien bâtit des palais. Combien vos rêveries sont calmes, aussi longtemps que vous ne voyez que le toit de ce palais se dessinant en lignes hardies sur le ciel ! Peut-être une étoile scintille au-dessus de lui, et vous songez à de doux yeux qui sont bien loin. Mais au-dessous, sur le seuil... non, fantômes, nous ne vous apercevons pas de notre mansarde. Remarquez là-bas cette pente rapide ; comme ce toit descend délabré et déchiqueté dans cette sombre gorge ! Celui qui traverserait à pied ce défilé, dont nous ne voyons que les hauteurs pittoresques, se boucherait le nez, détournerait les yeux, mettrait la main sur sa poche, et passerait précipitamment par ce sale repaire des hideux lazzaroni de Londres. Mais d'en haut, quelle magnifique brèche dans l'horizon ! Ce serait un sacrilège de remplacer cette belle gorge par la mortelle platitude de tant d'autres toits.

Quel délicieux spectacle de ce côté ! Voyez cette maison désolée qui n'a plus de toit du tout, écorchée et éventrée qu'elle a été par le dernier incendie ! Vous apercevez le pauvre papier vert et blanc qui tapisse encore les murs, et ce vide qui formait une armoire, et ces ombres noirâtres amassées à l'ouverture de ce qui était le foyer ! Si vous voyiez tout cela d'en bas, avec quelle rapidité vous passeriez ! Cette grande crevasse présage une avalanche, et vous retiendriez votre haleine pour ne pas la faire tomber sur votre tête. Mais vue d'en haut, quel charme plein de compassion et de curiosité dans cette ruine squelette ! Comme votre imagination s'agite, repeuplant les chambres, entendant le dernier joyeux bonsoir souhaité dans cette fatale Pompéï, suivant la mère qui se glisse sur la pointe des pieds pour donner encore un coup d'œil à son petit enfant !... Voilà que tout est obscurité et silence. Alors apparaît le serpent rouge et rampant. Voyez son haleine ! entendez son sifflement ! tantôt il se roule en spirales, tantôt il dresse sa crête superbe et darde sa langue fourchue. Quelle belle horreur ! On tressaille au milieu du sommeil ; on ne sait si l'on dort ou si l'on est éveillé ; on court çà et là ; la mère se précipite vers le berceau ; on crie à la fenêtre : on frappe à la porte ; les locataires d'en haut s'élancent vers l'escalier qui descend au salut ; la fumée s'élève comme une marée

d'enfer ; et ils reculent suffoqués, aveuglés ; et le plancher vacille sous leurs pieds comme une barque sur la mer agitée. Écoutez ! le grincement des roues retentit comme un tonnerre lointain ; la machine approche. Fixez les échelles ; là, là, à la fenêtre où se tient la mère avec l'enfant. L'eau éclabousse en sifflant ; le feu pâlit, puis jette de nouvelles flammes ; ennemi contre ennemi, élément contre élément ! Quel combat sublime ! Mais l'échelle... l'échelle ! là, à cette fenêtre ! tous les autres sont sauvés : le commis, avec ses livres ; l'avocat, avec sa boîte de fer-blanc remplie de documents et de titres ; le propriétaire, avec sa police d'assurance ; l'avare, avec ses billets de banque et son or ; tous sont sauvés, tous ! excepté l'enfant et sa mère. Quelle foule dans les rues ! Quelle clarté rougeâtre sur les spectateurs rassemblés par centaines ! Toutes ces figures se ressemblent, frappées qu'elles sont de la même terreur. Pas un homme ne monte à l'échelle !... mais si... le brave cœur !... Dieu t'inspire ; Dieu te fera arriver à temps... Je le vois distinctement ; il ferme les yeux ; il serre les dents. Le serpent s'élance et darde sur lui sa langue fourchue ; il l'enveloppe de la fumée de son haleine. La foule a reflué comme les flots de la mer, au moment où cette fumée s'est abattue sur elle. Ah ! qu'est-ce que ces figures confuses sur l'échelle ? elles descendent. Hélas ! hélas !... mais non, j'entends un cri de joie, un *Dieu merci* ! Les femmes se frayent un passage à travers les hommes pour entourer l'enfant et sa mère !...

Tout a disparu... tout, excepté cette ruine squelette. Mais nous l'avons vue d'en haut. C'est du haut des toits, ô artistes, qu'il faut étudier la vie !

CHAPITRE III.

Je fus de nouveau trompé dans mon espoir de voir Trévanion. On était aux vacances de Pâques, et il se trouvait au château d'un des ministres, ses collègues, quelque part dans le nord de l'Angleterre. Mais lady Ellinor était

à Londres, et je fus introduit en sa présence. Ses manières furent les plus cordiales du monde ; pourtant on voyait qu'elle était abattue, pâle et soucieuse.

Après avoir demandé des nouvelles de mes parents et du capitaine, elle entra avec beaucoup de sympathie dans mes projets, dont Trévanion, me dit-elle, lui avait fait part. Mon ancien patron avait affecté un peu de dépit de ce que j'avais refusé la somme qu'il offrait de me prêter ; mais son extrême bienveillance nous avait évité, à mon compagnon d'aventures et à moi, tous les ennuis qui accompagnent la demande d'une concession de terrains ; il m'avait même conseillé relativement au choix du site et du sol, en se guidant sur l'expérience des plus habiles ; et ces conseils nous furent très-utiles par la suite. Lorsque lady Ellinor me remit ces papiers annotés en marge par Trévanion, elle ajouta presque avec un soupir :

« Albert m'a chargé de vous dire qu'il voudrait être aussi sûr de réussir dans le cabinet que vous dans le Bocage. »

Elle me parla ensuite de l'élévation et des projets de son mari, et sa physionomie commença à changer. Ses yeux étincelèrent, la couleur revint à ses joues.

« Mais vous êtes du petit nombre de ceux qui le connaissent, dit-elle en s'interrompant brusquement ; vous savez comme il sacrifie tout, bonheur, loisirs, santé, à sa patrie. Il n'y a pas dans son esprit une seule pensée égoïste. Et pourtant, que d'envie ! que d'obstacles encore !... Et la volonté de Dieu... » Elle baissa les yeux sur sa robe, et je vis que c'était une robe de demi-deuil. « La volonté de Dieu a été de lui enlever celui qui eût été digne de son alliance ! »

Je sympathisais avec cette femme si fière, quoique son émotion parût de l'orgueil plutôt que de la douleur. Et peut-être que le principal mérite de lord Castleton avait été à ses yeux de pouvoir être utile à l'influence de son mari et de favoriser sa propre ambition. Je baissai la tête sans mot dire, et je pensai à Fanny. Regrettait-elle aussi le rang perdu, ou bien pleurait-elle la mort de son fiancé ?

Quelques moments après, je dis en hésitant :

« J'ose à peine m'affliger avec vous, lady Ellinor ; pourtant, croyez-moi, peu de choses m'ont impressionné autant que la mort à laquelle vous faites

allusion. J'espère que la santé de M^{lle} Trévanion n'a pas été compromise. Ne la verrai-je pas avant de quitter l'Angleterre ? »

Lady Ellinor fixa ses beaux yeux sur moi d'un air scrutateur, et peut-être ce regard la satisfît-il, car elle me tendit la main avec une franchise où perçait un peu de tendresse, et me dit : « Si j'avais un fils, le plus cher désir de mon cœur serait de vous voir le mari de ma fille. »

Je frémis ; le sang se précipita à mes joues, puis je devins pâle comme la mort. Je jetai un coup d'œil de reproche à lady Ellinor, et le mot *cruelle* expira sur mes lèvres.

« Oui, continua lady Ellinor avec tristesse, ce fut vraiment ma pensée, une émotion de regret, la première fois que je vous vis. Mais dans l'état où sont les choses, ne me croyez ni trop dure ni trop mondaine, si je cède à cet antique et fier proverbe de la France : *Noblesse oblige*. Écoutez-moi, mon jeune ami ; peut-être ne nous reverrons-nous plus, et je ne voudrais pas que le fils de votre père eût mauvaise opinion de moi, malgré mes défauts. Dès mon plus jeune âge je fus ambitieuse, non pas comme le sont ordinairement les femmes, ambitieuse seulement de richesse et de rang, mais comme les grands hommes, de pouvoir et de renommée. Or, cette ambition, une femme ne peut la satisfaire qu'en l'incarnant dans un autre. Ce ne fut pas la fortune, ce ne fut pas le rang qui m'attira vers Albert Trévanion ; ce fut le caractère qui peut se passer de fortune et qui commande au rang. Peut-être même, continua lady Ellinor d'une voix un peu tremblante, peut-être ai-je vu dans ma jeunesse, avant de connaître Trévanion, quelqu'un... » Elle s'arrêta un moment, puis acheva précipitamment : « Quelqu'un à qui il ne manquait que l'ambition pour réaliser mon idéal. Peut-être, lorsque je me mariaï (l'on dit que je fis un mariage d'amour), peut-être aimais-je beaucoup moins avec le cœur qu'avec la tête. Je puis le dire à présent que mon cœur ne bat plus que pour Celui dont j'ai partagé les aspirations, les projets et les fatigues, pour celui dont je partage aujourd'hui le triomphe et qui réalise les visions de ma jeunesse. » Un éclair jaillit de nouveau des yeux noirs de cette noble fille du monde, type superbe de cette contradiction morale : *une femme ambitieuse*.

« Je ne puis vous dire, reprit lady Ellinor en adoucissant sa voix, combien je fus contente lorsque vous vîntes demeurer chez nous. Votre père vous a

peut-être parlé de moi et de la manière dont nous fîmes connaissance... » Lady Ellinor s'arrêta brusquement pour m'examiner. Je gardai le silence.

« Peut-être aussi m'a-t-il blâmée, ajouta-t-elle en rougissant.

— Il ne vous a jamais blâmée, lady Ellinor.

— Il avait le droit de me blâmer ; mais je doute que son blâme fût tombé sur ce qui le méritait. Jamais pourtant il n'aurait pu me faire l'injure que me fit votre oncle, lorsque, il y a longtemps, M. de Caxton m'accusa, dans une lettre dont l'amertume désarma toute ma colère, de m'être jouée d'Austin et de lui-même... Lui du moins n'avait pas le droit de m'adresser ce reproche, continua lady Ellinor avec un sourire de sa bouche hautaine ; car si je m'intéressais à la soif de gloire romanesque qui le dévorait, ce fut uniquement dans l'espoir que ce qui rendait l'un des frères si inquiet finirait par éveiller en l'autre une ambition digne de son intelligence, une ambition qui eût excité son énergie. Mais c'est une vieille histoire de folies et d'illusions qui n'existent plus à présent. Tout ce que je veux dire, c'est qu'il m'a toujours semblé, en pensant à votre père et même à votre oncle plus austère, que j'avais sur la conscience une dette dont je désirais vivement m'acquitter, sinon envers eux, du moins envers leurs enfants. Aussi, lorsque je fis votre connaissance, croyez que votre carrière, votre avenir, m'intéressa sur-le-champ. Mais je me trompai en vous voyant si ardemment occupé d'objets sérieux, et doué d'un esprit si plein d'énergie et d'élasticité. Absorbée que j'étais moi-même par des objets qui sont tout à fait en dehors du cercle ordinaire où se renferment les femmes, je ne songeai jamais, tant que vous fûtes notre hôte, au danger qui menaçait Fanny et vous-même. Je vous blesse ; pardonnez-moi, mais il faut que je me justifie. Je vous répète que, si nous avions un fils, héritier de notre nom et du fardeau que le monde impose à ceux qui sont nés pour avoir de l'influence sur les destinées du monde, il n'est personne à qui nous eussions, Trévanion et moi, confié le bonheur de notre fille plus volontiers qu'à vous. Mais ma fille représente à elle seule la lignée de sa mère et le nom de son père. Ce n'est pas son bonheur seulement que j'ai à consulter ; il faut que je regarde aussi ses devoirs, ses devoirs envers sa naissance et envers la carrière du plus noble des patriotes de l'Angleterre, ses devoirs (je puis le dire sans exagération) envers le pays pour lequel Trévanion est entré dans cette carrière.

— Arrêtez, lady Ellinor ; n'en dites pas davantage. Je vous comprends. Je n'ai pas d'espoir... je n'en ai jamais eu. Ç'a été un moment de folie... il est passé. C'est en qualité d'ami seulement que je vous demande encore si je puis voir M^{lle} Trévanion en votre présence, avant... avant que je parte seul pour ce long exil dans une terre étrangère où je laisserai peut-être ma dépouille mortelle... Oui, regardez-moi bien en face ; vous n'avez rien à craindre de ma résolution, de mon honneur, de ma loyauté. Rien qu'une fois, lady Ellinor, rien qu'une fois encore ! Ma demande sera-t-elle vaine ? »

Lady Ellinor était évidemment très-émue ; je me baissai, je me mis presque à genoux ; mais essuyant ses larmes d'une main, elle passa tendrement l'autre sur ma tête et me dit à voix basse :

« Je vous prie de ne pas me demander cela ; je vous supplie de ne pas voir ma fille. Vous avez montré que vous n'êtes pas un égoïste ; remportez encore cette victoire sur vous-même. Ah ! si cette entrevue, quelque sûr que vous puissiez être de vous, allait troubler mon enfant, lui ôter son courage, lui enlever sa tranquillité, rester présente à son imagination...

— Oh ! ne me parlez pas ainsi... elle ne m'aimait pas.

— Et si elle vous aimait, sa mère pourrait-elle vous l'avouer ? Allons, souvenez-vous de votre jeunesse à tous deux. Lorsque vous reviendrez, tous ces rêves seront oubliés ; alors nous pourrons nous revoir comme auparavant ; alors je serai votre seconde mère, et de nouveau je m'occuperai de votre avenir ; car ne pensez pas que nous vous laissions en exil aussi longtemps que vous semblez le prévoir. Non, non ; ce n'est qu'une absence, une excursion... ce n'est pas la fortune que vous allez chercher. Votre fortune... laissez-nous-en le soin à votre retour.

— Ainsi je ne dois plus la revoir ? » murmurai-je en me levant. Et je m'approchai silencieusement de la fenêtre pour cacher ma figure. Les grandes luttes de la vie ne durent qu'un moment. Pour baisser la tête sur la poitrine, pour serrer le front avec la main, il faut à peine une seconde de nos soixante-dix années de vie. Mais quelles grandes révolutions peuvent s'accomplir dans notre être tandis que ce seul grain de sable tombe sans bruit au fond du sablier !

Je revins d'un pas assuré vers lady Ellinor, et je lui dis avec calme :

« Ma raison m'apprend que vous agissez sagement, et je me sou mets. Pardonnez-moi, et ne me croyez ni ingrat, ni trop orgueilleux, si j'ajoute qu'il faut que vous me laissiez le but qui me console et m'encourage à tout supporter.

— Ce but, quel est-il ? demanda lady Ellinor en hésitant.

— L'indépendance pour moi-même, l'aisance pour ces parents qui trouvent encore des douceurs dans la vie. Tel est mon double but ; et, pour l'atteindre, je dois travailler du cœur et des mains... Et maintenant, veuillez transmettre tous mes remerciements à votre noble mari ; acceptez aussi mes prières pour vous et pour celle... dont je ne prononcerai pas le nom... Adieu, lady Ellinor.

— Non, ne me quittez pas si précipitamment ; j'ai bien des choses à discuter avec vous, ou du moins à vous demander. Dites-moi comment votre père supporte ses revers, et s'il est quelque chose qu'il nous permette de faire pour lui. Trévanion dispose de plusieurs places qui conviendraient même à l'indolence obstinée d'un homme de lettres. Allons, soyez franc avec moi ! »

Il me fut impossible de résister à tant de bonté. Je m'assis, et je répondis aux questions de lady Ellinor ; je cherchai à la convaincre que mon père ne ressentait ses pertes que parce qu'elles dérangent ses projets d'avenir, et je lui dis que Trévanion n'avait rien qui pût l'attirer hors de sa retraite, ou compenser le dérangement qu'éprouveraient ses habitudes. Lady Ellinor s'informa ensuite de Roland. En apprenant qu'il était avec moi à Londres, elle exprima un grand désir de le voir. Je promis de lui faire part de ce désir, et elle ajouta d'un air rêveur :

« Il a un fils, je crois, et j'ai appris qu'il existe une malheureuse discorde entre eux.

— Qui a pu vous dire cela ? demandai-je avec surprise, sachant que Roland avait gardé le secret de ses malheurs domestiques.

— Oh ! c'est quelqu'un qui a connu le capitaine Roland... je ne sais plus où ni quand il me l'a dit... Mais n'est-ce pas la vérité ?

— Mon oncle Roland n'a pas de fils.

— Comment ?

— Son fils est mort.

— Que cette perte doit lui être douloureuse ! »

Je ne répondis pas.

« Mais est-il bien sûr de la mort de son fils ? Continua lady Ellinor. Quelle joie s'il se trompait... si ce fils vivait encore !

— Mon oncle a un brave cœur, et il est résigné. Mais, pardon, auriez-vous appris quelque chose de ce fils ?

— Moi !... qu'aurais-je pu apprendre ? Toutefois, je voudrais bien entendre de la bouche même de votre oncle ce qu'il lui plairait de me dire de ses chagrins... peut-être y a-t-il en effet quelque chance que...

— Que... quoi ?

— Que... ce fils vive encore.

— Je ne crois pas, et je doute que vous appreniez grand'chose de mon oncle. Mais il est dans vos paroles un je ne sais quoi qui dément leur sens apparent et me fait soupçonner que vous en savez plus que vous ne voulez dire.

— Diplomate ! » repartit lady Ellinor en souriant ; mais sa figure reprit un sérieux presque sévère, et elle ajouta : « Il est terrible de penser qu'un père puisse haïr son fils !

— Haïr !... Roland haïr son fils ! qu'est-ce que cette calomnie ?

— Il ne le hait donc pas ! Assurez-moi de cela ; je serais si contente d'apprendre que j'ai été mal informée !

— Voici ce que je puis vous dire, et rien de plus, car c'est tout ce que je sais : si jamais père vécut tout entier dans son fils, si jamais craintes, espérances, joies, douleurs de la vie du fils, se reflétèrent sur le cœur du père, Roland fut ce père-là tant que vécut son fils.

— Il m'est impossible de ne pas vous croire ! s'écria lady Ellinor avec surprise. Eh bien ! amenez-moi votre oncle.

— Je ferai de mon mieux pour le décider à venir vous voir, afin qu'il apprenne de vous ce que vous me cachez évidemment. »

Lady Ellinor répondit évasivement à cette insinuation, et, quelques moments après, je quittai cette maison où j'avais connu le bonheur qui rend

fou et le chagrin qui rend sage.

CHAPITRE IV.

J'avais toujours éprouvé pour lady Ellinor une affection vive et presque filiale, tout à fait indépendante des liens qui l'unissaient à Fanny et de la reconnaissance que m'inspirait sa bonté pour moi. Il existe une affection d'une nature particulière et qui a une grande force : c'est celle qui résulte de l'alliance de deux sentiments qu'on trouve rarement ensemble, la pitié et l'admiration. Il était impossible de ne pas admirer les rares talents, les belles qualités de lady Ellinor, et de ne pas avoir pitié des soucis, des anxiétés, des chagrins qui tourmentaient cette femme, parce que, avec toute la sensibilité de son sexe, elle se lançait dans le monde grossier des hommes.

La confession de mon père avait un peu diminué mon estime pour lady Ellinor ; et mon esprit avait été désagréablement affecté de ce qu'elle s'était jouée du profond amour d'Austin et de l'impétueuse passion de Roland. La conversation que je venais d'avoir me permettait de la juger avec plus de justice, de voir qu'elle avait réellement partagé l'affection inspirée par elle à l'homme d'étude. Seulement l'ambition avait été plus puissante que l'amour ; et, quoique cette ambition fût peut-être en dehors du caractère ordinaire de la femme, il n'y avait rien en elle de vulgaire ni de sordide. Je trouvais aussi dans les paroles de lady Ellinor l'explication de l'illusion de Roland ; il avait pu croire qu'elle s'intéressait à lui, alors qu'elle n'avait vu, dans l'énergie sauvage de l'aîné des deux frères, qu'un moyen de stimuler les facultés plus sereines du cadet. Dans la comète étrange qui passait devant elle, elle ne cherchait qu'un point d'appui pour le levier qui devait mettre en mouvement l'étoile fixe. Était-il possible de ne pas respecter la femme qui, ne s'étant pas mariée précisément par amour, mais ayant

enchaîné sa destinée à un homme digne d'elle, s'était aussitôt dévouée à lui avec la même tendresse que s'il avait été le héros de son premier roman, l'objet de ses premières affections ? Si l'enfant ne passait qu'après le mari, si elle ne regardait le sort de cette enfant que comme un moyen d'avancer les grandes destinées de Trévanion, l'on ne pouvait pas, tout en reconnaissant l'erreur de ce dévouement conjugal, ne pas admirer la femme, même lorsqu'on condamnait la mère.

Laissant là ces réflexions, je sentis un frémissement de joie égoïste comme celle de tout amoureux, au milieu de la douleur qu'excitait la pensée de ne plus revoir Fanny. Était-il vrai, ainsi que lady Ellinor l'avait délicatement insinué, était-il vrai que Fanny conservât encore un souvenir de moi, et qu'une courte entrevue, un dernier adieu, pût troubler trop dangereusement sa tranquillité ? Ah ! c'était une pensée qu'il ne convenait pas de nourrir en moi.

Qu'est-ce que lady Ellinor avait pu apprendre relativement à Roland et à son fils ? Était-il possible que celui qu'on croyait perdu vécût encore ? Tout en me faisant ces questions, j'arrivai à notre logement, et je vis devant moi le capitaine occupé à inspecter divers objets nécessaires à celui qui cherche la fortune en Australie. Le vieux soldat était debout près de la fenêtre, examinant attentivement la trempe d'une grande et d'une petite scie, d'une doloire et d'un coutelas ; et, lorsque je l'abordai, il me regarda de dessous ses noirs sourcils d'un air de compassion boudeuse et me dit avec humeur :

« Belles armes que celles-ci pour le fils d'un gentilhomme !... un peu d'acier en forme d'épée les vaudrait toutes.

— Toute arme qui sert à vaincre le destin est noble dans les mains d'un brave, mon oncle.

— Ce garçon a réponse à tout, » dit le capitaine en souriant ; puis il tira sa bourse pour payer le marchand.

Quand nous fûmes seuls, je lui dis :

« Oncle, il faut que vous alliez voir lady Ellinor ; elle m'a chargé de vous le dire.

— Peuh !

— N'irez-vous pas ?

— Non.

— Oncle, je crois qu'elle a à vous entretenir de... de... pardonnez-moi !... de votre enfant.

— De Blanche ?

— Non, non ; de celui que je n'ai jamais vu. »

Roland pâlit, se laissa tomber sur une chaise et dit en balbutiant :

« De lui ! de mon fils !

— Oui ; mais je ne pense pas que ces nouvelles soient de nature à vous affliger. Oncle, êtes-vous bien sûr de la mort de mon cousin ?

— Quoi !... Comment osez-vous ? qui en doute ? Il est mort... à jamais mort pour moi !... Enfant, voudriez-vous qu'il vécût pour déshonorer ces cheveux gris ?

— Pardonnez-moi, oncle ! pardonnez-moi ; mais, je vous en prie, allez voir lady Ellinor : car, quelle que soit cette nouvelle, je vous le répète, je suis sûr qu'elle ne peut vous blesser.

— Elle ne peut me blesser... et pourtant elle le concerne, lui ! »

Il est impossible d'exprimer au lecteur le désespoir qu'il y avait dans ces paroles.

« Peut-être, dis-je à demi-voix, après un long silence, car j'étais agité d'une crainte respectueuse, peut-être, s'il est mort, s'est-il repenti de tous ses torts envers vous avant de mourir.

— Repenti !... ah ! ah !

— Ou s'il n'est pas mort...

— Silence, enfant, silence !

— Tant que reste la vie, il y a de l'espoir.

— Voyez-vous, neveu, dit le capitaine en se levant et croisant résolûment les bras sur sa poitrine, voyez-vous... j'ai exprimé le désir que ce nom ne fût plus prononcé. Je n'ai pas encore maudit mon fils ; s'il revenait à la vie, qui sait si je ne le maudirais pas ? Vous ne pouvez comprendre les tortures que m'ont causées vos paroles... au moment où je venais d'ouvrir mon cœur à un autre fils, où j'avais trouvé ce fils en vous ! Quant à celui qui est

perdu, je n'ai plus qu'une prière à faire, et vous la connaissez, cette prière d'un cœur brisé : « Que son nom n'arrive plus jamais à mes oreilles ! »

Je n'osai pas répondre à ces mots ; le capitaine se mit à arpenter la chambre à grands pas inégaux ; puis soudain, comme s'il se sentait emprisonné dans cet étroit espace, ou comme s'il étouffait faute d'air, il prit son chapeau et descendit dans la rue. Revenu de ma surprise et de ma crainte, je courus après lui ; mais il m'ordonna de le laisser à ses méditations d'une voix si sévère et pourtant si triste, que je n'eus d'autre choix que l'obéissance. Je savais par ma propre expérience combien la solitude est nécessaire dans les moments où le chagrin est le plus fort, l'esprit le plus troublé.

CHAPITRE V.

Des heures se passèrent ; le capitaine ne rentrait pas. Je commençais à être inquiet, et je sortis pour aller à Sa recherche, mais sans savoir de quel côté diriger mes pas. Je pensai toutefois que probablement il n'avait pu se dispenser de faire une visite à lady Ellinor ; aussi je me rendis d'abord à Saint-James's-Square. Mes conjectures étaient fondées ; le capitaine y était venu deux heures auparavant. Lady Ellinor elle-même était sortie peu après le départ du capitaine. Tandis que le concierge me donnait ces renseignements, un équipage s'arrêta devant la porte ; un laquais s'approcha, remit au concierge un billet avec un petit paquet qui semblait contenir des livres, sans dire autre chose que ces mots : « De la part du marquis de Castleton. » À ce nom je me retournai vivement, et je reconnus sir Sedley Beaudésert, assis dans la voiture et regardant par la portière. Sa physionomie avait un air d'abattement et d'ennui bien différent de son aspect ordinaire... excepté lorsque la vue de quelque cheveu gris ou une

douleur de dents aiguë lui rappelait qu'il n'avait plus vingt-cinq ans. Vraiment, le changement était si grand que je m'écriai d'un air de doute :

« Est-ce là sir Sedley Beaudésert ? »

Le domestique me regarda, puis, touchant respectueusement son chapeau, il me dit avec un sourire de condescendance :

« Oui, monsieur... aujourd'hui marquis de Castleton. »

Et pour la première fois, depuis la mort du jeune lord, je me rappelai la reconnaissance que sir Sedley avait exprimée envers lady Castleton et les eaux d'Ems, pour l'avoir fait échapper à cet horrible marquisat. Cependant mon vieil ami m'avait aperçu et s'écriait :

« Eh quoi ! monsieur Caxton !... je suis charmé de vous voir. Ouvrez la portière, Thomas. Entrez, je vous en prie, entrez ! »

J'obéis, et le nouveau lord Castleton me fit place à côté de lui.

« Êtes-vous pressé ? dit-il, et voulez-vous que je vous conduise quelque part ? Sinon, consacrez-moi une demi-heure et venez avec moi à la Cité. »

Ne sachant quelle direction prendre pour trouver le capitaine, je pensai que je ferais tout aussi bien de retourner à l'auberge pour demander s'il n'était pas rentré. Je répondis donc que je m'estimais heureux d'accompagner Sa Seigneurie, « quoique, ajoutai-je en souriant, la Cité me semble un mot étrange dans la bouche de sir Sedley... Je vous demande pardon, je devrais dire de lord... »

— Ne parlez pas ainsi ; que j'entende encore ce nom aimé de Sedley Beaudésert ! Fermez la portière, Thomas. Gracechurch-Street, chez MM. Fudge et Fidget. »

La voiture roula.

« Une triste calamité est tombée sur moi, dit le marquis, et personne ne sympathise avec moi !

— Tout le monde pourtant, et ceux même qui n'ont pas connu le feu lord, ont dû être frappés de la mort d'un homme si jeune et qui promettait tant.

— Et qui était si propre à porter le fardeau des domaines et du grand nom de Castleton ! Vous voyez cependant, c'est ce qui l'a tué ! Ah ! s'il n'avait été qu'un simple gentilhomme, ou s'il n'avait pas été si consciencieux à

remplir ses devoirs, il serait arrivé à une bonne vieillesse... Je sais déjà ce que c'est. Oh ! si vous voyiez quel monceau de lettres sur ma table ! La poste me fait peur, je vous assure ! C'est à moi d'achever tant d'améliorations colossales que le pauvre garçon avait commencées sur ses terres. Que pensez-vous qui m'appelle chez Fudge et Fidget ? Ces hommes sont les agents d'une infernale houillère que mon cousin a rouverte à Durham, pour tourmenter ma vie d'un revenu de trente mille livres de plus. Comment dépenser tout cet argent ?... Oui, comment ? J'ai un intendant à tête froide qui prétend que la charité est le plus grand crime dont puisse se rendre coupable un homme haut placé ; elle démoralise le pauvre. Et puis, parce qu'une demi-douzaine de fermiers se sont réunis pour signer une pétition à l'effet de déclarer que leurs baux étaient trop élevés, et parce que je leur ai répondu que ces baux seraient abaissés, il y a eu un vacarme tel... qu'on aurait cru que ciel et terre allaient se confondre. Si un homme, dans la position du marquis de Castleton, donnait l'exemple d'affermir la terre au-dessous de sa valeur, comment feraient pour exister les propriétaires plus pauvres du comté ? et s'ils ne mouraient pas de faim, quelle injustice de les exposer à l'accusation d'être des hommes rapaces, des vampires, des sangsues ! Il était clair que, si lord Castleton abaissait ses baux déjà trop bas, il porterait un coup mortel au bien de ses voisins s'ils suivaient son exemple, ou à leur réputation s'ils ne le suivaient pas. Il faut que la fortune vous donne cent mille livres sterling de rente en vous disant : « À présent faites du bien ! » pour que vous puissiez comprendre toute la difficulté qu'il y a à faire le bien. Sedley Beaudésert était libre de satisfaire ses caprices ; tout ce qu'on pouvait dire contre lui, c'est qu'il était un bon enfant, un homme simple et naïf. Mais que lord Castleton se livre à ses fantaisies, on croirait qu'il est un second Catilina, qu'il trouble le repos et mine la prospérité de toute la nation !

Ici l'infortuné s'arrêta et poussa un profond soupir ; puis, ses pensées se tournant vers un nouveau sujet de douleur, il reprit :

« Ah ! si vous voyiez la grande maison perdue qu'il faut que j'habite, enfermé dans ses froides murailles, au lieu de mes jolies chambres ayant vue sur le parc ! Si vous saviez les bals qu'il faut que je donne ! et les influences électorales qu'il faut que je conserve ! et l'odieuse proposition qui m'a été faite de devenir grand sénéchal ou grand chambellan, sous

prétexte qu'il convient à un homme de mon rang d'être une espèce de domestique ! Ah ! Pisistrate ! heureux coquin que vous êtes, de n'avoir pas encore vingt et un ans, ni deux cents guinées de rente ! »

Le pauvre marquis continua ainsi à se lamenter et à déplorer son triste sort, jusqu'à ce qu'il s'écria enfin avec un accent de désespoir plus profond encore :

« Et tout le monde dit aussi qu'il faut que je me marie, pour ne pas laisser s'éteindre la race des Castleton ! Les Beaudésert sont une assez bonne vieille famille... aussi vieille, ce me semble, que celle des Castleton ; pourtant l'empire britannique ne s'en porterait pas plus mal s'ils descendaient dans la tombe des Capulets. Mais laisser s'éteindre la pairie Castleton ! c'est une pensée coupable, une calamité contre laquelle toutes les mères d'Angleterre s'insurgeraient en masse. Ainsi donc, au lieu de punir les enfants des péchés du père, c'est le père qui doit se sacrifier pour le plus grand bien de la troisième ou quatrième génération. »

Malgré mes raisons d'être sérieux, je ne pus m'empêcher de rire. Mon compagnon tourna vers moi un regard de reproche.

« Au moins, dis-je en prenant un air grave, lord Castleton a une consolation dans son malheur ; s'il est forcé de se marier, il peut choisir qui lui plaît.

— C'est précisément ce que pouvait Sedley Beaudésert, et ce que ne peut faire lord Castleton, répliqua tristement le marquis. Le rang de sir Sedley Beaudésert était un rang tranquille et confortable, qui lui permettait d'épouser la fille d'un curé ou celle d'un duc, de satisfaire ses yeux ou de se déchirer le cœur, suivant son caprice. Lord Castleton se marie, non pas pour avoir une femme, mais pour avoir une marquise. Il faut qu'il prenne une compagne qui portera son nom pour lui, qui le débarrassera de l'ennui de sa grandeur, qui lui permettra de se retirer dans un coin et de rêver qu'il est redevenu Sedley Beaudésert. Oui, il faut qu'il en soit ainsi. À l'autel le sacrifice final qui achèvera l'œuvre !... Mais trêve à mes lamentations. Trévanion m'apprend que vous allez en Australie. Cela peut-il être vrai ?

— Parfaitement vrai !

— On dit qu'il y a grande disette de dames là-bas.

— Tant mieux ; je ne m'en occuperai que plus attentivement de mes travaux.

— C'est quelque chose, en effet. Avez-vous vu lady Ellinor ?

— Oui, ce matin.

— Pauvre femme ! quel coup pour elle ! Nous avons tâché de nous consoler l'un l'autre. Vous savez que Fanny est à Oxton, dans le Surrey, chez lady Castleton. La pauvre dame l'aime tant ! et personne ne sait la consoler comme Fanny.

— J'ignorais que M^{lle} Trévanion fût absente de Londres.

— Pour quelques jours seulement, après lesquels lady Ellinor et elle iront rejoindre Trévanion dans le Nord. Vous savez qu'il est chez lord N..., combinant des mesures qui doivent... Mais hélas ! ils me consultent à présent sur ces affaires, de sorte que je suis obligé de garder leurs secrets. J'ai Dieu sait combien de votes, infortuné que je suis ! Parole d'honneur, si lady Ellinor était veuve, je lui adresserais mes hommages ; c'est une maîtresse femme ; rien ne l'ennuie ! »

Ici le marquis bâilla ; sir Sedley Beaudésert ne bâillait jamais.

« Trévanion a donné une place à son secrétaire écossais, et il est sur le point de placer aussi dans les bureaux du Foreign-office ce jeune Gower, que, soit dit entre nous, je n'aime pas beaucoup ; mais il a ensorcelé Trévanion.

— Quelle espèce d'homme est-ce, ce M. Gower ? Vous me disiez, si j'ai bonne mémoire, qu'il était habile et qu'il avait bonne mine.

— Oui, oui ; mais son habileté n'est pas celle de la jeunesse ; il est aussi dur et aussi railleur que s'il avait été trompé cinquante fois par des fripons et cent fois par des femmes. Quant à sa bonne mine, ce n'est pas cette lettre de recommandation qui se lit ordinairement sur un beau visage. Sa physionomie ressemble beaucoup à celle du limier favori de lord Hertford, quand un étranger entre dans la chambre. Ce limier est assurément un joli chien, coquet, de bonnes manières et excessivement doux ; mais il suffit de regarder le coin de ses yeux pour deviner que l'habitude du salon a seule pu supprimer l'instinct constitutionnel de la créature, qui serait de vous saisir à la gorge au lieu de vous tendre la patte. Néanmoins ce M. Gower a une tête

très-remarquable, quelque chose de moresque ou d'espagnol, comme un portrait de Murillo. Je soupçonne presque qu'il est moins un Gower qu'un bohémien.

— Quoi ! m'écriai-je après avoir écouté cette description avec une attention haletante et étonnée ; il est donc très-brun, avec un front haut et étroit, des traits légèrement aquilins mais fort délicats, et des dents d'une blancheur si éblouissante que toute sa figure semble étinceler quand il sourit, bien que son sourire ne vienne que de la bouche et pas des yeux ?

— Exactement comme vous dites ; vous l'avez donc vu ?

— Mais je n'en suis pas sûr, puisque vous dites qu'il se nomme Gower.

— C'est lui qui le dit, répliqua sèchement lord Castleton en aspirant une prise du mélange Beaudésert.

— Et où est-il à présent ? avec M. Trévanion ?

— Oui, je crois. Ah ! nous voici arrivés... Fudge et Fidget ! Mais peut-être, ajouta lord Castleton avec un rayon d'espoir dans son œil bleu, peut-être qu'ils ne sont pas à la maison. »

Hélas ! c'était une vaine illusion, comme disent sans affectation les poètes du XIX^e siècle. MM. Fudge et Fidget n'étaient jamais absents pour des clients tels que le marquis de Castleton. La victime de la fortune descendit lentement de voiture et poussa un profond soupir. Il avait l'air tout désolé.

« Je ne puis vous prier de m'attendre, dit-il. Dieu seul sait combien de temps je vais être retenu. Faites-vous conduire où vous voudrez et renvoyez-moi la voiture.

— Mille actions de grâces, mon cher lord ; je préfère marcher. Mais vous me permettrez de vous faire une visite avant mon départ.

— Vous le permettre ! oh ! j'insiste pour que vous veniez me voir. Je suis encore dans mon ancien logis, sous prétexte que Castleton-House a besoin d'être repeint, ajouta le marquis avec un malicieux clignement de l'œil.

— Demain donc, à midi.

— Demain à midi. Hélas ! c'est justement l'heure à laquelle doit venir M. Screw, l'agent des biens que je possède à Londres (deux squares, sept

rues et une ruelle).

— Préférez-vous que je vienne à deux heures ?

— Deux heures !... précisément l'heure à laquelle M. Plausible, un des membres envoyés au parlement par l'influence des Castleton, doit venir m'expliquer pourquoi sa conscience lui défend de voter avec Trévanion.

— À trois heures ?

— Trois heures !... justement l'heure où je dois voir le secrétaire de la trésorerie, qui a promis de soulager la conscience de M. Plausible. Mais venez dîner avec moi ; vous rencontrerez les exécuteurs testamentaires.

— Non, sir Sedley, c'est-à-dire mon cher lord ; je courrai la chance de venir après dîner.

— Soit ; mes convives ne sont pas gais... Quelle démarche légère il a, cet heureux coquin ! vingt ans seulement, je crois ; vingt ans ! et pas une acre de propriété pour le tourmenter. »

Ce disant, le marquis secoua douloureusement la tête, et disparut par la silencieuse porte en acajou, derrière laquelle MM. Fudge et Fidget attendaient le malheureux, avec les comptes de la grande houillère Castleton.

CHAPITRE VI.

En retournant à l'auberge, je résolus de donner un coup d'œil à une humble taverne, dans le salon de laquelle nous dînions habituellement le capitaine et moi. C'était vers l'heure où nous prenions d'ordinaire ce repas, et peut-être qu'il était là à m'attendre. Je venais d'atteindre le perron, lorsqu'une diligence retentit bruyamment sur le pavé et alla s'arrêter quelques portes plus loin, devant une auberge de plus d'apparence que celle

que nous honorions de notre visite. En ce moment la livrée de Trévanion, qui était très-singulière, frappa mes regards. Croyant m'être trompé, je m'approchai de celui qui la portait et qui venait de descendre de l'impériale. Tout en payant le cocher, il commanda au garçon qui sortait de l'auberge : « Un verre de *half-and-half* (moitié eau et moitié eau-de-vie), froid et sans sucre. » Cette voix me frappa comme une voix familière, et l'homme ayant levé la tête, je reconnus les traits de M. Peacock. Oui, c'était lui incontestablement. Ses favoris étaient rasés ; il y avait des traces de poudre dans ses cheveux ou sa perruque ; enfin cette majestueuse prestance, que j'avais vue en dernier lieu sous le costume plus auguste de bedeau, portait la livrée des Trévanion ; oui, cette livrée même, avec les boutons à cimier et tout le reste. Avant que je fusse revenu de ma surprise, une femme sortit d'un cabriolet qui semblait avoir attendu l'arrivée de la diligence. Elle courut à M. Peacock, et lui dit avec cette impatience crierde commune aux plus belles du beau sexe lorsqu'elles sont pressées :

« Vous arrivez bien tard ! j'étais sur le point de m'en aller. Il faut que je sois de retour à Oxton ce soir. »

Oxton... M^{lle} Trévanion était à Oxton. Je me trouvais alors derrière ce couple, tout près de Peacock, et j'écoutai avec le cœur et les oreilles.

« Vous arriverez, ma chère, vous arriverez ; mais entrez un moment, voulez-vous ?

— Non, non ; je n'ai plus que dix minutes pour atteindre la voiture. M. Gower vous a-t-il remis une lettre pour moi ? Comment puis-je être sûre, si je ne le vois pas écrit de sa propre main, que... ?

— Chut ! » fit Peacock.

Et il baissa tellement la voix que je ne pus saisir que ces mots :

« Pas de noms !... une lettre ? pourquoi ?... Je vous dirai... »

Il emmena alors cette femme à l'écart et lui parla quelques instants à l'oreille. J'examinai sa figure, qui était tournée vers son compagnon ; elle me parut très-intelligente. À plusieurs reprises elle hocha la tête, comme pour donner un assentiment impatient aux paroles de son interlocuteur. Puis, lorsqu'ils se furent serrés la main, elle courut vers le cabriolet ; mais, frappée d'une idée soudaine, elle revint précipitamment et dit :

« Pourtant, au cas où milady ne partirait pas... si le plan était changé ?...

— Il ne sera pas changé, vous pouvez en être sûre... Demain positivement... pas trop de bonne heure, vous entendez ?

— Oui, oui ; adieu. »

Et cette femme, que son costume simple et propre désignait pour une soubrette (manteau noir et collet long, de cette soie particulière qui semble faite tout exprès pour les femmes de chambre ; chapeau de même couleur, à rubans rouges et noirs), s'éloigna avec la même précipitation que tout à l'heure. Un moment après le cabriolet brûlait le pavé.

Que signifiait tout cela ?

Cependant le garçon apporta à Peacock son verre de *half-and-half*. Celui-ci le vida d'un trait, et se dirigea ensuite vers une station de cabriolets peu éloignée. Je le suivis ; et, au moment où, après avoir fait signe à l'un des cochers, il se cachait dans le fond, j'escaladai le marchepied et je m'assis à côté de lui :

« Maintenant, monsieur Peacock, vous allez me dire tout de suite comment il se fait que vous portiez cette livrée ; sinon j'ordonne au cocher de vous conduire chez lady Ellinor Trévanion, à qui je ferai la même question.

— Eh ! qui diable... Ah ! vous êtes le jeune homme qui vint me voir dans les coulisses, je me rappelle.

— Où allons-nous ? demanda le cocher.

— À... au pont de Londres, dit Peacock. »

Le cocher remonta sur son siège et nous partîmes.

« Eh bien ! monsieur Peacock, j'attends votre réponse. Je devine à votre figure que vous allez me dire un mensonge ; je vous conseille de m'avouer la vérité.

— Je ne sais pas ce que vous avez à me questionner ainsi, » dit M. Peacock avec humeur ; et levant les yeux de dessus ses poings fermés, il m'examina d'un air si vindicatif que j'interrompis son examen en disant :

« *Voulez-vous affronter la maison ?* comme dit le Cygne. Ordonnerai-je au cocher de nous conduire à Saint-James's-Square ?

— Ah ! vous connaissez mon faible, monsieur ; tout homme qui peut citer Will, le doux Will, a l'avantage sur moi, répliqua M. Peacock en déridant ses traits et étendant ses mains sur ses genoux. Mais si un homme ne réussit pas dans ce monde, et, après avoir eu des domestiques, est obligé de se faire domestique lui-même,

. . . . Je ne rougirai pas
De vous faire savoir ce que je suis.

— Le Cygne dit ; « De vous faire savoir ce que *j'étais*, » monsieur Peacock. Mais trêve de plaisanteries. Qui vous a placé chez M. Trévanion ? »

M. Peacock baissa la tête un moment, puis fixant sur moi ses regards :

« Eh bien ! je vous le dirai. À notre dernière rencontre, vous m'avez demandé des nouvelles d'un jeune homme, Monsieur... M. Vivian.

PISISTRATE. — Continuez.

PEACOCK. — Je sais que vous ne lui voulez pas de mal. D'ailleurs, « il fait un bon métier, » et un jour ou l'autre... retenez bien mes paroles, ou plutôt celles de mon ami Will,

Il enjambrera ce monde étroit
Comme un colosse...

Sur ma vie, il l'enjambrera... comme un colosse,

Et nous autres, chétifs,...

PISISTRATE (*d'un air sauvage*). — Continuez votre histoire.

PEACOCK (*d'un ton hargneux*). — Je la continue. Vous m'avez fait perdre le fil. Où en étais-je ? ah ! oui. Donc j'étais flambé... plus un penny dans ma poche... et si vous aviez vu mon habit !... encore était-il meilleur que mon pantalon. Or, c'était dans Oxford-Street ; non, dans le Strand, tout près de Lowther.

Le soleil parcourait sa céleste carrière,
Accompagné du jour et de tous ses plaisirs.

PISISTRATE (*baissant la glace*). — À Saint-James's-Square.

PEACOCK. — Non, non ; au pont de Londres.

Quand un homme une fois a pris une habitude...

Je continue, parole d'honneur ! Je rencontrai donc M. Vivian. Comme il m'avait connu dans des jours meilleurs, et qu'un bon cœur bat en sa poitrine, il me dit :

Horatio !... si pourtant ma mémoire est fidèle.

PISISTRATE *met la main sur le cordon.*

PEACOCK (*se reprenant*). — C'est-à-dire : « Eh bien ! Johnson, mon bon ami... »

PISISTRATE. — Johnson ! ah ! c'est là votre vrai nom. Vous ne vous appelez pas Peacock.

PEACOCK. — Johnson et Peacock, les deux noms m'appartiennent. (*Avec dignité.*) Quand vous connaîtrez le monde comme je le connais, monsieur, vous saurez qu'il est dangereux de voyager dans ce *monde méchant* sans avoir des noms de rechange dans son portemanteau... « Johnson, me dit Vivian, Johnson, mon bon ami ! et il tira sa bourse. Monsieur, lui répondis-je, si, entièrement libre de ma personne, vous pouviez me trouver quelque chose à faire, quand ce vil métal sera dépensé ?... » Certainement, on trouve à Londres des sermons jusque dans les pierres, mais ils ne s'appliquent pas à toutes circonstances ; c'est une observation que je prendrais la liberté de faire au Cygne, s'il n'était pas hélas ! *le produit insubstantiel d'une vision.*

PISISTRATE. — Prenez garde !

PEACOCK (*avec précipitation*). — Alors Vivian me répondit : « S'il vous est indifférent de porter la livrée jusqu'à ce que je puisse vous procurer une position plus convenable, mon vieil ami, il y a une vacance dans la maison de M. Trévanion. » Monsieur, j'acceptai la proposition, et voilà comment il se fait que je porte la livrée.

PISISTRATE. — Et quelle affaire aviez-vous, je vous prie, avec cette jeune femme, que je crois être la soubrette de M^{lle} Trévanion ? Comment se fait-il qu'elle soit venue d'Oxton pour vous voir ? »

J'avais pensé confondre M. Peacock par ces questions ; mais si elles avaient en effet de quoi l'embarrasser, le ci-devant acteur avait trop

l'habitude du métier pour se trahir. Il se contenta de sourire, et, caressant avec fatuité le devant d'une chemise très-chiffonnée, il répondit : « Oh ! monsieur, fi !

. C'est une affaire
Où sont mêlés les traits du petit Cupidon.

S'il faut que je vous mette au courant de mes amours, cette jeune femme est, comme dit le vulgaire, ma bonne amie.

— Votre bonne amie ! m'écriai-je très-soulagé, parce que je trouvais l'explication assez naturelle. Pourtant, ajoutai-je d'un air soupçonneux, s'il en est ainsi, pourquoi demandait-elle une lettre de M. Gower ?

— Vous avez l'oreille fine, monsieur ; mais quoique

...Tout amour et toute obéissance,
Douceur, humilité, patience, impatience,

la jeune femme ne veut pas épouser un domestique en livrée, la fière créature qu'elle est ! de sorte que M. Gower, sachant ce qui en est et s'intéressant à mon amour, lui dit, s'il m'est permis de citer encore le Cygne :

À côté de Johnson tu peux dormir tranquille.

Bref, il me promit une place dans l'administration du timbre ; mais la petite sotte voulait une promesse écrite... comme si M. Gower pouvait lui écrire !... Et maintenant, monsieur, continua M. Peacock avec une gravité plus simple, vous êtes libre, sans doute, de dire à milady tout ce qu'il vous plaira ; mais j'espère que vous ne voudrez pas m'ôter le pain de la bouche parce que je porte une livrée et que j'ai la sottise d'être amoureux d'une soubrette, lorsque j'aurais pu, monsieur, épouser des dames qui ont joué les premiers rôles dans la vie... sur les scènes de la métropole. »

Je n'avais rien à objecter à ces explications ; elles semblaient plausibles ; et, quoique d'abord j'eusse soupçonné mon homme de n'avoir recours à ces citations bouffonnes que pour se donner le temps d'inventer une histoire, ou pour détourner mon attention de ce qu'il y avait de peu probable dans son récit, pourtant à la fin, comme ce qu'il disait paraissait assez vraisemblable,

je me sentis disposé à croire que cette bouffonnerie de citations était un des traits de son caractère. Je me contentai de lui demander :

« D'où venez-vous à présent ? »

— De chez M. Trévanion, qui est à la campagne et qui m'a remis des lettres pour lady Ellinor.

— Ah !... et cette jeune femme savait que vous deviez arriver à Londres aujourd'hui ?

— Oui, monsieur ; M. Trévanion m'avait annoncé, il y a quelque temps, que je partirais tel jour.

— Et que vous proposez-vous de faire demain, la jeune femme et vous, si le plan n'est pas changé ? »

Ici je crus certainement remarquer une altération presque imperceptible dans les traits de M. Peacock ; mais il répondit aussitôt :

« Demain !... nous avons un petit rendez-vous, si nous pouvons sortir tous deux.

Faites-moi donc la cour, je suis en bonne humeur,
Assez bien disposée à dire : « Je consens. »

Encore le Cygne, monsieur !

— Humph ! Ainsi M. Gower et M. Vivian ne font qu'un ? »

Peacock hésita.

« Ce n'est pas mon secret, monsieur. *Je suis lié par un serment sacré.* Vous êtes trop homme du monde pour regarder à travers le voile des ténèbres et me demander, à moi qui porte les traces du fouet et du bâton... c'est-à-dire la culotte de peluche et les nœuds de ruban sur l'épaule, les secrets d'un autre à qui *mes services sont dus.* »

Comme il est facile à l'homme qui a passé trente ans de tromper l'adolescent de vingt ans à peine ! Quelle supériorité donne à l'esprit le plus borné le simple avantage d'être un peu plus vieux ! Je me mordis les lèvres et gardai le silence.

« Et puis, continua M. Peacock, si vous saviez comme il vous aime, ce M. Vivian dont vous me demandiez des nouvelles ! Lorsque je lui racontai par hasard qu'un jeune homme était venu derrière la scène s'informer de

lui, il me pria de faire la description de votre personne, et s'écria avec une véritable tristesse : « Si je suis jamais ce que j'espère devenir, combien je serai heureux de serrer de nouveau la main de cet ami !... » Ce sont ses propres expressions, monsieur, parole d'honneur !

On ne pourrait trouver, dans l'univers entier,
Un homme aussi peu fait pour cacher ce qu'il pense.

Et si M. Vivian à quelque motif de rester dans l'ombre encore quelque temps, si sa fortune ou sa ruine dépend de son secret, je ne puis croire que vous soyez l'homme qu'il doive craindre. Sur ma vie,

Que ne suis-je aussi sûr de faire un bon dîner !

comme s'écrie le Cygne d'une manière si touchante. Je jurerais que ce souhait fut souvent sur les lèvres du Cygne dans la retraite de sa vie domestique. »

Mon cœur fut touché, non du pathos emprunté à ce Cygne tant profané, mais des simples paroles que M. Peacock rapportait de Vivian. Je détournai la tête afin de me soustraire aux regards pénétrants de mon compagnon... et le cabriolet s'arrêta devant le pont de Londres.

Je n'avais rien de plus à demander, et pourtant il me restait une inquiète curiosité que j'avais peine à m'expliquer. N'était-ce pas de la jalousie ? Ce Vivian si beau, si audacieux, il pouvait voir la grande héritière. Lady Ellinor ne soupçonnait peut-être aucun danger de ce côté ; mais moi, j'aimais... j'aimais encore, et... ah ! c'était folie en vérité !

« Mon brave homme, dis-je à l'ex-comédien, je ne veux nuire ni à M. Vivian (s'il faut l'appeler ainsi), ni à vous qui l'imitiez par la variété de vos noms. Mais je vous avoue franchement qu'il me déplaît de vous voir au service de M. Trévanion ; et je vous conseille d'en sortir le plus tôt que vous pourrez. Je ne vous en dis pas davantage pour le moment, car je prendrai le temps de réfléchir aux réponses que vous m'avez faites. »

Sur ce, je m'éloignai, et M. Peacock traversa seul le pont de Londres.

CHAPITRE VII.

Parmi tout ce qui déchira mon cœur ou tourmenta mon imagination en ce jour mémorable, j'éprouvai du moins une émotion de joie, lorsqu'en entrant dans notre petit salon j'y trouvai mon oncle assis.

Le capitaine avait ouvert devant lui sur la table une grande Bible empruntée à l'hôtesse. Certes, il ne voyageait jamais sans sa propre Bible ; mais elle était imprimée en petits caractères, et Roland commençait à y voir difficilement la nuit à la lumière. La Bible qu'il avait empruntée était imprimée en gros caractères, et une bougie était allumée de chaque côté du livre. Le capitaine avait les coudes appuyés sur la table, et ses deux mains serraient étroitement son front, comme pour en exclure le tentateur, et forcer son âme à ne s'occuper que du texte sacré.

Il était assis là comme une statue de bronze du Courage ; tous les traits de cet homme austère exprimaient la résolution. « Je ne veux pas écouter mon cœur, je veux lire le livre et apprendre à souffrir comme il convient à un chrétien. » Il y avait tant d'éloquence dans l'attitude de ce noble martyr, que j'entendis ces paroles aussi distinctement que si sa bouche les avait prononcées.

Ô vieux soldat ! tu as rempli les devoirs du soldat en maint combat sanglant ; mais si je pouvais montrer au monde ton vaillant cœur de soldat, je te peindrais tel que je te vis alors... Mais cette tâche est trop au-dessus de cette main novice. Au mouvement que je fis, le capitaine leva les yeux, et je lus sur sa figure toute la lutte qu'il avait soutenue.

« Cela m'a fait du bien, » dit-il simplement en fermant le livre.

J'approchai une chaise de la sienne, et je passai mon bras par-dessus son épaule.

« Pas de bonnes nouvelles, donc ? » demandai-je tout bas.

Roland secoua la tête et mit doucement un doigt sur ses lèvres.

CHAPITRE VIII.

Il m'était impossible de mêler aux pensées de Roland, quelle que fût leur nature, le détail des circonstances qui avaient excité en moi une si grande inquiétude et un si vif intérêt en des choses qui ne se rapportaient point à ses chagrins.

Cependant, tandis que je me retournais fatigué et inquiet dans mon lit, mon esprit réfléchit plus mûrement à cet étrange concours d'événements : la nouvelle liaison de Vivian avec un homme aussi équivoque que Peacock, placé comme un instrument capable et sans scrupule au service de Trévanion ; le soin qu'il avait pris de me cacher son changement de nom et son intimité dans la maison même où je lui avais franchement offert de le présenter ; le pied de familiarité sur lequel sa créature avait réussi à se mettre avec la soubrette de M^{lle} Trévanion ; l'entretien de ces deux domestiques (entretien expliqué d'une manière plausible, il est vrai, mais qui me laissait encore des soupçons) ; par-dessus tout le souvenir que j'avais gardé de l'audacieuse ambition et des mauvais principes de Vivian ; l'effet qu'avaient produit sur son imagination échauffée et son caractère entreprenant quelques mots dits par hasard sur la fortune de Fanny et la chance d'épouser une héritière. Toutes ces pensées s'imposèrent à moi plus fortes et plus vives au milieu des ténèbres de la nuit, et je désirai ardemment un confident plus expérimenté que moi dans les affaires de ce monde, et qui pût m'indiquer la route que je devais suivre. Fallait-il avertir lady Ellinor ? Mais de quoi ?... du caractère d'un domestique ou des projets du faux Gower ? Si je ne pouvais rien dire de bien positif contre le premier, j'en savais assez cependant pour le faire renvoyer, ne fût-ce que par prudence. Mais que pouvais-je dire de Gower ou Vivian, sans trahir, non pas sa confiance, car il ne me l'avait jamais donnée, mais ces protestations d'amitié que je lui avais prodiguées ? Peut-être, après tout, avait-il révélé ses secrets à Trévanion ; dans le cas contraire, je pouvais ruiner son avenir en dénonçant les pseudonymes qu'il prenait. Mais pourquoi dénoncer, pourquoi avertir ? parce que j'avais des soupçons que je ne pouvais analyser moi-même, des soupçons basés sur des circonstances qui

m'avaient déjà été expliquées d'une manière assez satisfaisante. Néanmoins, quand le jour parut, je n'avais encore pris aucun parti. Et lorsque j'eus examiné la figure de Roland et vu son front chargé de soucis, je fus obligé de différer la confidence des choses que je voulais soumettre à sa raison et au sentiment de l'honneur si infaillible en lui. Je sortis, espérant que l'air frais éclaircirait mes idées et résoudrait le problème qui m'embarrassait. J'avais de quoi m'occuper pendant quelques heures ; car il me restait à commander divers petits objets nécessaires pour mon voyage et à remplir quelques commissions dont Bolding m'avait chargé. Cela fait, je me dirigeai machinalement vers le West-End, presque décidé à voir lady Ellinor et à la questionner incidemment et sans affectation sur Gower et le nouveau domestique admis dans la maison.

Je me trouvais dans Regent-Street, lorsqu'une voiture traînée par des chevaux de poste vint à rouler rapidement sur le pavé, dispersant à droite et à gauche tous les équipages plus humbles, et se précipitant, comme s'il s'agissait d'une question de vie et de mort, vers le large passage qui conduit dans Portland-Place. Mais malgré cette excessive rapidité j'avais aperçu distinctement Fanny Trévanion dans la voiture, et l'expression de son visage m'avait parlé de douleur et d'anxiété. À côté d'elle, n'était ce pas la femme que j'avais vue avec Peacock ? Je ne vis pas sa figure, mais je crus reconnaître le manteau, le chapeau et le port de la tête. Si je me trompais en cela, je ne me trompai certes pas sur le domestique qui occupait le siège de derrière. La figure de M. Peacock était tout entière exposée à mes regards, car il s'était retourné pour voir un garçon boucher qui avait failli être écrasé, et qui se vengeait en proférant toutes les imprécations que-lui suggéraient les *Diræ* de l'argot de Londres.

Ma première impulsion, lorsque je fus revenu de ma surprise, fut de m'élancer après la voiture, et je criai : « Arrêtez ! » Mais déjà elle était hors de vue, et ma voix se perdit dans l'air. Après être resté un moment indécis, rempli de sinistres pressentiments de je ne sais quel malheur, je me mis à courir, et ne m'arrêtai que lorsque je fus arrivé hors d'haleine dans Saint-James's-Square, à la porte de l'hôtel de Trévanion, dans le vestibule. Le concierge tenait un journal à la main lorsqu'il m'ouvrit.

« Où est lady Ellinor ? il faut que je la voie à l'instant.

— Pas de plus mauvaises nouvelles de monsieur, j'espère ?

— De plus mauvaises nouvelles de quoi ?... de qui ?... de M. Trévanion ?

— Ne saviez-vous pas qu'il était tombé malade soudainement ? qu'un domestique était arrivé hier soir exprès pour nous annoncer cette triste nouvelle ? Lady Ellinor est partie à dix heures pour le rejoindre.

— Hier soir, à dix heures ?

— Oui, monsieur ; le rapport du domestique avait si fort alarmé madame !

— C'est du nouveau domestique que vous parlez, de celui qui a été recommandé par M. Gower ?

— Oui, monsieur... de Henri, répondit le concierge en me regardant avec surprise. Voici dans le journal le récit de l'attaque de monsieur. Je suppose que Henri aura passé au bureau de la rédaction avant de venir ici, et c'est très-mal à lui, mais je crains qu'il ne soit un franc étourdi.

— Ne parlons pas de cela. M^{lle} Trévanion... je viens de l'apercevoir... elle n'est donc pas partie avec sa mère... où va-t-elle donc ?

— Ah ! monsieur... mais entrez au salon.

— Non, non ; parlez.

— Eh bien ! monsieur, avant de partir, lady Ellinor, craignant que M^{lle} Fanny ne trouvât dans les journaux quelque sujet d'alarme, envoya Henri chez lady Castleton, pour prier cette dame de dissiper ses inquiétudes ; mais il paraît que Henri a jasé et exagéré le mal à M^{me} Mole.

— Qui est M^{me} Mole ?

— La soubrette de M^{lle} Trévanion, monsieur... une nouvelle soubrette. M^{me} Mole a jasé de son côté, de sorte que mademoiselle s'est effrayée et a insisté pour venir à Londres. Lady Castleton, étant elle-même alitée, n'a pu la retenir, je suppose... d'ailleurs Henri prétendait (il aurait dû être mieux informé) qu'elle arriverait avant le départ de madame. Pauvre M^{lle} Trévanion ! elle a été si désappointée en trouvant que sa maman était partie ! Aussi elle a commandé des chevaux frais et a voulu se mettre en route immédiatement, quoique M^{me} Bates (la gouvernante, comme vous

savez) fût très-fâchée contre M^{me} Mole, qui encourageait mademoiselle ; et...

— Bon Dieu ! pourquoi M^{me} Bates n'est-elle pas partie avec elle ?

— Ah ! monsieur, vous savez que M^{me} Bates est bien vieille ; et puis, mademoiselle est si bonne qu'elle n'a pas voulu entendre parler de cela ; elle veut voyager jour et nuit. Et M^{me} Mole disait qu'elle avait parcouru tous les pays du monde avec sa dernière maîtresse, et que...

— Je devine tout. Où est M. Gower ?

— M. Gower, monsieur ?

— Eh ! oui ; ne pouvez-vous répondre ?

— Mais avec M. Trévanion, je crois, monsieur.

— Dans le Nord !... quelle adresse ?

— Lord N..., C...-Hall, près W... »

Je n'en écoutai pas davantage.

La conviction de l'existence de quelque piège perfide me frappa avec la rapidité et la force de l'éclair. Si Trévanion était vraiment malade, pourquoi cet hypocrite valet me l'avait-il caché ? Pourquoi m'avait-il laissé gaspiller son temps au lieu de courir chez lady Ellinor ? Si c'était la maladie soudaine de M. Trévanion qui l'amenait à Londres, comment avait-il pu savoir longtemps à l'avance (ainsi qu'il me l'avait dit lui-même) le jour de son arrivée ? Et puis, s'il n'y avait pas quelque complot contre M^{lle} Trévanion, pourquoi tromper ainsi la sage prévoyance de sa mère, et profiter de l'émotion, de la précipitation naturelle à cet âge, pour entraîner une jeune fille à qui sa position défendait d'entreprendre un pareil voyage sans protection convenable, et contrairement aux désirs, aux instructions formelles de lady Ellinor ? Seule ! seule ! Fanny Trévanion se trouvait entre les mains de deux domestiques, instruments et confidents d'un aventurier tel que Vivian ! Et cette conversation que j'avais surprise, ces allusions au lendemain, le faux nom de Vivian : en fallait-il plus pour effrayer les infaillibles instincts de l'amour ? Si le danger paraissait vague et indistinct, ce n'était là qu'un nouveau motif de crainte.

Je m'élançai hors de l'hôtel.

Je courus au Haymarket, où je pris un cabriolet pour arriver plus vite à notre auberge (car je n'avais pas sur moi l'argent nécessaire pour le voyage que je projetais) ; j'envoyai le garçon chercher une chaise à quatre chevaux, et je me précipitai dans la chambre, où j'eus le bonheur de trouver encore Roland.

« Oncle, venez avec moi ! m'écriai-je. Prenez de l'argent... beaucoup d'argent ! Quelque perfidie se trame contre les Trévanion, j'en suis sûr, quoique je ne puisse l'expliquer. Mais nous pouvons encore la déjouer. Je vous dirai tout chemin faisant. Venez, venez !

— Certainement. Mais un complot... et contre des gens si haut placés !... Allons, calmez-vous. Quel est le scélérat ?

— Oh ! c'est l'homme que j'aimais comme un ami... l'homme que j'ai contribué à faire connaître à Trévanion... Vivian, Vivian !

— Vivian ! ah ! ce jeune homme dont je vous ai entendu parler. Mais comment ?... une perfidie contre qui... contre Trévanion ?

— Vous me torturez avec vos questions. Écoutez... Ce Vivian, je le connais... il a introduit dans la maison, en qualité de domestique, un agent capable de tout. Ce domestique lui a servi à gagner la soubrette de Fanny... de M^{lle} Trévanion. M^{lle} Trévanion est une héritière, Vivian un aventurier. La tête me tourne, je ne puis m'expliquer en ce moment... Ah ! je vais écrire un mot à lord Castleton... lui dire mes craintes et mes soupçons ; il nous suivra, je le sais... ou du moins il fera pour le mieux. »

J'attirai à moi l'encre et le papier, et j'écrivis précipitamment. Mon oncle s'approcha et lut par-dessus mon épaule.

Soudain il me saisit le bras en s'écriant :

« Gower, Gower ! Quel est ce nom ? Vous me disiez Vivian.

— Vivian ou Gower... c'est tout un. »

Mon oncle se précipita hors de la chambre. Il était naturel qu'il me quittât pour faire quelques brefs préparatifs de départ. Je terminai ma lettre, je la cachetai, et lorsque, cinq minutes après, la chaise arriva à notre porte, je donnai ma lettre au valet qui accompagnait les chevaux, avec ordre de la remettre sur-le-champ à lord Castleton en personne.

Mon oncle descendait alors. Il quitta le seuil de son pas le plus ferme.

« Consolez-vous, me dit-il en entrant dans la chaise où je m'étais déjà jeté. Nous nous trompons peut-être !

— Nous nous trompons ! Vous ne connaissez pas ce jeune homme. Il a toutes les qualités qui peuvent séduire une fille comme Fanny ; et il n'a pas, je le crains, le moindre sentiment d'honneur capable de mettre obstacle à son ambition. Je le juge à présent comme par une révélation... et trop tard... ô Dieu ! s'il était trop tard ! »

Un gémissement s'échappa des lèvres de Roland. J'y crus voir une preuve de la sympathie que lui inspirait mon émotion, et je saisis sa main... elle était froide comme celle d'un mort.

-
1. ↑ Dante associe évidemment ici la Fortune avec les influences planétaires de l'astrologie judiciaire. Je ne sais pas si Schiller a jamais lu Dante ; mais, dans un de ses plus sublimes poèmes, il entreprend également la défense de la Fortune, dont il fait une partie du Beau.
 2. ↑ Il faudrait ici *djinn*, et c'est ainsi que se prononce le mot anglais *gin*, que nous avons conservé parce qu'on appelle *palais de gin* les brillantes boutiques où se débitent les spiritueux. (*Note du traducteur.*)

QUINZIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Rien de tout ce qui était arrivé n'aurait pu m'inspirer de justes soupçons, si je n'avais connu le caractère de Vivian.

Ne t'es-tu pas lié, ami lecteur, dans le cours de ta facile et insouciant jeunesse, avec quelque camarade dont les qualités séduisantes, sans te faire perdre ce dégoût du mal, naturel à un âge où jusque dans nos erreurs nous adorons ce qui est bon, nous nous enthousiasmons pour les sentiments généreux et les belles actions, sans te faire oublier la connaissance instinctive de ce qui est mal, t'avaient cependant inspiré un vif intérêt pour le spectacle de la lutte dont son âme était la scène, entre le mal qui te révoltait et le bien qui t'attirait ? Peut-être l'as-tu perdu de vue pendant quelque temps ; peut-être est-on venu t'annoncer brusquement qu'il avait fait quelque chose, en bien ou en mal, qui sortait des lieux communs de la vie. Alors, dans l'un et l'autre cas, ton esprit se reporte aux souvenirs d'autrefois et tu t'écries : « Cela ne m'étonne pas ; il n'y avait que lui pour faire cela ! »

C'est là ce que j'éprouvais par rapport à Vivian. Les qualités les plus remarquables de son caractère étaient la justesse de ses calculs et son audace sans pareille, qualités qui conduisent à la gloire ou à l'infamie, selon la culture qu'a reçue le sens moral et la direction qu'on a fait prendre aux passions. Si j'avais reconnu ces qualités dans quelque action louable, et si l'on avait douté que Vivian en fût l'auteur, je me serais écrié : « C'est lui ! et le bon ange a triomphé ! » L'action étant mauvaise et l'auteur douteux, je sentais, hélas ! et plus vivement encore, que ces qualités dénonçaient l'homme et que le démon était vainqueur.

Nous parcourions de mille en mille et de relais en relais la triste et interminable route du Nord. J'énumérai à mon compagnon, d'une manière plus intelligible que je n'avais pu le faire jusque-là, tous mes motifs de crainte. « Peut-être n'y a-t-il rien de vrai dans tout cela ! » s'écria-t-il. Soyons hommes en cette circonstance ; conservons la tête froide et la raison lucide. En voilà assez ! » Et s'appuyant au fond de la voiture, Roland refusa de continuer la conversation ; puis, la nuit approchant, il parut s'endormir. J'eus pitié de sa fatigue et je rongai mon cœur en silence.

À chaque relais nous apprenions des nouvelles de ceux que nous poursuivions. D'abord nous n'avions pas une heure de retard ; peu à peu, à mesure que nous avancions, nous perdions du terrain, malgré nos largesses aux postillons. Je supposai à la fin que notre lenteur comparative provenait de ce que nous changions de chaise à chaque relais, en même temps que de chevaux. Vers minuit, au moment où nous arrivions à un nouveau relais, je fis part de cette supposition à Roland. Il appela aussitôt le maître de l'auberge et lui paya le prix qu'il demanda pour pouvoir garder la chaise jusqu'à la fin du voyage. Cela était si contraire à la parcimonie ordinaire de Roland, soit qu'il dépensât son argent ou le mien, et si peu en rapport avec la modicité de nos fortunes, que je ne pus m'empêcher de balbutier quelques mots d'excuse.

« Savez-vous pourquoi j'étais avare ? demanda Roland avec calme.

— Avare ! vous ne l'avez jamais été, mais seulement économe... comme beaucoup de militaires.

— J'étais avare, répéta le capitaine avec emphase ; j'ai commencé à l'être lorsque mon fils n'était encore qu'un enfant. Je le croyais ambitieux et porté à la dépense. « Eh bien ! me suis-je dit, je vais économiser pour lui ; il faut laisser passer l'enfance. Plus tard, lorsqu'il ne fut plus enfant (du moins il commençait à avoir les vices d'un homme), je me disais encore : « Patience il a le temps de se corriger ; j'économiserai afin d'avoir de l'influence sur son égoïsme, si je ne puis en avoir sur son cœur ; je l'entraînerai par corruption dans le chemin de l'honneur !... » Mais alors, alors, Dieu vit que j'étais orgueilleux, et je fus puni... Dites qu'on aille plus vite, plus vite... nous avançons d'un pas d'escargot. »

Nous voyageâmes sans nous arrêter toute une nuit et le jour suivant jusque vers le soir, et nous ne prîmes d'autre nourriture qu'une croûte de pain et un verre de vin. Mais nous rattrapions le terrain perdu, et nous gagnions sur la voiture. La nuit était venue lorsque nous arrivâmes au relais où la route se bifurque en deux embranchements, dont l'un conduit à la terre de lord N..., tandis que l'autre mène directement au Nord. Là, nous fîmes nos questions ordinaires, et mes pires soupçons furent confirmés. La voiture que nous poursuivions avait changé de chevaux une heure auparavant ; mais elle n'avait pas pris le chemin de l'habitation de lord N... ; elle avait suivi la route d'Écosse. Les gens de l'auberge n'avaient pas vu la jeune dame dans la voiture, car il faisait déjà sombre ; mais le laquais (dont ils nous dépeignirent bien la livrée) avait commandé les chevaux.

Ici s'évanouit le dernier espoir que, malgré les apparences, nous avions conservé. La trahison était évidente. Le capitaine parut d'abord plus déconcerté que moi-même, mais il se remit plus promptement. « Nous allons continuer notre route à cheval, » dit-il en courant à l'écurie. Toute objection se dissipa à la vue de son or. Cinq minutes après nous étions en selle, avec un postillon également à cheval pour nous accompagner. Nous fîmes le relais en un peu plus que les deux tiers du temps que nous aurions mis à le parcourir en chaise... et je vous assure que j'eus peine à rester de front avec Roland. Nous remontâmes ; nous n'étions plus qu'à vingt-cinq minutes de la voiture. Nous comptions l'attraper avant qu'elle eût atteint la ville prochaine. La lune brillait au ciel. Nous voyions bien loin devant nous. Nous allions ventre à terre. Les bornes milliaires semblaient fuir derrière nous... mais de voiture point. Nous arrivâmes à la ville, ou plutôt au village du relais ; il n'y avait qu'une maison où l'on louât des chevaux. Nous eûmes peine à réveiller les palefreniers. Aucune voiture ne nous avait précédés... aucune voiture n'avait passé depuis midi.

Quel était ce mystère ?

« Retournons sur nos pas, mon garçon ! dit Roland avec la prompte résolution d'un soldat ; et en éperonnant son cheval déjà surmené. Ils auront pris un chemin de traverse. Les traces des pieds de leurs chevaux ou des roues de leur voiture nous serviront de guide. »

Notre postillon grommela en montrant les flancs palpitants des montures. Pour toute réponse, Roland ouvrit sa main... pleine d'or. Nous

retraversâmes le sombre village endormi jusqu'à la route éclairée par la lune. Nous trouvâmes un chemin de traverse à droite ; mais la trace que nous cherchions nous fit pousser devant nous. Nous avions parcouru près de la moitié du relais, lorsque tout à coup deux postillons à cheval sortirent d'un étroit sentier.

À cette vue, celui qui nous accompagnait passa devant nous et poussa un cri pour héler ses camarades. Quelques mots nous donnèrent les renseignements que nous désirions. Une roue s'était détachée de la voiture juste au tournant du chemin, et la jeune dame s'était réfugiée avec ses domestiques dans une petite auberge peu éloignée de la route. Le laquais avait renvoyé les postillons après qu'ils eurent donné à manger à leurs chevaux, et il leur avait dit de revenir le lendemain matin avec un maréchal pour réparer la roue.

« Comment la roue s'est-elle détachée ? demanda Roland d'un ton sévère.

— Eh ! monsieur, l'esse était tout usée, je suppose, et elle se sera perdue.

— Le laquais est-il descendu de son siège pendant la route, avant l'accident ?

— Mais oui. Il disait que les roues prenaient feu, que les essieux étaient vieux et qu'il avait oublié de les faire graisser.

— Il a examiné les roues, et peu après l'esse est tombée, n'est-ce pas ?

— Presque aussitôt après, monsieur, dit le postillon stupéfait. Vrai, voilà comme cela est arrivé !

— Allons, Pisistrate, nous arrivons à temps ; mais priez Dieu... priez Dieu que... » Le capitaine enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et le reste de ses paroles fut perdu pour moi.

À quelques pas de la chaussée s'élevait l'auberge, précédée d'un grand tapis de verdure. C'était une triste vieille maison de froides pierres grises, livide au clair de la lune, efflanquée d'un côté de noirs sapins qui la couvraient à demi d'une ombre sinistre. Quel isolement ! pas une maison, pas une cabane dans le voisinage. Si ceux qui tenaient l'auberge étaient gens à prêter leur connivence à des scélérats, à laisser l'innocence en proie

au désespoir... il n'y avait pas de voisins qu'un cri pût alarmer... pas de secours à attendre. L'endroit était bien choisi.

Les portes de l'auberge étaient fermées. Il y avait de la lumière dans la chambre d'en bas ; mais les volets des fenêtres du premier étage étaient fermés. Mon oncle s'arrêta un moment et dit au postillon :

« Connaissez-vous la porte de derrière de cette habitation ?

— Non, monsieur ; je ne passe pas souvent par ici. Ce sont des nouveaux venus qui ont pris l'auberge, et j'ai entendu dire que leurs affaires n'allaient pas très-bien.

— Frappez à la porte. Cependant nous nous tiendrons un peu à l'écart. Si quelqu'un vous demande ce que vous voulez, dites simplement que vous voulez parler au domestique, que vous avez trouvé une bourse. Tenez, vous montrerez la mienne. »

Roland et moi, nous étions descendus de cheval, et mon oncle m'entraîna contre le mur à côté de la porte. Voyant que mon impatience se soumettait mal à ce qui me semblait de vains préliminaires :

« Chut ! me dit-il, s'il y a quelque chose à cacher là dedans, on n'ouvrira pas avant d'avoir fait une reconnaissance. Si l'on nous apercevait, on refuserait d'ouvrir, tandis qu'en ne voyant que le postillon, qu'on prendra d'abord pour un de ceux qui ont amené la voiture, on n'aura aucun soupçon. Tenez-vous prêt à entrer dès que la porte sera ouverte. » L'expérience de mon oncle ne le trompait pas. Il y eut un long silence avant qu'on répondît aux sommations du postillon ; la lumière allait et venait rapidement derrière la fenêtre, comme si l'on courait dans l'intérieur. Roland fit signe au postillon de frapper de nouveau ; il frappa deux fois, trois fois, et enfin d'une fenêtre en mansarde sortit une tête, et une voix s'écria :

« Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?

— Je suis le postillon du *Lion-Rouge* ; je veux voir le domestique de la voiture brune... j'ai trouvé cette bourse.

— Ah ! c'est là tout ? Attendez un moment. »

La tête disparut. Nous nous glissâmes le long du mur, sous le toit avancé de la maison ; nous entendîmes tirer les verrous ; la porte fut ouverte avec

précaution ; d'un bond je m'élançai dans l'intérieur, et je m'appuyai contre la porte pour laisser entrer Roland.

« Holà ! au secours ! des voleurs ! au secours ! » cria une voix sonore, et je sentis une main me saisir à la gorge. Je frappai au hasard dans les ténèbres, et non sans succès, car mes coups furent suivis de gémissements et de malédictions.

Cependant Roland avait découvert un rayon de lumière passant à travers la fente d'une porte dans le vestibule. Guidé par ce rayon, il trouva le chemin de la chambre à la fenêtre de laquelle nous avions vu de la lumière. Il ouvrit la porte ; je me précipitai après lui, et je vis, dans une espèce de salon, deux femmes... l'une qui m'était étrangère, l'hôtesse sans doute, l'autre la perfide soubrette. On lisait l'effroi sur leurs visages.

« Femme ! m'écriai-je en saisissant la soubrette, où est M^{lle} Trévanion ? » Au lieu de répondre, elle poussa un grand cri. Une autre lumière se montra dans l'escalier qui faisait face à la porte et une voix, que je reconnus pour celle de Peacock, s'écria : « Qui est là ? de quoi s'agit-il ? »

Je courus à l'escalier. Un gros homme (le maître de l'auberge, qui s'était remis du coup que je lui avais porté) me barra le chemin un moment ; mais l'instant d'après, il mesurait de nouveau le plancher. J'étais au haut de l'escalier ; Peacock me reconnut, recula et éteignit la lumière. Des jurements, des cris, des gémissements, retentirent dans les ténèbres. Au milieu de tout ce bruit, j'entendis soudain une voix s'écrier : « Ici, ici ! au secours ! » C'était la voix de Fanny. Je tournai à droite d'où là voix venait, et je reçus un coup violent. Heureusement il tomba sur le bras que je portais en avant, comme ceux qui cherchent leur chemin dans les ténèbres. Ce n'était pas le bras droit, et je saisis mon assaillant. Roland arriva en ce moment, une chandelle à la main. À cette vue, mon antagoniste, qui n'était autre que Peacock, s'échappa de mes mains et courut à l'escalier. Mais le capitaine le saisit de son poignet de fer. Ne craignant rien pour Roland lorsqu'il n'avait à combattre qu'un seul adversaire, et toutes mes pensées me portant à voler au secours de celle dont la voix arrivait de nouveau à mes oreilles, j'avais déjà (avant que la chandelle de Roland se fût éteinte dans sa lutte contre Peacock) aperçu une porte au fond du corridor. Je me

jetai sur cette porte ; elle était verrouillée, mais elle s'ébranla et gémit sous mes efforts.

« Arrière ! qui que vous soyez ! » s'écria une voix de l'intérieur. C'était une voix toute différente des cris de détresse qui avaient guidé mes pas. « Arrière ! au péril de votre vie ! »

Cette voix, ces menaces, redoublèrent mon énergie ; la porte fut enfoncée, j'étais dans la chambre. Fanny à mes pieds me serrait les mains ; puis, se levant, elle se pencha sur mon épaule et murmura : « Sauvée ! » En face de moi, le visage défiguré par la colère, les yeux étincelants d'un feu sauvage, les narines gonflées, les lèvres entr'ouvertes, était l'homme que j'ai appelé Francis Vivian.

« Fanny ! mademoiselle Trévanion ! quel outrage, quelle infamie est-ce là ? Vous n'êtes pas venue trouver cet homme de votre libre choix ; oh ! parlez. »

Vivian s'élança en avant. « Ne questionnez que moi. Lâchez cette dame ; elle est ma fiancée ; elle sera ma femme.

— Non, non, non ; ne le croyez pas ! s'écria Fanny. J'ai été trahie par mes propres domestiques... amenée ici je ne sais comment. On m'a dit que mon père était malade, j'allais le rejoindre ; cet homme s'est trouvé ici, et il a osé...

— Mademoiselle Trévanion, oui, j'ai osé vous dire que je vous aimais.

— Protégez-moi contre lui... N'est-ce pas que vous me protégerez contre lui ?

— Non, madame ! dit derrière moi une voix solennelle ; c'est moi qui réclame le droit de vous protéger contre cet homme ; c'est moi qui vous ouvre les bras, et je dois être sacré, même pour lui ; c'est moi qui, de cette place, lance sur sa tête la malédiction d'un père. Violateur du foyer ! ravisseur confondu ! suis le chemin qui mène au but fatal que tu as choisi. Dieu sera encore miséricordieux pour moi, et il me donnera une tombe avant que ta carrière finisse sur les pontons ou à la potence ! »

Je crus que j'allais m'évanouir ; une terreur soudaine glaça mon sang ; je chancelai et cherchai un appui contre le mur. Roland avait passé son bras autour de Fanny ; et elle, frêle et tremblante, se serrait contre sa large

poitrine, en le regardant timidement. Jamais, dans ce visage sillonné par de si profondes émotions, assombri par de si inexprimables douleurs, je n'avais vu un courroux si imposant, un désespoir si sublime. Je suivis la direction de son regard, fixe et sévère comme celui d'un prophète qui annonce le châtement, et je frémis à l'aspect du fils. Tout son corps semblait s'affaïsser et se rétrécir, comme si la malédiction le flétrissait déjà ; une pâleur horrible couvrait ses joues, ordinairement brillantes du sombre éclat de la jeunesse orientale ; ses genoux s'entre-choquaient ; enfin il poussa un faible cri, comme quelqu'un qui vient d'être frappé d'un coup mortel, couvrit son visage de ses deux mains et resta ainsi immobile, mais courbé en avant.

Instinctivement, je m'avançai et me plaçai entre le père et le fils, en murmurant : « Ayez pitié de lui ! Voyez, sa propre conscience l'écrase. » Puis me glissant vers le fils, je lui dis à demi-voix : « Allons, courage ! le crime n'a pas été commis, la malédiction peut être révoquée. » Mais mes paroles firent vibrer une mauvaise corde de cette nature sombre et rebelle. Le jeune homme retira soudain les mains qui cachaient sa figure, et releva son front d'un air d'arrogance et de défi.

Il me repoussa en s'écriant : « Arrière ! Je ne reconnais d'autorité à personne sur mes actions ni sur mon sort. Je ne veux pas de médiateur entre cette dame et moi ! Monsieur, continua-t-il en jetant sur son père un sombre regard, monsieur, vous oubliez notre pacte. Les liens qui nous unissaient ont été rompus ; votre pouvoir sur moi est annulé ; j'ai renoncé au nom que vous portez ; pour vous, j'étais et je suis encore comme mort. Je vous dénie le droit de vous interposer entre moi et l'objet qui m'est plus cher que la vie... Ô mademoiselle Trévanion, et ici il étendit les mains vers Fanny, ne repoussez pas mon unique prière, quoique vous me condamnerez. Permettez-moi de vous voir seule un moment ; laissez-moi vous prouver que, si coupable que je sois, je n'avais pas les vils motifs qu'on me reprochera ; ah ! ce n'est pas l'héritière que j'ai voulu attirer dans un piège, c'est la femme que j'ai voulu obtenir ; oh ! écoutez-moi.

— Non, non, murmura Fanny en se serrant contre Roland ; ne m'abandonnez pas. Si, comme il paraît, cet homme est votre fils, je lui pardonne ; mais qu'il s'en aille !... sa voix me fait frémir.

— Voudriez-vous donc anéantir jusqu'au lien qui nous unit ? demanda Roland d'une voix sourde ; voudriez-vous que je ne voie en vous que l'infâme voleur, le félon sans loi ? Mais alors je vous livrerais à la justice, ou je vous étendrais à mes pieds. Que ce souvenir vous sauve encore une fois, et partez ! »

Je saisis de nouveau le fils coupable, mais il se dégagea de mes mains.

« C'est à moi, dit-il en croisant résolûment les bras sur sa poitrine, c'est à moi de commander en cette maison ; tous ceux qui s'y trouvent doivent se soumettre à mes ordres. Vous, monsieur, qui prisez si fort la réputation, le nom et l'honneur, comment pouvez-vous ne pas voir que vous raviriez toutes ces choses à la dame que vous voulez protéger contre l'outrage de mon amour ? Comment le monde accueillerait-il le récit de la délivrance de M^{lle} Trévanion ? Croirait-il... Oh ! pardonnez-moi, madame ! mademoiselle Trévanion, Fanny, pardonnez-moi ! je suis fou ; mais écoutez-moi seule... seule..., et alors, si vous aussi, vous me dites : *Partez !* je me soumettrai sans murmurer. Je ne veux d'autre arbitre que vous. »

Mais Fanny se serrait de plus en plus contre Roland. En ce moment j'entendis des voix et un bruit de pas au rez-de-chaussée. Supposant que les complices de cette infamie reprenaient courage et se disposaient peut-être à monter au secours de leur chef, je perdis toute la compassion qui, jusqu'alors, avait affaibli l'horreur que m'inspirait le crime du jeune homme, et tout l'effroi avec lequel j'avais écouté cet aveu. Cette fois Vivian ne put se débarrasser de mon étreinte, et je lui dis sévèrement :

« Prenez garde d'aggraver votre offense. Si une lutte s'engage, elle ne sera pas entre le père et le fils, et... »

Fanny s'élança vers nous. « Ne provoquez pas cet homme méchant et dangereux. Je ne le crains pas. Je vous écouterai seule, monsieur.

— Jamais ! » nous écriâmes-nous en même temps, Roland et moi.

Vivian me lança un regard furieux, puis se tourna vers son père avec une sombre amertume. Et comme s'il renonçait à sa demande, il dit : « Eh bien, soit ! je parlerai même en présence de ceux qui me jugent si sévèrement. » Il s'arrêta, et mettant dans sa voix une passion qui n'eût pas été sans véritable éloquence, si son crime avait été moins odieux, il continua en s'adressant à Fanny : « J'avoue que la première fois que je vous vis j'aurais

pu penser à l'amour comme les pauvres et les ambitieux pensent au chemin de la fortune et du pouvoir. Ces pensées s'évanouirent, et il ne resta dans mon cœur qu'amour et démence. Lorsque je préparai ce piège, j'étais comme un homme en délire ; je n'avais qu'un but... je ne voyais qu'une céleste vision... Ô vous qui êtes à moi... du moins dans cette vision, vous ai-je réellement perdue pour toujours ? »

Il y avait dans le ton et l'air de cet homme un sentiment qui, soit qu'il vînt d'une hypocrisie achevée, soit qu'il fût sincère, devait, selon moi, aller au cœur de toute femme qui aurait eu un seul moment d'amour pour lui, quelque grièvement qu'elle en eût été ensuite outragée. Aussi ce fut avec un doute qui me glaça, que je fixai mes regards sur M^{lle} Trévanion. Ses yeux, lorsqu'elle se retourna toute tremblante, rencontrèrent les miens, et je crois qu'elle découvrit le doute qui s'y peignait ; car après m'avoir considéré quelque temps avec une sorte de douloureux reproche, ses lèvres frémirent d'orgueil (héritage de sa mère), et pour la première fois je vis la colère sur son front.

« Il est bon, monsieur, que vous m'ayez tenu, ce langage en présence de ces amis ; car devant eux je vous adjure, par l'honneur que le fils de ce noble gentilhomme a pu oublier pour un temps, mais auquel il ne saurait forfaire à jamais, je vous adjure de dire si jamais par une action, une parole, un signe, je vous ai donné sujet de croire que je répondais au sentiment que vous prétendez nourrir pour moi, ou si je vous ai encouragé à entreprendre cette tentative pour me placer en votre pouvoir.

— Non ! s'écria Vivian sans hésiter, quoique ses lèvres tremblassent. Non ; mais, lorsque je vous aimais au point de risquer tout mon avenir pour avoir une bonne occasion de vous dire mon amour, je voudrais ne pas croire que cet amour n'a rencontré que dégoût et dédain. Quoi ! la nature m'a-t-elle ai durement traité que l'amour ne puisse répondre à mon amour ? Quoi ! ma naissance m'a-t-elle ôté le droit de courtoiser et d'épouser une femme d'illustre naissance ? À cette dernière question, du moins, ce gentilhomme devrait répondre, puisque son principal objet a été de m'inculquer l'orgueil de ma naissance, qu'elle me permet de hautes espérances et qu'elle autorise une vaillante ambition. Ces espérances, cette ambition... c'était vous ! Ô mademoiselle Trévanion, il est bien vrai que, pour vous obtenir, j'eusse bravé les lois du monde et défié tout adversaire

autre que celui qui s'est placé devant moi. Cependant, croyez-moi, croyez-moi, si j'avais obtenu celle à laquelle j'ai osé aspirer, votre choix ne vous aurait pas déshonorée, et ce nom, que je ne dois point à mon père, n'aurait jamais été méprisé, ni par la femme qui m'eût pardonné ma présomption, ni par l'homme qui foule aux pieds ma douleur et me maudit dans ma désolation. »

Roland n'avait pas dit un mot pour interrompre son fils. En proie à une excitation fiévreuse que mon cœur sympathique comprenait bien, il avait paru chercher avidement une syllabe qui pût atténuer la noirceur de son crime, ou même faire supposer quelque motif moins sordide à cet odieux attentat. Mais lorsque son fils termina par des paroles d'injustes reproches et par les accents d'un farouche désespoir un plaidoyer dont la fausse pompe et l'éloquence perverse attestaient l'absence de la moindre étincelle de cet honneur qui avait été l'idole du père, Roland mit sa main sur ses yeux, qui s'étaient d'abord fixés comme par l'effet d'un charme sur le coupable endurci, et attirant de nouveau Fanny dans ses bras, il dit :

« Son haleine souille l'air que respire la candide innocence. Puisqu'il dit que dans cette maison tout lui obéit, pourquoi y restons-nous ? Partons. »

Il se tourna vers la porte avec Fanny.

Depuis quelques moments le bruit d'en bas avait fait place au silence ; mais alors j'entendis un pas dans le vestibule. Vivian tressaillit et se plaça devant nous.

« Non, non, vous ne pouvez me quitter ainsi, mademoiselle Trévanion. Je renonce à vous, soit ! je ne vous demande plus même pardon. Mais partir de cette maison sans voiture, sans domestiques, sans explication ! le blâme retombe sur moi ; cela doit être. Du moins accordez-moi le droit de réparer ce que je puis réparer encore, de protéger tout ce qui me reste de vous... votre nom. »

Il tournait le dos à la porte, et il ne voyait pas qu'un nouvel acteur, entré sans bruit sur la scène et arrêté sur le seuil, avait entendu ces dernières paroles.

« Le nom de M^{lle} Trévanion, monsieur... et contre quoi ? demanda le nouveau venu, en s'avançant et en jetant à Vivian un coup d'œil qui, s'il n'avait été si calme, aurait paru dédaigneux.

— Lord Castleton ! » s'écria Fanny en levant la tête qu'elle avait cachée dans ses mains.

Vivian recula déconcerté, et grinça des dents.

« Monsieur, dit le marquis, j'attends votre réponse ; car personne, pas même vous, n'insinuera en ma présence qu'on puisse attacher le moindre reproche au nom de cette dame.

— Oh ! modérez votre ton à mon égard, milord Castleton ! s'écria Vivian. Vous du moins, il ne m'est pas défendu de vous braver et de vous défier. C'est le désir de sauver cette dame de la froide ambition de ses parents, d'empêcher qu'on ne sacrifiât sa jeunesse et sa beauté à un homme qui n'a d'autres mérites que ses titres et sa fortune, c'est là ce qui m'a poussé au crime que j'ai commis, ce qui m'a fait risquer tout pour trouver une heure où la jeunesse pût librement plaider sa cause auprès de la jeunesse ; et c'est encore là ce qui me fait dire à présent qu'il me reste à protéger le nom de la dame que votre soumission servile aux usages du monde, votre idole, vous défend de demander à l'insensible ambition de ses parents, parce qu'ils sacrifieraient leur fille à leur vanité. Ah ! la future marquise de Castleton en route pour l'Écosse avec un aventurier sans le sou ! Ah ! si mes lèvres restent scellées, quel autre que moi scellera les lèvres des complices qui savent mon secret ?... Le secret sera gardé ; mais à cette condition : vous ne triompherez pas là où j'ai échoué. Je puis perdre celle que j'adore, mais je ne la cède pas à un autre. Ah ! vous ai-je touché, milord Castleton ?... ah ! ah !

— Non, monsieur ; et je vous pardonne presque la scélératesse que vous n'avez pu accomplir, en faveur de la nouvelle que vous m'apprenez. Donc, si j'avais osé faire la cour à M^{lle} Trévanion, ses parents m'auraient pardonné ma présomption !... Ne vous inquiétez pas de ce que pourraient dire vos complices ; ils ont déjà avoué leur infamie et la vôtre... Hors de mon chemin, monsieur ! »

Avec l'air bienveillant d'un père et la grâce majestueuse d'un prince, lord Castleton s'avança alors vers Fanny. Elle jeta en frissonnant un coup d'œil autour d'elle, et mit sa main dans celle du marquis ; peut-être prévint-elle ainsi quelque violence de la part de Vivian, dont la poitrine haletante, les yeux injectés de sang et toujours indomptés, prouvaient combien peu même

la honte avait pu vaincre ses ardentes passions. Il n'essaya pas de les retenir. Sa langue semblait collée à son palais.

En se dirigeant vers la porte, Fanny passa devant Roland, qui restait immobile et regardant dans le vide, comme une statue de pierre. Avec quelle charmante tendresse elle mit son autre main sur le bras de Roland, en lui disant : « Venez aussi, j'ai encore besoin de votre bras ! » Aujourd'hui encore, après tant d'années écoulées, je m'écrie en me rappelant ce mouvement : « Que Dieu t'en récompense, Fanny ! »

Mais les jambes de Roland tremblaient et refusaient d'avancer. Sa tête se pencha sur sa poitrine et ses yeux se fermèrent. Lord Castleton même fut si frappé (quoiqu'il ne pût deviner la véritable et terrible cause de cet abattement), qu'il oublia son désir de quitter ces lieux en toute hâte et s'écria avec sa bonté ordinaire :

« Vous vous trouvez mal... vous vous évanouissez ! donnez-lui votre bras, Pisistrate.

— Ce n'est rien, » dit Roland d'une voix faible, en s'appuyant lourdement sur mon bras.

Mon cœur était rempli d'amertume, et les yeux pleins de reproches, je me retournai pour chercher du regard celui qui aurait dû soutenir le capitaine à ma place. Et Dieu merci ! oh ! Dieu merci ! mes yeux ne parlèrent pas en vain ; car au même instant le fils fut aux genoux du père.

« Oh ! pardon ! pardon ! Tout misérable que je suis, je courbe la tête sous votre malédiction. Qu'elle tombe... mais sur moi, sur moi seul ! qu'elle épargne du moins votre cœur ! »

Fanny fondit en larmes et dit en sanglotant :

« Pardonnez-lui comme je lui pardonne ! »

Roland ne fit point attention à ces paroles.

« Il croit que le cœur n'était pas brisé avant que la malédiction ait pu en sortir ! » dit-il d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine.

Puis levant les yeux au ciel, ses lèvres remuèrent comme s'il eût prié tout bas. Il s'arrêta ensuite, étendit les mains sur la tête de son fils et dit en détournant son visage :

« Je révoque ma malédiction. Prie ton Dieu qu'il te pardonne ! »

Il se défiait sans doute de lui-même, car il fit un violent effort et se précipita hors de la chambre.

Nous le suivîmes en silence. Lorsque nous fûmes arrivés au bout du corridor, la porte de la chambre d'où nous sortions se ferma avec un bruit sinistre.

En entendant ce bruit, j'eus un sentiment si vif de la terrible solitude sur laquelle cette porte s'était fermée, une si grande appréhension de ce que d'ardentes passions pouvaient suggérer dans une aussi triste position, que je m'arrêtai instinctivement. Je retournai en courant vers la chambre. La serrure ayant déjà été forcée, aucune barrière ne s'opposa à mon entrée. Je m'avançai. Quel spectacle ! Ceux-là seuls pourront s'en faire une idée, qui auront été témoins d'une douleur que la raison et la conscience n'ont pu ni calmer ni consoler.

Cette douleur nous apprend ce que serait la terre si l'homme était abandonné à ses passions, et si le HASARD de l'athée régnait seul dans un ciel impitoyable. L'orgueil humilié dans la poussière ; l'ambition brisée en morceaux ; l'amour, ou ce qu'on prend pour l'amour, réduit en cendres ; la vie à son début arrachée aux liens les plus sacrés, abandonnée de celui qui est son véritable guide ; la honte ne cherchant que vengeance ; le remords ne sachant pas prier : tout, tout cela était confondu et pourtant distinct dans ce terrible spectacle du fils coupable.

Et je n'ai compté encore que vingt ans, et mon cœur s'est attendri à la douce chaleur du foyer domestique, et j'ai aimé ce jeune homme alors qu'il n'était encore qu'un étranger pour moi !... Et voilà qu'il est le fils de Roland ! À la vue de cette douleur, j'oubliai tout le reste. Je me jetai par terre à côté de ce corps qui se tordait là ; j'étreignis dans mes bras cette poitrine qui me repoussait en vain, et je dis tout bas : « Consolez-vous, consolez-vous ; la vie est longue. Vous rachèterez le passé, vous effacerez cette tache, et votre père vous bénira encore ! »

CHAPITRE II.

Je ne pus rester longtemps avec mon malheureux cousin ; cependant, lorsque je me retirai, je croyais que la voiture de lord Castleton avait quitté l'auberge ; et quand, traversant le vestibule, je l'aperçus encore devant la porte ouverte, je fus saisi de crainte pour Roland. Ses émotions avaient peut-être amené une attaque dangereuse. Mes craintes n'étaient pas sans fondement. Je trouvai Fanny agenouillée à côté du vieux soldat, dans le salon où nous avions vu les deux femmes. Elle lavait ses tempes, tandis que lord Castleton lui bandait le bras. Le valet favori du marquis possédait, entre autres talents, celui d'être un peu chirurgien ; il essuyait la lame d'un canif qui avait servi de lancette. Lord Castleton me fit signe :

« Soyez sans inquiétude, ce n'est qu'un évanouissement ; nous l'avons saigné. Il est sauvé maintenant ; voyez, il revient à lui. »

En ouvrant les yeux, Roland me regarda d'un air inquiet et investigateur. Je lui souris, je baisai son front, et je lui murmurai en toute sûreté de conscience des paroles qui devaient consoler le père et le chrétien.

Quelques minutes après, nous avons quitté la maison. Comme la voiture de lord Castleton ne contenait que deux places, le marquis, après y avoir fait entrer M^{lle} Trévanion et Roland, monta tranquillement sur le siège de derrière et m'appela à côté de lui, car il y avait là place pour nous deux. Son domestique était parti en avant sur un des chevaux qui nous avaient amenés. Aucune conversation ne s'engagea entre nous. Lord Castleton semblait profondément affecté, et je ne trouvais pas de mots pour exprimer mes pensées.

Lorsque nous atteignîmes l'auberge où lord Castleton avait changé de chevaux, et qui était à environ six milles de distance, le marquis insista pour que Fanny prît quelques heures de repos, car elle était épuisée de fatigue.

Je suivis mon oncle dans sa chambre, mais il ne répondit aux assurances que je lui donnai du repentir de son fils que par un serrement de main. Puis il se retira dans le coin le plus éloigné et se mit à genoux. Lorsqu'il se releva, il était soumis et traitable comme un enfant. Il permit que je

l'aidasse à se déshabiller ; et, lorsqu'il fut au lit, il détourna doucement sa figure de la lumière, et, après quelques profonds soupirs, un sommeil miséricordieux parut descendre sur lui. J'écoutai sa respiration jusqu'à ce qu'elle fût devenue lente et régulière, et je descendis ensuite au salon où j'avais laissé lord Castleton ; car il m'avait prié tout bas de l'y venir trouver.

Le marquis était assis auprès du feu, dans une attitude morne et rêveuse.

« Je suis bien aise que vous soyez venu, dit-il en me faisant place au foyer ; car je vous assure que je ne me suis pas senti si triste depuis bien des années. Nous avons beaucoup de choses à nous expliquer l'un à l'autre. Voulez-vous commencer ? On dit que le son des cloches dissipe les nuages chargés de foudre ; il n'y a rien de tel que la voix d'un homme franc et honnête pour dissiper tous les nuages qui s'amoncellent au-dessus de nous, lorsque nous pensons à nos propres fautes et à la scélératesse d'autrui. Mais je vous demande mille pardons. Ce jeune homme, votre parent ! le fils de votre excellent oncle ! est-ce possible ? »

Les explications que je donnai à lord Castleton furent nécessairement courtes et incomplètes. La séparation de Roland et de son fils, l'ignorance où j'étais de la cause de cette séparation, la mort prématurée de ce fils, ma liaison toute fortuite avec le faux Vivian, l'intérêt que j'éprouvai pour lui, la consolation que je sentis en le croyant de retour dans sa famille, les circonstances qui avaient amené mes soupçons si bien justifiés par l'événement : tout cela fut brièvement raconté.

« Mais, pardon, interrompit le marquis, dans le cours de cette amitié pour un jeune homme si peu digne de vous, même d'après votre récit trop partial, n'avez-vous jamais soupçonné que vous étiez tombé sur votre cousin perdu ?

— Pareille idée ne me serait jamais venue. »

Et je dois faire observer ici que, bien que le lecteur ait pu, dès la première apparition de Vivian, deviner son secret, la pénétration d'un lecteur est tout à fait différente de celle d'une personne qui joue un rôle dans les événements. Que j'eusse rencontré, dans la vie réelle, une de ces coïncidences curieuses prévues et attendues par le lecteur qui suit attentivement le fil d'une histoire, c'était là une supposition qu'un grand nombre de causes diverses me défendaient de faire. Il n'y avait pas le

moindre air de famille entre Vivian et aucun de ses parents ; et, pour une raison ou pour une autre, je m'étais représenté le fils de Roland sous des traits et un caractère tout autres que ceux de Vivian. Il m'eût semblé impossible que mon cousin fût si peu curieux des affaires de la famille ; qu'il fût si inattentif et même si ennuyé lorsque je parlais de Roland ; qu'il n'eût jamais, ni par un mot ni par le son de sa voix, trahi quelque sympathie pour ses parents. Et puis mon autre conjecture était si probable : fils de ce colonel Vivian dont il portait le nom ! Et cette lettre avec le timbre de Godalming ! D'ailleurs je croyais mon cousin mort... Non, aujourd'hui même je ne suis pas surpris que cette idée ne me soit pas venue.

Lorsque je m'arrêtai, après l'énumération de ces excuses pour expliquer mon manque de perspicacité, je me dépitai contre moi-même, parce que je remarquai que le beau front de lord Castleton s'était assombri.

« De quelles tromperies n'a-t-il pas dû se rendre coupable, s'écria-t-il, avant de devenir si grand maître en cet art !

— C'est vrai, et je ne puis le nier. Mais sa punition est terrible ; espérons que le repentir suivra le châtement. Sans doute c'est par sa faute qu'il a été chassé de la maison de son père et qu'il a perdu ce sage guide ; mais dans la situation où il est, soyons indulgents pour lui en considération de l'influence que la mauvaise compagnie a dû exercer sur un homme si jeune, en considération des soupçons que fait naître la science du mal et qui se changent en une sorte de fausse connaissance du monde. Et dans cette dernière de ses actions, qui est aussi la pire de toutes...

— Ah ! comment la justifier ?

— La justifier ! bon Dieu ! la justifier ! non. Je dis seulement, tout étrange que cela puisse paraître, que son amour pour M^{lle} Trévanion était, je crois, désintéressé ; il l'atteste dans la profondeur d'une angoisse où les hommes les moins sincères cesseraient de feindre. Mais assez sur ce sujet... elle est sauvée, Dieu merci !

— Et vous croyez, dit lord Castleton d'un air rêveur, qu'il disait la vérité en supposant que je... »

Le marquis s'arrêta, rougit légèrement, puis continua :

« Mais non ; lady Ellinor et Trévanion, quelles qu'aient pu être leurs pensées, n'auraient jamais oublié leur dignité au point de prendre pour confident, en pareille matière, ni ce jeune homme, presque un étranger, ni qui que ce soit.

— C'est par des paroles incohérentes, entrecoupées de soupirs et de sanglots, que Vivian, c'est-à-dire mon cousin, m'a donné quelques explications à ce sujet. Il paraît que lady N..., dans la maison de laquelle il se trouvait, nourrissait cette idée ; au moins le fit-elle supposer à mon cousin.

— Ah ! cela est possible, reprit lord Castleton évidemment soulagé. Nous avons été enfants ensemble, lady N... et moi ; nous sommes encore en correspondance ; elle m'a suggéré cette idée dans ses lettres... Qui, je vois clair... indiscretion de femme ! Hum ! voilà ce que c'est que de correspondre avec des dames »

Lord Castleton eut recours au mélange Beaudésert ; puis, comme s'il avait eu hâte de changer le sujet de la conversation, il commença l'explication qu'il me devait. Au reçu de ma lettre, il avait trouvé plus de raisons encore que moi-même de soupçonner quelque complot. Il venait de recevoir ce jour-là même une lettre de Trévanion qui ne disait pas un mot de son indisposition. Lorsqu'il vit ensuite dans le journal un paragraphe intitulé : *Soudaine et alarmante maladie de M. Trévanion*, le marquis soupçonna quelque manœuvre de parti ou quelque cruelle mystification, parce que la malle chargée de la lettre de Trévanion avait dû voyager aussi vite que le messenger qui avait pu renseigner le journal. Aussi envoya-t-il immédiatement aux bureaux pour demander sur l'autorité de qui l'on avait inséré cet article ; en même temps il dépêchait un autre de ses gens à Saint-James's-Square. Des bureaux il fut répondu qu'un laquais à la livrée de Trévanion avait apporté cette nouvelle, et que pourtant on ne l'avait insérée qu'après s'être assuré à l'hôtel du ministre que lady Ellinor l'avait reçue également, et qu'elle avait quitté Londres en conséquence.

« Je fus extrêmement affligé de l'inquiétude que tout cela donnait à lady Ellinor, continua lord Castleton, et très-embarrassé, quoique, jusqu'au moment où je reçus votre billet, je pensasse qu'il n'y avait pas de quoi s'alarmer réellement. Mais lorsque je vous vis convaincu que M. Gower était pour quelque chose dans cette fable et que cela cachait quelque piège

contre Fanny, je devinai tout en un instant. La route qui mène chez lord N... est la route d'Écosse, puisque sa résidence n'est éloignée de la frontière que d'un ou deux relais. Un aventurier hardi et sans scrupule devait, avec le secours des domestiques de M^{lle} Trévanion, entraîner celle-ci jusqu'en Écosse ; là il pouvait agir sur ses craintes, ou, s'il avait quelque espoir d'être aimé d'elle, la faire consentir à un mariage écossais. Vous pouvez donc croire que je me mis en route aussitôt que possible. Mais comme votre messenger venait de la Cité, et qu'il s'était sans doute un peu amusé en chemin ; comme aussi je dus commander la voiture et les chevaux, je me trouvai de plus d'une heure et demie en retard sur vous. Heureusement je gagnais du terrain, et je vous aurais peut-être rencontrés à mi-chemin si je n'avais versé en passant entre un fossé et une voiture de roulage, ce qui me retarda un peu. Lorsque j'arrivai au village où la route se bifurque pour aboutir d'un côté chez lord N..., j'eus la satisfaction d'apprendre que vous aviez suivi ce qui était, à mon avis, la bonne direction ; et finalement je trouvai le fil d'Ariane qui me conduisit à cette infâme auberge, grâce au récit des postillons qui y avaient laissé la voiture de M^{lle} Trévanion et qui vous avaient rencontrés. En atteignant cette auberge, je vis deux individus qui causaient devant la porte. Ils voulurent rentrer lorsque nous arrivâmes ; mais mon domestique Summers (un gaillard, vous savez, qui a voyagé avec moi de Norvège jusqu'en Nubie) fut plus lesté qu'eux. Il descendit de son siège et entra dans la maison, où je le suivis d'un pas aussi agile que le vôtre, jeune coquin que vous êtes ! Vrai Dieu ! je n'avais que vingt et un ans en ce moment. Les deux misérables avaient déjà terrassé le pauvre Summers et me disputaient le passage. Savez-vous, dit le marquis en s'interrompant avec un air d'humiliation à la fois sérieuse et comique, savez-vous qu'en cet instant (oh ! vous ne le croiriez jamais... rappelez-vous que c'est un secret), qu'en cet instant je cassai ma canne sur les épaules d'un de ces scélérats ?... regardez. » Et le marquis me montrait un fragment de l'arme qu'il regrettait. « Je crois presque, mais je ne l'affirmerais pas positivement, que je me trouvai même dans la nécessité de m'abaisser jusqu'à frapper un coup de ma main nue... un coup de poing. C'était comme à Éton, parole d'honneur ! ah ! ah ! »

Et le marquis, que sa taille athlétique, dans toute la vigueur de l'âge le plus robuste, sinon le plus querelleur, eût rendu un antagoniste formidable

même pour des boxeurs de profession, supposé qu'il eût conservé un peu de cette adresse qu'il avait déployée jadis à Éton en pareilles rencontres ; le marquis riait avec toute la gaieté d'un écolier, soit au souvenir de sa prouesse, soit à la pensée du contraste qu'il y avait entre un recours si grossier à la manière primitive de se battre, et les habitudes indolentes, presque féminines, de son excellent caractère. Mais il se calma aussitôt en se rappelant combien peu j'avais sujet de partager son hilarité, et il reprit gravement : « Il nous fallut quelque temps, je ne dis pas pour défaire nos ennemis, mais pour les garrotter, précaution que je jugeai nécessaire. Pendant ce temps, un des coquins, le laquais de Trévanion, ne cessa de m'étourdir de citations de Shakspeare. Je m'emparai alors doucement d'une robe, dont la propriétaire avait plusieurs fois essayé de m'égratigner. Heureusement c'était une petite femme, et elle n'avait pu atteindre mes yeux. La robe m'échappa cependant, et s'enfuit dans la cuisine. Je l'y suivis, et j'y trouvai cette Jézabel, la soubrette de M^{lle} Trévanion. Elle avait une peur terrible et affectait le plus grand repentir. Je vous avoue que je m'inquiète peu des calomnies d'un homme ; mais la langue d'une femme contre une autre femme, surtout quand cette langue est dans la bouche d'une soubrette, cela vaut toujours, à mon avis, la peine d'être réduit au silence. Je consentis donc à pardonner à cette femme, à condition qu'elle arriverait ici avant le jour. Elle ne fera aucun scandale. Vous comprenez qu'il s'écoula quelques minutes avant que je pusse vous rejoindre ; mais je ne m'en inquiétai pas, parce que je savais que vous et le capitaine vous étiez déjà auprès de M^{lle} Trévanion. Comme je ne pouvais, hélas ! supposer votre parenté avec le coupable, je m'étonnais de ce qui vous retenait aussi longtemps. Je redoutais, je l'avoue, d'apprendre que M^{lle} Trévanion avait pu se laisser séduire par ce... hem ! hem !... beau... jeune... hem !... hem !... Rien à craindre de ce côté ? » demanda lord Castleton avec inquiétude, en fixant ses beaux yeux sur les miens.

Je me sentis rougir tandis que je répondais d'une voix ferme :

« Pour être juste envers M^{lle} Trévanion, il faut ajouter que cet infortuné a avoué devant elle et devant moi n'avoir jamais reçu le moindre encouragement à une pareille tentative, ni le moindre sujet de croire qu'elle approuvât l'amour qui, je pense, l'a aveuglé et rendu fou.

— Je vous crois, car je pense... »

Lord Castleton s'interrompit. Il paraissait mal à l'aise ; il me regarda de nouveau, se leva et se promena dans la chambre en proie à une grande agitation. Puis, comme s'il venait de prendre une résolution, il revint à la cheminée et s'arrêta debout devant moi.

« Mon cher jeune ami, dit-il avec sa bonté et sa franchise, auxquelles nul ne pouvait résister, la circonstance où nous sommes doit tout excuser entre nous, même mon impertinence. Votre conduite, depuis le premier instant jusqu'au dernier, a été telle que je voudrais de tout mon cœur avoir une fille à vous offrir, si vous l'aimiez comme je crois que vous aimez M^{lle} Trévanion. Ce ne sont pas là des paroles en l'air ; ne baissez pas les yeux comme si vous aviez à rougir. Tous les marquisats du monde ne me rendraient jamais aussi fier que je le serais, si je voyais dans ma vie un sacrifice de moi-même au devoir et à l'honneur, tel que celui que j'ai vu dans la vôtre.

— Oh ! milord, milord !

— Écoutez-moi jusqu'au bout. Vous aimez Fanny Trévanion, je le sais. A-t-elle innocemment, timidement, presque à son insu, répondu à votre amour ? c'est probable. Mais...

— Je sais ce que vous voulez dire ; épargnez-moi... je sais tout cela.

— Eh bien ! oui, c'est une chose impossible ; et si lady Ellinor y consentait, elle le regretterait toute sa vie ; vous-même seriez sous le poids d'obligations telles, que... non, je le répète, c'est impossible ! Mais songeons tous deux à cette pauvre fille. Je la connais mieux que vous... je la connais depuis son enfance. Je connais toutes ses qualités, qui sont charmantes, tous ses défauts qui l'exposent au danger. Ses parents, avec leur génie et leur ambition, peuvent bien gouverner l'Angleterre et influencer sur les destinées du monde ; mais régler la destinée de cette enfant ? non. »

Lord Castleton s'arrêta, car il était ému. Je sentis revenir ma vieille jalousie, mais privée de toute amertume.

« Je ne dis rien, continua le marquis, de la position où M^{lle} Trévanion se trouve actuellement, sans qu'il y ait de sa faute. Lady Ellinor arrangera tout cela pour le mieux, grâce à sa science du monde et à l'esprit de son sexe.

Cependant la position est délicate et demande réflexion... Mais laissons cela tout à fait de côté. Si vous croyez fermement que M^{lle} Trévanion est perdue pour vous, pouvez-vous vous familiariser avec la pensée qu'elle soit jetée comme un simple zéro dans le compte des grandeurs mondaines d'un politique ambitieux, qu'elle soit mariée à quelque ministre trop affairé pour s'occuper d'elle, ou à quelque duc qui attend sa fortune pour purger ses hypothèques, et que Trévanion ne considère que parce qu'il trouvera en lui un appui contre une cabale ennemie, ou parce que cette alliance lui assurera la prépondérance dans le cabinet ? Soyez certain que telle est la plus probable destinée de Fanny, ou plutôt que c'est le commencement d'une destinée plus triste encore. Or, je vous dis que celui qui épousera Fanny Trévanion ne devrait avoir d'autre objet, pendant les deux ou trois premières années de son mariage, que de corriger ses défauts et développer ses qualités. Croyez-en quelqu'un qui a payé trop cher, hélas ! la connaissance qu'il a des femmes ! le caractère de Fanny n'est pas encore formé... Eh bien ! donc, Fanny étant perdue pour vous, votre généreux amour souffrirait-il éternellement à l'idée qu'elle est devenue le partage de quelqu'un qui connaît du moins sa responsabilité et qui rachètera sa vie, vainement gaspillée jusqu'à ce jour, par de constants efforts pour remplir ses devoirs ?... Pouvez-vous prendre encore et serrer cette main, quoique ce soit celle d'un rival ?

— Milord, de vous à moi c'est là un honneur que...

— Vous ne voulez pas ma main ? Alors, croyez-moi, ce ne sera pas moi qui ferai ainsi souffrir votre cœur. »

Touché, pénétré, attendri d'une si grande générosité de la part d'un homme qui pouvait aspirer à tout, vis-à-vis de quelqu'un de mon âge et de ma condition, je serrai cette noble main en la portant presque à mes lèvres, marque de respect qui n'aurait été indigne ni de lui ni de moi. Mais un instinct de modestie naturelle lui fit retirer doucement sa main. Je n'eus pas le courage de continuer la conversation sur un pareil sujet ; je dis en balbutiant que j'allais voir mon oncle, je pris la lumière et montai. Je me glissai sans bruit dans la chambre de Roland, je vis que son visage était agité jusque dans son sommeil, et alors je me dis : « Que sont mes jeunes chagrins en comparaison des siens ? » Puis, m'asseyant à côté du lit, je m'entretins avec mon propre cœur et restai là immobile.

CHAPITRE III.

Au lever du soleil, je descendis au salon pour écrire à mon père de venir nous rejoindre ; car je sentais combien Roland avait besoin de ses consolations et de ses conseils, et nous n'étions pas à une grande distance de la vieille tour. Je fus surpris de trouver lord Castleton encore assis auprès du feu ; évidemment il ne s'était pas couché.

« Voilà qui est bien, dit-il ; nous devons nous encourager l'un l'autre à réparer les forces de la nature, » et il me montra le déjeuner servi sur la table.

Depuis bien des heures, j'avais à peine goûté quelque nourriture ; mais je ne sentais ma faim que par ma faiblesse. Je mangeai machinalement, et je rougis presque de sentir que la nourriture me fortifiait.

« Je suppose que vous allez bientôt partir pour le château de lord N... ?

— Mais non. Ne vous ai-je pas dit que j'avais envoyé Summers en estafette avec un billet par lequel je prie lady Ellinor de venir ? Après réflexion, je n'ai pas cru pouvoir convenablement accompagner M^{lle} Trévanion, seul, sans même une femme de chambre, en une maison pleine d'hôtes bavards. Lors même que votre oncle se porterait assez bien pour venir avec nous, sa présence ne ferait qu'ajouter à l'étonnement. Aussi, dès notre arrivée ici, tandis que vous montiez avec le capitaine, j'ai écrit ma lettre et fait partir mon homme. J'espère que lady Ellinor sera ici avant neuf heures. Cependant, j'ai déjà vu cette indigne soubrette, et j'ai prévenu tous les dangers que sa loquacité aurait pu faire naître. Vous serez charmé d'apprendre que j'ai trouvé moyen de contenter la curiosité de notre amie, M^{me} Grognon, c'est-à-dire *la Société*, sans nuire à personne. Il nous faut supposer que ce valet de Trévanion était fou. Ce n'est là qu'une supposition charitable ; votre excellent père l'appellerait même philosophique. Tous les grands coupables sont fous. Le monde ne pourrait

subsister, si la vérité et la bonté n'étaient pas les tendances naturelles des esprits sains. Me comprenez-vous ?

— Pas tout à fait.

— Eh bien ! ce laquais, étant fou, a inventé cette folle histoire de la maladie de Trévanion ; par cette chimère il a effrayé lady Ellinor et M^{lle} Trévanion, et les a fait partir en toute hâte l'une après l'autre. Pour moi, qui avais reçu des nouvelles de Trévanion et qui savais qu'il n'était pas malade au moment où ce valet l'avait quitté, je suis parti à mon tour (chose toute naturelle de la part d'un vieil ami !), j'ai délivré Fanny des mains d'un maniaque qui, battant de plus en plus la campagne, commençait à jouer le feu follet et la conduisait, Dieu sait où, par voies et par chemins ; enfin j'ai écrit à lady Ellinor de venir rejoindre sa fille. On rira beaucoup à nos dépens, et M^{me} Grognon sera satisfaite. Si vous ne voulez pas qu'elle s'apitoye sur votre sort ou qu'elle vous calomnie, laissez-la rire. Ce Cerbère femelle vous dévorerait... fermez-lui la bouche avec un gâteau. Oui, continua cet Aristippe meilleur, si sage sous son apparente légèreté, la réplique ainsi donnée, tout nous favorise. Si ce coquin de laquais citait Shakspeare aussi souvent dans l'antichambre que dans la cuisine, tandis que je le garrottais, cela seul suffira pour que toute la maison le déclare lunatique ; et s'il nous faut pousser les choses plus loin, eh bien ! nous trouverons moyen de l'enfermer à Bedlam pour un ou deux mois. La disparition de la femme de chambre est naturelle ; on supposera qu'elle a été renvoyée par lady Ellinor ou par moi, pouf s'être ainsi laissé tromper par ce lunatique. Si c'est là une injustice, eh bien ! l'injustice est assez commune envers les serviteurs... dans la vie publique et dans la vie privée. On ne pardonne pas plus à un ministre qu'à un laquais de nous avoir mis dans l'embarras. Il faut assouvir sa colère sur quelque chose. Témoin ma pauvre canne... et j'ai un meilleur exemple à citer : la canne que Louis XIV cassa sur le dos d'un valet, parce que les épaules du prince contre lequel Sa Majesté avait de l'humeur étaient trop sacrées pour l'indignation royale... Vous voyez donc, conclut lord Castleton en baissant la voix, que votre oncle, au milieu de tous ses motifs de chagrin, peut compter du moins que son nom ne sera pas compromis dans celui de son fils ; et le jeune homme lui-même se corrigera plus facilement, lorsqu'il se verra affranchi de cet

anathème impitoyable que M^{me} Grognon lance contre ceux... qui... Courage donc ! la vie est longue.

— Ce sont mes propres paroles, m'écriai-je ; et répétées par vous, lord Casleton, elles me Semblent prophétiques.

— Suivez mon conseil, et ne perdez pas de vue votre cousin, tandis que son orgueil est encore humilié et que son cœur peut être attendri. Je ne dis pas cela seulement pour lui. Non, je pense à votre pauvre oncle, le noble vieillard ! Et maintenant, je crois qu'il est de mon devoir envers lady Ellinor de réparer, aussi bien que je pourrai, les dégâts que trois nuits sans sommeil ont faits sur l'extérieur d'un gentilhomme qui descend déjà de la colline dont l'impitoyable quarantaine occupe le faîte. »

Lord Castleton me laissa, et j'écrivis à mon père pour le prier de nous rejoindre au prochain relais, qui était sur toute la route le point le plus voisin de la tour. J'envoyai ma lettre par un messenger à Cheval. Cela fait, j'appuyai ma tête sur ma main, et une profonde tristesse s'empara de moi, en dépit de tous mes efforts pour affronter l'avenir et ne songer qu'aux devoirs de la vie, abstraction faite de ses peines.

CHAPITRE IV.

Lady Ellinor arriva avant neuf heures ; elle alla droit à la chambre de M^{lle} Trévanion. Je me réfugiai dans celle de mon oncle. Roland était éveillé et calme, mais si faible qu'il n'essaya pas même de se lever. C'était ce calme qui m'alarmait le plus, ce calme semblable à celui d'une nature entièrement épuisée. Lorsque je le pressai de prendre quelque nourriture, il m'obéit machinalement, comme un malade prend de votre main le breuvage que vous lui tendez. Il me sourit lorsque je lui parlai ; mais il me fit un signe qui paraissait implorer le silence. Puis il me tourna le dos et cacha son

visage dans l'oreiller. Je crus qu'il s'était rendormi, quand se soulevant un peu il chercha ma main et me demanda d'une voix que j'entendis à peine :

« Où est-il ?

— Voulez-vous le voir ?

— Non, non ; cela me tuerait... et alors... qu'advierait-il de lui ?

— Il m'a promis une entrevue, et je suis sûr qu'il obéira à tous vos désirs, quels qu'ils soient. »

Roland ne fit aucune réponse.

« Lord Castleton a tout arrangé ; son nom et sa folie (appelons ainsi sa conduite) ne seront jamais connus.

— Orgueil, orgueil ! orgueil toujours ! murmura le vieux soldat. Le nom... le nom ! c'est beaucoup sans doute ; mais l'âme immortelle !... Je voudrais qu'Austin fût ici.

— Je l'ai envoyé chercher. »

Roland me serra la main et garda de nouveau le silence. Puis il se mit à murmurer des paroles incohérentes sur la péninsule et l'obéissance qu'on doit aux ordres des supérieurs : comment un officier réveilla une nuit lord Wellington, et lui dit que telle ou telle chose était impossible (je ne compris pas de quelle chose il s'agissait, Roland s'étant servi de termes techniques militaires) ; comment lord Wellington demanda : « Où est le livre d'ordres ? » et, après avoir jeté les yeux sur ce livre, répondit à l'officier : « Ce n'est pas impossible du tout, puisque c'est dans le livre d'ordres ; » sur quoi lord Wellington se retourna et se rendormit. Soudain, Roland se leva à demi, et dit d'une voix claire et ferme : « Mais, quoique grand capitaine, lord Wellington n'était qu'un homme faillible, et le livre d'ordres n'était que l'œuvre de ses mains mortelles... Donnez-moi la Bible. »

Oh ! Roland, Roland ! et moi qui avais craint que ta raison ne s'égarât !

Je descendis donc et empruntai une Bible imprimée en gros caractères. Je la plaçai sur le lit devant moi, et j'ouvris les volets pour faire arriver la lumière de Dieu sur la parole de Dieu.

À peine avais-je fini, que j'entendis frapper doucement à la porte. J'ouvris, et lord Castleton me demanda à voix basse s'il pouvait voir mon oncle. Je le fis entrer sans bruit et lui montrai le vieux soldat de la bataille

de la vie *apprenant ce qui n'est pas impossible* dans l'infaillible livre d'ordres.

Lord Castleton le contempla avec émotion et sortit sans le déranger. Je le suivis et fermai doucement la porte.

« Il faut que vous sauviez son fils, dit-il d'une voix tremblante, il le faut. Dites-moi comment je puis vous aider... Quel spectacle ! Jamais sermon ne m'a touché davantage. Descendez maintenant, venez recevoir les remerciements de lady Ellinor. Nous partons. Elle veut que je raconte moi-même mon histoire à ma vieille amie, M^{me} Grognon : ainsi je pars avec elle. Venez. »

Lorsque j'entrai dans le salon, lady Ellinor se leva et m'embrassa cordialement. Je n'ai pas besoin de répéter ses remerciements, moins encore ses éloges qui tombèrent froids et creux dans mon oreille. Mon regard s'arrêta sur Fanny. Elle se tenait un peu à l'écart ; ses yeux encore humides de larmes étaient baissés vers la terre. Le sentiment de tous ses charmes, le souvenir de la bienveillance délicate et pleine de tendresse qu'elle avait témoignée à l'infortuné père, le pardon généreux qu'elle avait accordé au fils coupable, les regards si pleins de confiance qu'elle avait tournés vers moi dans cette nuit mémorable, le moment où elle s'était cramponnée à moi pour demander ma protection et où j'avais senti sur ma joue la douce chaleur de son haleine : tout cela se représenta à moi, et je compris que j'avais lutté en vain pendant de longs mois, et que je n'avais jamais aimé Fanny comme je l'aimais en ce moment où je ne la voyais que pour la perdre à jamais. Alors me vint, pour la première et, Dieu merci ! pour la seule fois, une ingrate et amère accusation contre la cruauté de la fortune et les inégalités de la vie. Qu'était-ce qui séparait à jamais nos deux cœurs, et qui nous rendait tout espoir impossible ? Ce n'était pas la nature, mais la fortune, qui donne au monde une seconde nature. Ah ! pouvais-je savoir alors que c'est dans cette seconde nature que l'âme doit chercher ses épreuves, et que les éléments des vertus humaines trouvent la place qui leur convient ? J'ignore ce que je répondis. J'ignore également combien de temps je restai là debout à écouter des mots qui me semblaient n'avoir aucune signification, jusqu'à ce que j'en entendis d'autres qui me rendirent l'usage de mes sens, et qui refroidirent assez mon sang pour me permettre

de distinguer le piétinement des chevaux, le grincement des roues et une voix qui cria à la porte : « Tout est prêt. »

Alors Fanny leva les yeux ; elle rencontra les miens ; involontairement elle fit quelques pas vers moi ; je portai la main droite à mon cœur, comme pour étouffer ses palpitations : puis je demeurai immobile. Lord Castleton nous examinait tous deux. Je le sentais, quoique j'évitasse ses regards. Au moment où je détournai mes yeux de ceux de Fanny, le regard de lord Castleton tomba en plein sur moi : un regard de douceur, de compassion et de bonté. Soudain le marquis se tourna vers lady Ellinor avec une ineffable expression de noblesse, et lui dit : « Pardonnez-moi si je vous raconte une vieille histoire. Un de mes amis, un homme de mon âge, eut l'audace d'espérer qu'il pourrait, un jour ou l'autre, obtenir l'affection d'une demoiselle assez jeune pour être sa fille et que les circonstances, son propre cœur aidant, lui faisaient préférer à tout son sexe. Mon ami avait de nombreux rivaux. Cela ne vous étonnera pas, car vous avez vu la demoiselle. Parmi eux se trouvait un jeune homme qui avait passé plusieurs mois dans la famille... Chut ! lady Ellinor ; vous m'écoutez jusqu'à la fin ; mon histoire va devenir intéressante... Ce jeune homme avait respecté la sainteté du foyer domestique où il était reçu, et il le quitta lorsqu'il sentait qu'il aimait : car il était pauvre et la demoiselle était riche. Quelque temps après, ce jeune homme sauva la demoiselle d'un grand danger. Il était alors à la veille de quitter l'Angleterre... Chut ! encore une fois... Mon ami était présent lorsque ces deux jeunes personnes se virent avant une absence probable de plusieurs années, et la mère de la demoiselle dont mon ami espérait obtenir un jour la main était présente aussi. Il vit que son jeune rival désirait faire ses adieux sans témoins : cet adieu était tout ce que son honneur et sa raison lui permettaient de dire. Mon ami vit que la demoiselle éprouvait une reconnaissance bien naturelle pour un grand service, et une compassion tout aussi naturelle pour un amour généreux ex sans espoir ; car c'est ainsi seulement, lady Ellinor, qu'il interpréta le sanglot qui parvint à ses oreilles... Que pensez-vous que fit mon ami ? Votre noble cœur le devine déjà. Il se dit : « Si jamais j'ai le bonheur d'obtenir ce cœur que, malgré la disproportion de nos âges, j'espère encore gagner, je veux montrer combien est entière la confiance que j'ai dans sa pureté et son innocence. Que le roman de la première jeunesse finisse ; que ces deux

cœurs si purs se puissent dire un adieu qu'aucune vaine jalousie, aucun bas soupçon ne rempliront d'amertume ! Avec cette pensée que vous, lady Ellinor, vous ne pourrez jamais blâmer, mon ami prit la main de la noble mère, l'attira doucement vers la porte, et, plein de confiance dans le résultat de cette entrevue, il laissa ces deux jeunes cœurs suivre, à l'abri de tout témoin, l'impulsion de l'honneur et du devoir. »

Tout cela fut dit et fait avec une grâce et un sérieux qui nous touchèrent profondément. Le charme ne fut rompu que lorsque la voix eut cessé et que la porte se fut fermée, tellement la parole s'accordait harmonieusement avec l'action.

Ce triste bonheur, après lequel j'avais si ardemment soupiré, m'était donc accordé. Je me trouvais seul avec celle à qui l'honneur et la raison me défendaient, en effet, de dire autre chose qu'un dernier adieu.

Nous fûmes quelque temps avant de nous remettre, avant de sentir que nous étions seuls.

Ô moments que je puis me rappeler aujourd'hui sans tristesse dans un ressouvenir doux et tendre, demeurez toujours saints et cachés dans le plus impénétrable sanctuaire de mon cœur. Oui, quelque confession de faiblesse que nous ayons échangée, nous ne fûmes point indignes de la confiance qui nous permettait cette triste consolation de l'adieu. Aucune de ces banales protestations d'amour, accompagnées de promesses qu'on ne tient jamais, et d'espérances que l'avenir dément, ne vint railler les réalités de la vie qui s'ouvrait devant nous. Pourtant, sur les confins de notre rêve, nous vîmes le jour se lever froidement sur le monde ; et si, pauvres enfants que nous étions encore, nous eûmes peur de la lumière, du moins nous ne blasphémâmes pas contre le soleil, nous ne nous écriâmes pas : « Il y a des ténèbres dans cette aurore. »

Tout ce que nous tentâmes fut de nous consoler et de nous fortifier l'un l'autre contre ce qui devait arriver. Nous ne cherchâmes pas à cacher notre chagrin, mais nous nous promîmes sincèrement de lutter contre lui. Si nous échangeâmes quelque promesse, ce fut que chacun pour l'amour de l'autre s'efforcerait de jouir du bonheur que le ciel nous laissait encore. Ah ! je puis bien dire que nous étions des enfants. Je ne sais pas si, dans les paroles qui furent prononcées entre nous, dans les cœurs dont ces paroles révélaient

les souffrances, il y avait ce que ceux qui ne veulent voir dans l'amour que tempête et ouragan appellent l'amour d'un âge plus mûr, celui qui anime la poésie et donne des tragédies au théâtre ; mais je sais qu'il n'y avait ni une parole ni une pensée qui fissent de cette douleur d'enfants un acte de rébellion contre le Père qui est aux cieux.

La porte se rouvrit, et Fanny s'avança d'un pas ferme vers sa mère ; puis, s'étant arrêtée, elle me tendit la main, et me dit pendant que je la baisais respectueusement : « Dieu sera avec vous ! »

Un mot de lady Ellinor, un franc sourire de celui qui était mon rival, un dernier regard des doux yeux de Fanny : et puis la solitude se précipita sur moi ; oui, se précipita comme quelque chose de visible, de palpable, d'accablant. Je la sentis dans l'éclat des rayons du soleil ; je l'entendis dans le souffle de l'air ; comme un spectre elle se leva à l'endroit même que Fanny venait de remplir de sa présence. Il me sembla que l'univers avait perdu quelque chose qui ne lui serait jamais rendu. Un changement comme celui de la mort s'opéra dans mon être, et, lorsque je me réveillai pour sentir que je vivais encore, je reconnus que c'était ma jeunesse et sa poésie qui avaient disparu. Je venais de faire, sans m'en douter, ce grand pas sur lequel on ne revient jamais, le pas qui nous fait entrer dans le monde sévère de l'homme laborieux.

SEIZIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

« Ce billet est-il pour vous, monsieur ? demanda le garçon.

— Pour moi ?... oui. C'est mon nom. »

Je ne reconnaissais pas l'écriture. Pourtant le billet venait de quelqu'un dont la main aurait dû m'être familière. Mais autrefois son écriture était serrée, roide, perpendiculaire ; elle était déguisée, quoique je ne m'en doutasse pas : à présent elle était précipitée, irrégulière, impatiente, les lettres à peine formées, les mots à peine finis, et cependant lisible, comme l'est toujours l'écriture d'un homme hardi. J'ouvris nonchalamment le billet et je lus :

« Je vous ai guetté toute la matinée. *Elle* est partie ; je l'ai vue, et je ne me suis pas jeté sous les pieds des chevaux. Je vous écris ceci dans un cabaret, non loin de l'endroit où vous êtes. Voulez-vous suivre le porteur et voir encore une fois le proscrit que le reste du monde fuira désormais ? »

Quoique je ne reconnusse pas la main, il ne pouvait y avoir de doute sur celui qui m'écrivait.

« L'enfant demande s'il y a une réponse. »

Je fis un signe affirmatif, je pris mon chapeau et je sortis. Il y avait dans la cour un petit garçon déguenillé, avec lequel j'échangeai à peine six mots. Je le suivis le long d'une étroite ruelle qui faisait face à l'auberge et qui se terminait par un tourniquet. Là, le garçon s'arrêta, me fit signe de continuer ma route et s'en retourna en sifflant. Je franchis le tourniquet et me trouvai dans une prairie, au milieu de laquelle coulait un petit ruisseau bordé de saules rabougris. Je regardai autour de moi, et j'aperçus Vivian (car je

continuerai de l'appeler ainsi) presque agenouillé et paraissant regarder attentivement quelque chose sur le gazon.

Mon regard suivit machinalement le sien. Un petit oiseau encore sans plumes, qui avait trop tôt quitté son nid, se tenait seul et silencieux sur le gazon court et ras, le bec ouvert comme pour demander sa pâture, le regard fixé sur nous d'un air de rêveuse surprise. Il me sembla qu'il y avait dans cet oiseau abandonné quelque chose qui m'attendrissait davantage en faveur du jeune homme encore plus abandonné, dont il était l'emblème.

« Eh bien ! dit Vivian ; et je ne savais s'il s'adressait à lui-même ou à moi ; l'oiseau est-il tombé du nid, ou a-t-il déserté par caprice ? La mère ne le protège pas. Remarquez que je ne dis pas que c'est la faute de la mère... peut-être que c'est uniquement la faute du vagabond. Mais si la mère est absente, l'ennemi ne l'est pas... voyez-vous, là-bas ? »

Et le jeune homme me montra un grand chat moucheté, que notre importune présence forçait de rester éloigné de sa proie, mais qui n'en continuait pas moins à la guetter à quelques pas, agitant doucement sa queue et lançant de ses yeux ronds ce regard furtif, ébloui par le soleil, regard moitié féroce, moitié craintif, qui appartient à cette race, quand l'homme s'interpose entre l'animal dévorant et la victime.

« Je vois, répondis-je ; mais un passant a sauvé l'oiseau.

— Arrêtez, dit Vivian en me prenant la main, tandis qu'un amer sourire errait sur ses lèvres, arrêtez ! croyez-vous qu'il soit miséricordieux de sauver l'oiseau ? De quoi voulez-vous le sauver, et pourquoi ? D'un ennemi naturel, d'une douleur de courte durée et d'une mort rapide ? Ah ! cela ne vaut-il pas mieux que de mourir lentement de faim, ou de vivre enfermé dans une cage, si vous prenez soin de lui ? Vous ne pouvez le remettre en son nid, vous ne pouvez rappeler la mère. Soyez plus sage dans votre miséricorde ; abandonnez l'oiseau à son sort le plus doux ! »

Je fixai sur Vivian un regard sévère ; sa lèvre avait perdu son amer sourire. Il se leva et s'éloigna. Je voulus prendre le pauvre oiseau : mais, comme il ne connaissait pas ses amis, il se mit à fuir en poussant des cris de détresse ; il courait au-devant des mâchoires de son ennemi. Je n'eus que le temps de chasser l'animal, qui grimpa sur un arbre et jeta d'ardents regards à travers les branches pendantes. Puis je me mis à suivre l'oiseau, et, tandis

que je le suivais, une note vive, brève et tremblante, venant je ne savais d'où, se fit entendre. Venait-elle de près ? venait-elle de loin ? de la terre ou du ciel ? Pauvre mère ! de même que l'amour maternel, elle semblait tantôt près, tantôt loin, tantôt dans le ciel et tantôt sur la terre.

Enfin vives et soudaines, comme portées sur l'espace, voilà que les petites ailes planèrent au-dessus de moi !

Le jeune oiseau s'arrêta, et moi aussi.

« Allons, dis-je, vous vous êtes enfin retrouvés ; arrangez-vous ensemble ! »

Je retournai auprès du proscrit.

CHAPITRE II.

PISISTRATE. — comment avez-vous appris que nous nous sommes arrêtés à la ville ?

VIVIAN. — Croyez-vous qu'il m'eût été possible de rester où vous m'avez laissé ? Je me suis mis à marcher... et j'ai marché jusqu'ici. En passant au point du jour par ces rues, j'ai vu les valets d'écurie flânant devant la porte de la cour, j'ai entendu ce qu'ils disaient, et j'ai appris ainsi que vous étiez tous dans cette auberge... tous ! (*Il pousse un profond soupir.*)

PISISTRATE. — Votre pauvre père est bien malade. Oh ! cousin, comment avez-vous pu jeter loin de vous tant d'amour ?

VIVIAN. — Tant d'amour... chez lui !... chez mon père !

PISISTRATE. — Ne croyez-vous donc vraiment pas que votre père vous aime ?

VIVIAN. — Si je l'avais cru, je ne l'aurais jamais quitté. Tout l'or des Indes n'a pu me séparer de ma mère.

PISISTRATE. — Voilà certes un étrange malentendu chez vous. Si nous pouvons arranger cela, tout ira bien encore... Et maintenant est-il besoin de secrets entre nous ? (*D'un ton persuasif.*) Asseyez-vous, cousin, et contez-moi tout.

Après quelque hésitation, Vivian céda. La sérénité de son front et le son de sa voix m'assurèrent qu'il ne cherchait plus à déguiser la vérité. Mais comme j'entendis plus tard le récit du père, au lieu de répéter les paroles de Vivian, qui altérerait les faits, non pas à dessein, mais par suite du mauvais pli de son esprit, je raconterai ce qui me paraît la vérité entre deux parties si malheureusement opposées. Lecteur, pardonne-moi si ce récit est fastidieux. Et s'il te semble que je ne suis pas assez sévère pour le héros égaré de cette histoire, souviens-toi que le narrateur juge comme le fils d'Austin doit juger le fils de Roland

CHAPITRE VI.

VIVIAN.

À l'entrée de la vie est assise... la mère.

Ce fut durant la guerre d'Espagne qu'une blessure grave, accompagnée de fièvre, retint Roland dans la maison d'une veuve espagnole. Son hôtesse avait été riche ; mais les calamités qui pesaient sur tout le pays avaient ruiné sa fortune. Sa fille unique l'aidait à soigner l'Anglais blessé ; et quand approcha l'époque du départ de Roland, la sincère douleur de la jeune Ramouna trahit l'impression que son hôte avait faite sur elle. Beaucoup de gratitude et peut-être un sentiment d'honneur exquis ajoutèrent à la puissance du charme sous lequel se trouvait Roland, par suite de la beauté

de sa jeune garde-malade et de la compassion chevaleresque que lui inspirait la position désolée où la perte de sa fortune mettait la pauvre enfant.

Dans une de ces impulsions précipitées, communes aux natures généreuses, et qui rappellent trop souvent le rôle que la prudence doit jouer parmi les puissances tutélaires de la vie, Roland commit la faute d'épouser une fille dont la famille lui était inconnue, et du naturel de laquelle il ne connaissait guère qu'une susceptibilité vive et spontanée. Quelques jours après cet imprudent mariage, Roland rejoignit l'armée, et il ne put retourner en Espagne qu'après la bataille décisive de Waterloo.

Mutilé par la perte d'un membre et portant les cicatrices encore toutes fraîches de plusieurs blessures graves, Roland se hâta de rentrer au séjour dont le souvenir l'avait calmé sur son lit de douleur, et qui prit alors la place de ses premiers rêves de renommée. Un fils lui était né durant son absence, un fils qu'il pourrait élever dans l'idée de remplacer un jour son père au service de son pays, de recommencer sur de futurs champs de bataille la carrière romanesque qui avait fait défaut à son antique et chevaleresque ambition. Aussitôt que la nouvelle de cette naissance lui était parvenue, il avait eu soin de se procurer une bonne anglaise, afin que l'enfant pût entendre une voix de la terre paternelle avec les premiers sons des caresses de sa mère. Une parente de Bolt s'était établie en Espagne ; elle consentit à prendre ces fonctions. Quelque naturelle que fût cette conduite en un homme aussi dévoué à l'Angleterre, elle déplut à la sauvage et ardente Ramouna. Elle avait cette jalousie maternelle qui est plus forte dans les esprits non cultivés ; elle avait aussi cette fierté particulière à ses compatriotes de tout rang et de toute condition. Jalousie et fierté furent blessées à la vue de cette bonne anglaise auprès du berceau de l'enfant.

Que Roland, en regagnant son foyer espagnol, fût désappointé dans l'espoir du bonheur qui l'y attendait, c'était l'inévitable résultat d'un pareil mariage ; car, malgré sa brusquerie militaire, Roland avait cette sensibilité raffinée, fastidieuse peut-être, qui est propre aux natures essentiellement poétiques. Lorsque les premières illusions de l'amour se furent évanouies, il ne put plus y avoir dans son noble caractère que peu de sympathie pour une personne séparée de lui par une absence totale d'instruction, par des manières de voir et des usages si différents de ceux de l'Angleterre. Il est

probable que ce désappointement fut plus profond qu'il ne l'est d'ordinaire à la suite d'une union mal assortie ; car, au lieu de conduire sa femme à la vieille tour (expatriation à laquelle Ramouna se serait sans doute opposée de tout son pouvoir), Roland, tout mutilé qu'il était, accepta, peu de temps après son retour en Espagne, l'offre d'un poste militaire sous Ferdinand. Les opinions monarchiques de Roland l'attachèrent sans réflexion au service d'un trône que les armées anglaises avaient contribué à rétablir, tandis que l'extrême impopularité du parti constitutionnel en Espagne et la flétrissure d'irréligion dont le stigmatisaient les prêtres, faisaient croire à Roland qu'il soutenait un roi aimé contre les professeurs de ces doctrines révolutionnaires et jacobines qui étaient pour lui comme l'athéisme politique. L'expérience de quelques années passées au service d'un bigot aussi méprisable que Ferdinand, dont tout le patriotisme consistait dans le rétablissement de l'inquisition, ajouta un nouveau désappointement à ceux qui avaient déjà rempli d'amertume la vie d'un homme qui, dans le célèbre héros de Cervantès, n'avait vu que de nobles vertus à imiter et point de folies à ridiculiser. Pauvre Quichotte lui-même, il s'en revint tristement dans sa Manche, sans autre récompense de sa vie de chevalier errant qu'une décoration qu'il dédaigna d'attacher à côté de sa simple médaille de Waterloo, et un grade pour lequel il eût rougi de renoncer à celui plus modeste, mais plus honorable, qu'il avait dans l'armée anglaise.

Cet homme plein d'ardeur et de confiance rentra dans ses pénates, le cœur riche d'espérances nouvelles. Son fils était sorti de la première enfance ; le petit garçon passait naturellement sous l'autorité du père. Délicieuse occupation ! À cette pensée, le foyer domestique sourit de nouveau à Roland.

Voici maintenant la plus déplorable circonstance de ce funeste mariage :

Le père de Ramouna avait appartenu à cette race étrange et mystérieuse, si différente en Espagne des autres tribus de même origine qui se trouvent dans des pays plus civilisés. Le gitano ou bohémien d'Espagne n'est pas le vagabond que nous rencontrons campé sur les terres communales ou cheminant sur nos routes. Tout en conservant beaucoup de ses principes d'insubordination et de son penchant au vol, il habite souvent les villes, exerce diverses professions et s'enrichit assez fréquemment. Un riche gitano avait épousé une Espagnole^[1] ; la femme de Roland fut le fruit de ce

mariage. Le gitano mourut tandis que Ramouna était encore toute petite, de sorte qu'elle fut affranchie de l'influence de la famille de son père. Mais quoique sa mère, demeurée fidèle à sa religion, l'eût élevée dans la même foi, pure de toute l'impie croyance des gitanos ; et quoique, depuis la mort de son mari, elle eût vécu tout à fait séparée de ceux de cette race, elle n'en était pas moins en dehors de sa caste, sans liaison avec ses parents et ses compatriotes. Pendant qu'elle s'efforçait d'y rentrer, elle perdit la fortune qui faisait sa seule chance de succès dans cette tentative, et elle se trouva seule, sans amis pour égayer la solitude de Ramouna durant l'absence de Roland. Or, la veuve mourut tandis que mon oncle était encore au service de Ferdinand, et les seuls parents qui se groupèrent alors autour de Ramouna furent ceux de la ligne paternelle. Ils n'avaient pas osé réclamer leur parenté du vivant de sa mère ; ils la réclamèrent alors par les attentions et les caresses dont ils comblèrent son fils. Cela leur ouvrit aussitôt les portes et le cœur de Ramouna. Cependant, la bonne anglaise qui, malgré tout ce qui lui rendait ce séjour odieux, était demeurée à son poste par amour pour l'enfant, mourut quelques semaines après la mère de Ramouna, et il ne resta plus aucune saine influence pour contre-balancer les influences pernicieuses auxquelles se trouva livré l'héritier du nom antique et honoré de Caxton. Mais Roland revenait chez lui dans une humeur à être charmé de tout. Il étreignit joyeusement sa femme contre son cœur, se reprocha de n'avoir pas eu assez d'indulgence et de s'être montré trop exigeant, et se promit d'être plus sage à l'avenir. Il fut ravi de la beauté, de l'intelligence, de l'aspect viril de son fils, qui joua avec sa dragonne et s'enfuit avec ses pistolets comme avec un glorieux butin.

La nouvelle de l'arrivée de l'Anglais écarta d'abord de la maison les parents bohémiens ; mais ils aimaient beaucoup l'enfant, et l'enfant les aimait. Aussi les entrevues qu'il eut avec ses sauvages camarades n'en furent pas moins fréquentes pour être plus secrètes. Peu à peu les yeux de Roland s'ouvrirent. À mesure que l'enfant se familiarisait avec lui, il mettait de côté cette réserve que la crainte et la ruse lui avaient d'abord imposée, et Roland fut choqué au delà de toute expression des principes audacieux qu'émettait son fils, et de l'incapacité où il était de comprendre même la simple probité, la franchise et l'honneur, qui semblaient au soldat anglais des idées innées et implantées dans l'homme par Dieu. Roland

découvrit bientôt après qu'un système de pillage était organisé dans sa maison, avec la connivence de sa femme et l'entremise de son fils, au profit de *bravi* fainéants et de vagabonds dissolus. Une pareille découverte eût exaspéré un homme plus patient et confondu un homme plus prudent que Roland. Pour lui, il eut recours au moyen le plus naturel, peut-être un peu trop brusquement ; peut-être ne tint-il pas assez compte de l'esprit inculte et des vives passions de sa femme : il lui ordonna de faire sur-le-champ ses préparatifs pour partir avec lui et de renoncer à toute communication avec ses parents.

Elle refusa avec véhémence ; mais Roland n'était pas homme à céder sur ce point. À la fin pourtant, une fausse soumission et un repentir feint apaisèrent son ressentiment et obtinrent son pardon. Ils s'éloignèrent de plusieurs milles ; mais quelques-uns, et les plus mauvais de cette funeste engeance, les suivirent secrètement. Quel qu'eût été jadis l'amour de Ramouna pour Roland, il avait évidemment cessé depuis longtemps par suite du manque de sympathie entre les époux, et de l'absence qui, si elle renouvelle un vaillant amour, détruit une affection affaiblie. Mais la mère et le fils s'adoraient avec toute la violence de leurs sauvages natures. Même dans des circonstances ordinaires, l'influence du père sur un fils encore enfant s'exerce en vain si la mère se prête à la contrarier. Que pouvait faire le brusque, le sévère, l'honnête Roland, dans la malheureuse position où il était (après avoir été séparé de son fils pendant les années les plus malléables de l'enfance), contre l'ascendant d'une mère qui flattait tous les défauts et cédait à tous les désirs de son favori ?

Dans son désespoir, Roland laissa échapper cette menace : « Si l'on me contrarie ainsi, il sera de mon devoir de séparer le fils d'avec la mère. » Cette menace endurcit aussitôt les deux cœurs contre lui. L'épouse représenta Roland à son fils comme un tyran, comme un ennemi, comme le destructeur du bonheur dont ils avaient joui jusque-là l'un par l'autre, comme un père dont la sévérité prouvait qu'il détestait son propre enfant ; et le fils crut tout cela. Dans la maison de Roland, il se forma contre lui une ligue protégée par la ruse, qui est l'arme des faibles contre les forts.

En dépit de tout, Roland n'oublia jamais la tendresse avec laquelle la jeune garde-malade avait soigné le blessé, ni l'amour que lui avait juré jadis une bouche si charmante, amour sincère alors, quoiqu'il n'eût pas sa source

dans les sentiments qui résistent aux petites misères de la vie. Ces pensées venaient s'interposer sans cesse entre sa tendresse et sa raison pour ajouter à l'amertume de sa position, pour harasser encore davantage son pauvre cœur. Et si la puissance de ce sentiment du devoir, qui faisait la force de son caractère, le poussait à exécuter sa menace, l'humanité l'obligea à en retarder l'accomplissement : sa femme allait être mère une seconde fois. Blanche naquit. Comment pouvait-il arracher l'enfant au sein maternel, ou abandonner sa fille aux fatales influences auxquelles il avait tant de peine à soustraire son fils ?

Il n'est pas étonnant, pauvre Roland, que ton front hardi soit sillonné de rides profondes et que tes cheveux aient blanchi avant le temps !

Heureusement, peut-être pour tous, la femme de Roland mourut avant que Blanche fût en âge de parler. Elle fut prise d'une fièvre et expira dans le délire, serrant son fils sur son cœur, et priant les saints de le protéger contre un père cruel. Combien de fois ce lit de mort troubla le fils, et justifia sa croyance qu'il n'y avait nul amour paternel dans ce cœur, désormais son seul abri contre les terribles orages de ce monde ! Je répète *pauvre Roland* ! car je sais que, dans le moment où se brisèrent si tristement ces liens sacrés, ton cœur grand et généreux oublia les outrages ; tu revis de nouveau des yeux pleins de tendresse attachés sur l'étranger blessé, tu entendis de nouveau ces douces paroles que ne rougissent pas de murmurer à l'objet de leur amour les femmes des pays méridionaux. Et tout cela devait donc finir au délire de la haine, au regard vitreux de la terreur !

CHAPITRE IV.

Le précepteur.

Roland passa en France et se fixa dans les environs de Paris. Il mit Blanche dans un couvent du voisinage, où il allait la voir tous les jours, et il se consacra à l'éducation de son fils. Celui-ci apprenait facilement ; la chose difficile était de lui faire désapprendre ; et pour en venir à bout, il aurait fallu la froide expérience et la rare patience d'un habile précepteur, ou l'amour, la confiance et la docilité d'un élève qui a foi en son maître. Roland sentit qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait, et que le cœur de son fils lui restait obstinément fermé. Il chercha et trouva, de l'autre côté de Paris, un individu qui lui parut un précepteur convenable. C'était un jeune Français de quelque distinction dans les lettres et plus encore dans les sciences, doué de cette éloquence naturelle à ceux de sa nation, et sachant exprimer en phrases retentissantes les sentiments qui plaisaient au romanesque enthousiasme du capitaine. Plein d'espoir, Roland confia son fils aux soins de cet homme. L'adolescent, grâce à sa vive intelligence, se rendit bientôt maître de tout ce qui plaisait à ses goûts ; il apprit à parler et à écrire le français avec une élégance et une précision rares. Sa mémoire tenace et ces organes flexibles où réside le don des langues servirent, avec le secours d'un maître anglais, à raviver la connaissance qu'il avait de la langue de son père, et le mirent à même de la parler couramment et correctement. Cependant il lui resta toujours un singulier accent ; mais, comme je ne soupçonnais pas qu'il eût été élevé à l'étranger, je crus d'abord que c'était une sorte d'affectation théâtrale qui le faisait parler ainsi. Il n'alla pas loin dans les sciences, un peu plus loin peut-être que les notions superficielles de mathématiques qu'on enseignait alors en France ; mais il acquit une facilité et une rapidité de calcul très-remarquables. Il dévora avidement les livres de littérature légère qu'il trouva sous sa main, et il y puisa cette espèce de science qu'on rencontre dans les romans et pièces de théâtre, en bien et en mal, selon que drame ou roman élève l'intelligence et ennoblit les passions, ou bien corrompt l'imagination et ravale la nature humaine. Mais de tout ce que Roland désirait faire apprendre à son fils, celui-ci demeura aussi ignorant qu'auparavant. Entre autres malheurs de ce mariage néfaste, la femme de Roland était superstitieuse comme tous les catholiques d'Espagne, et le fils avait mélangé toutes ces superstitions avec celles bien plus lugubres du sombre paganisme des gitanos.

Roland avait choisi un protestant pour précepteur de son fils. Mais ce précepteur n'était protestant que de nom. Il se moquait amèrement, il est vrai, de toutes les superstitions ; mais il était protestant comme un défenseur de la religion de Voltaire dit que ce grand esprit l'eût été, s'il eût vécu dans un pays protestant. Le Français extirpa par le ridicule toutes les superstitions de son élève ; mais il ne laissa à leur place que le scepticisme railleur de l'Encyclopédie, sans lui inculquer cette morale réparatrice commune à toutes les philosophies, mais que malheureusement il faut être philosophe pour comprendre.

Ce précepteur ne se doutait pas du mal qu'il faisait. D'ailleurs il instruisait son élève d'après son propre système, système doux et plausible, très-semblable à celui qu'on nous recommande en Angleterre : « Instruisez l'intelligence, tout le reste suivra naturellement. Enseignez à lire quelque chose, et tout viendra bien. Suivez la tendance de l'esprit de votre élève ; ainsi vous développerez son génie, vous ne le contrecarrerez pas. » Esprit, intelligence, génie ! Belles choses, sans doute ; mais, pour faire l'éducation de l'homme tout entier, il faut faire celle d'autre chose encore. Ce n'est pas faute d'esprit, d'intelligence et de génie, que les Borgia et les Néron ont laissé des noms en horreur à l'humanité. Y avait-il, dans toute cette éducation, une seule leçon qui pût réchauffer le cœur et guider l'âme ?

Ô ma mère ! si ce jeune homme, debout à côté de toi, avait pu apprendre de ta bouche pourquoi la vie nous a été donnée, à quoi elle doit aboutir, et comment le ciel nous est ouvert jour et nuit ! Ô mon père ! si tu avais été son précepteur, non dans la science des livres, mais dans la simple sagesse du cœur ! Oh ! s'il avait appris de toi, en paraboles unies à la pratique, le bonheur qu'on trouve dans le sacrifice de soi-même, et comment les bonnes actions réparent les mauvaises !

Ce fut un malheur pour ce jeune homme si audacieux et si beau, qu'il y eût dans son extérieur et dans ses manières ce qui attire l'indulgence, l'intérêt et une sorte d'admiration compatissante. Le Français l'aima, ajouta foi à l'histoire qu'il lui conta, et le crut maltraité par ce soldat anglais au dur visage. Les Anglais étaient si détestés, surtout les soldats anglais ! et le capitaine avait mortellement offensé le Français, en appelant un jour *Vilainton un grand homme*, et en niant avec une brutale indignation que les Anglais eussent empoisonné Napoléon. Ainsi, au lieu d'apprendre au fils à

aimer et à respecter son père, le Français haussait les épaules lorsque son élève exhalait quelque plainte peu filiale, et il lui répondait le plus souvent : *Mais, cher enfant, ton père est Anglais, c'est tout dire.* Cependant, comme l'enfant devenait jeune homme, on lui laissa, dans ses heures de loisir, une liberté dont il profita avec toute l'ardeur de ses premières habitudes et de son caractère aventureux. Il se lia avec de jeunes débauchés, piliers d'estaminets, prodigues... d'esprit, leur seul capital ! Il devint de première force à l'épée, au pistolet, et adroit à tous les jeux où l'adresse vient en aide à la fortune. Il apprit de bonne heure à se procurer de l'argent au moyen des cartes et du billard.

Enchanté de la facilité de son précepteur, il tâchait de dissimuler ses sentiments et d'adoucir ses manières lorsqu'il rendait visite à son père. Il tirait alors parti de ce qu'il avait appris de moins ignoble ; grâce à sa mémoire extraordinaire, il citait en sa présence les plus beaux sentiments qu'il avait trouvés dans les drames et les romans. Quel père n'est pas crédule ? Roland l'était, et versait des larmes de joie. Il crut enfin le temps venu de reprendre le jeune homme auprès de lui, de retourner à la vieille tour avec un héritier digne de son nom. Il remercia et bénit le précepteur, il emmena son fils. Mais celui-ci, sous prétexte qu'il avait encore différentes choses à apprendre pour compléter son éducation, pria son père de ne pas encore partir pour l'Angleterre, et de lui permettre de voir son précepteur tous les jours pendant quelques mois encore. Roland y consentit, quitta son logement et en prit un autre dans le faubourg où demeurait le précepteur. Mais quand ils se trouvèrent sous le même toit, les goûts et les habitudes du fils se révélèrent, ainsi que sa répugnance à obéir à l'autorité paternelle. Pour rendre justice à mon malheureux cousin (autant que cela peut s'appeler justice), il pouvait bien dissimuler quelque temps, mais il n'était pas assez hypocrite pour soutenir une tromperie systématique. Il savait jouer un rôle en une circonstance, parce que sa propre adresse lui causait une grande joie ; mais il ne pouvait porter le masque avec la patience et le sang-froid nécessaires à une longue dissimulation. Pourquoi entrer dans de pénibles détails que le lecteur intelligent devinera si facilement ? Les vices du fils étaient précisément ceux que le père pardonnait le moins. Nul père, je crois, n'eût été moins sévère pour les petites fredaines d'une ardente jeunesse ; mais pour tout ce qui paraissait bas et petit, pour tout ce qui le

froissait comme gentilhomme et comme soldat, ah ! je n'eusse point bravé le froncement sévère de ses sourcils, ni la douleur qui perçait à travers le ton dédaigneux de sa voix, non, quand bien même on m'eût donné tous les trésors du monde. Aussi lorsque, après avoir reconnu que les défenses étaient aussi vaines que les avertissements, Roland trouva son fils, au milieu de la nuit, dans un repaire de joueurs et d'escrocs, gagnant tout le monde au billard et triomphant à l'aspect des pièces de cinq francs qui s'empilaient devant lui, vous pouvez vous faire une idée du courroux avec lequel cet homme fier, passionné, emporté, chassa la canne à la main les infâmes associés de son fils, en jetant après eux les gains illicites de celui-ci ; avec quel ressentiment et quelle humiliation le fils se vit forcé de suivre son père à la maison. Alors Roland partit avec lui pour l'Angleterre ; mais il ne rentra pas dans la vieille tour : ce foyer de ses ancêtres était trop sacré pour la présence de cet indigne héritier.

CHAPITRE V.

Sans confiance au foyer paternel, sans guide dans le monde.

Alors, se cramponnant vainement à tous les arguments que lui suggérait son bon sens, Roland parla de ce que les hommes doivent au nom de leur père, lors même qu'ils ont jeté de côté tout amour filial ; alors il devint irritable et austère dans son orgueil, lui qui avait toujours été si enjoué, et il dut paraître au fils déjà perverti, peu aimable et peu aimant. Cet orgueil ne fit qu'aggraver le mal, sans avoir aucun bon résultat, car le jeune homme l'adopta, mais en mauvaise part. Il se dit à lui-même :

« Mon père est donc un homme illustre, avec tous ses ancêtres et ses grands mots ! Il a des terres et un château, et pourtant nous menons une vie si misérable et il me laisse manquer d'argent ! Mais si ces hommes morts

sont un sujet d'orgueil pour lui, ils doivent l'être pour moi aussi. Ce logis, cette manière de vivre, est-ce là ce qui convient à un *gentilhomme*, comme il m'appelle toujours ? »

Même en Angleterre, le sang bohémien se manifesta, et le jeune homme trouva, Dieu sait où et comment, des camarades vagabonds. Des figures bizarres, remarquables par un costume éclatant et râpé, d'une élégance de mauvais aloi, le guettaient au coin de la rue, ou jetaient un coup d'œil vers sa fenêtre, s'esquivant à l'aspect de Roland. Roland ne pouvait descendre au métier d'espion ; et le cœur du fils s'endurcit de plus en plus vis-à-vis du père, et le visage du père n'eut plus de sourire pour le fils. Bientôt arrivèrent des notes à payer ; des créanciers frappèrent à la porte. Des notes et des créanciers à un homme qui frémissait à la pensée d'une dette, comme l'hermine à la vue d'une tache sur sa fourrure ! Et le fils répondait sèchement aux remontrances :

« Ne suis-je pas gentilhomme ? c'est là ce qui convient aux gentilshommes. »

Roland se rappela peut-être alors l'histoire de son ami français ; il ne ferma plus son bureau.

« Ruinez-moi si vous voulez, mais pas de dettes. Il y a de l'argent dans ces tiroirs... Je ne les ferme pas. »

Une pareille confiance eût guéri pour toujours un jeune homme qui aurait eu quelque sentiment d'honneur : l'élève des gitanos ne comprit pas cette délicatesse ; il trouva que c'était une permission toute naturelle, quoique peu gracieuse, de prendre ce qu'il voudrait... et il prit ! Roland vit là un vol, et un vol de la plus grossière espèce ; mais lorsqu'il le déclara à son fils, celui-ci frémit d'indignation, et, dans ce qui avait été un si touchant appel à son honneur, il ne vit plus qu'un piège pour le déshonorer. Bref, ils ne purent se comprendre. Roland défendit à son fils de sortir de la maison ; le jeune homme sortit la nuit même et s'enfuit à l'aventure, pour jouir du monde ou le braver, selon ses propres caprices.

Il serait fastidieux de le suivre pas à pas dans ses diverses tentatives pour arriver à la fortune, que d'ailleurs je ne connais pas toutes. Je laisse ici de côté son vrai nom, qu'il avait volontairement quitté ; et, pour ne pas embarrasser le lecteur par tous les pseudonymes qu'il adopta

successivement, je donnerai désormais à mon infortuné cousin le nom sous lequel je le connus d'abord, et je continuerai à le lui donner jusqu'au jour où (Dieu veuille que ce jour arrive bientôt !), corrigé de ses défauts, il pourra reprendre le sien. Ce fut en se joignant à une troupe de comédiens ambulants que Vivian fit la connaissance de Peacock, ce digne homme qui avait plus d'une corde à son arc. Il ne tarda pas à reconnaître l'adresse de Vivian au billard, et il vit plus de chance de faire fortune par ce moyen que par les représentations qu'ils pouvaient donner sur des tréteaux dignes de Thespis. Vivian l'écouta. Ce fut dans la nouveauté de leur liaison que je les rencontrai sur la grande route. S'il faut en croire le récit de Vivian, cette rencontre produisit sur lui un grand et salutaire effet, pour le moment du moins. L'innocence et la simplicité qu'il trouva dans ce jeune inconnu étaient chose nouvelle pour lui ; l'air de contentement et de bonheur qui accompagnait ces qualités l'impressionna par le contraste qu'il offrait avec sa gaieté forcée qui n'était au fond que tristesse. Et ce jeune homme était son cousin !

Étant arrivé à Londres, il s'informa de moi à cet hôtel du Strand, que je lui avais indiqué ; il apprit où nous étions ; mais un soir qu'il passait dans notre rue, il vit mon oncle à la fenêtre. Le reconnaître et s'enfuir fut l'affaire d'un instant. Comme il avait alors quelque argent, il abandonna brusquement la troupe dont il faisait partie, et résolut de retourner en France pour y essayer d'un genre de vie plus honorable. Dans la liberté qu'il avait conquise il n'avait pas trouvé le bonheur, ni, dans la vie de chevalier d'industrie dont son père avait cherché vainement à l'écarter, l'espace qu'il fallait à l'ambition qui commençait à le dévorer. Le plus honnête de ses amis était son ancien précepteur ; il alla le voir, mais il le trouva marié. Depuis qu'il avait des enfants, un grand changement s'était opéré dans ses idées ; il ne lui semblait plus moral de soutenir un fils dans sa rébellion contre son père. Vivian témoigna par de fiers sarcasmes combien il était mécontent de l'accueil qu'il avait reçu ; aussi le pria-t-on poliment de quitter la maison. Il se remit alors à vivre de son adresse à Paris ; mais il y trouva une foule de gens plus adroits que lui. Il eut des querelles avec la police, non pour quelque action déshonnête dont il se serait rendu coupable, mais par suite de sa liaison inconsidérée avec des individus moins

scrupuleux que lui, et il jugea prudent de quitter la France. Ce fut alors que je le rencontrai déguenillé et sans ressources dans les rues de Londres.

Cependant, après les premières vaines recherches, Roland avait cédé à l'indignation et au dégoût qui, depuis longtemps, couvaient dans son sein contre un fils qui avait rejeté son autorité parce qu'elle le préservait du déshonneur. Ses idées sur la discipline étaient sévères, et la patience était presque arrachée de son cœur. Enfin il se crut assez fort pour abandonner son fils, pour le désavouer, pour dire : « Je n'ai plus de fils. » Ce fut dans cette disposition qu'il nous fit sa première visite. Mais lorsque, dans cette soirée mémorable où il raconta à ses auditeurs émus la sombre histoire des douleurs d'un père, la vive sympathie d'Austin devina la cause de la tristesse de Roland, il ne fallut pas de grands efforts à mon père pour persuader à ce cœur désolé qu'il n'avait pas encore épuisé tous les moyens de retrouver le fils errant et de le faire revenir auprès de lui. Roland partit alors pour Londres ; il parcourut tous les lieux que pouvait fréquenter le proscrit ; il réduisit ses dépenses au plus strict nécessaire, afin de pouvoir entrer dans les théâtres et les maisons de jeu, et solder des agents de police. Ce fut à cette époque qu'il vit sous sa fenêtre la figure de celui qu'il cherchait, et qu'il s'écria dans un moment de joyeuse illusion : « Il se repent. » Un jour mon oncle reçut, par l'entremise de son banquier, une lettre du précepteur qui lui annonçait la visite de son fils. Ignorant l'adresse de Roland, le précepteur n'avait trouvé d'autre moyen de lui faire parvenir sa lettre que de l'adresser à l'homme chez lequel il allait autrefois toucher ses honoraires. Roland partit sur-le-champ pour Paris. Arrivé dans cette ville, il ne put avoir de nouvelles de son fils que par la police, et il apprit ainsi qu'on l'avait vu en compagnie d'escrocs qui étaient déjà sous la main de la justice. Quant au jeune homme, comme il ne s'élevait aucune charge contre lui, on ne s'était pas opposé à son départ de Paris, et on supposait qu'il avait pris la route d'Angleterre. Alors fut accablé le cœur si fier du pauvre capitaine. Son fils, le compagnon d'escrocs avoués !... N'était-il pas déjà leur complice ? et s'il ne l'était pas encore, qu'elle était petite, la distance qui le séparait d'eux ! Il retira du couvent l'enfant qui lui restait encore, revint en Angleterre et fut atteint dès son arrivée d'une fièvre accompagnée de délire. C'était le jour même, ou la veille du jour où son fils s'était couché sans abri et sans argent sur le pavé de Londres.

CHAPITRE VI.

Tentative de construire un temple à la fortune
avec les ruines de la maison paternelle.

« Mais, reprit Vivian continuant son récit, lorsque vous vîntes à mon secours sans me connaître, lorsque vous me relevâtes avec tant de bonté, lorsque de votre bouche j’entendis pour la première fois louer des qualités qui annonçaient que je pouvais encore être bon à quelque chose (car, ajouta-t-il tristement, je me rappelle vos propres paroles), oh ! alors une lumière nouvelle se fit autour de moi, une lumière qui luttait encore contre les ténèbres, mais qui n’en était pas moins déjà la lumière. L’ambition qui m’avait poussé vers cette girouette de Français se ralluma et prit une forme plus digne et plus définie. Je voulus m’élever au-dessus de la boue, me faire un nom et une position dans le monde ! »

Vivian baissa la tête, mais il la releva aussitôt et se mit à rire de son rire bas et moqueur. On peut raconter succinctement le reste de son histoire. Conservant toute l’amertume de son ressentiment contre son père, il résolut de garder l’incognito ; il prit un nom capable d’égarer toutes les conjectures au cas où je parlerais de lui à ma famille : car il savait que Roland avait connaissance de l’escapade du fils du colonel Vivian, et c’était même une conversation sur ce sujet qui lui avait inspiré l’idée de prendre la fuite. La pensée de se faire connaître de Trévanion lui avait souri tout d’abord, mais il avait ses raisons pour ne pas vouloir m’être redevable de son introduction dans cette maison et pour me cacher le lieu de son séjour ; tôt ou tard j’aurais découvert son vrai nom. Heureusement pour ses projets, nous étions sur le point de quitter Londres, et il allait se trouver à l’aise sur cette vaste scène. Ce fut alors qu’il se décida à mettre à exécution son grand projet, qui était d’obtenir une petite indépendance pécuniaire et de s’émanciper

totallement de l'autorité de son père. Connaissant le respect chevaleresque du pauvre Roland pour le nom de ses ancêtres, et fermement convaincu qu'il n'avait pas d'amour pour son fils, mais seulement la crainte d'être déshonoré par lui, il résolut de profiter des préjugés de son père pour arriver à son but.

Il écrivit à Roland une lettre fort courte, la lettre qui avait causé tant de joie au pauvre homme, et après la lecture de laquelle il avait dit à Blanche : « Priez pour moi ! » Dans cette lettre Vivian disait qu'il désirait voir son père, et il lui donnait rendez-vous dans une taverne de la Cité.

L'entrevue eut lieu. Et lorsque Roland arriva, l'amour et le pardon dans le cœur, mais (et qui l'en blâmera ?) le front sévère et le regard plein de reproches, prêt sur un mot à se jeter au cou de son fils, Vivian, ne voyant que les signes extérieurs et les interprétant par ses propres sentiments, recula, croisa les bras et dit froidement : « Épargnez-moi vos reproches, monsieur ; ils sont inutiles. Je vous ai appelé pour vous proposer de sauver votre nom et de renoncer à votre fils. »

Alors, entièrement occupé d'arriver à ses fins, l'infortuné jeune homme annonça sa détermination bien arrêtée de ne jamais vivre avec son père, de ne jamais céder à son autorité et de poursuivre résolument sa carrière, quelle qu'elle pût devenir. Il n'expliqua aucune des circonstances qui étaient le plus à son désavantage, pensant peut-être que plus son père aurait mauvaise opinion de lui, plus il céderait facilement à ses désirs. « Tout ce que je vous demande, lui dit-il, le voici : donnez-moi le moins que vous croirez nécessaire pour me sauver de la tentation de voler et m'empêcher de mourir de faim. Je vous promets, en retour, de ne jamais plus troubler votre vie, de ne jamais vous déshonorer par ma mort. Quelque coupables que puissent être mes actions, jamais elles ne rejailliront sur vous, car vous ne reconnaîtrez jamais le malfaiteur. Le nom que vous avez en si haute estime restera sans tache. »

Dégoûté et révolté, Roland n'essaya d'aucun argument ; il y avait dans la froideur de son fils quelque chose qui excluait tout espoir et contre quoi sa fierté se levait avec indignation. Un homme plus humble eût pu faire des remontrances, pleurer, supplier ; cela n'était pas dans le caractère de Roland. Il n'avait que le choix entre trois choses pénibles : répliquer à son fils : « Insensé, je t'ordonne de me suivre ; » ou : « Misérable, puisque tu

me rejettes comme étranger, moi aussi je te traite en étranger. Va-t'en, meurs de faim, ou fais-toi voleur, comme tu voudras ! » ou bien enfin courber la tête étourdie de ce coup et dire : « Tu me refuses l'obéissance d'un fils, tu demandes d'être comme mort pour moi ; je ne puis te corriger du vice, je ne puis te conduire à la vertu ; tu veux me vendre le nom que j'ai hérité sans tache et que sans tache j'ai porté : soit ! fais ton prix ! »

Ce fut à peu près à cette dernière résolution que s'arrêta le père.

Il écouta son fils ; puis, après un long silence, il répondit lentement :

« Réfléchissez bien avant de vous décider.

— J'ai réfléchi longtemps ; ma décision est prise ; c'est la dernière fois que nous nous revoyons. J'aperçois à présent devant moi le chemin de la fortune, un chemin qui n'a rien que d'honorable ; vous ne pouvez plus m'aider que de la manière que je vous indique. Repoussez ma demande, et peut-être n'aurons-nous plus, ni vous ni moi, de choix à faire. »

Roland se dit alors à lui-même : « C'est pour ce fils que j'ai économisé et épargné ; que me faut-il à moi, sinon juste assez pour ne pas faire de dettes, pour me retirer dans un coin et attendre la mort ? Plus je pourrai lui donner, plus grande sera la chance qu'il renonce à ses infâmes associés et à cette carrière désespérée. » Ce fut ainsi que Roland abandonna à son fils rebelle plus de la moitié de son modique revenu.

Vivian ne savait pas quelle était la fortune de son père ; il ne soupçonnait pas qu'une allocation annuelle de deux cents livres sterling fût si disproportionnée avec les revenus de Roland ; et pourtant, lorsque ce chiffre lui fut annoncé, il fut frappé de la générosité de celui auquel il avait lui-même donné le droit de répondre : « Je te prends au mot ; juste assez pour ne pas mourir de faim ! »

Mais aussitôt cet odieux égoïsme qu'il avait appris dans les mauvaises compagnies et les mauvais livres, et qu'il appelait *la science du monde*, lui fit penser : « Ce n'est pas pour moi, mais seulement pour mon nom, » et il dit à haute voix : « J'accepte ces conditions, monsieur. Voici l'adresse d'un avoué avec qui vous pourrez terminer cette affaire. Adieu pour toujours. »

À ces derniers mots, Roland tressaillit et étendit les bras comme un aveugle. Mais Vivian avait déjà ouvert la fenêtre (la chambre était au rez-

de-chaussée) et s'était élancé sur le rebord. « Adieu, répéta-t-il ; dites au monde que je suis mort ! »

Il sauta dans la rue ; le père se frappa la poitrine et dit : « Voilà donc achevée ma tâche dans ce monde des hommes ! Je retournerai à la vieille tour, ruine moi-même auprès de ces ruines ; et l'aspect des tombeaux qu'au moins j'ai sauvés du déshonneur me consolera de tout ! »

CHAPITRE VII.

Résultats. — Ambition pervertie. — Passion égoïste. — Intelligence faussée par la perversité du cœur.

Ainsi réussirent les projets de Vivian. Il avait désormais un revenu qui lui permettait de vivre en gentleman, une indépendance modeste, il est vrai ; mais enfin c'était l'indépendance. Nous avons tous quitté Londres. Une lettre à mon adresse, avec le timbre du bourg dans le voisinage duquel demeurait le colonel Vivian, suffit pour me persuader que mon protégé appartenait à cette famille et qu'il était de retour au foyer paternel. Ce fut alors qu'il se présenta à Trévanion, comme étant le jeune homme que j'avais fait travailler pour lui. Il savait que je n'avais jamais prononcé son nom devant Trévanion, parce que je ne m'étais pas cru autorisé à le faire sans la permission de Vivian, de peur de trahir son apparente confiance en moi ; et il prit celui de Gower, qu'il choisit au hasard dans un vieil almanach royal. Ce nom avait l'avantage, commun à la plupart des noms de la haute noblesse d'Angleterre, de n'être pas exclusivement la propriété des membres d'une seule famille, ce qui a lieu ordinairement pour les anciens noms des gentilshommes non titrés.

Lorsque, grâce à ses talents pleins de souplesse, il eut réussi à corriger tout à fait ou du moins à adoucir ce qui dans ses manières aurait pu déplaire à Trévanion ; lorsqu'il eut excité l'intérêt que ce généreux homme d'État éprouvait toujours pour le talent, il avoua en présence de lady Ellinor (car son expérience lui avait appris que, pour tout ce qui s'adresse à l'imagination, pour tout ce qui paraît en dehors du cours ordinaire de la vie, il était beaucoup plus facile de s'attirer la sympathie d'une femme), il lui avoua, dis-je, qu'il avait des motifs de cacher sa famille, qu'il croyait que je soupçonnais son vrai nom, et qu'il craignait que l'intérêt mal entendu que je lui portais ne me poussât à faire connaître à ses parents le lieu de son séjour. Il pria donc Trévanion de ne pas faire mention de lui, au cas où il aurait occasion de m'écrire. Trévanion le lui promit, non sans répugnance ; mais la confiance qui venait de lui être faite semblait exiger cette promesse. Cependant, comme il détestait toute espèce de mystère, cet aveu aurait pu devenir fatal à Vivian, et celui-ci, sous des auspices aussi équivoques, n'aurait point conquis dans la maison de Trévanion l'intimité à laquelle il aspirait, sans une circonstance qui lui ouvrit cette maison comme s'il avait fait partie de la famille.

Vivian avait toujours gardé, comme un trésor, une boucle de cheveux de sa mère, boucle coupée à son lit de mort. Le premier argent qu'on avait mis à sa disposition, au temps où il logeait chez son précepteur français, avait été consacré à l'achat d'un médaillon sur lequel il avait fait graver son nom et celui de sa mère. Cette relique, il la portait partout avec lui, et, dans les plus cruelles angoisses de la misère, la faim même n'avait pu le forcer à s'en séparer. Un matin, le ruban auquel était suspendu ce médaillon en or vint à se rompre ; le regard de Vivian s'arrêta sur les noms qui y étaient gravés, et le vague sentiment qu'il avait du droit, tout imparfait qu'il fût, lui fit penser que son traité avec son père l'obligeait à effacer ces noms. Dans cette intention, il remit le médaillon à un joaillier de Piccadilly, auquel il donna ses instructions, sans remarquer une dame qui se trouvait au fond de la boutique. Après le départ de Vivian, le médaillon resta sur le comptoir ; la dame s'avança, l'examina et lut les noms qui devaient être effacés. Elle avait été frappée du son de voix de Vivian, et le soir même M. Gower reçut de lady Ellinor Trévanion un billet par lequel elle demandait à le voir. Il obéit avec surprise. Elle lui présenta le médaillon en souriant et lui dit : « Il

n'y a qu'un seul homme au monde qui s'appelle de Caxton... à moins que vous ne soyez son fils... Ah ! je vois maintenant pourquoi vous cherchiez à vous cacher de mon ami Pisistrate. Mais comment cela se fait-il ? se peut-il que vous soyez brouillé avec votre père ? Confiez-vous à moi, ou je croirai de mon devoir de lui écrire. »

Ainsi surpris, Vivian ne put dissimuler. Il ne vit d'autre alternative que de confier son secret à lady Ellinor, et d'implorer son silence. Il s'étendit alors avec amertume sur la haine de son père contre lui, et sur la résolution qu'il avait prise de lui prouver, par la position qu'il se créerait seul dans le monde, combien cette haine était injuste. Son père le croyait mort. Peut-être en était-il content. Il ne voulait lui ôter cette croyance qu'après avoir racheté les erreurs de son enfance et forcé sa famille à être fière de lui.

Quoique lady Ellinor eût peine à admettre que Roland pût haïr son fils, elle pouvait le croire sévère et irritable, imbu qu'il était des idées du soldat relativement à la discipline. L'histoire du jeune homme la toucha, sa résolution lui plut. Toujours un peu romanesque, sympathisant toujours avec les ambitieux, elle entra dans les vues de Vivian avec une ardeur dont il fut étonné. Elle était ravie de conduire le fils à la fortune pour le réconcilier plus tard avec le père : ce serait une sorte d'expiation de tout ce que Roland croyait avoir à lui reprocher.

Elle voulut révéler ce secret à Trévanion, pour qui elle n'avait rien de caché. C'était d'ailleurs s'assurer qu'il le garderait.

Ici je suis forcé de m'écarter un peu de l'ordre chronologique de mon récit, pour apprendre au lecteur que, lors de l'entrevue de lady Ellinor avec Roland, la rudesse des manières de mon oncle l'avait empêchée de lui confier le secret de Vivian. Mais à la première tentative qu'elle fit pour le sonder, elle avait commencé par quelques paroles d'éloge du nouvel ami de Trévanion, et cela avait éveillé les soupçons de Roland ; Ce furent ces soupçons sur l'identité de ce M. Gower avec son fils qui l'intéressèrent si vivement à la délivrance de M^{lle} Trévanion. Mais le pauvre soldat cherchait si héroïquement à résister à ses propres craintes, qu'il ne voulut me faire aucune question, de peur que mes réponses ne paralysassent l'énergie dont il avait si grand besoin. « Car, dit-il ensuite à mon père, je sentais le sang se précipiter à mes tempes. Si j'avais dit à Pisistrate : « Décrivez-moi cet

homme ; » si cette description m'avait fait reconnaître mon fils, et si j'avais craint de ne pas arriver à temps pour empêcher l'accomplissement de son crime, ma tête n'aurait pu y résister. Aussi je n'osai lui faire aucune question. »

Je reprends le fil de mon récit. À dater du jour où Vivian se confia à lady Ellinor, le chemin fut ouvert à ses espérances les plus ambitieuses ; et, quoique ses connaissances ne fussent pas assez étendues pour permettre à Trévanion d'en faire son secrétaire, cependant, excepté qu'il ne couchait pas dans la maison, il y fut presque sur le même pied d'intimité où j'y avais été.

Parmi les projets de Vivian, celui d'obtenir le cœur et la main de la grande héritière n'était pas le moins ardent. Cet espoir fut anéanti lorsque, peu de temps après, Fanny fut fiancée au jeune lord Castleton. Mais Vivian ne put voir M^{lle} Trévanion avec impunité. Hélas ! quel cœur encore libre pouvait demeurer insensible à tant de charmes ? Il laissa l'amour, l'amour tel que pouvait le sentir sa nature demi-sauvage, se glisser dans son cœur et s'en rendre maître ; mais il ne conserva aucun espoir, n'entretint aucun projet pendant la vie du jeune lord. À la mort de son fiancé, Fanny était libre ; il commença alors à espérer, mais pas encore à comploter. Il rencontra Peacock par hasard. Soit légèreté de caractère, bonté de cœur, ou vague espoir que son associé pourrait lui être utile, Vivian le fit entrer au service de Trévanion. Peacock s'aperçut bientôt de son amour pour Fanny. Ébloui par les avantages qu'un mariage avec M^{lle} Trévanion procurerait à son protecteur et qui ne pouvaient manquer de rejaillir sur lui-même, enchanté de trouver une occasion d'exercer ses talents dramatiques sur la scène de la vie réelle, il ne tarda pas à mettre en usage les leçons du théâtre, et noua une intrigue en sous-ordre entre soubrette et valet, pour servir les projets et assurer le succès de l'amoureux.

Si Vivian eut quelque occasion de laisser deviner son admiration, jamais Fanny ne lui en donna de plaider sa cause. Mais la douceur de son caractère, et la gracieuse bienveillance dont elle était entourée comme d'une atmosphère émanant de son innocent désir de plaire, servirent à le tromper. La beauté de Vivian était d'ailleurs si grande, et l'effet qu'elle avait produit dans le cours de sa vie errante lui inspirait tant de confiance, qu'il pensait n'avoir besoin que d'une occasion de se déclarer pour obtenir l'amour de la

jeune fille. C'est dans cet état d'ivresse de l'esprit qu'il dut accompagner Trévanion chez lord N..., le ministre ayant placé ailleurs son secrétaire écossais. Lady N... était une de ces dames à la mode, qui, parvenues à l'âge mitoyen, aiment à patronner et à faire avancer les jeunes gens, acceptant leur gratitude comme un hommage rendu à leur beauté. Elle fut frappée de la physionomie de Vivian, de l'air et des manières pittoresques qui lui étaient propres. Naturellement indiscrete et bavarde, elle n'eut point de secrets pour son élève, qu'elle avait le caprice de vouloir *mettre au fait de la société* ! Elle lui parla, entre autres sujets à la mode, de M^{lle} Trévanion et de la croyance où elle était que le nouveau lord Castleton l'avait toujours admirée ; mais il ne s'était décidé à se marier que depuis qu'il avait hérité du marquisat. La connaissance qu'il avait de l'ambition de lady Ellinor lui faisait espérer que le marquis de Castleton obtiendrait peut-être le prix qu'on eût refusé à sir Sedley Beaudésert. Puis, pour donner plus de force aux prédictions qu'elle hasardait, elle répéta, en les exagérant peut-être, quelques passages des réponses que lord Castleton avait faites aux lettres où elle lui avait suggéré l'idée de ce mariage.

Les alarmes de Vivian se trouvèrent fatalement excitées. Des passions dérégées obscurcissent facilement une raison longtemps pervertie et une conscience habituellement émoussée. Il y a dans tout amour profond, qu'il soit pur ou coupable, un instinct qui rend sa jalousie prophétique. C'est ainsi que tout d'abord, au milieu des oisifs qui brillaient autour de Fanny Trévanion, ma jalousie s'était surtout attachée à sir Sedley Beaudésert, quoiqu'elle parût n'avoir alors aucun fondement. Le même instinct avait inspiré à Vivian la même jalousie vague ; mais chez lui cette jalousie s'alliait à une grande haine du rival qui avait blessé son amour-propre. Car, encore que le marquis fût d'un caractère trop bienveillant pour être hautain et impoli, il n'avait jamais témoigné à Vivian l'amitié dont il avait été prodigue envers moi ; il l'avait poliment tenu à distance. D'ailleurs la vanité de Vivian s'était trouvée offensée de l'effet que produisait sans effort sur tous les cœurs ce grand séducteur, qui rejetait dans l'ombre la jeunesse et la beauté plus frappante, mais infiniment moins aimable, de son aventureux rival. Ainsi cette animosité contre lord Castleton conspira avec l'amour de Vivian pour Fanny, excitant tout ce qu'il y avait de mauvais dans cet esprit audacieux et turbulent.

Son confident Peacock, profitant de son expérience de la scène, lui suggéra le plan d'un complot auquel l'intelligence plus vive de Vivian donna aussitôt un corps et la vie. Peacock avait trouvé la femme de chambre de M^{lle} Trévanion prête à tout ce qui lui assurerait un mari et un contrat de rente. Deux ou trois lettres échangées entre eux avaient fixé les engagements préliminaires. Un ami de l'ex-comédien avait naguère acheté une auberge sur la route du Nord ; on pouvait compter sur lui. Il fut décidé que Peacock y amènerait M^{lle} Trévanion, grâce au concours de la soubrette, et que Vivian l'y rencontrerait. La difficulté qui restait eût semblé la plus grande à tout autre que Vivian. Il ne s'agissait en effet de rien moins que d'obtenir le consentement de M^{lle} Trévanion à un mariage écossais ; mais Vivian espérait tout de son éloquence, de ses artifices, de son amour. Par une inconséquence étrange, mais naturelle à un jugement aussi faux que le sien, il s'imaginait qu'en insistant auprès de Fanny sur l'intention où étaient ses parents de sacrifier sa jeunesse à l'homme même dont il était le plus jaloux, sur la disproportion d'âge, sur ce qu'il pouvait y avoir de ridicule dans les faiblesses et les frivolités de son rival ; qu'en répétant les lieux communs de *beauté vendue par l'ambition*, etc., il parviendrait à l'effrayer au point de se faire préférer. Le moment de l'exécution du complot approchait. Peacock prétexta, pour s'absenter quelques jours, une visite à rendre à un parent malade. Vivian avait lui-même obtenu un congé, la veille, sous prétexte de voir les environs si pittoresques du château de lord N... Ainsi arriva la catastrophe.

Ne pouvant plus contenir mon indignation, je m'écriai : « Est-il besoin de vous demander comment M^{lle} Trévanion accueillit votre monstrueuse proposition ? »

Les joues pâles de Vivian pâlirent davantage, mais il ne répondit pas.

— Et si nous n'étions pas arrivés, qu'eussiez-vous fait ? Oh ! pouvez-vous plonger vos regards dans le gouffre d'infamie auquel vous avez échappé ?

— Je ne puis ni ne veux supporter ce langage ! s'écria Vivian en se levant. J'ai mis mon cœur à nu devant vous, et il n'est ni généreux ni digne d'appuyer ainsi sur mes blessures. Vous pouvez moraliser, vous pouvez parler froidement ; mais moi... j'aimais !

— Et pensez-vous que je n'aimais pas aussi, moi ? J'ai aimé plus longtemps que vous, mieux que vous. J'ai eu bien des luttes terribles à soutenir, bien des jours sombres, bien des nuits sans sommeil ! et pourtant... »

Vivian m'arrêta.

« Serait-il vrai ? s'écria-t-il. J'ai cru que vous aviez eu peut-être quelque caprice passager pour M^{lle} Trévanion, mais que vous l'aviez vaincu et dompté facilement. Oh ! non, si vous l'aviez aimée réellement, comment auriez-vous pu renoncer à toutes vos chances, quitter la maison, fuir loin de sa présence ? Non, non, ce n'était pas de l'amour !

— C'était l'amour véritable ! et je prie le ciel qu'il vous accorde de connaître un jour combien votre passion s'écartait des sentiments qui rendent le véritable amour aussi sublime que l'honneur, aussi humble que la religion ! Oh ! cousin, cousin ! que n'auriez-vous pas pu devenir avec vos rares talents ? que ne pourriez-vous pas devenir encore, si vous passiez par le repentir pour arriver à l'expiation ? Ne parlez pas à présent de votre amour ; je ne parle pas du mien. L'amour s'est retiré de notre vie à tous deux. Revenez à des pensées qui ont précédé celle-là ; songez à des torts plus graves ! Votre père ! ce noble cœur que vous avez si cruellement déchiré, cet amour patient que vous avez si peu compris ! »

Alors, avec toute la chaleur d'une vive émotion, je m'empressai de lui montrer le vrai caractère de l'honneur, et de Roland qui était l'honneur personnifié. Je lui dis les veilles, les espérances, les angoisses dont j'avais été témoin et qui m'avaient fait pleurer, moi, qui n'étais pas le fils de Roland. Je lui dis la pauvreté et les privations auxquelles le père s'était condamné jusqu'au dernier moment, afin que le fils ne pût s'excuser de ses fautes sur la misère, cette mauvaise conseillère des cœurs faibles. Je lui parlai longuement et avec l'éloquence qu'inspire la conviction, je ne souffris aucune interruption, j'étouffai toutes les objections, j'enfonçai pour ainsi dire la vérité comme un clou dans ce cœur endurci, que j'étreignais de toutes mes forces. Enfin cette nature sombre, amère, cynique, fut obligée de céder. Le jeune homme tomba à mes pieds en sanglotant et s'écria :

« Épargnez-moi ! épargnez-moi ! Je vois tout à présent ! Misérable que j'étais ! »

CHAPITRE VIII.

Je ne me permis pas, en quittant Vivian, de lui promettre le pardon immédiat de Roland. Je ne le pressai point de chercher à voir son père. Je sentais que le temps n'était pas encore venu pour le pardon, ni pour l'entrevue. Je me contentai de la victoire que je venais de remporter. Je jugeai qu'il était bon que la réflexion, la solitude et la souffrance, gravassent plus profondément la leçon et préparassent la voie à une sincère résolution de se corriger. Je le laissai donc assis au bord du ruisseau, en promettant de lui faire savoir, à la petite auberge où il se logea, comment Roland luttait contre la maladie.

En rentrant, je me reprochai d'être resté si longtemps loin de mon oncle. Mais je fus bientôt agréablement surpris de le voir levé et habillé, avec un air calme, quoique fatigué. Il ne me demanda pas d'où je venais, soit qu'il sympathisât avec la douleur que m'avait causée le départ de M^{lle} Trévanion, soit qu'il soupçonnât que cette douleur n'avait pas absorbé tout mon temps.

Mais il me dit simplement :

« Je crois vous avoir entendu dire que vous avez écrit à Austin de venir... est-ce bien vrai ?

— Oui ; mais je lui ai indiqué pour rendez-vous le relais de ***, comme étant le point le plus rapproché de la tour.

— Alors, partons tout de suite. Le changement me fera du bien. La curiosité, les conjectures de tout ce monde me mettent à la torture, dit-il en joignant les mains. Commandez des chevaux sur-le-champ. »

Je sortis et, tandis qu'on préparait les chevaux, je courus à l'endroit où j'avais laissé Vivian. Il y était toujours dans la même attitude, la figure cachée dans ses mains, comme pour ne pas voir la lumière du soleil. Je lui dis en quelques mots que Roland se trouvait mieux et que nous allions

partir, et je lui demandai où je le reverrais à Londres. Il me donna l'adresse de la maison où je l'avais visité si souvent.

« S'il n'y a pas de chambre vide pour moi, dit-il, je laisserai là un mot pour vous apprendre où vous me trouverez. Mais je voudrais bien avoir la même chambre qu'avant... »

Il n'acheva pas sa phrase. Je lui serrai la main et le quittai.

CHAPITRE IX.

Quelques jours se sont écoulés. Nous sommes à Londres, mon père avec nous, et Roland a permis à Austin de me raconter son histoire. Je lui ai communiqué, par le-même intermédiaire, tout ce que le récit de Vivian m'a suggéré, soit en atténuation du passé, soit en espérance pour l'avenir. Austin a merveilleusement calmé son frère. La rudesse ordinaire de Roland a disparu ; il a l'air plus doux, la voix moins sévère. Il ne me fait pas de questions ; il ne me nomme pas son fils ; il ne parle plus du voyage en Australie ; il ne me demande pas pourquoi mon départ est différé ; il ne s'occupe plus, comme auparavant, de mes préparatifs : il n'a le cœur à rien.

Le voyage est retardé jusqu'au départ d'un autre navire. J'ai vu Vivian deux ou trois fois, et le résultat de ces entrevues m'a désappointé et abattu. Il me semble que l'effet produit est déjà effacé en grande partie. À l'aspect de la grande Babylone avec l'aisance, le luxe, les richesses, la pompe, avec la misère, la famine, les haillons qu'on trouve inévitablement réunis dans ce foyer de civilisation, au milieu des inégalités de notre vieille société, on dirait que les dispositions de Vivian à la lutte se sont réveillées. Sa funeste ambition, son hostilité contre le monde, sa colère, son mépris, sa haine contre l'homme, ses murmures contre Dieu : tout cela a reparu. Heureusement il lui reste son repentir de ses torts envers son père ; sur ce

point son cœur est encore attendri, et j'y ai découvert un principe d'honneur plus véritable que je n'en avais trouvé chez lui jusque-là. Il a annulé la convention qui lui assurait une rente aux dépens de l'aisance de son père. « Au moins, dit-il, je n'aurai plus cette injustice sur la conscience. »

Mais, tandis que sur ce point son repentir paraît sincère, il n'en est pas de même relativement à sa conduite envers M^{lle} Trévanion. Son éducation bohémienne, les mauvaises compagnies qu'il a fréquentées, les romans extravagants qu'il a lus, l'habitude qu'il a prise de juger l'amour d'après les intrigues de théâtre, tout cela s'élève entre son intelligence et le sentiment de la fraude et de la perfidie dont il s'est rendu coupable. Il semble plus honteux du scandale que de la faute elle-même, plus désespéré de l'insuccès que reconnaissant d'avoir échappé au crime. Bref, il est impossible de refondre d'une seule pièce un pareil caractère : impossible, du moins à un artisan aussi inexpérimenté que moi.

Après une de ces entrevues, je me suis glissé dans la pièce où Austin était assis en compagnie de Roland. J'ai guetté le moment favorable où Roland, secouant sa rêverie, ouvrirait sa Bible et se livrerait à cette lecture avec toute son attention, toute sa résolution. Alors j'ai fait signe à mon père de me suivre hors de la chambre.

PISISTRATE. — J'ai revu mon cousin. Cela ne va pas comme je voudrais. Mon cher père, il faut que vous le voyiez.

M. CAXTON. — Moi !... oui, assurément, si je puis être de quelque utilité. Mais m'écouterait-il ?

PISISTRATE. — Je le pense. Souvent un jeune homme respecte dans plus âgé que lui ce qui lui paraît présomption, venant de quelqu'un de son âge.

M. CAXTON. — C'est possible. (*D'un air rêveur.*) Mais vous me dites que l'esprit de ce jeune homme est semblable à un navire qui a fait naufrage... Dans quelle partie de la charpente délabrée pourrai-je fixer le grappin ? Il paraît que la plupart des appuis sur lesquels on compte ordinairement nous feront défaut ici. Religion, honneur, souvenirs d'enfance, liens de famille, obéissance filiale, rien de tout cela... pas même l'intelligence de l'intérêt personnel dans le sens philosophique de ce mot. Et moi,... moi qui ne suis qu'un savant, je... Mon cher fils, je désespère.

PISISTRATE. — Non, vous ne désespérerez pas... Il faut que vous réussissiez ; car, autrement, que deviendrait l'oncle Roland ? ne voyez-vous pas que son cœur va se briser ?

M. CAXTON. — Donnez-moi mon chapeau. J'irai ; je sauverai cet Ismaël ; je ne le quitterai point qu'il ne soit sauvé.

PISISTRATE (*quelques minutes après, tandis qu'ils se dirigent vers la demeure de Vivian*). — Vous me demandiez sur quoi vous appuyer. Il y a un point d'appui bon et fort.

M. CAXTON. — Ah ! quel est-il ?

PISISTRATE. — L'amour ! Il y a au fond de ce cœur sauvage une nature capable d'un grand amour. Il aimait sa mère ; les larmes lui viennent aux yeux au nom de sa mère... il serait mort de faim plutôt que de se séparer du souvenir de cet amour. Ce qui l'endurcit et le perdit, ce fut la croyance à la haine ou à l'indifférence de son père... et ce n'est qu'en lui parlant de l'amour de son père que je parviens à présent à fondre son orgueil et à dompter ses passions. Vivian est capable d'aimer ; désespérez-vous encore ?

Mon père tourna vers moi un regard d'une douceur et d'une bienveillance ineffables, et répondit lentement :

« Non. »

Lorsque nous fûmes arrivés à la demeure de Vivian, mon père me dit en frappant à la porte :

« S'il est chez lui, laissez-moi. C'est une rude besogne que vous me donnez là ; il faut que je sois seul pour y travailler. »

Vivian était chez lui, et la porte se referma sur son visiteur. Mon père resta plusieurs heures.

En rentrant, je fus très-surpris de trouver Trévanion avec mon oncle. Il nous avait découverts, non sans peine ; mais un bon mouvement chez Trévanion n'était pas de l'espèce de ceux qui se rebutent à la moindre difficulté : il était venu à Londres pour nous voir et nous remercier.

Je n'aurais pas cru qu'il y eût tant de délicatesse, de ce que je puis appeler *la beauté de la bienveillance*, dans un homme qu'un travail incessant rendait ordinairement fort brusque. J'eus peine à reconnaître

l'impatient Trévanion dans ces égards pleins de tendresse, à travers lesquels perceait le sentiment de la grandeur de ses obligations vis-à-vis de Roland ; il ne toucha pas même aux torts de mon pauvre cousin. Mais mon oncle s'aperçut à peine de cette bienveillance, qui prouvait combien le noble caractère de Trévanion l'avait élevé au-dessus de la rudesse que contractent trop souvent ceux qui sont totalement absorbés par les affaires. Roland était assis devant les braises d'un feu qu'il négligeait ; ses mains s'appuyaient sur les bras de son fauteuil ; sa tête était penchée sur sa poitrine, et la rougeur hectique qui colorait ses joues hâlées témoignait seule qu'il ne confondait pas avec un visiteur ordinaire celui de qui il avait aidé à sauver la fille. Ce ministre d'État, cet homme puissant, qui disposait des places, des pairies, des grades militaires et des rubans, ne pouvait rien pour le pauvre capitaine à la demi-solde. Devant cette douleur et cette fierté, le conseiller du roi était impuissant. Ce ne fut que lorsque Trévanion se leva pour partir, que l'intention bienveillante qui avait motivé cette visite parut réveiller le vieillard de son abattement et briser la glace de ses manières ; car il accompagna Trévanion jusqu'à la porte, prit et serra ses deux mains, puis revint s'asseoir à sa place. Trévanion me fit signe, et je descendis l'escalier avec lui. Nous entrâmes dans un petit salon désert.

Après quelques remarques sur Roland, remarques pleines de sensibilité et de considération, après une allusion rapide à son fils, pour me dire que jamais le monde ne saurait rien de sa criminelle tentative, Trévanion s'adressa à moi avec une vivacité et des instances dont je fus surpris.

« Après ce qui s'est passé, s'écria-t-il, je ne puis permettre que vous quittiez ainsi l'Angleterre. Ne soyez pas comme votre oncle ; ne me donnez pas à entendre qu'il m'est impossible de m'acquitter envers vous... Non, ce n'est pas ainsi que je veux poser la question. Restez ici, et servez votre pays, nous vous en prions, Ellinor et moi. Parmi toutes les places dont je puis disposer, nous en trouverons bien une qui vous convienne. »

Trévanion parla encore, en termes flatteurs pour moi, des droits que me donnaient ma naissance et ma capacité ; il me traça de la vie politique, de ses honneurs et de ses distinctions, un tableau qui, dans ce moment du moins, m'émut et fit palpiter mon cœur. Mais, même alors (était-ce une fierté déraisonnable ?), je sentis qu'il y avait quelque chose de choquant et d'humiliant dans la pensée de devoir toute ma fortune au père de celle que

j'aimais, lorsque je ne pouvais aspirer à sa main ; quelque chose de dégradant dans le sentiment d'être ainsi récompensé d'un service rendu, d'un sacrifice douloureux. Je ne pouvais toutefois alléguer ces raisons ; la générosité et l'éloquence de Trévanion m'accablèrent d'ailleurs au point que je ne pus que balbutier quelques remerciements, en lui promettant de réfléchir et de l'informer du résultat de mes réflexions.

Il fut obligé de se contenter de cette promesse, et il me dit de lui écrire à sa campagne favorite, où il se rendait en me quittant. Après son départ, je jetai un coup d'œil autour de l'humble salon de la pauvre hôtellerie où nous étions logés, et les offres de Trévanion m'apparurent comme un reflet de lumière dorée. Je sortis et parcourus les rues populeuses, l'esprit plein de trouble et d'agitation.

CHAPITRE X.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et chaque jour mon père passa plusieurs heures chez Vivian. Mais il garda le plus grand secret sur le résultat de ces entrevues ; il me pria de ne point le questionner à ce sujet, et de m'abstenir pour quelque temps d'aller voir mon cousin. Mon oncle savait ou devinait la mission de son frère : car, chaque fois qu'Austin sortait sans bruit, je remarquais que le regard de Roland devenait plus brillant et qu'une vive rougeur montait à ses joues.

Un matin, mon père vint à moi, un sac de nuit à la main, et me dit :

« Je vais m'absenter pour une semaine ou deux ; tenez compagnie à votre oncle jusqu'à mon retour.

— Vous partez avec *lui* ?

— Avec lui.

— C'est bon signe.

— Je l'espère ; et c'est tout ce que je puis dire à présent. »

La semaine n'était pas encore entièrement écoulée, lorsque je reçus la lettre que je vais transcrire pour vous, lecteur. Vous jugerez de l'ardeur avec laquelle mon père s'occupait de la tâche qu'il avait volontairement entreprise, en remarquant combien peu, comparativement parlant, cette lettre contient de ces subtilités et de ces pédantismes (pardon pour ce dernier mot, car il est presque injuste) qui faisaient de lui un savant jusqu'au milieu de ses émotions. Il semble ici avoir oublié ses livres pour mettre le cœur humain sous les yeux de son élève et lui dire : « Lisez et désapprenez. »

À PISISTRATE CAXTON.

« Mon cher fils

« Il serait inutile de vous raconter les premières difficultés que j'ai rencontrées, ou de vous répéter tous les moyens que, d'après votre conseil, j'ai employés pour réveiller des sentiments depuis longtemps endormis ou confus, pour en endormir d'autres qui s'étaient prématurément déclarés et avaient fait de terribles ravages. Le mal consistait tout simplement en ceci : votre cousin avait la science d'un homme pour tout ce qui est mal, et l'ignorance d'un enfant pour tout ce qui est bien. Quelle merveilleuse perspicacité dans les affaires d'intérêt ! quelle ignorance obtuse dans la distinction du bien d'avec le mal ! Tantôt j'appliquais tout mon pauvre esprit à lutter contre les mystères les plus embrouillés de la vie sociale ; tantôt je guidais des doigts rebelles sur l'alphabet de la plus simple morale. Ici des hiéroglyphes, là des jambages ! Mais, aussi longtemps qu'un homme est capable d'amour, c'est par la nature qu'il faut commencer. Déblayez toutes les immondices dont on l'a couverte, ouvrez-lui un chemin, et partez de là : c'est votre seule chance de succès.

« Eh bien ! peu à peu j'ai trouvé mon chemin ; j'ai attendu patiemment que le cœur, charmé de se soulager, se débarrassât lui-même de tout ce qu'il contenait de mauvais. Je n'ai pas grondé, je n'ai pas même fait de remontrances ; j'ai presque feint de sympathiser avec lui, jusqu'à ce que je l'eusse amené, à la manière de Socrate, à se réfuter lui-même. Lorsque j'ai vu qu'il ne me craignait plus, que ma compagnie était devenue un

soulagement pour lui, je lui ai proposé une excursion, sans lui dire où nous allions.

« Évitant autant que possible la grande route du Nord (car je n'avais aucune envie, vous pouvez bien le supposer, de mettre le feu à une traînée d'idées dont l'explosion eût pu nous envoyer jusqu'à la constellation du Chien), et voyageant de nuit lorsqu'il nous était impossible d'éviter cette route, je l'amenai dans le voisinage de la vieille tour. Je ne voulais pas l'introduire sous ce toit sacré. Mais vous connaissez la petite auberge, éloignée de trois milles, près du ruisseau des truites ; c'est là que nous avons établi notre demeure.

« Je l'ai conduit au village, en gardant son incognito. Je suis entré avec lui dans les chaumières, et j'ai fait tomber la conversation sur Roland. Vous savez comme votre oncle est adoré ; vous savez quelles anecdotes de sa jeunesse si généreuse et de sa vieillesse si charitable ont pu venir à la bouche de gens dont la reconnaissance est si loquace ! Je lui ai fait voir de ses propres yeux, entendre de ses propres oreilles, combien tous ceux qui connaissent Roland l'aiment et l'honorent, et que son fils est seul à le haïr. Je lui ai fait faire ensuite le tour des ruines (sans lui permettre encore d'entrer dans la maison), car ces ruines sont la clef du caractère de Roland. En les voyant, on voit ce qu'il y a de vraiment touchant dans son orgueil de famille. Là, on fait la distinction entre ce noble orgueil et l'insolente fierté des riches ; on sent que cet orgueil n'est qu'un pieux respect pour les morts, le doux culte des tombeaux. Nous nous sommes assis sur des tas de pierres moussues, et là je lui ai expliqué ce que Roland a été dans sa jeunesse et ce qu'il a rêvé pour son fils. Je lui ai montré les tombes de ses ancêtres, et je lui ai dit pourquoi elles sont sacrées aux yeux de Roland !

« J'avais déjà fait beaucoup de chemin, lorsqu'il exprima le désir d'entrer dans la maison qui devrait être la sienne. Mais je le fis s'arrêter de lui-même et se dire : « Non, il faut d'abord que je m'en sois rendu digne. » Vous auriez souri alors, satirique que vous êtes, de m'entendre expliquer à ce jeune homme si intelligent ce que nous autres, gens simples, nous entendons par ce mot de *maison* : la confiance, la vérité, la sainteté, le bonheur, qui en font le sanctuaire de la famille ; la maison est au monde ce que la conscience est à l'esprit humain. Après cela, je lui parlai de sa sœur, que jusqu'alors il avait à peine nommée et qui lui semblait indifférente ; je

lui en parlai pour lui rendre plus chers et son père et la maison. « Vous savez, » lui dis-je, « que si Roland venait à mourir, ce serait le devoir du frère de le remplacer, de défendre l'innocence de sa sœur, de protéger son nom ! Un nom honorable est quelque chose ; votre père n'avait pas tort de l'estimer si haut. N'aimeriez-vous pas que votre sœur pût être fière de votre nom ? »

« Tandis que nous parlions, Blanche arriva soudain et se précipita dans mes bras. Elle le regarda d'abord comme un étranger ; mais je vis que les genoux du jeune homme tremblaient. Puis elle fut sur le point de lui tendre la main ; mais je l'en empêchai. Était-ce de la cruauté ? Il le pensa. Mais lorsque j'eus renvoyé Blanche, je répondis aux reproches de son frère : « Votre sœur fait partie de la maison. Si vous vous croyez digne de votre sœur et de la maison, allez et réclamez l'une et l'autre ; je ne m'y oppose pas ! — Elle a les yeux de ma mère, » dit-il, et il s'éloigna. Je le laissai rêver au milieu des ruines, et j'entrai pour voir votre pauvre mère, calmer ses craintes au sujet de Roland et lui faire comprendre pourquoi je ne pouvais encore retourner à la maison.

« Cette courte entrevue avec sa sœur avait profondément impressionné votre cousin. Mais j'approche de ce qui me semble la plus grande difficulté. Il a le plus vif désir de racheter son nom, de reconquérir sa maison. C'est bien jusque-là. Malheureusement il ne peut encore voir l'ambition qu'avec les yeux du monde. Il s'imagine encore que tout ce qu'il a à faire, c'est de gagner de l'argent, du pouvoir et quelques-uns de ces lots stériles de la grande loterie, que nous obtenons souvent plus facilement par nos péchés que par nos vertus. (*Suit un long passage de Sénèque, que j'omets comme superflu.*) Il ne me comprend pas encore, ou, s'il me comprend, il me croit un naïf rongeur de livres lorsque je lui dis qu'il pourrait être pauvre et obscur, au plus bas de la roue de fortune, et pourtant nous rendre fiers de lui ! Il croit que, pour racheter son nom, il lui suffira de le vernir. Ne pensez pas que je sois un père aveugle, si je vous dis que j'espère me servir de vous ici avec avantage. Je veux lui parler demain, en retournant à Londres, de vous et de votre ambition : vous saurez ce qui en résultera.

« En ce moment (il est minuit passé) je l'entends marcher dans la chambre au-dessus de la mienne. Le châssis de la fenêtre s'ouvre pour la troisième fois. Fasse le ciel qu'il puisse lire la véritable astrologie des

étoiles ! Elles sont là, brillantes, radieuses, bienveillantes. Et moi, je cherche à enchaîner sa comète vagabonde aux harmonies des cieux ! Tâche meilleure que celle des astrologues et des astronomes. Lequel d'entre eux peut défaire le lien d'Orion ? Mais parmi nous, à qui Dieu ne permet-il pas de diriger les actions et la marche de l'âme humaine ?

« Votre affectionné père.

A. C. »

Deux jours après la réception de cette lettre, arriva la suivante. Je voudrais bien supprimer ce qui me touche, et qu'il faut attribuer à la partialité d'un père ; mais je suis obligé de le laisser subsister parce que cela se rapporte à l'histoire de Vivian ; et je n'ai d'autre choix que de demander l'indulgence de mes amis pour ces tendres flatteries.

« Mon cher fils,

« Je n'avais pas trop espéré de l'effet que votre simple histoire produirait sur votre cousin. Sans faire ressortir le contraste de sa conduite avec la vôtre, je lui ai raconté la scène où, luttant entre l'amour et le devoir, vous vous êtes confié à notre sympathie, vous avez demandé notre appui et nos conseils ; où Roland vous dit brusquement de tout révéler à Trévanion ; où, en proie à une douleur telle que votre cœur pouvait à peine la contenir, vous vous êtes spontanément abandonné à la vérité qui vous sauva du naufrage. Je lui ai raconté vos luttes muettes et courageuses, votre résolution de ne pas souffrir que l'égoïsme de la passion vous rendît indigne du but de cette épreuve que nous appelons la vie. Je vous ai montré tel que vous êtes, toujours songeant à nous, intéressé à ce qui nous intéresse, et nous souriant pour ne pas trahir les pleurs que vous versez en secret ! Ô mon fils, mon fils ! ne pensez pas qu'alors je ne suis pas ému avec vous, que je ne prie pas pour vous !... Et, tandis que mon émotion attendrissait son cœur, je laissai là votre amour pour parler de votre ambition. Je lui fis voir que vous aussi, vous avez connu l'agitation qui est le propre des natures jeunes et ardentes ; que vous aussi, vous avez eu vos rêves de fortune, vos désirs de succès. Mais je lui ai peint cette ambition sous ses vraies couleurs : non pas comme le désir d'un esprit égoïste qui veut être quelque chose par lui-même, qui

veut monter un ou deux degrés de l'échelle sociale pour le plaisir de regarder de plus haut ceux qui sont en bas, mais comme l'élan plus passionné d'un cœur généreux, Votre ambition veut réparer les pertes de votre père, contenter le faible de votre père, son vain désir de renommée ; elle voulait rendre à votre oncle ce qu'il avait perdu dans la personne de son héritier naturel ; elle veut encore attacher vos succès à des choses utiles, vos intérêts à ceux de vos parents, votre récompense aux sourires de ceux que vous aimez. Voilà ton ambition, ô mon tendre anachronisme ! Et lorsque, en achevant cette esquisse, je dis : « Pardonnez-moi ; vous ne savez pas quel bonheur est celui d'un père quand, au moment où son fils entre dans le monde, il peut ainsi penser et parler de ce fils. Mais, vous le voyez, votre ambition est bien différente de celle-là. Parlons donc de gagner de l'argent, de rouler un carrosse à quatre chevaux à travers ce monde misérable ; » alors votre cousin tomba dans une profonde rêverie. Et son réveil fut semblable au réveil de la terre après une nuit de printemps : les arbres nus la veille s'étaient couverts de boutons de fleurs.

« Quelque temps après, grande surprise ! il me pria de lui permettre d'aller avec vous en Australie, si son père y consentait. Jusqu'à ce jour je ne lui ai répondu que par une question : « Demandez-vous à vous-même si je puis vous donner cette permission. Je ne désire pas que Pisistrate soit autre qu'il n'est ; et, à moins que vous ne soyez d'accord avec lui en toutes choses, dois-je courir le risque que vous lui communiquiez votre science du monde et que vous lui inoculiez votre ambition ? » Il a été frappé, et a eu la candeur de ne pas essayer de répondre.

« Maintenant, Pisistrate, le doute que je lui ai exprimé, je l'ai réellement, car ce n'est que par le bon sens, et non par des arguments recherchés, que je puis m'adresser à ce Scythe illettré qui, tout frais sorti des steppes, vient m'embarrasser sous le Portique.

« D'un autre côté, que deviendra-t-il dans le vieux monde ? À son âge et avec son énergie, il nous serait impossible de le garder enfermé avec nous dans notre cage des ruines du Cumberland. L'ennui et le mécontentement y auraient bientôt défait tout ce que nous aurions pu faire de bien. Les livres ne sont pas, et ne seront jamais, je le crains, une ressource pour lui. Quant à le faire entrer dans une de ces professions encombrées, le placer au milieu de ces inégalités de la vie contre lesquelles il heurte continuellement son

cœur, l'abandonner à toutes ces tentations auxquelles il succomberait si facilement, c'est une épreuve que je crois trop rude pour une conversion encore si incomplète. Sans doute, dans le Nouveau-Monde son activité s'exercerait en un champ moins semé de difficultés, et les habitudes aventurières de son inconstante jeunesse lui pourraient être d'une grande utilité. Je pense que l'économiste répondrait plus aisément que le stoïcien aux plaintes qu'il exhale à propos des inégalités dont fourmille le monde civilisé. « Vous ne les aimez pas, vous trouvez dur de vous y soumettre, dirait l'économiste ; mais ce sont les lois des États civilisés, et vous ne pouvez les changer. De plus sages que vous ont essayé de les changer, mais ils n'ont pu y parvenir, quoiqu'ils aient mis le monde sens dessus dessous. Eh bien, le monde est grand ; allez dans un État moins civilisé. Les inégalités du vieux monde disparaissent dans le nouveau. L'émigration est la réponse de la nature aux cris de ceux qui se révoltent contre l'art. » Voilà ce que dirait l'économiste ; et hélas ! même pour vous, mon fils, je n'ai rien pu répliquer à ces raisonnements. Je reconnais donc que l'Australie est la meilleure soupape de sûreté aux mécontentements et aux désirs de votre cousin ; mais je reconnais aussi une contre-vérité, que voici : Il n'est pas permis à un honnête homme de se corrompre pour l'amour d'autrui. C'est presque la seule maxime de Jean-Jacques que j'accepte de bonne grâce. Vous sentez-vous assez fort pour résister à toutes les influences auxquelles vous pourrez être soumis dans pareille compagnie ; assez fort pour porter le fardeau de votre cousin avec votre fardeau ; assez fort, assez alerte et assez vigilant, pour empêcher ces influences de devenir nuisibles à ceux que vous avez entrepris de guider et dont le sort vous est confié ? Réfléchissez bien et mûrement, car il ne s'agit pas de suivre une impulsion généreuse. Je pense que votre cousin se soumettrait à présent à votre autorité avec un désir sincère de se corriger ; mais entre un désir sincère et une ferme persévérance, la distance est grande, hélas ! même pour le meilleur d'entre nous. Si ce n'était pour Roland, et si je n'avais pas tant de confiance en vous, je ne pourrais nourrir la pensée de charger vos jeunes épaules d'une si lourde responsabilité. Mais toute responsabilité nouvelle pour une nature sérieuse est un nouvel appui pour la vertu, et tout ce que je vous demande actuellement, c'est de vous rappeler que pareille charge est sérieuse et importante, et qu'il ne faut pas l'accepter sans avoir bien mesuré si l'on a la force de la porter.

« Dans deux jours nous serons à Londres.

« Tout à vous avec tendresse et sollicitude, mon cher Anachronisme.

« A. G. »

Je lisais cette lettre dans ma chambre. En achevant ma lecture, j'aperçus Roland debout devant moi. « C'est d'Austin ? » dit-il. Il s'arrêta un instant, et ajouta ensuite d'un ton plein, d'humilité : « Me permettrez-vous de voir... de lire ce qu'il vous écrit ? » Je mis la lettre entre ses mains et m'éloignai de quelques pas, afin qu'il ne pensât point que j'épiais le jeu de sa physionomie tandis qu'il lisait. Je ne m'aperçus qu'il avait fini qu'à un profond soupir plein d'inquiétude, mais non de désappointement. Je me retournai ; nos regards se rencontrèrent : il y avait dans celui de Roland quelque chose, qui m'interrogeait et qui m'implorait ; du moins je l'interprétais ainsi.

« Oh ! oui, mon oncle, dis-je en souriant ; j'ai réfléchi, et je ne crains point le résultat. Avant cette lettre de mon père, ce qu'il me suggère était devenu mon secret désir. Quant à nos autres compagnons, la simplicité de leurs natures leur permet d'affronter tous les sophismes que... mais il en est déjà à moitié guéri. Laissez-le partir avec moi, et, lorsqu'il vous reviendra, il sera digne d'une place dans votre cœur, à côté de sa sœur Blanche. Je le sens, je le promets ; ne craignez rien pour moi ; une pareille responsabilité sera pour moi un talisman. J'éviterai toute faute que, sans cela, j'aurais pu commettre, afin qu'il n'ait pas d'exemple qui puisse l'entraîner au mal. »

Je sais que, dans la jeunesse et les illusions superstitieuses du premier amour, nous croyons facilement que l'amour et la possession de l'objet aimé constituent le seul bonheur véritable ; mais lorsque mon oncle me serra dans ses bras, lorsqu'il m'appela l'espoir de sa vieillesse et le soutien de sa maison (dans un moment où la musique des éloges de mon père retentissait encore en mon cœur), j'affirme que j'éprouvai un bonheur plus grand et plus noble que si Trévanion avait mis dans ma main la main de Fanny, en me disant : « Elle est à vous ! »

Et maintenant le sort en est jeté ; la décision est prise. J'écrivis sans regret à Trévanion pour refuser ses offres. Et ce sacrifice ne fut pas si grand qu'il pourrait le paraître à quelques-uns, même abstraction faite de l'orgueil naturel qui m'y avait d'abord porté : car, au milieu de mon agitation, je

m'étais efforcé de voir la vie sous d'autres aspects que ceux du Pouvoir et du Rang, ces deux divinités de la terre qui sont au bout de toutes les perspectives des ambitieux. N'avais-je pas été admis dans les coulisses ? n'avais-je pas vu ce que coûtait à Trévanion de tranquillité et de joie la poursuite du pouvoir, et combien peu de bonheur le rang apportait à un homme d'habitudes aussi raffinées et de qualités aussi aimables que lord Castleton ? Pourtant ces deux caractères semblaient si bien faits, le premier pour le pouvoir, le second pour le rang ! C'est une chose merveilleuse que de voir avec quelle libéralité la Providence compense les faveurs partiales de la fortune. Pour elle on renonce à son indépendance, on fait des efforts d'activité surprenants, on met de côté l'amour avec ses douces récompenses ; on abandonne le sentier d'une vie toute remplie des charmes de la nature, d'une vie dont les jouissances physiques sont pures et saines, d'une vie où les facultés morales s'épanouissent avec les facultés intellectuelles, et où le cœur est en paix avec l'âme. Ce sort qu'on abandonne est-il donc trop indigne de l'ambition, ou hors de la portée de la nature humaine ? « Connais-toi toi-même, » disait la vieille philosophie. « Perfectionne-toi, » dit la nouvelle. Le grand objet du passager sur le navire du temps n'est pas de gaspiller ses affections et ses talents à des choses extérieures qu'il devra laisser derrière lui ; ce qu'il cultive intérieurement est tout ce qu'il pourra emporter dans le pays de l'Éternité. Nous ne sommes ici que comme des écoliers dont la vie commence là où finit l'école ; nos batailles avec nos rivaux et les joujoux que nous partageons avec nos camarades, et les noms que nous gravions haut et bas sur les murs et sur nos pupitres : tout cela nous sera-t-il d'une grande utilité plus tard ? À mesure que de nouvelles destinées se grouperont autour de nous, tout cela nous arrachera-t-il autre chose qu'un sourire ou un soupir ? Regardez en arrière aux jours où vous alliez à l'école, et répondez.

CHAPITRE XI.

Deux semaines se sont écoulées depuis la date du chapitre précédent ; nous avons dormi notre dernier sommeil, pour dix ans, sur le sol de l'Angleterre. Vivian a obtenu une entrevue avec son père. Voilà une heure et plus qu'ils sont ensemble. Ni mon père ni moi nous ne voulons les troubler. Mais l'horloge sonne ; il est tard ; le navire met à la voile cette nuit ; nous devrions être à bord. Nous attendons en bas de l'escalier ; la porte de la chambre s'ouvre, et un pas pesant descend les degrés ; le père s'appuie sur le bras de son fils. Il faudrait voir avec quelle timidité le fils guide ce pas boiteux. Maintenant que la lumière éclaire leurs visages, il y a des larmes sur la joue de Vivian ; mais la figure de Roland paraît calme et heureuse. Heureuse, lorsqu'il va se séparer de son fils, peut-être pour toujours ? Oui, heureuse, parce qu'il a trouvé un fils ; et il ne pense ni aux années, ni à l'absence, ni aux chances de mort ; il est reconnaissant envers la miséricorde divine et nourrit une espérance céleste. Si vous êtes surpris de voir Roland heureux en ce moment, c'est bien vainement que j'ai essayé de le faire respirer, vivre et agir devant vous !

Nous sommes à bord, où nos bagages nous ont précédés. Avec l'aide d'un charpentier, j'ai établi dans la cale des cabines pour Vivian, Guy Bolding et moi-même. Car, pensant que nous ne pouvions trop tôt mettre de côté les idées européennes, nous *dégentilhommer*, comme disait Trévanion, nous n'avions retenu que des logements de matelots, au grand avantage de nos finances. Nous avons aussi l'avantage d'être entre nous, en compagnie de tous nos Cumberlandais, à la fois nos amis et nos serviteurs.

Nous sommes tous à bord ; nous avons vu pour la dernière fois ceux que nous quittons, et nous sommes tous debout sur le pont, bras dessus bras dessous. Nous sommes à bord, et nous voyons briller, près et loin, les lumières de la grande ville ; les étoiles scintillent sur nos têtes comme pour les premiers navigateurs des vieux âges. Des bruits étranges, des voix

rauques, des cordes qui craquent, des sanglots de femmes se confondent avec les imprécations des matelots. Au milieu du roulis et du tangage, comme lorsque le navire glisse doucement sur les flots, le triste sentiment de l'exil s'approche de nous ; mais nous restons à regarder et à écouter, muets, appuyés les uns sur les autres.

La nuit s'assombrit, la ville disparaît ; plus un rayon de ses myriades de lumières. Le fleuve s'élargit immense. Comme le vent fraîchit ! est-ce une brise de mer ?... Déjà les étoiles commencent à s'effacer ; la lune est descendue sous l'horizon. Combien les eaux nous paraissent désolées aux premières teintes grisâtres de l'aube ! nous frissonnons, nous nous regardons, nous murmurons quelque chose qui n'est pas la pensée la plus intime de notre cœur, et nous rentrons dans nos cabines... Certes ce n'est pas pour dormir ; et pourtant le sommeil nous surprend, en ami doux et délicat. L'Océan nous berce, pauvres exilés, comme sur le sein d'une mère.

1. [↑] Il est très rare qu'un Espagnol épouse une gitana, ou bohémienne ; mais, au dire de M. Borrow, il arrive assez souvent qu'un riche gitano épouse une Espagnole. (*Note de l'auteur.*)

M. Borrow a écrit un livre fort remarquable sur les mœurs des gitanos, et qui est intitulé *Lavengro*. (*Note du traducteur.*)

DIX-SEPTIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le rideau est baissé. Mettez-vous à votre aise, mes chers auditeurs ; que chacun cause avec son voisin. Vous, belle dame des loges, prenez votre lorgnette et regardez autour de vous. Et toi, jeune mère, qui parais si heureuse dans la galerie à deux schellings, régale Tom et la gentille petite Sal de quelques-unes de ces bonnes oranges ! Oui, braves apprentis des quatrièmes, faites entendre vos sifflets ! Et vous, très-puissants, très-graves, très-révérands seigneurs, assis au premier rang du parterre, habitués du théâtre et critiques pratiques, vous qui prenez un air mécontent aux débuts des auteurs et des acteurs, et qui, fidèles à la foi de votre jeunesse (honneur à vous pour cela !), croyez fermement que nous sommes plus petits de la tête que les géants nos grands-pères, riez ou grondez, comme il vous plaira, tandis que le rideau vous sépare encore de la scène... Ô spectateurs, il est bien juste que vous vous amusiez tous selon vos goûts, car l'entr'acte est long. Tous les acteurs ont à changer de costume, tous les machinistes sont à l'œuvre et font glisser dans les rainures les décors d'un nouveau monde. Vous verrez sur le programme qu'on réclame vivement votre indulgence, car on a dédaigné les unités de temps et de lieu. On vous demande de supposer que nous avons vieilli de cinq ans depuis le dernier acte. Cinq ans !... Pour plus de vraisemblance, l'auteur recommande de laisser le rideau baissé plus longtemps que de coutume entre la rampe et la scène.

Timbales et violons, attention au signal ! Le temps est écoulé ! Cessez vos sifflets, jeune homme !... Assis au parterre !...

Voilà la fanfare finie... le rideau se lève... Regardez devant vous.

L'atmosphère est transparente, claire et brillante... brillante comme celle de l'Orient, mais vigoureuse et fortifiante comme celle du Nord. Une rivière large et limpide coule au milieu de vertes campagnes. Là-bas, dans le lointain, s'étendent de vastes forêts d'arbres toujours verts, et de riantes collines brisent la ligne de l'horizon sans nuages. Voyez ces pâturages arcadiens avec ces moutons par centaines, par milliers. Thyrsis et Ménalque auraient eu fort à faire pour les compter, et, je crois, bien peu de temps de reste pour chanter Daphné. Mais, hélas ! les Daphnés sont rares ; on ne voit point courir en ces prairies de nymphes armées de houlettes et couronnées de fleurs.

Tournez les yeux à droite, plus près de la rivière. Voyez ce jardin d'environ trente acres, entouré d'une clôture basse. On ne le cultive que pour l'agrément et l'usage personnel, et non pour le profit, qui ne se tire que des moutons. Ne regardez pas si dédaigneusement cette horticulture primitive... Ces jardins sont rares dans le *Bocage*. Je doute fort que le grand roi du Pic^[1] ait jamais trouvé dans sa fameuse serre, où l'on peut se promener en voiture, autant de plaisir que les enfants du Bocage en trouvent dans ces fleurs et ces légumes, dont le parfum et le goût leur rappellent la vieille patrie.

Voyez plus loin le palais des patriarches. Il est de bois, sans doute ; mais la demeure qu'on a bâtie de ses propres mains est toujours un palais. En avez-vous jamais bâti lorsque vous étiez enfant ? Et les seigneurs de ce palais sont seigneurs de presque toute la terre que votre vue peut découvrir, et de ces innombrables troupeaux. Ils jouissent, en outre, d'une santé qu'auraient pu leur envier les antédiluviens, et leurs nerfs sont aguerris à tous les exercices de cette vie active. Ils ont tant dompté de chevaux, tant conduit de bestiaux, ils ont si souvent livré aux nègres sauvages des combats sanglants, tantôt les pourchassant et tantôt pourchassés par eux, que, si le cœur de ces rois du Bocage est accessible à quelque passion, cette passion n'est certes pas la crainte.

Voyez, çà et là, au milieu du paysage, ces huttes grossières. Des vassaux à l'esprit fier et indépendant les habitent. Mais l'abondance et l'espoir les ont adoucis, ainsi que la direction d'une main ferme et libérale, d'un œil juste et clairvoyant. Mais qui donc sort de ces bois et galope à travers ces vertes et ondoyantes campagnes, tout effaré, ses longs cheveux flottant au

vent, barbu comme un Turc ou comme un léopard ?... Ah ! vous reconnaissez ce cavalier. Il descend de cheval, et voilà qu'il est accosté par un autre de nos vieux amis, qui vient de quitter un berger avec lequel il causait de choses dont ne se sont jamais inquiétés ni Thyrsis ni Ménalque, car leurs moutons ne paraissent pas avoir jamais connu le fourchet ou la gale.

PISISTRATE. — Mon cher Guy, d'où diantre venez-vous ?

GUY, *tirant un livre de sa poche avec un air de triomphe*. — Voici les *Vies des poètes* du docteur Johnson. Je n'ai pu obtenir qu'on me cédât *Kenilworth*, quoique j'en aie offert trois moutons. Je soupçonne ce docteur Johnson d'être un vieil ennuyeux. Eh bien ! tant mieux ! le livre durera plus longtemps... Voici en outre un journal de Sydney, qui n'a que deux mois de date. (*Guy prend au ruban de son chapeau un brûle-gueule, ou dodeen, qu'il bourre et allume ensuite.*)

PISISTRATE. — Vous devez avoir fait trente milles au moins. Quand je pense que vous voilà devenu chasseur de livres, Guy !

GUY BOLDING, *philosophiquement*. — Oui !... on ne connaît la valeur d'une chose que lorsqu'on l'a perdue. Ne vous moquez pas de moi, mon vieux... Vous aussi, vous disiez que les livres vous ennuyaient à mort, et plus tard vous avez trouvé les soirées bien longues sans livres. Alors quelle joie au premier que nous trouvâmes, un vieux volume du *Spectateur* !

PISISTRATE. — C'est vrai !... À propos, la vache brune a vêlé en votre absence. Savez-vous, Guy, que je crois que nos troupeaux n'auront pas la gale cette année ? Il y aura, dans ce cas, une grosse somme à mettre de côté ! Les choses prennent meilleure tournure, Guy.

GUY BOLDING. — Oui, une tournure bien différente de celle des deux premières années. Vous faisiez triste figure alors. Vous avez eu bien raison de nous mettre en apprentissage auprès d'un autre propriétaire, avant de vouloir risquer notre capital... Ah ! par Jupiter ! ces moutons auraient pu nous faire perdre la tête. D'abord sont venus les chiens sauvages, juste au moment où nos troupeaux étaient lavés et prêts pour la tonte ; et puis nous avons surpris cette maudite brebis galeuse de Joe Timmes se frottant complaisamment contre nos pauvres bêtes sans défiance ! Je m'étonne que

nous n'ayons pas abandonné la partie ; mais *Patientia fit*... Comment est ce vers d'Horace ?... ah bah ! qu'importe ?

Le chemin est bien long qui ne fait pas de coude !

Ce vers vaut bien ceux d'Horace et de Virgile... Vivian n'est-il pas venu ?

PISISTRATE. — Non, il doit sûrement arriver aujourd'hui.

GUY BOLDING. — C'est lui qui a la meilleure part. Élever des chevaux et nourrir des bœufs, galoper après ces sauvages démons, se perdre dans une forêt de cornes : voilà son rôle. Vivre avec ces animaux qui beuglent, qui bondissent, qui se battent et se démènent comme des buffles furieux ; vivre avec des chevaux qui franchissent les plus larges fossés et les rochers des forêts ; entendre sans cesse des claquements de fouets et des cris d'hommes ; être toujours sur le point de se casser le cou ou de périr victime d'un taureau irrité : voilà le plaisir ! Ah ! c'est une triste chose de voir des moutons, après une chasse aux taureaux et une foire aux bœufs.

PISISTRATE. — Chacun son goût dans le Bocage. On peut gagner de l'argent plus facilement et plus sûrement, avec plus d'aventures et de distractions, dans le département bucolique ; mais on fait de plus grands bénéfices et une fortune plus rapide dans le département pastoral, si toutefois l'on est soigneux et que le sort vous favorise... et notre but est de retourner en Angleterre le plus tôt que nous pourrons.

GUY BOLDING. — Humph ! je me contenterais bien de vivre et de mourir dans le Bocage, le plus beau pays du monde, si les femmes y étaient moins rares, Quand je pense qu'il y a en Angleterre des milliers et des milliers de filles, et qu'ici l'on n'en trouve pas une seule à trente milles à la ronde, si ce n'est Bet Goggins... et celle-là n'a qu'un œil !... Mais revenons à Vivian. Pourquoi nous importerait-il plus qu'à lui de retourner le plus tôt possible en Angleterre ?

PISISTRATE. — Je ne dis pas que cela nous importe plus qu'à lui. Mais vous avez vu qu'il lui fallait quelque chose de plus émouvant que notre vie pastorale. Vous savez combien il était triste et abattu... au point que nous avons dû vendre ses moutons. Et puis les taureaux de Durham et les chevaux du Yorkshire que M. Trévanion nous envoyait étaient une tentation

si irrésistible, que j'ai cru pouvoir joindre une seconde spéculation à la première. Puisqu'il fallait que l'un de nous surveillât les bœufs et les chevaux, et que les deux autres restassent à garder les brebis, il m'a semblé que les premiers feraient mieux l'affaire de Vivian, et jusqu'à présent nous n'avons pas eu à nous repentir de les lui avoir confiés.

GUY BOLDING. — Oui, Vivian est bien dans son élément... toujours actif, toujours occupé à donner des ordres. Laissez-lui la première place en toutes circonstances, et vous ne trouverez pas de meilleur homme que lui... nous deux exceptés... Écoutez ! les chiens, le claquement du fouet ! c'est lui !... Et maintenant, je pense que nous pouvons aller dîner.

ENTRE VIVIAN.

Son corps est devenu plus athlétique. Son œil, plus fixe et moins inquiet, vous regarde en face. Son sourire est plus ouvert ; mais il y a, dans l'expression de ses traits, une mélancolie voisine de la tristesse. Son costume est le même que celui de Pisistrate et de Guy : veste et pantalon blancs, cravate claire nouée négligemment, chapeau à larges bords en forme de feuille de chou. Sa moustache et sa barbe sont taillées avec plus de soin que les nôtres. Il tient à la main un grand fouet, et porte un fusil en bandoulière.

Après échange de saluts, on se fait des questions sur le gros bétail, sur les moutons et sur les derniers chevaux expédiés au marché indien. Guy montre les *Vies des poètes* ; Vivian demande s'il est possible de se procurer la *Vie de Clive* ou celle de *Napoléon*, ou un exemplaire de Plutarque. Guy secoue la tête, et dit que, si un *Robinson Crusoe* peut faire son affaire, il en a vu un tout en lambeaux, quoique trop demandé pour qu'il fût possible de l'avoir à bon marché.

Nos trois amis entrent dans la hutte. Dans tous les pays, les célibataires sont des êtres malheureux, mais plus encore dans le Bocage. L'homme ne sait pas ce qu'est une tendre compagne dans le vieux monde, où les femmes sont communes. Mais dans le Bocage, la femme est littéralement l'os de vos os, la chair de votre chair, votre meilleure moitié, l'ange qui vous console, l'Ève de votre Éden : bref, tout ce que les poètes ont chanté, tout ce que répètent les jeunes orateurs dans les repas publics, lorsqu'on les prie de porter un toast aux dames. Hélas ! nous sommes garçons tous les trois,

mais nous sommes plus heureux que la plupart des garçons du Bocage : car la femme du berger cumberlandais que j'ai emmené nous fait, à Bolding et à moi, l'honneur d'habiter notre hutte et d'y maintenir un ordre confortable. Elle a eu deux enfants depuis que nous sommes en Australie ; cet accroissement de famille a fait ajouter une aile à notre demeure. En Angleterre, ces enfants eussent été regardés peut-être comme un grand ennui ; mais je déclare qu'ici, où nous sommes environnés de grands hommes barbus, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il y a dans les cris des enfants quelque chose de musical et de chrétien qui vous attendrit... Voilà les cris qui recommencent ; eh bien, Dieu bénisse les petits qui les poussent !

Quant à mes autres compagnons du Cumberland, le plus ambitieux de tous, Miles Square, m'a quitté depuis longtemps. Il est contre-maître chez un grand propriétaire de moutons, à quelque deux cents milles d'ici. Feu-Follet est à la station du gros bétail, où il sert de second à Vivian ; et il trouve encore parfois le temps de se livrer à ses instincts de braconnier, aux dépens des perroquets, des kakatoès noirs, des pigeons et des kangaroos. Le berger demeure avec nous, et le brave garçon ne paraît pas songer à s'enrichir. Il a un esprit de soumission qui étouffe l'ambition si commune en Australie. Et sa femme, quel trésor ! Je vous assure que la vue de sa douce et souriante figure, lorsque nous rentrons à la tombée de la nuit, et les ondulations de sa robe lorsqu'elle retourne les *dampers*^[2] dans les cendres, ou remplit la théière, ont quelque chose de saint et d'angélique. Quel bonheur que notre pâtre du Cumberland ne soit pas jaloux ! Non pas qu'il ait sujet de l'être ; mais, là où les Desdémones sont si rares, vous ne pouvez vous imaginer combien leurs Othellos sont susceptibles. Ce sont des maris excellents, il est vrai ; on n'en trouve pas de meilleurs : mais on ferait bien d'y penser deux fois avant d'entreprendre le rôle de Cassio dans le Bocage.

Ah ! voici cette chère créature. Elle remue les couteaux et les fourchettes ; elle étend la nappe, elle apporte le bœuf salé et ce raffinement de luxe si rare en Australie, notre dernier pot de conserves au vinaigre ; elle pose sur la table les produits du jardin et de la basse-cour (peu d'habitants du Bocage en ont d'aussi beaux), et les *dampers* avec une tasse de thé pour chaque convive. Ni vin, ni bière, ni liqueur ; on les réserve pour l'époque de la tonte.

Nous venons de dire le *Benedicite*, coutume de la sainte patrie que nous avons conservée, lorsque, Dieu me bénisse ! quel bruit dehors, quel piétinement, quels aboiements de chiens !... Des convives sans doute. Les convives sont toujours les bienvenus dans le Bocage. Peut-être un acheteur de bétail à la recherche de Vivian ; peut-être ce maudit individu dont les moutons se mêlent toujours avec les nôtres. N'importe ! accueil cordial à tout le monde, ami ou ennemi.

La porte s'ouvre. Un, deux, trois étrangers... Des assiettes et des couteaux !... Approchez vos chaises, vous venez juste à temps. Mangez d'abord... et ensuite les nouvelles ! Au moment où les étrangers prennent place à table, une voix se fait entendre en dehors.

« Vous prendrez un soin particulier de ce cheval, jeune homme. Promenez-le un peu. Lavez-lui le dos avec de l'eau salée. Détachez les poches de la selle ; donnez-les-moi... Oh ! je suis sans inquiétude, j'ose le dire ; mais il y a là des papiers importants. La prospérité de la colonie dépend de ces papiers. Que deviendriez-vous tous s'il leur arrivait malheur ? Je frémis d'y penser ! »

Vêtu d'une veste de chasse ornée de boutons dorés sur lesquels se lit une devise dont on a gardé bon souvenir, la tête couverte d'un chapeau en feuille de chou ombrageant une figure comme on en voit rarement dans le Bocage, une figure rasée du matin ; propre, élégant même, l'air aussi respectable que jamais, le bras chargé des poches de sa selle, les narines dilatées aspirant le fumet du dîner, s'avance... l'oncle Jack !

PISISTRATE, *s'élançant vers lui*. — Est-il possible ? Vous, en Australie ! vous, dans le Bocage !

L'oncle Jack, ne reconnaissant pas Pisistrate dans le grand homme barbu qui se précipite sur lui, recule effrayé en s'écriant :

« Qui êtes-vous ?... je ne vous ai jamais vu, monsieur. Je suppose que vous allez dire tout à l'heure que je vous dois quelque chose. »

PISISTRATE. — Oncle Jack !

L'ONCLE JACK, *laissant tomber les poches de sa selle*. — Mon neveu ! Le ciel soit loué ! Venez dans mes bras ! »

Ils s'embrassent. Présentations réciproques à la société. D'une part, M. Vivian et M. Bolding ; de l'autre, le major Mac-Blarney, M. Bullion, et M. Emmanuel Speck. Le major Mac-Blamey est un bel homme au port majestueux, avec un fort accent de Dublin ; il vous serre la main comme on presserait une éponge.

M. Bullion est réservé et hautain ; il porte des lunettes vertes et ne vous tend que l'index.

M. Emmanuel Speck est d'une élégance extraordinaire dans le Bocage. Il a un col de satin bleu, une de ces blouses d'Allemagne brodées au lacet et garnie d'assez de poches pour toutes les mains de Briarée. Il est mince, poli, et s'incline pour saluer ; puis il sourit et se remet à table de l'air d'un homme accoutumé à viser au solide.

L'ONCLE JACK, *la bouche pleine de bœuf*. — Fameux bœuf ! Vous l'avez élevé vous-même, sans doute ?... C'est long à élever, un bœuf. (*Il vide dans son assiette le reste du pot de conserves.*) Dans le Nouveau-Monde, il faut apprendre à aller en avant ! C'est un temps de chemins de fer que ce temps-ci !... Nous pouvons lui glisser quelques mots de l'affaire, n'est-ce pas, Bullion ! (*Me parlant à l'oreille.*) C'est un grand capitaliste que ce Bullion ! Regardez-le bien.

M. BULLION, gravement. — Quelques mots, oui, comme vous dites, monsieur Tibbets... s'il a des capitaux. (*Il cherche du regard les conserves... ses lunettes vertes restent tournées vers l'assiette de fonde Jack.*)

L'ONCLE JACK. — Ce qu'il faut à cette colonie, c'est quelques hommes comme nous, avec des capitaux et de l'intelligence. Au lieu de payer des pauvres pour les faire émigrer, on devrait payer les riches pour qu'ils viennent ici, n'est-ce pas, Speck ?

Tandis que l'oncle Jack est tourné vers M. Speck, M. Bullion pique avec sa fourchette un petit oignon sur l'assiette de Jack, et le transfère sur la sienne, en disant, non pas à propos de l'oignon, mais comme une vérité générale : « Dans ce pays, messieurs, il suffit qu'un homme ait l'œil au guet, prêt à profiter de la première occasion... les ressources sont innombrables. »

L'oncle Jack, revenant à son assiette et voyant l'absence de l'oignon, prévient M. Speck en s'emparant de la dernière pomme de terre. Il dit aussi, dans le même sens philosophique et général que M. Bullion :

« La grande chose dans ce pays, c'est d'être toujours en avant : découverte et invention, promptitude et décision, et puis ça va tout seul !... Sur ma vie ! on ramasse parmi les naturels de ce pays des locutions bien triviales. Ça va tout seul c'est affreux ! que dirait votre pauvre père ?... À propos, comment va-t-il, ce bon Austin ? Bien. Alors, tant mieux. Et ma chère sœur ?... Ah ! ce maudit Peck ! elle maugrée toujours contre l'*Anticapitaliste*, n'est-ce pas ?... Mais je mettrai ordre à tout cela... Messieurs, remplissez vos verres ! un toast solennel !

M. SPECK, *d'un ton ému*. — Je répondrai à vos sentiments avec cette grande tasse. Il n'y a plus de verres.

L'ONCLE JACK. — Un toast solennel à la santé du futur millionnaire que je vous présente dans la personne de mon neveu et unique héritier, Pisistrate Caxton, Esq. Oui, messieurs, je vous annonce ici publiquement que ce jeune homme héritera de toute ma fortune : biens-fonds, baux emphytéotiques, propriétés agricoles et minières. Et lorsque je serai dans la froide tombe (*il tire son mouchoir*), lorsqu'il ne restera plus rien du pauvre John Tibbets, regardez ce jeune homme et dites : « John Tibbets vit encore ! »

M. SPECK, chantant. — Oui, faisons tous raison à ce toast solennel !

GUY BOLDING. — Hip, hip, hourra ! trois fois hourra ! Est-ce drôle ? »

L'ordre se rétablit ; on débarrasse la table ; chacun allume sa pipe.

VIVIAN. — Quelles nouvelles d'Angleterre ?

M. BULLION. — Parlez-vous des fonds, monsieur.

M. SPECK. — Je suppose plutôt que vous voulez parler des chemins de fer. Il s'y fera de grandes fortunes, monsieur ; mais je crois que nos spéculations ici...

VIVIAN. — Excusez-moi si je vous interromps, monsieur ; mais je croyais, d'après les derniers journaux, qu'il y avait quelque chose d'hostile dans l'attitude de la France. N'y a-t-il aucune chance de guerre ?

LE MAJOR MAC-BLARNEY. — Voudriez-vous entrer dans l'armée, jeune homme ? Si mon crédit auprès du commandant des gardes du corps peut

vous être utile, le major Mac-Blarney en sera, parbleu ! tout fier.

M. BULLION, *d'un air d'autorité*. — Non, monsieur, nous n'aurons pas la guerre. Les capitalistes d'Europe et d'Australie n'en veulent pas. Les Rothschild et quelques autres que je ne nommerai pas n'ont qu'à faire ceci, monsieur (*il boutonne ses poches*), et nous le ferons ; alors que devient votre guerre, monsieur ?

Dans la véhémence avec laquelle il frappe sur la table, M. Bullion casse sa pipe. Promenant alors autour de lui ses yeux abrités de lunettes vertes, il prend la pipe que Speck a posée sur la table dans un moment d'inattention.

VIVIAN. — Mais la campagne de l'Inde ?

LE MAJOR MAC-BLARNEY. — Oh ! si c'est les Indiens que vous voulez....

BULLION, *bourrant la pipe de Speck avec du tabac puisé dans la blague de Guy Bolding, et interrompant le major*. — L'Inde, c'est une autre affaire. Je ne m'oppose point à cela. Cette guerre-là est plutôt avantageuse que nuisible aux capitalistes.

VIVIAN. — Eh bien ! quelles nouvelles de l'Inde ?

BULLION. — Je ne sais pas. Je n'ai pas de capitaux dans l'Inde.

M. SPECK. — Ni moi. Le temps de l'Inde est passé. Ce pays-ci est notre Inde à présent.

Il ne voit pas sa pipe à la place où il l'avait laissée ; puis, la reconnaissant dans la bouche de Bullion, il reste comme frappé d'horreur. — *N. B.* Ce n'est pas un vulgaire brûle-gueule, mais une petite pipe d'écume impossible à remplacer dans le Bocage.

PISISTRATE. — Eh bien ! mon oncle, je ne sais pas encore quel nouveau projet vous avez en tête. Quelque chose de bienfaisant, d'avantageux à vos semblables, j'en suis sûr... quelque chose d'utile à la philanthropie et au genre humain.

M. BULLION, *surpris*. — Eh quoi ! jeune homme, êtes-vous novice à ce point-là ?

PISISTRATE. — Moi, monsieur ? Non ; le ciel m'en préserve ! Mais c'est mon... (*L'oncle Jack lève l'index d'un air suppliant, et répand son thé sur le pantalon de son neveu. Pisistrate, brûlé par le thé, ne voit pas l'index*

levé, et continue.) Mais c'est mon oncle qui l'est... Quelque grande compagnie nationale, impériale, coloniale, antimonopoliste !...

L'ONCLE JACK. — Ah ! ah ! ah ! quel drôle de garçon cela fait !

M. BULLION, *d'un ton solennel*. — Avec de pareilles idées, qu'il ne faudrait pas, même en plaisantant, prêter à mon respectable et intelligent ami, M. Tibbets (*l'oncle Jack salue*), vous ne ferez jamais, je le crains, votre chemin dans ce monde, monsieur Caxton. Je ne pense pas que nos spéculations puissent vous convenir... Mais il se fait tard, messieurs ; il faut que nous poursuivions notre route.

L'ONCLE JACK, *se levant avec précipitation*. — Et j'ai tant de choses à dire au cher enfant... Excusez-nous ; vous connaissez les sentiments d'un oncle. (Il prend mon bras et m'emmène hors de la hutte. Aussitôt que nous sommes en plein air il ajoute :) Vous nous ruinerez tous, vous, moi, votre père, votre mère ; oui, tous ! Pour qui croyez-vous que je travaille comme un esclave, si ce n'est pour vous et les vôtres ? Vous nous ruinerez tous, dis-je, si vous tenez ce langage en présence de Bullion. Son cœur est aussi dur que la banque d'Angleterre... et il a bien raison. Mes semblables ? sornettes !... j'ai renoncé à ces illusions, aux généreuses folies de ma jeunesse ! Je commence enfin à vivre pour moi... c'est-à-dire pour moi et pour mes parents. Je réussirai cette fois, vous verrez !

PISISTRATE. — En vérité, mon oncle, je l'espère sincèrement. Et, pour vous rendre justice, il y a toujours quelque chose de très-ingénieux dans vos idées... seulement, elles ne...

L'ONCLE JACK, *m'interrompant par un gémissement*. — Ah ! quand je pense aux fortunes que d'autres ont faites avec mes idées, c'est affreux !... Et l'on me reprocherait de ne plus vivre pour cette race de voleurs, d'avidés et ingrats coquins ?... Non, non. Le chiffre 1 sera mon emblème, et je ferai de vous un Crésus, mon ami... Oui, certes.

Après avoir remercié l'oncle Jack de tous ses bienfaits à venir, Pisistrate lui demande depuis combien de temps il est en Australie, ce qui l'a amené dans la colonie, et quels sont ses projets. Il apprend, à son grand étonnement, que l'oncle Jack est en Australie depuis quatre ans, qu'il est parti entraîné, dit-il, par l'exemple de lui, Pisistrate ; poussé par quelque

influence mystérieuse qu'il ne veut pas expliquer, et par quelque mission émanée du ministère des colonies ou d'une compagnie d'émigration.

L'oncle Jack a merveilleusement prospéré depuis qu'il a laissé là ses semblables. Sa première spéculation, en arrivant, fut d'acheter quelques maisons à Sydney. Par suite de ces fluctuations de prix si communes dans les colonies, où tantôt l'on s'élance avec l'espérance sur un arc-en-ciel, et tantôt l'on descend avec le désespoir dans les abîmes de l'Achéron, il eut ces maisons à très-bas prix et les revendit ensuite très-cher. Mais sa principale opération se rattachait à la colonie naissante d'Adélaïde, dont il se regardait comme l'un des principaux fondateurs. Dans le flot d'émigrants qui inonda cet établissement, dès les premières années de son existence, et qui entraîna avec lui toutes sortes d'aventuriers crédules et inexpérimentés, il se perdit des sommes considérables, et un homme vif et adroit comme l'oncle Jack attrapa sans difficulté quelques fractions de ces sommes.

L'oncle Jack s'était procuré d'excellentes lettres de recommandation pour les principaux personnages de la colonie ; il s'était lié avec quelques-uns de ceux qui cherchaient à accaparer le monopole des terres (ils y sont parvenus depuis en partie, grâce à l'élévation du prix qui exclut le menu fretin des petits capitalistes), et s'était imposé à eux comme un homme très-versé dans les affaires, ayant la confiance des grands capitalistes d'Angleterre, une influence considérable dans la presse anglaise, etc., etc. Et ne soupçonnez pas qu'ils manquassent de discernement ; non. Mais, quand l'oncle Jack le voulait, il avait des manières presque irrésistibles.

Voilà comment il réussit à s'associer avec des hommes qui avaient réellement des capitaux considérables et une longue expérience pratique de la meilleure manière de les faire fructifier. C'est ainsi qu'il entra en association avec M. Bullion, un des plus riches propriétaires de la colonie, et qui, ayant beaucoup de choses à soigner, résidait à Sydney et laissait son bétail et ses terres sous la surveillance d'inspecteurs et de contre-maîtres. Les spéculations terriennes étaient celles qui plaisaient le plus à Jack, et un savant Allemand ayant déclaré que les environs d'Adélaïde contenaient ces trésors précieux qu'on y a découverts depuis, M. Tibbets avait persuadé à Bullion et aux personnages qui l'accompagnent en ce jour où nous le retrouvons, d'entreprendre par terre, tranquillement et sans bruit, le voyage de Sydney à Adélaïde, afin de s'édifier sur le rapport de l'Allemand, auquel

on ajoutait peu de foi. « Si le sol ne contient pas de minéraux, avait dit l'oncle Jack à ses associés, l'on en trouvera dans les poches des aventuriers sans expérience toujours prêts à acheter au plus cher cette année-ci, et forcés de revendre au plus bas l'année d'ensuite. »

Mais, conclut l'oncle Jack en me lançant un malin regard et me donnant un coup de poing dans les reins, j'ai déjà eu de ces affaires de mines et je sais ce que c'est. Je ne confierai qu'à vous mon petit projet, et, si vous voulez des actions, vous en aurez. L'affaire est aussi claire qu'un problème d'Euclide. Si l'Allemand a raison et s'il y a des mines, eh bien ! ces mines seront exploitées. Il faudra employer des mineurs ; ces mineurs mangeront, boiront et dépenseront leur argent. La chose sera de rattraper cet argent... me comprenez-vous ?

PISISTRATE. — Pas du tout.

L'ONCLE JACK, *d'un ton majestueux*. — Grand dépôt de grog et autres provisions ! Les mineurs ne peuvent se passer de vivres ni de grog. Ils viennent à votre dépôt, et vous encaissez leur argent, *quod erat demonstrandum* ! ... Voulez-vous des actions, jeune coquin que vous êtes ? Versez une misère, mille livres, ou deux mille, et je vous mets de compte à demi avec moi.

PISISTRATE, *avec véhémence*. — Non, pas pour toutes les mines du Potosi.

L'ONCLE JACK, *gaiement*. — Eh bien ! vous n'y perdrez rien. Votre manque de confiance ne me fera pas changer mes dernières volontés. Votre jeune ami, ce M. Vivian (c'est ainsi, je crois, que vous l'appellez, un jeune homme à l'air intelligent, plus dégourdi que l'autre), prendrait-il une action ?

PISISTRATE. — Du dépôt de grog ? Vous ferez mieux de le lui demander vous-même.

L'ONCLE JACK. — Quoi ! vous avez des prétentions aristocratiques dans le Bocage. C'est charmant !... Ah ! voilà qu'on m'appelle... Il faut que nous partions.

PISISTRATE. — Je vous accompagnerai l'espace de quelques milles... Qu'en dites-vous, Vivian ? et vous, Guy ? »

Toute la troupe nous rejoignait en ce moment.

Guy préfère se chauffer au soleil et lire les *Vies des poètes*, Vivian vient avec nous. Nous accompagnons les capitalistes jusqu'au coucher du soleil. Le major Mac-Blarney prodigue ses offres de service en tout genre, et ajoute avec assurance que, si nous avons besoin de quelque chose qui se rapporte à l'art de l'ingénieur, aux mines, aux plans, à l'arpentage, etc., il se met à notre disposition pour rien ou presque rien. Nous soupçonnons le major Mac-Blarney d'être un de ces ingénieurs civils qui se figurent innocemment avoir servi dans l'armée.

M. Speck me dit confidentiellement que M. Bullion est *monstrueusement riche*, et qu'il a fait fortune avec peu de chose parce qu'il n'a jamais laissé échapper une bonne occasion. Je pense à l'oignon au vinaigre de l'oncle Jack et à la pipe d'écume de M. Speck, et je remarque avec une admiration respectueuse que M. Bullion suit uniformément en tout son grand système.

Dix minutes après, M. Bullion me dit, d'un ton également confidentiel, que M. Speck, malgré son air poli et souriant, est pointu comme une aiguille, et que, si je veux quelques actions de la nouvelle spéculation, ou de toute autre, je ferais mieux de m'adresser à lui Bullion, qui ne me tromperait pas pour mon pesant d'or. « Ce n'est pas, ajoute M. Bullion, que j'aie quelque chose à dire contre Speck. Il a ce qu'il faut pour réussir dans le monde : il est très-riche, monsieur, et, quand un homme est vraiment riche, je suis le dernier à m'inquiéter de ses petits défauts et à lui battre froid.

— Adieu ! me dit l'oncle Jack en tirant de nouveau son mouchoir ; mes compliments affectueux à tous ceux qui sont en Angleterre. » Puis il ajoute tout bas : « Si jamais vous avez meilleure opinion du dépôt de grog et de vivres, mon neveu, vous trouverez sous cette poitrine un cœur d'oncle ! »

CHAPITRE II.

Il faisait nuit lorsque Vivian et moi nous revînmes lentement à la maison. La nuit en Australie ! il est impossible de décrire sa beauté. Dans ce nouveau monde, le ciel paraît plus rapproché de la terre. Les étoiles sont si brillantes qu'elles semblent sorties fraîchement des mains du Créateur. Et la lune est comme un grand soleil d'argent, tant le moindre objet qu'elle éclaire est blanc et distinct^[3]. Parfois un son vient rompre le silence, mais un son tellement en harmonie avec la solitude qu'il ne fait qu'ajouter à ses charmes. Écoutez ! c'est la voix d'un oiseau de nuit qui sort du milieu des rochers grisâtres dont ce vallon est entouré. Écoutez ! lorsque la nuit s'avance, c'est l'aboïement lointain d'un chien de garde, ou le hurlement étrange de ses frères sauvages contre lesquels il défend le troupeau. Écoutez encore ! l'écho s'empare de ces sons et les promène gaiement de colline en colline, loin, bien loin, plus loin encore, jusqu'à ce que tout rentre dans le silence et que les fleurs pendent sans bruit au-dessus de votre tête, quand vous traversez un bosquet de gommiers gigantesques. L'air est littéralement chargé de parfums, et cette surabondance affecte presque péniblement l'odorat. Vous hâtez alors le pas, vous entrez dans la plaine immense où rien n'intercepte la clarté de la lune, et, à travers les tiges sveltes des arbres à thé, vous apercevez le cours lumineux de la rivière dont vous entendez le doux murmure, grâce à l'exquise pureté de l'atmosphère.

PISISTRATE. — Et cette terre est devenue l'héritage de notre peuple !... Quand je promène mes regards autour de moi, il me semble voir la volonté du Père bienfaisant se dégager clairement du milieu de l'histoire confuse du genre humain. Pendant que l'Europe élève ses populations et remplit sa mission civilisatrice, ces royaumes restent mystérieusement cachés pour elle. Ils ne nous sont révélés que juste au moment où la civilisation a besoin d'eux pour résoudre ses problèmes ; alors ils deviennent un champ ouvert aux fiévreuses énergies perdues dans la foule ; ils offrent du pain à celui qui a faim et de l'espoir à celui qui n'en a plus. C'est vraiment le nouveau monde qui redresse la balance de l'ancien. Quel Latium pour les esprits errants

Ballottés sur les mers par d'horribles tempêtes !

Ici, sous nos yeux, se déroule une Énéide contemporaine. De ces huttes d'exilés éparses sur cette Italie plus féconde, on verra sortir un jour (quel est celui qui ne le prévoit pas ?)

. D'Albains une race nouvelle,
Et les longues splendeurs d'une Rome éternelle !

VIVIAN, *avec tristesse*. — Est-ce du rebut des *workhouses*, des prisons et des bagnes, que doit naître une seconde Rome ?

PISISTRATE. — Il y a, dans cette terre nouvelle, dans le travail qu'elle provoque, dans l'espoir qu'elle inspire, dans le sentiment de la propriété que je crois le cœur de la morale sociale, quelque chose qui accélère avec une rapidité merveilleuse l'œuvre de rédemption. Prenez tous ces colons ensemble, quelle que soit leur origine, quel que soit le motif qui les a amenés ici : c'est une race d'hommes beaux, forts, au cœur généreux ; une race grossière, mais sans bassesse, surtout dans le Bocage. Et je crois qu'elle fera une population aussi vaillante et aussi honnête que celle qui grandit actuellement dans l'Australie méridionale, d'où les condamnés sont exclus, et j'ajoute heureusement exclus, parce que cette distinction piquera l'émulation des nôtres. D'ailleurs, et ceci est ma réponse directe à votre question, je crois que même la partie la moins irréprochable de notre population est de tous points aussi respectable qu'a pu l'être ce mélange de brigands commandés par Romulus.

VIVIAN. — Mais n'étaient-ils pas soldats ?... Je parle des premiers Romains.

PISISTRATE. — Mon cher cousin, nous sommes en progrès sur ces affreux bandits, puisque nous pouvons avoir des terres, des maisons et des femmes (encore qu'il soit difficile de trouver celles-ci, et il est bon qu'il n'y ait point de Sabines blanches dans le voisinage), sans être réduits à cette vie de soldats qu'ils furent contraints de mener pour exister.

VIVIAN, *après une pause*. — J'ai écrit à mon père, et plus longuement à vôtre, exprimant dans la première de ces lettres mes désirs, et cherchant à expliquer dans la seconde les sentiments qui les ont fait naître.

PISISTRATE. — Les lettres sont-elles parties ?

VIVIAN. — Oui.

PISISTRATE. — Et vous n'avez pas voulu me les montrer !

VIVIAN. — Ne me parlez pas de ce ton de reproche. J'ai promis à votre père de lui ouvrir mon cœur toutes les fois qu'il serait agité et inquiet. Et je vous promets maintenant de suivre ses conseils.

PISISTRATE, *avec tristesse*. — Dans cette vie militaire que vous désirez si ardemment, qu'y a-t-il donc qui puisse vous offrir plus d'agitation et d'aventures que dans votre existence actuelle ?

VIVIAN. — Les honneurs !... Vous ne voyez pas la différence qu'il y a entre nous. Vous n'avez à faire que votre fortune. Moi, j'ai un nom à reconquérir. Vous regardez l'avenir d'un œil calme. Moi, j'ai une tache à effacer dans le passé !

PISISTRATE, *avec douceur*. — Elle est effacée. Cinq années courageusement employées à vous corriger par un travail incessant, cinq années d'une conduite si exempte de tout blâme que Guy lui-même, en qui je vois l'incarnation du gros bon sens anglais, doute presque que vous soyez assez rusé pour gouverner votre station ! Votre caractère est déjà en si haute estime que je soupire après l'heure où vous reprendrez le nom sans tache de votre père, où vous me donnerez l'orgueil d'avouer notre parenté devant tout le monde. Ah ! vous avez bien racheté des erreurs qui provenaient d'une enfance sans éducation et d'une jeunesse vagabonde.

VIVIAN, *s'inclinant sur sa monture et me mettant la main sur l'épaule*. — Mon cher ami, que ne vous dois-je pas ? (*Pour cacher son émotion, il hâte le pas de son cheval.*) Mais, ne le voyez-vous pas ? à mesure que je comprends mieux le bien, ma conscience devient plus sévère ; plus je connais mon excellent père, plus je désire être ce qu'il voulait que fût son fils. Pensez-vous qu'il n'aurait plus rien à souhaiter s'il me voyait élever du bétail et marchander avec des bouviers ? N'était-ce pas le plus vif désir de son cœur de me voir embrasser la carrière qu'il avait suivie ? Ne vous ai-je pas entendu dire que, sans votre mère, il aurait aussi fait de vous un soldat ? Je n'ai pas de mère, moi ! Si j'amassais des mille et des dix mille dans ce métier vulgaire, cela procurerait-il à mon père la moitié du plaisir qu'il aurait à voir mon nom honorablement mentionné dans une dépêche ?...

Non, non. Vous avez refoulé le sang égyptien ; c'est maintenant le sang du soldat qui déborde ! Oh ! que ne donnerais-je pas pour un jour de gloire où j'arriverais à une belle renommée, comme nos pères avant nous ; où des larmes de joie couleraient de ces yeux qui ont tant pleuré ma honte ; où *elle* aussi, dans le rang élevé qu'elle occupe à côté de son noble mari, elle pourrait dire : « Après tout, son cœur n'était pas si vil ! » Ne raisonnez pas avec moi ; ce serait inutile. Priez plutôt pour qu'il me soit donné d'agir à ma guise : car, je vous le dis, si je suis condamné à rester ici, je pourrai sans doute ne pas murmurer tout haut, je pourrai tourner dans ce cercle étroit de mon devoir, comme la brute qui tourne une roue de moulin ; mais mon cœur dépérira lentement, et vous écrirez bientôt sur la pierre de ma tombe l'épithète du pauvre poète dont vous nous avez parlé, et dont la vraie maladie était la soif de gloire : « Ci-gît quelqu'un dont le nom fut écrit sur l'eau. »

Je n'avais rien à répondre. Cette ambition contagieuse faisait courir dans mes veines un sang plus chaud, et précipitait les battements de mon cœur. Au milieu de ces scènes pastorales, à la paisible clarté de la lune, jusque dans les campagnes du nouveau monde, l'ancien monde venait me réclamer pour un de ses enfants, moi grossier habitant du Bocage.

Mais à mesure que nous avançons, l'air à la fois si vif et si doux me remettait en harmonie avec cette paisible nature. Nous voyions nos troupeaux blancs comme la neige dormir à la lueur des étoiles. Entendez-vous ? c'est la voix des chiens de garde qui nous reconnaissent. Voyez, la lumière rayonne au loin à travers les fentes de la porte !

Je m'arrêtai pour dire tout haut : « Non, il y a plus de gloire à poser les fondements d'un État puissant, lors même qu'il n'y a pas de trompettes pour célébrer votre victoire, ni de lauriers pour ombrager votre tombe, qu'à se frayer un chemin à travers des cités en flammes et des hécatombes d'hommes ! »

Je tournai la tête, attendant la réponse de Vivian ; mais je reconnus qu'il s'était éloigné au galop avant que j'eusse ouvert la bouche, et je vis des chiens sauvages s'enfuir sur le gazon, pour ne pas être écrasés par les sabots de son cheval.

CHAPITRE III.

Semaines et mois s'écoulèrent, et les réponses aux lettres de Vivian arrivèrent enfin. J'en devinais trop bien le contenu. Je savais que mon père ne pourrait s'opposer au désir le plus cher d'un homme arrivé à l'entier développement de son intelligence, et qu'il fallait laisser libre de choisir le sentier de sa vie. Je lus, beaucoup plus tard, la lettre de Vivian à mon père. Sa conversation m'avait à peine préparé aux touchants aveux d'un esprit également remarquable par sa vigueur et par sa faiblesse.

S'il avait vu le jour dans un siècle d'enthousiasme religieux, son caractère, en se réveillant du sommeil du péché, n'aurait pu se contenter des humbles devoirs d'une vertu ordinaire. Il se serait plongé dans les profondeurs brûlantes de l'exaltation monacale ; il aurait lutté contre le démon dans un ermitage, ou marché contre les infidèles, pieds nus, couvert d'un sac pour toute armure, et sans autre épée que la croix. De nos jours, son désir impatient de racheter son nom avait pris une direction plus mondaine, tout en conservant quelque chose de religieux dans sa ferveur. Et cet enthousiasme se répandait en une si profonde mélancolie ! Lui refuser une issue, c'était le changer en léthargie ou l'exciter jusqu'au délire. Lui ouvrir cette issue, c'était lui permettre de couler comme un fleuve qui répand sur ses bords la vie et la fertilité.

La réponse de mon père fut telle que je l'attendais. Elle répétait doucement les vieilles leçons sur la distinction à établir entre les aspirations sincères à la perfection, et la passion morbide des applaudissements qui fait de notre conscience une Babel où viennent se confondre les cris de la foule, que nous prenons pour de la gloire. Mon père ne cherchait pas à s'opposer aux désirs d'un esprit si obstinément porté vers la vie militaire, mais plutôt à le guider et à le fortifier. La mer de la vie humaine est vaste. La sagesse peut nous inspirer dans le voyage ; mais il faut examiner d'abord l'état du navire et la nature des marchandises. Les vaisseaux qui partent de Tarsis ne

peuvent tous revenir chargés de l'or d'Ophir. Faut-il pour cela les laisser pourrir dans le port ? Non. Livrez leurs voiles aux vents.

La lettre de Roland à son fils devait, dans mon attente, être pleine de joie et d'exultation. De la joie, il n'y en avait pas ; de l'exultation, il y en avait peut-être, mais une exultation sérieuse, grave, contenue. Dans le consentement que le vétéran donnait à son fils, pour des motifs qui s'accordaient si bien avec son caractère, on remarquait encore du chagrin. Il semblait s'être fait violence pour donner ce consentement. Ce ne fut qu'après avoir relu plusieurs fois cette lettre que je pus deviner les sentiments qu'avait eus Roland en l'écrivant. Aujourd'hui je les apprécie parfaitement. S'il avait envoyé à une noble guerre un jeune homme nouveau, exempt de toute faute, plein d'un enthousiasme pur et sincère, oh ! alors il aurait joyeusement payé son tribut aux armées d'Angleterre ; mais il reconnaissait ici, quoique confusément peut-être, non pas une franche ardeur militaire, mais l'austère désir de l'expiation, et il admettait des pressentiments qu'il aurait repoussés sans cela ; de sorte que, à la fin de la lettre, on eût dit qu'elle avait été écrite par une mère timide et craintive, plutôt que par le bouillant et martial Roland. Des recommandations, des prières de ne pas être téméraire, l'assurance que les meilleurs soldats étaient toujours les plus prudents : telles étaient les exhortations du vétéran qui, à la tête des enfants perdus, était monté à l'assaut de..., son épée entre les dents.

Mais, quels que fussent ses pressentiments, Roland avait cédé tout de suite aux prières de son fils. Il avait couru à Londres, aussitôt sa lettre reçue, et lui avait obtenu une commission dans un régiment, alors en service actif dans l'Inde. Cette commission, à laquelle était annexé un ordre de rejoindre sur-le-champ le régiment, accompagnait sa lettre à son fils.

Vivian me montra le nom qui lui était donné dans la commission, et me dit : « À présent, en vérité, je puis reprendre ce nom ; et, après celui de Dieu, ce sera le plus sacré pour moi ! Il me guidera à la gloire dans cette vie, ou du moins mon père le lira sans rougir sur ma tombe ! »

Je le vois encore debout devant moi, tel qu'il était en ce moment, avec le regard solennel de ses yeux noirs, la sérénité de son sourire, la noblesse empreinte sur son front, toutes choses que je n'avais pas encore remarquées. Était-ce bien le même homme dont le cynisme railleur m'avait révolté, dont l'audace et la perversité m'avaient fait frémir, et sur l'exil duquel j'avais

versé des larmes ? Combien peu la noblesse de la physionomie dépend de la symétrie des traits ! Quelle dignité revêt l'homme qui est animé d'une pensée sublime !

CHAPITRE IV.

Il est parti ! il a laissé un vide dans mon existence ! Je m'étais si bien habitué à l'aimer ! j'étais si fier de l'entendre louer ! Mon amitié ressemblait fort à de l'amour-propre, car je regardais Vivian presque comme l'ouvrage de mes mains.

Il s'écoula du temps avant que je pusse me remettre de bon cœur aux travaux de la vie pastorale. À la veille du départ de mon cousin, nous avons compté notre gain et réglé nos parts. Lorsqu'il avait renoncé à la pension que Roland lui faisait, son père m'avait donné secrètement pour son usage une somme égale à celles que nous avons apportées, Guy Bolding et moi. Roland avait emprunté cette somme sur hypothèque. Les intérêts à payer n'absorbaient qu'une faible partie de son revenu, en comparaison de la rente qu'il servait antérieurement ; et le capital était beaucoup plus utile à son fils que ne lui eût été cette rente annuelle. Ainsi, à nous trois, nous possédions 4 500 livres (112 000 fr.), somme considérable pour des colons australiens.

Nous ne gagnâmes rien pendant les deux premières années. Une grande partie de la première avait été employée à apprendre notre métier dans l'établissement d'un vieux colon : mais, à la fin de la troisième année, nos troupeaux ayant considérablement multiplié, nous eûmes un bénéfice qui dépassa mes plus belles espérances ; et, lorsque mon cousin nous quitta dans le courant de la sixième année de notre exil, nos parts s'élevaient à 4 000 livres pour chacun, sans compter la valeur de nos deux établissements.

Mon cousin avait d'abord désiré que sa part fût remise à son père ; mais il reconnut aussitôt que celui-ci ne l'accepterait jamais, et il fut convenu qu'elle resterait entre mes mains et que je la ferais valoir. Je devais lui en envoyer les intérêts à 5 pour cent, et ajouter le surplus des bénéfices au capital. J'avais donc à veiller sur douze mille livres, et nous pouvions nous regarder comme de très-respectables capitalistes.

Je conservai la station du gros bétail, avec l'aide de Feu-Follet, pendant deux ans environ après le départ de Vivian. Il y avait alors cinq ans qu'elle existait. À l'expiration de ce temps, je la vendis très-avantageusement. Les moutons, pour l'élève desquels j'avais acquis une grande réputation, ayant merveilleusement prospéré, je crus que nous pouvions en toute sécurité nous lancer dans des spéculations plus aventureuses.

Charmé d'ailleurs de changer d'horizon, je confiai les troupeaux aux soins de Bolding et me dirigeai sur Adélaïde. La réputation de cette nouvelle colonie troublait déjà la paix du Bocage. Je trouvai l'oncle Jack installé dans une très-belle villa, près d'Adélaïde, et vivant au sein du luxe et de l'opulence. La rumeur publique n'exagérait peut-être pas ses bénéfices. Il avait tant de cordes à son arc ! et chacune de ses flèches paraissait cette fois avoir frappé son but.

Je me crus alors assez de savoir et de prudence pour profiter des idées de l'oncle Jack sans me ruiner en les suivant avec lui ; et je trouvais qu'il était juste de faire servir son esprit à réparer une fortune que, d'après Squills, son *idéauté* et sa *constructivité* avaient si notablement diminuée. Je reconnais ici que je fus redevable d'une partie de mes succès à son génie irrégulier. L'exploration des mines supposées n'avait pas satisfait M. Bullion, et elles ne furent bien découvertes que quelques années plus tard. Mais Jack, convaincu de leur existence, avait acheté à son compte, et pour presque rien, des terres stériles qui se changèrent ensuite en une Golconde nouvelle, sous le nom euphonique de *Mines de Tibbets*. Ainsi s'était heureusement trouvée arrêtée la formation du dépôt de grog, et l'oncle Jack s'occupait alors des affaires de Port-Philippe. Profitant de ses conseils, je fis dans cette nouvelle colonie quelques timides et prudentes acquisitions que je revendis très-avantageusement.

Cependant il ne faut pas que j'oublie de dire brièvement quelle avait été, depuis mon départ d'Angleterre, la carrière ministérielle de M. Trévanion.

Ce raffinement de délicatesse et ces scrupules de conscience en matière politique, qui le caractérisaient lorsqu'il n'était encore que membre du parlement, et qui faisaient penser à ses amis comme à ses ennemis qu'il était sans capacité pour les affaires, tandis que réellement son esprit avait toutes les qualités qui font un bon administrateur, auraient peut-être fondé sa gloire comme ministre, s'il avait pu être ministre sans collègues ; si, debout et seul sur les hauteurs du pouvoir, il avait pu exposer clairement devant le monde l'exquise honnêteté de ses desseins et ses merveilleux talents d'homme d'État. Mais Trévanion ne put s'amalgamer avec d'autres, ni souscrire à la discipline d'un cabinet dont il n'était pas le chef, surtout dans une politique qui était tout à fait contraire à sa nature, dans une politique qui n'a pas été seulement celle d'un parti, mais qui s'est tellement imposée dans ces derniers temps à tous nos plus éminents hommes d'État, que ceux qui sont les plus indulgents pensent qu'elle est le résultat nécessaire du siècle et de l'esprit public : je parle de la *politique d'expédients*.

Je ne veux pas introduire dans ce livre les éléments irritants de la politique ; d'ailleurs, je ne suis pas assez versé dans cette matière. Tout ce que j'ai à dire, c'est que, bonne ou mauvaise, cette politique devait se trouver constamment en guerre avec les principes de Trévanion, et devait irriter sans cesse les fibres de sa constitution morale. Les combinaisons aristocratiques de son alliance avec les Castleton avaient peut-être fortifié sa position dans le cabinet ; mais les combinaisons aristocratiques sont de peu d'utilité contre l'épidémie atmosphérique de ce siècle.

Je compris tout ce qu'il avait dû souffrir, lorsque je lus dans, un journal : « On dit, en se fondant sur de bonnes autorités, que M. Trévanion a offert sa démission, mais qu'on a obtenu qu'il la retirât, parce que sa retraite en ce moment dissoudrait le cabinet. » Quelques mois après, un autre paragraphe disait que M. Trévanion était tombé malade et qu'on craignait que sa maladie ne fût de nature à l'empêcher de reprendre ses travaux ministériels. Puis le parlement se sépara. Avant qu'il se réunît de nouveau, M. Trévanion fut fait comte d'Ulverstone, titre qui avait été autrefois dans sa famille. En même temps il quitta le ministère, ne pouvant supporter les fatigues de sa charge. Pour un homme ordinaire, l'élévation au rang de comte, sans passer par les grades inférieurs de la pairie, eût été une belle fin de sa carrière

politique ; mais je sentais qu'un profond désespoir de se voir inutile, et que ses démêlés avec des collègues qu'il ne pouvait ni soutenir ni combattre énergiquement à cause de ses antiques idées d'honneur et de convenances, l'avaient poussé à quitter la scène orageuse sur laquelle s'était écoulée son existence. Pour cette intelligence si active, la chambre des lords était comme ces cloîtres où se retiraient jadis les guerriers fatigués du tumulte des combats. La gazette qui annonçait qu'Albert Trévanion était fait comte d'Ulverstone annonçait par là même qu'il était mort au monde politique. En effet, sa carrière se termina le même jour. Trévanion mourut. Quant au comte d'Ulverstone, il ne donna pas signe de vie.

Jusqu'alors je n'avais écrit que deux fois à lady Ellinor pendant mon exil : une fois à propos du mariage de Fanny avec lord Castleton, six mois après mon départ d'Angleterre, et l'autre fois, lorsque je remerciai son mari de quelques animaux rares, chevaux, moutons et bœufs, qu'il nous avait envoyés en présent, à Bolding et à moi.

J'écrivis de nouveau lors de l'élévation de Trévanion à la pairie, et je reçus en son temps une réponse qui confirma tous mes pressentiments ; car elle était pleine d'amertume et de fiel, d'accusations contre le monde, de craintes pour le pays. Richelieu même n'avait pu voir les choses sous un aspect plus sombre, lorsque ses levers furent désertés et que son pouvoir parut anéanti, avant la *journée des dupes*. Une seule lueur de consolation visitait le cœur de lady Ulverstone et rayonnait de là sur l'avenir du monde. Un second fils était né à lord Castleton. C'était ce fils qui devait hériter du comté d'Ulverstone et des biens de la comtesse. Jamais il n'y eut d'enfant de si grandes espérances. Non, Virgile lui-même, lorsqu'il invoqua les muses siciliennes pour chanter la naissance du fils de Pollion, ne fit pas entendre des accents plus majestueux. Ce fut à cette occasion qu'un poète dit :

Noble enfant, obéis à la voix qui t'appelle ;
Toi seul, tu soutiendras l'univers qui chancelle ;
Viens rassurer la terre, et la mer et les cieux ;
Viens, à jamais ton nom restera glorieux.

Rêve de bonheur que le ciel envoie aux grands-parents ! Baptême où l'espérance renaît sous les gouttes qui mouillent le front du petit-fils !

Le temps s'envole ; les affaires continuent de prospérer. Je viens de quitter la banque d'Adélaïde d'un air satisfait, lorsque soudain je suis arrêté dans la rue par les salutations de personnes qui ne m'avaient jamais auparavant serré la main, et qui s'écrient alors : « Je vous fais mes compliments, monsieur. Ce brave jeune homme, votre homonyme, est sans doute votre proche parent.

— Que voulez-vous dire ?

— N'avez-vous pas vu les journaux ?... Les voici : *Belle conduite de l'enseigne de Caxton, promu au grade de lieutenant sur le champ de bataille.* »

J'essuie mes yeux et je m'écrie : « Dieu soit loué ! c'est mon cousin ! »

Alors, nouveaux serremments de mains ; de nouveaux groupes se forment autour de moi. Je me sens plus grand d'une tête. Nous autres maussades Anglais, qui nous querellons toujours entre nous, et pour qui le monde n'est pas assez vaste, lorsque, sur la terre étrangère, quelque action d'éclat est faite par un compatriote, nous sentons bien pourtant que nous sommes frères, et nos cœurs se réchauffent les uns les autres. Quelle lettre j'écrivis à la maison ! Avec quelle joie je rentrai dans le Bocage !

Feu-Follet avait acheté une station de bétail. Je fais un détour de cinquante milles pour lui apporter cette nouvelle et le journal ; car il sait à présent que son ancien patron, Vivian, est un Cumberlandais, un Caxton. Pauvre Feu-Follet ! Ce soir-là, son thé ressembla à un punch au whiskey. Père Matthew, pardonnez-nous ; mais si vous aviez été Cumberlandais, et si vous aviez entendu Feu-Follet chanter d'une voix de tonnerre : « Bonnets bleus, passons la frontière, » je crois bien que votre thé ne serait pas sorti de sa boîte.

CHAPITRE V.

Un grand changement est survenu dans notre ménage. Le père de Guy est mort ; il a été consolé dans ses dernières années par les rapports qu'il recevait sur la bonne conduite et la prospérité de son fils, et par les preuves d'affection que Guy lui a données : car celui-ci a insisté pour rembourser à son père toutes ses vieilles dettes de collège, ainsi que l'avance de quinze cents livres, demandant que cet argent fût ajouté à la dot de sa sœur. Or, après la mort du vieillard, la sœur a voulu venir vivre avec son cher frère Guy. Une autre aile a été ajoutée à la maison de bois. On fait des plans ambitieux pour une maison de pierre qui sera commencée l'année prochaine ; et Guy a ramené d'Adélaïde non-seulement sa sœur, mais encore, et à mon grand étonnement, une épouse, dans la personne d'une charmante amie qui accompagnait sa sœur.

La jeune demoiselle a bien fait de venir en Australie, si elle voulait se marier. Elle est très-jolie, et tous les élégants d'Adélaïde se sont pressés en foule autour d'elle. Guy en devint amoureux le premier jour, s'emporta contre trente rivaux le deuxième, fut au désespoir le troisième, fit sa déclaration le quatrième, et l'épousa avant le quinzième. Il se hâta de revenir à son établissement avec son trésor, s'imaginant que tout le monde conspirait pour le lui dérober. Sa sœur était tout aussi jolie que sa femme, et elle aussi fut assaillie de prétendants dès qu'elle eut débarqué ; mais elle était romanesque et difficile, et je crois que Guy lui avait dit que je ferais tout juste son affaire.

Cependant, toute charmante qu'elle est, avec ses jolis yeux bleus et le franc sourire de son frère, je n'en suis point épris. Je crois qu'elle a perdu toute chance de conquérir mon cœur le jour où elle a traversé la cour en souliers de satin. Si je dois vivre dans le Bocage, donnez-moi une femme qui monte bien à cheval, qui sache franchir un fossé et m'accompagner, le fusil à la main, quand je vais chasser le kangaroo !... Mais je n'ose énumérer toutes les qualités que demande un mari du Bocage.

Quoi qu'il en soit, ce changement me donne un plus vif désir de revoir l'Angleterre, et cela pour diverses raisons. Dix années se sont écoulées ;

déjà ma fortune est beaucoup plus considérable que celle que j'étais venu chercher. Au grand chagrin du brave Guy, j'ai liquidé nos affaires. La société est dissoute ; car il a résolu de passer sa vie dans la colonie, et je n'en suis pas étonné, connaissant la charmante femme qui l'aime de tout son cœur. Guy prend ma part dans la station, et, tous comptes réglés, je dis adieu au Bocage.

Malgré tout ce qui attirait mon cœur vers l'Angleterre, ce ne fut pas sans partager la tristesse de mes vieux compagnons que je pris congé d'eux ; nous ne nous reverrons peut-être plus de ce côté-ci de la tombe. Le plus humble des hommes que j'employais était devenu pour moi un ami. Quand ces mains calleuses saisirent mes mains ; quand de ces poitrines qui avaient si longtemps maudit le monde, il sortit des souhaits de bonheur pour celui qui retournait dans la patrie, avec un tendre souvenir pour cette vieille Angleterre qui ne leur avait été qu'une marâtre, j'éprouvai une sensation inconnue, je crois, à Mayfair et à Saint-James. Je ne pus que balbutier quelques mots entrecoupés de sanglots, moi qui pensais faire un long discours ; et peut-être ces quelques mots firent-ils plus de plaisir à mon auditoire.

Je m'éloignai au galop de mon cheval, et j'atteignis bientôt une petite éminence, où je m'arrêtai pour jeter un regard en arrière. Mes pauvres fidèles amis étaient réunis et me suivaient des yeux, la tête découverte, leurs mains protégeant leurs yeux contre le soleil.

CHAPITRE VI.

Daté d'Adélaïde.

Imaginez-vous mon étonnement... L'oncle Jack vient de me quitter, et... mais écoutez notre entretien.

L'ONCLE JACK. « Ainsi, vous retournez sérieusement dans cette vieille Angleterre fumeuse et moisie, juste au moment où vous êtes sur la grande route qui mène à cent mille livres ! Tout le monde dit qu'il n'y a pas de jeune homme plus habile que vous dans la colonie. Je crois que Bullion vous accepterait comme associé. Pourquoi vous pressez-vous si fort ?

PISISTRATE. — Pour voir mon père et ma mère, et l'oncle Roland, et... (*Sur le point de nommer une autre personne, il s'arrête.*) Vous le savez, mon cher oncle, je ne suis venu que pour réparer les pertes de mon père dans la malheureuse spéculation du *Capitaliste*...

L'ONCLE JACK *tousse, puis s'écrie* : C'est abominable, Peck !

PISISTRATE. — Et pour avoir quelques mille livres à consacrer aux terres du pauvre Roland. Mon but est atteint ; pourquoi resterais-je ici ?

L'ONCLE JACK. — Quelques misérables milliers de livres, lorsque dans vingt années vous nageriez dans l'or !

PISISTRATE. — Dans le Bocage on apprend à être heureux avec beaucoup de travail et peu d'argent. Je profiterai de cette leçon en Angleterre.

L'ONCLE JACK. — Votre départ est bien décidé ?

PISISTRATE. — Mon passage est arrêté sur le navire.

L'ONCLE JACK. — Alors il n'y a plus rien à dire. (*Il tousse, examine ses ongles, unis comme des avelines, pas la moindre tache. Puis relevant la tête :*) Ce *Capitaliste* ! il m'est toujours resté sur la conscience ! et, depuis que j'ai abandonné mes semblables, je crois que je m'intéresse davantage à ma famille.

PISISTRATE, *souriant au souvenir des prédictions de son père*. — C'est tout naturel, mon cher oncle. Tout enfant qui a jeté une pierre dans une mare sait que le cercle devient moins visible à mesure qu'il s'élargit.

L'ONCLE JACK. — C'est très-vrai. Je me souviendrai de cela pour mon prochain discours, où je dois prendre la défense de ce qu'on appelle le monopole des terres. Merci, mon ami. Pierre... cercle... (*Il écrit ces mots dans son portefeuille.*) Mais pour en revenir à la question, je suis riche maintenant ; je n'ai ni femme ni enfant, et je sens que je dois supporter ma

part des pertes de votre père. Ce fut une spéculation commune à nous deux. Et votre père, cet excellent et cher Austin, paya mes dettes par-dessus le marché. Et puis ces trois cents livres qu'Austin me prêta quand je le quittai ! Mon neveu, ce fut là ce qui me refit !... ce fut le gland du chêne que j'ai planté... Aussi voici cet argent ! (*ajouta l'oncle Jack avec un effort héroïque, et il tira de son portefeuille des billets pour une somme de trois à quatre mille livres.*) Voilà ! c'est fini... et je n'en dormirai que mieux. (*Sur ce, l'oncle Jack se lève et s'élance hors de la chambre.*)

Dois-je accepter cet argent ? Eh ! oui, sans doute... ce n'est que justice. Jack est vraiment riche et peut facilement se passer de cela. D'ailleurs, si jamais il en a besoin, je sais que mon père le lui donnera. Jack n'était-il pas la cause de la perte que fit mon père dans l'affaire du *Capitaliste* ? Et ce qu'il me rend là n'est pas la moitié de ce que mon père a payé. Mais c'est beau de la part de l'oncle Jack. Mon père avait raison de ne pas juger trop sévèrement Jack et sa formation scalène.

L'ONCLE JACK, *montrant la tête à la porte*. — Et voyez-vous, vous pouvez doubler cet argent si vous voulez me le laisser deux ans entre les mains ; vous ne pouvez comprendre ce que je compte faire de la *Mine de Tibbets*. Vous l'ai-je dit ? L'Allemand avait raison. L'on m'a déjà offert sept fois la somme que m'ont coûté ces terrains. Mais je cherche à fonder une compagnie. Laissez-moi vous donner des actions pour le montant de ces mauvais chiffons. Cent pour cent ! je vous garantis cent pour cent !

PISISTRATE. — Ah ! mon oncle, si vous avez du regret...

L'ONCLE JACK. — Moi, du regret ! quand je vous offre cent pour cent sur ma garantie personnelle !

PISISTRATE, *serrant soigneusement ses billets dans son portefeuille*. — Alors, si vous n'avez pas de regret, mon cher oncle, permettez-moi de vous serrer la main, et de dire que je ne consentirai jamais à amoindrir l'estime et l'admiration que j'éprouve pour le noble sentiment qui vous pousse à cette restitution, en le confondant avec des idées commerciales de prêts, d'intérêts et de mines de cuivre. Et voyez-vous, comme c'est à mon père que vous payez cette somme, je n'ai pas le droit d'en disposer sans sa permission.

L'ONCLE JACK, *avec émotion*. — Estime, admiration, noble sentiment ! Ce sont là des mots flatteurs venant de vous, mon neveu. (*Puis, secouant la tête, il ajoute :*) Rusé coquin ! vous avez raison. Allez toucher ces billets sur-le-champ. Et écoutez-moi, ne vous trouvez plus sur mon chemin, entendez-vous ? et ne souffrez pas que je vous soutire un seul farthing. »

L'oncle Jack sort et ferme la porte avec bruit. Pisistrate tire prudemment les billets de son portefeuille, soupçonnant à demi qu'ils se sont changés en feuilles mortes, comme l'argent des fées. Il se convainc que les billets sont bons, et témoigne sa satisfaction par des gestes animés.

LA SCÈNE CHANGE.

-
1. ↑ Le duc de Devonshire et son immense serre de Chatsworth.
 2. ↑ Un *dampier* est un pain de farine sans levain, cuit dans les cendres.
 3. ↑ M. Wilkinson dit, dans son précieux ouvrage sur l'Australie méridionale, ouvrage à la fois si pratique et si pittoresque : « Il m'est fréquemment arrivé de voyager par une de ces nuits. Je laissais mon cheval aller à sa volonté le long de la route, et je chassais l'ennui du chemin en lisant au clair de lune. » (Note de l'auteur.)

DIX-HUITIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Adieu, charmant pays, Chanaan des exilés, Ararat de mainte arche brisée ! Adieu, splendide berceau d'une race à qui le temps réserve un avenir doré qu'aucun sage ne peut deviner ni aucun prophète prédire ! car cette race est destinée, peut-être, à renouveler la jeunesse du monde épuisé par les crimes et les douleurs d'une civilisation qui lutte contre les éléments de décadence qu'elle renferme, et à transmettre la grande âme de l'Angleterre à travers les cycles de l'infini changement. Tu réunis tous les climats qui peuvent le mieux mûrir tous les fruits de la terre, ou développer les divers caractères des diverses familles de l'humanité. Ta douce influence sourit avec bonté à ceux que leurs haillons ne peuvent défendre contre les vents glacés ou contre les ardeurs d'un soleil ingrat. Ici, l'air fortifiant de la froide île-mère ; là, la douce chaleur des automnes d'Italie ou l'ardeur étouffante des tropiques. Sur les rayons de tous ces climats descend l'ESPÉRANCE légère. C'est d'elle qu'on peut dire ce que dit de la lumière un poète négligé :

Par les chemins des cieux, et des airs et des mers,
Tous ouverts devant toi, tu descends comme l'onde
D'un limpide ruisseau. Tout l'éclat de ce monde
Qui charme nos regards par ses tableaux divers,
C'est ton pinceau léger qui l'étend sur ta route,
Quand tu sors le matin de la céleste voûte ^[1].

Qui dira combien le souvenir de cette vie du Bocage est cher à celui qui en a fait l'essai avec un esprit bien disposé ? Ah ! ce souvenir lui reviendra

bien souvent au milieu des scènes banales d'un monde plus civilisé ; il reviendra avec ses dangers, ses risques, ses sensations de bien-être physique, ses aventures émouvantes, ses intervalles de nonchalant repos, ses galops furieux à travers une mer de plaines immenses, ses lentes promenades nocturnes dans les bois toujours verts, où la lune, brillante comme le soleil, glisse ses obliques rayons entre des grappes de fleurs. Quels efforts il faut pour se réconcilier avec les soins vulgaires et les ennuyeux plaisirs, avec la fièvre quotidienne des froides futilités auxquelles nous revenons ! Comme mon idée est bien exprimée dans ce passage du poète que je citais il n'y a qu'un instant !

« Ici, nous sommes au milieu des scènes vastes et grandioses de la nature ; là, au milieu des misérables expédients de la politique. Nous marchons ici à ciel découvert, à la clarté de la bonté divine ; nous tâtonnons là, dans le labyrinthe sombre et confus de la malice humaine ^[2]. »

Mais je vous fatigue, lecteur. Le nouveau monde s'évanouit ; il n'en reste plus qu'une ligne, plus qu'un point à l'horizon ; tournons-nous donc vers l'ancien.

Parmi les passagers, combien il en est qui retournent en Angleterre, dégoûtés, désappointés, appauvris, ruinés ! Ils vont redevenir à charge aux infortunés parents qui se croyaient à jamais débarrassés de ces vauriens. Car je ne veux pas vous tromper, ami lecteur, en vous laissant supposer que tous les émigrants en Australie ont autant de bonheur que Pisistrate. Quoique les pauvres artisans, et surtout les pauvres ouvriers de Londres et des grandes villes commerçantes (qui ont généralement plus d'aptitude que le simple laboureur au travail nécessaire dans une colonie nouvelle), soient sûrs du succès, les échecs sont nombreux et le succès est l'exception dans la classe à laquelle j'appartiens : je parle des jeunes gens qui ont été élevés au collège, qui n'ont pas l'habitude d'un travail assidu, qui arrivent avec de petits capitaux et de vastes espérances. Mais quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, c'est la faute des émigrants et non celle de la colonie.

Pour faire d'un petit capitaliste un riche *bushman*, il ne faut pas tant une grande intelligence qu'une tournure d'esprit particulière et une heureuse combinaison de qualités naturelles, un caractère facile et un esprit prompt.

Si je dus quelque chose à la nature, je ne fus pas moins redevable à la fortune. J'achetai mes moutons à un peu plus de sept schellings la pièce. À mon départ, ils en valaient tous au moins quinze, et les plus gras se vendaient une livre. J'avais un excellent berger, et je ne m'occupais jour et nuit que d'améliorer mes troupeaux. J'eus aussi le bonheur d'arriver en Australie avant que le système auquel on a donné à tort le nom de Wakefield eût diminué les offres du travail et élevé le prix des terres. Lorsque ce changement eut lieu, la valeur de ma propriété s'accrut considérablement. Il en fut de même pour tous ceux qui avaient de vastes terres et de grands capitaux, quoique ce système portât un coup terrible aux intérêts généraux de la colonie. Ma station de gros bétail tripla au bout de cinq années la somme que j'y avais employée, sans compter ce que je retirai de la vente que j'en fis et qui fut très-avantageuse. J'eus du bonheur dans ma spéculation sur les terres du Port-Philippe, grâce aux conseils de l'oncle Jack. Enfin, je quittai le pays à temps, et j'échappai à une crise désastreuse pour la colonie, crise que je prends la liberté d'attribuer entièrement aux malencontreuses idées des théoriciens d'Angleterre, qui veulent régler toutes les horloges sur celles de Greenwich, oubliant que le soleil se lève sur une partie du monde à l'heure où l'on sonne le couvre-feu dans l'autre.

CHAPITRE II.

Me voici de nouveau à Londres ! Comme je me sens étranger, seul, perdu dans les rues ! Je suis honteux de ma force et de ma santé, lorsque je vois ces membres grêles, ces dos voûtés, ces figures pâles. Je choisis mon chemin au milieu de la foule avec la miséricordieuse timidité d'un bon géant. Je crains de tuer quelqu'un d'un coup de coude. Je me dérange pour laisser passer un commis, et il est étonnant que je ne sois pas renversé par les omnibus ; il me semble que je pourrais leur passer sur le corps. Je

m'aperçois aussi qu'il y a quelque chose d'étranger et de sauvage en moi. Le beau Brummell m'eût certainement refusé toute prétention à l'air d'un gentleman, car sur trois passants un au moins se retourne pour me regarder. Je me retire dans mon hôtel ; je fais venir bottier, chapelier, tailleur et perruquier. Je m'humanise de la tête aux pieds. Ulysse lui-même fut obligé d'avoir recours aux arts de Minerve, ou, pour parler sans métaphore, *de se faire beau*, avant de pouvoir être reconnu par sa fidèle Pénélope.

Ces artistes promettent de se hâter. Cependant je m'empresse de renouer connaissance avec ma patrie en parcourant des collections du *Times*, du *Post*, du *Chronicle*, de l'*Herald*. Tout me va, excepté les articles sur l'Australie ; je me détourne de ceux-là avec le superbe dédain d'un homme pratique.

Les premiers-Londres ne sont plus remplis des éloges ni du blâme de Trévanion. *L'éperon de Percy* s'est ralenti. Lord Ulverstone ne figure plus que dans les nouvelles de la cour ou de la fashion. Lord Ulverstone donne à dîner à un duc de la famille royale, ou bien dîne à son tour chez lui ; il est parti pour la campagne, ou vient de retourner à la ville. Tout au plus si, faible réminiscence platonique de sa vie passée, lord Ulverstone prononce, à la chambre haute, quelques mots sur une question qui n'est pas une question de parti. Ces mots ne provoquent pas les *hear ! hear !* et la galerie ne les entend pas, quoiqu'ils touchent peut-être aux intérêts de milliers, de millions d'individus. Lord Ulverstone préside quelque meeting agricole, et répond au toast qui lui a été porté dans un des festins de Guildhall.

Mais si le père est à son couchant, la fille est à son orient, quoique dans une sphère bien différente.

« Premier bal de la saison à l'hôtel Castleton ! » Suit une longue description des salons et de la compagnie, et surtout de l'hôtesse.

On trouve des vers sur le portrait de la marquise de Castleton, dans le *Livre de Beauté*, par l'honorable Fitzroy Fiddledum. Ils commencent ainsi :

Es-tu l'ange des cieux
Qui, le front radieux, etc.

Voici un paragraphe qui me plaît davantage : *École d'enfants fondée par lady Castleton à Raby-Park*. Un autre est intitulé : *Lady Castleton, la nouvelle patronnesse d'Almacks*. Trouve-t-on dans un poète description

plus ravissante que celle de la superbe parure en diamants de lady Castleton, parure nouvellement remontée par Storr et Mortimer ? Buste de lady Castleton, par Westmacott. Portrait de lady Castleton et de ses enfants en costume antique, par Landseer. Dans cette longue série de numéros du *Morning-Post*, il ne s'est pas passé un mois sans que lady Castleton fût célébrée entre toutes les femmes.

Mais que vois-je ? « Nouvelles de l'Inde. Habile retraite des Cipayes commandés par le capitaine de Caxton. » Déjà capitaine ! Quelle est la date de ce journal ? Il est vieux de trois mois. Le premier-Londres cite le nom de mon cousin avec beaucoup d'éloges. N'y a-t-il pas un levain d'envie dans la joie de mon cœur ? Combien ma carrière a été obscure, et stérile de lauriers ma bataille contre la fortune adverse ! Fi ! Pisistrate, je rougis de toi. Ce vieux monde maudit, avec ses rivalités fiévreuses, t'a-t-il déjà communiqué sa maladie ? Va, cours à la maison, jette-toi dans les bras de ta mère et de ton père, reçois les bénédictions de Roland, toi qui as aidé son fils à rendre son nom glorieux. Si l'ambition te revient, au moins qu'elle ne soit pas souillée par la boue de Londres. Qu'elle naisse fraîche et vigoureuse dans une atmosphère calme et sage ; qu'elle soit nourrie, comme d'une rosée, des tendres affections de la maison paternelle.

CHAPITRE III.

Ce fut au coucher du soleil que je me glissai à travers les ruines de la cour. J'avais laissé ma chaise au pied de la colline. Ceux que je venais voir étaient instruits de mon arrivée en Angleterre ; mais, d'après ma lettre, ils ne m'attendaient que le lendemain. Je voulais les surprendre, et maintenant, malgré l'impatience qui avait hâté mes pas, je craignais d'entrer...

Roland, déjà lors de mon départ, paraissait plus vieux que son âge. Mon, père, alors au midi de la vie, devait approcher de son déclin. Et ma mère,

que je me rappelais si belle (la fraîcheur de son cœur ayant conservé l'aimable coloris de ses joues) je ne pouvais m'habituer à penser qu'elle n'était plus jeune.

Et Blanche, que j'avais laissée enfant, Blanche qui, pendant les longues années de l'exil, avait été ma fidèle correspondante, me racontant tous les petits détails qui font l'éloquence épistolaire ; Blanche, dans les lettres de qui j'avais vu l'intelligence se développer avec l'écriture d'abord enfantine et mal assurée, puis légèrement affermie par les premières grâces d'une main courante, puis rapide, dégagée, facile, et la dernière année enfin à la fois fine et formée, régulière et exempte de tout effort. Mais à mesure qu'elle se perfectionnait dans la calligraphie, je voyais, avec un chagrin mêlé de plaisir, une certaine réserve se répandre sur son style. Les souhaits qu'elle faisait pour mon retour étaient plutôt des messages de famille que des désirs exprimés par Blanche ; les anciens termes de familiarité étaient supprimés ; *très-cher Sisty* avait fait place à ce froid *cher cousin*.

Ces lettres, m'arrivant en un pays où les jeunes filles et l'amour avaient été pour moi autant de mythes du passé, des fantômes et des *eidola*, produits des visions de l'imagination, s'étaient glissées peu à peu dans les recoins les plus secrets de mon cœur. La solitude et la rêverie avaient construit, avec les débris de mon roman du passé, les dômes féeriques de mon roman de l'avenir. Les lettres de ma mère m'avaient toujours entretenu de Blanche, de sa tendre et prévoyante activité, de la bonté de son cœur, de la douceur de son caractère. Dans maint petit tableau du foyer domestique, elle me montrait l'image de Blanche telle que je la désirais, non pas occupée à *regarder dans le cristal*, mais accompagnant ma mère dans ses visites charitables au village, instruisant les enfants et soignant les vieillards, ou s'exerçant à enluminer d'après un vieux missel de la bibliothèque de mon père, afin de pouvoir faire une surprise à mon oncle en lui présentant un nouvel arbre généalogique, avec tous ses écus et écartelures, blasonnés d'or, de sable et d'argent ; ou bien encore voletant autour de mon père assis à son travail et épiant le moment où elle pourrait lui tendre un livre que la paresse d'Austin ne lui permettait pas de chercher autrement que du regard. Blanche avait fait un nouveau catalogue qu'elle avait appris par cœur, et elle savait à l'instant dans quel coin de l'Héraclée évoquer le fantôme désiré.

Ma mère m'avait raconté minutieusement tous ces petits détails ; mais depuis deux ans au moins elle ne m'avait pas dit si Blanche était jolie ou commune de figure. C'était là un oubli fâcheux. J'avais eu envie de faire cette question tout simplement, ou de l'insinuer délicatement avec l'adresse d'un diplomate ; et je ne sais pourquoi je n'avais jamais osé. Blanche aurait certainement lu ma lettre, et puis cela ne me regardait pas ! Si elle était laide, la réponse était aussi embarrassante à faire que la question. Or, dans son enfance, Blanche avait précisément une de ces figures qui peuvent devenir très-belles ou très-laidés, horribles, griffonnes, comme des figures de sorcière. Oui, Blanche, ce que je dis-là est très-vrai ! si le regard de ces grands yeux noirs était devenu sévère au lieu de tendre ; si ce nez, encore indécis entre la ligne droite et le profil aquilin, s'était courbé dans cette dernière direction et avait revêtu le caractère martial, romain, impérieux, de la virile *proboscis* de Roland ; si ce visage, trop maigre chez l'enfant, avait chez la jeune fille concentré les couleurs de l'adolescence sur deux pommettes saillantes au-dessous des tempes (et l'air de Cumberland est fameux pour le développement des os maxillaires !) ; si tout cela était arrivé, et il n'y avait là rien d'impossible, alors, Blanche, j'aurais voulu que tu ne m'eusses jamais écrit ces lettres, et j'aurais agi plus sagement en ne défendant pas si obstinément mon cœur contre les yeux bleus et les souliers de satin de la jolie Ellen Bolding.

Maintenant, lecteur, que tu peux combiner ensemble mes incertitudes et mes appréhensions, tu ne t'étonneras plus de me voir me glisser comme un voleur à travers les ruines de la cour, faire le tour du vieux donjon, regarder fixement la haute fenêtre de la grande salle qu'éclairent les rayons du soleil à l'horizon (la fenêtre est trop haute pour que je puisse en approcher les yeux), et hésiter à entrer, luttant, pour ainsi dire, contre mon propre cœur...

Quel est ce bruit de pas ?... l'ouïe se perfectionne si bien dans le Bocage !... Ce sont des pas légers comme ceux qui font tomber la rosée de la jacinthe des prés. Je me cache dans l'ombre d'un contre-fort couvert de lierre... Quelqu'un sort de la petite porte à l'angle des ruines... C'est une femme... Est-ce ma mère ?... Non, elle est trop grande et sa démarche est trop bondissante. Elle fait le tour de la maison ; elle regarde en arrière, et une voix pleine de douceur, une voix qui m'est à la fois étrangère et familière, appelle d'un ton grondeur et tendre un paresseux qui flâne

derrière elle. Pauvre Juba ! ses longues oreilles traînent à terre ; il a évidemment l'esprit inquiet. Le voilà qui s'arrête le nez au vent ! Pauvre Juba, je t'avais laissé si svelte et si agile ! les années t'ont rendu singulièrement sage, et obèse comme la vieille Primmins. On a pris trop de soin de ton confort, ô sensuel Mauritanien ! Et pourtant avec cette intelligence mystérieuse que nous appelons instinct, tu poursuis quelque chose que les années n'ont pu effacer de ta mémoire. Tu restes sourd à la voix de ta maîtresse, quoiqu'elle gronde tantôt et tantôt caresse... À la bonne heure, approche, approche encore, cousine Blanche ; laisse-moi te voir à mon aise... Peste soit du chien ! Il s'enfuit loin d'elle ; il a trouvé la piste ; il se dirige vers le contre-fort !... Mais le voilà pris ! il fait entendre un gémissement de contrariété... Blanche, ne verrai-je pas ton visage ? il est tout caché dans les boucles noires de Juba. Tu le baisses aussi. Ah ! méchante Blanche ! prodiguer à ce muet animal ce qui, j'en suis persuadé, rendrait heureux maint brave chrétien !... Juba se débat vainement, il est emporté. Je ne crois pas que les yeux de Blanche aient hérité du regard farouche de son père ; le nez aquilin de Roland ne peut s'allier avec cette voix qui est douce comme le roucoulement de la colombe.

Je quitte ma cachette et me glisse furtivement sur les traces de celle qui a cette douce voix. Où peut-elle aller ? pas bien loin. Elle gravit la colline du haut de laquelle les seigneurs du château rendaient autrefois la justice. Cette colline domine au loin le pays, et on y jouit des derniers rayons du soleil couchant. Quelle gracieuse immobilité dans cette attitude d'un repos plein de désirs ! En quelles courbes harmonieuses se confondent sa taille et ses vêtements ! Comme son image svelte et souple se détache distinctement sur le fond pourpre du ciel ! Puis la douce voix retentit de nouveau, joyeuse et grisollante comme celle de l'alouette : tantôt elle chante un couplet de romance, tantôt elle s'adresse avec enjouement à son noir ami. Elle lui dit quelque chose qui doit lui faire dresser les oreilles, car je saisis ces mots : « Il revient à la maison ! »

Dans mon embuscade, au milieu des ronces et des ruines, je ne puis voir le soleil se coucher ; mais je sens que son disque est descendu sous l'horizon ; je le sens à l'air qui fraîchit et au silence plus profond du crépuscule.

La douce voie s'est tue. Et la guetteuse descend lentement la colline par le flanc opposé ; elle échappe à ma vue. Le crépuscule a perdu tout charme pour moi. Elle glisse à travers les ruines, le long de la cour désolée. « Ah ! cœur bon et fidèle ! ne deviné-je pas le souvenir qui te conduit ? Je traverse le guichet, je descends dans le vallon, je longe les lauriers, et je vois ton visage tourné vers les étoiles, ce même visage qui se cachait contre mon cœur au moment douloureux de notre séparation... Sur la pierre tumulaire où nous étions assis, il y a de longues années, moi jeune homme, toi petite fille, c'est là, ô Blanche, que s'abandonne à mon regard ta figure charmante, plus charmante que tout ce qu'avait osé rêver l'exilé.

« Blanche, ma cousine !... Ah ! voilà nos âmes de nouveau confondues au milieu des morts... Lève les yeux, Blanche, c'est moi ! »

CHAPITRE IV.

« Entrez la première, et préparez-les, chère Blanche. J'attendrai devant la porte. Laissez-la entr'ouverte, afin que je puisse les voir. »

Roland est adossé contre le mur ; une vieille armure est suspendue au-dessus de la tête du vieux soldat. Je n'ai jeté qu'un coup d'œil sur sa joue hâlée, sur son noble front. Je ne vois point de triste changement, point de nouveau signe de dépérissement. Au contraire, Roland paraît plus jeune que lorsque je le quittai. Son front est calme ; il n'a plus à rougir maintenant ; et ses lèvres, autrefois douloureusement contractées, sourient avec bonheur. Plus de luttes intérieures, Roland, plus de plaintes. Un coup d'œil me révèle tout cela.

« Papæ » s'écrie mon père, et j'entends son livre tomber de ses mains ; il m'est impossible de lire une ligne. Il arrive demain... demain ! Quand nous arriverions à l'âge de Mathusalem, Kitty, nous ne parviendrions jamais à

faire de l'homme un vrai philosophe, lorsque ce pauvre homme est affligé d'un fils bon et aimant."

Mon père se lève et se promène à grands pas. Encore une minute, père, encore une minute, et je suis sur ton cœur. Le temps t'a aussi traité avec douceur, comme il traité tous ceux pour qui les passions ardentes et les soucis du monde n'aiguisent jamais sa faux. Ton large front paraît plus large, car tes cheveux sont plus rares et plus clair-semés ; mais aucune ride ne le sillonne encore.

D'où vient ce léger soupir ?

« Quelle heure est-il au juste, Blanche ?... Avez-vous bien regardé à l'horloge de la tour ?... Oh ! allez et regardez encore une fois.

— Kitty, dit mon père, non-seulement vous avez trois fois demandé l'heure depuis dix minutes, mais encore vous avez mis devant vous ma montre, et le grand chronomètre de Roland, et la vieille horloge hollandaise de la cuisine ; et tout cela s'accorde à vous dire qu'aujourd'hui n'est pas demain.

— Tout cela marche mal, je le sais, répond ma mère avec une douce fermeté ; rien n'a bien marché depuis qu'il est parti. »

Ma mère tire une lettre de sa poche, car j'entends le frôlement du papier. Elle s'approche de la lampe, et j'aperçois sa figure douce, tendre, charmante, belle encore, toujours belle pour moi ; belle comme lorsqu'elle se penchait sur mon oreiller dans la première maladie que je fis étant enfant, ou lorsque nous nous jetions des fleurs sur la pelouse au soleil... Voilà Blanche qui lui parle tout bas ; ma mère se lève tout émue, elle pousse un cri.

« C'est vrai, c'est vrai, ma mère. Ouvrez vos bras, qu'ils me pressent sur votre cœur, comme au temps jadis... Mon père ! Et vous aussi, Roland ! Oh ! quelle joie ! quelle joie !... Je suis à la maison... à la maison jusqu'à la mort ! »

CHAPITRE V.

Je me réveille. J'ai rêvé que j'étais encore dans le Bocage, que j'entendais les hurlements des dingos, ou chiens sauvages d'Australie, et les cris de guerre des indigènes. Le soleil envoie ses joyeux rayons à travers le jardin que Blanche elle-même a fait grimper autour de la fenêtre. Et que vois-je ? mes vieux livres de classe soigneusement rangés sur une étagère, mes lignes, mes crosses, mes fleurets, mon vieux fusil, garnissant les murailles... et ma mère assise à mon chevet... et Juba qui gratte et gémit pour qu'on le fasse monter sur mon lit. Avais-je donc pris le murmure de tes bénédictions, ô ma mère, pour les cris de guerre des sauvages, et les gémissements de Juba pour les hurlements des dingos ?

Quels jours de calme et délicieuse félicité ! quel échange de nos cœurs ! quelles promenades avec Roland ! quels doux entretiens sur celui qui était autrefois notre honte et qui fait à présent notre orgueil ! Avec quelle adresse le vieillard se promène à travers le village, pour que quelque bonne femme l'arrête et lui demande des nouvelles de *Son Honneur, le brave jeune capitaine !*

Je cherche à faire adopter par mon oncle les projets que je nourris depuis si longtemps : je voudrais réparer les ruines, cultiver ces vastes marécages et ces tourbières. Pourquoi se détourne-t-il d'un air embarrassé ?... Ah ! je devine. Son véritable héritier lui est rendu. Il ne peut consentir à me laisser employer ce métal jaune (dont je ne saurai que faire, une fois le grand ouvrage publié) à la restauration de la maison et des terres qui passeront à son fils. Il ne veut même pas que j'y consacre la fortune de son fils, fortune dont je conserve encore le lourd dépôt. Mon cousin peut avoir un jour besoin de son argent, dans le cours de sa carrière. Mais moi, qui ne suis aucune carrière, ces scrupules me raviraient la moitié du plaisir que j'ai voulu acheter au prix de tant d'années de travail ! De manière ou d'autre, il faut que je réussisse... S'il me louait sa maison et ses terres par un long bail après l'expiration duquel toutes améliorations lui resteraient acquises ? Il y a une jolie petite propriété à vendre tout près d'ici, et je pourrais m'y retirer quand mon cousin, héritier de la famille, reviendra, peut-être avec une

femme, résider à la tour... Il faut que je réfléchisse à tout cela et que j'en parle à Bolt, lorsque le bonheur me laissera le temps de songer à toutes ces affaires. En attendant, je m'appuie sur mon proverbe favori : Vouloir, c'est pouvoir !

Quels sourires et quelles larmes, quels éclats de rire et quelles causeries avec ma mère, lorsque par ses questions insidieuses elle cherche à savoir si je n'ai pas perdu mon cœur dans le Bocage ! Je lui réponds toujours d'une manière évasive, pour la punir de ne m'avoir jamais écrit que Blanche est charmante.

« Je croyais que Blanche était devenue le portrait de son père, qui a une belle tête de soldat, mais qui ne serait pas beau en jupon. Comment avez-vous pu garder le silence sur un sujet aussi intéressant.

— Blanche m'avait fait promettre de le garder. »

Pourquoi cela ?... c'est matière à de longues rêveries.

Que d'heures tranquilles et délicieuses passées dans le cabinet de mon père, ou bien au bord de l'étang ! car Austin continue à nourrir les carpes, qui sont devenues des léviathans cyprinidiens. Le canard, hélas ! a quitté ce monde. C'est la seule victime que la terrible mort nous ait enlevée. Je suis fâché de son trépas, mais je me résigne à ce léger tribut payé à la nature. Le grand ouvrage n'a avancé que lentement. Il n'est pas encore prêt à être publié ; car il a été décidé qu'on ne le ferait point paraître par parties, mais en un tout complet, *totus, teres atque rotundus*. Les matières se sont étendues au delà du cadre originel. Il ne faudra pas moins de cinq volumes, et des plus gros, pour contenir l'*Histoire des erreurs humaines*. Le quatrième est très-avancé ; et vous savez qu'il ne faut pas presser Minerve !

Mon père est enchanté de la *noble conduite* de l'oncle Jack : c'est l'épithète qu'il lui donne ; mais il m'a grondé d'avoir accepté l'argent, et il voudrait presque le lui envoyer. En pareilles affaires, mon père est presque aussi don Quichotte que Roland. Je suis forcé de prendre ma mère pour arbitre entre nous, et elle résout la question tout d'abord par un appel au sentiment :

« Ah ! mon cher Austin, ne m'humiliez-vous pas en refusant par fierté d'accepter ce que mon frère vous doit ?

— *Velit, nolit quod amica*, répond mon père en essuyant ses lunettes ; ce qui veut dire, Kitty, que lorsqu'un homme est marié, il n'a plus de volonté à lui... Et penser, ajouta M. Caxton d'un air rêveur, que dans ce monde on ne peut pas même être sûr de la plus simple définition mathématique ? Vous voyez, Pisistrate, que les angles d'un triangle aussi décidément scalène que celui de votre oncle Jack peuvent, après tout, valoir les angles d'un triangle rectangle ^[3] !

La longue privation de livres m'a rendu mon ancien goût pour la lecture. Que j'ai de pages à lire ! quels projets nous faisons, mon père et moi !

Il ne faut pas que je t'oublie, honnête Squills, ni le plaisir que t'ont fait ma santé et mes succès, ni l'orgueil avec lequel tu t'écrias (une main sur mon poulx, tandis que l'autre me serrait le bras) : « Tout cela provient de mon citrate de fer ; il n'y a rien de tel pour les enfants ; il contribue puissamment au développement des bosses de l'espérance et de la combativité. »

Je ne puis pas non plus passer sous silence la pauvre dame Primmins, qui m'appelle toujours *Master Sisty*, et qui se désole parce que je ne veux pas mettre les gilets de flanelle neufs qu'elle a eu tant de plaisir à faire. « Les jeunes gens qui grandissent vite attrapent si facilement des fluxions de poitrine ! » Elle a connu, dans le temps où elle habitait Torquay, un jeune homme tel que *Master Sisty*, qui se consuma et s'éteignit comme une bougie, parce qu'il n'avait pas voulu porter de gilet de flanelle. Là-dessus ma mère prend un air grave et dit : « Aucune précaution n'est jamais de trop. »

Soudain tout le voisinage est mis en émoi. Trévanion, pardon, je veux dire lord Ulverstone, vient habiter Compton. On emploie cinquante bras tous les jours à mettre les terres en bon état. Des fourgons, des voitures de roulage, ont dégorgé de leurs flancs tout ce qu'il faut à un grand homme, dans un lieu où il veut manger, boire et dormir : des livres, des vins, des tableaux, des meubles. Je reconnais bien là mon ancien patron : tout ce qu'il fait est fait sérieusement. Je rencontre son intendant, mon ami, qui m'apprend que lord Ulverstone trouve sa résidence favorite près de Londres trop exposée aux interruptions.

Ils sont arrivés, et avec eux les Castleton et toute une société d'hôtes. Le journal du comté est rempli de noms illustres. « Que disait donc lord Ulverstone, qu'il voulait se débarrasser des hôtes importuns ?

— Mon cher Pisistrate, répond mon père, ce qui trouble le plus le repos d'un ministre dans la retraite, ce ne sont pas les visiteurs qui viennent, mais ceux qui ne viennent pas. Dans toute cette foule, il ne voit que les images de Brutus et de Cassius... qui n'y sont pas. Soyez persuadé qu'une retraite si voisine de Londres ne faisait pas assez de bruit. Voyez-vous, un homme d'État qui se retire est comme cette belle carpe : plus ses sauts l'élèvent au-dessus de l'eau, plus, lorsqu'elle retombe au milieu des plantes aquatiques, elle fait rejaillir l'eau autour d'elle... Mais, ajouta M. Caxton d'un ton de repentir, il ne convient pas que nous plaisantions ainsi ; et si je me suis laissé entraîner un moment, c'est uniquement parce que je vois que Trévanion va sans doute découvrir sa véritable vocation. Dès que le beau monde qu'il amène avec lui l'aura laissé seul dans sa bibliothèque, je crois qu'il s'en tiendra à cette vocation. Alors il sera plus heureux qu'il ne l'a été jusqu'ici.

— Et cette vocation, c'est...

— La métaphysique. Il sera tout à fait chez lui lorsqu'il étudiera Berkeley et qu'il en viendra à se demander si le fauteuil du président et les stalles rouges des ministres avaient une existence réelle. Ce sera pour lui une grande consolation de trouver, avec Berkeley, qu'il a été trompé par des fantômes immatériels, sans forme, sans étendue, sans substance. »

Mon père avait raison. Trévanion, esprit toujours inquiet, subtil, pesant la vérité, avait besoin de voir tous les côtés d'une question. Trévanion était plus propre à découvrir l'origine des idées qu'à prouver aux cabinets et aux nations que deux et deux font quatre, proposition sur laquelle il fût tombé d'accord avec Abraham Tucker. Ce plus ingénieux de tous les métaphysiciens anglais, observe : « Encore que je sois bien persuadé que deux et deux font quatre, si je me rencontrais avec une personne sincère, intelligente, considérée, qui révoquât en doute cet axiome, je l'écouterais, car je n'en suis pas plus assuré que de cet autre : le tout est plus grand qu'une de ses parties. Je pourrais moi-même suggérer quelques considérations qui sembleraient mettre ce point en discussion. »

Je me représente parfaitement Trévanion écoutant une personne sincère, intelligente et considérée, qui chercherait à combattre cette proposition vulgaire : *Deux et deux font quatre*.

Mais la nouvelle de son arrivée avec lady Castleton me troublait, et je me mis à faire de longues promenades solitaires. Pendant une de ces excursions, ils vinrent tous à la tour ; lord et lady Ulverstone, les époux Castleton et leurs enfants. Quand je rentrai, une certaine délicatesse, née des anciens souvenirs, empêcha qu'on ne parlât beaucoup en ma présence de ce grand événement. Roland avait été absent, comme moi. Blanche, ignorant tous les antécédents, fut celle qui en parla le plus, et elle choisit pour thème la grâce et la beauté de lady Castleton.

On avait cordialement invité mes parents à venir passer quelques jours au château. Je fus le seul qui acceptai.

Oui, je voulais mettre à l'épreuve la victoire que j'avais remportée sur moi-même, et me rendre compte de la nature des sentiments qui m'avaient troublé. Il me semblait moralement impossible que je conservasse de l'amour pour lady Castleton, épouse d'un homme qui avait tant de droits à mon amitié. Et cependant pouvais-je aimer ailleurs, avec toutes ces impressions de jeunesse encore si vives dans mon cœur, avec le souvenir de Fanny Trévanion, à mes yeux la plus belle des créatures humaines ? Pouvais-je rechercher une autre femme, réclamer l'amour d'une jeune fille tant que je regretterais l'amour de Fanny ? Non. Il faut que je reconnaisse que Fanny (fût-elle libre de nouveau, et n'y eût-il entre nous aucun obstacle humain ou divin) a cessé d'être celle que je choisirais entre toutes. Sinon, tout en regardant mon amour comme mort, je dois rester fidèle à sa mémoire.

Ma mère soupira et parut inquiète pendant toute la matinée du jour de mon départ pour Compton. Elle était fâchée pour la troisième fois de sa vie ; car elle n'eut aucun compliment à donner à M. Stultz lorsque j'eus changé de veste de chasse contre un habit noir que cet artiste avait déclaré splendide. Elle ne s'occupa aucunement du contenu de mon portemanteau, de l'état de mes gilets blancs et de mes cravates, elle qui soignait si minutieusement toutes ces choses dans les occasions mémorables. Et lorsqu'elle me parla de Blanche, je remarquai dans sa voix une sorte de tendresse plaintive et compatissante. Heureusement le motif en demeura

impénétrable pour l'innocente enfant. Blanche ne pouvait voir comment le passé remplissait les urnes de l'avenir à la fontaine de la vie.

Mon père me comprit mieux. Il me serra la main lorsque je montai en voiture et me dit ces paroles de Sénèque : *Non tanquam transfuga, sed tanquam explorator*. « Non pas comme un transfuge, mais comme un explorateur. »

Il avait bien raison

CHAPITRE VI.

Conformément à l'usage des grandes maisons, je fus, dès mon arrivée à Compton, conduit à ma chambre pour y réparer ma toilette, ou calmer mon esprit dans la solitude. Une heure devait s'écouler encore jusqu'au dîner. Mais j'étais à peine là depuis dix minutes, que la porte s'ouvrit, et Trévanion lui-même (je préfère l'appeler ainsi) parut devant moi. Son accueil fut très-cordial. Il s'assit à côté de moi et se mit à causer avec sa brusque éloquence et son savoir indolent, jusqu'au premier signal de la cloche. Il parla de l'Australie, du système Wakefield, des bestiaux, des livres, de la peine qu'il avait eue à ranger sa bibliothèque, de ses projets d'amélioration et d'embellissement, de son plaisir d'avoir trouvé mon père en si parfaite santé, de sa résolution de le voir souvent, de gré ou de force. Bref il parla de tout, excepté de la politique et de sa carrière passée. Ce silence témoignait de ses chagrins. Mais, indépendamment de l'effet du temps, il paraissait plus fatigué et épuisé par ses loisirs qu'il ne l'avait été par ses travaux. Sa vivacité un peu brusque semblait tenir de la fièvre.

J'espère que mon père consentira à le voir souvent, car je sens que cet esprit fatigué a besoin du calmant de l'amitié.

Au moment où la cloche sonnait le second coup, j'entrai dans le salon. Il y avait au moins vingt personnes, dont chacune était sans doute une planète de la mode ou de la renommée, ayant à son tour des satellites, mais je n'en distinguai que deux : d'abord lord Castleton, remarquable par la décoration de la Jarretière. Sa taille avait pris un certain embonpoint majestueux, et des boucles grisonnantes commençaient à diaprer sa soyeuse chevelure ; mais il l'emportait encore sur tous par sa beauté, qui ne dépendait pas tant de la jeunesse que d'une heureuse combinaison de la tournure et des manières, et de cette exquise suavité d'expression qui séduit les cœurs et fait qu'on est heureux d'admirer. On pouvait dire de lord Castleton ce qu'on disait d'Alcibiade, « qu'il était beau à tout âge. »

Je sentis ma respiration s'embarrasser, et un nuage passa devant mes yeux au moment où lord Castleton me conduisit à travers la foule, et me présenta à Fanny Trévanion. Qu'elle était changée ! Je fus ébloui de cette radieuse vision. Je sentis le doux contact de cette main blanche comme la neige, mais aucun frémissement coupable ne me fit tressaillir. J'entendis sa voix aussi musicale que jamais, mais plus grave, plus assurée, moins tremblante qu'autrefois. Ce n'était plus la voix qui *transportait mon âme dans mon oreille*^[4]... C'en est fait, mon rêve s'est envolé pour toujours du milieu de ce monde qui ne rêve plus.

« Une autre vieille amie ! s'écria lady Ulverstone, qui vint à moi en conduisant par la main un beau garçon de neuf ans, tandis qu'un second de deux ou trois ans plus jeune se cramponnait à sa robe. Une autre vieille amie... avec deux amis nouveaux, pour quand les vieux ne seront plus, » ajouta-t-elle. Sa voix était mélancolique ; mais elle devint plus gaie lorsque, après m'avoir présenté le jeune vicomte, elle attira le petit lord Albert, qui était plus timide que son aîné, et qui avait, sur le front et dans les yeux, quelque chose du regard et de l'intelligence du grand-père dont il portait le nom.

Le tact de lord Castleton sut bientôt mettre fin à l'embarras que pouvaient amener ces présentations. Il s'empara de mon bras, m'entraîna d'un autre côté et me présenta à quelques-uns des hôtes de lord Ulverstone qui se trouvaient auprès de nous. L'accueil qu'ils me firent me prouva qu'ils avaient déjà été préparés à cette présentation.

On annonça le dîner, et je fus ravi du calme et de l'isolement au milieu desquels chacun s'assoit sur sa chaise dans nos grandes réunions.

Je restai trois jours au château. Ah ! Trévanion avait bien deviné en disant que Fanny jouerait parfaitement la grande dame. Quelle harmonie entre ses manières et sa position ! Elle conservait juste assez de cette séduisante gaieté et de ce charmant désir de plaire propres aux jeunes filles, pour adoucir la majestueuse dignité qu'elle avait prise à son insu, moins, après tout, comme grande dame que comme épouse et mère. Sa politesse était peut-être languissante et artificielle en comparaison de l'affabilité naturelle à son mari ; mais elle était exempte de cette froide condescendance ou de cette fine impertinence qui sont le propre de la petite noblesse, fière et exclusive. Avec quelle grâce sans pruderie elle acceptait les compliments flatteurs de ses hôtes, se détournant d'eux pour s'occuper de ses enfants, ou s'enfuyant auprès de lord Castleton avec un laisser-aller qui lui assurait aussitôt la protection du foyer domestique !

Assurément lady Castleton était plus incontestablement belle que ne l'avait été Fanny Trévanion.

Je le reconnaissais, non pas avec un soupir et un saisissement douloureux, mais avec un pur sentiment d'orgueil et de plaisir. J'aurais pu aimer follement et présomptueusement, comme un jeune homme ; mais j'avais aimé noblement, et cet amour ne faisait pas rougir mon âge mûr. Le bonheur de Fanny était le meilleur remède aux blessures non encore totalement cicatrisées de mon cœur. Si elle avait été mécontente, triste, lasse des liens qu'elle avait formés, il y aurait eu plus de danger pour moi ; j'aurais rêvé du passé et regretté la perte de mon idole. Mais il n'y avait rien de tout cela. La transformation de sa beauté l'avait tellement changée, que Fanny Trévanion et lady Castleton me semblaient deux personnes. En l'observant, en l'étudiant, je trouvais dans nos caractères des différences qui justifiaient l'assertion de Trévanion, assertion qui m'avait paru si monstrueuse : « Nous n'aurions pas été heureux si le sort avait permis notre union. » Quelque pure et simple de cœur qu'elle demeurât au milieu de ce monde artificiel, ce monde n'en était pas moins son élément ; ses intérêts l'occupaient ; elle prenait part à ses conversations, sans que le scandale souillât jamais ses lèvres. Pour emprunter les paroles d'un homme, courtisan lui-même, et courtisan si distingué qu'il pouvait se moquer de

Chesterfield^[5] : « Elle avait la routine de ce style de conversation qui ressemble à une feuille d'or et qui est un bel ornement lorsqu'il est joint à autre chose. » Je n'ajouterai pas : « mais qui, tout seul, fait bien triste figure, » parce que cela ne pourrait pas s'appliquer à lady Castleton, chez qui ce style n'était pas seul, et chez qui la feuille d'or ne faisait que plus d'effet lorsqu'elle était plus mince, parce qu'elle ne pouvait cacher la douce et aimable nature sur laquelle elle s'étendait. Toutefois, ce n'était pas l'esprit auprès duquel mon expérience plus mûre m'aurait fait chercher de la sympathie pour une action virile ; ce n'était pas non plus la société que j'eusse désirée pour mes loisirs intellectuels.

Cette même charmante favorite de la nature et de la fortune avait une certaine faiblesse qui n'était pas sans grâce dans ce rang élevé, et qui contribuait peut-être à assurer la paix de sa maison ; car elle attachait à ceux qui avaient gagné quelque influence sur elle. Elle avait heureusement le caractère très-affectueux. Mais si, moins favorisée par les circonstances, moins abritée contre les vents et les tempêtes ; si, devenue la femme d'un homme inférieur par son rang, la haute position et les avantages réservés aux enfants gâtés de la fortune lui avaient fait défaut, cette faiblesse aurait pu devenir une source de plaintes et de regrets. Je pensai à la pauvre Ellen Bolding et à ses souliers de satin. Fanny Trévanion n'était pas née pour marcher dans un chemin semé de cailloux et de ronces ; elle semblait être venue au monde avec des souliers de satin.

Dans la conversation de ceux qui m'entouraient, j'entendis quelque chose qui confirma cette appréciation du caractère de lady Castleton, tout en augmentant mon admiration pour son mari. Je reconnus qu'elle avait sagement choisi, et que son mari était décidé à justifier son choix. Un soir que j'étais assis un peu à l'écart avec deux *beaux* de Londres, dont j'écoutais en silence l'amusante conversation, parce qu'elle roulait sur les anecdotes d'un monde qui m'était étranger depuis longtemps, l'un des deux s'écria :

« Ma foi ! je ne connais pas de plus excellente personne que lady Castleton ; elle aime tant ses enfants, et ses manières avec son mari sont si bien ce qu'elles doivent être : part égale d'affection et de respect. C'est d'autant plus honorable pour elle qu'elle n'en était pas amoureuse, dit-on, lorsqu'elle l'épousa... et certes, quelque bien qu'il soit, il a deux fois son

âge ! Il n'y avait pas de femme plus courtisée ni plus adulée par les Lothario et les séducteurs que lady Castleton. Je confesse à ma honte que le bonheur de son mari me met dans l'embarras, car c'est une exception à la règle générale que l'expérience m'a apprise.

— Mon cher, » dit l'autre, un de ces sages du plaisir qui nous étonnent quelquefois par leur savoir et se contentent pourtant d'une célébrité de salons, un de ces hommes qui paraissent toujours désœuvrés et qui semblent cependant avoir tout lu, toujours indifférents à ce qu'ils voient, et connaissant pourtant le caractère et les secrets de chacun, « mon cher, vous ne seriez pas embarrassé, si vous aviez étudié lord Castleton au lieu d'étudier sa femme. De toutes les conquêtes de Sedley Beaudésert (et vous savez que deux des plus belles dames du *Faubourg* se sont battues en duel au *bois de Boulogne* pour se disputer ses sourires), aucune ne lui a coûté autant de peine, aucune n'a mis autant à contribution sa connaissance du sexe, que la conquête de sa femme après son mariage. Il ne s'est pas contenté de sa main, il a voulu avoir son cœur, *une chrysolithe parfaite*, et il a réussi ! Jamais mari ne fut aussi vigilant et aussi peu jaloux ; jamais mari ne se confia plus généreusement aux meilleurs sentiments de sa femme, tout en s'empressant de la protéger et de la défendre sur les points où elle était le plus faible. Lorsque dans la seconde année de leur mariage, le prince *von Leibenfels* s'attacha avec tant de persévérance à lady Castleton, et que les marchands de scandale dressèrent les oreilles, espérant une victime, je regardais Castleton avec autant d'intérêt que j'aurais regardé Deschapelles jouant aux échecs. Jamais on n'a rien vu d'aussi maîtement joué. Il se campa contre Son Altesse avec la froide confiance, non pas d'un mari aveugle, mais d'un rival heureux. Il le surpassa par la délicatesse de ses attentions, il l'éclipsa par son insouciance magnifioence. Liebenfels eut l'impertinence d'envoyer à lady Castleton un bouquet de fleurs rares, très à la mode en ce moment. Mais, une heure avant qu'elle la reçût, Castleton avait rempli son balcon des mêmes précieuses exotiques, comme étant trop communes pour en faire des bouquets et ne méritant de fleurir qu'un jour pour sa femme. Si jeune et si accompli que fût Liebenfels, Castleton l'éclipsa par la grâce de ses manières, et se moqua de lui très-spirituellement. Il trama de petits complots pour ridiculiser sa moustache et sa guitare ; il l'entraîna à une chasse au chevreuil, quoiqu'il n'eût pas

chassé lui-même depuis sa trentième année, et il eut l'avantage de le tirer, maugréant ses jurons allemands, du milieu d'un fossé bourbeux. Bref, il le rendit la risée des clubs et le mit tout à fait hors de mode ; et tout cela avec une supériorité si pleine de douceur, que c'était bien la plus ravissante comédie qu'on pût voir. Le pauvre prince s'en retourna la figure aussi triste que Don Quichotte. Castleton s'est proposé comme but de son existence, comme chef-d'œuvre de son art, de faire le bonheur de sa femme et de s'assurer l'entière possession de son cœur. Les deux ou trois premières années lui ont, je crois, causé plus de soucis qu'homme n'en eut jamais au sujet de sa femme ; mais à présent il peut se reposer : lady Castleton est conquise, et pour toujours. »

Quand mon monsieur cessa de parler, la noble tête de lord Castleton s'éleva au-dessus du groupe qui l'entourait, et je vis lady Castleton se détourner avec ennui d'un beau jeune fat qui avait affecté de baisser la voix en lui parlant. Lorsqu'elle rencontra le regard de son mari, il se dessina sur ses traits un sourire de si tendre affection, elle me parut si heureuse et si fière de lui appartenir, que j'y vis la confirmation de ces paroles : *Lady Castleton est conquise, et conquise pour toujours.*

Oui, cette histoire augmenta mon admiration pour lord Castleton ; elle me montra avec quel sérieux sentiment de sa responsabilité il avait entrepris de conduire un caractère non encore développé ; cela le justifiait du reproche de légèreté qu'on avait fait à Sedley Beaudésert. Je me sentis plus content que jamais de ce que cette tâche fût dévolue à un homme que son caractère et son expérience rendaient si capable de la remplir. Ce prince allemand m'avait fait trembler de sympathie pour le mari, et j'avais éprouvé une sorte de frisson en songeant à moi-même. Si cet épisode m'était arrivé, je n'en aurais jamais pu tirer une comédie. Non, non ; avec l'idée que je me suis faite de la vie et des occupations d'un homme, il n'y a rien d'attrayant pour moi dans la perspective de veiller sur les pommes d'or du jardin, car Mercure pourrait m'endormir, et alors, gare à Argus ! Non ma femme n'aura besoin d'être veillée que dans les maladies et les chagrins. Dieu merci ! le chemin de ma vie ne traverse pas ces régions ornées de roses, où des princes allemands tendent des pièges aux maris, et où des élégants admirent l'adresse avec laquelle est conduite une aussi terrible partie d'échecs. À chaque rang, à chaque caractère ses lois. Je reconnais que

Fanny est une excellente marquise, et lord Castleton un marquis incomparable. Mais, ô Blanche ! si je puis conquérir ton cœur simple et vrai, je crois que je commencerai par le cinquième acte de la comédie, et je dirai à l'autel : *Conquise une fois, conquise pour toujours*.

CHAPITRE VII.

Je retournai à la maison sur un cheval que mon hôte me prêta, et lord Castleton m'accompagna une partie du chemin avec ses deux garçons, qui montaient bravement leurs poneys shetlandais et galopèrent devant nous. Je lui fis compliment de l'esprit et de l'intelligence de ces enfants.

« Mais oui, dit le marquis avec l'orgueil qui convient à un père, j'espère que ni l'un ni l'autre ne feront rougir leur grand-père Trévanion. Albert, sans être tout à fait le prodige que vante la pauvre lady Ulverstone, est trop précoce ; et ce que je dis là est tout ce que je puis faire pour empêcher qu'il ne soit gâté par les éloges qu'on prodigue à son intelligence, et que je crois beaucoup plus dangereux que les flatteries provoquées par le rang. Le rang est un danger auquel son aîné est plus exposé, malgré l'héritage destiné à Albert. Mais Éton corrige bientôt la vanité qui résulte de cette flatterie vulgaire. Je me rappelle que lord Z... (vous savez combien il a peu de prétentions aujourd'hui et quel bon caractère est le sien) se pavanait fièrement le menton en l'air et le regard dédaigneux, lorsqu'il entra pour la première fois dans la cour de récréation. Le gros Dick Johnson, à présent, je crois, grand chasseur, vint à lui et lui dit :

« Eh bien, monsieur, qui diable êtes-vous ?

« — Lord Z... répondit naïvement le pauvre garçon, fils aîné du marquis de Z....

« — Ah ! vraiment ! s'écria Johnson ; alors voici un coup de pied pour milord, et deux autres pour le marquis ! »

« Je ne raffole pas des coups de pied, mais je doute que rien ait jamais fait à lord Z... plus de bien que ces trois coups de pied ! Toutefois, lorsqu'on flatte un enfant à propos de son intelligence, les coups de pieds d'Éton ne peuvent plus faire sortir la vanité de sa tête. Qu'il soit le dernier de sa classe et la plus grande ganache qu'on ait jamais fouettée, vous trouverez toujours des gens pour dire que les collègues ne valent rien pour les enfants de génie. Dix fois contre une le père se verra forcé de prendre son fils à la maison et de lui donner un précepteur qui en fera un orgueilleux pour toujours. Un petit-maître, ajouta le marquis en souriant, est une création frivole qu'il me convient peu de condamner, et j'avoue que je préférerais un jeune homme fat pour le costume que malpropre ou négligé ; mais la fatuité en fait d'intelligence, plus on est jeune, plus cela est désagréable et contre nature... Allons, Albert, sautez-moi cette haie, monsieur !

— Cette haie, papa ! Le poney ne la sautera jamais.

— Alors, dit lord Castleton en ôtant son chapeau avec politesse, je crains bien que vous ne nous priviez du plaisir de votre compagnie. »

L'enfant se mit à rire et s'avança bravement vers la haie ; mais je voyais bien à l'altération de ses traits qu'il était un peu effrayé. Le poney ne put sauter la haie ; mais c'était un poney de ressources et de tact. Il la traversa comme un chat, non sans quelques accrocs à une veste bleu-Raphaël.

Lord Castleton dit en souriant : « Vous voyez que je leur apprend à traverser les difficultés quand ils ne peuvent passer par-dessus. Entre nous soit dit, ajouta-t-il d'un ton sérieux, je vois un monde tout nouveau se lever autour de la génération qui nous suit ; oui, un monde tout différent de celui où je fis mes premières armes et où je fus si heureux. J'élèverai mes fils en conséquence. Les seigneurs riches doivent être aujourd'hui des hommes utiles ; et s'ils ne peuvent sauter par-dessus les ronces, il faut qu'ils se glissent au travers ? Le mariage rend l'homme beaucoup plus sage, reprit le marquis après une pause. Je souris maintenant quand je pense aux soupirs que m'a fait pousser la pensée de vieillir. Aujourd'hui je suis réconcilié

avec les cheveux gris sans rêver de perruques, et je jouis encore de la jeunesse, car elle est là ! » et il montra ses fils.

« Il a presque trouvé le secret du sachet de safran, dit mon père, en se frottant les mains de plaisir, lorsque je lui rapportai mon entretien avec lord Castleton. Mais je crains que le pauvre Trévanion ne soit encore bien loin de comprendre la recette de lord Bacon, ajouta-t-il d'un air de compassion. Et sa femme, dites-vous, par amour pour lui l'entretient toujours dans les mêmes idées.

— Il faudra lui parler.

— Oui, oui, je lui parlerai, et je la gronderai aussi, la folle qu'elle est ! Je lui citerai le conseil de Luther au prince d'Anhalt.

— Quel était ce conseil ?

— Simplement de jeter à la rivière un enfant qui avait épuisé le lait de cinq nourrices, sans compter la mère, ce qui prouvait que l'enfant avait été substitué par quelque esprit infernal. L'ambition d'Ellinor desséchait le lait de toutes les mères du genre mammifère, et cela pour un petit substitué maigre, malingre, rachitique ! Qu'elle le jette à la rivière, par tout ce qu'il y a de saint ! » s'écria mon père. Et conformant l'action à ses paroles, il envoya au milieu de l'étang ses lunettes qu'il frottait avec indignation depuis trois minutes. « Papæ ! s'écria-t-il avec effroi, tandis que les cyprinidiens, croyant que la chute des lunettes était le signal du dîner, s'empressaient vers le bord. C'est votre faute aussi, reprit M. Caxton en se calmant. Allez me chercher mes lunettes neuves en écaille, et une grosse tranche de pain. Vous voyez que, lorsque les poissons sont réduits à un étang, ils reconnaissent un bienfaiteur, ce qui ne leur arrive jamais dans une rivière, où ils montent à la surface pour happer des mouches ou descendent au fond pour chercher des vers dans la vase. Hem ! c'est un avis à l'adresse des Ulverstone... Avec le pain et les lunettes, tâchez de m'apporter le vieil exemplaire gothique du *sermon* que saint Antoine fit *aux poissons*. »

CHAPITRE VIII.

Quelques semaines se sont écoulées depuis que je suis revenu à la tour. Les Castleton sont partis avec tous les gais convives de Trévanion. Depuis ce départ, de fréquentes visites ont été échangées entre les deux maisons, et les liens de l'intimité se sont resserrés. Mon père a eu deux longs entretiens avec lady Ulverstone (ma mère est assez raisonnable pour ne plus s'alarmer de leurs confidences), et le résultat en est déjà visible. Lady Ulverstone a cessé toutes ses déclamations contre le public et le monde ; elle a cessé d'irriter, par une sympathie pleine d'amertume, l'orgueil froissé de son mari. Elle s'est associée à ses occupations présentes comme elle partageait autrefois ses travaux passés. Elle s'intéresse à l'agriculture, aux jardins, aux fleurs, et à ces pêches philosophiques que sir William Temple récoltait sur les pêchers de son académique retraite. Elle fait plus : elle s'assied à côté de son mari dans la bibliothèque, elle lit les livres qu'il lit, ou, s'ils sont en latin, elle obtient à force de câlineries qu'il les lui traduise. Elle le pousse insensiblement à des études de plus en plus éloignées de la politique et des livres bleus, et, suivant le conseil de mon père,

Elle l'entraîne ainsi vers des mondes plus beaux.

Les deux époux sont inséparables. Comme Jeanne et Darby, vous les trouvez toujours ensemble, dans la bibliothèque, dans le jardin ou dans le petit phaéton qui a remplacé les rapides voitures qu'il fallait autrefois à l'activité de Trévanion. C'est fort beau, fort touchant. Quelle victoire la fière lady Ulverstone a remportée sur elle-même ! Jamais une pensée de murmure, jamais un mot qui détourne l'ambitieux de la philosophie où son esprit actif se réfugie. Grâce à ces efforts, son front est redevenu serein. L'expression de fatigue qui contractait ses nobles traits a disparu. Et ce qui me touche le plus, c'est de penser que ce changement qui devient déjà du bonheur a été produit par les conseils d'Austin, par l'appel qu'il a fait à la raison et à l'affection d'Ellinor.

« C'est à vous, lui a-t-il dit, que Trévanion doit s'adresser pour obtenir plus que des consolations. Il faut que vous le rendiez heureux et satisfait. Votre fille vous a quittés, le flot du monde se retire ; il faut que vous soyez tout l'un pour l'autre. Faites qu'il en soit ainsi. »

Après avoir suivi des sentiers si divers, ceux qui s'étaient séparés dans leur jeune âge se rencontrèrent ainsi sur les confins de la vieillesse. Sur la même scène où Ellinor et Austin s'étaient vus pour la première fois, celui-ci vient guérir les blessures de l'ambition qui les a séparés, et tous deux se concertent pour assurer le bonheur du rival que celle-là a préféré.

Voir Trévanion et Ellinor se rapprocher plus intimement, après tous les soucis de la vie politique, et connaître pour la première fois les charmes de la vie privée, c'eût été un beau sujet pour un élégiaque comme Tibulle.

Mais pendant ce temps un amour plus jeune, dont l'histoire ne contient aucune page à déchirer, a joui paisiblement des douceurs de l'été. « Deux cœurs que ne sépare aucun artifice sont bien près l'un de l'autre, » dit un proverbe qu'on fait remonter à Confucius. Ô jours de soleil sans nuage, jours qui reflétiez notre bonheur ; ô retraites chéries, rendues plus chères encore par un regard, un mot, un sourire, ou par le silence du ravissement ! Chaque heure me révélait quelque perfection nouvelle dans ce caractère si tendre et si réservé, si sérieux et si gai, si plein d'amour et d'une poésie qui donnait de la grâce aux travaux les plus vulgaires de la vie ! la nature et la fortune concouraient également à notre bonheur. Égaux par la naissance, partageant les mêmes goûts, aimant l'activité et contents de la trouver autour de nous, n'enviant pas les riches, ne cherchant pas à rivaliser avec les grands, notre caractère nous faisait toujours voir la vie sous son aspect le plus riant ; et nous trouvions des sources de plaisir, des oasis de verdure là où les yeux accoutumés aux villes n'auraient pu découvrir que des sables arides ou un mirage trompeur. Tandis que j'étais en Australie, j'avais obéi, comme c'est le devoir de tout homme, à la loi du travail ; j'avais lutté contre la mauvaise fortune, réparé nos pertes et appris ce que vaut l'amour au milieu des graves réalités de la vie. Et cependant le ciel faisait croître au seuil de la maison paternelle le jeune arbre qui devait ombrager mon toit de ses fleurs, et embaumer de ses parfums l'air nécessaire à mon existence.

Les amis que j'avais quittés désiraient et demandaient à Dieu que telle fût ma récompense, et chacun avait contribué, selon son pouvoir, à faire de

cette charmante jeune fille l'ornement et la joie de celui qui aspirait à être son gardien et son protecteur. Elle avait hérité de Roland ce sentiment grave et profond de l'honneur, qui fait la force de l'homme et qui s'épure encore dans l'âme de la femme. C'est de Roland aussi qu'elle tenait son goût pour toutes les beautés de la poésie et de la nature. Son œil étincelait en lisant comment Bayard, resté seul pour défendre un pont, sauva l'armée française ; elle arrosait de larmes la page où était raconté comment Sidney mourant écarta de ses lèvres brûlantes la coupe d'eau qu'on en approchait. Cet esprit est-il trop mâle, pour vous, lecteur ? Eh bien ! chacun son goût. Laissez-moi la femme qui est l'écho des plus nobles pensées de l'homme. Son regard, comme celui de Roland, savait apercevoir les beautés les plus secrètes de cette nature si merveilleusement belle. Pour elle le paysage d'aujourd'hui n'était plus celui d'hier. Un ciel plus couvert changeait l'aspect de nos landes marécageuses ; des fleurs sauvages fraîchement écloses, le chant de quelque oiseau non encore entendu donnaient de la variété à nos campagnes incultes. Est-ce là une source de plaisirs trop simples pour vous ? Si vous avez besoin des stimulants qu'offrent les grandes villes, c'est possible. Mais pour nous, qui avons à passer toutes nos heures au milieu de ces scènes, c'est quelque chose que d'avoir assez de goût pour ne pas trouver la nature monotone.

À tout ce qu'elle tenait de Roland, mon père avait sagement ajouté assez de savoir tiré des livres pour rendre plus attrayants ces goûts si simples, et pour donner à son esprit cette culture qui développe les plus rares perfections de la beauté et de la bonté, qui fait paraître plus beau ce qui est beau, et meilleur ce qui est bon, en exhaussant le point de vue. Il lui inculqua assez de science pour qu'elle prît plaisir aux travaux intellectuels, mais pas assez pour qu'elle pût empiéter sur la discussion qui est le domaine de l'homme. Mais, quoi qu'il en soit :

Le plus beau des jardins se voit en son regard,
Et le plus plaisant livre est son esprit sans fard.

Cependant, sage Austin, et toi, Roland, poète qui n'as jamais écrit un vers, votre œuvre serait restée incomplète sans le concours de la femme. Ma mère donna le dernier fini à celle qu'elle destinait à son fils. Elle lui enseigna ces saintes charités de tous les jours, ces douces vertus domestiques, ces suaves paroles qui apaisent la colère, cette angélique pitié

pour les défauts de l'homme le plus grossier, cette patience qui attend son heure, et qui, sans parler des *droits de la femme*, nous réduit en une servitude invisible qui nous enchante.

Te rappelles-tu, chère Blanche, le beau soir d'été où ces serments que nos regards avaient échangés depuis longtemps s'échappèrent enfin de nos lèvres ?... Viens, ma femme, viens à côté de moi. Tiens, regarde par-dessus mon épaule, lis ce que j'écris... Ah ! tes larmes ont mouillé cette page ! Ce sont des larmes de bonheur, n'est ce pas, Blanche ?... Faut-il ajouter quelque chose encore pour satisfaire la curiosité du monde ?... Non, tu as raison, Blanche ; que pas un mot de plus ne profane la place où ces larmes sont tombées !

.....

J'aurais bien voulu conclure ici ; mais hélas ! hélas ! Je ne puis plus associer à nos espérances, de ce côté-ci de la tombe, celui qui devait venir s'asseoir au foyer où sa place est désormais vacante. Le jour du mariage qui mit sa sœur dans mes bras, nous espérions encore le posséder rassasié de gloire et jouissant enfin du bonheur paisible qu'il avait mérité par de longues années d'épreuves et de repentir.

Dans le courant de la première année de mon mariage, et peu de temps après un combat désespéré où Vivian s'était couvert d'une gloire nouvelle, au moment où nous étions le plus exaltés par l'aveugle vanité de l'orgueil humain, arriva la nouvelle fatale. Vivian mourut comme je savais qu'il avait désiré mourir, à la fin d'un jour à jamais mémorable dans les annales de ce merveilleux empire qu'une valeur sans pareille a soumis au sceptre qui régit les îles Britanniques. Il mourut dans les bras de la victoire, et son dernier sourire rencontra le regard du noble chef qui s'arrêta, au milieu du triomphe, devant la victime tombée sur la plage sanglante.

« Une seule faveur, dit le mourant d'une voix défaillante. J'ai un père en Angleterre... lui aussi a été soldat. Mon testament est dans ma tente... je lui donne tout ce que je possède... Il peut l'accepter sans rougir. Cela ne suffit pas. Écrivez-lui, vous, de votre propre main, et dites-lui comment son fils est mort ! »

Le héros a exaucé cette prière, et sa lettre est plus chère à Roland que toute la liste de ses ancêtres. La nature a réclamé ses droits, et les ancêtres

se sont retirés devant le fils.

Mais ce fils perdu n'a pas été un seul jour oublié. Jamais son nom n'a été prononcé sans que des larmes aient mouillé les paupières du vieillard ; et chaque matin, le paysan qui se rend à son travail peut voir Roland descendre lentement le vallon et se diriger vers la porte de la chapelle. Personne n'oserait suivre ses pas ni troubler ses pensées solennelles ; car il fait sa prière devant l'épithaphe, et la mémoire des morts est une partie de notre communion avec le ciel. Mais la démarche du vieillard est encore ferme ; il porte haut la tête : on voit sur son visage que ce n'est point par une vaine jactance qu'il s'est proclamé *père résigné*. Et vous, qui vous demandez si cette résignation chrétienne ne serait pas peut-être de l'insensibilité païenne, pensez à ce que c'est que de craindre pour son fils une vie de honte. La plus grande douleur d'un père n'est-elle pas la mort de l'honneur de son fils ?

Des années se sont écoulées, et deux jolies filles folâtraient aux pieds de Blanche, ou autour du tabouret d'Austin, attendant patiemment qu'il lève les yeux de dessus son grand ouvrage (le grand ouvrage approche de sa fin) pour réclamer le baiser promis. Mais lorsque Roland entre, oubliant tout à coup leur gravité, et ne tenant aucun compte du terrible *Papæ* ! elles courent à lui et le somment de tenir la promesse qu'il leur a faite de les balancer sur l'escarpolette du verger, ou de leur chanter pour la cinquantième fois *la Chasse de Chevy*.

Pour moi, je reçois les biens que Dieu m'envoie, et je suis content de ces filles qui ont les yeux de leur mère ; Roland, l'ingrat, commence à gronder de ce que nous nous occupons si peu des droits des héritiers mâles. Il ne sait pas trop si c'est la faute de M. Squills ou la nôtre ; je ne jurerais pas qu'il ne suppose une conspiration de tous les trois pour faire tomber en quenouille l'héritage des guerriers *de Caxton*. Quel que soit le coupable, une omission si fatale à la ligne droite en généalogie est enfin réparée, et dame Primmins se précipite de nouveau, ou plutôt se roule, par le mouvement naturel aux corps sphériques, dans la chambre de mon père en s'écriant :

« Monsieur, monsieur, c'est un garçon ! »

Mon père lui adressa-t-il cette fois aussi cette question embarrassante pour les métaphysiciens : *Qu'est-ce qu'un garçon ?* Je l'ignore, je crois

plutôt qu'il n'en eut pas le temps ; car toute la maison se précipita vers lui, et ma mère, qui riait et pleurait en même temps, l'entraîna pour voir le *néogilos*.

Or, quelques mois plus tard, par une soirée d'hiver, nous étions tous réunis dans la grand'salle. C'est notre séjour habituel, parce que son étendue nous permet de nous occuper chacun selon son idée. Un grand paravent protège contre toute interruption la retraite érudite de mon père. Presque entièrement caché derrière l'imperméable barrière, il achève tranquillement l'éloquente péroraison qui étonnera le monde lorsque, avec la protection du ciel, les imprimeurs auront fini l'*Histoire des erreurs humaines*.

Mon oncle s'est retranché dans un autre coin, il agite son café dans la tasse dont ma mère lui a jadis fait présent, et qui a miraculeusement échappé aux malheurs qui menacent sans cesse les porcelaines. De l'autre main il tient un volume d'*Ivanhoe* ; mais, malgré le charme de l'enchanteur écossais, son regard ne tombe pas sur la page. Derrière lui est suspendu à la muraille le portrait de sir Herbert de Caxton, le camarade de Sidney et de Drake ; et Roland a attaché au bas de ce tableau l'épée de son fils et la lettre qui lui a annoncé sa mort. Cette lettre est encadrée. La lettre et l'épée sont devenues des pénates de la grand'salle ; quoique les derniers venus, ils ne sont pas les moins honorés. Le fils est monté au rang d'ancêtre.

Non loin de mon oncle est assis M. Squills, occupé à tracer des divisions phrénologiques sur un crâne qu'il a moulé d'après celui d'un aborigène d'Australie, horrible présent, que (pour céder aux sollicitations pressantes de ses lettres) je lui ai apporté avec un *wombat* empaillé et un gros paquet de salsepareille. (Pour l'édification de ses malades je dirai, entre parent thèses, que le crâne et le wombat, qui est un animal mitoyen entre un diminutif de cochon et un petit blaireau, ne se trouvaient pas dans le même paquet que la salsepareille.)

Le piano neuf est resté ouvert. Avant que mon père eût fait entendre son *hem* ! préparatoire, annonçant qu'il allait travailler au grand ouvrage, Blanche et ma mère avaient voulu m'apprendre à chanter ma partie dans la chanson : *Le Choucas et le Corbeau sont montés au perchoir* ; mais leurs efforts ont été vains, malgré les compliments qu'elles m'ont fait sur ma

basse-taille, qui deviendrait fort belle si je voulais la cultiver. Heureusement pour les oreilles de la société, cette tentative est abandonnée.

Ma mère travaille à sa tapisserie sur le dessin le plus à la mode : un jeune troubadour jouant du luth sous un balcon couleur de saumon. Les deux petites filles regardent la tapisserie, prématurément amoureuses, je crois, du troubadour.

Blanche et moi, nous nous sommes retirés dans un coin, et par une étrange illusion nous nous croyons invisibles. C'est dans ce coin que se trouve le berceau du *néogilos*. Ce n'est pas notre faute s'il est là ; Roland l'a voulu. L'enfant est si sage ! il ne pleure jamais. Du moins Blanche et ma mère le prétendent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne pleure pas ce Soir.

Cet enfant est vraiment une merveille. Il savait sans doute Ce que nous désirions le plus au moment de sa naissance, et il a agi en conséquence de nos désirs. Contrairement à tous les usages, Roland n'a pas voulu qu'une femme, mère ou nourrice, le tînt sur les fonts baptismaux ; mais il a penché lui-même sur le nouveau chrétien son visage basané, me rappelant cet aigle qui cacha un enfant dans son aire, et le protégea de ses ailes qui avaient lutté contre la tempête. À partir de ce moment, l'enfant, qui reçut le nom d'HERBERT, reconnut Roland mieux que sa nourrice et même que sa mère ; il parut deviner qu'en lui donnant ce nom nous avions voulu rendre une seconde fois son fils à Roland. Jamais le vieillard ne s'approche de l'enfant qu'il ne sourie, ne pousse de petits cris de joie, et n'étende vers lui ses bras mignons.

Donc, Blanche et Pisistrate sont assis auprès du berceau et s'entretiennent à voix basse, quand tout à coup mon père repousse le paravent et s'écrie :

« Ah ! voilà l'ouvrage terminé ! et maintenant on peut le mettre sous presse quand on voudra. »

Il y eut une averse de félicitations que mon père essuya avec son égalité d'âme ordinaire. Puis, s'approchant de la cheminée, la main sous son gilet, il dit d'un air rêveur :

« Parmi les dernières illusions de l'erreur humaine, j'ai eu à indiquer le rêve de Rousseau sur la paix perpétuelle, et toutes les rêveries pastorales du même genre, lesquelles ont précédé les plus sanglantes guerres qui aient bouleversé la terre depuis plus de mille ans.

— À en juger d'après les journaux, ajoutai-je, les mêmes illusions se renouvellent. Des théoriciens bénévoles parcourent le monde en prophétisant la paix comme une certitude positive, déduite de ce livre sibyllin qu'on appelle le grand-livre ; et nous n'aurons plus de canons à acheter, pourvu que nous puissions échanger nos cotons contre du blé. »

M. SQUILLS, *qui, s'étant presque entièrement retiré des affaires, s'est mis, faute d'autre occupation, à méditer sur la marche et les progrès de l'esprit humain au XIX^e siècle.* « J'espère de tout mon cœur que ces rhétoriciens bénévoles sont de vrais prophètes. J'ai trouvé, dans le cours de ma profession, que les hommes sortent assez vite du monde, sans qu'il soit nécessaire de les tailler en pièces, ou de les faire sauter en l'air. La guerre est un grand mal.

BLANCHE, *passant à côté de Squills et jetant un coup d'œil sur Roland.*
— Chut ! (*Roland garde le silence.*)

M. CAXTON. La guerre est un grand mal ; mais le mal physique et moral est admis par la Providence dans le mécanisme de la création. L'existence du mal a embarrassé des têtes plus sages que les nôtres, Squills. Mais assurément il y a quelqu'un là-haut qui a ses raisons pour permettre le mal. La bosse de la combativité semble aussi commune sur le crâne humain que celle de la philo-progéniture ; et si elle fait partie de notre organisme, soyez sûr que ce n'est pas sans raison. Il n'est ni juste, ni sage, ni digne de la soumission que nous devons au dispensateur de toutes choses, de supposer que la guerre n'est que le produit des crimes et des folies des hommes ; qu'elle ne conduit qu'au mal ; qu'elle ne naît pas souvent nécessairement de l'organisation de la société, et qu'elle n'active pas la marche de notre race vers le but où la mène celui qui sait tout. Jamais une grande guerre n'a désolé la terre sans laisser elle-même des semences qui ont germé et produit d'incalculables biens.

M. SQUILLS, *avec un grognement.* — Oh ! oh ! oh ! »

Malheureux Squills ! comment aurait-il pu prévoir la douche d'érudition qui allait lui tomber sur la tête au moment où il poussait le ressort avec cet impertinent *Oh ! oh ! oh !* D'abord vint la guerre de Perse, avec des myriades de Mèdes vomissant sur lui tous les fleuves qu'ils avaient bus dans leur marche à travers l'Orient, avec les arts, les lettres, les sciences,

toutes les idées de liberté que nous avons héritées des Grecs. Mon père ne lui fit grâce de rien ; il inonda le pauvre Squills d'une averse de preuves établissant que, sans la guerre de Perse, jamais la Grèce ne serait devenue l'institutrice du monde. Puis, avant que la victime pût reprendre haleine, il fit descendre sur elle des flots de Huns, de Goths, de Vandales avec toute l'Italie.

« Quoi, monsieur ! s'écria mon père, ne voyez-vous pas que ces invasions dans Rome démoralisée ont régénéré l'humanité, purifié la terre des dernières souillures du paganisme, et que d'elles provient le christianisme affranchi des idolâtries par lesquelles Rome a corrompu la foi ? »

Squills éleva les mains vers le ciel et fit un effort pour parler. Mais la douche continua par Charlemagne, ses paladins et leurs compagnons. C'est là que mon père fut grand. Quel tableau il fit des éléments sauvages, épars et confus, de la société barbare ! Sous la main de fer du grand empereur franc établissant les maîtres dans leurs limites et fondant notre Europe sur sa base, Squills tomba dans une sorte de stupéfaction étourdissante. Mais en entendant ce mot *croisades*, il se cramponna à une paille et s'écria :

« Ici, je vous défie !

— Me défier ! » reprit mon père ; et tel était le fracas qu'on aurait pu croire que l'Océan descendait en douche sur le pauvre Squills. Mon père s'arrêta à peine sur les points secondaires qui excusent les croisades ; mais il énuméra avec une grande volubilité tous les arts introduits en Europe par cette invasion en Orient, et montra comment elle avait servi la civilisation par l'issue qu'elle ouvrit à la bouillante ardeur des chevaliers, par les éléments de dissolution qu'elle introduisit dans la tyrannie féodale, par l'émancipation des communes et l'affranchissement des serfs. Il insista, en les peignant des plus vives couleurs empruntées au ciel de l'Orient, sur les progrès immenses du mahométisme et les dangers dont la chrétienté était menacée ; il cita les Godefroi, les Tancrède, les Richard, unis par la nécessité en une ligue contre la marche redoutable du Coran et de son épée.

« Vous les appelez des fous ! s'écria mon père ; mais la folie des peuples est la politique du destin. Savez-vous que, sans la terreur répandue par les armées marchant sur Jérusalem, le croissant brillerait sur bien d'autres

royaumes que ceux que les Maures enlevèrent à Rodrigue ? Si le christianisme n'avait pas été une passion, et si cette passion n'avait pas ainsi remué toute l'Europe, la foi des Arabes, qui était alors aussi une passion, aurait élevé ses mosquées dans le Forum romain et sur le parvis Notre-Dame. Dans les guerres de religion, quand les religions sont embrassées par de grands peuples, pensez-vous que la raison de quelques sages puisse tenir tête à la passion de millions d'individus ? C'est l'enthousiasme qu'il faut opposer à l'enthousiasme. Le croisé combattait pour le tombeau du Christ, mais il sauva la vie au christianisme. »

Mon père s'arrêta. Squills restait immobile ; il ne luttait plus, il était noyé. Mon père reprit avec plus de calme :

« Si les guerres modernes nous embarrassent, parce que nous ne verrons pas le bien que la sagesse infinie tire de leurs maux, notre postérité verra ce bien aussi clairement que nous apercevons aujourd'hui la main de la Providence dans les champs de Marathon, ou guidant Pierre l'Ermite en Palestine. Tout en admettant qu'une guerre a été un mal pour la génération qui l'a supportée, pouvons-nous nier qu'une grande partie des vertus qui font l'ornement et la gloire de la paix ne soient sorties primitivement des convulsions de la guerre ? »

Ici Squills commença à donner quelques faibles signes de retour à la vie ; mais mon père l'inonda aussitôt sous les flots d'une de ces innombrables machines hydrauliques qu'il avait toujours en réserve.

« Un philosophe, reprit-il, a dit justement, et ce philosophe avait l'expérience du monde (Squills ferma de nouveau les yeux et ne donna plus signe de vie) : « Il est étrange de penser que la guerre, qui de toutes les choses paraît la plus sauvage, devienne la passion des cœurs les plus héroïques. Mais c'est à la guerre que les nœuds de l'amitié se serrent le plus étroitement ; c'est à la guerre qu'on se prodigue le plus de secours fraternels, que la charité s'exerce et se développe le plus au milieu de dangers que chacun partage ; car l'héroïsme et l'amour de l'humanité sont presque une seule et même chose. »

Mon père se mit à rêver. Squills, s'il était encore vivant, jugea prudent de faire le mort.

« Ce n'est pas, reprit Caxton, ce n'est pas que je veuille dire qu'il soit de votre devoir de vous livrer à une passion à laquelle nous devons plutôt nous soumettre comme à une terrible nécessité... Vous avez raison, Squills, la guerre est un mal ; et malheur à ceux qui, sous un léger prétexte, ouvrent les portes de Janus.

. Ce séjour redoutable
Où couve de Janus la fureur implacable.

M. Squills, après une longue pause employée à l'application des moyens propres à ranimer les corps des noyés, après avoir pris une position inclinée devant le feu et s'être doucement frictionné les membres, après s'être servi des stimulants préparés par mes mains compatissantes, M. Squills se relève enfin et dit d'une voix faible :

« Donc, pour ne pas provoquer d'ultérieure discussion, vous iriez à la guerre s'il s'agissait de défendre votre pays... Arrêtez, monsieur, arrêtez pour l'amour de Dieu ! Je suis d'accord avec vous, tout à fait d'accord !... Heureusement il n'est guère probable qu'un autre Bonaparte réunisse une flotte à Boulogne pour nous envahir.

M. CAXTON. — Je n'en suis pas sûr, monsieur Squills. (*Squills retombe sur sa chaise : on lit dans ses yeux une horreur suppliante.*) Je ne lis pas très-souvent les journaux, mais le passé m'apprend à juger le présent. »

Là-dessus mon père recommanda sérieusement à M. Squills de lire avec attention certains passages de Thucydide, ayant rapport à ce qui se passait immédiatement avant l'explosion de la guerre du Péloponnèse. Squills se hâta de répondre par signe qu'il suivrait humblement ce conseil. Mon père fit encore un parallèle ingénieux entre les symptômes qui précédèrent cette explosion et les appréhensions d'une guerre prochaine qu'il déduisait des récentes invocations de la paix : *Io Pæan !* Après plusieurs sages remarques tendant à prouver que les semences de guerre mûrissaient déjà au milieu du choc des opinions et de la désorganisation des États, il ajouta : « De sorte que, tout bien considéré, je crois que nous ferions mieux de conserver quelque chose de l'esprit belliqueux, afin d'avoir le courage, s'il le faut, de combattre pour nos pilons et nos mortiers, nos trois pour cent, nos meubles et nos immeubles, et nos libertés. Ce temps viendra tôt ou tard, oui, quand

même toute la terre filerait du coton et imprimerait du calicot. Peut-être ne le verrons-nous pas, Squills ; mais ce jeune monsieur, que vous avez aidé à venir au monde et qui est couché dans le berceau, pourrait bien le voir.

— Et s’il le voyait, dit tout à coup mon oncle, ouvrant la bouche pour la première fois ; s’il s’agissait de défendre l’autel et le foyer...

— Allons donc ! » dit mon père, qui battit un peu en retraite, en se voyant pris dans les filets de son éloquence.

Roland détacha alors de la muraille l’épée de son fils. Puis, s’approchant du berceau, il la posa à côté de l’enfant sans la tirer du fourreau, et nous regarda tous d’un air suppliant. Blanche se pencha machinalement sur le berceau, comme pour protéger le Néogilos ; mais lorsque l’enfant se réveilla, il se détourna d’elle, et, attiré par l’éclat de la poignée, il y porta une de ses petites mains, tandis que l’autre montrait le capitaine Roland auquel il souriait.

« Pour l’autel et le foyer seulement, si mon père y consent, dis-je en hésitant. Pour rien moins que cela.

— Et même dans ce cas, reprit mon père, ajoutez le bouclier à l’épée. » Et il posa de l’autre côté de l’enfant la Bible usée de Roland, cette vieille Bible que de pieuses larmes avaient si souvent mouillée.

Nous étions tous là groupés autour de l’enfant, centre de tant d’espérances et de tant de craintes, né pour la bataille de la vie, bataille qui ne connaît jamais de trêve. Et lui, ne sachant pourquoi nous étions tous dans le silence, pourquoi nos yeux étaient pleins de larmes, avait déjà lâché son brillant joujou, et passé ses bras autour du cou de Roland penché sur lui. « HERBERT ! » murmura Roland.

Blanche enleva doucement l’épée, mais laissa la Bible.

FIN.

1. ↑ COWLEY, *Ode à la lumière*.

2. ↑ COWLEY, *Discours sur l’agriculture*.

3. ↑ N’ayant plus à appeler l’attention du lecteur sur l’oncle Jack, on m’excusera si je dis, en note, qu’il continue de prospérer étonnamment en Australie, quoique la *Mine de Tibbets* reste

inexploitée, faute d'ouvriers. En dépit de quelques revers momentanés, il a réussi généralement jusqu'à cette année (1849) ; mais je tremble en pensant à l'effet qu'a pu produire sur son ardente imagination la découverte des mines d'or de la Californie. Si tu évites ce piège, oncle Jack, *res age, tutus eris*, tu es sauvé pour la vie !

4. ↑ Paroles de sir Philippe Sydney.
5. ↑ LORD HERVEY : *Mémoires de Georges II*.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Zyephyrus
- M0tty

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)